This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

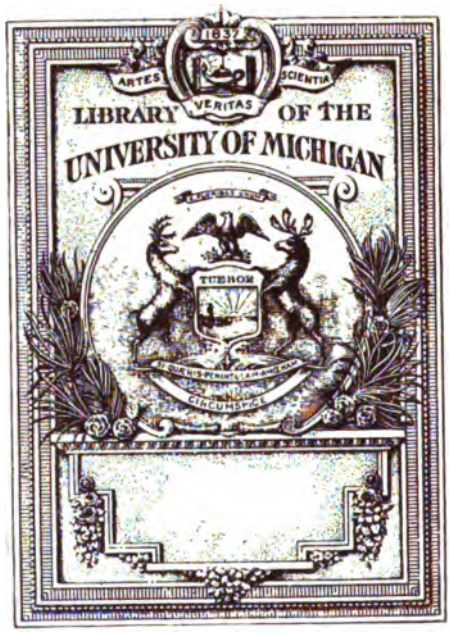
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 444504


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

# MÉMOIRES

## DU GÉNÉRAL-MAJOR RUSSE

# Baron de Löwenstern

(1776-1858)

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL
ET ANNOTÉS

PAR

M.-H. WEIL

TOME DEUXIÈME
(1813-1858)

Avec un portrait en héliogravure et une carte dans le texte

PARIS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
4, RUE LE GOFF (5me)

1903

D
186
.L66

# MÉMOIRES

DU GÉNÉRAL-MAJOR RUSSE

# Baron de Löwenstern

## (1776-1858)

---

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL
ET ANNOTÉS

PAR

M.-H. WEIL

---

TOME DEUXIÈME
(1813-1858)

---

Avec un portrait en héliogravure et une carte dans le texte

PARIS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
4, RUE LE GOFF (5me)

1903

# MÉMOIRES

DU GÉNÉRAL-MAJOR RUSSE

# Baron de Löwenstern

Quand avec des pensées naturellement tristes on a l'imagination gaie, et avec l'esprit malin, le cœur bon, on est à coup sûr de la meilleure espèce de gens.

*Saint-Pétersbourg*, 1827.

Commencé au château
de Storsdale, en Esthonie.

*Général Baron de Löwenstern*
*vers 1852*

Bibliothèque Forney

A Bontemoing Edit

Extrait d'une **lettre** au Comte Kisseleff de St-Pétersbourg, **le 13 Juin 1853**.

« **Le Portrait en pelisse fait par M. de Mohrenschild a été montré à la Grande-Duchesse Hélène. J'ai préféré la robe de chambre fourrée à un portrait avec bottes mes trois qui ne sont même pas bonnes à être mises au Mont-de-piété.** »

Extrait d'une lettre au Comte KISSELEFF de St-Pétersbourg, le 13 Juin 1853.

*« Le Portrait en pelisse fait par M. de Mohrenschild a été montré à la Grande-Duchesse Hélène. J'ai préféré la robe de chambre fourrée à un portrai avec toutes mes croix qui ne sont même pas bonnes à être mises au Mont-de-piété. »*

# MÉMOIRES

DU

# GÉNÉRAL BARON DE LÖWENSTERN

## QUATRIÈME PARTIE

(1813)

## LÜTZEN. — BAUTZEN. — JUSQU'A L'ARMISTICE

**1813.** — Une nouvelle campagne allait commencer ; les fatigues, les dangers, les espérances allaient se renouveler. Tout le monde reparut sur la scène comme régénéré. La gloire de notre armée était incontestable. Chacun avait eu sa part des lauriers qu'elle avait cueillis. L'empereur paraissait plus beau et plus magnanime que jamais. Il partit avec le grand quartier-général. Le prince Koutouzoff le suivit. Le comte Araktchejeff l'accompagnait de même que le prince Wolkonsky, Balachoff, le comte Nesselrode et force autres personnages.

**Passage du Niémen.** — Nous passâmes le Niémen à Meretch, le 13 janvier. Le général Bistrom y était avec son régiment de chasseurs de la vieille garde. Nous dînâmes chez lui. On joua beaucoup et nous passâmes une journée agréable.

A Meretch, le général Balachoff, ministre de la police, me fit demander des renseignements sur l'affaire des douanes de Krinky, de l'enquête de laquelle j'avais été chargé à l'ou-



374734

verture de la campagne. Il voulut connaître le degré de culpabilité des Juifs. L'empereur, ayant le désir de reconnaître l'attachement que les Juifs avaient montré à notre gouvernement pendant l'invasion française, voulut par un acte de grâce leur témoigner son contentement. Je fis à la hâte un mémoire, et j'eus la satisfaction de voir faire grâce à une vingtaine de Juifs que j'avais fait arrêter et qui, d'après les lois, auraient mérité d'être transportés en Sibérie. Ils furent tous rendus à leurs familles.

Ayant été la victime de la calomnie la plus injuste et la plus atroce, j'aurais été inexcusable de juger avec légèreté. Tout ce que j'avais souffert devait être pour moi une règle pour juger les autres.

**Entrée en Prusse.** — Nous entrâmes en Prusse. Je devançais ordinairement ou suivais le régiment à quelques heures de distance, en traîneau, et me donnant ainsi toutes mes aises.

Un jour, je m'étais égaré dans le bois d'Ortelsburg et je ne pus jamais retrouver les quartiers du régiment. A la nuit tombante, désespérant de rejoindre mon ami Budberg, je pris la résolution de suivre le premier chemin de traverse que je rencontrerai ; la grande route et les villages avoisinants étaient encombrés de notre infanterie de la garde, et il n'y avait pas moyen de trouver où se loger.

Après avoir fait une bonne lieue dans un bois de sapins très sombre et épais, le chemin devint presque impraticable et les branches d'arbres se rapprochaient tellement qu'il y avait grande difficulté à se frayer son passage. Mais il n'y avait pas à reculer. J'avançais avec peine, mais j'avançais toujours. Il commençait déjà à faire très sombre lorsque j'entendis les aboiements d'un chien. Ma joie ne fut pas petite ; car le froid commençait à me gagner, et mes pieds

et mes mains étaient engourdis. Enfin, je vis de la lumière et j'arrivai à la porte d'une petite cour, qui était soigneusement fermée. Je heurtai, je fis du bruit et je vis arriver un homme avec une lanterne, qui vint me demander ce que je voulais, mais sans avoir l'intention d'ouvrir sa porte. Mais aussitôt qu'il m'eut entendu lui parler en allemand, lui dire que je désirais passer la nuit dans cette maison, que je m'étais égaré et que, ne sachant plus où aller, j'avais besoin de son hospitalité, il me fit entrer de suite. C'était le maître de la maison même qui était venu à ma rencontre et me reçut avec beaucoup de cordialité. Lorsque je fus entré dans la maison, je vis à ma très grande joie que la Providence m'avait bien protégé, car j'aperçus la maîtresse de la maison, entourée de deux jolies et jeunes demoiselles, assises à une table couverte d'une serviette très propre; une cafetière bouillante et des tasses avec des tartines très appétissantes figuraient sur cette table de la manière la plus séduisante.

Les dames, au premier abord, furent un peu démontées, effrayées même, de mon apparition, car j'étais couvert de neige. Mes moustaches ne les rassuraient pas non plus et le bruit de mon sabre leur en imposait. Mais, lorsqu'elles entendirent que je parlais allemand, elles m'accablèrent d'attentions. Dès lors, dans la maison, on commença à me bénir et à me regarder comme une sauvegarde que la Providence leur avait envoyée. Étant si près de la grande route et cependant isolés dans un bois, ils s'attendaient d'un moment à l'autre à être pillés par les maraudeurs. En effet, la nuit même, ils eurent à se féliciter de m'avoir donné asile. A peine étions-nous endormis après avoir bien soupé qu'un bruit infernal se fit entendre à la porte. J'avais mes pistolets bien chargés, et je dis à mon hôte qui était maître des forêts de prendre son fusil et deux de ses garde-chasses

armés. M'étant habillé à la hâte, j'allai sommer ces pillards de se retirer, et je leur dis qu'un colonel était logé dans la maison, que j'étais la sentinelle et que je ferais feu sur le premier qui oserait franchir le mur. Cette menace fit son effet. Ils se retirèrent en murmurant, et le maître de la maison et sa famille qui étaient tout tremblants, ne surent assez me témoigner leur reconnaissance.

Nous nous recouchâmes; mais, une demi-heure après, la même scène se répéta avec d'autres maraudeurs. Je fus encore forcé de me lever, et les mêmes menaces eurent heureusement les mêmes résultats.

**Je tombe malade.** — Le froid était excessif; je pris froid et j'eus une fièvre très violente avec un érysipèle à la lèvre; je souffris horriblement.

La ville d'Ortelsburg n'étant éloignée que de 2 lieues de Friedrichsfeld, le maître de la maison y courut pour chercher du secours. Il m'apporta quelques drogues et toute la famille me soigna comme son parent. Je fus quinze jours dans mon lit et dans le plus grand danger. Partout ailleurs je m'imagine que j'aurais succombé, et je ne dus la vie et la santé qu'à ces braves gens. Nuit et jour la maîtresse de la maison et les deux cousines se relevaient pour veiller auprès de mon lit. Il n'y a sorte de soins et d'attentions qu'elles ne me prodiguèrent.

En attendant, l'armée continuait d'avancer. J'étais privé de toutes ressources pécuniaires, de toutes nouvelles, ce qui m'inquiétait et m'agitait.

Le peu de ducats que j'avais eus sur moi avait disparu pour les vins vieux et les drogues que je faisais venir d'Ortelsburg et pour le salaire du médecin. En partant, il ne me restait que 3 ducats. J'avais un traineau avec 3 chevaux, mon valet de chambre, le fidèle Alexis, et un cosaque.

Nous nous mîmes en route, quoique je fusse encore très faible. Je remerciai les braves gens de leur généreuse hospitalité, et nous nous séparâmes les larmes aux yeux. Ils m'accompagnèrent encore jusqu'à Ortelsburg, où je couchai chez le maître de poste, qui était leur beau-frère et dans la maison duquel on me prodigua tous les soins.

En chemin, j'appris que l'armée s'était arrêtée sur la Vistule et que le quartier-général était à Plotzk. J'avais encore beaucoup de chemin à faire pour y arriver; mes moyens étaient nuls, mais je ne me décourageai pas.

Je voyageais militairement, c'est-à-dire je me fis défrayer partout; mes 3 ducats continuaient à sonner dans ma poche.

**Comte Bielinsky.** — J'arrivai de cette manière jusqu'au château de Biezyne, appartenant au comte Bielinsky. Un régiment d'infanterie y était cantonné. Les officiers qui formaient le corps de ce régiment n'étaient pas des plus doux, et je vis, à la consternation qui régnait au château, qu'on n'était pas très satisfait de leur conduite. J'apparus, et plusieurs de ces messieurs, m'ayant reconnu pour être aide de camp du général en chef, eurent des procédés pour moi. Ils cessèrent d'être bruyants, et je parvins à leur faire comprendre que, comme il y avait des dames au château, il fallait avoir des égards pour elles et, grâce soit rendue à la docilité de ces messieurs, la tranquilité commença à régner au château. Le comte Bielinsky fut très reconnaissant, son épouse, ses filles me regardèrent comme leur ange tutélaire. Mes gens, mes chevaux furent bien nourris, et le comte me fit dresser un lit dans son cabinet. Étant très fatigué, je me couchai de suite après le souper.

Je fus surpris de trouver dans ce cabinet une très belle collection de miniatures. Le hasard m'en avait fait avoir une très belle qu'un officier de hussards m'avait donnée, comme je l'ai

dit plus haut, et qu'il avait trouvée dans une des voitures prises à Krasnoïé. Cette miniature était très belle, et je l'avais placée sur la table de nuit avec mes malheureux 3 ducats.

Le comte vint me voir le lendemain pour me souhaiter le bonjour. A peine avait-il jeté les yeux sur cette miniature qu'il fut frappé de la beauté de l'objet et du fini du travail. S'étant imaginé que c'était un objet d'affection et qui m'était cher, il la remit avec regret sur ma table. Je le tirai de son erreur en lui racontant le fait. Dans le même moment, mon valet de chambre entra en m'annonçant qu'un fort dégel et une pluie abondante avaient détruit le traînage. Cette nouvelle me fut très désagréable, car tout moyen d'avancer me devenait impossible. J'en fis l'aveu au comte qui, ayant toujours, en vrai amateur, les yeux fixés sur le portrait, me dit :

« J'ai à vous proposer un expédient qui nous arrangera réciproquement. Vous êtes dans l'embarras pour une voiture, et moi j'ai envie de posséder votre miniature. Prenez ma voiture (britchka) et donnez-moi ce médaillon, et j'ajoute encore 10 ducats pour l'or dans lequel il est enchâssé. »

On sentira aisément que je ne me fis pas prier longtemps. Je ne voulus pas prendre les 10 ducats ; mais il sut si bien faire valoir le prix de l'or du médaillon et mes 3 ducats réclamaient avec tant d'urgence et d'instance une société, que je me décidai à conclure le marché.

Me voilà donc derechef mobile, et le butin de Krasnoïé s'était utilisé d'une manière merveilleuse pour moi. Mon fidèle Alexis fut heureux comme un roi, lorsque je lui appris cette bonne nouvelle. Je pris congé de mon digne hôte et je partis pour Plotzk, où se trouvaient dans ce moment l'Empereur et le prince Koutouzoff.

**Plotzk. — Rentrée en grâce et affectation au corps Winzingerode.** — L'aide de camp du prince, le colonel Pankratieff, vint

me voir de suite et me dit que le maréchal me faisait chercher depuis plusieurs jours. Je m'empressai de me rendre chez lui et, en entrant, il me reçut à bras ouverts et, après m'avoir embrassé, il me dit :

« Mon Dieu, que j'ai été impatient de vous revoir. L'Empereur fait la paix avec vous. Il me l'a annoncé et, pour vous le prouver, il vous laisse le choix d'aller à tel corps d'armée, à telle avant-garde que vous désirerez. »

Je ne m'attendais point à un changement si subit du sort. Je fus réellement décontenancé. Mais le bonheur me rendant bien vite ma réflexion, je demandai au prince, après l'avoir remercié de l'intérêt qu'il prenait à mon sort, pourquoi Sa Majesté m'avait fait l'honneur de se mettre dans le cas de faire la paix avec moi.

« Laissons cela, me répondit-il. Vous en aurez la solution une autre fois, et réjouissez-vous avec moi de cet heureux changement. »

Je lui répondis qu'assurément je m'en réjouissais; mais aussi j'espérais qu'en faisant sa paix Sa Majesté me rendrait les grades dont elle m'avait si injustement frustré.

« C'est mon affaire, me dit le prince, et j'arrangerai tout cela. Vous pouvez compter sur moi, et je vous promets que vous n'y perdrez rien. D'ailleurs, c'est l'intention de l'empereur. Décidez-vous à présent sur le choix du corps dans lequel vous voulez servir, soit chez le comte Wittgenstein, ou chez Miloradovitch, ou chez le baron de Winzingerode. »

Je choisis Winzingerode, comme celui qui, dans ma détresse, avait déjà eu la bonté de vouloir me faire entrer dans son état-major.

« Allez donc, me dit le prince, chez le prince Wolkonsky, qui vous remettra les dépêches de l'empereur; je ferai préparer les miennes, et vous pourrez partir encore aujourd'hui. »

Je revins à la maison pour réfléchir à mon aise sur les

bonds et les sauts que la fortune se plaisait à me faire faire.

Les plus vives peines perdent de leur force lorsqu'on voit un dédommagement grand et sûr, et la certitude de ce dédommagement, je l'avais préparée par ma conduite, qui était toujours restée la même. Ma seule innocence me soutenait dans mes malheurs. J'étais tranquille et calme. Combien me serais-je rendu plus malheureux, si, m'ôtant cette puissante, mais unique ressource, j'avais substitué la rancune et la méchanceté. J'aurais perdu ma propre estime sans gagner rien à la place. La patience, la douceur, la résignation, l'intégrité, la justice la plus impartiale sont un bien qu'on emporte avec soi et dont on ne perd jamais la valeur. J'avais appris par mes malheurs à devenir sinon meilleur, mais assurément plus vertueux. Je commençais à être élevé par l'expérience. Elle seule nous instruit, souvent avec sévérité ; mais elle laisse des souvenirs qui se retrouvent tôt ou tard. Accoutumé à souffrir, les chagrins n'étonnaient plus mon cœur. Je repassais toutes les pensées qui pouvaient affliger mon cœur. C'était un fruit de l'expérience.

Je fus chez le prince Wolkonsky, qui me remit mes dépêches et, une heure après, j'étais en route.

**Général marquis Paulucci.** — En traversant les rues de Plotzk, je rencontrai le marquis Paulucci, qui fut bien aise de me revoir. Lui aussi avait été dans une espèce d'exil à Nichni-Novgorod, aussi par suite de préventions, et il venait pour prendre les ordres de l'Empereur. Il était pour le moment gouverneur général de la Livonie. Il me dit que le général Barclay de Tolly venait d'arriver.

**Général Barclay de Tolly.** — Cette nouvelle me fit le plus grand plaisir. J'étais vivement attaché à ce brave et digne

homme. Aussi je courus de suite chez lui. J'entrai chez lui au moment où il allait se présenter à l'Empereur. Il me reçut vraiment avec la tendresse d'un père, me dit des choses très flatteuses, était indigné de la conduite qu'on avait tenue vis-à-vis de moi, et ajouta :

« Mais je n'en suis pas étonné. On m'en voulait, et vous avez « souffert pour moi. Car on n'ignorait pas que vous possédiez « toute ma confiance et mon estime et que la manière dont on « vous a traité et calomnié était la plus grande mortification « qu'on pouvait me faire. Je n'ai point encore vu l'Empereur. « J'ignore comment je serai reçu ; mais vous pouvez être per- « suadé que je ne vous oublierai pas. »

Étant pressé, il me quitta et je partis. — Si je n'avais déjà eu mes dépêches, je serais peut-être resté auprès de lui. — Il n'y avait plus moyen de changer les choses à présent, et je m'en félicitai ; car je déteste la vie des grands quartiers-généraux.

**Comte Nesselrode.** — Je fus encore arrêté en chemin par un courrier du comte Nesselrode, qui me manda auprès de lui. Je le trouvai avec lord Walpole, qui venait d'arriver de Vienne. Il me remit un paquet pour le général Winzingerode et me dit que M. Peterson [1], que je trouvai chez lui, me suivrait incessamment, chargé d'une dépêche pour le roi de Prusse, à Breslau.

Le comte Nesselrode me pria de me dépêcher d'arriver auprès du général Winzingerode pour qu'il puisse prendre des mesures préliminaires relatives à la mission de M. Péterson.

Malgré toute ma bonne volonté de me dépêcher, je fus encore arrêté dans les faubourgs de Plotzk par le général des chasseurs de la garde, Bistrom, et le colonel de Richter,

1. Chambellan de l'empereur. (L.)

qui voulurent absolument me faire déjeuner avec eux. Le champagne et le tokay ne furent pas épargnés, et, la tête échauffée de vin, je me jetai dans ma voiture, et, fouette cocher !

Je ne me rappelle pas quand et comment j'ai passé la Vistule. Je sais seulement que je passai sur la glace et que mon fidèle Alexis ne pouvait pas se remettre de sa frayeur ; car la glace tenait à peine.

**Bataille de Kalisch.** — Je pris le chemin de Kutno, Kodawa Kollo et Konin pour rejoindre le général Winzingerode, qui avait passé la Vistule et se dirigeait à marches forcées sur Kalisch. J'arrivai le 2/14 février, le lendemain du jour où il avait attaqué le général Reynier qu'il défit. Le général saxon Nostiz fut fait prisonnier, et plusieurs milliers d'hommes et quelques pièces de canon furent pris.

Le général Lanskoï, le comte de Witt, le général Knorring et le prince Madatoff s'étaient particulièrement distingués dans cette affaire. On n'avait à regretter que le général Gablenz, qui avait échappé avec quelques braves régiments de cuirassiers saxons. Il avait pris la route de Czenstoschau et de Cracovie et, n'ayant pas pu se joindre au général Reynier, qui pressait sa retraite pour passer l'Oder, il avait rejoint le prince Poniatowsky.

Si le général Winzingerode avait agi avec plus d'énergie et plus d'ensemble, il est probable que tout le corps de Reynier aurait été anéanti. Ce dernier, grand manœuvrier, se tira d'affaire, et nous n'eûmes plus occasion de l'entamer.

Je remis mes dépêches au général Winzingerode, qui me reçut parfaitement bien. Le prince Koutouzoff lui avait écrit une lettre particulière dans laquelle il me recommandait comme son fils.

Léon Narischkine fut envoyé comme courrier avec la relation de l'affaire de Kalisch. Il fut fait colonel, et le général Winzingerode reçut la croix de Saint-Georges de 2e classe. Le général Winzingerode m'ordonna de rester attaché à son état-major.

**Marche jusqu'à l'Oder. — Quartier général de Rawicz.** — Nous continuâmes à poursuivre Reynier jusqu'à l'Oder sur le chemin d'Ostrovno, Zduny, Kobylin et Rawicz. Là, les chemins étant devenus impraticables, nous fîmes une halte de quinze jours, et le général établit son quartier-général à Rawicz, et les troupes furent mises en cantonnement.

Le général Winzingerode détacha à la poursuite de l'ennemi le colonel Prendel, le prince Madatoff, Davidoff et Orloff, qui passèrent l'Oder à Steinau. Le quartier-général et le gros des troupes restèrent à Rawicz.

Nous nous y donnâmes toutes les aises.

Il y eut des bals et des fêtes.

Le général avait un excellent cuisinier et, comme il aimait à faire sa partie de whist, nous jouâmes tous les soirs, lui, le prince Schakhoffskoï, l'intendant Giers et moi. Nous jouâmes assez gros jeu, et je gagnai presque toujours, ce qui fit que j'ajoutai encore une centaine de ducats aux 13 que j'avais.

A la guerre, on n'a pas besoin de beaucoup d'argent et, pourvu qu'on ait des bottes et des habits, on peut se passer de numéraire.

Nous frappâmes la ville et les environs d'une forte réquisition en draps, qui se fabriquent dans le pays. Le général Winzingerode en fit distribuer de très beaux aux officiers pour uniforme complet et manteaux. Cette mesure fit du bien à beaucoup d'individus.

Je fis un peu la cour à la femme du maire de la ville.

Elle n'était plus toute jeune, mais encore assez fraîche. Son mari était vieux et jaloux. Je m'amusais à lui jouer des tours, et Madame, je crois, s'amusait encore mieux que moi; car je lui sacrifiai plusieurs nuits que je ne dormais pas. Mais ayant trouvé sa femme de chambre plus jolie et surtout plus jeune qu'elle, j'eus un jour le malheur, si c'en est un, de me laisser surprendre, et toute liaison entre nous cessa, au grand plaisir du mari.

**Passage de l'Oder.** — Après quinze jours de repos à Rawicz, le général Winzingerode[1] reçut l'ordre de passer l'Oder. Il effectua le passage à Steinau en poussant en avant le détachement du prince Madatoff et l'avant-garde du général Lanskoï, qui passèrent l'Oder le 14 février. Nous eûmes beaucoup de difficultés à établir le pont. Après beaucoup de travail, il fut construit, et tout le corps d'armée passa sans interruption.

Le général Winzingerode, Wolkonsky et Léon Narischkine allèrent à Breslau pour faire leur cour au roi de Prusse. Le ministre de France y était encore, et le roi n'attendait que le passage de l'Oder par un corps d'armée russe pour se déclarer pour nous.

Le général York avec son corps d'armée avait déjà opéré sa défection.

**La Prusse alliée à la Russie. — Marche par la Silésie.** — A Steinau, j'eus mon logement chez une dame antifrançaise au dernier degré. Sa fille était charmante, et je fus très agréablement reçu dans cette maison. On nous regardait comme des libérateurs. Plus tard, cet enthousiasme se refroidit; car les libérateurs avaient faim, et les logements militaires finissent par calmer les plus grands enthousiasmes.

1. Voir *Annexe I.*

Notre marche par la Silésie se fit rapidement. Le général Lanskoï commandait l'avant-garde et il était précédé par le colonel Prendel et le prince Madatoff qui commandaient les cosaques.

**Colonel Prendel.** — Quoique Prendel eût le talent de faire souvent parler de lui, il n'avait aucun talent militaire — C'était un gascon du Nord. Sa figure, ses énormes moustaches imposaient; mais c'était un homme nul pour la guerre. Aussi, quoique l'occasion ne lui manquait pas, on ne peut citer aucun fait d'arme de lui. Il évitait les coups de fusil. Il n'avait que le genre de courage qui mène au gibet, c'est-à-dire le talent de l'espionnage.

Le général Winzingerode avait une haute opinion de lui. Plus tard, il s'aperçut qu'il s'était trompé. On ne soutient pas la réputation de sabreur longtemps, surtout si on pèche justement par le contraire. Car il avait l'âme très pacifique et je ne crois pas qu'il ait jamais eu même l'intention de verser une goutte de sang.

Si les Français ne furent presque pas inquiétés dans leur retraite, jusqu'à Dresde, ils doivent ce bonheur à Prendel qui, pour avoir ramassé quelques trainards, fournissait des rapports et des relations qui ne finissaient point. Il en imposait par là au général Winzingerode, qui, se trouvant à plusieurs marches en arrière, ne put jamais vérifier les faits. Le général Woronzoff dévoila plus tard son charlatanisme et on se défit de lui en le nommant commandant de Leipzig, où il était bien à sa place.

**Entrée en Lusace.** — Nous nous dirigeames sur Bunzlau que nous traversâmes le 2/14 mars et nous entrâmes en Lusace.

A Görlitz des commissaires saxons vinrent à notre ren-

contre pour nous faire les honneurs de leur pays. Nous fûmes étonnés de l'abondance qui régnait partout et de l'enthousiasme qui nous précédait et nous accompagnait de la part des habitants. Partout nous fûmes reçus comme des libérateurs.

**Bautzen. — Davidoff.** — A Bautzen, où nous arrivâmes le 8/20 mars, le général Winzingerode eut la nouvelle de la convention qu'avait conclue le colonel Denisoff-Davidoff et par laquelle l'ennemi nous cédait la ville de Dresde.

Le général était furieux en apprenant cette nouvelle. — Je ne sais trop pourquoi — et il partit de suite en chaise de poste pour faire rompre cette convention et s'emparer de Dresde. Il ôta le commandement à Davidoff, et il eut tort, car le colonel Davidoff avec quelques cosaques n'eut jamais pu forcer le passage de l'Elbe, et il avait déjà beaucoup fait en occupant la Ville Neuve sans perdre un homme et en étant par là en mesure de préparer le passage au corps d'armée. Le général Reynier jouissait d'une trop bonne réputation militaire pour se laisser déloger par un corps de partisans et le colonel Davidoff aurait mérité plutôt des éloges que cette disgrâce. Davidoff fut sacrifié et revint au quartier-général. Bientôt après on lui rendit le commandement de son détachement qu'il continua à diriger avec honneur et intelligence.

Le général Winzingerode revint à Bautzen sans avoir pris Dresde. Le maréchal Davout avait fait sauter le pont au grand désespoir des habitants, qui avaient toujours été fiers de ce beau monument.

**Löwenstern détaché sur Torgau.** — Le général Winzingerode, sentant la nécessité d'ouvrir une communication avec le corps d'armée du comte de Wittgenstein qui venait de s'emparer de Berlin, me chargea de cette commission. Il me mit

sous les ordres du général Lanskoï[1], me donna le commandement du régiment des cosaques de Grekoff et d'Ilowaïsky et me dirigea sur Torgau.

Le général Thielemann commandait dans cette ville. J'arrivai devant Torgau par Grossenhayn. J'établis mon quartier-général à Mühlberg[2] sur l'Elbe. Je cernai de-là la place de Torgau et je poussai mes découvertes jusqu'à Herzberg où je rencontrai les éclaireurs du corps du comte de Wittgenstein.

**Coups de main heureux.** — La communication une fois établie, elle ne discontinua plus, et le général Winzingerode fut très satisfait de mon premier essai. De Mühlberg je dirigeai toutes les excursions que j'avais méditées. Je fis passer à 100 Cosaques l'Elbe à la nage et je coupai la communication de l'ennemi entre Torgau et Dresde. Je m'emparai du haras royal de Graditz[3]; je pris tous les chevaux, que j'envoyai au général Lanskoï. J'en gardai un très beau pour moi, qui m'a bien servi pendant toute la campagne.

**Pourparlers avec les Saxons.** — Les Saxons ne s'étant point encore déclarés pour nous, les hostilités continuèrent contre eux. Je pressentais néanmoins que cet état de choses ne pouvait durer, et, un jour, ayant poussé leurs avant-postes jusque sous le canon d'un ouvrage avancé, je chargeai un pâtre d'aller prier le commandant des avant-postes saxons de m'accorder un moment d'entretien. Il me l'accorda, et alors je lui proposai de ne plus nous tirer des coups de fusil à pro-

1. Le général Lanskoï, un des plus jeunes et des plus brillants généraux de cavalerie de l'armée russe, fut tué l'année suivante à la bataille de Craonne.

2. Mühlberg, environ 20 kilomètres en amont de Torgau.

3. Graditz, environ 4 kilomètres est de Torgau, sur la rive droite de l'Elbe.

pos de bottes, vu que notre intention était de les gagner pour la bonne cause; que nous n'avions aucune raison d'être en guerre avec eux et que probablement leur roi se déclarerait bientôt pour nous et se rendrait au sentiment et au désir de tout son peuple.

Le général Thielemann, qui eut connaissance de cet entretien, m'envoya, le lendemain, un de ses aides de camp, M. de Wolfersdorf, pour conclure une espèce de trève. J'en fis mon rapport au général Lanskoï qui, ayant eu l'approbation du général Winzingerode, y consentit.

Pendant ces pourparlers, j'avais fait prisonnier un officier saxon, qui fut renvoyé par ordre du général Winzingerode, pour prouver aux Saxons que nous n'avions nullement l'intention ni l'envie de les regarder comme des ennemis.

Dès ce moment, j'eus de fréquentes entrevues avec le colonel Carlowitz, qui commandait les avant-postes saxons. Je sus ainsi que Napoléon était à l'armée et se trouvait à Gotha, que le vice-roi était à Leipzig et que Lecoq était parvenu à se jeter avec quelques milliers de Saxons dans Torgau. Les habitants avaient manifesté une grande joie en revoyant les débris de leur armée, autrefois si brillante. Et les soldats avaient juré de laver dans le sang des Français les humiliations qu'on leur avait fait essuyer durant cette honteuse alliance.

**Natzmer.** — Le major Natzmer, aide de camp du roi de Prusse, arriva chez moi avec des ordres et des instructions secrètes pour le général Thielemann. Apparemment il ne réussit point dans ses négociations. Car, dès ce moment, j'eus l'ordre de redoubler de vigilance et, sans provoquer les hostilités, de me tenir sur mes gardes.

Je fis encore passer l'Elbe à un détachement pour éclairer la route de Belgern à Torgau et même intercepter celle

de Leipzig. De Lomatsch[1] à Ollschau, le pays avait déjà été balayé par mes Cosaques.

Une forte canonnade que j'entendis aux environs de Wittenberg me fit présumer que le comte Wittgenstein avait un engagement.

M. de Natzmer, qui fut encore envoyé auprès du général Thielemann, m'écrivit de Torgau, la lettre suivante[2] :

*Au commandant des avant-postes devant Torgau, baron de Löwenstern*

« J'ai l'honneur de vous faire connaître que je me suis rendu à Torgau chargé d'y faire des communications de la part du général-lieutenant von Kleist.

« Le commandant général-lieutenant von Thielemann est un homme d'honneur animé de toutes les bonnes dispositions que nous espérions pouvoir trouver en lui. Il nous rendra de réels services et l'a déjà fait d'ailleurs.

« J'ai donc cru de mon devoir de vous en informer et de vous prier en même temps d'en donner avis à vos avant-postes, afin de prévenir toute espèce d'hostilités entre les troupes saxonnes actuellement à Torgau, hostilités qui à elles seules pourraient détruire cette bonne entente.

« Je vous prie en même temps de faire parvenir le plus rapidement possible la dépêche ci-incluse au général de cavalerie Blücher.

« Agréez, etc.

« NATZMER,
« Major et aide de camp de S. M. le roi de Prusse.

« Rosenfeld, le 19/31 mars 1813. »

1. Lomatsch, 12 kilomètres environ à l'ouest de Meissen.
2. En allemand dans l'original.

Je fis cesser de suite toute hostilité ; mais le général Lanskoï, m'ayant écrit de ne pas discontinuer de cerner Torgau et d'éclairer le pays, je fis mes excursions comme par le passé.

**Pointe sur Leipzig.** — Je passai quelques moments très agréables à Mühlberg. *L'Ober-Amtmann* (maire) avait une famille charmante et, lorsque je n'étais pas en course, je passais mon temps chez lui. Une des demoiselles était romanesque. Le clair de la lune la mettait en extase. Elle était jolie comme les amours. J'aurais noué tout un roman si je n'avais reçu l'ordre de partir.

Je passai l'Elbe à Lorenzkirchen et j'eus l'ordre de me diriger sur Waldheim où était le quartier-général du général Lanskoï. Il me donna de suite l'ordre d'aller rejoindre le général Ilowaïsky et d'occuper la ville de Leipzig.

Je trouvai à une demi-lieue de Leipzig le détachement de Michel Orloff. Il était en pourparlers avec les autorités de la ville. Je préférai l'occuper d'abord et parler après. Ce qui me réussit, car j'eus tout ce que je voulais. Les habitants me reçurent avec allégresse et joie, et j'établis le régiment d'Ilowaïsky XII dans la ville même et celui de Popoff XIII[1], en bivouac sur la belle promenade autour de la ville.

Le général Ilowaïsky arriva le lendemain avec 4 régiments et le général Lanskoï avec toute l'avant-garde.

Le soir de mon arrivée, il y eut spectacle, et la ville fut illuminée. Je m'amusai ; mais je ne restai pas inactif, et je poussai mes éclaireurs encore le même jour jusqu'à Merseburg et Halle.

On ne se doutait point encore de notre apparition subite et

1. Après le passage de l'Elbe, le général Lanskoï avait donné à Löwenstern le régiment de cosaques Popoff XIII en remplacement du régiment de Grekoff.

je m'emparai d'un courrier avec des dépêches de la poste qui venait de France. — On ne ménagea point la sainteté des cachets, et nous apprîmes bien des choses qui nous étaient utiles, mais aussi bien d'autres dont nous aurions pu nous passer.

Les négociants de Leipzig ayant appris que j'avais saisi la malle aux lettres me firent offrir un louis d'or pour chaque lettre. Je refusai comme de raison, et ils en furent très étonnés, étant habitués à traiter souvent de cette manière avec les autorités françaises, et ils ne purent comprendre comment on pouvait hésiter à gagner un millier de louis d'or.

**Pointe sur Merseburg.** — Le lendemain je marchai sur Merseburg, où je m'emparai d'une caisse de 3.500 écus et d'un haras royal. Je fus logé chez un chanoine qui me traita royalement.

Deux beaux étalons, que je pris dans le haras du roi, furent incorporés dans mon écurie, le reste envoyé au général Lanskoï.

Le grand écuyer du roi m'écrivit une lettre touchante pour me réclamer un superbe cheval gris pommelé appelé *Brillant*, et qui faisait, comme il le disait, la gloire des haras du roi. Comme il était du nombre de ceux que j'avais conservés pour moi, je me gardai bien de le lui rendre. Jamais je n'avais possédé un plus beau cheval. Et ce qui est bon à prendre est bon à garder.

**Marche sur Halle.** — Le lendemain 27 mars/8 avril j'eus l'ordre de chasser l'ennemi de Halle et de l'occuper. Un chanoine, M. de Pforte, électrisé par mon zèle pour la bonne cause, s'offrit pour me conduire par un chemin de traverse et à travers des prairies pour surprendre la ville.

Je fis une halte au village de Benkendorf. L'hôtesse du

château, une belle et jeune femme, nous en fit les honneurs avec beaucoup de grâce et d'hospitalité, et le chanoine m'avait si bien conduit que je fus aux portes de la ville sans que les habitants s'en doutassent.

L'ennemi avait abandonné la ville ; mais le sous-préfet et les autorités n'avaient point encore eu le temps de la quitter. La caisse s'y trouvait, et je m'en emparai. Nos appointements nous furent payés plus tard avec les différentes caisses que j'avais enlevées. Car j'avais pour principe de ne pas regarder comme butin ce qui n'était pas pris en plein champ et au bout du sabre.

Je poussai de suite mes éclaireurs jusqu'à Eisleben. Les Bavarois avaient été, la veille, à Salzgemünde, et l'ennemi avait été vu encore à Kochstadt et Gerbstaedt.

La joie et l'allégresse des habitants de Halle furent extrêmes. La foule, devant ma maison, sur les places publiques et dans les rues, ne se dispersa pas un moment. Je fus un instant sur le point d'être écartelé. Je voulus traverser la place et j'avais de la peine à percer la foule. Une femme me saisit la main pour la baiser de joie et pouvoir toucher et voir un de leurs libérateurs ; une autre, ayant la même intention, me saisit l'autre bras. Encore d'autres suivirent cet exemple, et me voilà presque crucifié. Je fus forcé de crier pour me débarasser de cet excès d'enthousiasme.

Les étudiants se réunirent avec de la musique sous mes fenêtres et me portèrent des *Vivat*.

Le recteur de l'Université, le célèbre Niemeyer[1] vint me voir avec tous les professeurs. J'allais voir leur institut, le fameux *Waisenhaus* (orphelinat), leur imprimerie qui, est une des plus anciennes de l'Allemagne. Les étudiants s'exercèrent en ma présence dans les jeux gymnastiques. Le

1. Niemeyer (Auguste Hermann), né à Halle en 1754, mort en 1828, professeur de théologie, puis recteur de l'Université de Halle.

soir, je donnai un bal chez moi, et toute la ville fut illuminée.

Le brouhaha et le tumulte dans les rues durèrent jusqu'au lendemain. La nuit était belle et tout le monde dans la joie de se voir débarrassé des Français, et chacun voulut se livrer à cette joie pure et tout à fait patriotique d'après ses fantaisies.

Le lendemain, j'allai voir les Salines et les Hallois firent en ma présence le saut périlleux dans la Saale. J'avais été en *droschky*. Mes chevaux furent effrayés et prirent le mors aux dents. Le droschky fut renversé. Je fus foulé et traîné, et sans la présence d'esprit d'un nègre que j'avais avec moi, j'aurais été inffailliblement écrasé. Jamais je ne m'étais trouvé si près de la mort. J'en fus quitte pour quelques blessures au bras et à la main et, lorsque mon nègre me retira de dessous les chevaux, on eut de la peine à me reconnaître, tellement j'étais abîmé de boue et de poussière.

Le tumulte et la foule continuèrent le lendemain dès l'aube du jour. Les ouvriers ne voulaient pas travailler. Tout le monde était dans la rue et à qui mieux mieux à régaler mes Cosaques. Craignant une surprise de la part de l'ennemi, je fus forcé de faire publier et afficher la proclamation suivante :

« Extrêmement satisfait de l'accueil qu'ont trouvé à Halle les troupes impériales Russes sous mes ordres, je suis heureux de pouvoir exprimer aux habitants de cette ville toute ma reconnaissance et pour cet accueil et pour les attentions qu'ils ont eues pour moi.

« Mais comme le succès final de la bonne cause que nous servons exige de notre part des efforts et une action énergique, je désire qu'à partir de ce moment l'ordre, la tranquillité et le silence règnent partout. J'invite en conséquence les habitants à vaquer à leurs occupations, à renoncer pour eux

et pour les personnes de leurs familles à la flânerie dans les rues.

« Je les invite à se conformer aux dispositions et mesures de police prises par les autorités et à se garder de toute manifestation qui pourrait en quelque façon troubler l'ordre et la tranquillité dans les rues.

« Baron LÖWENSTERN,
« Commandant le détachement d'avant-garde.

« Halle, le 9 avril 1813. »

Cette proclamation fit son effet et le peuple rentra dans l'ordre. Ils m'envoyèrent des députés pour s'informer de l'état de mes blessures. Je les reçus avec plaisir et je parvins à les rassurer sur l'accident que j'avais eu.

Le sous-préfet ayant réclamé la caisse au nom du roi de Prusse, je la lui remis avec plaisir ainsi que le sel sur lequel j'avais mis les scellés.

Je fis occuper le château du maréchal Davout qui est à proximité de Halle, mais je n'y trouvai plus rien. Tout avait été enlevé d'avance.

**Weissenfels. — Naumburg.** — Un détachement que j'avais envoyé à Weissenfels s'empara de la caisse et d'un grand magasin que les Français n'eurent pas le temps de détruire.

De Weissenfels, j'avais poussé jusqu'à Naumburg et Querfurth et je parvins à établir une communication avec le major prussien La Roche-Starkenfels.

**Querfurth.** — Le général Ilowaïsky XII étant arrivé avec un détachement à Halle, j'en partis et je marchai par Lauchstedt à Querfurth et j'envoyai des détachements à Weissenfels et à Frankenhausen. L'ennemi ne paraissait vouloir s'arrêter nulle part.

**Allstadt. — Pointe sur Nordhausen.** — Le colonnel Prendel qui formait l'aile droite de l'avant-garde et avec lequel j'étais en communication non interrompue m'écrivit d'Eisleben qu'il était dans le plus grand danger, que le vice-roi d'Italie était devant lui et faisait filer un train d'artillerie et ses équipages sur Nordhausen et Ellrich. J'en fis mon rapport au général Lanskoï qui se décida de suite à m'envoyer par marches forcées à Allstadt et m'ordonna de pousser de là jusqu'à Nordhausen.

Je me mis de suite en mouvement et j'arrivai la nuit à Allstadt. Cette ville appartient au grand-duc de Weimar. J'écrivis une lettre à ce prince en l'informant de l'occupation de son territoire par mon détachement et en lui donnant l'assurance que j'agirais vis-à-vis de ses sujets avec les ménagements dus au caractère du Prince et à sa haute alliance avec notre auguste souverain.

La grande-duchesse Marie Pavlowna avait envoyé un de ses gens, russe de nation, pour servir d'interprète et il fut d'une grande utilité.

Le roi de Saxe avait envoyé plusieurs beaux étalons au haras du grand-duc de Weimar, qui se trouve à Allstadt. Il avait imaginé ce moyen pour les empêcher d'être pris, persuadé, et à juste titre, qu'on ménagerait les propriétés du grand-duc. Mais on me trahit cette ruse. Je me fis montrer les listes des mois précédents et je découvris facilement les chevaux appartenant au grand-duc et ceux appartenant au roi de Saxe.

Cependant je ne les fis pas saisir et j'en informai le général Lanskoï qui, approuvant, en fit son profit. Car le général Winzingerode, par égard pour le grand-duc, ordonna de les rendre. Mais ils avaient déjà passé par plusieurs mains. On renvoya bien le même nombre de chevaux, mais ce n'étaient pas ceux qu'on avait pris. En temps de guerre

on a mauvaise grâce de régler des affaires de ce genre et celui qui prend a toujours l'avantage.

Le général Ilowaïsky, qui me suivait de près étant venu me relever à Allstadt, je quittai cet endroit pour me diriger sur Rosla où je fus très bien traité par le comte de Stolberg. Après avoir rafraichi mes chevaux, je me mis en marche pour Nordhausen.

Ma brigade était extrêmement fatiguée, je me mis en bivouac à Bielen et j'allai avec 200 chevaux que j'avais choisis m'emparer de Nordhausen.

Les Français venaient de l'abandonner et je fus reçus par les habitants avec des sentiments non douteux de joie et de patriotisme. Toute la soirée et une partie de la nuit furent consacrés à la joie la plus pure et la plus bruyante.

**Surprise et capture d'un régiment Westphalien.** — Craignant cependant d'être surpris par l'ennemi, je fus forcé de prier les habitants de se retirer et de se livrer au repos dont j'avais grandement besoin. Enfin tout rentra dans l'ordre et le calme se rétablit. J'étais à écrire mon rapport au général Lanskoï lorsqu'un garde forestier westphalien entra subitement chez moi. Il était tout essoufflé et j'eus de la peine à le calmer pour qu'il puisse s'exprimer.

Il m'annonça qu'il était accouru par des chemins de traverse pour m'annoncer qu'un régiment de chasseurs à cheval de la garde westphalienne était en marche pour me surprendre cette nuit qu'on avait donné, de Nordhausen même, la nouvelle que je n'y étais arrivé qu'avec peu de monde. Il me conjura de profiter de mon avis et de son zèle parce que sans cela je serai indubitablement anéanti.

Ayant souvent eu des avis de ce genre, je ne voulus point y ajouter foi de suite ; mais, lorsque ce garde-chasse se fut fait reconnaître pour le même Meyer qui avait si bien

servi le prince Louis-Ferdinand de Prusse, tué glorieusement à Saalfeld et duquel Massenbach ne dédaigna pas de parler dans ses *Mémoires*, j'aurais cru faire un crime de douter de sa bonne foi et de son dévouement pour la bonne cause, d'autant plus qu'il m'assurait encore que c'était de Nordhausen même qu'on avait donné avis au général La Tour-Maubourg de la faiblesse de mes troupes. J'eus donc confiance dans ce qu'il me disait et je pris mon parti de suite.

J'envoyai en toute hâte un officier intelligent pour m'amener avec la plus grande diligence le reste de ma brigade restée à Bielen. En attendant je m'informai bien des chemins et des environs et, Meyer[1], s'étant chargé de me servir de guide, je lui fis donner un bon cheval, et, lorsque mon détachement fut arrivé, je partis de suite par des chemins de traverse et j'allai à la rencontre des chevau-légers ennemis.

Étant arrivé à une lieue et demie de Nordhausen, sur une crête de montagne qu'on appelle le Schuren, j'aperçus par un beau clair de lune l'ennemi qui se dirigeait en toute sécurité sur moi sans m'apercevoir.

Je plaçai aussitôt le régiment de Popoff XIII en réserve dans un ravin pour le cacher à l'ennemi et j'avançai avec le régiment Ilowaïsky droit sur la colonne ennemie, ayant eu soin d'envoyer 100 cosaques par un ravin assez profond pour couper à l'ennemi toute retraite en cas de réussite.

Arrivé à 20 pas de l'ennemi, celui-ci m'aperçut. Le colonel qui commandait cette troupe me tira un coup de pistolet, mais n'eut pas le temps d'ordonner à ses soldats de se former, car déjà je l'avais attaqué et dans un clin d'œil lui et tout son monde furent culbutés et enveloppés. Le succès

1. Meyer resta auprès de Löwenstern pendant toute la durée des campagnes de 1813 et 1814. Il ne le quitta qu'à la signature de la paix après avoir reçu la croix de Saint-Georges en argent et la croix de Fer de Prusse.

fut complet. Pas un homme n'échappa. Tous furent ou tués ou pris[1].

Le colonel seul avait eu le bonheur de se sauver. Tous les officiers furent faits prisonniers, et ceux qui avaient cru pouvoir se sauver par la vitesse de leurs chevaux tombèrent entre les mains de mes 100 Cosaques qui avaient adroitement exécuté mes ordres et avaient coupé la retraite à l'ennemi.

J'étais très satisfait. Je regrettais seulement que le colonel eût pu s'échapper. Les officiers prisonniers m'assurèrent que je ne devais pas en être au désespoir. Car leur colonel, à ce qu'ils affirmaient, montait un étalon espagnol qui était renommé pour sa vitesse. Et, en effet, un sous-officier de Cosaques, qui montait un très bon cheval, l'ayant longtemps poursuivi, avait fini par tomber dans un profond ravin, d'où nous eûmes beaucoup de peine à le retirer. Son cheval s'était cassé le col.

**Je m'établis à Ellrich.** — Ayant ramené et rallié mon monde, je quittai le grand chemin et je m'établis non loin d'un village, dans un bas-fond, pour faire rafraîchir mes chevaux et mes Cosaques. Je profitai de ce moment de repos pour faire mes rapports et expédier mes prisonniers et puis je me dirigeai sur Ellrich pour observer ce qui pourrait se passer le long du Harzgebirge.

C'est à Ellrich que je fus très agréablement surpris, comme on va le voir.

Je m'étais jeté sur un lit pour me reposer un peu, et j'étais à peine endormi, lorsque mon ordonnance vint me réveiller pour me dire qu'il y avait dans l'antichambre un paysan qui demandait, avec empressement, à me parler.

1. Cf. Capitaine Weil, *Campagne de* 1813 : *la Cavalerie des armées alliées*. Paris, Baudoin, 1886, p 27-28.

Comme j'avais l'habitude d'écouter et de parler moi-même à tout le monde et sans délai, je le fis entrer, et je vis un grand et bel homme en sarrau de paysan qui, s'approchant de mon lit de repos, m'aborda et me dit en français :

« Vous ne vous doutez pas, Monsieur, qui vous avez devant vous. »

Le ton déterminé et triste en même temps avec lequel il m'aborda et prononça ces mots, fit que je me levai avec précipitation de mon lit pour être en mesure, et je lui répondis qu'assurément je ne me doutais pas qui il pouvait être ; mais que je voyais bien qu'il n'était pas ce que son costume annonçait.

« Eh bien, me dit-il, je suis ce malheureux colonel que vous avez si bien traité cette nuit. Je viens me constituer votre prisonnier. Étant le seul de mon détachement qui s'est sauvé, je n'ai point voulu revenir tout seul. Faites de moi ce que vous voudrez. J'aime mieux encore être votre prisonnier que de me faire fusiller là-bas. »

Et il me raconta qu'ayant été longtemps poursuivi il était parvenu à se soustraire à la poursuite de mes Cosaques : qu'ayant couru jusqu'ici, les habitants, à sa demande, l'avaient caché, lui et son cheval, qu'il avait de suite rasé ses moustaches et pris l'habit de paysan ; mais qu'ayant réfléchi plus tard qu'on lui saurait mauvais gré d'avoir sacrifié son détachement et de s'être sauvé seul, ayant perdu tout son régiment, il avait préféré se constituer prisonnier.

Je lui dis ce qui se dit en pareille circonstance pour le consoler, mais me réjouissant intimement de ma bonne aventure et étant très heureux de le voir ainsi devant moi, car il m'avait bien destiné ce sort lorsqu'il partit la nuit pour me surprendre.

Ayant fait chercher son uniforme, je l'engageai à s'en revêtir, et je lui rendis son sabre et son cheval. Le maître

des forêts, M. de Hammerstein, ayant arrangé une chasse au cerf, je l'invitai à m'accompagner, ce qu'il fit assez gaiement.

Il était Allemand et s'appelait Geikingk ; il avait été autrefois aide de camp du général Blücher. Son père était administrateur du duché de Sagan. Il fut, à ce que j'en appris plus tard, très mal reçu par le général Blücher et, en général, par les Prussiens.

**Marche sur Herzberg ; surprise de cette ville.** — Ne voulant pas rester dans l'inactivité à Ellrich et voulant profiter de mon succès avant que l'ennemi n'en fût instruit, je proposai au général Lanskoï de côtoyer le Harz et de me diriger sur Herzberg où je savais exister une grande manufacture d'armes. On m'avait bien dit que la ville était gardée par un bataillon d'infanterie et quelques canons. Mais comme, à la guerre, il faut toujours donner quelque chose au hasard, je me décidai à marcher et à surprendre l'ennemi.

Après trente-six heures de marche dans des chemins de montagne presque impraticables et comblés de glaçons et de neige, j'arrivai devant Herzberg.

C'était le premier jour de Pâques, et la plus grande partie de la garnison se trouvait à la messe. Un fort chasse-neige cachait mon apparition. Je ne me fis point éclairer, ni précéder. Je formai une réserve et, avec le reste, je me jetai à corps perdu dans la ville. Le succès fut encore complet et le résultat immense. Le bataillon et un colonel d'artillerie furent faits prisonniers et la manufacture détruite. Je saisis la caisse et j'enlevai des chariots avec des caisses remplis d'armes.

La garde avancée avait tiré quelques coups de fusil ; mais l'attaque fut si prompte, si décisive que la défense fut presque nulle. Les dégâts que je fis faire aux établissements

de la manufacture furent incalculables. Les soufflets que je fis couper en pièces, les machines, les instruments, les outils furent détruits et les armes non achevées jetées dans le lac. Pour exciter les ouvriers à faire cause commune avec mes Cosaques pour détruire la fabrique, je leur fis payer deux mois d'avance de la caisse que j'avais prise ; ayant ainsi assuré leur existence pour deux mois, ils rivalisèrent de zèle avec mes Cosaques pour mettre tout dans le plus grand désordre.

L'*Oberamtmann* (intendant) du district me donna un excellent dîner. Comme c'était jour de fête, il avait du monde réuni chez lui. J'eus soin de ne pas les effaroucher.

Il demeurait sur un rocher escarpé. Je pris cinquante Cosaques avec moi pour ne pas être surpris à mon tour, et nous bûmes très gaiement, au moins de mon côté, du vieux et excellent vin du Rhin à la santé de l'Empereur Alexandre.

**Je reviens sur Nordhausen.** — Après quelques heures de repos dont ma troupe avait bien besoin, je repartis avec ma caravane. Le temps était bien mauvais, la neige tombait à gros flocons. L'hiver régnait encore avec toutes ses rigueurs dans les montagnes du Harz, tandis que, dans les vallées, le printemps était déjà victorieusement établi et les prairies toutes émaillées de fleurs.

Quoique je me dépêchai de regagner Nordhausen pour faire ma jonction avec le général Ilowaïsky et le général Lanskoï, je fus forcé de passer la nuit à Scharzfeld après avoir envoyé un détachement jusqu'à Tettenborn et Makenrode pour observer l'ennemi, qui aurait pu déboucher de Duderstadt pour me couper le chemin de Nordhausen.

En effet, l'ennemi avait poussé ses éclaireurs jusque-là. Mais, après la forte leçon que je leur avais donnée deux jours avant et grâce à la démonstration que le général Ilowaïsky fit en ma faveur, ils n'osèrent point m'inquiéter

et j'arrivai sans être entravé jusqu'à Ellrich avec mes prisonniers, mes chariots chargés d'armes et ma caisse.

J'y trouvai le général Ilowaïski, qui m'enjoignit d'ordre du général Lanskoï de me replier sur Nordhausen, la nuit même. Il avait appris que le vice-roi se dirigeait sur Heiligenstadt pour opérer sa jonction avec Ney, à Erfurt et Weimar. Concentrés de cette manière, ils pouvaient bien nous couper la retraite sur Leipzig par Naumburg et Weissenfels.

A Ellrich, les habitants avaient élévé des portes triomphales en notre honneur, ornées de rubans et de fleurs, et l'allégresse fut générale.

Ces pauvres gens ont payé plus tard assez cher leur joie prématurée; car les Français, qui occupèrent Ellrich et les environs quelques jours après nous, ne leur pardonnèrent point ces démonstrations patriotiques et les rançonnèrent joliment.

**Nordhausen. — Le général Lanskoï.** — J'arrivai la nuit à Nordhausen. Le général Lanskoï avait donné l'ordre de le réveiller aussitôt que je serais arrivé pour concerter avec moi le mouvement qui devait avoir lieu le lendemain.

Notre position était très critique. Les Français se concentraient à Heiligenstadt, à Gotha et à Erfuth, et étaient plus près de notre base d'opérations que nous.

Il fallait des marches forcées et beaucoup de circonspection pour sortir de cet embarras, ne pas être coupés et ne pas tomber entre leurs masses.

Le général Lanskoï me combla d'éloges pour la double expédition que j'avais exécutée et terminée avec succès et gloire. Il fit un rapport très flatteur pour moi au général en chef. Il réclama pour moi le grade de colonel, dont on m'avait privé avec tort et injustice.

Le général Winzingerode, lorsqu'il eut la nouvelle de mes succès, se trouvait alors à Gohlis, près de Leipzig, et était à table lors de la réception de mes rapports et de la relation du général Lanskoï. Il fit remplir les verres, but à ma santé et envoya le rapport original à Sa Majesté l'empereur en me recommandant avec intérêt et chaleur. Mais tout cela n'eut aucun résultat avantageux pour moi. J'avais trop de besogne sur les bras pour avoir le temps d'y penser, et le tout resta dans l'oubli.

**Départ de Nordhausen et jonction avec le corps Winzingerode.** — Le général Lanskoï quitta Nordhausen avec son gros. Le comte de Witt, Léon Narischkine, Stanislas Potozky se trouvaient avec lui. Le général Ilowaïsky faisait l'avant-garde, et moi, avec mes deux régiments, je fus chargé d'éclairer la route dans toutes les directions et de couvrir la marche sur notre flanc droit, qui était l'aile menacée.

Je me dirigeai sur Helbra[1], Artern[2] et je passai l'Unstruth à Wendelstein, où je trouvai le dernier haras du roi de Saxe, qui n'avait pas encore été visité par nous. Il fut traité comme les autres.

Je m'établis un moment à Wiehe pour pousser mes éclaireurs jusqu'à Weissensee, et de là je me dirigeai sur Biebra et Eckhardtsberg, où je surpris des commissaires français qui étaient munis d'ordres du duc d'Elchingen (Ney) pour faire préparer des vivres pour son corps d'armée.

Après plusieurs escarmouches, quelques jours de marches forcées et beaucoup d'inquiétudes, je parvins à donner une demi-journée de repos à ma brigade au village d'Auerstaedt.

Le général Lanskoï avait heureusement opéré sa jonction avec le corps d'armée de Winzingerode et me combla d'éloges

1. Helbra, village à proximité de Merseburg.
2. Artern, petite ville du cercle de Merseburg.

pour la manière et l'activité avec laquelle j'avais éclairé et couvert sa marche périlleuse.

Je parcourus le champ de bataille d'Auerstaedt avec beaucoup d'intérêt, et j'eus sur les lieux mêmes une petite affaire de cavalerie qui se termina sans résultat marquant.

Le major Blücher, fils du maréchal, eut une affaire brillante à Weimar; mais il ne put s'y soutenir. Il en fut bientôt chassé et légèrement blessé.

**Défense du défilé de Kösen.** — Le général Lanskoï avait, en attendant, passé la Saale et s'était arrêté à Kösen sur le chemin de Naumburg. — Il avait le plus grand intérêt à savoir si Ney avait effectivement opéré sa position avec le vice-roi et me donna l'ordre de ne rien négliger pour le savoir.

Ma besogne principale fut donc de bien faire observer les chemins qui mènent d'Erfurt à Nordhausen. Le poste que j'avais à Weissensee était bien placé pour cela; mais il ne put longtemps y rester, et, l'ennemi l'ayant chassé, il n'y eut plus de doutes que la communication entre Ney et le vice-roi était établie.

Le général Lanskoï, ayant cette certitude, résolut de se replier sur le corps de Winzingerode et me fit venir la nuit à son quartier général pour me donner l'ordre de défendre le défilé de Kösen et d'être bien instruit de tout ce qui se ferait le long de la Saale et devant moi.

A la suite de ces ordres, je pris une position en avant du pont de Kösen et je fis occuper Camburg et Dornburg, et je poussai mes avant-postes et mes éclaireurs jusqu'à Buttelstedt et Apolda.

D'Apolda, j'écrivis une lettre au major prussien de la Roche Starkenfels, qui m'annonça sa présence dans les environs. Voyant ainsi ma gauche bien appuyée par cet officier distingué et avec lequel je ne discontinuai pas un moment

d'être en communication et en correspondance suivie, je retirai mon monde de Dornburg et d'Apolda. Je me réservai le chemin de Buttelstedt et la défense du défilé de Kösen.

Un parti que j'avais envoyé jusqu'à Rosla eut un engagement assez sérieux et fit quelques prisonniers. Mais, ayant été vivement poursuivi, je le fis soutenir par le poste de Buttelstedt, et l'ennemi s'arrêta tout court.

Le major Blücher, après avoir été délogé de Weimar, se replia sur Iéna, et ayant appris mon arrivée sur la Saale, vint se joindre à moi avec 3 escadrons de houssards et 60 gardes du corps. Il se mit volontairement sous mes ordres et me rendit des services essentiels.

L'ennemi se concentrait de plus en plus; ma position devint toujours plus critique. Je fis de deux heures en deux heures mes rapports, et je reçus l'ordre de tenir aussi longtemps que possible dans ma position de Kösen et de ne céder le terrain que pas à pas et devant la plus grande urgence. Le général Lanskoï m'envoya la disposition suivante du général Winzingerode pour m'y conformer.

« Les nouvelles que je reçois dans ce moment du colonel Prendel changent absolument les dispositions que je vous avais envoyées pour la journée de demain.

« Dès que vous recevrez cet ordre, mettez-vous en marche avec votre détachement sur Merseburg et placez-vous sur la rive droite de la Saale, prenant vos mesures de manière à pouvoir défendre le passage de cette rivière. A Freyberg, Laucha et Mücheln, vous laisserez des détachements de cosaques, qui seront fournis par la brigade de Löwenstern, que vous laisserez à Kösen pour défendre ce passage et qui doit en répondre, que je recevrai des nouvelles sans retard, si l'ennemi avançait sur cet endroit ou s'il s'approchait de Zeitz.

« Aussitôt que vous serez arrivé à Merseburg[1], vous enverrez le général Knorring, qui s'y trouve avec le régiment de houssards d'Alexandria et deux régiments de cosaques et une demi-batterie, à Halle, dont le pont doit être également défendu avec énergie. Prendel et Orloff, sur lesquels l'ennemi se porte en force, de même que Löwenstern, seront probablement obligés de se replier, les deux premiers sur Halle et sur Merseburg, et ce dernier, en gardant sa position *aussi longtemps que possible*, sur Naumburg et Weissenfels.

« Je n'ai pas besoin d'ajouter que les ponts sur la Saale doivent être brûlés avant de les céder à l'ennemi.

« De tout ce qui arrive, il faut m'avertir sur-le-champ, et surtout si l'ennemi faisait des mouvements offensifs de Kösen sur Zeitz ou Gera.

« WINZINGERODE.

« A Göhlis.

« *P. S.* — Il paraît que l'ennemi veut nous attaquer sur toute la ligne depuis l'Elbe jusqu'à Weimar et Iéna. »

1. Avant de faire parvenir à Löwenstern la disposition du général Winzingerode, Lanskoï lui avait envoyé le billet suivant, que le général de Löwenstern a conservé dans ses papiers personnels.

*Le général Lanskoï au colonel de Löwenstern :*

« Je viens de recevoir votre rapport que j'ai communiqué au commandant du corps. Il faut que vos postes soient bien sur leurs gardes et que la communication avec les Prussiens soit continuelle.

« Aussitôt que vous apprendrez quelque chose, ne manquez pas de me le faire savoir.

« Je me repose entièrement sur vous et suis avec estime,

« Votre très humble serviteur.

« LANSKOI.

« Le 13/25 avril 1813.

« Merseburg, à 11 heures du matin. »

*P.-S.* — L'ennemi avait délogé hier Prendel de Eisleben, mais s'est pourtant retiré de nouveau dans les montagnes.

*Au lieutenant-colonel de Löwenstern à Naumburg.*

Les nouvelles que j'avais eues de l'armée ennemie furent qu'elle avait un corps de 8.000 hommes et 600 chevaux à Weimar[1]. Ses avant-postes étaient à Obringen et Schwendorf.

D'après les dispositions du général Winzingerode, j'avais placé des détachements à Freyberg, Laucha et Mücheln et un poste à Weissenfels, et je poussai mes éclaireurs d'heure en heure sur le chemin de Weimar par Buttelstedt. Mes derrières étaient assurés et ma communication avec Zeitz établie : car j'y avais trouvé le major prussien Drezke. Iéna n'était pas encore occupé par l'ennemi. Les Bavarois avaient poussé jusqu'à Unterstedt.

Bientôt j'appris que l'ennemi s'avançait sur Magdala et Iéna et qu'il occupait Apolda. Il avait même poussé jusqu'à Dornburg et Camburg.

Ma position devint alors des plus critiques.

Le moment le plus difficile pour celui qui commande les avant-postes est celui où il doit se décider à la retraite. La faire à point n'est pas chose aisée, et souvent toute une journée se gagne ou se perd par trop de précipitation; ou bien on perd son temps inutilement en lambinant mal à propos.

Un espion que j'avais envoyé à Erfurt m'apporta la nouvelle de l'arrivée de Napoléon[2]. Je me dépêchai de communiquer cette nouvelle au général en chef. Il n'y eut plus de doute que le coup décisif allait être bientôt porté.

1. La 39e division (général Marchand) du IIIe corps était en effet venue prendre position à Weimar, le 26 avril. Elle se porta, le 27, sur Iéna. La 8e division (général Souham) était devant Naumburg, la 10e (général Girard) marchait sur Kösen et la 11e (général Ricard) se concentrait sur la rive droite de l'Unstruth, s'éclairant sur Querfurth, Mücheln et Merseburg. Quant à la 9e (général Brénier), elle déboucha, le 28, de Dornburg, allant sur Auerstaedt et Eckhardtsberg, pendant que la 39e s'établissait à Dornburg.

2. L'empereur quitta Erfurt le 28 avril. Parti de Mayence le 24 avril, il y était arrivé le 25.

Le lendemain, mes postes avancés furent culbutés à Hassenhausen, et je fus attaqué à Kösen même. Quelques escadrons de cavalerie badoise[1] et des chasseurs à cheval français[2] firent la tentative de me chasser et de me déloger. Je feignis un mouvement rétrograde et ayant placé une forte embuscade pas loin de Schulpforte, je les reçus si bien et d'une manière si inattendue que je les repoussai avec perte et que je les chassai du pont qu'ils avaient déja eu le temps d'occuper.

C'est dans ce combat qu'un garde du corps prussien, nommé Petri, se couvrit de gloire par sa bravoure. La mêlée sur le pont était assez forte. Petri avait pris un officier français par le collet. Son cheval fut tué au même moment et tomba avec lui, mais il ne lâcha pas prise et, tout en tombant, il entraîna l'officier ennemi avec lui. Quelques Cosaques étant venus à son secours, il m'amena l'officier prisonnier. Je le présentai de suite pour la croix de Saint-Georges en argent, et il l'eut deux jours après. Ce fut le premier Prussien dans cette guerre qui eut cette croix, et S. M. le roi qui l'apprit, m'ayant rencontré dans une autre circonstance, ne l'avait pas oublié et me remercia.

Le major Blücher[2], que j'avais placé à Wide, sur la route

1. Il s'agit ici de la brigade Laboissière, brigade de cavalerie du 3e corps, qui se composait de 3 escadrons de dragons badois et de 5 escadrons du 10e hussards, que Löwenstern appelle à tort des chasseurs à cheval. Le 3e corps ne renfermait à ce moment aucun régiment de cette arme. Löwenstern rectifie d'ailleurs lui-même cette légère erreur un peu plus loin. Voir page 40.

2. Dans l'intervalle Löwenstern avait reçu du major Blücher la lettre suivante que j'ai retrouvée dans ses papiers :

*Lettre du colonel de Blücher à Löwenstern :*

Bivouac de Stössen, 20 avril 1813.

« Je vous ai adressé à Weissenfels une lettre que je vous ai expédiée par un habitant du pays dont je suis sûr. Le chef de la patrouille n'ayant pu

de Naumburg, n'avait pu prendre part à ce combat; mais le lieutenant Sydow, qui commandait les 60 gardes du corps, m'avait parfaitement secondé, et je fis poursuivre l'ennemi jusqu'à Hassenhausen [1].

Ma communication continuait à être établie par Freyberg et Mücheln avec le général Ilowaïsky qui était à Schafstedt, et avec le major de La Roche qui s'était établi à Camburg et à Dornburg. Je pus donc être tranquille sur mes ailes et mettre toute mon attention sur ce qui se passait devant moi.

Je savais que l'ennemi n'avait fait que paraître à Iéna, ce qui me fit présumer qu'il se concentrait à Eckhardtsberg pour forcer le passage de Kösen.

Je fis, de tous les mouvements de l'ennemi, des rapports exacts au général Lanskoï, et j'eus l'ordre du général Winzingerode de lui envoyer le duplicata de deux heures en deux heures. Je fus autorisé par lui à demander un renfort au général Ilowaïsky; mais je ne pus pas en profiter : car

m'indiquer exactement l'endroit où vous vous trouvez, je vous ai pour cette raison renvoyé avec cette patrouille un chasseur qui me renseignera plus complètement.

« Je me suis arrêté ici parce que l'ennemi a cessé de me poursuivre; mes avant-postes sont sur la route de Naumburg qu'on dit fortement occupé. J'y pousserai des patrouilles de façon à alarmer cette ville, cette nuit, vers minuit.

« Demain je changerai de bivouac parce que je me crois trop en l'air. Je vous en avertirai et vous ferai connaître où j'irai m'établir.

« Comme je vous l'ai dit dans une précédente lettre, Naumburg est occupé par 4.000 hommes. L'artillerie est établie en arrière de la ville.

« Sauf cela, tout est calme par ici. Si mon flanc gauche était aussi bien couvert que ma droite, je serais absolument rassuré. J'ai cru qu'il était de mon devoir de ne pas rétrograder davantage, puisqu'on ne me pressait plus, et j'ai pour principe de ne jamais céder volontairement du terrain. Bon nuit (*sic*).

« Blücher. »

*P.-S.* — Prière de maintenir de bonnes communications et de saluer de ma part l'aimable général Lanskoï ».

(En allemand dans l'original.)

1. L'affaire dont parle Löwenstern eut lieu le 27 avril.

l'ennemi m'attaqua avant que le renfort eut le temps d'arriver et seuls, avec mon détachement et celui du major Blücher, nous résolûmes de disputer à l'ennemi le passage de la Saale sur ce point.

En général, je n'ai jamais aimé à demander des renforts : car, ou ils arrivent trop tard, ou ils arrivent quand on n'en a pas besoin, et les chefs se dégoûtent ordinairement de ce genre de demandes. J'ai toujours tâché de me battre avec ce que j'avais, et j'ai laissé aux chefs le soin de savoir si le monde que j'avais à ma disposition était suffisant ou non.

Les nouvelles me confirmèrent que l'ennemi se concentrait à Eckhardtsberg et à Sulza. Je devais donc être préparé à me trouver bientôt aux prises avec lui. Je plaçai, par conséquent, le major Blücher en arrière de Naumbourg à cheval sur la grande route de Weissenfels pour me servir de point d'appui lors de ma retraite, qui devint indispensable et à laquelle je fus autorisé en cas que l'ennemi m'attaquerait avec des forces trop supérieures.

En effet, le matin[1], je fus averti par mes éclaireurs que l'ennemi s'avançait d'Hassenhausen avec de fortes colonnes. Je l'attendis de pied ferme au pont de Kösen, et comme il n'y avait que deux escadrons qui n'étaient point soutenus par de l'infanterie, je les eus bientôt repoussés et je revins sur mes pas. Mais à peine avais-je eu le temps de faire un peu reposer mes chevaux et de déjeuner un morceau que je fus derechef attaqué par deux régiments de cavalerie soutenus par de l'infanterie et du canon.

Toute résistance devint alors inutile, et je résolus de me retirer toujours en escarmouchant et lui faisant même quelques prisonniers, au nombre desquels était un maréchal des logis, qui put me dire que c'était le général Souham, du

1. 28 avril 1813.

corps Ney, que j'avais devant moi et que le maréchal Ney le suivait sur le pied avec le reste de son corps d'armée.

J'avais fait barricader les portes de la ville de Naumbourg pour que l'ennemi ne puisse pas la traverser pour me barrer le chemin, et je tournai la ville toujours en combattant pour gagner la chaussée sur laquelle était placé Blücher.

Aussitôt que l'ennemi l'aperçut, il s'arrêta pour mettre ses pièces en batterie et commença à nous canonner. Le major Blücher me seconda si bien que je pus exécuter plusieurs charges qui réussirent parfaitement, en imposèrent à l'ennemi et me valurent une cinquantaine de prisonniers. J'eus 2 Cosaques tués et 4 blessés ; les Prussiens eurent plusieurs blessés et quelques chevaux tués par les boulets qui ne les avaient pas épargnés et avaient tous passé pardessus mes Cosaques.

L'ennemi s'arrêta à Naumbourg et j'allais m'établir à Plotho : nos avant-postes restèrent à Wide.

Le major Blücher, le capitaine Wittoffsky et le major Engelhardt, qui m'avaient si bien soutenu dans la journée, se placèrent au bivouac derrière moi en seconde ligne. Je fis mention d'eux avec éloge et justice au général Lanskoï, et il me fit écrire par son chef d'état-major Chrapovitzky la lettre suivante :

« Son Excellence m'a chargé de vous écrire qu'il ne manquera pas de faire son rapport au général en chef du zèle et du dévouement qu'ont déployé le major Blücher, Wittoffsky et Engelhardt dans la journée d'hier. Quant au garde du corps Petri, il y a déjà une croix d'envoyée pour lui, et il n'attend que son arrivée pour la lui remettre lui-même.

« CHRAPOVITZKY.

« De Weissenfels, ce 17/29 avril 1813. »

C'était contre le 10e régiment de hussards français et un régiment de cavalerie badoise soutenu par de l'infanterie et du canon que j'avais eu affaire la veille.

**Plotho.** — Arrivé à Plotho, j'établis ma chaine d'avant-postes. Blücher me quitta le lendemain pour aller s'établir à Stöessen; il eut ordre de couvrir ma gauche. Wittoffsky avec son escadron resta avec moi, et le major Barnenkóff et le comte Buxhövden furent détachés par le général Lanskoï avec 200 chevaux pour me renforcer.

L'ennemi ne m'inquiéta point. Dans l'après-midi, le général Lanskoï arriva avec toute sa cavalerie et son artillerie volante pour faire une grande reconnaissance. Je fus chargé de passer le Wittenbach pour alarmer l'ennemi. A peine quelques coups de canon furent-ils tirés que l'ennemi leva ses camps, et nous vîmes, à ne pouvoir en douter, que l'ennemi y était en grandes forces. Nous nous canonnâmes pendant plusieurs heures, et quelques prisonniers que je fis nous déclarèrent que Ney était à Naumburg et Souham devant nous.

Notre but avait été rempli; nous savions à quoi nous en tenir. Lanskoï fit cesser le feu et s'en retourna à Weissenfels. Il me laissa à Plotho, et je fus chargé de veiller aux mouvements de l'ennemi et à la sûreté de l'avant-garde.

J'étais bien établi à Plotho. Je dominais les environs, et la belle maison de campagne d'un négociant de Leipzig, Winkler, me fournissait tout ce dont j'avais besoin.

La nuit se passa tranquillement. Les Français n'aiment pas à s'aventurer la nuit, à moins qu'ils ne prévoient un résultat sûr.

Le lendemain 19 avril/1er mai, j'eus un fort et très sérieux engagement et, à la suite, l'ordre de me replier sur Weissenfels, de traverser rapidement la ville et de prendre position de l'autre côté.

**Combat de Weissenfels. — Mort du maréchal Bessières.** — A peine avais-je traversé la ville que je rencontrai Ilowaïsky avec quatre régiments de Cosaques. Nous prîmes position entre Loësau et la Rippach.

L'ennemi ne tarda pas à nous y attaquer. Tous nos efforts de résistance auraient été inutiles si le général Lanskoï ne fût arrivé à notre soutien avec toute sa cavalerie et son artillerie à cheval.

L'infanterie française commença à déborder notre gauche; les hussards de la Russie Blanche (Prince d'Orange) la chargèrent et la culbutèrent. Ce succès donna le temps au général Lanskoï de m'envoyer deux pièces de canon sous les ordres du lieutenant Gorsky, que je fis placer sur la chaussée. Un ravin couvrait encore pour le moment les mouvements de l'ennemi de ce côté, de sorte que je n'en fis point encore usage.

Le général Lanskoï, avec son activité ordinaire, était partout. Il vint à moi pour savoir pourquoi je ne faisais pas usage de mes deux pièces, ignorant les difficultés du terrain que j'avais devant moi.

Au même moment, un officier général français parut sur la crête du ravin, suivi d'un seul ordonnance, que je reconnus être un grenadier à cheval :

« Visez et tirez sur ce général, commandai-je au lieutenant Gorsky[1]. »

L'officier pointa sa pièce, le coup partit, et nous vîmes le général ennemi tomber de cheval. Nous apprîmes plus tard que c'était le maréchal Bessières, duc d'Istrie, qui avait été tué.

C'était assurément un de ces coups de hasard qui n'arrivent

1. Le même Gorsky, très brave officier, termina mal sa carrière. Il était au nombre des malencontreux conspirateurs pendant la journée du 14 (L.). Il s'agit ici des événements de Saint-Pétersbourg du 14/26 décembre 1825, des troubles qui eurent lieu lors de l'avénement de Nicolas Ier et qui coûtèrent la vie au général Miloradovitch.

pas souvent à la guerre. Il n'est pas surprenant de voir des généraux tués ; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le boulet lui fut personnellement destiné par mon ordre et le tua raide. Cet exemple est sinon unique, au moins très rare.

Après le coup funeste qui avait tué le maréchal Bessières, l'hésitation se mit dans les mouvements de l'ennemi et la journée se passa sans résultats.

Le général Winzingerode et le général en chef comte de Wittgenstein arrivèrent lorsque le combat était déjà terminé. Ils reconnurent la position de l'ennemi et s'en retournèrent bientôt après avoir ordonné au général Lanskoï de se concentrer entre Lützen et la Rippach et d'attendre les événements.

**Loësau.** — J'eus le commandement des avant-postes et je m'établis à Loësau. Une forte pluie nous incommoda beaucoup, et le matin, à six heures, un régiment badois, profitant de la pluie et d'un fort brouillard, m'attaqua. Mais il fut repoussé et culbuté jusque sous ses batteries avec une perte de 40 prisonniers. J'eus à regretter un excellent officier qui fut blessé mortellement d'un coup de sabre.

Le général Lanskoï accourut au moment même et, ayant vu la brillante charge que je venais d'exécuter avec le brave régiment d'Ilowaïsky XII, me témoigna toute sa satisfaction.

Le reste de la journée se passa à s'observer réciproquement et, la nuit, j'eus ordre de me replier jusqu'à Roken et Groeben. Toute la cavalerie du général Lanskoï, du prince Troubetzkoï et du comte de Witt et plusieurs batteries à cheval s'y trouvèrent réunies, et nous nous proposâmes d'opposer une forte résistance aux attaques de l'ennemi.

En effet, le lendemain à onze heures, je découvris de fortes colonnes d'infanterie et de cavalerie se mouvoir le long et des deux côtés de la chaussée et se diriger contre

nous. Il n'y eut plus de doute que c'était Napoléon lui-même qui venait avec son armée pour nous déloger.

Je fus envoyé à la rencontre de l'ennemi avec deux régiments (Ilowaïsky XII et Popoff XIII).

L'affaire s'engagea aussitôt. J'employai le régiment Ilowaïsky tout entier en flanqueurs, et le fis soutenir par Popoff XIII. Nous escarmouchâmes assez longtemps. Mais l'ennemi ayant fait avancer les chasseurs rouges de la garde et les lanciers polonais pour me prendre en flanc, je fus focé de rallier mon monde et de me replier sur la position du général Lanskoï, qui m'ordonna d'occuper son extrême droite. Une forte canonnade commença alors de part et d'autre et l'engagement fut très chaud. Plusieurs charges de cavalerie s'exécutèrent.

Le comte Wittgenstein, ayant l'intime conviction que Napoléon méditait une bataille générale, donna l'ordre au général Lanskoï et au prince Troubetzkoï, de même qu'au comte de Witt, d'effectuer leur retraite sur Lützen et de se placer derrière cette ville.

Un combat avait eu lieu le même jour[1] à Merseburg, et le passage de la Saale fut ainsi pris sur tous les points par l'ennemi.

Toute l'armée alliée se concentra derrière le Flossgraben, et on attendit avec calme et assurance le lendemain.

Le général Ilowaïsky fut chargé du commandement des avant-postes. J'eus le commandement de l'aile droite de sa chaîne.

Jusqu'à présent l'ennemi n'avait encore eu aucun avantage partiel sur nous. Dans toutes les rencontres, nous avions toujours eu le dessus. La terreur que les Cosaques avaient inspirée aux Français pendant les campagnes de Russie

1. Le vice-roi était entré à Merseburg le 29 avril.

agissait encore sur l'esprit de l'ennemi. Nous n'avions qu'à paraître pour lui en imposer.

Napoléon arriva et le prestige disparut. Il sut encore enchaîner la victoire, et la bataille de Lützen ternit les lauriers que nous avions cueillis avec tant de peine.

**Bataille de Lützen.** — La nuit était superbe : la matinée fut encore plus belle. J'avais été sur pied toute la nuit pour veiller à ma besogne, car nous étions bec à bec avec l'ennemi. Je vis successivement arriver à nos avant-postes les généraux Wittgenstein, Blücher, Scharnhorst, Ziethen, Kleist, Winzingerode et d'autres, et plus tard même l'empereur de Russie et le roi de Prusse.

Le comte Wittgenstein, qui commandait en chef l'armée combinée, résolut de prendre l'offensive et d'attaquer Napoléon qui marchait sur Leipzig et qui avait déjà détaché Lauriston et le vice-roi sur cette ville.

La résolution fut aussitôt exécutée que prise. Nos colonnes se mirent en mouvement et tombèrent sur les colonnes de marche de Napoléon.

Lui, avec son œil de génie, saisit d'un trait tout le plan de Wittgenstein. Il expédia sur-le-champ des ordres aux corps qui étaient déjà en mouvement de rebrousser chemin et leur assigna les positions à prendre.

Ney eut ordre d'occuper Wittgenstein en attendant et de s'emparer de Gross et Klein-Görschen et de Starsiedel et de se défendre à outrance.

Les Prussiens commencèrent l'attaque et la soutinrent avec courage et même avec impétuosité. — Ney fit une résistance opiniâtre et énergique. — Les villages furent plusieurs fois pris et repris. Le carnage fut affreux et les pertes énormes des deux côtés.

Napoléon, voyant le succès de ce combat devenir douteux,

fit avancer une partie de sa jeune garde pour soutenir Ney et rétablir le combat, qui commençait à tourner au désavantage des Français. La canonnade s'établit sur toute la ligne et le feu ne discontinua pas un instant. Mille bouches à feu semèrent la mort partout.

J'avais eu l'ordre de me transporter sur l'extrême gauche des Français et d'observer tout ce qui se passait de ce côté. J'eus pendant quelques heures le beau spectacle d'une bataille, sans être exposé au moindre danger. Je voyais les efforts que les Prussiens firent pour s'emparer des villages de Görschen, l'ardeur de leurs chasseurs volontaires (*Freiwillige Jäger*), tous, des jeunes gens de bonne famille et qui, dans cette journée, firent des merveilles par leur bravoure et leur constance, mais allèrent presque tous se faire écraser contre les phalanges françaises, composées, il est vrai, de conscrits, mais conduites par des généraux tels que Ney et autres.

Je profitai d'un moment où l'ennemi se repliait en confusion et à la débandade pour le charger, et je fis quelques centaines de prisonniers. J'avais passé le Flossgraben et j'envoyai des éclaireurs sur le chemin de Lützen et de Mark-Rannstedt. Ils ne furent pas longtemps sans apercevoir une colonne ennemie qui s'avançait d'un pas rapide. Je courus aussitôt moi-même à sa rencontre, et je m'aperçus que c'était tout un corps d'armée avec une formidable artillerie. J'en fis mon rapport de suite au comte de Wittgenstein. Il était alors trois heures après midi.

Je continuai de côtoyer cette colonne durant toute sa marche et ne la perdis pas de vue un seul instant. Je fis un second rapport au comte de Wittgenstein, écrit au crayon et à cheval, dans lequel je lui annonçai que c'était le corps du vice-roi d'Italie qui arrivait au pas de course. Arrivé à l'extrémité de notre flanc droit, le vice-roi établit une batterie de

36 pièces entre Starsiedel et Görschen ; il était quatre heures.

J'avais arrêté un moment son action en me jetant entre l'aile gauche ennemie et le vice-roi ; mais il m'avait si bien régalé de boulets et d'obus que j'avais été forcé de me replier derrière le Flossgraben.

Le comte Wittgenstein détacha alors le général Konovnizyn et le prince Eugène de Wurtemberg avec leurs divisions pour s'opposer au corps du vice-roi. Le général et le prince firent une opposition courageuse et se battirent longtemps avec courage contre les forces supérieures du vice-roi.

Mais le vrai moment avait été manqué, et on ne put plus empêcher la jonction de ce corps avec Napoléon. Elle s'était opérée après un combat sanglant et décida le succès de la journée en faveur de Napoléon.

Une fois que l'infanterie s'était chargée du combat, moi et mes Cosaques nous n'avions plus rien à y faire. Je laissai donc le prince Eugène de Wurtemberg et Konovnizyn aux prises avec le vice-roi, et je résolus de tourner l'extrême gauche de ce dernier pour observer ce qui pourrait encore arriver de Leipzig et de Merseburg et surtout pour inquiéter leur communication.

Le devoir d'un partisan est de profiter, un jour de bataille, de toutes les occasions qui se présentent pour se glisser derrière l'armée ennemie. Il n'y a rien qui affecte tant le moral du soldat que de savoir l'ennemi sur ses derrières. Le mal qu'il fait n'est souvent pas si grand que les résultats de cette terreur que les chefs sont rarement en état de détruire. Aussi, une fois qu'on s'y trouve, il faut faire autant de tapage que possible, pour que l'ennemi se doute et s'aperçoive que l'on se trouve sur ses communications. Je fis très souvent tirer des coups de pistolet et des coups de fusil en l'air pour m'annoncer par ce bruit ; car cela fait toujours son effet et déconcerte les plus aguerris.

Étant parvenu à me glisser tout à fait derrière le corps du vice-roi, je manquais de dix minutes peut-être de prendre le quartier-général du vice-roi. J'avais envoyé le comte Buxhövden pour éclairer ma route avec 100 chevaux. Un escadron de la garde royale italienne vint à quelque centaines de pas de Rachwitz[1] à sa rencontre. Il le chargea de suite, le culbuta et fit une trentaine de prisonniers, au nombre desquels se trouva le colonel commandant l'escorte du quartier-général. Je fis avancer 200 Cosaques pour soutenir le comte Buxhövden, et j'espérais qu'avec ce renfort et profitant de son succès, il entrerait pêle-mêle avec les fuyards dans le village qui me paraissait occupé.

Mais, soit inexpérience, soit la joie d'un succès auquel il ne s'était pas attendu, il négligea de profiter de la première terreur de l'ennemi et surtout de questionner le colonel prisonnier. Il rallia son monde, ramassa les prisonniers et vint à ma rencontre pour m'en faire son rapport.

Ma première question au chef d'escadrons de la garde italienne fut de lui demander pourquoi il s'était trouvé dans ce village, et il me répondit qu'il faisait l'escorte du quartier-général du vice-roi, qui faisait une halte dans ce village.

Je le quittai aussitôt brusquement et je courus sans perdre une minute à toute bride avec le régiment Ilowaïsky jusqu'au village.

J'y entrai — mais trop tard. Quand on perd du temps à la guerre, on a tout perdu. J'en fis la triste expérience. Le quartier-général ayant eu l'alarme avait quitté le village en toute hâte et filait grand train le long de la chaussée qui mène à Lützen. Un bataillon d'infanterie vint en courant à sa rencontre, et je ne pus plus rien entreprendre contre lui.

1. Unter-Rachwitz, sur la route de Merseburg à Lützen, à environ 2 kilomètres nord-ouest de Lützen.

Quelques fourgons furent pris et la terreur répandue sur les derrières de l'ennemi. Ce qui était quelque chose.

Cette expédition, si elle avait réussi, aurait fait un joli article dans la relation, et cela ne tint qu'à bien peu de chose. Car, l'escorte ayant été renversée et culbutée, il n'y avait qu'à profiter de ce moment. En tout cas, je crois que j'ai fait passer un mauvais quart d'heure au vice-roi.

L'alarme une fois répandue, il n'y avait plus rien à faire que de m'en retourner, et c'est ce que je fis.

L'ennemi, en attendant, avait placé 4 pièces de gros calibre qui me canonnèrent pendant tout le temps que j'employai pour regagner notre aile droite. J'aurais pu l'éviter; mais, ne voulant pas faire un trop grand détour, je lui donnai la jouissance de me canonner, et puis ces coups de canon tirés sur l'extrême gauche devaient encore inquiéter ceux qui ne voyaient pas de quoi il s'agissait. Et cette pensée seule vaut déjà la peine de s'exposer un peu. Ils ne me firent pas grand mal, et je n'eus que quelques chevaux de tués, un officier et 4 Cosaques blessés.

Je fis ma jonction avec le général Ilowaïsky, qui n'avait pas cessé de harceler l'ennemi de son côté. Il m'annonça que notre armée commencerait, la nuit, à battre en retraite. Jusqu'à présent, je n'avais rien vu qui aurait pu me faire croire à cette nécessité. Nous n'avions pas perdu un pouce de terrain, et jusque-là l'avantage m'avait paru être de notre côté. Notre cavalerie, bien supérieure à celle de Napoléon, n'avait pas encore agi.

Plus tard j'appris que le général Miloradovitch n'avait pas eu ordre d'avancer de Pegau avec les gardes et la réserve et n'avait par conséquent pas pu prendre part à la bataille; que les munitions manquèrent parce que les parcs n'avaient pas pu nous suivre et que les souverains avaient jugé la retraite indispensable.

**A l'arrière-garde.** — Le général Lanskoï fut chargé de former l'arrière-garde et le général Ilowaïsky de commander les avant-postes. Ma brigade était mise sous ses ordres ; je fus occupé toute la nuit à placer des vedettes et des piquets. Nous étions bec à bec avec l'ennemi et j'eus plusieurs coups de fusil à bout portant, qui ne me firent heureusement aucun mal. J'aurais préféré le *Qui. Vive* aux coups de fusil. Car, heurtant continuellement des postes français, par une nuit obscure, un maladroit aurait pu bien tirer.

Ayant terminé cette commission, le général Ilowaïsky me chargea d'aller trouver le général en chef et l'Empereur pour leur demander des instructions et des ordres pour le lendemain. J'errai toute la nuit et ne pus jamais les trouver. — L'Empereur était parti dans la nuit pour Pegau et, comme il avait trop d'avance sur moi, je retournai à mon poste pour en informer le général Ilowaïski.

Chemin faisant, je détournai le général Berg, qui, avec sa division, marchait droit à l'ennemi et allait s'y perdre. Il avait tout à fait perdu sa direction et ne savait plus s'orienter. En général la confusion était assez grande, suite ordinaire d'une bataille.

Après avoir passé une nuit assez agitée, nous eûmes l'ordre de tenir l'ennemi en échec pour donner à nos colonnes le temps de filer sur Pegau et sur Zeitz.

Les Français qui, au dire des prisonniers, avaient, de même que nous, fait pendant la nuit un mouvement rétrograde sur Naumburg, furent très étonnés, le lendemain, de voir si peu de monde devant eux et commencèrent par nous tirer des boulets et des obus. J'eus une dure matinée ; les boulets m'inquiétèrent pendant 2 heures sans interruption. J'eus un ordre de former de ma brigade un rideau derrière lequel tous les mouvements se faisaient, et comme heureusement l'ennemi n'avait presque pas de cavalerie sur ce point,

il fut forcé de m'engager à me replier à coups de canon. Ce qui est un moyen sûr, mais lent.

En descendant les hauteurs de Tornau, je m'aperçus, aux environs de Moelsen, que des équipages ennemis filaient pour gagner Teuchern; je m'élançai dessus et je pris plusieurs calèches et quelques fourgons. Ils furent pillés à l'instant, et je me repliai de suite sur le Grüne-Berg pour ne pas perdre ma communication avec le général Ilowaïsky, qui continuait son mouvement rétrograde sur Zeitz. Nous gagnâmes la chaussée de Weissenfels avant l'ennemi et passâmes l'Elster sans être inquiétés.

**Zeitz.** — A Zeitz, nous trouvâmes le général Winzingerode et le général Lanskoï; le général Winzingerode nous ordonna de nous tenir jusqu'au lendemain après-midi à Zeitz, et il partit pour Penig en ordonnant au général Lanskoï de marcher par Chemnitz et Freyberg à Dresde.

Nous prîmes nos mesures de précaution, et comme déjà depuis trois jours nous n'avions ni mangé chaud, ni changé de linge, nous profitâmes du moment de relâche que l'ennemi nous donna pour faire un bon dîner, prendre un bain et changer de linge.

**Ordre de retraite sur Frohburg.** — Le lendemain, j'eus l'ordre suivant :

« Conformément à l'ordre que je viens de recevoir et dont copie ci-jointe, vous vous dirigerez sur Frohburg. Vous tiendrez toute la journée du 23 (23 avril/5 mai) le terrain devant Weichselburg. Vous suivrez ensuite la route qui vous est indiquée dans cet ordre, inquiétant continuellement et avec vigueur la droite de l'ennemi.

« LANSKOÏ.

« De Penig. »

COPIE DE LA DISPOSITION

« Par ordre verbal de S. E. le comte de Wittgenstein, vous marcherez aujourd'hui à Chemnitz, demain à Freyberg, après-demain à Dresde. Pour assurer la marche de l'armée, qui se dirige de Rochlitz par Waldheim, Nossen, Wilsdruff sur Dresde, vous donnerez deux régiments de Cosaques à un officier intelligent de votre choix (je vous propose Löwenstern). Vous le chargerez de soutenir, toute la journée du 23, le terrain devant Weichselburg, puis en se dirigeant sur Gross Mülken, Ehrenberg, Rittersdorff, Augursburg, Neukirchen et Herzogswalde, de côtoyer toujours la droite de l'ennemi, s'il osait poursuivre notre armée.

« Ce détachement doit le harceler continuellement.

« Je vous recommande de faire deux fois par jour votre rapport au comte de Wittgenstein, qui aura son quartier-général aujourd'hui, le 23, à Etzdorf et probablement demain à Wilsdruff. L'entretien de la communication directe avec l'armée et le quartier-général est de la première nécessité pour que vous en soyez instruit à temps, si l'armée se portait à Dresde encore le 24 et pour que vous puissiez marcher conformément à ce mouvement et ne pas vous trouver dans l'embarras pour passer l'Elbe, si l'ennemi comptait y porter obstacle.

« WINZINGERODE.

« Penig, 23 avril 1813. »

**Weichselburg.** — A la suite de cet ordre, je me mis en marche avec mes deux régiments de Cosaques et un troisième[1] que je devais remettre au général Korff, et je me dirigeai sur Praisdorf et Regis. A Breitingen, je tombai sur l'ennemi et

1. Il s'agit ici du régiment de cosaques Grekoff XXI.

l'attaquai de suite. Il était en force, et je fus très heureux de gagner Regis avant lui. Je me dépêchai de passer la Pleisse, et je marchai vers Frohburg. J'y arrivai un peu à la débandade. L'ennemi m'avait donné bonne chasse. J'y arrivai pourtant avant que l'ennemi ait pu s'emparer de cette ville; le général Talizyn, ayant été chargé de détruire le pont et voyant de loin ma dégringolade, avait hésité heureusement à mettre le feu au pont et me facilita ainsi le moyen de passer la Wyhra [1]. Je trouvai sur l'autre rive le général Korff et le comte de Saint-Priest, qui formaient l'arrière-garde du général Miloradovitch. Je les quittai bientôt après avoir remis au général Korff le régiment de Grekoff XXI, et je me dirigeai avec les régiments Popoff XIII et Kouteïnikoff IV [2] sur Geitthayn et Rochlitz pour gagner Weichselburg.

A Rochlitz, je trouvai tout encombré par le corps de Miloradovitch, qui formait l'arrière-garde de la grande armée. Je ne m'y arrêtai qu'une minute pour me consulter avec son chef d'état-major Sipiaguin sur les mouvements que ferait ce corps le lendemain et après, et pour être en mesure d'agir sur l'extrême droite de l'ennemi.

Arrivé à Weichselburg, je fis de suite la reconnaissance des environs et je pris mon bivouac dans la ville même. Je pris mon logement au château du prince de Schönburg. La femme de l'intendant en faisait les honneurs. Je fus très bien traité. Le major Barnenkoff et le comte Buxhövden étaient avec moi.

Après avoir pris toutes mes mesures de précaution et de défense, je me couchai sur une ottomane pour me reposer. Je ne fus pas peu surpris de voir arriver Madame pour me

1. Affluent de droite de la Pleisse.

2. Ce régiment venait de remplacer dans la brigade de Löwenstern le régiment de cosaques Ilowaïsky XII.

demander si j'étais bien couché. J'entrepris de la persuader à en faire l'épreuve, et, à mon grand étonnement, elle ne fit aucune difficulté, et je profitai de cette bonne fortune en vrai partisan. Ce n'était plus une très jeune femme ; mais elle en avait toute la fraîcheur, tous les goûts et toute l'allure. Je ne me doutais assurément pas, lorsqu'on me chargea de défendre ce château que je trouverais tant de facilité d'occuper la châtelaine.

Le prince Eugène de Wurtemberg, qui arriva avec sa division, fit diversion à mes aventures. Il ne s'y arrêta que quelques heures, et nous parcourûmes ensemble la position. Il la trouva intenable et me conseilla de ne pas trop m'obstiner à la défendre, car, la Mulde étant guéable sur plusieurs points, je pouvais être coupé. Il avait l'ordre de régler ses mouvements d'après ceux du général Miloradovitch et prit bientôt sa direction sur Mitweyda. Il avait entièrement perdu sa communication avec le général Winzingerode, et me pria de lui faire avoir de ses nouvelles.

J'avais l'ordre de brûler le pont ; mais comme, dans cette saison, on passe les rivières comme on veut, je me contentai de le détruire en partie et de jeter des voitures renversés dans les gués, et j'attendis avec patience l'approche des Français, en faisant soigneusement éclairer les routes de Frohburg, Altenburg et Penig.

Le major Blücher arriva dans la soirée avec son régiment de houssards. Il avait voulu passer par Penig pour traverser la Mulde ; mais, ayant trouvé ce point déjà occupé par l'ennemi, il fut forcé de se replier sur moi et nous passâmes la nuit ensemble.

Le lendemain, l'ennemi ne tarda pas à venir m'attaquer. — Mon détachement était réduit à moitié : car j'avais été forcé de faire tant de détachements et l'ennemi me talonnait de si près que je me trouvais dans une situation très

embarrassante. Je priai le général Lanskoï de me renforcer avec de l'infanterie; mais il avait tant de besogne sur les bras lui-même qu'il ne put rien m'envoyer. Je pris donc mon parti aussi bien que je pus, et croyant que l'ennemi n'avançait qu'avec de la cavalerie, je fis bonne contenance. Après quelques coups de carabine et de pistolet, l'ennemi s'arrêta et prit un bivouac à un quart de lieue du pont, apparemment pour attendre l'arrivée de son infanterie.

L'expérience m'avait déjà prouvé que les Français entreprenaient rarement quelque chose de sérieux sans leur infanterie, et celui qui se retire à l'approche de leur cavalerie seule doit être ou bien faible ou doit avoir le désir de leur céder la place.

Étant tout à fait sans nouvelles du général Ilowaïsky et du général Lanskoï, je crus un moment que l'ennemi m'avait coupé de mes communications et lorsque, le lendemain, il vint m'attaquer avec vigueur et me régaler de boulets, je résolus d'abandonner Weichselburg et de me diriger sur Gross Mülken et Ehrenberg. — J'avais tenu vingt-quatre heures. Mon devoir était fait.

Le major Blücher avait protégé ma retraite jusqu'à Gross Mülken ; mais là, il me quitta pour se diriger sur Haynichen et Freyberg, et je fus abandonné à mes seules forces.

**Combat d'Ehrenberg.** — Je parvins jusqu'à Ehrenberg sans accidents et sans pertes sensibles; mais à peine avais-je passé la Tschoppau que je me trouvai sur les derrières d'une masse de cavalerie ennemie, qui fut fort étonnée de me voir déboucher derrière elle. Cette cavalerie faisait partie de l'avant-garde ennemie qui, en débouchant de Waldheim, venait d'engager un combat assez sérieux avec le général Miloradovitch et le prince Eugène de Würtemberg.

Mon apparition les déconcerta un peu, et ils n'osèrent pas

m'attaquer de suite. Lorsque je vis cette indécision de la part de l'ennemi, je résolus de les attaquer sur-le-champ, tant pour leur en imposer que pour me frayer un passage sur Dittersdorf.

Le comte Buxhövden, que j'avais chargé de prendre l'ennemi à dos, tandis que je le prenais en flanc, s'en acquitta à merveille. L'ennemi fut culbuté, et ce ne fut qu'une batterie de 3 pièces de canon, que l'ennemi eut le temps de braquer contre nous, qui nous arrêta.

L'ennemi, en attendant, étant revenu de sa première frayeur et voyant la poignée d'hommes qu'il avait devant soi, revint sur ses pas, et voyant mon intention de gagner le chemin de Dittersdof, me prévint et l'occupa. Il envoya toute sa cavalerie disponible pour me couper la retraite et me tira force boulets et obus.

Ne voyant alors d'autre salut qu'une prompte retraite à travers des broussailles et des fossés, j'abandonnai les prisonniers que je venais de faire et les maraudeurs que j'avais rassemblés, et je tâchai de gagner Grossendorf et Ottendorf, que je supposais ne pas être occupé encore par l'ennemi, pour gagner par des chemins de traverse Siebenlehn et Augustusburg.

J'eus dans cette rencontre 4 Cosaques tués et 10 blessés, J'arrivai sans encombre à Siebenlehn, mais exténué de fatigue. J'avais été à cheval depuis 6 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir sans descendre un instant. J'avais eu à soutenir deux combats et j'avais dû continuellement marcher. Aussi je suis bien persuadé que ce n'est qu'avec des chevaux de Cosaques qu'on peut faire des marches pareilles.

Arrivé à Siebenlehn, je donnai de suite connaissance au général Miloradovitch de ma présence sur son flanc gauche et j'envoyai un rapport au général Lanskoï, à Freyberg, pour lui annoncer que les communications entre lui et le

général Miloradovitch venaient d'être rétablies par moi. Je trouvai à Siebenlehn un grand magasin de pain et de fourrages, de sorte que nous ne manquâmes de rien, et je fis voiturer toute la nuit du pain pour l'armée. Ensuite je détruisis le reste.

Le lendemain, je marchai sur Augustusburg pour être mieux à même de juger des mouvements du général Miloradovitch. Il avait déjà quitté Nossen, et je tombai sur le flanc droit de l'ennemi qui me refoula sur Siebenlehn. Nossen était déjà occupé par les Français, et le général Miloradovitch avait apparemment oublié de me prévenir de son départ.

Je passai la rivière au-delà de Siebenlehn et je me dirigeai sur Hirschfeld pour ne pas manquer mon but à harceler constamment l'ennemi.

**Hirschfeld.** — A Hirschfeld, je trouvai le prince Eugène de Wurtemberg aux prises avec l'ennemi. Je fis de suite une diversion en sa faveur en chargeant l'ennemi sur ses derrières. Et, en faisant plus de bruit que de mal, je parvins à arrêter ses mouvements contre le corps du prince Eugène, qui m'en sut bon gré.

Le général Miloradovitch continuait, en attendant, son mouvement rétrograde sur la chaussée qui mène à Wilsdruff, et je continuai de couvrir son flanc gauche en me dirigeant sur Neukirchen et enfin sur Herzogswalde, où je comptais trouver le général Lanskoï.

J'appris par le major Blücher, qui arriva peu de temps après moi et qui venait de Freyberg, que le général Lanskoï avait eu un fort engagement à Freyberg même, qu'il s'en était tiré avec honneur et gloire et qu'il avait été très inquiet sur mon sort et très content de me savoir arrivé à Herzogswalde. Car il avait craint que l'ennemi ne parvînt à

occuper cet endroit avant lui ou moi pour nous couper la retraite sur Dresde et toute communication avec la grande armée.

**Herzogswalde.** — Le général Lanskoï ne tarda pas à arriver, et, ne faisant que traverser Herzogswalde, il alla se placer à Grumbach et me chargea de faire son arrière-garde.

Dans la nuit, j'eus l'ordre de me replier jusqu'à Grumbach. Voici ce qu'il m'écrivit :

« Vous viendrez tout de suite avec vos régiments vous placer devant le village de Grumbach pour soutenir mes avant-postes. Je trouve que vous êtes trop exposé à Herzogswalde et trop éloigné de moi pour pouvoir vous soutenir.

« LANSKOÏ.

« Grumbach, 23 avril/5 mai 1813. »

J'osai ne pas exécuter cet ordre. Mes Cosaques et mes chevaux avaient besoin de se refaire un peu. J'avais trouvé des fourrages et des vivres en abondance, et je voulais leur donner la jouissance de se bien régaler, et, comme le général Lanskoï ne craignait que pour moi, je le rassurai sur ce point et demandai la permission de rester, ce qu'il m'accorda. Je pressentais que, le lendemain, j'aurais de la besogne et, en effet, je portai l'ennemi sur mes épaules jusqu'à l'Elbe.

**Retraite sur Kesselsdorf.** — Le général Lanskoï, en m'accordant ma demande de rester à Herzogswalde, me rendit responsable de tout événement, et j'eus la satisfaction de voir passer une nuit tranquille à mon détachement et de le savoir frais et dispos pour le lendemain.

Il n'y a rien qui fatigue tant les troupes que l'agitation des chefs et les déplacements continuels qui en sont la suite. Pour qu'un soldat conserve l'envie de bien faire son devoir, il faut que les chefs aient égard à leur existence et à leur repos. Une fois que les marmites sont mises sur le feu, il ne faut pas déranger le soldat. Il ne vous le pardonnera pas. Car combien de peines et de fatigues n'a-t-il pas eues pour chercher les vivres, le bois, l'eau; et d'avoir fait tout cela en pure perte est pour lui un crève-cœur qu'il n'oublie pas. Il a le tact très juste et sent très bien si urgence ou danger il y a et ne vous en veut que pour un déplacement précipité et peu réfléchi. Ménagez le soldat quand vous le pouvez, et il vous en tiendra compte, et, dans un moment de nécessité, restera 48 heures sans manger : il ne murmurera point parce qu'il croit à la nécessité, étant sûr que son chef ne le ferait pas souffrir s'il n'y avait urgence absolue.

Combien de détachements n'ai-je pas vus, abîmés dans l'espace de quelques semaines par la seule absurdité et l'agitation de leurs chefs. Tantôt tel emplacement qu'il vient de prendre ne lui paraît plus bon, tantôt il est trop près, tantôt trop loin de l'ennemi. Puis, au lieu de s'éclairer avec peu de monde, il le fait avec de gros détachements, ce qui ruine entièrement les chevaux et fatigue les gens. On peut être sûr que des gens fatigués de cette sorte se battront mal et perdront toute confiance dans leur chef.

Les Cosaques vous savent gré de tous ces ménagements, tout comme ils savent reconnaître et discerner si vous savez les ménager pendant le combat. Exposez-les mal à propos au feu d'une batterie, et ils vous abandonneront quand il s'agira d'attaquer. Mais ménagez-les quand vous le pourrez, qu'ils voient que vous savez apprécier leurs vies et leurs chevaux, et dans le moment où vous aurez besoin d'eux, ils

vous suivront aveuglément, surtout si, comme dans le courant d'une guerre il ne peut manquer d'arriver, vous vous êtes trouvé dans des cas embarrassants et qu'ils ont vu que la seule intelligence du chef les a sauvés et préservés d'une perte presque inévitable; alors ils feront aveuglément tout ce que vous voudrez. Vous serez content d'eux et vos chefs seront contents de vous.

A 5 1/2 heures du matin, les chasseurs à cheval ennemis vinrent me dire le bonjour à coups de pistolet. Je me retirai en escarmouchant jusqu'à Kesselsdorf, où je fus relevé par le général Ilowaïsky XII, qui m'envoya me placer sur l'embranchement du chemin de Wilsdruff à Dresde pour lui servir de point d'appui et arrêter l'ennemi qui viendrait de ce côté.

**Passage de l'Elbe.** — Je n'y restai pas longtemps oisif : car le général Ilowaïsky, étant fortement pressé, me rejoignit bientôt, et toujours en escarmouchant, il se replia derrière moi et tâcha de traverser Dresde pour gagner la chaussée de Pirna et puis l'Elbe, qu'il passa en effet sur un pont de bateaux. — Toute l'armée avait déjà passé cette rivière.

J'eus un moment très critique, ce fut celui où j'entendis et vis sauter le pont de Dresde.

L'ennemi poussa des cris de joie et me serra de près. Je fis semblant de m'arrêter pour le charger et son ardeur se calma. Enfin, toujours en combattant, j'arrivai jusqu'à la rive de l'Elbe et, en présence de l'Empereur et du Roi de Prusse, qui étaient de l'autre côté, j'effectuai mon passage, ayant toujours l'ennemi à mes trousses et n'osant pas trop me dépêcher pour donner le temps à la cavalerie de Lanskoï et aux Cosaques d'Ilowaïsky de défiler avant moi.

Mes Cosaques avaient manœuvré avec tant de précision et tant de contenance que leurs mouvements avaient eu plutôt l'air d'une évolution en temps de paix que d'un combat

ou d'une retraite devant l'ennemi. Aussi S. M. le Roi de Prusse[1], s'approchant de moi, me demanda mon nom et me fit compliment de la manière dont je venais de faire ma retraite en présence d'un ennemi supérieur et ayant un fleuve à passer.

Il y a peu d'occasions en temps de guerre où on a le bonheur de se battre et de manœuvrer en la présence de son souverain et de toute l'armée. Les rives opposées et élevées de l'Elbe, où se trouvaient les souverains, leur fournit ce spectacle et me favorisa en leur procurant la possibilité de voir mes mouvements et ceux de l'ennemi à vol d'oiseau ; et un petit fait d'armes de ce genre établit mieux votre réputation que des hauts faits qui restent ignorés, parce que personne ne les a vus.

Le Roi de Prusse m'envoya encore, le même soir, son Ordre pour le Mérite[1].

Aussitôt mon passage terminé, le pont fut rompu et brûlé, et, comme la cavalerie n'avait plus rien à faire, elle fut renvoyée en cantonnements pour se refaire.

**Moritzburg.** — Le général Lanskoï eut pour son corps Moritzburg et les environs. Je ne tardai pas à y arriver et je m'établis au château, où se trouvaient déjà Lanskoï, Léon Narischkine, le prince Madatoff, le prince Woldemar Gallyzyn et d'autres. Nous y passâmes quelques jours dans la plus grande tranquillité, jouissant du repos comme au milieu de la paix la plus profonde, nous nourrissant de faisans dorés que nous prîmes dans la faisanderie du Roi, nous bai-

1. Lettre autographe du roi de Prusse Frédéric Guillaume III à Lowenstern :

« Comme je vous ai accordé, pour votre brillante conduite pendant la guerre qui vient de se terminer, mon *Ordre pour le Mérite Militaire*, je vous délivre à cet effet cet écrit qui confirme la distinction dont je vous ai gratifié.

« Paris, le 30 mai 1814. « FRÉDÉRIC GUILLAUME. »

gnant, nous dorlotant et jouissant d'autant plus de ce repos que, depuis l'ouverture de la campagne, nous n'en avions pas eu un instant.

De bons bains et des restaurants de tout genre nous donnèrent de nouvelles forces pour supporter les fatigues, qui bientôt ne nous furent pas épargnées.

Le prince Woldemar Gallyzyn, qui avait eu la curiosité d'entendre les coups de fusil qui se donnaient à Dresde, en eut de quoi se contenter pour le reste de la campagne. Il fut grièvement blessé à la jambe, et sermonné d'outrance par le général Lanskoï, qui ne lui avait pas permis d'aller se faire casser la jambe. Tant il est vrai qu'à la guerre il faut encore être autorisé à se faire casser bras et jambes, et que ne se fait pas tuer qui veut.

Bientôt nous eûmes la nouvelle que, « Napoléon, ayant fait reconstruire en partie le pont de Dresde, avait forcé le passage de l'Elbe sur plusieurs points ».

L'empereur Alexandre et le roi de Prusse s'étaient retirés jusqu'à Bautzen. Miloradovitch était à Stolpen et à Bischoffswerda. Le général Lanskoï eut ordre de se retirer jusqu'à Grossenhayn, et le général Ilowaïsky et moi nous fûmes comme toujours chargés de porter l'ennemi sur nos épaules.

**Continuation de la retraite.** — Je fus placé avec deux régiments à Cunnertwalde. Le général Ilowaïsky resta sur la chaussée. Son intention était de m'y laisser en embuscade, de se retirer précipitamment devant l'ennemi, et qu'alors je tomberai à l'improviste sur la queue de leurs colonnes en les attaquant alors de front avec 4 régiments, et nous nous promîmes de faire un joli sabbat.

Nous fûmes forcés de renoncer à ce beau projet en voyant la cavalerie ennemie suivie sans interruption par de fortes

colonnes d'infanterie. J'eus l'ordre, un peu tardif, de revenir sur mes pas et de me joindre à lui. Je ne pus exécuter cette jonction qu'en traversant le bois à la débandade et au grand galop. La cavalerie ennemie me donna la chasse; mais le bois l'empêchant de se déployer et leurs chevaux n'étant pas aussi agiles que les nôtres, ils ne me firent pas grand mal. Ma situation dans une plaine aurait été pénible, et si j'avais tardé seulement d'un quart d'heure, alors l'infanterie aurait eu le temps d'occuper le bois, et j'aurais passé un mauvais quart d'heure.

**Lenz.** — Nous continuâmes notre retraite jusqu'à Lenz et nous nous établimes pour la nuit[1]; l'ennemi nous permit d'y rester jusqu'au lendemain à midi.

J'eus l'ordre de venir pour ma personne à Grossenhayn pour recevoir des ordres verbaux et des instructions secrètes du général Lanskoï.

**Nouveau détachement sur les derrières de l'ennemi.** — Je m'y rendis en toute hâte, et le général Lanskoï me communiqua l'ordre du général en chef et me détacha avec deux régiments de Cosaques et le régiment de houssards du major Blücher pour me diriger avec le plus grand mystère sur les derrières de l'ennemi, suivre ses mouvements, deviner ses projets, intercepter la communication de Dresde et de Meissen, prendre ses courriers d'ordonnance et faire le plus de mal possible à l'ennemi.

Aussitôt cet ordre reçu, je fis rétrograder ma brigade jusqu'à Grossenhayn et, ayant recueilli le major Blücher qui s'y trouvait, je partis de Grossenhayn à huit heures du soir, et je me proposai de marcher toute la nuit pour

1. Nuit du 11 au 12 mai.

atteindre Okrile avant le lever du soleil. Je fus forcé de faire quelques haltes en chemin ; car les houssards de Blücher, quoique sur de bons chevaux, ne pouvaient suivre nos petits chevaux de Cosaques.

D'Okrile, je pris un guide sûr et que je payai bien, qui me conduisit à travers champ et sans passer par un seul village jusqu'aux environs de Kosvig[1]. Je traversai la grande route sans être aperçu par personne et je me mis en embuscade à Kaititz[2].

Comme ce mouvement avait été fait pendant la nuit, et que j'avais été conduit par un excellent guide, je pouvais être presque sûr que, ni les habitants, ni l'ennemi ne se doutaient de ma présence dans un vallon couvert par un bois épais et s'appuyant à l'Elbe.

J'avais pris des fourrages et des vivres pour quelques jours avec moi, de sorte que je n'avais pas besoin de me découvrir pour m'en procurer.

Des chasseurs volontaires de Blücher, connaissant le pays et parlant l'allemand, furent envoyés déguisés sur le chemin de Dresde et sur celui de Moritzburg pour apprendre ce qui s'y passait.

J'appris que Moritzburg était fortement occupé. En même temps j'appris par quelques Français que je pris, que Miloradovitch s'était battu à Bischofswerda, que la ville avait été brûlée de fond en comble et que toute l'armée ennemie avait passé l'Elbe et que Napoléon ne tarderait pas à la suivre. J'appris encore que de fortes colonnes se dirigeaient de Leipzig à Torgau, et que le général Thielemann, d'après

1. Ne pas confondre avec Coswig sur le chemin de Zerbst.

2. Cf. Lettre du général-major Lanskoï au général Toll, de Bernsdorf dans le Teufelswinkel, 2-14 mai 1813. « ... Pour entreprendre cependant quelque chose d'offensif j'ai dirigé Löwenstern avec 300 cosaques ainsi que les 2 escadrons prussiens (*sic*) de Blücher, de Grossenhayn par Okrile sur Coswig pour de là se porter sur les derrières de l'ennemi. »

les ordres de son roi, avait ouvert les portes de la forteresse aux Français.

**Tentative de passage de l'Elbe.** — Étant adossé à l'Elbe et ne pouvant rien entreprendre sur les communications de l'ennemi, qui débouchait de Dresde, vu sa trop grande concentration, car je serais toujours tombé sur des masses trop imposantes, je résolus, pour ne pas rester les bras croisés ou sans avoir rien entrepris, de traverser l'Elbe, de me jeter sur la route de Leipzig à Torgau, de détruire les forces de l'ennemi et de l'alarmer de ce côté.

Je chargeai le lieutenant prussien Reiswitz de me préparer des radeaux pour faire passer l'Elbe aux houssards de Blücher, et je résolus de passer le fleuve à la nage avec mes Cosaques.

Le lieutenant Reiswitz s'y prit avec tant d'intelligence qu'à 8 heures du soir je fus en état de faire passer 60 chevaux à la fois.

Je chargeai du premier embarquement le capitaine Prittwitz et je donnai le commandement de mon avant-garde au comte Buxhövden et le fis soutenir par le capitaine Helfreich, du régiment d'Alexandria-Houssards.

Une dizaine de Cosaques qui avaient passé les premiers à la nage me firent des signaux qu'il n'y avait pas trace d'ennemi sur la rive opposée. Rassuré sur ce point, je donnai aussitôt l'ordre de commencer l'embarquement.

Il se fit avec le plus grand calme et la plus grande tranquillité, et déjà je jouissais de la surprise de l'ennemi, lorsqu'il apprendrait notre apparition aux environs de Leipzig.

Mais tout d'un coup la fusillade m'avertit que nous avions été découverts par l'ennemi. Mes Cosaques revinrent à toute bride et repassèrent l'Elbe à la nage. L'ennemi les poursuivit au pas de course, les canarda dans l'Elbe même, et mes

radeaux furent très maltraités par 3 pièces de canon que l'ennemi avait eu le temps de mettre en batterie. Quelques houssards furent blessés ; heureusement personne ne fut tué.

Le major Blücher, dirigeant tout lui-même et étant soutenu par d'excellents officiers, ne perdit point la contenance, et nous fûmes assez heureux pour ne pas perdre un seul cheval. Mes Cosaques se tirèrent d'affaire comme ils purent et, hormis d'être mouillés, ils revinrent tous sains et saufs.

Le coup était manqué, et je m'aperçus jusqu'à l'évidence que mon projet avait été trahi à l'ennemi, et qu'il avait détaché des troupes de Meissen pour s'opposer à mes desseins. Je pris donc mon parti en sage et j'abandonnai, sans perdre un moment, mes projets, et je partis, la nuit même, pour quitter un endroit qui n'était plus ignoré par l'ennemi et qui par là pouvait devenir périlleux pour moi.

**Attaque de nuit de Lindenau. — Retraite sur Grossenhayn.** — Je traversai rapidement la chaussée de Dresde et j'allai me cacher dans le bois de Moritzburg, pas loin de Lindenau, qui était encombré de Français. Je restai dans cette embuscade toute la journée, dans l'intention d'attendre la nuit pour surprendre l'ennemi, qui était à Lindenau, et de courir ventre à terre à Moritzburg pour surprendre les généraux français dans leurs lits.

Je ne communiquai à personne mes projets, excepté au major Blücher, et lorsque la nuit fut bien avancée, je fis monter à cheval et nous nous approchâmes sans bruit du village. Mais, soit que l'ennemi eût connaissance de notre apparition, soit mesure de précaution, je trouvai la moitié de son monde sous les armes, et on nous reçut avec un feu roulant qui tua plusieurs Cosaques et plusieurs houssards. Je donnai de suite l'ordre de la retraite et, ayant fait quelques prisonniers, j'appris qu'on avait été prévenu de notre pré-

sence et qu'à Moritzburg tout le monde aussi était sous les armes et que même les trains d'artillerie et les parcs qui étaient en marche avaient reçu l'ordre de rebrousser chemin pour prendre des escortes d'infanterie.

Voyant ainsi l'ennemi sur ses gardes sur tous les points, je me décidai à traverser la chaussée de Grossenhayn et à gagner celle de Bautzen, m'imaginant que Grossenhayn, qui devait être mon point de retraite et de jonction avec le général Ilowaïsky, était déjà occupé par l'ennemi. Avant d'entreprendre cette marche aventurée, pour ainsi dire à travers l'armée ennemie, j'avais envoyé un officier intelligent avec 50 Cosaques pour être bien sûr si Grossenhayn était occupé ou non, et ma joie fut extrême lorsqu'il revint m'annoncer que l'ennemi n'y était point encore et que cette ville était occupée par le colonel Prendel [1].

Je me mis aussitôt en marche vers cet endroit. Je détachai les capitaines Helfreich [2] et Prittwitz avec 200 chevaux pour couvrir mes ailes, et je leur donnai l'ordre d'alarmer l'ennemi partout où ils le trouveraient, mais pourtant sans s'engager dans un combat sérieux, et je continuai ma marche sur Grossenhayn.

A une demi-heure de la ville, je fus attaqué par la cavalerie westphalienne; mais, comme elle fut prise en même temps en flanc par les capitaines Helfreich et Prittwitz, et vigoureusement chargée par Blücher et moi de front, elle fut bientôt forcée de se retirer [3].

1. Cf. Lettre du général-major Lanskoï au général Toll, 2-14 mai 1813. « ... Le colonel Prendel est resté à Grossenhayn occupant tous les postes que tenait précédemment Ilowaïsky pour masquer mon mouvement devant l'ennemi posté à Moritzburg... »

2. Aujourd'hui général lieutenant commandant une division de cavalerie légère (L.).

3. Cf. *Archives de la Guerre*. Général Beaumont, VI[e] corps, division de cavalerie. Rapport de la reconnaissance sur Grossenhayn et Moritzburg, 14 mai 1833.

Je me plaçai en avant de Grossenhayn au bivouac; je plaçai Blücher en arrière de la ville sur le chemin d'Elsterwerda et j'attendis des nouvelles d'Ilowaïsky et de Lanskoï. Ma communication n'était pas établie avec eux ; je détachai pendant la nuit des détachements sur Ortrandt et Krakau[1], où je présumais qu'ils devaient se trouver.

**Ordre d'observer Torgau.** — J'appris que le général Ilowaïsky avait eu une belle affaire contre les lanciers rouges de Napoléon et qu'il en avait fait prisonniers une centaine et 4 officiers[2]. Il m'écrivit qu'il se dirigeait sur Königswartha[3] et me communiqua les ordres du général en chef et du général Lanskoï d'observer du côté de Torgau.

En même temps il me communiqua les intentions des souverains et du général en chef, qui étaient de se concentrer sur une belle position à Bautzen et d'offrir la bataille à Napoléon. Voyant ma gauche hors de tout danger, je m'étendis d'autant plus à ma droite et j'envoyai de forts partis jusqu'à Liebenwerda et Winzendorf. J'avais envoyé un chasseur volontaire prussien déguisé en paysan à Dresde, et voici le rapport que je fis à ce sujet au général Lanskoï :

**Nouvelles de Dresde :**

« Mon général,

« Un chasseur volontaire prussien que j'avais envoyé à Dresde, au quartier-général de Napoléon, déguisé en paysan, vient de revenir. Il s'est offert de bonne volonté pour exécu-

1. Ortrandt, à environ 18 kilomètres nord-est de Grossenhayn. Krakau, sur la Pulsnitz, 6 kilomètres nord-ouest de Königsbrück.

2. Il s'agit ici d'une affaire que le général Ilowaïsky eut contre l'avant-garde du corps de Bertrand (IV^e^ corps) du côté de Königsbrück.

3. Königswartha, sur la rive droite du Schwarze Wasser, à 16 kilomètres nord de Bautzen et à la même distance sud d'Hoyerswerda.

ter cette commission périlleuse, et après avoir bravé tous les dangers et surmonté tous les obstacles, il m'a apporté les nouvelles les plus intéressantes.

« Je vous envoie ci-joint ses notes et des feuilles et proclamations qu'il a pu se procurer. La lettre de Napoléon au roi de Saxe est intéressante et curieuse, de même que le discours que Napoléon a tenu aux autorités de Dresde.

« Napoléon y est depuis deux jours de même que le roi de Saxe. — La garde est nombreuse et très bien tenue.

« 200 pièces de canon ont passé dans sa présence l'Elbe. — Tous leurs transports ont des escortes très fortes.

« Il y a eu une très grande alarme à Dresde : des batteries qui avaient passé l'Elbe ont pris promptement la direction de Meissen, et il est probable que mon projet de passer l'Elbe en a imposé à l'ennemi.

« Le Vice-Roi d'Italie est parti pour son royaume pour former une armée de réserve. Ney et Marmont sont à Meissen. De fortes colonnes se dirigent sur Torgau[1].

« Entre Wamsdorf et Eisendorf il y a un camp ennemi. Une grande partie de la cavalerie est à Moritzburg. Les cuirassiers à Neudorf, Beuthen? Trahand? et Radeberg. J'ai chassé leurs fourrageurs aujourd'hui de Kosvig.

« Ce jeune homme mérite d'être encouragé : car il a surmonté des difficultés et de grands dangers avec beaucoup de présence d'esprit. Il s'appelle M. de Schäffer ; il est de Berlin et a sacrifié sa vie et son honneur pour avoir la petite croix — et il l'a bien méritée. Je le recommande à Votre Excellence.

« LÖWENSTERN.

« Grossenhayn, le 5/17 mai 1813. »

1. Le renseignement était exact et précieux pour les alliés. Cf. Correspondance n° 20.011. L'empereur au maréchal Macdonald, Dresde, 15 mai 1813, dix heures du soir... « Le prince de la Moskowa et le général Lauriston sont partis depuis deux jours de Torgau pour tourner Bautzen... »

**La fabrique de Grossenhayn. — État de l'esprit public en Saxe.** — Mes Cosaques prirent ce matin un émissaire qui avait été envoyé par la fabrique de toile peinte de Grossenhayn pour avoir des nouvelles de M. Bodmer, qui est le propriétaire de cette fabrique et qui se rendait à Dresde.

Lorsqu'on amena cet homme devant moi, on n'avait pas encore trouvé les papiers dont il était porteur. Il avait paru suspect aux Cosaques, d'abord parce qu'il avait voulu se glisser dans la ligne des avant-postes, et puis, parce qu'ayant été découvert par la vigilance qu'ils déployaient en toute occasion, il s'était sauvé et couché dans les broussailles.

Le trouvant très suspect, je le fis déshabiller ; mais on ne trouva rien qui pût le compromettre. M'étant aperçu qu'il jetait de temps en temps des regards inquiets sur son chapeau, je le fis couper en deux et je découvris un double fond, qui renfermait un gros paquet de lettres.

Je le fis garder à vue et je me dépêchai de prendre connaissance de ces papiers. Je vis à ma très grande surprise que M. Bodmer demandait des nouvelles détaillées de nos armées et ordonnait d'armer ses ouvriers, et, s'il était possible, d'insurger les environs pour nous traiter, lors de notre fuite, comme il l'appelait, de la même manière comme les Espagnols traitent les Français en Espagne et comme nous l'avions fait en Russie.

Muni de ces papiers, je fis de suite mettre 200 Cosaques à cheval, et j'allai droit à la fabrique, qui n'était qu'à un quart de lieue de mon bivouac.

L'émissaire était un ouvrier de la fabrique même. Je descendis chez le directeur, qui vint à ma rencontre, et je lui demandai de faire venir l'ouvrier en question, que je lui nommai. Il devint pâle comme la mort et ne sut que répondre. Il me pria d'entrer dans son cabinet, et là, sans autre préambule,

il se jeta à mes pieds en me demandant grâce pour lui et pour sa fabrique.

Mon intention était de la brûler, de la faire raser et de le faire pendre, lui. Mais ayant réfléchi que c'était plutôt M. Bodmer, qui se trouvait à Dresde, qu'il fallait punir et qu'en brûlant ou détruisant la fabrique, je privais tant d'innocents de leurs moyens d'existence, je me laissai fléchir et je fis mon rapport au général Lanskoï, qui m'autorisa à la rançonner et, moyennant 1.000 louis d'or, qui me furent payés à l'instant tant en argent comptant qu'en effets sur Berlin, je lui rendis sa liberté. Je fis fouetter l'émissaire, et je me promis bien que si jamais Bodmer tombait entre mes mains, je le ferais un peu chatouiller.

Une lettre de Chemnitz, dont le même émissaire était porteur, annonçait notre armée comme entièrement dissoute après la bataille de Lützen et en pleine fuite, dépeignait la poltronnerie des Russes et surtout des Cosaques sous les couleurs les plus noires et encourageait les habitants de la Lusace à suivre l'exemple de ceux de la Saxe, à ce qu'il voulait faire accroire, et à massacrer tous les Russes.

Je ne pus prendre ma revanche sur l'auteur de ces mensonges et de cette lettre : car Chemnitz était occupé par les Français ; mais elle prouve que l'opinion n'était pas toute en notre faveur, comme nous nous en flattions, et que les Français avaient su se ménager un fort parti, qui était d'autant plus dangereux qu'il agissait à la sourdine.

J'envoyai cette lettre au général Lanskoï pour qu'en temps et lieu on puisse en faire usage.

Quelques mois après, nous occupâmes Chemnitz. Napoléon aurait fait fusiller l'auteur de cette lettre. Nous fûmes plus magnanimes, et l'homme de Chemnitz ne fut même pas inquiété. Fut-ce générosité, oubli ou insouciance? je n'en sais rien; mais le fait est qu'il vit tranquillement jusqu'à présent.

**Affaires de Grossenhayn et d'Elsterwerda.** — La cavalerie ennemie, que j'avais déjà repoussée une fois, vint se présenter une seconde fois pour être encore reconduite de la même manière. Je fis plusieurs prisonniers.

Mes Cosaques avaient arrêté deux grands chariots de rouliers attelés de 6 chevaux chacun. J'étais occupé à visiter les papiers, et je vis que c'étaient des marchandises coloniales achetées pour le compte d'un négociant français à Francfort. Je les saisis comme bonne prise; la charge consistait en cochenille, indigo et épiceries.

La prise n'était pas mauvaise; mais, pendant que j'étais occupé à la faire rétrograder par le chemin d'Elsterwerda, le capitaine Helfreich, que j'avais envoyé à la découverte, vint m'annoncer que de fortes masses de cavalerie se montraient, venant de Moritzburg.

Je courus aussitôt à sa rencontre ; j'avais placé Blücher en bataille sur la chaussée derrière la ville de Grossenhayn, et, lorsque j'aperçus l'ennemi, j'envoyai un régiment en flanqueur en avant.

L'ennemi m'en envoya une nuée aussi, et une vive escarmouche s'engagea. L'ennemi fit soutenir ses flanqueurs par de fortes colonnes et de l'artillerie, qui ne cessa point de m'envoyer des boulets et des obus. Voyant que tous mes efforts seraient inutiles et qu'une résistance opiniâtre serait une folie, j'ordonnai la retraite et, en contournant la ville, je vins me joindre à Blücher[1].

Mes chariots pendant ce temps n'avaient pas gagné beaucoup de terrain. Les conducteurs étaient de mauvaise volonté. Ils embrouillaient exprès les chevaux dans les traits, et l'ennemi, voyant du butin à faire, chargea vigoureusement et s'empara des chariots.

1. 16 mai 1813.

Je fis avancer un escadron de Blücher et un régiment de Cosaques, et je chargeai l'ennemi à mon tour; mais, ayant été pris en flanc et craignant d'être entièrement enveloppé, je décidai à ne plus me battre contre des forces aussi supérieures, et j'abandonnai mon butin.

**Alexandroff.** — Je fis la perte d'un excellent officier, Alexandroff, qui fut tué, et de plusieurs Cosaques. Les Prussiens eurent quelques houssards sabrés et quelques blessés.

Cet Alexandroff était remarquable par sa bravoure et son extérieur imposant. Sa barbe lui descendait jusqu'à la ceinture. Je me servais souvent de lui pour préparer mon logement, et les habitants étaient toujours dans des frayeurs terribles en voyant cet homme à la figure rébarbative qui, du reste, était très doux et, en voulant juger d'après le quartier-maître du chef, ils furent toujours agréablement surpris en voyant en moi un homme comme eux et avec une très petite et mince moustache.

En général, l'idée qu'on se faisait des Cosaques était tout à fait ridicule. Mais les Kalmouks et les Tartares nous gâtèrent notre métier, et je me rappelle avoir eu deux Kalmouks avec moi qui me servaient d'ordonnances et qui, lorsqu'il leur arrivait, dans un logement, qu'on leur offrit du beurre et des sardines pour leur déjeuner, se graissaient la figure avec le beurre et mangeaient le pain après. J'en ai ri plus d'une fois en les voyant arrangés de cette façon s'exposer au soleil pour rendre leur hideuse figure plus luisante et plus dégoûtante.

**Retraite sur Elsterwerda et Ruheland.** — Je me retirai toujours en combattant jusqu'à Elsterwerda. L'ennemi s'arrêta devant le Flossgraben, et je fis détruire et brûler tous les ponts.

J'avais contre moi toute la division des généraux La Tour Maubourg et Hammerstein, composée de deux régiments de houssards, un régiment de chevau-légers de la garde, deux régiments de cuirassiers saxons, un régiment de cuirassiers westphaliens et 12 pièces de canon. J'étais très content d'avoir encore si bien tiré mon épingle du jeu.

Le colonel Prendel, qui était à ma droite, avait passé le Flossgraben. Il disait avoir vu de l'infanterie. Moi je n'en avais pas vu. Prendel vint se joindre à moi à Elsterwerda et, ayant le Flossgraben et l'Elster devant nous, nous pûmes passer une nuit tranquille.

Mes éclaireurs, que j'avais envoyés sur Dobrilugk, m'apprirent que l'ennemi y était arrivé de Torgau. Je me trouvai ainsi pris comme entre des pincettes par les colonnes ennemies. Je ne perdis pas un moment pour m'en tirer, et je marchai sur Ruheland pour gagner Hoyerswerda et Königswartha avant l'ennemi.

**Affaire de Ruheland.** — J'arrivai à Ruheland sans être inquiété, et comme le major Blücher avait besoin de donner du repos à ses chevaux, de les desseller et de les rafraîchir, je consentis à y rester jusqu'à huit heures du soir ; je résolus de faire, avec un fort parti, une pointe jusqu'à Senftenberg pour bien connaître les intentions de l'ennemi, qui avait paru à Dobrilugk, et de continuer ensuite mon mouvement sur Hoyerswerda.

Mais à peine avions-nous passé une heure à Ruheland que mes piquets furent attaqués. L'alarme et la confusion furent extrêmes dans les escadrons de Blücher. Tous ses chevaux étaient dessellés ; ses soldats, se réunissant dans des quartiers, n'étaient point réunis. Je crus un moment que lui et son régiment seraient perdus.

Les Cosaques, qui ne dessellent jamais leurs chevaux et

n'entrent que rarement dans les maisons lorsque l'ennemi n'est pas loin, furent à cheval dans un clin d'œil. Je courus à la rencontre de l'ennemi pour l'arrêter et donner à Blücher le temps de rallier son monde et de sortir de la ville.

J'eus beaucoup de peine à contenir l'ennemi. La difficulté du terrain vint à mon secours, et le bruit des trompettes que Blücher faisait sonner dans la ville pour rallier ses soldats firent croire à l'ennemi que nous étions en forces, et heureusement il n'entreprit rien de sérieux. — Blücher aurait été abimé, si l'ennemi avait forcé l'attaque. Je me serais bien frayé le chemin ; mais j'aurais été obligé d'abandonner mon brave camarade.

**Retraite sur Hoyerswerda. — Hellwig surpris à Senftenberg.** — La tiédeur de l'ennemi permit à Blücher de sortir de la ville et, aussitôt que j'en fus averti, je continuai ma retraite sur Hoyerswerda, renonçant à mon excursion sur Senftenberg. — L'ennemi me talonna avec vigueur.

Le major prussien Hellwig, qui se trouvait à Senftenberg, avait été surpris là-bas, comme nous l'avions été à Ruheland. Il avait, lui aussi, fait desseller la moitié de ses chevaux ; mais n'ayant pas de Cosaques pour le garder, l'ennemi l'avait surpris et entièrement défait.

Ceux qui étaient parvenus à se sauver m'arrivèrent hors d'haleine dans le plus grand désordre. — Le brave capitaine Witoffsky, qui avait servi avec moi, fut grièvement blessé à cette occasion.

Je courus à toute bride avec 300 chevaux au secours de ces malheureux ; mais j'arrivai à moitié chemin lorsque tout était terminé, et je ramassai les débris qui venaient à ma rencontre sans schakos, sans selles et qui continuèrent leur route avec moi jusqu'à Hoyerswerda, où le major Hellwig tâcha de se réorganiser.

Sachant que l'ennemi pouvait m'arriver par 3 chemins différents, de Ruheland, de Senftenberg et de Spremberg, je me mis en bivouac sur la place même pour être à l'embranchement des trois routes et me tins plus sur mes gardes que jamais. J'appris que le général Lanskoï était à Wittichenau, ce qui me tranquillisa pour mes communications avec la grande armée. Buxhövden et le capitaine Helfreich me quittèrent pour rejoindre le général Lanskoï.

**Lanskoï. — Affaire d'Hoyerswerda.** — Ayant fait un rapport au général Lanskoï, à six heures du matin, que l'ennemi s'avançait sur Hoyerswerda par les chemins de Spremberg et de Ruheland, et à neuf heures du matin qu'une autre colonne venait de Spremberg, le général me fit un reproche de ce que mes rapports étaient contradictoires. Il me disait qu'on avait envoyé mon rapport du matin à l'Empereur et au général en chef. Il faisait la remarque avec assez d'aigreur que celui du matin contredisait celui écrit à neuf heures. Il ajoutait que : « sur le rapport de six heures, l'empereur avait résolu et ordonné un mouvement sur Königswartha et que mon rapport avec l'approche d'une colonne de Spremberg pouvait faire manquer toute l'expédition et que je répondrai de ma tête si les rapports n'étaient pas exacts ».

Je fus fort piqué de cette espèce de doute sur l'exactitude de mes données, et je lui écrivis de suite la lettre ci-dessous :

Hoyerswerda, 6/18 mai 1813.

« Mon général,

« Les nouvelles que j'ai eu l'honneur de donner à Votre Excellence ne sont nullement basées sur des ouï-dire, mais très solidement sur les mouvements que fait l'ennemi et qu'il m'annonce à coups de fusil et de canon. Je voudrais

être à même de pouvoir en donner à Votre Excellence selon ses désirs ; mais, comme l'ennemi est habile, il les fait presque toujours contraires à nos désirs et à nos projets, cela ne peut pas vous convenir.

« D'ailleurs, les mouvements de l'ennemi et les nouvelles que j'en donne peuvent être telles à six heures du matin et telles autres à neuf heures. La colonne qui vient de Spremberg peut gêner les dispositions du général en chef ; mais il n'en reste pas moins vrai qu'elle arrive.

« Le reproche que Votre Excellence vient donc de me faire si gratuitement n'a pas été fondé sur la justice qui vous distingue, mon général, et qui seule m'a donné jusqu'à présent l'envie et la force, physique autant que morale, de supporter toutes les fatigues qui sont inséparables du poste que j'occupe depuis le commencement de la campagne.

« LÖWENSTERN.

« *P. S.* Je n'ai point eu le loisir de terminer ma lettre. L'ennemi vient de me déloger d'Hoyerswerda. J'ai contre moi Ney et Lauriston.

« Le lieutenant-colonel Barnenkoff a manqué d'être fait prisonnier. Mes Cosaques l'ont délivré. Je me retire sur Königswartha. J'ai quelques prisonniers, presque tous des Hollandais et des Italiens, qui se plaignent extrêmement des marches forcées qu'ils ont faites depuis Leipzig.

« Le colonel Prendel est à ma gauche, Hellwig à ma droite et le major Blücher avec moi. J'ai trouvé à Königswartha les généraux Ilowaïsky IV et Ilowaïsky XII et le général Radionoff. Aussitôt que je suis arrivé, ils ont continué leur retraite. Je les ai vivement engagés à rester sur place avec leurs 8 régiments de Cosaques. L'ennemi, me poursuivant avec chaleur et tombant tout d'un coup sur 8 régiments de Cosaques, aurait pu être joliment frotté. Ils ne l'ont pas voulu,

donnant pour prétexte qu'ils avaient l'ordre d'attendre mon arrivée. Je les ai suivis bientôt après, laissant un poste d'observation à Wartha et un autre à Königswartha.

« J'arrive dans ce moment à Johnsdorf, et je charge le comte Buxhöwden de vous remettre la lettre.

« LÖWENSTERN.

« Johansdorff, 7/19 mai 1813. »

**Barclay de Tolly. — Affaire de Königswartha.** — Le général Barclay de Tolly, qui venait d'arriver avec son corps d'armée de Thorn qu'il avait assiégé et pris, fut chargé, de même que le général York, de quitter la position de Bautzen et d'aller à la rencontre de Lauriston et de Ney. Il avait fait volte-face pour combattre ces deux corps et les empêcher de faire leur jonction avec Napoléon.

Le général Barclay de Tolly me manda auprès de lui pour avoir des renseignements positifs sur la force et la direction que prenait l'ennemi. Il me fit l'honneur de m'attribuer le mérite d'avoir, par mes rapports et mon activité à suivre les mouvements de l'ennemi, donné la première idée de s'opposer à la jonction de ces deux corps avec l'armée de Napoléon. Il me dit que c'était sur mes rapports que l'Empereur et le roi de Prusse s'étaient décidés à le détacher pour combattre l'ennemi. Il m'ordonna de couvrir et d'éclairer la gauche du prince Stcherbatoff, qui devait commencer l'attaque dans les bois de Königswartha et de régler nos opérations d'après les succès de la journée.

Le général Stcherbatoff attaqua l'ennemi avec beaucoup de succès et, après une fusillade des plus vives et ayant placé sur la grande route une batterie qui mitrailla l'ennemi pendant une demi-heure, il fondit sur lui à la baïonnette, le culbuta et le refoula sur Königswartha. Il prit 15 pièces de canon, quelques milliers de prisonniers et détruisit toute une

division italienne. Les généraux Peyri, Martelli[1], Balathier et Saint-André furent faits prisonniers; les deux derniers moururent de leurs blessures.

Aussitôt que je pus déboucher du bois, je me mis à la poursuite de l'ennemi et, ayant fait une charge très heureuse sur les fuyards, qui firent des efforts inutiles pour se rallier, je fis quelques centaines de prisonniers, et l'ennemi ne parvint à s'arrêter qu'à une lieue de Königswartha, où, protégé par des bois et des défilés, je fus forcé de m'arrêter.

L'affaire de Königswartha avait parfaitement réussi de ce côté. Le général Barclay de Tolly s'était couvert de gloire.

York n'avait pas été tout à fait aussi heureux. Mais Ney, voyant son aile droite menacée, dut s'arrêter et donna le temps au général Barclay de détacher le général Jouzoff[2] à son secours, ce qui rétablit le combat et le fit tourner à notre avantage.

J'eus l'ordre de rester la nuit sur le champ de bataille et de couvrir le mouvement. Le général Barclay s'en retourna de suite avec son corps pour regagner la position de Bautzen. Il reçut pour cette belle affaire le cordon de Saint-André, et moi, comme toujours, rien, quoique le mérite qu'on me donnait d'avoir causé cette victoire m'en donnât quelque espoir et que tout le monde m'en fît compliment d'avance.

1. Il s'agit ici du général Martel (Philippe-André), qui commandait une des brigades de la division italienne, mais qui, pas plus que le général Saint-André (San Andrea), ne figure dans les rapports français au nombre des prisonniers faits par les Russes à Königswartha. En tous cas, s'il a été pris à Königswartha, il aurait été, ce que nous n'avons pu contrôler et ce qui nous paraît d'ailleurs peu probable, échangé pendant l'armistice, puisque le même général Martel prit part, à la tête d'une des brigades de la division Fontanelli, à la bataille de Jüterbogk, où il fut blessé, au combat de Wartenburg, à la bataille de Leipzig et enfin à celle de Hanau où il fut fait prisonnier.

2. Avant de faire soutenir York par la 9e division (général Jouzoff), 4 régiments présentant en tout un effectif de 2.000 hommes, Barclay de Tolly lui avait envoyé les 8 bataillons du général-major Sulima (1.600 hommes) dont se composait la 1re division de grenadiers.

**Je suis attaqué par Lauriston.** — Le lendemain, de grand matin, je fus attaqué par Lauriston qui, se doutant du mouvement rétrograde de Barclay, m'accabla de toutes ses forces.

Le départ précipité de Barclay, qui pressentait combien sa présence serait nécessaire à Bautzen, fit qu'il n'avait pu emporter ses blessés. Il m'avait chargé de les ramasser; mais les moyens de transport me manquaient totalement, et j'étais fort embarrassé, ayant l'ennemi devant moi, qui me harcelait continuellement et ne me laissait aucun repos.

Je résolus, dans cet embarras, de faire descendre un régiment de cheval et je fis charger les blessés sur les chevaux et, comme le terrain est très boisé, l'ennemi ne put voir cette opération et ne sut point profiter de l'avantage qu'il avait sur moi.

Ce ne fut qu'à Milkel[1], où j'avais envoyé d'avance pour faire préparer des chariots, que je pus donner quelque soulagement à mes pauvres blessés. Je fus bien heureux d'en avoir sauvé une grande partie et de les envoyer sous bonne escorte sur les derrières de l'armée.

Mes Cosaques avaient pris, la veille, quelques calèches aux généraux ennemis, dans lesquelles je fis placer les officiers blessés, et je fus béni par tous ces malheureux, qui me devaient leur existence et un soulagement à leurs maux.

Les occasions d'agir avec humanité sont si rares à la guerre qu'il faut toujours les saisir avec empressement et s'en féliciter.

**Combat de Milkel. — Figner.** — Le général Ilowaïsky vint me rejoindre à Milkel[1]; ma communication avec le général Lanskoï fut derechef rétablie; mais elle ne fut pas de longue durée : car le général Ilowaïsky me quitta bientôt, me laissant à Milkel pour m'opposer à l'ennemi, qui menaçait de tourner notre droite en forçant le passage de la Sprée.

1. Milkel, à 8 kilomètres de Königswartha.

Toute cette journée fut pour moi très agitée et très inquiétante. Seul, sans infanterie et sans canon, je n'avais presque aucun moyen de défense et, malgré cela, les ordres me pleuvaient de tenir ferme. J'avais repoussé plusieurs partis de cavalerie avec succès; mais à la fin, l'ennemi, ayant fait avancer du canon et de l'infanterie, me canarda et me canonna à outrance.

J'avais fait descendre de cheval une centaine de Cosaques, très bons tireurs, et je défendis les approches du village. Peu de leurs coups manquèrent le but, et je parvins à en imposer à l'ennemi qui ne put distinguer si j'avais de l'infanterie ou non. Car, perdant du monde par le feu, l'effet était le même pour lui. Un tambour, que j'avais pris la veille, fit aussi son effet. Je le fis battre continuellement et dans plusieurs directions, et le stratagème réussit parfaitement bien à maintenir l'ennemi dans l'erreur. Il s'arrêta, ne poussa pas son attaque avec vigueur, continua à me canonner et à jeter des obus dans le village pour l'incendier et tâcha de me déloger de cette manière.

Sur ces entrefaites, le colonel Figner, toujours là où il y avait du danger ou de la gloire à acquérir, arriva fort à propos avec son détachement. Il accourut à mon secours sans y avoir été autorisé par personne. Deux pièces de canon qu'il avait avec lui furent de suite placées sur une petite hauteur et dirigèrent leurs feux sur la batterie ennemie, qui, croyant et s'imaginant qu'un renfort considérable m'était arrivé, se replia en toute hâte sur Königswartha.

Je débouchai aussitôt avec mes Cosaques à sa poursuite : mais il ne m'opposa pas sa cavalerie, mais bien des masses d'infanterie qui me forcèrent de calmer mon ardeur et me tuèrent plusieurs Cosaques. En m'envoyant une bordée à toute volée, j'eus deux balles dans mes habits et une dans mon bonnet. Je l'avais échappé belle.

Le général Lanskoï ayant entendu la canonnade et n'ignorant point que je n'étais pas en force de résister à des masses aussi supérieures m'envoya l'ordre d'abandonner Milkel, mais de ne pas perdre de vue l'ennemi. A la suite de cet ordre, je me repliai doucement et je brûlai le pont; ce qui n'empêcha pas l'ennemi d'occuper aussitôt Milkel, et je me repliai jusqu'à Commerau.

Ne me voyant point poursuivi, je repassai la Sprée vis-à-vis de cet endroit et me plaçai en embuscade dans le Tschernitz Wald (bois de Tschernitz). Dissimulant ainsi ma présence, je pus tout voir et tout observer sans être vu.

**Bautzen.** — Notre avant-garde, commandée par le général Miloradovitch, occupait Bautzen et venait d'être attaquée. Le combat fut chaud et la canonnade bien nourrie des deux côtés. Vers le soir, Miloradovitch abandonna Bautzen et se replia sur la position pour former l'aile gauche.

La cavalerie ennemie, qui s'était avancée sur Klix par le Windmühlenberg pour découvrir la communication avec Ney tomba sur mon embuscade. J'en sortis avec un *hurrah*, ce qui parut les déconcerter désagréablement. Je leur fis plusieurs prisonniers.

**Ordres de Barclay de Tolly.** — Le général Barclay m'ayant fait demander, je me rendis auprès de lui. Il me donna l'ordre de joindre mon détachement à celui de Figner et de nous placer entre son aile gauche et la droite de Blücher.

Je côtoyai toute la ligne de l'ennemi pour arriver jusqu'aux hauteurs de Kreckwitz. Avant d'y arriver, il fallait passer une rivière très bourbeuse où je fus vivement canonné. Je continuai de même que Figner notre mouvement sans grande perte, et nous occupâmes un bivouac derrière les hauteurs de Kreckwitz.

La soirée était belle, la canonnade continuait; mais nous jouissions du spectacle sans être exposés à aucun genre de dangers. Ce moment de repos me fit du bien. Je pus refaire mes forces et me laisser aller à mes réflexions et à mes pensées.

La veille d'une bataille générale a toujours quelque chose d'imposant. Le sort des empires dépend ordinairement d'une telle journée. Les dangers que l'on connaît et auxquels on est exposé sans cesse ne sont rien ou peu de chose en comparaison du sentiment qui s'empare de vous lorsque vous réfléchissez qu'une faute, qu'une fausse combinaison, peut avoir des résultats incalculables. J'étais absorbé dans ces pensées lorsque je fus agréablement surpris par l'apparition de mon frère Édouard.

**Mon frère Édouard.** — Il commandait un escadron des hussards de Summ, qui faisait partie du détachement de Figner. Il avait été détaché et vint le rejoindre dans ce moment même. Je fus bien aise de le revoir, car depuis Smolensk, en 1812, nous ne nous étions point vus. Il avait suivi le comte Pahlen pendant sa maladie, dans l'intérieur de la Russie, et puis à Varsovie, où ce dernier avait été nommé gouverneur général. Il ne faisait que d'arriver à l'armée. Il avait vu la charge que j'avais faite dans le bois de Königswartha, sans se douter que ce fût moi, et, si le hasard ne nous eût point protégés pour nous faire rencontrer ici, nous ne nous serions revus qu'à Paris.

Dans une armée aussi grande que la nôtre, les directions qu'on prend sont si différentes que les années peuvent s'écouler aisément sans que le hasard vous favorise au point de se rencontrer. — Nous passâmes la nuit ensemble et causâmes de tout ce qui nous était arrivé depuis notre séparation, et de nos parents, et de nos amis. Le besoin que nous

avions de nous épancher étant réciproque, nous n'eûmes aucune envie de dormir.

Il me remit trois chevaux de selle, que j'avais laissés à Wilna et qu'il avait eu soin de faire venir à Varsovie pour me les amener. Je fus bien aise de ce renfort, car mes chevaux étaient passablement fatigués, et ceux qu'il m'amenait étaient bien soignés, et je tenais à eux d'autant plus qu'ils avaient fait la mémorable campagne d'hiver en Russie avec moi et avaient par conséquent fait leurs preuves.

La canonnade interrompit nos épanchements : elle commença dès l'aube du jour. Toute l'armée était sur pied, le temps magnifique, le spectacle imposant.

Les deux armées firent des efforts dignes d'éloges. Le succès fut longtemps douteux ; mais, vers les cinq heures du soir, les souverains et le général en chef comte de Wittgenstein donnèrent l'ordre de la retraite. L'armée n'en sentit point la nécessité et en fut étonnée.

Le général Barclay s'était couvert de gloire. C'est lui surtout qui fut attaqué avec vigueur par Napoléon. Il avait eu à combattre le 5e et le 3e corps.

Le comte Miloradovitch avait eu un succès marquant à l'aile gauche et gagna même du terrain. Mais les chefs avaient déjà eu la conviction qu'il serait difficile de vaincre et, lorsque le moment décisif arriva d'engager le tout contre le tout ou de se décider pour la retraite, l'empereur Alexandre eut assez de force de caractère et opina si bien du courage de son armée qu'il ordonna la retraite en plein jour et au moment du combat le plus opiniâtre. Cette résolution sauva l'armée et la coalition et prouva que, si on la prend à temps, on peut sauver des armées ; mais il ne faut l'entreprendre qu'avec des armées bien disciplinées et d'une obéissance et confiance aveugles.

La retraite s'opéra sur trois colonnes. La première était

formée des corps de Blücher et d'York, la seconde, de toutes les réserves russes et de l'aile gauche, sous les ordres du comte Miloradovitch, la troisième, sous les ordres du général Barclay de Tolly. Le général Jermoloff commandait l'arrière-garde.

Figner et moi, nous avions couronné les hauteurs de Kreckwitz, et nous avions soutenu un feu d'enfer pendant plusieurs heures.

**Ordre de battre en retraite.** — Voyant la retraite commencée et n'ayant reçu aucun ordre, nous ne savions trop que faire et quel parti prendre. L'ennemi nous serra de fort près et commença par grimper sur les mamelons que nous occupions, lorsque le général Barclay nous envoya l'ordre d'opérer notre retraite sur Hochkirch, de nous y arrêter et de faire rafraîchir nos chevaux. Il me chargea particulièrement d'établir, la nuit, la chaîne des avant-postes après que l'armée aurait effectué sa retraite et dépassé Hochkirch et les environs.

Je ne me le fis pas répéter deux fois ; car, ayant été pendant cinq ou six heures exposé aux boulets sans avoir fait ou pu faire un seul mouvement, c'est assurément ce qu'il y a de plus pénible le jour d'une bataille, et j'étais heureux de sortir de cet enfer, qui m'avait causé une perte de plusieurs hommes tués et blessés et ma perte en chevaux avait été très considérable.

J'eus assez de peine à passer la petite rivière qui était derrière moi et dont les rivages sont très bourbeux. Les Wurtembergeois s'étaient emparés de Kreckwitz au pas de charge, et, m'ayant pris en flanc, ils me canonnèrent de la belle manière et me tirèrent des coups de fusil, qui mirent mes Cosaques de très mauvaise humeur.

Je gagnai avec peine la chaussée de Würschen et m'y

arrêtai pour rallier mon monde. Je vis alors l'Empereur et le roi de Prusse avec leurs états-majors, marchant au pas pour gagner Reichenbach et Görlitz. Je les suivis quelque temps sur la chaussée et puis je pris à droite pour gagner Hochkirch, où je fis manger mes chevaux et mes Cosaques. J'établis mon bivouac sur le cimetière, d'où j'étais à portée de voir passer successivement toutes les colonnes de notre aile gauche et de notre centre.

Je fis, pendant qu'il était jour encore, la reconnaissance des environs et des chemins pour être au fait de tout avant l'approche de l'ennemi, qui ne tarda pas de venir, voulant profiter de sa victoire.

Les généraux Korff, Saint-Priest et plusieurs autres s'arrêtèrent, la nuit, à Hochkirch. Le comte de Saint-Priest s'empara de moi pendant la nuit et me pria de chercher à établir les communications entre son corps et celles des colonnes qui se dirigeaient sur Reichenbach et Weissenberg.

Nos troupes, nos trains d'artillerie continuèrent leur mouvement rétrograde pendant toute la nuit, et l'ennemi ne parvint à nous entamer nulle part et n'eut aucun avantage matériel de sa victoire.

Le matin (22 mai) à cinq heures, toute l'artillerie et l'infanterie avaient passé, et ce ne fut qu'alors que des détachements de cavalerie ennemie parurent. Je fis bonne contenance, et ils s'arrêtèrent devant Hochkirch.

L'Empereur avait passé la nuit à Nemersdorf et le roi de Prusse à Reichenbach.

**Retraite sur Löbau.** — Ayant eu la nouvelle que le comte de Saint-Priest était arrivé à Löbau et une autre colonne à Weissenberg et à Reichenbach, je continuai ma retraite sur Löbau, toujours en ne perdant pas l'ennemi de vue.

A Löbau, je trouvai le général Lissanevitch avec sa divi-

sion de lanciers et le détachement de Figner ; je me repliai derrière eux pour faire un peu rafraîchir mes chevaux.

**Combat de Reichenbach. — Hourrah des Cosaques de Löwenstern.** — Lissanevitch fut pendant ce temps attaqué par la cavalerie ennemie et m'envoya l'ordre de venir le soutenir. Mais ayant aperçu au même moment une forte poussière sur la route de Bautzen à Reichenbach, je partis au grand galop pour m'opposer à cette colonne. Comme ce mouvement précipité, dont je n'avais pas eu le temps d'avertir le général Lissanevitch, lui parut être au premier abord un mouvement de retraite précipitée, car je devais côtoyer toute sa ligne pour gagner du terrain, il m'envoya à toute bride un aide de camp pour me faire des reproches de l'abandonner dans un danger si imminent, qui le menaçait de tous côtés et qu'il s'en plaindrait au général en chef.

Je n'eus que le temps de lui faire dire par son aide de camp qu'il n'avait qu'à se rassurer sur ma fuite; que plus tard il verrait pourquoi je m'en allais au grand galop et que je pouvais l'assurer que, ne craignant et n'évitant pas le danger plus que lui, il pouvait être sûr que là où je croyais devoir m'en aller, il ne resterait pas lui non plus.

Je n'eus en effet que le temps d'arriver sur les hauteurs de Glossen que je rencontrais déjà des colonnes innombrables, qui toutes se dirigeaient sur Reichenbach. Je mis tout de suite ma brigade en rideau, et je commençai à escarmoucher. Pendant ce temps, le général Rajeffsky eut la possibilité d'arriver et de se former, et reçut l'ennemi dignement. Aussitôt que l'infanterie entama le combat je me repliai et, laissant Reichenbach à ma droite, je me plaçai sur la grande route, prêt à tout événement.

Les généraux Korff, Lissanevitch, Knorring et Pantchoulitcheff avaient pendant ce temps été attaqués par la cavalerie

du général La Tour Maubourg, qui venait de Löbau et se dirigeait sur Reichenbach.

Voyant ce combat, qui commençait à tourner à notre désavantage, je traversai rapidement la grande route et j'allai me placer en embuscade à Gersdorf. Je vis passer notre cavalerie légère en désordre et poursuivie par les lanciers rouges de la garde et les lanciers polonais.

J'eus de la peine à contenir mes Cosaques, qui, quoique cachés dans les broussailles, eurent bien envie de suivre le mouvement rétrograde de notre cavalerie de ligne. A force de les exhorter et grâce à la confiance qu'ils m'avaient accordée en plusieurs circonstances difficiles, je parvins à les arrêter. Et, saisissant le moment favorable, je sortis de mon embuscade et tombai avec des cris et des *hourrah* sur les derrières et les flancs de ces deux régiments de lanciers ennemis.

Cette attaque eut un succès complet. Notre cavalerie légère eut le temps de se reformer. Elle tourna bride, chargea les lanciers à son tour. Moi, de mon côté, je ne les épargnai pas non plus, de sorte que les lanciers rouges furent presque complètement détruit et les lanciers polonais fortement entamés et ne durent leur salut qu'aux grenadiers à cheval de la garde qui arrivèrent à leur secours.

**La lettre du prince Eugène de Wurtemberg.** — Le général Miloradovitch et le prince Eugène de Wurtemberg, qui avaient vu de la hauteur mon attaque, me comblèrent d'éloges, et le prince Eugène m'envoya plus tard le certificat ci-après pour faire valoir en temps et lieu cette action, qu'il eut la bonté d'accompagner d'une lettre autographe :

« J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint un *Certificat* (*attestat*). Il m'est entièrement agréable de pouvoir répéter

dans ce certificat ce que j'ai déjà dit bien souvent. Vos mérites ont déjà depuis longtemps confirmé la haute opinion que j'ai de vous, et, si le hasard ou le sort vous a privé jusqu'ici des récompenses que vous aviez si bien méritées, vous avez déjà trouvé une compensation dans l'opinion générale qu'on a de vos services et aussi dans les sentiments de haute estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être

« Votre tout dévoué.

« EUGÈNE, prince de WURTEMBERG[1]. »

ATTESTATION

« Donnée au colonel de cavalerie baron Löwenstern et établissant que, lors du combat de Reichenbach, en Saxe, le 10/22 mai 1813, lorsque notre cavalerie était rejetée et poursuivie par la cavalerie ennemie, il s'est jeté avec son détachement sur le flanc de cette cavalerie, l'obligea à s'arrêter et la forca à se retirer précipitamment.

« S. A. Impériale le général d'infanterie, commandant le 2e corps et chevalier des ordres russes et étrangers.

« Prince EUGÈNE DE WURTEMBERG[2]. »

**Comte Pierre Pahlen. — Mort de Duroc.** — C'est pendant la mêlée que j'eus le plaisir de rencontrer le comte Pierre Pahlen. Il venait de rejoindre l'armée au moment où la bataille de Bautzen commença, et l'Empereur venait de lui confier le commandement de l'arrière-garde. Au moment où je lui exprimais ma joie de le revoir, un boulet de canon frappa le gazon entre nous deux et nous éclaboussa de boue. Ses équipages n'étaient pas encore arrivés; il me pria de lui prêter un bon cheval, ce que je fis avec plaisir, et je lui envoyai

1. En allemand dans l'original.
2. En russe dans l'original. Ces deux pièces ont été conservées par le général de Löwenstern et figurent dans son *Livre d'Or*.

de suite mon cheval gris pommelé, qui était habitué au feu et aux fatigues. Il me le renvoya quelques jours après, lorsque ses équipages l'eurent rejoint.

Après le succès que je venais de remporter, l'ennemi n'osa plus rien entreprendre. La canonnade dura jusqu'au soir, et c'est d'un des derniers boulets que Duroc fut tué à côté de Napoléon. Le général comte de Bruyères eut les deux jambes emportées et le général Kirgener fut tué par le même boulet qui tua Duroc.

Dans l'attaque que je fis sur les lanciers rouges de la garde, je m'étais obstiné à poursuivre dans la mêlée un officier supérieur de ce régiment. Il montait un bon cheval et moi de même, de sorte que je m'étais approché de lui avec quelque peine, et, en voulant lui porter un coup de sabre sur la tête, je lui criai, avant de le frapper, de se rendre. Mais il ne dit pas un mot, et, courant toujours, il me mit son pistolet au-dessus de sa bride de manière à ne pas me manquer. Je répétai plusieurs fois la question, mais me gardant bien de le frapper, car j'étais sûr qu'il me lâcherait le coup à bout portant dès que je le toucherais. Je fis alors la réflexion qu'un officier prisonnier de plus ou de moins ne nous avancerait pas beaucoup au lieu qu'un coup mortel que j'emporterais me nuirait à moi seul et beaucoup. Je pris alors mon parti en sage et j'arrêtai mon cheval tout court en lui souhaitant bon voyage. Il était d'une belle figure, mais pâle comme la mort. Peut-être son pistolet n'était-il même pas chargé; mais enfin cette arme impose, et j'avoue que je me félicitai beaucoup de n'avoir pas eu la curiosité de vérifier le fait.

Ce fut la première fois depuis l'ouverture de la campagne que Napoléon avait fait agir des masses de cavalerie. Elles avaient eu un moment de succès; mais ce succès ne fut pas de longue durée.

**Landskrone. — Görlitz.** — Je reçus l'ordre de me placer au-dessous de la Landskrone, d'y rester toute la nuit et d'observer les mouvements de l'ennemi à notre gauche, de traverser le lendemain Görlitz après que l'arrière-garde aurait traversé la ville et les ponts et de brûler ces ponts.

Pendant que je traversai la Neisse, un boulet de canon renversa le lieutenant-colonel Popoff, commandant d'un de mes régiments; je le crus mort, mais il se releva à ma très grande surprise et se remit sur son cheval comme si de rien n'était.

**La mission d'Orloff.** — Je traversai Görlitz à huit heures du matin. L'ennemi me poursuivait faiblement et j'eus le temps de détruire et de brûler les ponts. Alexis Orloff me rencontra au même moment. Il était chargé d'une mission pour Napoléon; il allait en parlementaire. J'ignore s'il a été reçu.

**Ordre de Pahlen. — Le comte Pahlen.** — Le comte Pahlen, qui avait pris le commandement de l'arrière-garde, m'ordonna d'être sous les ordres du général Jusseffovitch et de commander ses avant-postes, de ne point perdre l'ennemi de vue, d'entretenir la communication avec le général Blücher, de me diriger sur Lauban et de détruire les ponts de Leopoldshayn et de Lauban.

C'est une des commissions les plus désagréables. Car non seulement on est forcé de porter l'ennemi sur ses épaules jusqu'au passage même, mais encore il y a tant de détails dans l'exécution même, par les préparatifs et les précautions qu'il faut prendre, et l'ennemi, en vous poursuivant avec vigueur, peut encore passer le pont pêle mêle avec vous, ou bien en le détruisant trop tôt, vous risquez de sacrifier du monde, et alors les reproches qu'on vous ferait seront aussi désa-

gréables que la responsabilité grande si l'ennemi s'en emparait avant qu'ils ne soient détruits.

Les chefs nous tiennent rarement compte de ce genre d'exploits ; car, étant toujours éloignés ou occupés d'autre chose au moment de l'exécution, ils n'en connaissent que rarement toutes les difficultés. Il faudrait, selon l'expérience que j'en ai acquise, avoir toujours un détachement d'infanterie pour protéger des opérations de ce genre, ou des sapeurs à cheval. J'espère qu'on ne tardera pas à en former : car les services qu'ils seront alors en état de rendre seront incalculables.

Le prince Eugène de Wurtemberg et le comte de Saint-Priest s'établirent avec leurs corps derrière la petite rivière de Leopoldshayn pour arrêter les progrès de l'ennemi et donner le temps au reste de l'armée de filer sur Lauban.

Le comte Pahlen qui, comme je l'ai déjà dit, avait pris le commandement de l'arrière-garde, mit plus d'ordre et d'unité dans les différents corps qui se trouvaient sous son commandement.

Il réunit tous les corps volants et de partisans et en fit un ensemble qui était en harmonie avec la tâche difficile qu'il avait à remplir, et à la hauteur de laquelle il se trouvait très bien placé, tant par ses qualités personnelles que par son génie éminemment militaire. — C'est le Bayard de notre armée.

Aucun acte répréhensible n'a jamais troublé sa conscience. Rempli d'honneur et d'intégrité, il s'est toujours fait estimer par ses chefs, craindre de ses ennemis, aimer et adorer par ses camarades et ses sous-ordres. Simple et modeste dans ses manières, il a le talent de se faire obéir sans inspirer de la crainte, et tout le monde fait pour lui par zèle ce que, pour d'autres, on n'aurait pas fait par devoir. Il avait le don et l'habitude du commandement; exigeant beaucoup,

il fournissait beaucoup lui-même, ne se faisant jamais valoir et attribuant toujours aux autres les succès qui accompagnent presque toutes ses entreprises.

**Composition du détachement de Löwenstern. — Ordres.** — D'après ses dispositions, j'eus 2 escadrons de lanciers du régiment tartare ajoutés à mon détachement et un bataillon de chasseurs, et je fus chargé de couvrir sa retraite jusqu'à Lauban, de défendre le défilé entre Leopoldshayn et Trotschendorf et de rester en communication avec le général Helfreich. Arrivé à Lauban, je devais détruire les ponts et me replier sur la position qu'occupait le comte Pahlen.

**Le Prince Eugène de Wurtemberg et le général Jusseffovitch. — Combat de Hennersdorf.** — Le prince Eugène de Wurtemberg devait avec sa division tenir devant Leopoldshayn jusqu'au soir et quitter cette position la nuit.

Mais l'ennemi l'attaqua le soir, et deux régiments de chasseurs, qui avaient été envoyés à Hennersdorf, furent entièrement coupés et chargés par la cavalerie saxonne. Le prince Eugène, voyant l'impossibilité dans laquelle il était de les secourir, demanda au général Jusseffovitch d'envoyer ses dragons pour les dégager. Le général Jusseffovitch refusa, en alléguant qu'Hennersdorf étant déjà occupé par l'infanterie ennemie, il n'y aurait plus possibilité de faire quelque chose en faveur de ces chasseurs.

Voyant l'embarras dans lequel se trouvait le prince Eugène et les regrets qu'il avait de voir abîmer ses deux régiments de chasseurs, je m'offris d'aller avec mes Cosaques pour les secourir et leur faire jour. Aussitôt dit, aussitôt fait. Je partis au grand galop, je traversai le village, canardé de tous côtés par les tirailleurs français, et aussitôt arrivé dans la plaine, je chargeai les Saxons avec tant de

succès que non seulement ils furent culbutés, mais que les chasseurs eurent jour, se rallièrent, balayèrent tout le village et me procurèrent un libre passage avec quelques centaines de prisonniers que je fis.

Le prince Eugène ne sut comment me témoigner sa reconnaissance. Le général Jusseffovitch me fit la grimace d'avoir su faire une chose qu'il avait crue inexécutable, et il devint encore plus furieux, lorsqu'il eut connaissance du rapport que le prince Eugène fit de cette affaire et dans lequel il disait :

**Rapport du prince Eugène de Wurtemberg :**

« 11/23 mai 1813. Village d'Hennersdorf[1].

« Lorsque les tirailleurs des 4e et 20e régiment de chasseurs y furent attaqués et pris par la cavalerie ennemie, le colonel baron Löwenstern se précipita à la tête de son détachement à travers le village de Trotschendorf occupé par les troupes ennemies; il ne se contenta pas de délivrer nos chasseurs, mais il culbuta encore la cavalerie ennemie et la fit en partie prisonnière.

« Enfin, le colonel baron Löwenstern, pendant tout le temps que dura la retraite de notre armée depuis Lützen jusqu'à la place de Schweidnitz, se trouva constamment à toutes les affaires d'arrière-garde, et donna dans toute occasion l'exemple du courage et de la plus grande intrépidité aux troupes sous ses ordres. Je considère comme mon devoir et suis heureux de pouvoir constater les exploits remarquables du colonel baron Löwenstern et de rendre à cet officier distingué, intrépide et infatigable, la justice qui lui est due.

« Prince Eugène DE WURTEMBERG. »

1. En russe dans l'original.

On ne m'a jamais tenu compte de cette affaire. D'ailleurs j'étais habitué à ne pas être encouragé, et puis les événements se succédèrent avec une telle rapidité que je ne donnai pas une très grande importance à ce petit fait d'armes.

**Jalousie de Jusseffovitch.** — Le général Jusseffovitch était jaloux de ce que j'avais entrepris et exécuté ce qu'il avait cru inexécutable, et commença dès lors à me persécuter clandestinement. Il éparpilla mon détachement sans rime ni raison et n'envoya jamais mes rapports en originaux au comte Pahlen. J'étais habitué à le voir faire par mes chefs précédents. Il prit pour son compte toutes les nouvelles, tous les renseignements que j'étais à même de lui donner, sans jamais faire mention de moi. Je continuai, malgré ces petites tracasseries, à faire ma besogne.

**Combat en avant de Lauban.** — J'eus un combat à soutenir devant Lauban. J'avais heureusement renvoyé à temps mon bataillon de chasseurs. Sans cela, il aurait été abîmé et pris ; car l'ennemi me poussait avec vigueur et ne me donna point le loisir de ralentir ma marche pour avoir pu faciliter la retraite de cette infanterie. Jusseffovitch m'avait conseillé de la placer à l'entrée d'un bois pour arrêter l'ennemi. Je n'en fis rien ; le conseil sortait d'une bouche jalouse. Il aurait été enchanté de me voir commettre cette faute. Car, comme seul j'en répondais, le reproche qu'on m'aurait fait si je l'avais sacrifiée aurait été une vraie jouissance pour lui. Aussi fut-il désagréablement surpris lorsqu'il vit que ce bataillon rentrait dans la ligne sans avoir perdu un homme et qu'il apprit que j'avais fait la besogne avec mes Cosaques et mes lanciers tartares.

Arrivé à Lauban, je brûlai le pont et je vins joindre le comte Pahlen qui occupait les hauteurs derrière Lauban, et

reçut l'ennemi à coups de canon. C'était le général Nikitin, qui dirigea l'artillerie avec beaucoup de succès.

J'eus beaucoup de peine à balayer la ville de nos traînards et maraudeurs, qui s'amusaient à piller les caves et à se griser. Plusieurs y restèrent tellement pris de vin qu'il n'y avait pas moyen de les faire marcher. Un d'entre eux se noya dans une cave; le vin était répandu partout. Ivre mort, il était tombé dans une mare de vin et s'y était noyé.

Le comte Pahlen me donna le temps de faire rafraîchir mes chevaux et mes gens, et puis il m'ordonna de côtoyer la Queiss et d'observer l'ennemi.

**Je quitte le général Jusseffovitch et je vais avec Pahlen.** — Le général Jusseffovitch, très mielleux et très doux dans ma présence, ne cessa de me faire des désagréments toutes les fois qu'il le pût. Il mit le comble au dégoût que j'avais déjà pris de servir sous ses ordres en m'envoyant continuellement des ordres d'envoyer 100 chevaux par-ci avec tel officier qu'il me désignait, 100 chevaux par-là avec tel autre, au lieu de m'indiquer tout simplement les endroits que j'avais à surveiller et à éclairer, et de laisser la répartition des officiers et de la troupe à mon choix, comme Lanskoï et Winzingerode et d'autres l'avaient toujours fait.

Je pris alors subitement la résolution de quitter un commandement qui ne me convenait plus, car je ne voulais point être la cheville ouvrière du général Jusseffovitch, et j'écrivis de suite au comte Pahlen, lui demandant de permettre que je puisse venir à son quartier-général, ce qu'il m'accorda de suite. Mais, avant d'arriver jusque chez lui, j'appris qu'il avait eu le malheur d'être blessé à la tête à Löwenberg et qu'il s'était dirigé sur Goldberg pour soigner sa blessure.

Je le suivis jusque là et je lui exposai les raisons pour

lesquelles j'avais quitté mon commandement, qui, par les fatigues et les dangers que j'avais à courir à toute heure, n'était supportable qu'autant qu'on était apprécié.

Il trouva mon raisonnement très juste et me proposa de rester avec lui, ce que j'acceptai avec plaisir.

**Envoi en partisan sur les derrières des Français.** — Mais, au même moment, le général en chef, comte de Wittgenstein, m'ayant fait mander auprès de lui, m'ordonna de prendre mon détachement du général Jusseffovitch et d'aller faire le partisan sur les derrières de l'armée française. Le général d'Auvray, son chef d'état-major, me donna ses instructions, et je partis sur-le-champ.

Le repos dont je jouissais ne fut donc que de 24 heures. Je fus donc heureusement, et avec éclat, débarrassé du général Jusseffovitch, qui fit semblant de me perdre à regret, et je le fus sans être forcé de vivre dans une inactivité qui, à la longue, aurait fini par me peser.

**Ordres donnés à Löwenstern et à Figner.** — Le comte de Wittgenstein, en me donnant ses ordres, m'enjoignit de traverser la ligne d'opérations de l'armée française, d'opérer sur ses derrières en lui faisant autant de mal que possible, de tâcher de gagner la direction de Glogau et de rester sur les derrières de l'armée ennemie autant que faire se pourrait, de repasser ensuite l'Oder au-delà de Glogau ou de me joindre au corps de Bülow ou de Woronzoff qui couvrait Berlin. Enfin, il me donna latitude entière.

Le général en chef me dit qu'il avait donné pareille commission au colonel Figner et m'ordonna de faire mon possible pour opérer notre jonction derrière l'armée ennemie et de combiner nos opérations de manière à pouvoir nous soutenir réciproquement.

Je fus très flatté de la confiance que le général en chef m'accordait. Je me dépêchai pour rejoindre notre arrière-garde, dont le général Wassiltchikoff avait pris le commandement, et je m'emparai derechef de ma brave brigade, que j'éprouvai beaucoup de peine à rassembler, tellement elle avait été éparpillée par le général Jusseffovitch.

**Marche sur Liebenthal.** — Je partis de Löwenberg où je l'avais trouvée et je me repliai sur Goldberg pour gagner de là la route de Schönau, puis Lahn, et, s'il se pouvait, Liebenthal et me trouver ainsi sur le flanc droit de l'ennemi sans qu'il s'en aperçut et de là me glisser sur ses derrières avant qu'il pût en être instruit.

**Devoirs des partisans.** — Les opérations d'un partisan ne peuvent réussir que par une grande célérité dans les marches et un secret impénétrable.

Il faut dissimuler avec tout le monde, sortir des villages par les côtés opposés à la direction que vous avez l'intention de suivre pour que les habitants ne puissent pas vous trahir et indiquer les routes que vous prenez, éviter de marcher de jour, ne jamais permettre à vos guides de retourner, les bien traiter, mais les emmener toujours avec vous sous bonne escorte. Aussi il m'arrivait souvent de mener une vingtaine de guides avec moi, qui paraissaient tous contents de cette espèce de détention.

Il faut avoir continuellement la carte à la main et savoir changer de direction dans le moment même. Rarement vous avez le temps de réfléchir, et tout doit se faire à cheval. Car vous êtes peu dans le cas de combiner d'avance ce que vous voulez faire. Votre plan doit être en grand dans votre tête ; mais l'exécution dépend de tant d'accessoires qu'il ne faut pas s'entêter de suivre telle route ou telle autre.

Tout dépend des obstacles que vous rencontrerez, des nouvelles que vous aurez, des prises que vous pourrez faire.

Le but est de faire du mal à l'ennemi, peu importe que ce soit là ou ailleurs.

En même temps, il ne faut pas oublier qu'il faut donner au général en chef des nouvelles de vos opérations et des mouvements de l'ennemi, et voilà ce qu'il y a de plus difficile.

Pour pouvoir le faire, il faut de temps en temps tâcher de gagner les flancs de l'ennemi pour de là pouvoir envoyer des officiers intelligents au quartier-général ou au premier poste de l'armée amie.

Il faut avoir le coup d'œil juste, l'amour du métier, ne pas craindre de se compromettre et surtout ne pas faire attention à chaque nouvelle que vous donnent les habitants. Avoir l'âme tranquille et de la bonne humeur, ne pas calculer les récompenses que vous pourrez en retirer, mais faire la besogne comme une chose qui vous est agréable à vous-même.

Inspirez de la confiance à vos troupes et faites-leur concevoir que c'est l'ennemi qui doit s'effrayer de vous, et non vous de lui.

Il faut bien se garder d'engager un combat inégal, c'est-à-dire si les forces sont à l'avantage de l'ennemi. Un échec entraînerait infailliblement votre ruine ou décourager ait votre monde pour longtemps.

Toute attaque doit se faire avec impétuosité. Point de réflexion. On doit tomber sur l'ennemi comme la foudre ou s'abstenir.

Même le plus grand succès ne doit point vous engager à rester sur place. De suite il faut le quitter et faire une marche forcée, et puis se reposer.

La présence d'esprit est une chose essentielle. Il faut

toujours être à la besogne et ne se laisser distraire par rien, avoir continuellement des ruses en tête pour tromper l'ennemi et les habitants et entreprendre tout de gaieté de cœur.

J'ai vu des officiers supérieurs très braves et s'étant honorablement distingués un jour de bataille ne pas savoir se mouvoir aussitôt qu'ils étaient abandonnés à leurs propres forces, et, pour vouloir tout prévoir et vouloir calculer toutes les chances, être des partisans pitoyables. Plusieurs s'en sont rendus justice et n'ont pas redemandé à commencer ce métier. D'autres, aveuglés par leur amour-propre, ont continué à demander d'être employés et n'ont fait que des bêtises. Comme personne n'est là pour les contrôler, ces bêtises restent longtemps ignorées ; mais, comme aucun exploit ne démontre leur supériorité et que leurs sous-ordres sont ordinairement leurs censeurs, on parvient quelquefois, quoique un peu tard, à avoir connaissance de leur incapacité.

Michel Orloff, qui assurément est un homme de mérite et de talent, et qui commandait un corps de partisans, avec lequel il a fait des exploits dignes d'être cités, n'avait pas le talent de ménager sa troupe. Après une course ou deux, son détachement était sur les dents. Je fus présent lorsqu'il en demanda un autre au général en chef, disant que tous ses chevaux étaient abîmés et blessés par la selle. Le comte Wittgenstein, bon officier de cavalerie, reçut très mal cette demande, et se tournant vers moi, il me demanda :

« — Et vous, qui faites le même métier, voulez-vous aussi qu'on vous change votre détachement? »

Ma réponse fut négative et, en effet, je n'avais pas un seul cheval blessé.

Michel Orloff, qui ne pouvait point opérer avec son détachement abîmé, fut forcé d'aller rejoindre le quartier-géné-

ral de l'empereur pour reprendre ses fonctions d'aide de camp de l'Empereur, car le comte Wittgenstein refusa de lui en confier un autre

**Jonction avec Figner.** — Mais revenons à mes opérations. Je rencontrai à Lahn le général Kaïssaroff, qui manœuvrait sur l'aile droite de l'ennemi. Il le côtoya toujours en prenant la direction sur Schweidnitz.

Je continuai mon mouvement sur Liebenthal. J'y trouvai Figner, avec lequel je me concertai pour opérer ensemble.

Nous résolûmes de marcher toute la nuit pour passer la Bober avant l'aube du jour. C'était le seul moyen de ne pas être aperçu par l'ennemi et de gagner la route entre Löwenberg et Goldberg.

Nous y arrivâmes sans accidents et nous nous mîmes en embuscade, Figner dans le Hayn-Wald et moi avec mes Cosaques à Heiligenberg, de manière à avoir la grande route entre nous. Nous y passâmes toute la journée et ramassâmes une centaine de prisonniers, mais sans avoir pu accrocher quelque chose de marquant.

L'ennemi ayant laissé une forte garnison à Löwenberg et même une à Goldberg, de sorte que nous ne pûmes rien entreprendre sur ces deux villes et voyant que notre position n'était pas tenable à la longue par le manque de subsistances, nous résolûmes de continuer notre route et de gagner le chemin de Bunzlau.

**Prise de deux compagnies d'artillerie. — Cruauté de Figner.** — En arrivant sur la petite Bober, je tombai inopinément sur 2 compagnies d'artillerie qui se dirigeaient sur Torgau pour se reformer. Les attaquer et les prendre fut l'affaire d'un moment. Les officiers et 150 artilleurs avec armes et bagages tombèrent entre nos mains. C'étaient tous des vieux

soldats avec des chevrons sur la manche et qui ne purent revenir de leur étonnement de se voir faits prisonniers au milieu de leur armée.

Comme je faisais moi-même l'avant-garde de mon détachement et de celui de Figner, et que je continuai mon chemin sans m'arrêter longtemps, je gardai les officiers français auprès de moi, et je renvoyai les prisonniers pour être à la queue de la colonne de Figner.

Arrivés à Neudorf, où nous résolûmes de passer la nuit, j'ordonnai à mon aide de camp ou à l'officier qui en faisait les fonctions de faire distribuer aussi des vivres aux prisonniers. Mais quelle ne fut pas mon indignation lorsqu'il m'apprit qu'il n'existait plus un seul prisonnier et que Figner, ayant profité de mon absence, les avait tous fait massacrer.

Je restai stupéfait ; j'écumai de rage et, lorsqu'il fut arrivé, je l'accablai de reproches.

Il me dit avec le plus grand sang-froid qu'il avait agi d'après sa conscience et d'après des vœux qu'il avait faits en 1812, en Russie, de ne jamais épargner aucun Français. Il voulut me convaincre de la légalité de cet acte atroce en m'expliquant les motifs qui lui avaient fait faire des vœux aussi atroces ; mais je ne voulus pas l'entendre et je le quittai avec indignation. Voyant que le mal était sans remède, je me promis bien de ne plus confier dorénavant mes prisonniers à sa discrétion.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Figner n'était cruel que pour les Français et les Polonais. Les Allemands, les Hollandais et les Italiens, il les traitait avec tous les ménagements imaginables, vidant très souvent sa bourse pour eux. Mais les malheureux Français, qui tombaient entre ses mains, ne trouvèrent jamais grâce devant sa tête exaltée.

Je passai une nuit très agitée ; car ces malheureux, massacrés impitoyablement, ne sortaient pas de ma pensée. Les

officiers français ne furent sauvés que par l'effet du hasard : car, si je les avais envoyés, comme les soldats, chez Figner, ils auraient eu le même sort. Aussi préférèrent-ils courir plutôt à pied à côté de mon cheval que d'être exposés à un traitement si cruel et si inhumain. Je leur fis donner des chevaux de paysans et les confiai plus tard à une escorte à moi, et il ne leur est rien arrivé.

Figner donnait, pour raison de sa haine contre les Français, d'avoir un jour surpris des Français dans une église russe, violant les femmes et les filles du village après en avoir crucifié plusieurs pour mieux assouvir leur brutalité. Figner arriva sur ces entrefaites dans cette église, délivra celles des femmes qui étaient encore vivantes, se jeta devant l'autel et jura de ne jamais épargner aucun Français. Il fit ensuite enfermer les prisonniers dans l'église même, et, comme elle était en bois, il la brûla. Tous périrent d'une mort terrible.

**Un déserteur russe.** — Le lendemain, on m'amena un déserteur russe, qui, armé d'un grand bâton bien ferré, faisait le brigand et dépouillait les habitants des hameaux isolés. Il avait bien mérité d'être fusillé sur-le-champ même ; mais je ne voulus point ôter aux autorités compétentes le droit de le faire exécuter. Mais, pour lui faire une bonne peur, le lieutenant-colonel Reuter et d'autres jeunes officiers imaginèrent de faire semblant de le juger de suite, de lui annoncer son arrêt de mort, de lui bander les yeux et de tirer quelques coups de fusil en l'air. La farce, qui assurément n'en était pas une pour ce misérable, eut un succès inattendu. Un simulacre de sentence lui fut lu et, aussitôt que les coups de fusil furent tirés, le condamné, qui était à genoux, se redressa avec beaucoup de sang-froid, ôta son bandeau et nous rit au nez en nous disant :

« Je me suis bien douté que vous aviez envie de vous

moquer de moi. Si vous aviez fait venir des verges, j'aurais eu bien autrement peur. »

C'était un coquin fieffé, et je suppose que plus tard on l'aura traité comme il le méritait.

De Neudorf nous nous dirigeâmes sur Primkenau, ayant appris que le maréchal Victor y était arrivé avec son corps d'armée. Je fis en chemin plusieurs centaines de prisonniers que je sus tous conserver.

**Barbarie de Figner.** — Figner très souvent se déguisait en artisan ou en paysan et, étant armé d'un fusil à vent, dont il se servait en guise de canne, devançait quelquefois la colonne déguisé de cette manière pour apprendre des nouvelles.

Nous avions fait halte à Armada-Brunn et je déjeunais avec le lieutenant-colonel Reuter, lorsque Figner revint et nous amena un prisonnier. Nous nous mîmes à le questionner : car Figner ne parlait pas le français et, comme nous étions à déjeuner par terre, le Français se mit à genoux devant nous pour mieux nous entendre.

Sur les questions que nous lui fîmes, à quel corps d'armée il appartenait, de quelle division il faisait partie, et de quel régiment, il ne sut ou ne voulut point nous donner de réponse ; il nous dit que son capitaine était un tel, et le sergent-major un tel.

Figner, qui ne voyait que de l'obstination dans ce qui réellement n'était que de l'ignorance, lui tint sa canne à vent sur la tête en l'exhortant de répondre.

L'autre assura qu'il n'en savait pas davantage. Il nomma encore le numéro de son régiment ; il soutint qu'il ne connaissait ni son divisionnaire, ni son chef de corps.

Figner alors, sans nous prévenir le moins du monde, lâcha le coup fatal, et l'homme tomba raide mort entre nous.

Nous nous attendions si peu à cet acte barbare que Reu-

ter et moi nous en fûmes stupéfaits. Nous étions sur le point de l'assommer ; mais, outre que c'était manquer contre le service et la subordination, car il était notre ancien, l'exemple eût été dangereux et blâmable ; mais encore il paraissait être incorrigible sur cet article. Nous ne pûmes que le laisser avec sa victime et le quitter avec indignation et mépris ; et je me promis bien de le quitter aussitôt que les circonstances me le permettraient.

**Grand nombre des prisonniers.** — Le nombre des prisonniers que nous étions parvenus à faire se montait à plus de 700 hommes, presque tous des Italiens, quelques Espagnols et peu de Français qui avaient échappé au massacre.

J'en pris à moi seul dans une auberge une dizaine qui s'y étaient réunis pour boire. Un paysan m'avait dénoncé leur présence. J'avais devancé seul ma troupe. Je n'eus pas assez de patience pour attendre son arrivée, et je m'approchai à cheval de la fenêtre de l'auberge, qui était basse, de sorte que je pus les sommer de se rendre sans descendre de cheval. Ils se jetèrent sur leurs armes, et l'un me coucha en joue. Mais je leur criai que, s'il osait faire feu, ils seraient tous passés au fil de l'épée. Ses camarades l'empêchèrent de tirer. Je leur ordonnai de déposer tous leurs fusils dans un coin de la chambre. Je gagnai par là du temps. Mes Cosaques arrivèrent, et alors je les fis sortir de la maison, et ils ne furent pas peu étonnés de se voir pris au milieu de leur armée. Ils m'annoncèrent qu'un général venait de passer en calèche. Je fis partir une vingtaine de Cosaques après lui. En effet, ils virent de loin une calèche courir à toute bride ; mais elle avait trop d'avance, et ils ne purent pas l'atteindre. J'appris après que c'était le général autrichien Bubna qui allait au quartier-général de Napoléon.

**Primkenau.** — Nous arrivâmes à Primkenau le soir et occupâmes le même bivouac que le maréchal Victor avait quitté le matin. Nous y trouvâmes encore quelques vivandiers et des maraudeurs qui furent pris.

Les habitants de Primkenau furent extrêmement surpris de voir des Russes sur les derrières de l'armée française. Leur joie fut extrême. Ils fournirent à tous nos besoins et nous donnèrent tous les renseignements dont nous avions besoin.

J'envoyai encore la nuit à Sprottau pour faire quelques prises ; mais, excepté quelques prisonniers, cette course n'eut aucun résultat.

**Marche sur Neustadt et Freystadt. — Mouvements de Sébastiani.** — Le lendemain, nous quittâmes Primkenau pour nous diriger sur l'Oder et observer Glogau. — Nous arrivâmes sans accident à Neustadt, où nous résolûmes de rester quelques jours, si les circonstances le permettaient. — J'envoyai mes éclaireurs jusqu'à Freystadt et Beuthen et tout le long de l'Oder jusqu'aux approches de Glogau.

Le maréchal Victor, ayant appris notre apparition sur ses communications, détacha le général Sébastiani avec toute sa cavalerie pour nous donner la chasse. Aussitôt que nous eûmes cette nouvelle, nous quittâmes subitement Neustadt et allâmes nous établir à Freystadt, d'où nous nous assurâmes d'un passage sur l'Oder, à Carolath, pour pouvoir, en cas de besoin, rejoindre notre armée.

Nous étions ainsi parvenus à traverser toutes les lignes d'opérations de l'armée ennemie sans avoir perdu un seul homme. Nous avions pris plus de 700 prisonniers, 2 compagnies d'artillerie et répandu l'alarme et la terreur dans l'armée ennemie. Notre expédition n'avait donc pas été sans résultat, et nous résolûmes de regagner notre armée : car,

tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse, et puis notre présence sur les derrières de l'armée ennemie n'étant plus un secret, il était plus que probable que les chefs ennemis ne nous souffriraient plus sur leurs communications et emploieraient tous leurs moyens pour nous expulser.

J'avais établi momentanément la communication avec le corps du général de Bülow. Un de mes détachements avait rencontré le général Borstell à Guben, et il m'engagea fortement à me joindre à lui pour attaquer le maréchal Oudinot. Mais cela m'aurait trop éloigné de la grande armée, et je dus me refuser à ses projets.

Malgré les dangers qui nous menaçaient de tous côtés, nous ne voulûmes point quitter Freystadt sans y être forcés. Nous y restâmes, ayant pris nos mesures pour ne pas être surpris.

Je m'étais logé au château du comte de Kalkreuth, gendre du comte de Haugwitz. Mes Cosaques bivouaquèrent dans son parc. Le comte me fit faire excellente chère, et nous nous amûsâmes au milieu des dangers mieux qu'il n'arrive souvent au sein de la paix et de la tranquillité.

Ce repos apparent devait être l'avant-coureur de celui dont nous devions jouir avec plus de sécurité et pour plus longtemps.

**Parlementaire envoyé par le général Roussel.** — Le général français Roussel m'envoya un colonel en parlementaire pour m'annoncer qu'un armistice venait d'être signé par les chefs des armées combattantes et m'engagea de même que Figner à ne pas continuer les hostilités.

Connaissant les ruses de guerre dont souvent les Français se sont servis avec succès, nous ne voulûmes et ne crûmes pas devoir ajouter foi à cette annonce et lui fîmes dire que nous continuerions les hostilités jusqu'à ce que des ordres authentiques de nos chefs nous autorisent à les cesser.

Il nous fit dire que, si nous ne voulions pas ajouter foi à ce qu'il nous affirmait sur sa parole d'honneur, il nous chasserait de vive force de Freystadt et nous ferait passer bon gré mal gré l'Oder, qui était la ligne de démarcation fixée par l'armistice.

Cette menace n'eut aucun effet sur nous. Je fis de suite mettre à cheval mes 2 régiments, Figner, ses escadrons et ses Cosaques du Bug, et nous engageâmes le parlementaire à nous mener à la rencontre du général Roussel pour qu'il n'ait pas tant de chemin à faire pour nous chasser. Le parlementaire, voyant que nous avions autant de résolution que de jactance, nous invita à nous tenir tranquilles et nous promit d'engager le général Roussel à ne faire aucun mouvement de son côté jusqu'à l'arrivée de l'ordre de nos chefs, qui ne pouvait tarder d'arriver. Le général Roussel en effet n'arriva point, et nous pûmes jouir de quelques jours de repos dont nous avions grandement besoin.

Il y avait à Freystadt une société agréable. L'épouse du général prussien Heister y était établie. Elle avait trois demoiselles charmantes. J'y passai presque tous les moments que j'avais à moi. Nous donnâmes un bal qui fut très animé, et nous nous amusâmes, entourés de l'armée française, comme si nous étions au sein de la paix.

Un chef d'escadron français fut envoyé auprès de moi pour régler quelques différends qui avaient eu lieu à mes avant-postes. Il était accompagné de 4 chasseurs à cheval. L'un d'eux se permit de frapper un bon bourgeois, qui vint me faire ses plaintes. Je demandai à l'officier français satisfaction, et cela sur-le-champ. Il m'assura qu'on mettrait l'homme aux arrêts. Je ne m'en contentai point et je prétendis qu'il devait de suite lui faire appliquer une dizaine de coups de sabre. Il ne le voulut pas, alléguant que ce n'était pas l'usage chez eux.

Je n'en démordis pas pour cela, et, insistant sur la loi du talion, je lui dis avec fermeté :

« Ou vous le ferez punir comme je l'exige, ou je vous expédie sur-le-champ à votre quartier-général, car je ne suis point d'humeur à souffrir que, là où je suis, on maltraite de paisibles bourgeois. »

Il était furieux ; mais, voyant qu'il n'y avait pas à marchander, il mit flamberge en main et appliqua une dizaine de coups de sabre à son chasseur, qui grinçait les dents de rage. Moi et les miens nous rîmes sous cape de cette farce, et les bourgeois me comblèrent de bénédictions.

**Notification de l'armistice.** — Mais bientôt arrivèrent des aides de camp du prince de Neufchâtel (le colonel Fontenillat) et l'aide de camp du général Barclay de Tolly (colonel Kramine) avec des ordres pour annoncer aux partisans et aux corps isolés de l'armée comme aux troupes opérant du côté de Hambourg et de Leipzig que l'armistice avait été conclu et nous donner connaissance de la ligne de démarcation qui avait été fixée par les commissaires de Neumarkt.

**Départ de Freystadt.** — Nous sûmes donc officiellement à quoi nous en tenir, et il n'y avait plus moyen de trouver un prétexte pour rester à Freystadt. Nos préparatifs étant déjà faits pour passer l'Oder à Carolath, nous partîmes le lendemain pour l'effectuer.

Avant de quitter Freystadt, je fis une excursion à Neu-Salza, habité par des frères Moraves. Sachant qu'il s'y faisait un commerce considérable, j'y fus pour faire escompter une lettre de change de 1.500 écus que j'avais sur Berlin et dont je pouvais avoir besoin pendant le repos dont nous allions jouir.

En revenant de Neu-Salza, je trouvais Freystadt déjà

occupé par la cavalerie du général Roussel. Je ne fis que changer de chevaux de poste, et j'allai rejoindre mon détachement qui, en attendant, était déjà arrivé à Carolath.

Je fis prendre des cantonnements à mes Cosaques et je partis en poste pour Lissa, où je venais d'apprendre que se trouvait le quartier-général du baron Winzingerode.

**Je suis chargé de surveiller le blocus de Glogau et la ligne de démarcation.** — Je traversai rapidement Fraunstadt et, arrivé à Lissa, je fus de suite chez le général Winzingerode, qui fut enchanté de me revoir, et, sans me permettre un instant de repos, me confia le blocus de Glogau et la surveillance de toute la ligne de démarcation. Il augmenta mon détachement d'un régiment de Cosaques, de sorte que j'eus les régiments Popoff XIII, Rebrejëff et les Cosaques de Pultava. J'établis mon quartier général à Fraunstadt.

La ligne que j'avais à observer s'étendait depuis Zullichau jusqu'à Glogau et Köben. Le colonel Prendel était à ma droite et le général Lanskoï à ma gauche.

J'avais eu l'intention de profiter de l'armistice pour aller prendre les eaux quelque part et refaire un peu mes forces, qui en avaient grand besoin ; mais le général Winzingerode me pressa si fort, me combla d'éloges et de compliments, me fit sentir la nécessité d'un homme capable de commander la ligne de démarcation et le blocus de Glogau, que je ne pus refuser d'acepter.

Je fus donc forcé de rester en activité continuelle pendant que le reste de l'armée et surtout les quartiers-généraux vivaient en vraie Sybarites.

Mon premier soin fut de faire la reconnaissance de tout mon terrain, ce qui me prit plusieurs jours. Je fis placer des piquets en bois sur toute la ligne avec des numéros, pour que mes Cosaques aient à se régler d'après ces poteaux

et je donnai les ordres les plus sévères de ne pas les dépasser et de n'être, sous aucun prétexte, en communication avec l'ennemi.

L'état de guerre continuait pour ainsi dire, sur toute la ligne : il n'y avait que les coups de fusil qui manquaient. Malgré toute la surveillance, je ne pus empêcher qu'il y eût des malentendus, et les Français, prompts à se faire justice, tirèrent sur mes Cosaques.

**Correspondance avec les généraux Mouton-Duvernet et Laplane.** — Pour prévenir des accidents de ce genre à l'avenir, j'écrivis au général français qui commandait devant moi la lettre suivante :

« Monsieur le Général,

« Je viens d'apprendre que des différends entre vos avant-postes et les miens viennent d'avoir lieu. Quelques coups de fusil ont été tirés sur mes Cosaques. Je suis intimément convaincu que cet accident a eu lieu sans votre consentement, et je vous prie, Monsieur le Général, de vouloir bien prendre la peine de m'instruire des raisons qui ont donné lieu à cet acte hostile, pour que, si les torts proviennent de mes Cosaques, je puisse les réprimer, les punir et les prévenir à l'avenir. Mais aussi, dans le cas contraire, je vous prie de donner des ordres pour qu'une pareille chose ne puisse se répéter. — Souvent des mésintelligences de ce genre donnent lieu à des inconvénients et à des désagréments qui peuvent tirer à conséquence, et voilà ce que vous, Monsieur le Général, et moi, nous devons désirer éviter.

« Je suis, etc.

« Fraunstadt, le 8/20 juin 1813. »

J'eus la réponse suivante du général Mouton-Duvernet, aide de camp général de Napoléon et commandant la division de la Jeune Garde sur l'Oder.

MONSIEUR LE BARON,

« J'aurais dû croire que la demande que j'ai fait faire par un officier de mon état-major, immédiatement après qu'un malavisé chef de poste eut permis à trois soldats de tirer des coups de fusil sur vos Cosaques aperçus dans une barque sur la rive droite de l'Oder et que l'explication, que je fis donner par le même officier à celui qui fut envoyé par vous le lendemain, devait vous avoir bien expliqué que j'avais été fâché de cet accident, qui ne pouvait avoir aucune suite.

« Aujourd'hui encore, je me fais un vrai plaisir de vous le confirmer. Je suis enchanté que le jeune officier, porteur de votre lettre (M. Bibikoff), puisse vous dire que j'ai témoigné mon étonnement de ce qu'il s'agissait encore de cet événement sans conséquence.

« Je désire, Monsieur le baron, qu'il n'y ait entre vos avant-postes et ceux de la division que je commande aucun différend mal interprété.

« Vous avez, Monsieur, des Cosaques errant dans les bois sur notre rive. Je les présume égarés, et j'ai ordonné que, dans le cas où ils seraient arrêtés, ils seraient traités avec égards pour vous être conduits.

« J'aime à croire que ces Cosaques n'ont pas passé de la rive droite à celle que nous occupons. Je saisis avec empressement, Monsieur le Baron, cette occasion de vous assurer de ma parfaite considération.

« *Le général aide de camp, général de la Garde impériale, commandant la division de l'Oder,*

« MOUTON, Baron DUVERNET.

« Au camp de Beuthen, le 10 juin 1813. »

Le lieutenant Bibikoff, que j'avais envoyé auprès du général français, me rapporta qu'il avait été parfaitement accueilli par ce dernier. Il avait dîné chez lui; il avait vu le camp de Beuthen, qui était construit en baraques très spacieuses et que leur camp avait l'air d'une petite ville.

Ce premier différend fut donc arrangé et terminé à l'amiable; mais bientôt notre correspondance devint plus sérieuse et plus fréquente, et le général Duvernet envoya mes lettres au maréchal Mortier, qui en fit des plaintes à la commission de Neumarkt.

La cause de cette correspondance animée fut que j'avais appris par mes agents secrets que plusieurs barques avec des bois de construction et de chauffage, coupés dans les bois du roi de Prusse, remontaient l'Oder pour approvisionner Glogau. Je donnai aussitôt des ordres de s'en emparer, dès qu'elles seraient arrivées à hauteur de Carolath. Les barques étaient montées par une vingtaine de fantassins français et un commissaire des guerres.

Mes ordres furent exécutés avec beaucoup d'intelligence et de zèle, et les bateliers silésiens ne demandèrent pas mieux que d'aborder de mon côté. Je fis de suite décharger les barques pour que les Français ne fussent pas en état de me les enlever de vive force, et je renvoyai le commissaire des guerres et les plantons français après les avoir fait traiter avec tous les égards possibles.

Un sous-officier volontaire prussien, qui se trouvait là par hasard, avait eu la curiosité, sans y être autorisé, d'accompagner le commissaire français, et le général Mouton-Duvernet, furieux de ce que je lui avais enlevé une partie de son approvisionnement de siège, fit arrêter le sous-officier et me menaça de ne plus me le rendre si je ne lui faisais pas délivrer le bois et les barques. De là, s'en suivit une correspondance où, de part et d'autre, nous nous

dîmes des choses peu obligeantes. Je communiquai toute ma correspondance au général Winzingerode qui approuva tout ce que j'avais fait et en fit ses rapports à l'Empereur.

Le général Mouton-Duvernet m'écrivit :

« MONSIEUR LE BARON,

« On me rend compte que vos postes sur l'Oder ont arrêté trois barques chargées de bois, remontant cette rivière et 20 militaires français qui y étaient en sauvegarde et un commissaire. L'employé chargé de leur conduite et qui a réclamé contre cela, a vu dégréer les bateaux et transporter leur gréement sur des voitures au village de Carolath.

« La navigation de l'Oder n'est point interrompue par l'acte d'armistice. Je dois donc penser, Monsieur, que le chef de poste qui a fait cette arrestation doit être blâmé, et les barques, leur chargement et les sauvegardes rendus à la rive que nous occupons pour de là continuer leur marche vers leur destination.

« J'ai cru néanmoins garder, jusqu'à l'arrivée de ce que j'ai l'honneur de vous réclamer, un officier prussien qui a accompagné l'employé jusqu'à Beuthen, et je me persuade, Monsieur le Baron, que, dès que ce qui s'est passé sera venu à votre connaissance, vous donnerez des ordres pour qu'il soit fait droit à ma demande et pour que cette chose ne se renouvelle plus sur la ligne sous vos ordres, seul moyen d'éviter à l'avenir tout malentendu et différend entre vos postes et ceux que je commande.

« J'ai l'honneur, etc.

« MOUTON-DUVERNET.

« Camp de Krolkwitz, le 20 juillet 1813. »

Je lui fis la réponse suivante :

« MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

« Je viens de recevoir le rapport que me fait l'officier qui commande le poste devant Carolath, et je ne puis assez vous exprimer combien j'ai été étonné de l'arrestation du sous-officier prussien Lorenz (qui n'est pas officier comme vous le dites) et du peu de loyauté que vous avez déployé en le mettant au cachot.

« Je le réclame, Monsieur le Général, et je vous engage à le faire mettre en liberté de suite, car M. Lorenz n'est pour rien dans l'affaire de la saisie des barques.

« Les bateliers ont dirigé leurs bateaux chargés de bois, de leur plein gré et de bonne volonté, sur la rive gauche de l'Oder. C'était le seul moyen qui fût en leur pouvoir, pour sauver la charge et les bateaux qui sont leur propriété. Elle est tombée entre vos mains par la force. La ruse vous l'a enlevée. Nous voilà donc à deux de jeu!

« Je vous ai envoyé vos soldats, qui avaient été arrêtés à cette occasion. C'était ce qui vous appartenait. Les bateaux et les bois appartiennent aux pauvres et déjà assez malheureux habitants de la Silésie, la Silésie au roi de Prusse, notre auguste Allié. Je dois, par conséquent, protéger tout ce qui lui appartient. Je ne rendrai donc ni bois ni bateaux, à moins que vous ne me fassiez tenir des ordres de la commission de Neumarkt.

« Si vous ne voulez donc pas me faire délivrer le sous-officier Lorenz, vous n'avez qu'à le faire. Lorenz a passé l'Oder sans mes ordres. Il a manqué à son devoir. Je l'aurais puni. Vous l'avez fait. Mais je dois ajouter, pour l'excuser à vos yeux, qu'il a passé la rivière pour reconduire votre commissaire, pour veiller à ce que rien ne lui

arrive et pour le garantir de tout désagrément de la part des Cosaques. Je crois que cette démarche de sa part aurait, à ce qui me semble, mérité d'autres procédés.

« Finalement, Monsieur le Général, vous êtes le maître d'user de tous les moyens qui sont en votre pouvoir, comme vous me l'avez fait annoncer par l'officier qui commande le poste devant Carolath. Moi, de mon côté, je ferai mon devoir aussi.

« J'ai l'honneur, etc.

« LÖWENSTERN.

« Fraunstadt, 13/25 juillet 1813. »

Cette lettre n'ayant pas satisfait le général Mouton-Duvernet, il me fit écrire par le commandant de Beuthen.

« MONSIEUR LE BARON,

« Comme vous n'avez point renvoyé les barques, le général de division baron Mouton-Duvernet a été obligé d'exécuter les ordres de Monseigneur le duc de Trévise et a envoyé le sous-officier Lorenz à son quartier-général. Je suppose qu'il sera conduit jusqu'à Dresde.

« Agréez, etc.

« WEDEL.

« Commandant la place de Beuthen.

« Le 26 juillet 1813. »

En même temps et par la même occasion, j'eus la lettre suivante du général Mouton-Duvernet, datée du camp de Malschwitz, le 27 juillet 1813.

« Monsieur le Baron,

« M. le général commandant à Beuthen sous mes ordres, vient de me communiquer votre lettre écrite de Fraunstadt, le 13/25 du courant.

Son contenu me prouve, Monsieur, que vous n'avez pas reçu celle que j'ai eu l'honneur de vous écrire, le 20 courant, au sujet de l'arrestation de nos barques et de la détention que j'avais ordonnée du sous-officier Lorenz, qui s'est dit sous-lieutenant. Car je ne doute pas que vous n'eussiez répondu et dans un style différent de celui de votre lettre du 13/25. Dans cette persuasion, je joins ici un duplicata de ma première lettre.

« Je me fais un plaisir de répondre moi-même à votre lettre du 13/25, et je pourrais aussi, Monsieur, me servir d'expressions aussi peu convenables que celles qu'elle renferme. Mais je pense que le langage de la raison est, en toutes circonstances, le plus convaincant.

« Je dois croire que vous avez été mal informé du fait, et je me fais un plaisir de vous l'exposer dans toute sa clarté.

« Les barques, dont il s'agit, venaient de Glogau en descendant l'Oder. Elles avaient, partout où vous avez des postes, été appelées pour exhiber l'ordre en vertu duquel elles voyageaient et avaient été laissées libres dans leur navigation.

« En remontant avec leur chargement, elles furent encore appelées au poste de Carolath ; elles s'y dirigèrent avec la même confiance.

« En abordant, les barques furent saisies et déchargées. Les soldats de planton furent arrêtés et désarmés, d'autres armes qui étaient dans les barques furent aussi enlevées. Les soldats français furent logés séparément et gardés à vue, sans pouvoir se communiquer.

« Le commissaire, porteur de l'ordre qu'il avait exhibé en descendant, crut que cette détention n'avait lieu que parce que

les soldats qui étaient dans les barques retenues n'avaient pu la présenter. Il se rendit sur la rive droite et fut un moment arrêté aussi. Ce ne fut qu'après des réflexions assez discutées qu'on consentit à le laisser revenir.

« On lui donna un sous-officier pour l'escorter et pour empêcher, comme vous le dites, qu'il ne lui arrive aucun désagrément. Il avait donc à craindre, en plein armistice, de la part de ceux qui crient à la déloyauté et à la violation du droit des gens.

« Quelle nécessité y avait-il que M. Lorenz passât la rivière ? Était-ce pour donner quelques renseignements sur les motifs de la détention de nos barques. Il n'a pu en articuler encore aucun à ce sujet. Il n'avait donc rien à faire sur la rive gauche.

« J'eus l'honneur de vous écrire aussitôt que j'eus connaissance de cet événement et de vous prévenir que je gardais par représailles M. Lorenz, jusqu'à ce que les bateaux et les soldats de planton me seraient rendus.

« Ce ne fut que le lendemain, à dix heures du soir, que les soldats furent rendus ; mais on a gardé leurs armes et leurs munitions. De quel droit ? Est-ce aussi du droit des gens et par loyauté ? Je vous le demande, Monsieur le baron.

« Il ne m'appartient pas plus qu'à vous, Monsieur le baron, de décider si les barques que vous avez arrêtées vous appartiennent parce qu'elles sont de la Silésie. Il me serait facile de réfuter votre sophisme par un raisonnement plus exact. Je me bornerai à vous dire que les autorités chargées de décider seront informées de ces détails et prononceront, et que vous serez comme moi, Monsieur, tenu de faire exécuter les ordres qui seront donnés à ce sujet, et vous verrez, Monsieur, que ceux que j'en chargerai feront leur devoir, comme vous me dites vouloir faire le vôtre.

« Jusque là, Monsieur, je me crois autorisé à garder par

représaille le sous-officier Lorenz et à vous déclarer qu'il ne sera renvoyé à son poste que lorsque les barques, leur gréement et leur chargement, les armes et les munitions provenant des soldats que vous avez fait désarmer et celles faisant partie du chargement des barques m'auront été rendues ou me seront annoncées devoir l'être, et qu'en attendant ce moment, que je désire être prompt, M. Lorenz sera traité avec tous les égards dus à un officier ; car je pense que c'est par erreur que vous le dites sous-officier, ne pouvant pas présumer qu'un homme gradé, envoyé comme devant garantir notre commissaire de tout désagrément, puisse mentir.

« Vos postes ont retenu sur la rive droite les bateaux qui jusqu'ici avaient servi aux passages des habitants qui ont des bestiaux de votre côté. Dans nos relations précédentes, Monsieur, nous avions trouvé avec vos postes plus de moyens de bien s'entendre pour l'utilité des habitants. Je ne sais ce qui peut avoir donné lieu à ce changement. J'ai la certitude que nous n'avons sous ce rapport rien à nous reprocher.

« Je désire, Monsieur le baron, que la bonne intelligence, qui devait rendre l'armistice avantageux aux habitants, puisse se rétablir entre vos postes et les miens. Je ferai pour cela tout ce que mon devoir me permettra.

« Je saisis, Monsieur, cette nouvelle occasion pour vous réitérer les expressions de mes sentiments de la plus parfaite considération.

« MOUTON, baron DUVERNET,
« Commandant la 1re division de la Jeune Garde. »

Cette lettre, moitié mielleuse, moitié insolente ne fut pas réfutée par moi; car cela aurait entraîné une guerre de plume qui aurait été sans but. J'écrivis donc, en réponse à cette lettre, celle qui suit:

« MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

« Comme je n'ai plus à décider sur le sort des barques et de leur chargement, je vous prie, Monsieur, de ne plus vous adresser à moi par rapport à cette matière.

« Je n'ai point eu l'honneur de recevoir votre lettre du 20 courant; mais celle que vous me faites l'honneur de m'écrire aujourd'hui pourrait briller dans une belle collection de lettres tant par la beauté de son style que par sa clarté et sa tournure élégante ; mais elle a manqué son but en voulant m'indiquer les termes ou expressions desquelles je devrais me servir dans les miennes. Je n'ai que l'ambition de bien exprimer une seule pensée, c'est qu'à la menace et à l'attaque j'opposerai la défense.

« Je saisis, etc., etc.

« LÖWENSTERN. »

« Fraunstadt, le 15/27 juillet 1813. »

J'eus aussitôt la lettre ci-dessous :

« MONSIEUR LE BARON,

« Aucune des lettres que j'ai eu l'honneur de vous adresser n'a porté le caractère des prétentions ni de la menace. Celle du — courant, à laquelle vous répondez par la vôtre du — devrait donc, sous ce rapport, être exempte de votre critique. Je vous y exposais un fait tel que vous le connaissez.

« Celle du — courant vous donnait de nouveaux détails sur ce même fait. J'avais le droit d'y réclamer la réponse à ma précédente, et je n'attribuerai l'aigreur qui avait dicté celle que vous me fites l'honneur de m'adresser le — qu'au défaut de la connaissance du contenu de la mienne du —. Il

me serait bien permis de demander pourquoi le poste de Carolath ne vous la fit pas parvenir.

« J'aime à être persuadé, Monsieur, que, si ce que j'ai eu l'honneur de vous proposer dans une autre lettre de ce jour peut avoir lieu, nous n'aurons à l'avenir et pendant le temps que durera l'armistice que des relations claires et agréables. Je désire.

« Agréez, etc.

« MOUTON, baron DUVERNET.

« Camp de Krolkwitz, le 16/28 juillet. »

Pendant que nous étions à nous guerroyer par écrit, je reçus l'ordre du général Winzingerode d'aller à Guhlen pour escorter le roi de Prusse le long de mon cordon. Il devait arriver de Reichenbach pour aller à Berlin.

J'y arrivai quelques heures avant le roi et, ayant tout disposé pour sa réception, je l'attendis patiemment.

Sa Majesté ne tarda pas à arriver et on lui changea les chevaux de suite.

Je lui fis mon rapport, et, lorsqu'il apprit mon nom, il me demanda si j'étais le même qui, avant la bataille de Lützen, avait défendu le défilé de Kösen, et, sur ma réponse affirmative, il me remercia d'avoir rendu justice à la bravoure d'un de ses gardes du corps, se rappela même son nom (Petri) et me dit :

« C'est le premier Prussien qui, dans cette campagne, a eu la petite croix de Saint-Georges. C'est par vous et je vous en remercie. »

Je fis une profonde révérence et, les chevaux étant attelés, je m'élançai sur mon cheval pour l'escorter avec 50 cosaques.

A la sortie du village, il me fit signe de m'approcher, me

remercia et m'ordonna de ne pas continuer mon chemin. Je ne me le fis pas répéter deux fois, et après avoir salué le général Suchtelen et le ministre anglais Thornton, qui suivaient le roi, je revins à Fraunstadt, où je trouvai encore une lettre du général Mouton-Duvernet, du contenu suivant :

« Au camp de Krolkwitz, le 16/28 juillet 1813.

« MONSIEUR LE BARON,

« M. l'officier Lorenz ayant dit à S. Exc. le maréchal duc de Trévise qu'il promettait que, dès qu'il serait rendu à son poste, il obtiendrait que tout ce qu'on retient à nous au poste de Carolath nous fût rendu; d'après cela, Son Excellence m'autorise à renvoyer cet officier si je le juge convenable.

« Je saisis, Monsieur, avec empressement cette occasion, pour vous prouver que je n'ai jamais eu l'intention de cesser de mettre, dans les relations avec vos postes, la franchise et la bonne foi si naturelle aux hommes de notre état.

« Je suis pleinement convaincu, Monsieur, que, dès la réception de ma lettre, vous donnerez des ordres pour que les armes et les munitions qui nous appartiennent et qui, je crois pouvoir le dire, ont été injustement retenues au poste de Carolath, me soient aussitôt renvoyées.

« Quant aux barques, comme j'en ai référé aux commissaires belligérants placés à Neumarkt en suite du traité d'armistice, nous attendrons leur décision.

« Comme je désire bien sincèrement, Monsieur, voir cesser toutes ces tracasseries qui, depuis quelques jours, ont eu lieu à nos avant-postes et que tout ce qu'on peut s'écrire à ce sujet entraîne toujours des longueurs et souvent même

des malentendus, je vous propose un rendez-vous sur la presqu'île de l'Oder, située au-dessus de Beuthen.

« J'ai la conviction que les résultats de cette entrevue seront aussi satisfaisants pour vous que pour moi. Vous pouvez, Monsieur, me désigner le jour et l'heure.

« Recevez en attendant, etc., etc.

« *Le général, adjudant-général, commandant par intérim la 1re division de la Jeune Garde,*

« MOUTON, baron DUVERNET. »

D'après le contenu de cette lettre, je pus m'apercevoir que ma dernière avait pleinement fait son effet, et comme mes opérations avaient été approuvées par mes chefs, qu'on y avait même remarqué du zèle et de la vigilance, je fus bien soutenu par le général Winzingerode, qui en avait référé à l'Empereur, qui lui avait temoigné sa haute satisfaction de ma conduite.

En outre, les commissaires de Neumarkt, chargés de l'examen des affaires, la résolurent tout en ma faveur, et j'eus l'ordre de ne rendre ni barques, ni chargement.

Je donnai connaissance au général Winzingerode de l'entrevue que le général français me demandait. Il m'autorisa à l'accepter, et je répondis la lettre suivante au général Mouton-Duvernet.

« MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

« Une absence de quelques jours m'a empêché d'avoir le plaisir de vous répondre de suite aux deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

« J'accepte volontiers l'entrevue que vous me proposez. Je

serai demain matin à Carolath, et je vous prie de me fixer l'heure où je pourrai avoir l'honneur de vous voir.

« Agréez, etc., etc.

« LÖWENSTERN.

« Fraunstadt, le 18, 30 juillet 1813. »

Le maréchal duc de Trévise m'avait en même temps écrit une lettre très polie, dans laquelle il me pria de faire ses compliments au général Winzingerode. On voyait qu'il désirait être agréable à ce général, qu'il avait connu et même protégé lors de sa détention à Moscou. Et tout me fit présumer que Napoléon, ayant eu connaissance de cette affaire, avait été mécontent et avait ordonné à ses généraux de vivre en bonne intelligence avec nous.

J'envoyai cette lettre en original au général Winzingerode, qui répondit lui-même au duc de Trévise.

Je partis la nuit même pour Carolath, pour y être à l'aube du jour. Au moment où je faisais ma toilette, je reçus la lettre suivante :

« Au camp de Krolkwitz, le 19/31 juillet 1813.

« MONSIEUR LE BARON,

« Je regrette beaucoup qu'une indisposition me prive du plaisir de faire personnellement votre connaissance et d'avoir l'honneur de m'entretenir avec vous, comme j'en avais le projet.

« Voulant cependant profiter de l'offre que vous me faites par votre obligeante lettre de ce jour, je charge M. le colonel baron Sémery, chef de l'état-major de la division que je commande, d'avoir l'honneur de vous voir vers les huit heures du matin, dans la presqu'île en face de Beuthen, et

de vous exprimer tout ce que je pense sur ce qui doit contribuer à éviter même la plus petite tracasserie et les malentendus entre vos avant-postes et les miens.

« J'apprendrai avec plaisir, Monsieur, que les résultats de cette entrevue auront été tels que nous pouvons le désirer.

« J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le Baron, d'agréer mes sentiments de la plus parfaite considération.

« MOUTON, baron DUVERNET. »

Je me rendis à huit heures précises vis-à-vis de la presqu'île de l'Oder. Je n'eus pas un moment de défiance. L'idée d'un guet-apens n'entra jamais dans ma tête. Je me mis dans une nacelle avec deux Cosaques, au même moment que l'officier français partait de l'autre rive, et nous arrivâmes ensemble à l'île.

Il avait deux voltigeurs armés avec lui. Notre connaissance fut bientôt faite. C'était un homme très aimable et de bonne compagnie, et nos affaires furent bientôt réglées, à l'exception des barques et du bois que je ne rendis point.

Nos affaires terminées, nous causâmes de cent mille choses, de Paris, de Tchernitcheff qu'il connaissait beaucoup et, à la fin, il m'avoua qu'on s'était entièrement trompé sur mon compte chez eux; que d'après mes lettres et mes actions, on avait cru que j'étais un homme à grande barbe, fort méchant, à figure tartare; qu'il était tout étonné de me voir avec une figure tout à fait européenne.

« A juger d'après vos lettres, me dit-il, nous avions cru trouver en vous un homme difficile et dur à traiter et, vous voyant à présent si coulant et si poli, je commence à croire que les torts sont de notre côté. »

Je l'assurai que je ne faisais strictement que mon devoir,

que j'exécutais avec vigueur ce que je croyais être juste, mais que du reste, j'étais l'ennemi de la chicane et des tracasseries, et surtout d'une pédanterie minutieuse, et la preuve en était que je m'étais de suite rendu à l'invitation du général, et que l'avenir prouverait que je suis très accommodant, pourvu toutefois qu'on voulût bien ne pas me menacer. Car alors je devenais intraitable et ne connaissais plus de mesure.

Nous nous séparâmes très contents l'un et l'autre, et, depuis cette entrevue, il n'y eut jamais de différends entre nous. Mais des prétentions du gouverneur de Glogau commencèrent à se manifester, et la guerre de plume commença de plus belle de ce côté.

C'était le général de division Laplane qui commandait la forteresse de Glogau. Le rayon déterminé par l'acte d'armistice était d'un quart de lieue d'Allemagne. Il prétendit occuper une lieue de France. Je m'y opposai, et voilà les discussions et les disputes à l'ordre du jour.

Ayant appris à ne pas pouvoir en douter qu'il avait l'intention de gagner du terrain sur moi, je lui écrivis :

« Monsieur le Général,

« D'après le rapport que vient de me faire M. le capitaine de Kalitcheff, je vois avec peine que vous avez l'intention d'occuper plus de terrain que je n'ai l'ordre de vous en céder. Il m'est permis de placer ma chaîne d'avant-postes à un quart de lieue d'Allemagne de la place que vous commandez; mais pour vous prouver, Monsieur le Général, que je ne suis nullement porté à mettre des obstacles dans des circonstances où les résultats ne peuvent être que de grandes conséquences, j'ai donné l'ordre à M. de Kalitcheff de s'arranger avec l'officier que vous chargeriez de régler

cette affaire, et je lui ai prescrit de ne pas marchander sur 100 toises de plus ou de moins et de vous annoncer, Monsieur le Général, que les villages de Lengenberg (Lerchenberg), de Raabsen et la hauteur devant Tschopitz devaient être nécessairement occupées par mes avant-postes.

« Je vous prie donc, Monsieur le Général, de donner vos ordres d'évacuer ces villages et la hauteur qui, d'après l'acte d'armistice, me reviennent de droit.

« J'ai l'honneur, etc., etc.

« LÖWENSTERN.

« Fraunstadt, 23 juillet 1813. »

Après plusieurs écrits de part et d'autre, je fus autorisé de la part du général Winzingerode, de proposer une entrevue au général Laplane pour terminer nos différends verbalement. Je lui écrivis à ce sujet et voilà ce qu'il me répondit :

« MONSIEUR LE BARON,

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre de ce jour. Me trouvant indisposé depuis quelques jours, je regrette infiniment d'être privé du plaisir de me rendre auprès de vous. Je désirerais pouvoir vous recevoir dans la place ; je ne puis me le permettre sans les ordres de S. M. l'empereur. J'aurais été flatté de faire votre connaissance. J'espère être plus heureux dans une autre occasion, et, si elle se présente, je la saisirai avec empressement.

« J'envoie près de vous M. le major Coste, accompagné de M. Martin, chef d'état-major, et M. le commandant du génie Deluvet pour fixer les limites du terrain, qui doit rester neutre d'après les clauses de l'article 6 de l'armistice.

« Je saisis cette occasion, Monsieur le Baron, pour vous

faire l'offre de mes services et vous prie de disposer de moi pour tout ce qui pourra vous être agréable, le village de Lerchenfeld étant un lieu dénué de ressources.

« Agréez, etc.

« Baron LAPLANE,
« Général de division, gouverneur de Glogau. »

Le général Renny, chef de notre état-major, étant venu à Fraunstadt pour inspecter la ligne de démarcation, partit avec moi pour Glogau, et l'entretien eut lieu à Lerchenberg ou (Lerchenfeld). Plusieurs officiers français, curieux de voir des Cosaques de près, accompagnaient les envoyés du général Laplane. Nos différents se terminèrent à l'amiable et, après nous être accablés réciproquement de politesses, nous nous séparâmes.

J'occupai de suite mes villages et la hauteur de Tschopitz, et depuis je n'eus que des relations agréables avec le général Laplane qui, plus doux de caractère que le général Duvernet, avait, dès le commencement de nos différends, mis plus de douceur et de liant dans sa manière d'agir et d'écrire. Il avait un frère, prisonnier de guerre en Russie. Il me fit remettre une lettre pour lui par son aide de camp, M. Bernady et m'écrivit une lettre très obligeante.

Le reste du temps que dura l'armistice, je le passai sans avoir beaucoup d'occupation, mais dans une tranquillité agréable et qui contrastait singulièrement avec l'agitation pendant laquelle j'avais vécu pendant toute la campagne.

Excepté les fréquentes courses que je fis le long de la ligne de démarcation et les soins que l'approvisionnement de mes trois régiments demandait, j'eus assez de loisir pour m'occuper de moi et me procurer quelques jouissances personnelles.

Excepté quelques courses que je fis à Lissa, où était le

quartier-général du baron Winzingerode, je ne bougeai pas de Fraunstadt; j'étais bien logé, bien nourri. Une partie de mes chevaux de selle et de mes équipages, qui s'étaient séparés de moi depuis la bataille de Lützen, vinrent enfin me rejoindre, et j'eus la jouissance d'avoir 15 chevaux de selle réunis, les uns plus beaux que les autres, de voir comme ils prospéraient d'un repos peu habituel et de m'amuser de leurs bonds et sauts. Je crois que j'étais l'officier le mieux monté de l'armée. Les haras du roi de Saxe n'y avaient pas peu contribué.

**Lettre du grand-écuyer du roi de Saxe.** — La lettre que je reçus du grand écuyer du roi de Saxe prouve que je n'avais pas mal choisi. Je la joins ici comme pièce curieuse.

« Monsieur le Baron et très honoré Colonel,

« Le 14 avril, d'après le rapport qui m'a été adressé par le directeur du haras de Wendelstein, vous y avez réquisitionné et vous êtes fait remettre les 2 étalons et les 3 juments portés sur l'état ci-joint. Ce choix, qui me révèle votre œil de connaisseur, me touche énormément, parce qu'on ne produit pas souvent de pareils animaux.

« Mais comme il s'agit d'une propriété du roi et comme chacun de ses sujets est intéressé à l'amélioration de la race chevaline, il est assez naturel que je me croie en droit de vous présenter une requête à ce sujet.

« Le cheval blanc *Gigante*, élevé à Merseburg, était ma gloire et mon orgueil. Le cheval noir *Gaillardo* n'aurait pas dû se trouver au haras du duc de Weimar, à Allstadt; c'est par passion d'amateur que je l'ai gardé à Wendelstein, fait que mes supérieurs pourraient me reprocher. Pour toutes ces raisons, j'ose espérer que vous voudrez bien, par bien-

veillance pour moi, consentir à me restituer ces deux étalons, en échange desquels je suis tout prêt à vous donner la jument alzane *Giganta*, que vous avez vue à Wendelstein, qui est mieux dressée et capable d'un meilleur service.

« Agréez, etc.

« Jean-Guillaume Traugott VON KÖNNERITZ.

« Merseburg, 17 avril 1813. »

On sentira aisément que je ne rendis point les chevaux et que j'avais beaucoup de plaisir à montrer ce qui faisait la gloire de M. de Könneritz.

**Figner et sa légion italienne.** — Figner, dont le détachement avait été dissous et dont tous les escadrons rentrèrent à leurs régiments respectifs, s'était mis en tête de former toute une légion hispano-italienne et obtint à cet effet l'autorisation du général Barclay de Tolly. Il mit une activité incroyable à organiser ce corps et réussit au-delà de toute attente. Il avait réuni 7 à 800 hommes, tant prisonniers que déserteurs. Le général Barclay l'avait autorisé à choisir des officiers dans l'armée pour les commander, et il était parvenu à habiller ses hommes d'uniformes, couleur verte, collet noir brodé d'argent. Sur leurs casques, il était inscrit en grosses lettres : *Légion de la Vengeance*.

Figner parlait très bien l'italien et se berçait de l'espoir de grossir et d'augmenter sa troupe dès que la campagne aurait commencé. Il rêvait de délivrer l'Italie du joug de Napoléon et, avec cette poignée d'hommes, il conçut le projet d'entrer en Italie et d'insurger tout le pays.

Nous rîmes souvent de ses châteaux en Espagne; mais nous ne pûmes nous empêcher d'admirer l'activité et la persévérance qu'il déploya pour organiser et discipliner cette troupe.

Quoique différant de principes en beaucoup de choses, j'étais d'accord avec lui sur bien d'autres. Ni lui, ni moi, nous n'étions parcimonieux. L'or n'était pour nous qu'un moyen, et le plaisir, un besoin, dès que le temps et les circonstances nous étaient favorables.

Nous nous associâmes pour donner plusieurs bals aux dames de la ville et des environs. Le général Winzingerode vint de Lissa avec sa suite et son état-major, la comtesse Manteuffel avec son mari, le général Lanskoï, Léon Narischkine, Serge Wolkonsky, le général Renny, etc., etc. Enfin nous eûmes le plaisir de réunir beaucoup de jolies Polonaises, et l'on s'amusa beaucoup. Une de ces jeunes Polonaises me fit perdre pour un moment le repos de mon cœur. Elle était très bien élevée, avait beaucoup d'esprit et, je l'avoue, je la quittai, elle et Fraunstadt, à regret.

**L'armistice et la réorganisation de l'armée.** —Tout le temps que dura encore l'armistice, je filai des jours doux et paisibles, et je me refis entièrement des fatigues et tracasseries qu'une campagne active ne m'avait pas épargnées. — Bientôt ce calme, précurseur de l'orage, devait cesser. L'activité, avec laquelle notre armée se réorganisa était incroyable. Des dépôts, des bataillons de réserve, des recrues, des chevaux de remonte nous arrivèrent successivement et sans interruption.

Et si jamais Napoléon fit une faute, ce fut celle de ne pas avoir conclu la paix alors. Il ne s'était pas arrêté à temps à Smolensk et s'arrêta mal à propos à présent. Ou il devait faire la paix de suite, ou nous pousser l'épée dans les reins jusqu'à la Vistule.

La marche savante que nous avions faite sur Schweidnitz et qui ressemblait à la fameuse marche de flanc de Kalouga, lui en imposa probablement ; mais il aurait toujours pu faire

avec un ou deux corps une pointe jusqu'à la Vistule, débloquer les places et puis attendre les événements.

La politique lui fit faire une faute énorme. La Prusse et l'Autriche en profitèrent, et l'histoire aura de la peine à croire qu'après deux batailles perdues, celle de Lützen et celle de Bautzen, nous fûmes plus forts que nous ne l'avions jamais été.

Les négociations s'entamèrent. Un congrès devait avoir lieu à Prague et ne se réunit que pour la forme. En attendant, les marches et contre-marches furent sans fin. La Prusse se leva en masse. L'Autriche était sous les armes.

**L'entrevue de Trachenberg.** — Une entrevue eut lieu entre l'empereur de Russie, le roi de Prusse et Bernadotte, prince royal de Suède, à Trachenberg. Ce dernier eut le commandement d'une armée composée des corps de Winzingerode et de Woronzoff, de ceux de Bülow et de Tauenzien et d'un corps de 25.000 Suédois sous les ordres du maréchal Stedingk. Elle fut nommée l'armée du Nord de l'Allemagne.

Le prince de Schwarzenberg eut le commandement de la grande armée et eut sous ses ordres tous les corps autrichiens, les corps du général Barclay et du comte de Wittgenstein, les gardes russes et prussiennes et le corps de Kleist.

Le général Blücher commandait l'armée de Silésie, composée des corps de Sacken et de Langeron et de celui d'York.

Le grand quartier-général était à Reichenbach ; le général Barclay commandait en chef toute l'armée russe.

**Conséquences de l'armistice pour Napoléon.** — L'armistice avait eu des résultats étonnants pour la coalition.

Napoléon avait dû croire l'accorder pour improviser une

paix comme celle qu'il avait accordée à Tilsitt et à Vienne et après la bataille de Marengo. Tous ses calculs se trouvèrent erronés.

L'Autriche avait offert sa médiation. C'est elle qui avait proposé et demandé un armistice. Elle avait bien calculé qu'il lui fallait ce laps de temps pour terminer ses armements et être en situation de déclarer la guerre à Napoléon, dans le cas qu'il n'accepterait pas la paix qui lui était offerte.

La Russie trouvait aussi son compte dans l'armistice parce qu'elle gagnait du temps pour faire arriver ses renforts, et la Prusse conservait d'abord son territoire qu'elle aurait été forcée d'abandonner, et par là elle restait maîtresse de toutes ses ressources.

Les trois puissances étaient décidées à renforcer et à organiser leurs armées au-delà de ce qu'on avait fait et vu jusqu'à présent, connaissant par l'expérience que, dans les circonstances actuelles, il fallait nécessairement développer plus que des forces ordinaires.

Les armées russe et prussienne n'osaient pas se flatter que, telles qu'elles étaient avant l'armistice, elles pouvaient espérer être victorieuses. L'armée russe aurait apparemment passé sur la rive droite de l'Oder. Qu'aurait fait alors l'armée prussienne? Il est difficile de croire qu'elle se serait séparée de l'armée russe! Et une bataille perdue sur la Vistule aurait eu des suites incalculables.

Tel était l'état des choses avant l'armistice. Il fut heureusement conclu, et tout changea de face.

L'Autriche et la Suède se rangèrent de notre côté et nous eûmes dans la balance 225.000 hommes de plus.

Nos réserves et nos renforts, qui eurent le temps d'arriver, doublèrent nos forces, et la Prusse fit des efforts dont l'histoire n'offre presque pas d'exemples.

L'armistice fut donc, sous tous les rapports, très avanta-

geux aux alliés, un grand bonheur pour la Prusse et sauva l'Europe.

On pourrait se demander qu'est-ce qui a pu décider Napoléon à conclure un armistice aussi désavantageux pour lui et dans un moment où toutes les chances étaient en sa faveur. Napoléon avait passé par l'école du malheur. Il avait commencé la campagne avec un faible espoir de réussir. Cependant il avait espéré terminer la guerre par une victoire décisive. Il s'était trompé, quoique deux fois victorieux. Ses victoires n'avaient eu aucun ou presque pas de résultats, et cela parce qu'il manquait presque totalement de cavalerie.

Les Prussiens se rapprochèrent de leurs ressources de même que les Russes, et les levées en masse lui en imposèrent, et ce qui mit le comble à sa perplexité, ce fut la marche de flanc de Liegnitz à Schweidnitz. Il se rappela celle qui avait préparé sa perte, en 1812.

Il savait à n'en pas douter que l'Autriche armait, et, en combinant cette marche de Schweidnitz avec les armements de l'Autriche, il crut découvrir un plan concerté.

Il pensa alors devoir agir avec précaution et s'arrêta sur l'Elbe, d'abord pour couvrir ses conquêtes, ensuite pour aguerrir ses soldats et faire agir la diplomatie.

Les plénipotentiaires ou commissaires des armées belligérantes s'étaient réunis à Neumarkt. C'étaient : pour la Prusse, le lieutenant général Kleist et le lieutenant-colonel Valentini. Pour la Russie, le lieutenant général et aide de camp général de l'empereur, comte Schouvaloff et le colonel Michel Orloff. Pour la France, le général de division comte Dumoustier et l'aide de camp de Napoléon, comte Flahault.

On crut un moment à la paix. Personne chez nous ne la désirait.

Toutes nos espérances en commençant la campagne de 1813

avaient été détruites par la perte des batailles de Lützen et de Bautzen.

Beaucoup de sang avait été répandu. Des lauriers avaient été cueillis ; mais tous ces efforts avaient été infructueux et, quoique Napoléon n'eût pas remporté des victoires décisives, il avançait, et il parut un moment que son étoile recommençait à l'éclairer et à briller.

# CINQUIÈME PARTIE

## CAMPAGNE D'AUTOMNE DE 1813

**Le plan de campagne. On se prépare à la reprise des hostilités.** — L'armistice déclinait vers sa fin. — Les plénipotentiaires français n'étaient pas encore arrivés à Prague. Les mouvements de l'armée commençaient. Le corps du baron de Winzingerode, dans lequel je servais, eut ordre de marcher sur Berlin. C'est là que je rencontrai l'armée du Nord.

C'était à Trachenberg que le plan de campagne avait été tracé par l'empereur de Russie, le roi de Prusse, Bernadotte et les envoyés d'Autriche et de l'Angleterre.

Il fut décidé que le prince royal de Suède détacherait un corps de 15 à 20.000 hommes contre le maréchal Davout et qu'il réunirait environ 70.000 hommes, Russes, Prussiens et Suédois, aux environs de Berlin; qu'il devrait, aussitôt après l'armistice, avancer sur l'Elbe et la passer entre Torgau et Magdebourg et se diriger droit sur Leipzig.

**Bernadotte.** — Le fait était curieux de voir un ancien maréchal de France, camarade de guerre de Napoléon, se placer en ennemi vis-à-vis de lui.

C'étaient des motifs bien puissants qui engagèrent Bernadotte dans cette lutte formidable. Il avait une agression

à repousser, la réunion de la Norvège à opérer et l'indépendance de l'Europe à rétablir.

La Suède, par un traité qu'elle avait conclu avec la Russie et l'Angleterre, s'engagea à mettre une armée de 30.000 hommes en campagne, tandis que ces puissances lui garantissaient l'union de la Norvège.

Le prince royal de Suède prit le commandement de l'armée. La position de l'armée du Nord se trouva trop avancée en comparaison de celle des autres armées, et le célèbre général Moreau le fit remarquer à Bernadotte, et les généraux prussiens eux-mêmes croyaient qu'il serait impossible de sauver Berlin, qui se trouvait dans le rayon de l'ennemi. Ils comparaient cette ville à une vieille prostituée qui ne méritait pas qu'on fît des efforts pour elle et déclaraient qu'il fallait l'abandonner.

Bernadotte ne céda point et comprit avec son coup d'œil d'aigle que cette prostituée était néanmoins le dépôt général des ressources matérielles de la Prusse et le foyer de l'enthousiasme de ses peuples, et le centre d'où l'impulsion de la défense du royaume devait se communiquer. — Le prince royal de Suède avait trop de pénétration pour ne pas sentir l'urgence de la sauver.

Il résolut donc de se porter en avant, de gagner du terrain et d'arracher à l'ennemi l'initiative des mouvements et l'avantage qui en résulte. Le plan fut couronné d'un succès complet. Cette campagne du prince royal de Suède sera toujours un objet d'étude pour les généraux destinés à commander des corps d'armée, tant par la pénétration avec laquelle il devina les mouvements de l'ennemi que par la promptitude à les déjouer, la sagesse des dispositions et la célérité de leur exécution, la prudence ou bien l'audace qu'exigeaient les circonstances, la clarté du style des ordres, qui ne compromet point les subordonnés, et cette loyauté qui laisse aux

chefs de corps une latitude nécessaire et n'indique que les grands mouvements stratégiques, faits seuls dignes d'occuper la pensée d'un chef, une sollicitude pour le bien-être des soldats ainsi que pour les habitants du pays, tout enfin ce qui constitue le grand guerrier, le sage politique et l'ami de l'humanité.

Tous les préparatifs se firent avec le plus grand secret. Les chefs seuls furent instruits des directions que prendrait la troupe.

**Ordres donnés à Löwenstern. — Marche sur Francfort-sur-l'Oder.** — J'eus l'ordre de remettre la ligne de démarcation et le blocus de Glogau au général Lanskoï, de réunir après cette remise tout mon monde et de marcher sur Francfort-sur-l'Oder.

**Le général Lanskoï.** — J'eus beaucoup de plaisir à revoir le général Lanskoï, qui arriva bientôt lui-même à Fraunstadt pour prendre les renseignements nécessaires sur le blocus de Glogau et sur la tenue de la ligne de démarcation que j'allais lui remettre. — Je l'avais perdu de vue le jour même de la bataille de Bautzen. Je l'aimais beaucoup, et le temps que j'ai servi sous ses ordres, ne s'effacera jamais de ma mémoire. — Il était jeune, brillant, très bel homme, brave jusqu'à une intrépidité jointe à beaucoup de bon sens. Il électrisait tous ceux qui servaient sous ses ordres. Vif et très emporté, il détestait les longueurs et les lambineurs. La résolution la plus prompte était toujours celle qui lui convenait le mieux, et il aimait à voir de l'énergie et de la résolution chez les autres. Jaloux de personne, il rendait justice à tous ceux qui le méritaient et aimait à les faire valoir. Je le quittai avec regret et je continuai ma marche d'après mes instructions par Unruhstadt, Zullichau, Cramer-

born et Gaudern sur Francfort-sur-l'Oder, où je devais m'arrêter pour attendre l'arrivée du général Winzingerode.

En chemin, je m'arrêtai un jour au château de la princesse de Hohenzollern, sœur de la princesse de Sagan. Elle y était dans le plus grand incognito, elle était accompagnée par le comte de Nostitz, qui entra plus tard à notre service et avec lequel je me suis lié depuis intimement.

**Francfort-sur-l'Oder.** — A Francfort-sur-l'Oder, j'attendis l'arrivée du général Winzingerode. Je parcourus le fameux champ de bataille de Cunersdorf, et aussitôt que le général en chef fut arrivé, je reçus l'ordre de marcher sur Berlin par Münchenberg.

J'eus l'ordre de passer la Sprée à Köpenik, de laisser Berlin à ma droite et de me diriger sur Teltoff, Saarmund, Belitz et Treuenbrietzen.

**Le général Moreau.** — Ne voulant pas passer si près de Berlin sans avoir vu cette ville, je pris des chevaux de poste et j'allai y passer quarante-huit heures. Le général Moreau venait d'y arriver et j'étais bien aise de voir de près cet homme remarquable. — Je me logeai à l'hotel de Saint-Pétersbourg sous les Tilleuls et je fis la connaissance de la fameuse M^me^ de Lichtenau, chez la maîtresse de l'hôtel que j'habitais. Ce n'était plus cette belle femme qui avait tourné la tête au défunt roi. C'était une vieille commère qui avait encore quelques restes de beauté.

**Ordre de me rendre d'urgence à Treuenbrietzen.** — Le général Winzingerode, que j'avais rencontré à Berlin, me donna l'ordre de me dépêcher d'arriver à Belitz et à Treuenbrietzen pour prendre le commandement de la ligne de démarcation sur la frontière de Saxe.

Me voilà donc derechef avec la même besogne sur les bras que j'avais eue sur l'Oder.

Je me mis de suite en communication avec les troupes prussiennes, commandées par le général Thümen, qui étaient à ma gauche; et plusieurs jours se passèrent à faire la reconnaissance de la ligne que j'avais à garder et à établir les correspondances avec différents postes prussiens.

Je plaçai le régiment de Rebréjeff à Treuenbrietzen, et j'établis mon quartier général à Belitz. Le maître de poste de Belitz me fut d'une très grande ressource : car, outre qu'il avait une femme charmante et vertueuse chez laquelle je passai très agréablement mes longues soirées, il me fut très utile, car il connaissait le pays à merveille et me donna des renseignements qui furent pour moi d'une très grande utilité.

Il était attaché à son roi de cœur et d'âme et aurait tout sacrifié pour faire réussir la cause de son maître. C'est comme cela que tous les patriotes devraient agir et penser.

Je trouvai le cordon des Français faiblement occupé et je plaçai mes postes en conséquence. C'était le général Dombroffsky qui commandait les troupes vis-à-vis de moi. Son quartier général était à Jüterbock. — A Ohna, il y avait un fort poste polonais. — Mes postes occupaient depuis Neundorf[1], le long de la frontière de la Saxe, jusqu'à Jüterbock. — Le quartier-général de Winzingerode était à Brandenburg.

Le major Barnenkoff, qui était attaché à mon détachement, vint me rejoindre de Berlin. Sa bonne humeur, son originalité, ses talents dramatiques (car il était auteur de plusieurs jolies pièces de théâtre) me furent d'une ressource très agréable. Je lui proposai de loger avec moi, ce qu'il accepta avec plaisir.

1. Environ 10 kilomètres sud-ouest de Belitz.

Il avait eu le malheur, étant au service de Prusse, de tuer en duel le comte d'Unruh, ce qui lui avait valu quelques années de détention dans une forteresse. Des amis lui avaient procuré les moyens de s'évader, et il vint prendre du service chez nous. Le roi lui fit grâce, et il eut occasion de se distinguer dans nos armées.

**Potsdam. — Affaire avec le commandant prussien.** — J'allai souvent à Potsdam, qui n'était qu'à 2 lieues de chez moi[1], et je visitai Sans-Souci et tout ce qui mérite d'être vu.

J'eus à Potsdam une scène très vive avec le commandant prussien, qui voulait prendre fait et cause pour un garçon d'auberge qui m'avait manqué et auquel j'avais appliqué quelques coups de cravache. Le commandant vint avec beaucoup de gravité pour m'intenter un procès ; mais, lorsqu'après une dispute très violente je lui eus décliné mon nom et l'emploi que j'avais dans ce moment sur la frontière, il changea subitement de ton, se confondit en excuses, fit de suite mettre aux arrêts le garçon d'auberge et me pria de ne pas lui en vouloir de ne pas avoir commencé par demander qui j'étais. Il ajouta :

« — Vous jouissez d'une si bonne réputation dans le pays où vous commandez, les rapports que nous tenons de nos autorités de ce pays ne tarissent pas d'éloges sur votre compte, de sorte qu'il suffit de savoir qui vous êtes pour être sûr que le garçon est dans son tort, et je vais le faire punir de suite d'avoir osé vous manquer. »

Cette scène eut lieu dans la salle de la table d'hôte, qui était remplie d'officiers prussiens et qui tous m'entourèrent

1. Löwenstern diminue probablement avec intention la distance qui sépare Belitz de Potsdam. Il y a, en effet, non pas 2, mais 4 bonnes lieues entre ces deux points.

et voulurent boire du champagne avec moi. Je ne me refusai point à leurs élans, et, après avoir copieusement bu, un peu malgré moi, je partis très échauffé pour Belitz.

**Je reçois une députation de négociants de Berlin.** — Bientôt arrivèrent chez moi des négociants de Berlin qui me firent des propositions de protéger et de permettre leur passage en Saxe avec des chariots chargés de denrées coloniales. Ils me firent entrevoir un si grand avantage pour le gouvernement prussien et un moyen de nuire au système continental de Napoléon que je n'hésitai pas un moment à faire mon rapport au général Winzingerode et à lui demander son autorisation.

Il approuva fort tout ce que je lui avais proposé pour favoriser le commerce et me laissa le maître de prendre les mesures convenables avec les négociants de Berlin.

Il ne s'agissait que de traverser la ligne des avant-postes ennemis sans être aperçu et, pour opérer ce passage, les chariots se réunirent à la nuit close au dernier piquet que j'avais sur le chemin de Wittenberg. Je fis alors battre le pays par une patrouille. Comme c'était la nuit, l'ennemi, connaissant ce mouvement qui se répétait toutes les nuits, retirait ses avant-postes pour ne pas se heurter avec les miens, et alors les chariots passèrent derechef à travers champs avec de bons guides et tombèrent sur la grande route de Wittenberg. A Wittenberg, ils passèrent l'Elbe sans inconvénient, car les négociants avaient trouvé moyen de s'arranger avec les commandants français, qui ne dédaignent pas toujours l'or, et, une fois dans l'intérieur de la Saxe, ils allaient à Leipzig et Francfort et vendaient leurs marchandises avec un bénéfice incroyable.

La seule condition, que je fis à ces négociants pour bénéfice de la peine que j'avais, était de m'apporter en revenant,

avec l'or qu'ils avaient eu de leurs ventes, toutes les nouvelles de l'armée française, les tableaux de leurs forces, des changements qui pourraient avoir lieu, enfin toutes les nouvelles qu'ils pourraient se procurer, soit par eux-mêmes, soit par leurs correspondants.

Ils furent très exacts et très zélés à me fournir toutes les nouvelles et, par ce moyen, je fus en état de donner les renseignements les plus sûrs au prince royal de Suède et de me mettre, avant l'ouverture de la campagne même, très bien dans son esprit. Et déjà, il avait manifesté plusieurs fois au général Winzingerode qu'il était fort content de moi.

Le hasard m'avait bien servi; j'en profitai sans débourser un sol, et voilà comment s'établissent parfois les réputations. En partant de Berlin, le général Winzingerode m'avait fait donner 100 ducats pour des dépenses d'espionnage. Je lui rendis plus tard cet argent, parce que je n'avais pas été dans le cas d'en faire usage. Mes négociants me servirent mieux que tous les espions du monde.

**Correspondance avec le colonel Okolsky.** — Je reçus, le 9 août, une lettre du colonel Okolsky, commandant le 4ᵉ régiment de lanciers polonais, conçue en ces termes :

« MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous prévenir que le général Dombroffsky m'a chargé d'avoir une entrevue avec vous. Je me suis déjà dirigé sur Belitz; mais vos postes ne m'ont pas permis de continuer mon chemin jusqu'à vous. Je vous prie donc de vouloir bien me faire connaître si la suspension des hostilités jusqu'au 16 août vous est connue telle que nous la connaissons, suivant la convention dont j'ai l'honneur de vous envoyer la copie. Je prends la liberté de vous la communi-

quer pour que nous ne soyons pas réduits à la nécessité de tourmenter nos gens par des patrouilles et que nous puissions encore passer quelques jours tranquillement.

Veuillez donc, Monsieur le colonel, satisfaire à ma demande et agréer, etc.

« OKOLSKY,
« Commandant les avant-postes français. »

Je lui répondis :

« MONSIEUR,

« Comme je n'ai point d'ordre encore de recommencer les hostilités, je peux vous donner l'assurance que vous pourrez être parfaitement tranquille et donner le repos tant désiré à vos troupes.

« Agréez, etc.

« LÖWENSTERN.

« Belitz, le 10 août 1813. »

**Inspection de ma brigade. — Rapport sur les mouvements français.** — Je profitai moi-même du peu de repos qui nous restait encore pour inspecter ma brigade, pour faire confectionner ce qui manquait encore à l'habillement de mes Cosaques, pour remédier au manque de chevaux en ne gardant en ligne que ce qui était propre à soutenir des courses et des fatigues, et pour renvoyer le reste sur les derrières, pour se refaire et me remonter, soit par des réquisitions que je me proposais de faire, soit par des remontes qui leur venaient du Don.

En attendant, les mouvements de l'armée française commencèrent à se faire avec une grande activité. Le rapport, que je fis au général Winzingerode, quelques jours avant l'ouverture de la campagne, était conçu en ces termes :

« MON GÉNÉRAL,

« Je puis avoir l'honneur de vous annoncer pour certain que les divisions Philippon, Dumonceau et Teste, sous les ordres du général Vandamme, se sont mises en marche, le 10 août, des environs de Pretsch, Wittenberg et Dessau, et se sont dirigées sur Dresde; la division Dombroffsky a eu ordre de les suivre le 14 août.

« Le duc de Padoue a quitté Leipzig. Il a couché, hier, à Eulenburg.

« Le prince de Neufchâtel a été hier à Torgau.

« Le maréchal Oudinot était hier, le 13, encore à Lukau avec la division bavaroise de Raglovitch, les divisions Pacthod et Laurenzay (Lorencez)[1], qui sont cantonnées aux environs.

« Le maréchal Victor était encore à Guben.

« A Dessau, il n'y a, dans ce moment, qu'un bataillon du 7e d'infanterie légère et à Wörlitz deux compagnies.

« Je joins à ma lettre quelques numéros des gazettes de France. Il y a un article sur M. le baron d'Anstetten qui est assez piquant.

« Je viens d'avoir l'honneur de recevoir l'ordre que Votre Excellence m'a envoyé par le baron de Strogonoff et que j'ai reçu à six heures du matin. Je me mettrai, en conséquence de cet ordre, de suite en marche pour Treuenbrietzen.

« LÖWENSTERN.

« Belitz, 14 août 1813. »

**Ordres de Winzingerode.** — L'ordre du général Winzinge-

1. Le général de Lorencez avait été blessé à Bautzen et la 14e division d'infanterie était, d'après les états fournis par le général Pelet, commandée par le général Guilleminot.

rode, dont son aide de camp, le baron Strogonoff, était porteur, disait :

« Cet ordre reçu, vous réunirez tout votre détachement et après-demain, le 16 août, à cinq heures après-midi, vous commencerez les hostilités.

« Mes ordres doivent vous trouver à Treuenbrietzen, et tout ce qui, en attendant, peut vous parvenir d'intéressant, vous m'en ferez le rapport par courrier à Golzoff (Goltzow), où je me trouverai.

« WINZINGERODE. »

« *P. S.* — Demain, vers les cinq heures du soir, je me mettrai en marche de Goltzoff à Belzig, d'où je me mettra de suite en communication avec vous et vous ferai parvenir des ordres ultérieurs.

« WINZINGERODE.

« Brandenburg, le 14 août 1813, à onze heures et demie la nuit. »

**Reprise des hostilités.** — Voilà donc la guerre recommencée, le repos fini et les dangers et les fatigues qui vont se renouveler. Un pressentiment qui ne m'avait jamais quitté m'annonça seulement que j'échapperais encore heureusement à cette lutte, bien qu'il parût probable qu'elle serait sanglante. Aussi, avec gaieté de cœur, je fis un signe de croix et je commençai les hostilités.

Quoiqu'ayant toute ma brigade réunie, je ne pris que 200 chevaux et j'allai sur le chemin de Wittenberg pour provoquer l'ennemi. J'avançai jusqu'à Marzahne, mais je ne rencontrai âme qui vive. L'ennemi avait retiré tout son monde. Je rebroussai aussitôt chemin pour ne pas tomber dans une embuscade qu'il aurait pu me tendre. J'avais envoyé des petits détachements sur d'autres routes; mais

partout l'ennemi s'était replié. Je restai donc tranquille, la nuit à Treuenbrietzen pour recommencer mes excursions le lendemain.

**Ordre de marcher sur Jüterbock.** — La nuit, j'eus l'ordre suivant du général Winzingerode :

« Je passerai la nuit à Belzig.

« A la réception de la présente, vous vous porterez de Treuenbrietzen à Jüterbock. A votre arrivée à Jüterbock, vous enverrez dans toutes les directions pour avoir des nouvelles de l'ennemi.

« Vous me donnerez vos nouvelles à Niemeck.

« Le terrain entre Niemeck et Belzig sera occupé par mes troupes.

« C'est d'après les nouvelles que vous me donnerez de Jüterbock que je dirigerai votre marche.

« WINZINGERODE.

**« A Brück, le 16 août 1813, à huit heures trois quarts du soir. »**

Je marchai aussitôt sur Jüterbock et j'y arrivai quelques moments après que l'ennemi l'eut quitté. Je m'y établis et j'envoyai des partis sur les chemins de Luckau jusqu'à Dahme, sur celui de Baruth et sur ceux de Schweinitz, Schönwalde et Zahna. Je rencontrai entre Treuenbrietzen et Jüterbock les hussards de Hellwig. Mes Cosaques crurent un moment que c'étaient des hussards ennemis et leur donnèrent la chasse. Mais cette erreur s'éclaircit bientôt.

**Je suis chargé d'opérer sur les derrières de l'ennemi.** — Avant que mes éclaireurs ne fussent de retour, je reçus l'ordre du général Winzingerode de faire une expédition sur les flancs de l'ennemi et, s'il était possible, sur ses communications. — L'ordre était conçu en ces termes :

« Je viens de recevoir la nouvelle du prince royal que l'empereur Napoléon se rendra en personne à l'armée du maréchal Oudinot. Il se dirige de Dresde à Baruth avec l'intention de marcher de là droit sur Berlin.

« Il s'agit à présent d'inquiéter sa gauche et, si cela se peut, ses derrières.

« Vous êtes bien placé pour cela à Jüterbock.

« Dirigez-vous de cet endroit sur Baruth, harcelez le flanc gauche de l'ennemi, autant que vous le pourrez, et sachez que votre repli et votre soutien est établi à Belitz sous les ordres du comte Orurk, sous les ordres directs duquel vous vous trouvez et auquel il vous faut adresser vos rapports. En cas que vous n'ayez pu parvenir à Jüterbock et que cet ordre vous trouve entre cet endroit et Treuenbrietzen, alors tâchez de parvenir au même but en vous dirigeant sur Lückenwalde.

« Le prince royal me prévient que Napoléon suivra son armée, escorté de deux escadrons de cavalerie. Le prince royal accorde au détachement de Cosaques qui le prendra, 500.000 roubles et à proportion pour vous et votre état-major.

« WINZINGERODE.

« Belzig, le 17 août 1813, à 4 heures du matin. »

« *P. S.* — Par ordre du prince royal, je marche avec toute ma cavalerie (excepté 3.000 chevaux et 3.000 chasseurs sous les ordres du comte Orurk, qui s'établit à Belitz) par Potsdam à Charlottenburg. »

Je fus très flatté d'être chargé d'une commission pareille, quoique je ne m'en cachai point toutes les difficultés.

D'abord il est très difficile d'entreprendre, dès l'ouverture de la campagne, quelque chose sur les derrières de l'en-

nemi ; car il est encore tout frais et dispos. Toutes ses mesures sont prises avec précaution, et il n'est pas probable qu'on puisse accrocher ou surprendre quelque chose par la négligence des chefs. Tout le monde brûle encore du désir de tirer son coup de fusil ou de faire son coup de sabre, et il n'y a que des dangers et des coups à espérer.

Malgré ces réflexions, je me réjouissais d'être autorisé à aller à la chasse de Napoléon, et je me proposai bien de lui faire passer un mauvais quart d'heure, si je l'attrapai. Mon cœur palpitait d'avance de plaisir en pensant que peut-être la fortune me sourirait et me favoriserait assez pour me le faire rencontrer en chemin.

Les deux escadrons de chasseurs à cheval de la Garde qui lui servaient d'escorte n'étaient assurément pas à mépriser ; mais ils ne m'auraient pas empêché de l'attaquer partout où je l'aurais rencontré. Car, outre que celui qui attaque a toujours un grand avantage, j'avais encore celui de connaître la force de l'ennemi, tandis que lui, il ignorait la mienne. Et puis, cette escorte, ayant toujours un trésor précieux pour elle à défendre, se serait probablement arrêtée et formée pour m'opposer une résistance opiniâtre, tandis que Napoléon avec quelques élus aurait tâché de gagner son armée. Dans cette hypothèse, j'avais choisi 200 chevaux d'élite avec des officiers connus pour leur bravoure, que j'avais instruits d'avance de se tenir en réserve, et de ne point s'engager dans le combat, mais d'avoir l'œil partout et de se jeter à corps perdu sur le groupe ennemi qui se détacherait de la masse et de le poursuivre sans relâche pendant que je m'occuperais du reste avec le gros de mon détachement.

Mes Cosaques brûlaient du désir de se rendre dignes de la confiance qu'on mettait en eux, et la récompense promise ne les stimula pas peu non plus. Et moi, qu'avais-je besoin de récompense ? Est-ce que toute l'Europe ne m'aurait pas jugé !

Pour couvrir et tenir ma marche aussi cachée que possible, je résolus de ne pas suivre strictement la direction que le général en chef m'avait prescrite, mais de me diriger plus sur ma droite et de gagner par un détour la ligne de communication de l'armée ennemie commandée par le maréchal Oudinot.

Je marchai de Jüterbock à Rohrbeck pour y passer une petite rivière, et pour me diriger, de là, sur Schweinitz ou Jessen, selon que les circonstances le permettraient, y traverser la Schwarze Elster et couper de la sorte les communications de Wittenberg et de Torgau avec le quartier-général du maréchal Oudinot.

A Ohna[1], mes éclaireurs vinrent m'annoncer qu'ils avaient aperçu une colonne d'infanterie qui se dirigeait sur Grafendorf. Je quittai de suite la direction que je m'étais proposée et je courus dessus. Aussitôt que l'ennemi m'aperçut, il se forma en carré, mais je ne lui donnai pas le temps de réfléchir longtemps. Je l'attaquai avec le régiment de Popoff XIII, et tous furent pris. Je fis 300 prisonniers avec armes et bagages.

Voilà une expédition bien commencée! J'expédiai de suite mes prisonniers et leurs armes au général comte Orurk, et le général Winzingerode de même que le prince royal furent très satisfaits de ce début. Aussi le général Winzingerode écrivit au comte Orurk :

« Monsieur le Comte,

« J'ai reçu votre rapport de Trebbin et également celui du baron de Löwenstern de Grafendorf.

« Le prince royal est entièrement satisfait de la conduite

1. Ohna à environ 2 kilomètres sud-ouest de Jüterbock.

de ce brave officier et m'a ordonné de le lui témoigner, ce que je vous charge de faire.

« Comme toute l'armée se porte en avant et que j'occuperai encore aujourd'hui avec toute ma cavalerie Belitz, Saarmund et Trebbin, vous devez occuper avec le gros des régiments de Cosaques sous vos ordres Jüterbock, et pousser des fortes pointes dans toutes les directions depuis Wittenberg jusqu'à Baruth et aussi en avant que faire se pourra.

« Demain, le général Tchernitcheff arrivera à Treuenbrietzen, et ses Cosaques éclaireront tout le pays entre Wittenberg et Zerbst.

« Le général Ilowaïsky arrive encore aujourd'hui à Trebbin et il poussera des partis en avant depuis Mittewalde jusqu'à Baruth. Votre gauche doit donc être continuellement en communication avec le corps du général Tchernitcheff.

« Les 5 bataillons de chasseurs ainsi que l'artillerie restent jusqu'à nouvel ordre à Belitz.

« Mon quartier-général sera aujourd'hui à Saarmund et demain à Belitz.

« WINZINGERODE. »

Après avoir fait rafraîchir un peu mes chevaux et dîné moi-même dans un château où la châtelaine était une dame très aimable, je continuai mon chemin sur Schweinitz et j'y arrivai le soir. — J'avais franchi l'Elster sans embarras.

J'appris à mon très grand regret que mes Cosaques, qui formaient l'arrière-garde, avaient, aussitôt que j'eus quitté le château, pillé tout de fond en comble. J'en eus une peine affreuse. La dame avait trouvé le moyen de m'en donner connaissance et je fis sur-le-champ une exécution sévère. L'officier, qui avait commandé le détachement, fut arrêté, et je lui infligeai la peine de marcher à pied pendant tout le temps

que durerait cette expédition. Le sous-officier fut dégradé sur-le-champ, et les Cosaques eurent chacun 100 coups de fouet. Mais malheureusement je ne pus faire restituer que très peu d'effets. Ils avaient plus bouleversé que pris ; et ils ont un tel talent de cacher et de soustraire leur butin, que je n'eus pas le temps de les fouiller, et puis je ne voulais pas, dès le début de la campagne et surtout au moment d'entreprendre une expédition si périlleuse, les décourager tous par une mesure générale. Le mal était fait ; la punition fut sévère, et j'espérais bien qu'un excès pareil ne se répéterait plus, et, en effet, depuis lors, mes Cosaques ne se sont jamais permis une extravagance quelconque.

Ayant appris, à Schweinitz, qu'un dépôt de cavalerie se trouvait à Schönwalde, je partis encore la nuit pour le surprendre ; mais, lorsque j'y arrivai, ils n'y étaient plus. J'y trouvai un officier et 30 soldats qui escortaient des affûts de réserve que je pris. Je retournai de suite à Schweinitz, d'où je me dirigeai sur Herzberg, espérant y prendre quelque chose. Et en effet, à peine y fus-je arrivé qu'on m'annonça qu'un grand transport, ayant appris mon apparition à Schweinitz, venait de rebrousser chemin et se dirigeait sur Wittenberg. Je détachai de suite quelques centaines de chevaux à leur poursuite, et, une heure après, on m'amena 20 chariots chargés de convalescents et plusieurs fourgons avec des effets d'habillement.

Les gendarmes qui les escortaient avec quelques hussards avaient pris la fuite. On ne put prendre que 4 hussards ; mais on ramassa 130 fantassins sans armes. Je fus plus embarrassé que charmé de cette prise et j'avais un moment envie de les renvoyer au commandant de Wittenberg avec une lettre ; mais je réfléchis que, par là, je trahirais ma marche, et je résolus de les emmener avec moi, ce qui m'embarrassa beaucoup.

**Herzberg. — Un dîner à Herzberg.** — Je m'étais arrêté à Herzberg dans la plus belle maison sur la place même. Elle appartenait à une veuve qui avait une demoiselle charmante, dont c'était la fête. Quelques-unes de ses amies étaient invitées à dîner; mais elles avaient peur d'arriver. Pour les rassurer, j'envoyai des Cosaques pour leur servir de sauvegarde, et le major Barnenkoff, qui se piquait d'être poète, fit en attendant de jolis couplets en l'honneur de la reine de la fête. C'est ainsi que nous mêlions la galanterie aux horreurs de la guerre.

C'est pendant que Barnenkoff faisait ses couplets que je méditais mon attaque sur Napoléon. J'avais des renseignements sûrs qu'il n'avait pas encore joint l'armée d'Oudinot. Mon premier soin dut donc être de gagner le chemin qui conduit de Dresde à Baruth et Luckau. J'avais encore 4 bonnes lieues à faire avant d'arriver sur cette route tant désirée.

Je me décidai donc d'envoyer 100 chevaux, sous la conduite d'un officier intelligent, par des chemins de traverse pour se mettre en embuscade entre Sonnenwalde et Luckau et un autre de la même force entre Dobrilugk et Sonnenwalde. J'avais donné des ordres précis à ces officiers de prendre des officiers, des courriers, enfin tout ce qui paraîtrait sans troupes, mais de n'engager aucun combat, de laisser passer tout ce qui pourrait être armé pour éviter les coups de fusil et, en général, tout ce qui pourrait faire du bruit et être entendu de loin et de se tenir caché autant que possible. Mon but était d'apprendre si en effet Napoléon n'avait pas encore passé et de savoir à peu près quand ce passage aurait lieu.

**Prise d'un courrier de Berthier.** — Un de ces partis fut en effet assez heureux de prendre un courrier du prince de Neufchâtel (Berthier) et la dépêche, qu'il n'eut pas le temps de

détruire, m'apprit, à mon grand regret, que Napoléon avait quitté Dresde pour aller en Silésie culbuter le maréchal Blücher et qu'Oudinot se battrait sans lui.

**Prise d'un grand convoi et d'une caisse de l'armée**[1]. — Mon projet de l'enlever fut donc réduit en poussière ! Je ne me rappelle pas avoir eu de ma vie un sentiment plus désagréable !

Heureusement, au même moment, on vint m'apprendre qu'à un quart de lieue de Sonnenwalde on venait d'apercevoir un convoi escorté d'une colonne d'infanterie, dont la tête était formée de grenadiers à bonnet d'ours.

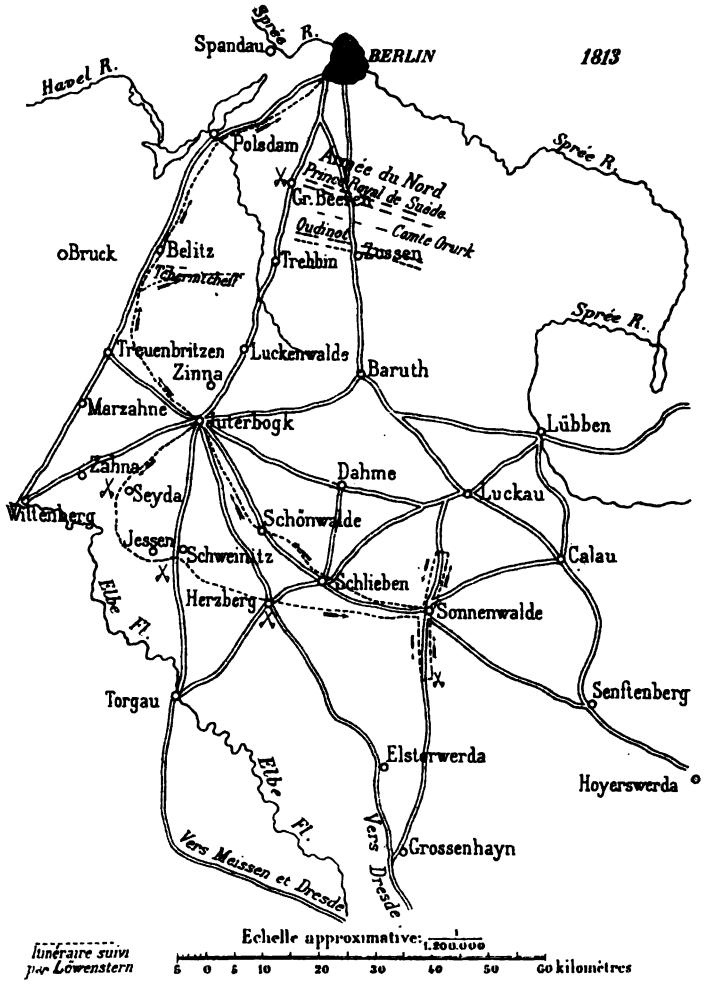
De suite, je me dirigeai à leur rencontre. Je détachai le major Barnenkoff avec 100 chevaux pour courir ventre à terre et leur couper le chemin de Dresde, tandis qu'avec le reste de mon détachement je les suivis de près pour les envelopper et les prendre.

Le résultat fut des plus heureux. Barnenkoff, les ayant dépassés et forcés de former un carré avec l'intention de se frayer un passage, les arrêta par sa contenance et me donna le temps d'arriver.

Je formai 3 colonnes d'attaque. Les braves Cosaques du régiment de Popoff XIII, auxquels aucun genre de dangers n'était étranger et auxquels rien n'imposait, chargèrent de suite cette infanterie avec impétuosité. Le régiment de Rébrejeff formait la réserve et ne perdit pas un homme.

En quelques minutes, tout fut pris et personne n'échappa. Une compagnie de grenadiers de la garde saxonne de 170 hommes et une colonne de marche de 350 hommes, une vingtaine d'officiers et une caisse militaire contenant plus de 800.000 francs tombèrent entre mes mains.

1. Voir, page 154, *Croquis du raid de Löwenstern.*




*Raid et opérations du corps de partisans de Löwenstern du 17 au 23 Août 1813*

Ma perte fut de quelques Cosaques blessés et d'une dizaine de chevaux tués et blessés; mais j'eus à regretter un excellent officier, le lieutenant Persianoff, qui fut percé d'une balle d'outre en outre.

**Prise de la malle de France. — Les croix de la Légion d'honneur.** — Le détachement que j'avais envoyé sur les derrières de Dobrilugk vint me rejoindre; il avait été assez heureux de prendre un courrier avec la malle de France pour l'armée. Elle était chargée de plusieurs milliers de lettres et de quelques centaines de croix de la Légion d'honneur. Mes Cosaques s'emparèrent d'une grande partie de ces croix et s'en décorèrent, ce qui était assez plaisant à voir. Ne voulant pas les priver immédiatement de la jouissance de cet enfantillage, je ne leur défendis pas de les porter momentanément; mais je donnai ensuite ordre de les réunir et je les envoyai au maréchal Oudinot avec une lettre dans laquelle je lui disais que le sort de la guerre ayant fait tomber entre mes mains des croix d'honneur destinées à des braves qui avaient l'honneur de servir sous ses ordres, je ne voulais pas les en priver.

Me voilà donc entouré de butin, de prisonniers et très embarrassé, ne sachant que devenir avec tout cela. Le plus aisé et le plus heureux était fait, c'était de s'en emparer. Mais comment sortir avec tous ces embarras de derrière l'armée ennemie, comment gagner derechef la communication avec notre armée. Voilà ce qui était vraiment embarrassant. Enfin, il fallait bien prendre son parti, car le temps pressait et l'armée ennemie n'était pas loin.

Je me repliai d'abord sur Sonnenwalde même, et voyant que les Cosaques jetaient des yeux avides sur les fourgons, je devais craindre qu'à la moindre alarme et au moindre embarras ils se jetteraient dessus pour les dévaliser et

qu'alors 100 chevau-légers ou hussards ennemis pourraient aisément me défaire.

Pour les contenter pour le moment, je fis ouvrir quelques barils et je fis de suite distribuer 100 francs à chaque personne de mon détachement, ce qui leur fit un plaisir inexprimable, et je leur promis encore le double si nous parvenions à sauver ce trésor.

Je m'établis sur la place de Sonnenwalde ; je plaçai une garde sûre et permanente auprès des fourgons avec ordre de ne les quitter sous aucun prétexte. Je pris des conducteurs de la ville et tous les chevaux de poste pour doubler les attelages, indemnisant les uns, promettant des récompenses aux autres, et, après avoir pris toutes mes mesures, je donnai encore deux heures de repos à ma troupe, qui était très fatiguée.

Je profitai de ce temps pour fouiller dans les papiers et les lettres qui avaient été pris sur les courriers. Je conservai celles qui étaient de quelque conséquence et je laissai le reste au maître de poste, chez lequel je m'étais arrêté, pour les envoyer au quartier-général d'Oudinot. Comme elles ne contenaient que des nouvelles de familles de l'intérieur de la France, je ne voulus pas priver les officiers français, quoique nos ennemis, de recevoir des nouvelles de leurs proches.

**Le service de table du maréchal Oudinot.** — Un des courriers était porteur d'un service de table destiné au maréchal Oudinot. Il n'était pas grand, mais très complet. Je le gardai pour moi ainsi qu'une caisse d'excellent vin de Bordeaux dont je fis mon profit aussi. — Plusieurs rouleaux de louis d'or, qui étaient dans la malle du courrier et adressés à des officiers français, furent aussi déclarés de bonne prise, quoique j'eusse du regret d'être forcé de les prendre :

car je privais de pauvres diables d'un secours que leurs parents leur envoyaient. Mais il n'y avait pas de remède à ce mal, et ces sommes passèrent dans ma bourse. Comme c'était de l'or, cela ne m'embarrassait que peu.

Mais, je puis bien le dire, cet argent ne me fit aucun plaisir, et puis j'étais si riche dans ce moment. J'avaïs à ma disposition 600.000 roubles argent comptant. Quelques centaines de louis d'or ne pouvaient me charmer.

**Je quitte Sonnenwalde.** — Après avoir terminé la distribution des 100.000 francs et que les chevaux et les gens eurent été bien nourris, je partis de Sonnenwalde avec l'intention de chercher une communication avec l'armée de Blücher, et j'avais déjà commencé le mouvement lorsque mes éclaireurs vinrent m'avertir que les chemins que j'avais l'intention de prendre étaient impraticables, et qu'à peine eux avec leurs chevaux avaient pu y passer.

La tête alors manqua me tourner : car je devais supposer que, dans ce moment, l'ennemi devait nécessairement déjà être instruit de mon apparition sur ses derrières et de mes prouesses et qu'il ne manquerait pas d'envoyer de forts détachements de tous côtés pour me barrer les chemins, et, lorsque je pensai alors à mon trésor qui deviendrait infailliblement leur proie, j'eus le sentiment d'un avare qui n'en jouit point, mais qui met toute son attention à ce que d'autres ne puissent en profiter.

Comme il ne s'agissait pas de se lamenter, mais de prendre un parti décisif et sans perdre une minute, je fis arrêter le convoi et le détachement et je calculai que l'ennemi, ne s'imaginant assurément pas que je reprendrais le même chemin par lequel j'étais venu, me chercherait partout ailleurs que sur celui-là, de sorte que je résolus de faire comme font les vieux renards poursuivis

par la meute et qui retournent souvent sur leurs pas, étant presque sûrs que les chasseurs ne les y chercheront pas. Ce parti pris, je fis rebrousser chemin à toutes les patrouilles, et je marchai jour et nuit jusqu'à ce que je fusse arrivé à Schönwalde. J'évitai de passer par Herzberg et Schweinitz, me doutant bien que, de Torgau ou de Wittenberg, on aurait envoyé des troupes pour me barrer le chemin.

Cette marche m'avait parfaitement réussi. — Je n'avais rencontré âme qui vive en route.

A Schönwalde, je pris 6 lanciers polonais et 14 gendarmes qui avaient été envoyés de Dahme pour avoir des nouvelles de ma marche. Ils sont encore à les donner.

Je donnai quelques heures de repos à mon détachement. Il en avait besoin ; car, depuis quatre jours, je n'avais fait que marcher continuellement.

C'est de Schönwalde que j'eus enfin le temps de faire encore mon rapport et de l'expédier. Je fus forcé de traîner les prisonniers avec moi, ignorant si le chemin de Jüterbock était libre ou non, et j'avais de grands doutes si je parviendrais à faire ma jonction sans être entamé.

**Stratagème auquel j'ai recours en marche de Schönwalde à Jüterbock.** — Comme c'est un pays de plaine qu'il faut traverser depuis Schönwalde jusqu'à Jüterbock et que l'ennemi aurait pu m'apercevoir de loin et juger des forces qui étaient à ma disposition, j'imaginai de l'induire en erreur en faisant marcher à la tête de la colonne les grenadiers qui avaient leurs bonnets à poil, qui ne sont pas usités chez nous et qui devaient faire supposer à l'ennemi que c'était une colonne amie.

A quelque distance d'eux, je fis marcher le régiment de Popoff XIII, et, des deux côtés, des Cosaques traînant après eux des bottes de foin attachées à des cordes et qui faisaient

une poussière épouvantable, et de sorte qu'on ne pouvait pas distinguer de quelle arme était cette cavalerie, et comme je le fis avec des distances et des intervalles, le nombre en paraissait triple. Les fourgons suivirent le régiment avec le reste des prisonniers, et le régiment de Rébréjeff marchait en queue avec les mêmes précautions et la même ruse que celui de Popoff, de sorte que mon petit détachement avait de loin l'air d'un corps d'armée. Je ne me fis ni éclairer, ni précéder, et mes yeux faisaient fonction d'éclaireurs.

**La frayeur du colonel Prendel. — Ruse inutile de Prendel.** — Heureusement, je ne rencontrai point l'ennemi ; mais je fis une telle peur au colonel Prendel, qui était à Jüterbock, qu'il répandit l'alarme sur toute la ligne et qu'il commençait déjà à battre en retraite. Mais, comme j'avais déjà reconnu ses Cosaques, j'envoyai quelques Cosaques pour le rassurer et lui annoncer mon arrivée.

Lorsque la poussière fut dissipée, il ne fut pas peu surpris de voir que je n'avais que deux régiments, et lorsqu'il vit mes prisonniers et surtout mes fourgons, il ne put résister à un mouvement d'humeur, d'envie et de jalousie. Comme c'est un gaillard très rusé, il méditait un plan infernal pour partager le butin avec moi. Heureusement je fus averti à temps de ses projets et je pus prendre mes précautions d'avance pour les déjouer. Il avait imaginé de faire, pendant la nuit, une fausse alarme, de faire semblant d'être poursuivi par l'ennemi et de se jeter, dans le désordre que sa fuite aurait fait naître, sur mon bivouac et de s'emparer avec quelques élus de ma caisse, de se donner ensuite le mérite de l'avoir sauvée des mains de l'ennemi pour avoir un droit dans le partage.

**Prendel pris dans ses propres pièges.** — Mais, comme je l'ai

dit, un de ses officiers, à qui il avait confié son projet et qui avait autrefois servi sous mes ordres, vint me les communiquer.

Je ne fis semblant de rien et je me proposai de le bien attraper. Il s'agissait de ruse contre ruse.

J'avais pris mon bivouac à une verste derrière le sien, et je me proposai d'y rester jusqu'à ce qu'il commencerait à faire sombre, de le quitter alors dans le plus grand silence, d'y laisser quelques Cosaques pour entretenir les feux de bivouac et 100 autres pour se tenir à cheval toute la nuit pour, au cas que Prendel arrivât la nuit en désordre, ils fussent prêts à recevoir ces soi-disant fuyards et les forcer à se reformer ou à s'arrêter.

Moi-même, je me proposai de partir avec mes trésors aussitôt qu'il ferait nuit et de m'arrêter à une bonne demi-lieue de mon bivouac. J'étais sûr qu'il n'oserait pas arriver jusqu'à là, et puis, j'aurais été prêt à le recevoir.

Ce projet ayant été bien arrêté dans ma tête, je n'en dis mot à personne et je fis semblant de vouloir rester jusqu'au lendemain dans le bivouac que j'occupais.

Prendel arriva chez moi vers les huit heures du soir, pour prendre un verre de punch avec moi et avoir des détails sur mon expédition ; mais je m'aperçus à n'en pouvoir douter que son intention était de s'orienter et de bien marquer la place où étaient mes fourgons. Il m'assura que je pouvais passer une nuit tranquille. Pour mieux faire reposer ma troupe, il me fit la proposition de ne pas placer de vedettes et de se charger lui-même de toute la besogne.

Je feignis de croire à tout ce qu'il me disait, et je le remerciai même de ce qu'il voulût bien faire seul la besogne cette nuit.

« Il est juste, me dit-il, qu'après des exploits et des fatigues comme les vôtres vous donniez quelque repos à vos Cosaques et à vous-même. »

Et il partit, me souhaitant le bonsoir et riant sous cape, je crois, du tour qu'il me préparait — et moi, je me moquai intérieurement de lui et de son avidité et je me proposai bien de ne pas l'épargner le lendemain.

A minuit, je partis et tout fut, comme je l'avais prévu.

A deux heures, des coups de pistolet et un bruit infernal se firent entendre dans le bivouac de Prendel, et bientôt 3 ou 400 Cosaques accoururent à toute bride droit au bivouac que j'avais quitté, et Prendel à leur tête.

Mais quel fut son étonnement lorsqu'il me vit à la tête de 100 Cosaques venir en ordre à sa rencontre.

J'avais été impatient de voir de mes propres yeux le dénouement de cette farce, et je m'étais transporté moi-même sur les lieux où elle devait se passer.

Prendel, lorsqu'il m'aperçut, me cria de loin :

« — Retirez-vous bien vite. L'ennemi vient de forcer ma position et me pousse avec vigueur.

« — Et moi, lui répondis-je, je vais à sa rencontre, et si vous ne vous arrêtez pas de suite, je vous brûle la cervelle. »

Voyant que je n'étais pas disposé à plaisanter et qu'il n'y avait ni fourgons ni camp, il cria à ses Cosaques :

« — Arrêtez, arrêtez, ralliez-vous. Voilà du soutien. Retournons et chassons l'ennemi.

« — A la bonne heure, lui dis-je en riant, allez, retournez vous coucher, et moi je vais me coucher aussi. »

C'est ainsi que cette farce se termina,

Le lendemain, j'eus ordre du général en chef de quitter ma position de grand matin pour me joindre au corps de Tchernitcheff, de sorte que je n'eus pas occasion de voir Prendel. Sans cela je me serais joliment moqué de lui et je l'aurais fait rougir, si toutefois un homme comme Prendel est encore capable de rougir.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, Prendel n'avait aucun

genre de mérite. Il avait été espion, et encore un mauvais espion, à Vienne et à Paris. Les renseignements qu'il avait pu donner devaient nécessairement se ressentir des moyens qu'il possédait pour les apprécier. Il n'avait aucune éducation, aucune connaissance et peu de discernement. Il avait le courage nécessaire pour affronter le gibet, mais pas celui d'entendre siffler les balles[1].

Le colonel Tchetchmsky qui commandait sous ses ordres et qui était d'une bravoure extrême, fit longtemps toute la besogne et Prendel en recueillait les fruits. Il était rusé, mais d'une façon qui ne s'amalgame guère avec celle dont un militaire peut faire usage. Aussi son rôle fut-il bientôt joué, et il ne put jamais se relever. Le comte Woronzoff, sous les ordres duquel il tomba, le devina bien vite et s'en défit. Il a été depuis nommé commandant de Leipzig. Accepter une place de ce genre en temps de guerre prouve déjà la valeur de l'homme.

Enfin, j'avais échappé belle au plan infernal de ce bandit en uniforme et je mis tous mes soins à préserver mes fourgons d'autres dangers qui les menaçaient de tous côtés.

1. Prendel était Tyrolien, et c'est à sa nationalité qu'il dut très probablement la protection et la bienveillance que lui témoignait Winzingerode. (L.)

Cf. *La cavalerie des armées alliées* par le capitaine Weil. Paris, 1886.

Le colonel Prendel, d'après le témoignage de ses compagnons d'armes et de ses contemporains ne brillait pas par le courage. Il ne visait qu'à l'effet, cherchant à répandre la terreur par l'aspect effrayant qu'il donnait à sa physionomie, ses yeux lançaient des éclairs, ses longues moustaches, le bruit que faisait son long sabre traînant par terre et tout l'arsenal qu'il portait sur lui, les jurons effroyables, les menaces qu'il proférait sans cesse frappaient d'épouvante tous ceux auxquels il avait à faire; mais pour nous servir de l'expression même employée par ses compagnons d'arme « son cœur était *mou* et il ne brillait pas par le courage ». Pendant tout le cours de sa carrière militaire, on ne saurait mettre à son actif aucun fait de guerre remarquable, aucun coup de main exécuté sous le feu de l'ennemi. Tout son rôle comme partisan s'est borné à ramasser des isolés et des traînards, à composer avec leurs interrogatoires des rapports interminables et pleins d'exagération. « De tels hommes, ajoute un auteur russe, sont non seulement inutiles, mais dangereux. »

**J'envoie mes fourgons à Potsdam et de là à Berlin.** — Toutes les dispositions du prince royal de Suède prouvaient qu'il avait l'intention d'offrir la bataille au maréchal Oudinot. J'avais l'ordre de continuer à harceler le flanc gauche de l'ennemi et de combiner mes opérations avec celles du général Tchernitcheff.

Étant très embarrassé des fourgons que je menais avec moi et avec lesquels on fait mal le métier de partisan, je me décidai à les envoyer à Potsdam et de là à Berlin sous la surveillance du major Barnenkoff. Je demandai moi-même un congé de deux jours pour aller à Berlin et me refaire un peu de mes fatigues qui avaient délabré ma santé, mais surtout pour déposer mon trésor chez un banquier.

Le prince Wolkonsky, à qui j'avais écrit à ce sujet, me répondit :

« Le général baron Winzingerode m'a chargé de vous dire qu'il désirerait bien que vous gardiez encore pour quelques jours le commandement de vos régiments. Mais, si votre santé ne vous le permet absolument pas, remettez le commandement au major Barnenkoff. En tout cas, le général espère que vous resterez pour le moment présent où de grands événements se préparent et où le général ne veut pas se passer de vous, trouvant difficilement à vous remplacer.

« Son Excellence me charge en même temps de vous témoigner sa reconnaissance pour la manière brillante dont vous vous êtes acquitté de votre commission. Quant à la manière dont doivent agir vos régiments, toutes les instructions données au général Tchernitcheff ont aussi rapport à vous.

« Prince S. WOLKONSKY. »

J'eus beau réfléchir, il n'y avait pas moyen de quitter la partie. Je voulais et je devais rester à la bataille qui allait

se donner. J'abandonnai donc la conduite de la caisse à Barnenkoff et je lui donnai 50 Cosaques pour escorte, les recommandant à la Providence.

Il n'avait pas fait une lieue qu'il envoya me faire dire que les chevaux de trait ne marchaient plus dans les sables et qu'il ne répondait pas de pouvoir traverser avec des chevaux aussi fatigués les sables jusqu'à Potsdam et qu'en outre l'ennemi n'était éloigné que d'un quart de lieue du chemin par lequel il lui fallait encore passer, qu'enfin il était dans le plus grand danger et prévoyait des embarras insurmontables.

Je courus aussitôt à son secours avec 200 chevaux et, ayant chassé deux escadrons ennemis d'un village qu'ils occupaient comme poste d'observation, je fis chercher des chevaux de paysans et j'attelai jusqu'à 20 chevaux devant chaque fourgon. De cette manière, ils furent mis en mouvement et je les côtoyai jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le grand chemin de Belitz. Une fois mes caisses hors de danger, je repris ma direction et je recommençai à harceler l'ennemi de toutes mes facultés, espérant que pendant ce temps Barnenkoff arriverait jusqu'à Belitz et Potsdam sans accident et, qu'une fois arrivé jusque-là, il saurait prendre ses mesures, en cas que nous perdions la bataille, de traverser rapidement Berlin et d'attendre les événements et surtout mon arrivée.

Le général Tchernitcheff me donna le premier des nouvelles que mon trésor avait dépassé Belitz. Il m'écrivit :

« Bien des grâces, mon excellent ami, pour votre aimable poulet. J'ai été bien sensible à votre marque de souvenir.

« Tout ce que m'a dit le général Winzingerode sur vous m'a enchanté à titre de votre ancien ami. J'espère que sous peu on vous rendra plus de justice et que vous n'aurez plus à vous plaindre d'ingratitude.

« Je vous prie de m'informer sur ce que vous saurez des mouvements de l'ennemi. Il faut s'attendre demain ou après-demain au plus tard à des événements sérieux. Alors il faut que nous travaillions bien ces messieurs sur leurs derrières. J'attends très incessamment des nouvelles du général Winzingerode. Alors je vous les ferai passer sans retard.

« Si vous avez besoin d'être soutenu, je serai à même de le faire d'ici. Si je fais un mouvement en avant demain, je vous en avertirai.

« Vous avez déjà tant pris d'argent à l'ennemi que, si je me trouve un peu M. d'Argentcourt, je m'adresserai à vous.

« Adieu, je réclame votre ancienne amitié, et vous prie d'être assuré de toute la mienne.

« TCHERNITCHEFF.

« Belitz, ce 10/22 août 1813, dix heures du soir. »

Je ne demandai pas mieux que de donner de l'argent à tous ceux qui m'en demanderaient, pourvu que mes fourgons arrivassent seulement sains et saufs.

**Bataille de Gross-Beeren.** — La bataille de Gross-Beeren[1] eut lieu; les généraux Bülow et Tauenzien se couvrirent de gloire. Le corps de Winzingerode ne prit presque pas part à ce glorieux combat, excepté la cavalerie légère et les Cosaques qui eurent beaucoup de besogne. Je fis quelques centaines de prisonniers et, la nuit de la bataille, je surpris un détachement à Lückenwalde, que je chassai à la grande joie des habitants, qu'on avait déjà commencé à piller et à maltraiter.

La bataille de Gross-Beeren fut gagnée et le maréchal Oudinot forcé à la retraite.

1. 11/23 août 1813.

Aussitôt que j'eus la certitude de notre succès, je résolus de quitter la partie et de profiter de la permission que le général Winzingerode m'avait donnée d'aller à Berlin.

**Berlin. — L'histoire tragi-comique des fourgons.** — J'avais reçu l'ordre d'envoyer le régiment Rébréjeff au général Hirschfeld[1]. Il ne me restait donc que le régiment de Popoff. Je donnai mes ordres et instructions au major Popoff, qui le commandait. Je lui prescrivis de faire ses rapports au général Tchernitcheff, et je partis pour régler des intérêts qui me tenaient à cœur et qui étaient de nature à demander ma présence avec urgence.

1. N° 9.

Birkbenrück, le 9/21 avril 1813,

« D'après les ordres du général Winzingerode, je vous recommande d'envoyer sans délai le régiment de Rébréjeff par le chemin le plus court, mais sûr, à Brandenburg, où il doit se présenter au général prussien Hirschfeld.

« Comme il ne vous reste maintenant qu'un régiment et que vous ne pouvez pas faire de grands détours séparément, faites tout votre possible pour le bien commencer et surtout tâchez de vous informer des mouvements de l'ennemi ; mais soyez toujours en communication avec le colonel Prendel, qui est maintenant à Jüterbock, et ne vous éloignez pas trop afin que vous puissiez dans une seule marche vous rejoindre à Prendel.

« L'ennemi est maintenant à Lückenwalde. Une partie occupe la ville et le reste est au bivouac entre Lückenwalde et Heinichendorff.

« Tchernitcheff est à Niemaeck.

« Il faut faire tout votre possible pour savoir de quelle force est l'ennemi à Baruth et quel mouvement il prend.

« Je vous recommande de me donner de vos nouvelles chaque 4 heures pour que je puisse les envoyer au général Winzingerode.

« J'ai envoyé votre rapport en original au commandant du corps ; mais quant à votre rapport pour lui, il n'était pas dans le paquet que j'ai reçu.

« Je suis avec estime

« Votre très humble serviteur,
« C. Oruhk. »

(*En français dans l'original.*)

Cette lettre fait partie des documents que le général de Löwenstern a conservés dans son Livre d'Or, actuellement en la possession de son neveu à Ober Alm.

Je dînai en chemin chez le général Tchernitcheff, qui était encore à Belitz, et j'arrivai vers les neuf heures du soir à Potsdam. J'y fis un peu nourrir mes chevaux et j'arrivai encore la nuit à Berlin.

J'eus beaucoup de peine à déterrer le major Barnenkoff. Après l'avoir cherché dans toutes les auberges, je le trouvai établi sur la place du Denkhof, à l'*Aigle Noir* chez Mathieu.

Il ne dormait pas encore. Je le trouvai marchant à grands pas dans sa chambre et ayant l'air d'un homme auquel un grand malheur est arrivé. J'en fus frappé et, craignant toujours pour mon trésor, je lui fis de suite la question.

« — Et les fourgons ! où sont-ils?

« — Grâce à Dieu, me dit-il, encore ici, mais peut-être pas pour longtemps. Car le commandant de Berlin vient de me faire dire de lui envoyer demain matin les caisses et les fourgons.

« — Ce n'est que cela, lui répondis-je, la joie dans le cœur d'apprendre que nous avions encore l'avantage de la possession. Nous verrons, continuai-je, qui les gardera, celui qui les a pris ou ceux qui veulent les prendre. Allons ! il ne faut pas perdre une minute. Qui est le maître de la maison?

« — Un Français.

« — Bien ! Il entendra raison et doit aimer gagner de l'argent. Faites-le monter. »

**M. Mathieu.** — M. Mathieu parut. Je vis un gros petit homme avec la figure réjouie et honnête.

« — Voulez-vous gagner 1.000 écus, monsieur Mathieu.

« — Avec plaisir, Monsieur.

« — Eh bien, passé minuit, envoyez coucher tout votre monde jusqu'au dernier valet, et donnez-moi une petite chambre au grenier ou dans les combles, partout où vous vou-

drez, pourvu qu'elle ne soit pas en évidence, et ne dites mot à personne de tout ce que vous nous verrez faire.

« — Ah, Monsieur, vous me faites trembler. De quoi peut-il s'agir?

« — De rien d'extraordinaire, mon cher monsieur Mathieu, car, après vingt-quatre heures écoulées, vous pourrez raconter ce que vous aurez vu à toute la ville de Berlin, si cela vous fait plaisir.

« — Eh bien, Monsieur, soit. Voilà ma parole que je serai discret.

« — A la bonne heure, et moi je vous donnerai demain, à dix heures du soir, 1.000 écus. »

A une heure après minuit, Mathieu fit retirer tout son monde. Et alors je fis dévaliser mes fourgons et porter mes barriques avec l'argent dans la chambre qu'il m'avait assignée. Mes Cosaques travaillèrent toute la nuit. Car il y avait 75 barils qu'il fallait porter jusqu'au quatrième étage, de sorte que ce travail était très fatiguant.

Lorsque tout fut terminé, je fis jeter du foin, des briques, de la paille et des pierres dans les fourgons et après les avoir bien fermés, je plaçai des sentinelles, comme s'ils étaient encore de la plus grande importance; et j'allai me coucher tranquillement en attendant les événements du lendemain.

J'eus lieu de me féliciter d'avoir pris ce parti, non que je craignais d'avoir été dans mon tort de vouloir m'approprier la caisse. Elle me revenait de droit, car je l'avais prise le sabre à la main, d'une manière honorable et sur les derrières de l'armée ennemie; mais parce que les Prussiens, une fois en possession de ce trésor, j'aurais eu beaucoup de difficultés à le rattraper. Or rester en possession était le point principal dans pareille occurrence.

Le lendemain matin, le lieutenant baron de Budberg,

l'aide de camp du commandant russe, vint m'annoncer, de la part de son chef, le général Nogine, que le gouverneur général de Berlin, le général de Lestoc, leur avait fait donner une forte réprimande de ce que la caisse n'avait pas été remise à l'état-major de la place, et il lui ordonnait de prendre de suite des mesures pour qu'elle y fût envoyée.

« De quelle caisse parlez-vous, Monsieur le baron, lui répondis-je. Je crois que le gouverneur général et le commandant ont fait un beau rêve. J'ai régalé la ville de Berlin du spectacle agréable d'un millier de prisonniers, le premier qu'elle ait vu après l'armistice, et, dans le nombre de beaux grenadiers de la Garde saxonne, et je m'en suis fait un véritable plaisir!

« J'ai pris des courriers et quelques fourgons, il est vrai, mais j'ignore le contenu de ces derniers. En tout cas ils m'appartiennent. J'en ferai l'inspection, lorsque j'en aurai le temps, et tel usage que bon me semblera. Dites cela à M. le commandant et au gouverneur général, et laissez-moi en repos, car j'en ai besoin. »

L'aide de camp me répliqua :

« Permettez que je vous conseille d'envoyer de bon gré les fourgons à l'état-major. Car le gouverneur général n'est pas un homme avec lequel on puisse se permettre de plaisanter. »

La moutarde commençait déjà à me monter au nez ; mais je fis encore assez bonne contenance et je lui dis avec assez de sang-froid :

« Voulez-vous déjeuner avec moi? vous me ferez plaisir. Mais, pour vos conseils, gardez-les pour d'autres, qui vous en seront peut-être plus reconnaissants. Je n'en ai que faire. Car je n'en ai pas demandé, lorsque j'ai attaqué, derrière l'armée française, le convoi qui fournit matière à notre conversation. Allons, Monsieur le baron, déjeunons et n'en parlons plus. »

Il refusa, partit. Et bientôt arriva le commandant lui-même, le général Nogine, pour me demander si j'enverrais les fourgons de bon gré, ou si je le pousserai à bout.

« — Faites votre devoir, lui répondis-je, sans ajouter une parole de plus. »

Et il partit.

Le danger devenait d'heure en heure plus grand. C'était le moment de ne pas perdre la tête. Barnenkoff avait perdu la sienne.

Je me dépêchai de faire chercher un agent de change, et, pour ne pas perdre le tout, en cas que M. Mathieu fût indiscret ou qu'on parvînt à découvrir ma cachette, je pris des arrangements avec cet agent de me fournir autant d'or, soit en ducats, soit en louis d'or ou napoléons qu'il pourrait rassembler en une heure.

Il fut si alerte que, dans l'espace d'une heure, j'avais changé 5 à 6.000 louis d'or et 3.000 ducats. Il enleva de suite les barils avec les écus, et moi, je fourrai mon or sous mon matelas, espérant bien qu'on n'oserait pas y fouiller.

**Le général de Lestoc.** — A dix heures, arriva un détachement prussien, et une garde fut placée aux fourgons et devant la maison. Le revirement dans l'intérieur de l'hôtel avec l'or venait à peine de cesser.

Je m'habillai sans trop me dépêcher, et j'allai me présenter chez le général de Lestoc pour me plaindre de la manière dont on me traitait et demander des éclaircissements sur l'arrêt qu'on venait de mettre sur ma propriété et satisfaction du scandale et de l'affront qu'on se permettait de me faire essuyer en me cernant et en me tenant dans un état de blocus dans mon hôtel.

Le général de Lestoc me reçut très mal!

« — Comment, me dit-il, presque en criant de colère, vous osez prendre des caisses et ne pas les remettre de suite au gouvernement. Savez-vous qu'il y a cassation pour un délit pareil? »

« — Je l'ignore et ne connais point vos lois, mon général. Les nôtres sauront me protéger, et cela me suffit. Je ne viens pas vous demander grâce, mais satisfaction ! Mais ce qui m'étonne le plus dans ce moment, c'est que Votre Excellence vient de me faire un reproche d'avoir osé prendre une caisse à l'ennemi, tandis que S. M. votre Roi vient de m'honorer de la croix *pour le Mérite*, et que S. A. R. le prince de Suède me donne de grands éloges pour la même expédition dans cet ordre du jour, — que je lui présentai.

« L'affront que Votre Excellence vient de me faire essuyer publiquement me rend pour le moment indigne de l'un et de l'autre. »

Et, au même moment, j'arrachai avec colère de mon col l'Ordre *pour le Mérite* de Prusse que je venais de recevoir, et je le posai sur la table avec le rescrit du prince royal de Suède, que j'avais tiré en même temps de ma poche, et j'ajoutai que je pouvais assurer Son Excellence que je ne les reprendrais qu'après que j'aurais eu une satisfaction éclatante sur la manière indigne dont l'autorité prussienne venait de me traiter à Berlin.

« — Il paraît que votre sabre vous pèse, me dit le gouverneur général. Je vous ferai mettre aux arrêts.

« — Mon sabre, lui répondis-je, a pesé sur les ennemis de mon maître. Mais, s'il peut faire plaisir à Votre Excellence, le voilà. » Et je le détachai au même moment.

« — Nous n'en sommes pas encore arrivés jusque-là, me dit-il, retirez-vous et restez chez vous jusqu'à nouvel ordre de ma part. »

Je sortis, laissant ma croix et mes papiers sur sa table.

Mon sang bouillonnait dans mes veines de me voir traité de cette manière, et cela dans un moment où les journaux de Berlin, mes chefs, enfin tout le monde me louait et me prônait.

Arrivé à mon hôtel, le chef d'état-major du général de Lestoc se présenta pour me demander les clefs des fourgons et pour faire en ma présence l'inventaire de leur contenu.

Je lui répondis :

« — Dites au général de Lestoc que je l'invite à faire chercher les clefs là où j'ai pris ces fourgons, c'est-à-dire derrière l'armée française. Car je ne me suis pas occupé de les prendre au moment des fatigues et des dangers que j'ai courus. J'avais autre chose à faire que de penser aux clefs, et surtout je n'ai pas pensé alors que je serais forcé d'en rendre compte au gouverneur général de Berlin. »

Peu satisfait, il retourna faire son rapport; et alors le général de Lestoc, furieux de rencontrer une résistance si forte à sa volonté, ordonna de retirer la garde et d'enlever la caisse de force.

Je ne pus, ni ne voulus m'y opposer. Car c'était précisément là où je les attendais pour me moquer complètement de leur avidité à s'emparer de mon trésor. Malgré cela, je fis une protestation si ferme que je fis semblant de céder à la force.

Bientôt après, le général me fit dire de me présenter à son état-major, les fourgons y étant arrivés, pour être présent à l'ouverture et assister à l'inventaire qu'on dresserait. Je lui fis dire que, si son ordre n'avait pas d'autre objet, je me dispenserais d'y venir ; que rien au monde ne pourrait me forcer d'être le témoin d'une action aussi arbitraire et aussi injuste que la sienne ; que, si c'était une caisse, comme il le supposait, elle m'appartenait de droit ; que, jusqu'à présent je n'avais eu que le temps de faire dresser la liste des prisonniers pour les lui présenter et de faire des extraits des

dépêches trouvées sur les courriers que j'avais pris sans avoir eu le temps de penser à des fourgons qui pouvaient renfermer de l'argent aussi bien que des bottes ou des vieilles culottes.

Une fois la garde et les fourgons enlevés, je commençai à changer l'argent blanc contre de l'or ; et l'avidité ou l'aveuglement des Prussiens étaient si grands, ils étaient si bêtement persuadés que les trésors se trouvaient encore dans les fourgons, que l'idée ne leur vint pas de faire une recherche domiciliaire, qui leur aurait découvert toute ma ruse, et alors j'aurais été joliment attrapé. Car, dans des circonstances pareilles, c'est le plus fort qui a toujours raison.

J'avais envoyé en attendant un courrier au général Winzingerode et une lettre au prince S. Wolkonsky, qui avait sa confiance et était son factotum et je leur fis le détail de la manière dont on me traitait à Berlin. Je priais en même temps le prince Wolkonsky, qui était fort de mes amis, de venir de suite à Berlin pour me tirer des griffes du général de Lestoc et de son état-major. Mais il fallait du temps pour que le prince Wolkonsky ou quelqu'un de chez Winzingerode pût arriver.

Sur mon refus de paraître en personne à l'ouverture des fourgons et d'assister à leur inventaire, le gouverneur général prit une grave résolution et ordonna de les enfoncer à coups de hache, puisque je m'obstinai à refuser les clefs.

Tout son état-major était présent. — Procès-verbal avait été dressé. Les bésicles sur les yeux, la plume derrière l'oreille, l'auditeur se préparait à écrire.

Les coups de hache redoublent ; le couvercle d'un des fourgons saute en l'air. Tout le monde se précipite pour voir l'or et l'argent et : oh, surprise ! oh, confusion ! on ne trouve que de la paille, du foin, des briques, des pierres et quelques vieilles planches.

On se précipite alors sur le second fourgon. Même ardeur pour le briser. Plus d'acharnement encore, s'il est possible. Et on trouve le même contenu.

Le troisième et dernier, on l'entreprend déjà avec plus de calme, se doutant de la farce que je venais de leur jouer. Mais enfin il fut encore brisé, enfoncé, et même confusion, tant dans l'esprit de ces messieurs que dans les fourgons mêmes.

Je n'y étais pas présent, comme je l'ai déjà dit; mais des personnes, qui y ont assisté, m'ont assuré que c'était un vrai coup de théâtre de voir cet état-major d'abord stupéfait, puis se regardant et enfin se retirant sans proférer un mot avec des figures allongées et rougissant de honte et de colère.

Le bruit de cette aventure se répandit bientôt dans toute la ville de Berlin.

Tout le monde prit fait et cause pour moi, et lorsque, le soir, je parus au théâtre, des marques d'approbation me furent données spontanément, et la curiosité de me voir se manifesta d'une manière très flatteuse pour moi.

Sur ces entrefaites arriva le prince Serge Wolkonsky, envoyé par le général Winzingerode avec une lettre fulminante au général de Lestoc. Le général Winzingerode rendait responsable le gouverneur général de Berlin de la moindre offense ou affront qu'on ferait essuyer à un officier qui venait de se distinguer de la manière la plus brillante et la plus utile. Le prince Wolkonsky, en remettant sa dépêche au général de Lestoc, parla avec chaleur et fit si bien comprendre l'arbitraire de l'acte qu'on venait de commettre vis-à-vis de moi que le général de Lestoc, ne sachant plus où donner de la tête, d'autant plus que les fourgons brisés n'étaient pas faits pour justifier sa violence, pria le prince Wolkonsky d'arranger cette affaire à l'amiable et lui déclara qu'il était prêt, lui de son côté, à me faire une réparation

d'honneur; qu'il avait été induit en erreur par le commandant russe, le général Nogine, et que c'était sur lui que tous les torts devaient tomber.

Aussi ce dernier fut-il suspendu de son commandement par ordre du général Winzingerode, et ce ne fut que sur mes instances qu'il fut derechef remis en activité.

Le général de Lestoc m'écrivit la lettre ci-après.

Comme mon but était rempli et que je sortais victorieux de cette lutte, je ne lui portai point rancune, et le commandant russe étant venu pour me faire des excuses, nous bûmes un verre de champagne ensemble, et, pour lui prouver que je n'avais aucune rancune contre lui, je lui prêtai, pour conclure un mariage qu'il projetait, quelques milliers de roubles qu'il ne m'a jamais rendus?

Lorsqu'il me les demanda, je lui dis :

« Mais, mon Dieu, pourquoi ne me les avez-vous pas démandés plus tôt. Peut-être aurions-nous évité tout le scandale qui a eu lieu. »

Il rougit, emporta l'argent et me le doit encore au moment même.

Voici la copie de la lettre du général de Lestoc :

« J'ai l'honneur de vous retourner, Monsieur, les objets que vous avez laissés chez moi, et je me réjouis de voir heureusement et définitivement terminé le différend qui s'était élevé entre nous et dont d'ailleurs je ne suis pas la cause.

« Agréez, Monsieur le colonel, l'assurance de ma haute considération.

« LESTOC.

« Berlin, le 26 août 1813. »

La victoire que nous avions remportée à Gross-Beeren ayant donné à plusieurs de mes amis le loisir de venir à

Berlin, ils arrivèrent successivement pour me témoigner le plaisir qu'ils avaient eu d'apprendre ma bonne fortune et en même temps pour me demander de leur prêter de l'argent. Je n'en refusai à personne, et tout le monde fut satisfait.

Léon Narischkine, le baron de Pahlen, le prince Wolkonsky, le comte d'Olonne, Paschkoff, le prince Lapoukhine, Rjeffsky, Pankratieff et plusieurs autres furent de ce nombre.

L'or ne manquant pas, les occasions se présentèrent d'elles-même de le dépenser. Ce fut une véritable joie pour moi d'être agréable à mes amis et tous ceux qui m'en demandèrent furent satisfaits. Je tiens à dire, sans qu'on m'accuse d'orgueil, que j'allai au-devant des désirs de ces Messieurs.

Je passai six jours à Berlin, me permettant toutes les jouissances imaginables.

N'ayant rien au bivouac que des privations, je m'en donnai à gogo et ne me refusai rien. Je mettais le matin une poignée de ducats dans ma poche et ne rentrai jamais à la maison qu'après les avoir dépensés. Des coquettes, des prudes voulurent avoir leur part et l'eurent largement.

La pauvreté peut rendre misanthrope; mais la richesse vous rend, à mon avis, confiant; j'appris ainsi à connaître les côtés faibles du genre humain. Je fis l'expérience assez triste de constater jusqu'où peut aller l'avidité et l'amour de l'or. De très belles femmes se firent proposer, et leurs époux ne se doutèrent point, en leur voyant un beau cachemire ou un joli bijou, qu'elles avaient eu, elles aussi, leur part au butin.

**Retour à l'armée. — Audience chez le prince royal de Suède.** — Une lettre que je reçus du prince Wolkonsky me fit faire des réflexions sur moi-même et sur le genre de vie dissipée que je menais. Il m'écrivit de venir au plus tôt rejoindre le quartier-général et que le général Winzingerode

commençait à m'en vouloir de ce que je restais si longtemps (six jours) à Berlin.

Cette lettre mit fin à la vie dissipée que je menai. Je me recueillis, je mis de l'ordre dans mes affaires ; je plaçai une partie de mon trésor chez un banquier (Beneke et C^ie^), et j'en envoyai une autre partie à mon beau-frère, le comte de Tiesenhausen, à Reval. J'en distribuai une bonne partie à mes régiments et à mes officiers d'après leur grade. Barnenkoff eut, à lui seul, de quoi se faire une existence heureuse pour la vie, et je me plais à croire que les colonels de mes deux régiments et lui ne se plaindront pas de moi.

Après avoir tout réglé, je partis de Berlin et j'arrivai, le soir, à Potsdam, où je fus forcé de m'arrêter ayant été attaqué par une fièvre très forte. Un bon médecin que je fis venir me donna des remèdes et des soins, et quoiqu'encore très souffrant, je partis le lendemain et j'arrivai la nuit à Treuenbrietzen, où était le quartier-général du prince royal de Suède.

Je fus de suite lui présenter mes devoirs. Le comte Lòwenhelm, que j'avais connu à Saint-Pétersbourg, m'annonça, et le prince me reçut dans son lit à six heures du soir. C'était son habitude de rester dans son lit tout le temps qu'il pouvait. Il me combla d'éloges et de bonté, me fit des compliments sur la manière dont j'avais débuté dans cette campagne.

J'eus le plaisir de rencontrer chez lui notre ministre, le général Suchtelen, que je pus voir, et mon ami, le prince Koudachoff, qui venait de la grande armée. Il avait traversé hardiment la ligne de communication de l'armée et, ayant passé l'Elbe à la nage, il était arrivé heureusement et sans accident nous donner des nouvelles de la grande armée, qui débouchait de la Bohême.

Son arrivée était d'autant plus intéressante pour moi que je fus destiné à faire la même expédition et à porter des nou-

velles de notre armée à S. M. l'Empereur, et je me dépêchai par conséquent d'arriver au quartier-général du baron de Winzingerode pour recevoir mes instructions ; mais une scène qui eut lieu entre ce général et moi, et dont je parlerai plus tard, ajourna pour un moment ce projet.

**Scène orageuse avec Winzingerode.** — Étant parti de Treuenbrietzen de grand matin, j'arrivai de bonne heure encore au quartier-général du baron de Winzingerode.

Le prince Serge Wolkonsky et Léon Narischkine, qui étaient fort de mes amis et avaient toujours un grand intérêt pour moi, vinrent me voir de suite pour me prévenir que le général Winzingerode était furieux contre moi.

« Voyons, leur dis-je, de quoi il s'agit », et j'entrai chez le général en chef.

Il était rouge comme un coq en colère et fit semblant de ne pas me remarquer. Je le saluai. Il ne me rendit pas mon salut et continua à parler au général Renny, son chef d'état-major. Je me tins tranquille et j'attendis de pied ferme que l'orage éclatât, m'appuyant sur mon sabre, sans avoir l'air insolent, mais avec assez d'assurance.

Quand on a une action glorieuse sur la conscience et quelques centaines de milliers de roubles dans son portefeuille on a de la contenance sans s'en douter, mais sans l'affecter.

Tout d'un coup, le général Winzingerode se tourna avec vivacité, et brusquement vint à moi et me demanda :

« — Q'avez-vous fait si longtemps à Berlin?

« — Votre Excellence ne l'ignore pas, j'espère, car c'est avec sa permission que j'y suis resté.

« — Pourquoi ne m'avez-vous pas fait un rapport de ce trésor que vous aviez pris à l'ennemi?

« — J'en ai fait un rapport à Votre Excellence, et, s'il

ne lui est pas parvenu, ce n'est assurément pas de ma faute.

« — Je n'en ai pas eu, et c'est une honte que moi, général en chef, j'apprenne du prince royal ce que mes officiers font. Comment avez-vous osé faire un rapport au prince royal?

« — Tout ce que Votre Excellence me fait l'honneur de me dire me prouve qu'elle est mal informée. Je n'ai fait de rapport qu'à Elle et au comte Orurk, mon chef direct, et je n'ai jamais écrit de ma vie un rapport au prince royal.

« — C'est le prince royal, qui lui-même a raconté vos exploits à mon aide de camp Rjeffsky en m'en faisant faire compliments.

« — Ceci prouve en ma faveur pour le fait et nullement contre moi. Le bruit de mon expédition est probablement arrivé jusqu'au prince royal. J'aurais désiré que ce fût par Votre Excellence; mais il paraît que je n'ose point m'en flatter.

« — Vous voulez me manquer.

« — Nullement, mon général, mais j'ose et j'oserai toujours soutenir avec franchise mon opinion et défendre ma cause, surtout lorsqu'elle est aussi injustement attaquée. »

Il reprit, toujours en répétant avec colère, car il était toujours très violent, la même matière et ne s'adressant plus à moi, mais en général à tous ceux qui étaient dans le salon, en disant :

« — Ne pas me faire un rapport, cela doit être puni, je ferai un exemple. »

Et puis se tournant vers moi, il me dit :

« — Vous avez abusé de ma confiance. Je vous ferai mettre aux arrêts et vous ferai juger.

— « Votre Excellence est le maître de faire ce qui lui plaira. Je n'ai jamais abusé de sa confiance. Au contraire je la mérite plus que jamais. Je me résigne d'avance; mais

c'est le moment de lui faire observer qu'il n'est pas très encourageant pour ceux qui sacrifient leur vie et leur santé pour le bien du service de se voir récompenser de cette manière.

« — Vous osez encore raisonner, me dit-il en s'élançant presque sur moi.

« — Quand est-ce qu'on l'oserait donc, mon général, si ce n'est pas dans ces circonstances.

« — Je vous aurais fait récompenser par S. M. l'Empereur si vous m'aviez écrit, au lieu qu'à présent je vous ferai juger et punir.

« — Je ne suis pas gâté par les récompenses, mon général. Je sers et je fais mon devoir pour ma propre satisfaction, et mes subordonnés, qui peut-être en souffriront, sauront se consoler; car j'ai eu les moyens de les récompenser déjà. »

Alors il devint furieux. Je l'avais poussé à bout. Je me retirai à quelques pas pour lui prouver que tout ce que j'avais à dire était dit, et je me retirai dans la foule de son état-major, ne devinant pas trop comment tout cela se débrouillerait et par quel moyen je pourrais convaincre le général que je n'avais jamais écrit un mot au prince royal. Même si j'avais pu faire dire par le prince royal qu'il n'avait jamais reçu de rapport de moi, le général Winzingerode ne l'aurait jamais cru. C'était un dédale d'ennuis et d'embarras dans lequel ma mauvaise étoile m'avait encore plongé.

Le général continua à ruminer et à grogner; mais je ne dis plus mot, et je me tins à une certaine distance.

Un officier d'ordonnance du prince royal arriva. Le prince mandait le général auprès de lui.

Je sortis alors et fus me retirer dans ma baraque, la rage dans le cœur, et indigné de la manière dont le général

venait de me traiter. Je me mis alors à réfléchir au parti que j'avais à prendre; car il paraissait certain que mon rôle dans ce corps d'armée était passé et qu'il me fallait prendre un parti décisif, qui ne pouvait être autre que celui d'aller rejoindre le général Barclay de Tolly, à l'état-major duquel je n'avais jamais cessé d'appartenir et qui n'avait pas discontinué d'avoir des bontés pour moi.

Cette résolution prise, je me fis servir à déjeuner, lorsque le prince Serge Wolkonsky et Léon Narischkine entrèrent chez moi, et le premier me dit :

« — Eh bien, vous partez derechef?

« — Oui, lui dis-je, plein de mon idée, je pars pour le grand quartier-général.

« — Non, me répondit le prince Wolkonsky. Voici l'ordre du général Winzingerode. Il vous rend le commandement de vos régiments et vous devez de suite aller rejoindre le comte Woronzoff, qui commande l'avant-garde.

« — Qui donc a opéré ce miracle, lui dis-je?

Et alors ils me racontèrent qu'au moment où j'étais sorti, la réflexion étant apparemment revenue au général Winzingerode, il demanda au général Renny, et au prince Wolkonsky si par hasard mon rapport ne se trouvait pas égaré dans leurs bureaux. Alors le prince Lapoukhine et M. de Peterson, ayant pris courage en le voyant plus doux et plus calme, lui rappelèrent qu'il avait en effet reçu un rapport de moi, qui lui avait été remis par un de mes officiers au moment même où la bataille de Gross-Beeren commença, qu'il était déjà à cheval et qu'il l'avait mis sans le lire ni même le décacheter dans la poche de son uniforme. Il se fit donner cet habit et, à sa grande confusion, il trouva mon rapport intact. Comme c'était un homme d'honneur et très loyal, il se dépêcha bien vite de me faire réparation d'honneur, et, devant partir pour aller rejoindre le prince royal, il donna

ordre au prince Wolkonsky de m'annoncer que j'étais derechef réintégré dans mon emploi et que je devais me préparer à partir de suite.

On sentira aisément que je ne le boudai pas longtemps. Car on ne gagne rien à bouder ses chefs ou, en général, le pouvoir, et puis ma satisfaction était si éclatante et avait été si publique qu'elle ne laissait de doute à personne.

Avant de partir, j'allai donc rejoindre le général Winzingerode, qui se trouvait déjà auprès du prince royal de Suède. Ils étaient descendus de cheval auprès d'un moulin à vent pour mieux observer le terrain, et le prince donna des ordres pour les dispositions pour la bataille de Dennewitz.

**Mon envoi au corps Woronzoff.** — Je ne m'y arrêtai qu'aussi longtemps qu'il fallait pour recevoir les ordres verbaux du général Winzingerode, et je partis de suite pour rejoindre le général Woronzoff. C'était la première fois que je me trouvai sous ses ordres. Je l'avais souvent désiré.

Je le trouvai établi dans la maison d'un fermier avec le général comte Orurk et Benkendorf; je n'y restai que quelques minutes, et j'eus de lui l'ordre de rejoindre sans perdre de temps le général Tchternitchef qui était devant Wittenberg. C'était de lui que je devais recevoir des instructions ultérieures pour faire une expédition jusqu'à la grande armée, passer l'Elbe à la nage, me glisser derrière l'armée ennemie et arriver au quartier-général de S. M. L'Empereur pour lui donner des nouvelles de l'armée du Nord.

Je ne me sentis pas fâché d'être chargé de cette commission et je me promis bien d'y mettre tout le zèle et l'activité possibles.

**Le général Ryléjeff.** — Je ne perdis pas un instant pour rejoindre mes régiments qui étaient aux avant-postes et

avaient été mis momentanément sous les ordres du général Ryléjeff. Triste figure, si jamais il en fût. Depuis qu'il commandait cette brigade, il n'avait pas encore vu l'ennemi et se gardait bien de faire une si dangereuse connaissance.

Je lui annonçai la fin de son règne et fis de suite monter mes régiments à cheval, et je partis, le laissant seul, dans son bivouac, ce qui lui causa une grande frayeur et me fit rire à ses dépens.

**Coswig. — Tchernitcheff. — Ordres.** — J'eus bientôt rejoint le général Tchernitcheff, qui avait son quartier-général à Coswig, à une demi-lieue de Wittenberg.

Ce général, connaissant déjà le but de ma mission, avait déjà préparé ses instructions et me les donna. Les voici :

« En conséquence des ordres que je viens de recevoir de S. Exc. le général baron de Winzingerode, d'après les instructions de S. A. R. le prince royal de Suède, vous vous porterez au plus vite avec votre brigade sur la rive gauche de l'Elbe pour donner l'alarme à l'ennemi, lever les contributions, enlever du bétail, inquiéter les communications de l'ennemi et porter des nouvelles à la grande armée.

« Quant aux contributions, il faut que vous teniez un registre et vous en ferez le rapport le plus tôt possible, puisque tout cela doit être au profit de la Couronne. Je vous invite donc, à vous conformer aux règles posées et à remplir par là le désir de S. A. R. le prince royal de Suède, ainsi que de S. Exc. le baron de Winzingerode, vous observant que vous serez seul responsable si ces ordres ne sont pas exécutés dans toute leur étendue.

« Aussitôt que vous serez parvenu à avoir communication avec les postes de la grande armée, vous ferez parvenir par eux au commandant en chef un précis de la situation

actuelle de notre armée, dont vous devez être bien instruit, vu que vous venez de quitter tout à l'heure le général Winzingerode, qui a dû vous en parler.

« Dès que vous aurez établi une communication avec la grande armée, je vous recommande d'envoyer de suite un officier intelligent avec 50 chevaux, pour m'informer de l'état de la grande armée, ainsi que des postes qu'elle occupe. Pour revenir, vous leur recommanderez de prendre les mêmes précautions, dont vous userez pour faire votre passage.

« TCHERNITCHEFF,
« Général, aide de camp de S. M. l'Empereur.

« Perleritz près de Wittenberg, 5 septembre 1813. »

Après avoir parcouru ces instructions, je fis l'observation au général Tchernitcheff, que la mission, ayant un triple but, celui d'alarmer l'ennemi, de lever des contributions et de porter des nouvelles à la grande armée, ces buts se détruiraient l'un par l'autre. Car, le but principal étant de porter des nouvelles à la grande armée, il fallait donc, pour y parvenir, le plus grand secret et la plus grande célérité; et en enlevant des contributions et en alarmant l'ennemi, il serait impossible de s'assurer ces conditions indispensables.

« — Je sens, me répondit-il, les difficultés que vous aurez à vaincre; mais je ne puis rien y changer; car je vous ai transmis littéralement les intentions du prince royal.

« — Eh bien, vogue la galère! lui dis-je. Je tâcherai de faire de mon mieux, et puis, à l'impossible nul n'est tenu. »

Je me proposai bien, cependant, d'avoir pour but principal d'arriver jusqu'à la grande armée et de ne considérer et soigner la partie des contributions que comme chose secondaire.

Je m'arrêtai la nuit à Coswig pour rafraîchir ma troupe

et me préparer les moyens de passer l'Elbe le lendemain, et j'avais fixé le point de Breitenhayn pour l'effectuer.

Le général Tchernitcheff continua à bloquer Wittenberg et me parut peu satisfait de la commission qu'on venait de me confier, d'autant plus qu'une espèce de rivalité et de jalousie commençait déjà alors à prendre naissance entre lui et le comte Woronzoff, et, comme je faisais partie du corps de ce dernier, il aurait préféré que ce fût quelqu'un des siens qui fût destiné à exécuter cette mission. Cependant, comme il devait faire sa belle expédition de Cassel, il ne pouvait pas faire l'une et l'autre à la fois.

A peine arrivé à Coswig, j'eus un courrier du général Winzingerode, qui me répétait encore de lever autant de contributions que possible dans les pays que je parcourrais et surtout des bestiaux et de l'eau-de-vie pour approvisionner son corps d'armée.

J'enrageais : car ces ordres étaient tellement incompatibles avec le but principal de mon expédition que je me décidai bien vite à ne faire que l'un ou l'autre. Car, ou je devais donner connaissance à S. M. l'Empereur de la position de notre armée, et alors je devais tâcher de passer comme l'éclair et ne pas perdre un temps précieux à faire le commissaire des vivres, ou l'Empereur n'avait pas besoin de mes nouvelles, et alors je levais des contributions.

Les généraux en chef qui vous chargent de pareilles expéditions ont rarement fait ce genre de guerre et n'en connaissent qu'imparfaitement toutes les difficultés. Celui qui doit agir sur les communications et les derrières de l'ennemi doit avant tout faire son possible pour avoir les habitants pour soi, et, en les frappant de réquisitions et de contributions, on manque totalement son but, sans compter le temps si précieux qu'on perd.

**Ordre de suspendre mon mouvement et de revenir devant Wittenberg. — Le prince Koudachoff.** — Heureusement je fus délivré de tous ces embarras par un aide de camp du général Tchernitcheff, qui m'arriva dans la nuit avec l'ordre de suspendre pour le moment mon expédition, et de venir le joindre sans perte de temps vers Wittenberg.

Je rebroussai chemin aussitôt, et, arrivé auprès du général Tchernitcheff, il me dit que le prince royal, ayant eu des nouvelles de l'armée de Bohême, avait chargé le prince Koudachoff de rapporter celles qu'il pouvait donner pour le moment, que plus tard j'en serai chargé, et que jusque-là j'avais été mis à sa disposition.

**Tchernitcheff.** — Je ne demandai pas mieux que de servir sous ses ordres : car on sert très agréablement sous les ordres de ce général. Il a beaucoup d'amour-propre, beaucoup de présomption et de jactance, mais aussi, par contre, il a beaucoup de talent, calcule merveilleusement ses marches, et fournit à ses sous-ordres tous les moyens de se distinguer, sait faire valoir leurs actions, et, comme il est bien en cour, les récompenses leur pleuvent.

**Combat devant Wittenberg. — Prise des blockhaus français.** — Il me communiqua son projet d'attaquer tous les postes avancés devant Wittenberg, et me confia le commandement de son aile droite.

J'occupai de suite les hauteurs d'Apollendorf, et le général Tchernitcheff me donna l'ordre de commencer l'attaque.

J'eus un feu assez vif à éprouver d'un bois que l'ennemi occupait. Le général Tchernitcheff fit avancer du canon et me donna, par un feu bien nourri et bien dirigé, les moyens de tourner une des redoutes palissadées (blockhaus), que l'ennemi fut forcé de quitter aussitôt, et que j'occupai de suite, ayant fait quelques prisonniers.

Une fois cette redoute prise, les autres, sur toute la ligne des postes avancés furent abandonnées et occupées par nos troupes sans aucune perte de notre part. Nous nous occupâmes de suite à les détruire, à briser et à brûler les palissades, ce qui n'était pas très aisé, et sans le secours des paysans, auxquels nous permîmes d'enlever les bois, nous ne serions jamais parvenus à les détruire entièrement. Tant il y a qu'il faut toujours mettre l'intérêt des hommes en jeu, pour leur faire exécuter avec zèle des choses nécessaires.

Après cette expédition, Tchernitcheff établit son quartier général à Smilkendorf, et j'allai dîner tous les jours avec lui.

**La princesse d'Anhalt.** — Son dîner lui était fourni tous les jours par la princesse d'Anhalt, cousine de l'impératrice Catherine, qui avait sa résidence à Coswig, et qui le lui envoyait dans un fourgon attelé de quatre bons chevaux et avec tant de célérité et de précaution qu'il nous arrivait toujours tout chaud. Schopping et Constantin Benkendorf étaient toujours au nombre des convives.

**Maréchal Ney.** — Un aide de camp du prince royal vint à mes avant-postes pour aller en parlementaire porter une lettre au maréchal Ney.

C'était le beau et superbe comte de Lilienkranz ou Lilienkron. Je l'accompagnai jusqu'à mes avant-postes et, m'étant avancé avec un trompette pour faire comprendre aux avant-postes ennemis que je désirais parler à leur commandant, ils me firent signe de m'approcher, et quoique j'avais, outre mon trompette, encore un mouchoir blanc dans ma main, avec lequel je leur indiquais ma neutralité et mes intentions peu hostiles, ils me tirèrent presqu'à bout portant une vingtaine de coups de fusil.

Heureusement, pas un ne me toucha, et j'en fus quitte pour une blessure légère que mon cheval reçut. Mais cette pauvre bête eut une telle frayeur qu'elle fit des bonds et des sauts incroyables et finit par prendre le mors aux dents. Heureusement j'eus la force de la tourner du côté de ma troupe; sans cela j'aurais été infailliblement pris par ces gredins qui, à ce qu'il paraît, n'avaient ni foi ni loi.

L'aide de camp du prince royal devant nécessairement remettre sa lettre, il n'y avait pas à balancer. Il fallait recommencer l'opération. Mais, pour plus de précaution, je descendis de cheval, et, après avoir ordonné à mon escorte de se retirer de quelques centaines de pas, j'allais à pied, toujours mon mouchoir blanc à la main, à la rencontre d'un peloton français qui venait au-devant de moi avec un officier supérieur à sa tête.

C'était un colonel qui était arrivé de la place pour voir de quoi il s'agissait. Il me fit des excuses sur l'accident qui m'était arrivé et reçut de la main de l'aide de camp la lettre pour le maréchal Ney, et moi je m'en retournai très content de ne pas avoir été tué d'une manière si peu glorieuse.

L'aide de camp raconta au prince royal notre mésaventure, et Son Altesse écrivit de suite au maréchal Ney pour lui dénoncer le fait et le pria de donner des ordres pour que pareille chose, si contraire aux lois de la guerre et de l'honneur, ne puisse se répéter.

Le maréchal lui fit des excuses et l'assura que les coupables seraient punis; que c'étaient des Polonais qui avaient tiré sur moi et qu'il répondait que, toutes les fois que le prince royal voudrait lui donner connaissance de quelque chose, ses parlementaires seraient à l'abri de toute insulte.

**Bataille de Dennewitz.** — En attendant, la bataille de Dennewitz se prépara.

Ney marcha sur Jüterbock. Le prince royal changea de front, le côtoya et le battit à plate couture. Une partie du corps de Woronzoff prit part au combat. La cavalerie de Winzingerode, sous les ordres du baron de Pahlen, s'était couverte de gloire ; il avait décidé la victoire et avait enlevé les premiers canons. Les Prussiens avaient eu la besogne principale.

**Rôle du corps Tchernitcheff.** — Tchernitcheff fut destiné à contenir la garnison de Wittenberg et à harceler l'ennemi par des détachements qu'il enverrait sur le flanc gauche de Ney. Il me chargea de cette commission, et je fus placé à son aile gauche, à Lütherbrunnen, pour de là opérer sur Zahne et Seyda.

J'y arrivai au moment même de la déroute de Ney ; sa communication avec Wittenberg fut coupée, et il fut forcé de diriger sa retraite sur Torgau. Je fis quelques centaines de prisonniers.

**Je reste devant Wittenberg.** — Ney, après sa défaite, ayant passé l'Elbe, fut forcé de réorganiser son armée presque détruite.

Le prince royal marcha sur Coswig et Zerbst. Tchernitcheff partit de même et me laissa seul devant Wittenberg pour y rester jusqu'à l'arrivée du général Tauenzien, qui était chargé des blocus et des sièges de Wittemberg et de Torgau.

Je m'établis sur les hauteurs d'Apollendorf, d'où je pouvais observer tous les mouvements de l'ennemi, et j'attendis avec impatience l'arrivée du général Tauenzien, qui ne tarda pas à venir, et, au moment même j'eus l'ordre du comte Woronzoff de venir le rejoindre à Zerbst.

**Je rejoins Woronzoff. — Affaire avec le colonel Latchinoff. —** Toute l'armée du Nord se concentra dans les belles plaines de ce pays pour se préparer au passage de l'Elbe, ou, en cas que Napoléon s'entêtât à marcher sur Berlin, pour être en état de se porter en masse à la défense de cette capitale et lui livrer bataille.

Je partis la nuit et je traversai Coswig, qui était encombré de Suédois, de même que Rosslau, et j'arrivai de grand matin à Biaz, aux environs duquel endroit étaient placés tous les détachements de cavalerie et de Cosaques du corps Winzingerode. A Biaz même était placé le général Staal avec 3 régiments de Cosaques. J'allai le voir pour me concerter avec lui sur les moyens d'approvisionner ma troupe. Mais, à mon grand regret, il était absent, et je trouvai le major Mekeleff qui me dit de m'adresser à celui qui le remplaçait et qui était le colonel Latchinoff, commandant un régiment de Kalmoucks.

Il avait ramassé tous les vivres et fourrages du village, et les avait fait rassembler dans une grange devant laquelle il avait mis un fort piquet. Mes chevaux étaient exténués de fatigue et avaient besoin d'être nourris.

Je fis donc demander par mon quartier-maître au maire du village, de me fournir du foin. Il me répondit que tout avait été pris, qu'il n'y en avait plus un lien dans le village.

Je fus alors chez le colonel pour lui demander de m'en faire délivrer. Il me le refusa, en me disant : que chacun devait avoir soin de se fournir des moyens d'existence.

Je ne me fis pas répéter ce refus deux fois. Je retournai à mon bivouac. Je fis monter 100 Cosaques à cheval avec des cordes pour lier des bottes de foin et 100 autres pour les escorter. Et me mettant à leur tête, j'allai prendre de vive force dans le magasin du colonel ce que je ne pouvais avoir de bon gré.

Le tapage que cela fit était épouvantable. Mais je mis tant de célérité dans cette expédition que mes bottes de foin étaient déjà liées et placées sur les chevaux lorsque le colonel arriva pour défendre son magasin. Mais c'était trop tard. Les fourrages étaient déjà enlevés.

Il écumait de rage et partit de suite pour se plaindre au comte Woronzoff, qui me renvoya un aide de camp pour me demander de me justifier de la violence que je venais de commettre.

Je fus moi-même chez lui, et je lui expliquai les motifs qui m'avaient fait agir ainsi. Il ne put s'empêcher de sourire et trouva que le premier devoir d'un chef est de pourvoir aux besoins de sa troupe, que le moyen que j'avais employé était violent, mais qu'il ne pouvait s'empêcher d'avouer qu'à ma place il n'aurait pas agi autrement.

Le comte Woronzoff me fit asseoir là-dessus dans sa calèche pour me mener au grand quartier-général du prince royal et du général Winzingerode. Ce dernier m'avait mandé auprès de lui, et nous arrivâmes à Zerbst, où il était établi.

Le comte Woronzoff m'avoua plus tard que cet acte, quoique violent, lui avait donné une bonne opinion de mon caractère. Étant d'ailleurs très doux de caractère dans les circonstances ordinaires, il n'a jamais eu occasion de me blâmer pour des actes violents à propos de bottes.

**Je dîne chez Winzingerode. — Nouvelle mission.** — Le général Winzingerode me reçut très bien et me fit dîner avec lui.

Le prince Wolkonsky, chez lequel je m'étais arrêté, me fit voir la liste des personnes que le général Winzingerode se proposait de présenter à l'Empereur pour être récompensées et il me montra mon nom, qui était apostillé de la manière la plus favorable.

Après le dîner, le général Winzingerode me fit entrer dans son cabinet et me donna l'ordre de partir dans deux heures avec ma brigade, qui serait encore renforcée d'un régiment que le général Staal devait me fournir, de passer l'Elbe avec le général Tchernitcheff et d'occuper le terrain entre la Saale et la Mulde, d'envoyer de forts détachements sur Magdebourg et de rassembler tous les bateaux que je trouverais dans la Saale, de les faire entrer dans l'Elbe pour faciliter la construction d'un pont à Aken. (Acken)

Me voilà donc derechef en l'air. Plusieurs jeunes gens du quartier-général voulurent être de cette expédition. La bonne prise que je venais de faire et l'éclat que j'avais eu à l'ouverture de la campagne leur avaient fait venir l'eau à la bouche. Mais le général Winzingerode refusa leur demande, et j'en fus bien aise : car ils sont ordinairement de peu d'utilité et enlèvent les récompenses qui reviennent de droit à de braves officiers, qui n'ont pour eux que leur bravoure, et les fatigues et les dangers.

Après avoir revu avec plaisir mes anciens camarades, au nombre desquels était le général baron de Pahlen que j'avais été voir dans son bivouac et avec lequel nous avions vidé quelques bonnes bouteilles de vin, je partis pour rejoindre le général Tchernitcheff.

**Deuxième querelle avec le colonel Latchinoff.** — Au moment de traverser le village dans lequel se trouvait le colonel Latchinoff, je lui enlevai, sans m'en douter, un de ses guides, qui ne demanda pas mieux que de me suivre, d'autant plus que je parlais l'allemand et que l'autre n'en savait pas un mot.

Lorsque le colonel m'aperçut, il me rejoignit tout furieux et me demanda raison de l'acte arbitraire que je venais encore de commettre. Je lui répondis que je n'avais pas

d'autre explication à lui donner que celle que j'en avais besoin pour le moment et que lui, étant encore sur place, était dans le cas de s'en procurer un autre. Alors, il me dit que, l'ayant offensé deux fois, je devais lui donner une satisfaction personnelle.

« Volontiers, lui répondis-je, mais pas dans ce moment, car, étant chargé d'une expédition, je ne suis pas le maître de disposer de ma personne ; mais, au premier moment que j'aurai de libre, je serai à votre service, et j'espère qu'alors vous ne me donnerez pas un guide pour l'autre monde, comme vous venez de m'en fournir un pour passer l'Elbe. »

Cette raison lui parut suffisante d'autant plus qu'elle était accompagnée d'une bonne plaisanterie, et nous nous donnâmes la parole de nous battre à la première occasion.

Heureusement pour moi, il fut tué bientôt après, ce qui me fit de la peine, car c'était du reste un fort brave homme. Mais je dus pourtant me féliciter d'avoir échappé à un duel qui aurait pu tourner mal pour moi comme pour lui, quoiqu'en temps de guerre, où on est exposé tous les jours, une balle de plus ou de moins ne soit pas chose très effrayante.

Je rencontrai en chemin le comte Woronzoff et le général Poncet, qui venaient de la rive de l'Elbe, où mon passage devait avoir lieu. Au moment où je les rencontrai, je venais de courir un lièvre et d'en prendre de suite un autre que je fis mettre dans la voiture du comte Woronzoff. Ils me dirent que je ne trouverai pas d'autre moyen de passer l'Elbe qu'à la nage, ce qui n'était pas très agréable.

**Passage de l'Elbe. — Marche vers la Saale.** — Le général Tchernitcheff avait fait construire un petit radeau sur lequel il faisait passer ses canons et le harnachement de ses hus-

sards. Il pleuvait à verse lorsque j'entrepris le passage. On ne voyait que les oreilles des chevaux et leurs museaux au-dessus de l'eau: mais, grâce à Dieu, tout se passa sans accident. Je n'eus qu'un cheval de noyé. Le lieutenant-colonel Beker, avec un bataillon de grenadiers, protégea notre passage[1].

Aussitôt arrivé de l'autre côté de l'Elbe, je partis de suite pour gagner la Saale et je m'établis, la nuit, au bord de cette rivière, au château de Rosenberg. Ce château appartenait au prince royal de Suède qui, comme maréchal de France, l'avait reçu de Napoléon. J'y trouvai un excellent gite. L'intendant, M. Henig, était un homme très aimable, sa femme jolie et remplie d'esprit.

J'étais mouillé jusqu'aux os et j'étais occupé à me sécher devant un bon feu, lorsqu'un aide de camp du général Tchernitcheff arriva pour me mander auprès de lui. Il avait aussi effectué son passage sans accident et avec beaucoup de bonheur, il s'était établi à une demi-lieue de Rosenberg.

**Tchernitcheff a ordre de rebrousser chemin. — Je me décide à rester seul sur la Saale.** — Quoique je fusse bien contrarié d'être forcé de courir la nuit chez lui par un temps pluvieux et obscur, il n'y avait cependant pas à dire non, et je partis.

L'ayant joint, il me dit qu'il venait de recevoir dans le moment même l'ordre de rebrousser chemin. Le prince royal venait d'apprendre qu'un corps ennemi de 4 à 5.000 hommes était parti de Magdebourg pour occuper Bernburg et le cours de la Saale et qu'il était probable que nous serions attaqués le lendemain, et, étant inférieurs en force, probablement noyés dans l'Elbe, n'ayant aucun point de retraite assuré. Le prince lui ordonnait par conséquent

1. Nuit du 2 au 3-14 au 15 septembre.

de commencer de suite son mouvement rétrograde. Le général se préparait par suite à l'exécuter dans la nuit même, et il me conseillait de le suivre, d'autant que pareil ordre ne pouvait tarder à m'arriver.

Mon expédition étant séparée de celle du général Tchernitcheff, je n'avais d'ordres à recevoir que du comte Woronzoff. Je lui dis par conséquent que je n'oserais point suivre ses conseils et que j'attendrais les événements et les ordres qui peut-être m'arriveraient encore. Il me fit observer que je m'exposais à une très grande responsabilité : car, si on l'avait cru trop faible pour s'opposer à l'ennemi, je l'étais, moi, encore bien plus. Il termina en me disant :

« L'avis que je vous donne doit vous suffire, et il y a des circonstances où un avis doit remplacer des ordres. »

Je trouvais qu'il avait raison ; mais j'avais déjà pris mon parti de rester et je m'y tins.

« — Je vous abandonne donc à votre sort, me dit-il avec amitié ; mais ne m'en voulez pas si je ne justifie pas votre décision.

« — Je vous remercie pour vos conseils, mon général. J'aurais même désiré pouvoir me rendre à vos désirs ; mais, en attendant, permettez que je fasse mon devoir. »

Il partit, et je restai. J'envoyai de suite des partis de tous côtés pour être bien éclairé et instruit de tout. Je fis passer à un officier prussien, beau-frère de la dame du château et qui s'y trouvait en cachette pour avoir un rendez-vous avec sa jeune et jolie femme, la Saale avec 50 Cosaques pour s'assurer de la marche de la colonne ennemie. Cet officier, nommé Klitzing, s'y prit avec tant d'intelligence qu'il enleva en chemin 100 voitures chargées d'avoine et de vivres qui se dirigeaient sur Magdebourg et étaient destinées à approvisionner la place. Il me fit le rapport qu'il n'avait même pas entendu parler d'une colonne ennemie qui devait passer ou

qui avait passé. Étant lui-même du pays, les habitants s'empressèrent de lui donner toutes les informations qu'il pouvait désirer.

**Ordres de Woronzoff. — Je reste quand même sur la Saale.** — J'eus en effet l'ordre du comte Woronzoff de suivre le mouvement rétrograde du général Tchernitcheff.

Mais, mieux instruit à présent sur les projets de l'ennemi, je pris sur moi de ne pas l'exécuter et, pour appuyer ma désobéissance par des raisons prépondérantes, je lui envoyai le transport d'avoine et d'eau-de-vie que je venais d'enlever à l'ennemi, ce qui fit grand plaisir à l'armée, qui commençait à manquer de ces articles.

Je disais dans mon rapport au comte Woronzoff, que, comme l'ordre qu'il m'avait envoyé de repasser l'Elbe n'était que la suite de la fausse nouvelle de l'arrivée d'un corps ennemi venant de Magdebourg, et que cette colonne n'avait paru nulle part, je croyais, pour l'utilité et le bien du service, ne pas devoir quitter ma position, et cela d'autant moins que j'étais pour le moment occupé à rassembler et à faire rentrer tous les bateaux qui se trouvaient çà et là dispersés dans la Saale; que je répondrais du reste sur ma tête de tout ce qui pourrait m'arriver et que je croyais que le comte Woronzoff approuverait mon dessein de rester au-delà de l'Elbe et me pardonnerait l'inexécution de ses ordres en faveur du motif.

Le comte Woronzoff approuva ma désobéissance, mais en me rendant responsable de ce qui pourrait m'arriver et se proposant, d'autre part, de faire révoquer l'ordre du prince royal. Ce qui arriva bientôt, et le général Tchernitcheff eut en même temps l'ordre de passer derechef l'Elbe pour se diriger sur Cassel et de faire cette belle expédition dont tous les journaux et bulletins ont retenti.

J'eus l'ordre de couvrir son mouvement, d'observer tout ce qui pourrait être envoyé de Magdebourg pour l'inquiéter dans sa marche, de pousser jusqu'à Halberstadt, Brunswick et Wolfenbüttel, et de pivoter sur Bernburg pour lui assurer sa retraite en cas qu'il l'effectuerait de ce côté.

**Marche sur Calbe et Halberstadt.** — Pour exécuter ces ordres, je passai aussitôt la Saale à Rothenburg, où je manquai me noyer, et ce n'est qu'à grand' peine qu'on parvint à me sauver, et je me dirigeai sur Barby, d'où je chassai un escadron de chasseurs à cheval.

De Barby, je marchai sur Grossen-Salza, où les chasseurs, ayant eu du renfort, s'arrêtèrent et furent encore culbutés en me laissant quelques prisonniers, et de là jusqu'à Schönebek, et après avoir poussé de suite de forts partis par Frose à Femersleben et par Ottenleben jusqu'à Alvenstadt.

Ayant ainsi alarmé tout ce qui était aux environs de Magdebourg, je revins sur mes pas et m'arrêtai à Calbe pour faire rafraîchir mes chevaux, et, le même soir, je partis pour traverser Strassfurth et aller passer la nuit à Aschersleben.

On ne peut faire de pareilles marches qu'avec des chevaux de Cosaques ; toute autre cavalerie aurait été éreintée.

Le lendemain matin, j'apparus devant Halberstadt, au grand étonnement des habitants, qui étaient bien loin de s'attendre à voir des Russes. J'établis mon bivouac sur la même place où quelque temps avant le général Tchernitcheff, avait si glorieusement surpris et pris le général Ochs et 24 pièces de canon.

Je poussai encore le même jour jusqu'à Wolfenbüttel et j'appris que le général Tchernitcheff avait traversé Brunswick et s'était dirigé sans obstacle sur Cassel.

A Halberstadt, je pris tout ce qui appartenait au gouver-

nement westphalien, caisses, archives et tous les registres de la police secrète, qui nous dévoilèrent bien des individus employés à nous espionner.

Après avoir mis à contribution le pays et la ville et ramassé de l'eau-de-vie, des bœufs, des chevaux et de l'avoine, je rebroussai chemin pour ne pas perdre de vue Bernburg, qui était mon point central.

J'avais convoqué les notables de Halberstadt, Quedlinburg et Wolfenbüttel pour me concerter avec eux sur les moyens à prendre pour frapper ma réquisition générale avec justice et équité. Presque toutes les notabilités désignées arrivèrent ; il n'y eut qu'un ci-devant chambellan prussien qui, ayant épousé la cause du nouveau gouvernement westpalien, fit de l'opposition et ne parut pas.

Sachant qu'il n'était pas indisposé, j'envoyai 20 Cosaques à son château pour le faire venir. Il fallait voir la figure de cet homme lorsqu'il entra chez moi. Je me contentai de le placer pendant tout le temps de la séance dans un coin, comme on aurait fait avec un enfant, et puis je le lâchai, lui ayant fait plus de peur que de mal. Ses compatriotes parurent enchantés de le voir traité ainsi, car il était un Jéromiste déterminé et nous aurait souhaité à tous les diables.

**Bernburg. — Le général Le Marrois.** — Arrivé à Bernburg, je m'occupai de suite à reconnaître tous les environs, me doutant bien que le général Le Marrois, qui commandait à Magdebourg, ne m'y laisserait pas tranquille. Je plaçai un poste de 200 chevaux à Calbe et je m'occupai sans relâche à faire passer des bateaux et des barques dans l'Elbe, que je fis filer sur Aken. J'en avais trouvé de très grands à Rothenburg qui me donnèrent beaucoup d'embarras. Pendant qu'ils étaient encore sur la Saale, le gouverneur de Magdebourg, le général Le Marrois, détacha le général Lanusse avec plu-

sieurs milliers d'hommes et 400 chevaux pour me déloger de Bernburg.

**Général Lanusse. — Combat de Bernburg.** — Mes postes avancés m'ayant prévenu à temps, je résolus de défendre le passage de la Saale à outrance.

En effet, bientôt la tête de la colonne parut à Gattersleben. Je convenais très bien qu'étant sans infanterie je n'avais presque aucune chance en ma faveur ; mais, ne voulant pas céder ma position sans avoir fait tous mes efforts pour la conserver, je pris mes dispositions en conséquence. Je plaçai le régiment de Popoff en cachette dans un ravin en avant de la ville et qui était presque en ligne parallèle avec le grand chemin sur lequel l'ennemi devait passer, et je lui donnai l'ordre de laisser défiler l'infanterie ennemie sans donner signe de vie et puis de charger la queue de la colonne. Je voulais étonner l'ennemi et lui en imposer par cette embuscade, tandis qu'avec le régiment de volontaires de Tver, je me plaçai en rideau sur le grand chemin devant la ville.

L'infanterie française déboucha de Gattersleben en colonne serrée, son artillerie à la tête, couverte par des tirailleurs. Sa cavalerie suivait à la distance d'une demi-verste. J'avais bien observé cet ordre de marche, et c'est là-dessus que j'avais calculé mon attaque, ou, pour mieux dire, ma défense.

Aussitôt que cette cavalerie eût débouché du village, je la fis attaquer à l'improviste par Popoff, qui se tenait caché dans le ravin. La cavalerie ennemie n'eut pas le temps de se former. Se croyant couverte par son infanterie, elle avait négligé toutes les précautions. Elle courut à toute bride pour rejoindre cette infanterie ; mais mes chevaux, plus vites et plus vigoureux que les leurs les en empêchèrent, et les braves Cosaques les attaquèrent avec vigueur, les dispersèrent, en

tuèrent un grand nombre et firent une centaine de prisonniers, dans le nombre desquels étaient plusieurs officiers.

Cette attaque brusque et inattendue arrêta la marche de l'infanterie. Le général Lanusse étonné fit placer ses canons en batterie et commença par me canonner. Je gagnai le temps nécessaire de rallier le régiment Popoff et de le faire replier sur ma position. Ce régiment aurait été coupé de sa communication avec moi, si le général Lanusse avait poussé en avant avec plus de vigueur.

Mais bientôt ce général s'aperçut que je ne lui opposais aucune arme à feu, et voyant à n'en pouvoir douter que je n'avais ni infanterie ni canons, s'ébranla et s'avança au pas de charge, me mitraillant et me fusillant tout à son aise. Nous entrâmes de cette manière pêle-mêle dans la ville, et c'est alors que s'établit un combat très vif dans les rues mêmes de Bernburg. J'avais fait descendre de cheval une centaine de Cosaques armés de bons fusils pour défendre le pont, que je ne voulais pas abandonner à bon marché. La fusillade s'établit alors avec opiniâtreté ; mais, à la fin, l'ennemi, ayant fait placer deux pièces vis-à-vis du pont et ayant garni le rivage de tirailleurs, ne voyant alors aucun espoir de succès et ne voulant pas sacrifier mes braves inutilement, je me décidai à abandonner le pont, et je pris une position à un quart de lieue de la ville.

L'ennemi avait en attendant rallié quelques débris de sa cavalerie, et, deux escadrons de cuirassiers lui étant arrivés, il me poussa avec vigueur. Les cuirassiers firent une charge que je repoussai. Les ayant culbutés, je voulus profiter du désordre qui régnait chez eux, car les uns se jetaient sur les autres, et déjà je les avais repoussés jusqu'à une rue très étroite lorsque je me vis entouré de trois chasseurs à cheval et de deux lanciers, qui me crièrent de me rendre. J'étais un peu déconcerté, et il y avait de quoi. Un lancier me diri-

gea en même temps un coup de lance à la tête. J'eus le bonheur de l'éviter et je sentis seulement le petit pavillon de la lance me chatouiller le bout du nez. Je m'étais fortement cramponné sur mon cheval et je ne sais trop quelle était mon intention. Mais le fait est que mon cheval se cabra, caressa de ses pieds mes adversaires et fit une telle lançade que je me trouvai, sans m'en douter, débarrassé de mes persécuteurs et, après deux ou trois bonds et lançades, je me retrouvai derechef avec les miens qui s'étaient dépêchés d'arriver à mon secours.

Je montais un cheval gris, superbe, que j'avais eu du comte de Witt et au courage et à l'énergie duquel je dus dans ce moment la liberté et la vie. Car c'est bien cette excellente bête qui me sauva d'être sabré ou fait prisonnier. Aussi lui fis-je donner double ration d'avoine. Ce qu'il y avait d'assez particulier, c'est que presque toutes les fois que je montais ce cheval, j'étais sûr que je rencontrerais l'ennemi et qu'il y aurait quelque engagement sérieux. Aussi mes Cosaques, l'ayant remarqué, se disaient entre eux :

« Aujourd'hui, il y aura du sérieux ; car le colonel monte son cheval gris » ; et ils furent rarement trompés dans leurs prévisions.

Après avoir été si heureusement débarrassé, je m'arrêtai derrière une petite rivière qui avait des bords très escarpés. L'ennemi ne poussa pas plus loin, et après quelques coups de fusil tirés de part et d'autre, le feu cessa et nous installâmes nos avant-postes très près les uns des autres.

Je pris mon bivouac à un petit quart de lieue de la ville de Bernburg et j'envoyai mon aide de camp Sonin auprès du comte de Woronzoff pour l'informer de la prise de Bernburg par les Français. Il avait eu le malheur d'avoir son cheval tué, et il me suivit à pied pendant tout le temps. Je lui en fis donner un autre, et il partit ventre à terre.

La perte que j'avais essuyée n'était pas considérable en comparaison de celle que j'avais fait essuyer à l'ennemi : car, dès le commencement de l'affaire, je lui avais pris 85 chasseurs à cheval et 4 officiers. Plus tard, j'eus le dessous; mais je ne perdis en tout que 12 hommes, dont 2 furent pris d'une manière très honorable pour eux. Ils avaient été très fortement engagés dans le combat qui eut lieu dans les rues de Benburg, et, voyant que j'avais donné le signal de la retraite, ils voulurent me rejoindre en traversant rapidement le pont; mais il était déjà occupé par l'ennemi. Ne voyant plus d'autre salut, ils se jetèrent alors tous les deux avec leurs chevaux du haut du pont dans la rivière, ce qui était un saut de 8 à 10 toises au moins. Ils essayèrent ainsi de se sauver à la nage. Mais l'ennemi occupait déjà les deux rives ; il leur fut impossible de s'échapper. L'un d'eux fut mortellement blessé dans la rivière même. L'autre fut pris sain et sauf.

Le brave général Lanusse trouva ce courage si extraordinaire et si sublime qu'il donna deux napoléons d'or à celui qui fut sauvé et l'envoya dans une voiture au général Le Marrois. J'ai eu bien du plaisir à revoir ce brave Cosaque après la paix. Je passais en poste par Thorn allant à Varsovie. Le Cosaque s'y trouvait; il me reconnut et vint me voir au moment où je changeais de chevaux de poste.

Je passai une nuit assez agitée dans mon bivouac. Le comte Woronzoff m'envoya M. d'Obreskoff pour avoir des nouvelles positives de ma position et de celle de l'ennemi. Il craignait pour les bivouacs qu'on avait commencés à Aken et à Rosslau.

J'enrageais moi d'avoir été obligé d'abandonner Bernburg, et je formai le projet d'attaquer l'ennemi le lendemain. J'eus l'audace ou plutôt la présomption de le faire seul et de prendre ma revanche.

Le lendemain de grand matin, je fis la reconnaissance des

postes que l'ennemi occupait, et j'eus par mes émissaires des nouvelles exactes de leurs forces à Bernburg. Le général Lanusse frappa la ville d'une forte contribution. Je fis conseiller aux habitants de lambiner et leur fis dire que j'espérais reprendre leur ville et les sauver de la contribution.

Toute la journée se passa en petites escarmouches qui n'eurent aucun résultat. Je fatiguai l'ennemi par des alarmes continuelles, mais je n'entrepris rien de sérieux pour le rendre plus confiant; car j'avais remis mon attaque au lendemain.

J'avais envoyé le lieutenant Klitzing, avec quelques Cosaques, au château auquel s'appuyait mon aile gauche pour l'occuper avant que l'ennemi en eut le temps.

Un Cosaque s'étant mis à piller et M. de Klitzing lui ayant appliqué quelques coups de plat de sabre, le Cosaque voulut le percer de sa lance. M. de Klitzing me l'amena et, en présence de l'ennemi qui nous tirait des coups de fusil, je le fis déshabiller et punir de 200 coups de fouet. Ce qui parut si extraordinaire à l'ennemi qu'il fit avancer un bataillon pour m'empêcher de lui donner ce spectacle. Mes Cosaques, exposés à un feu très vif, commençaient à se remuer en tous sens, comme ils en ont l'habitude quand ils ont envie de s'en aller et ce qui est toujours l'avant-coureur d'un mouvement rétrograde. Pour les empêcher de le faire, pendant qu'il en était temps encore, je descendis de cheval et les fis tous descendre aussi. L'ennemi ne sut trop que penser de cette résolution et s'arrêta, et je continuai à faire punir mon homme qui avait mérité d'être fusillé.

Je conservai encore cette nuit ma position; mais je méditai d'alarmer l'ennemi et de le forcer peut-être à quitter la ville. A cet effet, je détachai, aussitôt qu'il fit sombre, 200 Cosaques qui avaient ordre de passer la Saale à la nage, à une demi-lieue au-dessous de Bernburg et de s'ap-

procher avec beaucoup de bruit de la ville, aussitôt qu'ils entendraient des coups de fusil et de canon de mon côté.

Le soir, je fis battre dans mon bivouac de loin en loin du tambour que j'avais eu la précaution de me procurer, et je fis allumer beaucoup de feux pour faire croire au général Lanusse que j'avais reçu des renforts en infanterie, et, une heure avant le lever du soleil, je fondis avec beaucoup de bruit et des *hourrahs* sur les avant-postes ennemis. Ils furent tous culbutés et plusieurs piquets pris avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre à cheval, et les fantassins, coupés de leurs grand'gardes, furent enveloppés dans un moment.

J'entendis alors battre la générale dans Bernburg et à ma grande joie, le général Lanusse abandonna la ville, se donnant à peine le temps d'enlever ses blessés et laissant entre mes mains toutes les requisitions qu'il avait ramassées.

Je traversai la ville pêle-mêle, car l'ennemi se retira en confusion.

Mes Cosaques, qui avaient passé la Saale à la nage, étant arrivés au même moment, attaquèrent la tête de la colonne ennemie, et quoiqu'ils ne fussent pas en force pour lui faire grand mal, ils contribuèrent à faire accélérer sa marche et la harcelèrent de telle manière qu'elle perdit encore quelques centaines de prisonniers et ne reprit contenance qu'aux portes de Magdebourg.

**Croix du Glaive. — Croix de Saint-Georges et ordre du jour du prince royal.** — Je me sentis très heureux de pouvoir derechef dater mon rapport de Bernburg. Le comte Woronzoff en fut enchanté, et le prince royal de Suède fut si content de cette affaire qu'il m'accorda de suite la croix militaire du Glaive et me présenta à Sa Majesté l'Empereur pour

la croix de Saint-Georges qui me fut envoyée plus tard et que j'eus ainsi deux fois[1].

Le comte Woronzoff, en me comblant d'éloges, m'autorisa à présenter deux de mes officiers qui s'étaient distingués et m'envoya la croix de Saint-Georges en argent pour être distribuée aux plus braves de mes Cosaques. En même temps, il m'envoya son aide de camp Narischkine avec la copie du bulletin du prince royal de Suède, conçu en ces termes :

EXTRAIT DU BULLETIN N° 20

Quartier-général de Dessau, le 4 octobre 1813.

« Le colonel baron de Löwenstern s'est battu avec une poignée de Cosaques contre plus de 2.000 hommes ennemis dans les rues de Bernburg. Après quatre heures de combat, l'ennemi ayant reçu de l'artillerie, la ville fut abandonnée; mais le lendemain elle fut reprise.

« L'intelligence et la bravoure qu'ont déployées les Cosaques dans cette occasion, comme dans toutes celles qui se sont présentées, leur font le plus grand honneur. Ces hommes intrépides sont non seulement les yeux de l'armée, mais encore ils combattent en ligne, dispersent des esca-

1. On trouve dans les papiers du général de Löwenstern une pièce n° 1302, datée de Brême, 4 novembre 1813, et signée par Winzingerode, constatant l'envoi à Löwenstern de l'ordre de Saint-Georges de 4e classe, plus la lettre d'avis du général aide de camp, prince Pierre Wolkonsky, du quartier général de Francfort-sur-le-Mein (état-major de Sa Majesté, n° 937), au général de cavalerie baron Winzingerode, lui confirmant, à la date du 3 novembre 1813, qu'on a accordé la croix de Saint-Georges de 4e classe au lieutenant-colonel de Löwenstern pour sa bravoure et l'habileté des dispositions qu'il a prises pour combattre l'ennemi à Bernburg.

On trouve encore dans le Livre d'or de Löwenstern le brevet de cette croix de Saint-Georges de 4e classe, qui ne lui fut envoyé que le 4/16 mars 1830, au moment où il remplissait les fonctions de général-major attaché à la 3e division de uhlans.

drons, attaquent des carrés, passent des fleuves à la nage et se trouvent sur les derrières de l'armée ennemie, où ils portent l'épouvante et le désordre. »

**Importance et conséquences de la prise de Bernburg.** — L'occupation de Bernburg avait une conséquence plus majeure que celle d'être simplement en possession de la ville.

Le prince royal de Suède mettait une grande importance à la conserver, et toutes les troupes qu'il mit plus tard à ma disposition le prouvent à l'évidence. Et je fus très flatté de la confiance qu'il m'accorda et que je tâchai de mériter de plus en plus.

Le prince royal prit, en effet, ses dispositions pour me faire soutenir et envoya successivement les ordres suivants aux généraux Hirschfeld, Tauenzien, Winzingerode et Bülow.

*Au général de Hirschfeld*

Zörbig, 9 octobre 1813.

« Son Altesse Royale ayant appris que l'on a entendu aujourd'hui une forte canonnade de ce côté de Bernburg, ce qui fait présumer que l'ennemi a fait une tentative de ce côté, le prince ordonne que le général Hirschfeld envoie de suite, au reçu de la présente, une patrouille sur Bernburg pour savoir les motifs de cette canonnade. Dans le cas que le colonel de Löwenstern serait obligé de se replier, le général Hirschfeld doit le soutenir. »

*Au général Tauenzien*

Zörbig, le 9 octobre 1813.

« Le général Tauenzien enverra de suite deux escadrons à Bernburg et se tiendra prêt à marcher avec tout son corps

pour soutenir le colonel Löwenstern qui a été attaqué aujourd'hui. — « Le général Tauenzien rendra compte toutes les demi-heures de ce qui arrivera sur ce point. »

*Au général de Winzingerode.*

Zörbig, le 10 octobre 1813.

« Le prince royal vous prie de réunir toute votre cavalerie derrière votre infanterie et d'écrire au comte Woronzoff de vous donner des nouvelles fréquentes. Le prince désire surtout en recevoir du colonel de Löwenstern, à qui vous voudrez bien renouveler les ordres pour la construction du pont sur la Saale. »

*Au général de Bülow*

Sylbitz, 15 octobre 1813.

« Le prince royal vous ordonne d'envoyer tout de suite un bataillon à Bernburg où deux bataillons suédois vont également se rendre avec deux pièces de canon. Ces trois bataillons ainsi que les deux qui doivent s'y trouver du corps du général de Hirschfeld seront aux ordres du colonel de Löwenstern. »

« Quartier-général de Hohenthurm, 16 octobre 1813.

« Son Altesse Royale ordonne que les généraux Winzingerode et Bülow préviennent le général de Hirschfeld à Aken et le colonel de Löwenstern à Bernburg des moindres mouvements de l'ennemi. »

Le prince royal de Suède sentait si bien la conséquence de ma position et avait si fort apprécié la défense que j'avais faite avec une poignée de Cosaques, que, ne voulant point

m'exposer à lutter encore avec des forces aussi inégales contre un ennemi supérieur, il avait, on le voit, ordonné au général Hirschfeld de m'envoyer un bataillon, deux canons et deux escadrons de lanciers, et au maréchal Stedingk, il avait prescrit en outre de m'envoyer deux bataillons suédois et deux canons.

Mon petit corps combiné brûlait d'envie de se battre et, à la moindre nouvelle de l'approche de l'ennemi, il tressautait de joie, surtout les Suédois, qui ne s'étaient presque pas battus encore. Les lieutenants-colonels Platen et Boyé commandaient les Suédois, et le comte Schwerin, les Prussiens.

La meilleure harmonie régnait entre les troupes des différentes nations, et je fus flatté de voir qu'ils étaient heureux de se trouver sous mes ordres.

Un ordre du jour, daté du 16 octobre disait :

« Au reçu du présent ordre et, sans perdre un instant, les généraux commandant les corps d'armée feront prendre les armes à leurs troupes.

« Le prince royal se rend au corps d'armée russe pour commencer la marche et se mettre à la tête des diverses armées. L'armée suédoise marchera sur-le-champ pour se rendre à Landsberg. Elle suivra le mouvement de l'armée russe.

« Les généraux en chef sont prévenus que la grande armée et l'armée de Silésie ont eu hier des engagements très vifs aux environs de Leipzig, que les alliés ont eu des succès, mais qu'il est urgent de soutenir l'armée de Silésie qui, suivant toutes les probabilités, sera attaquée dès la pointe du jour par un corps venant de Düben.

« Le prince royal compte sur la bravoure des troupes et sur les talents et l'expérience des généraux.

« Les destinées de l'Europe peuvent être fixées aujourd'hui. La cause des alliés est juste.

« Dieu bénira nos armes. »

Deux jours après, le 18 octobre, le prince royal envoyait de Breitenfeld au général Tauenzien, l'ordre suivant :

« Vous donnerez l'ordre au général Hirschfeld de soutenir le poste de Bernburg, dans le cas que le colonel de Löwenstern y soit attaqué. Ce poste est de la plus grande importance. »

Je devins derechef maître des deux rives de la Saale et par là j'eus la possibilité de continuer à faire filer les matériaux nécessaires pour la construction des ponts sur l'Elbe, sans lesquels l'armée du Nord n'aurait pas pu effectuer son passage. Ce fut le but principal et, comme je ne l'avais pas manqué, les éloges ne me manquèrent pas.

En même temps je servais de point d'appui et de retraite au général Tchernitcheff. Je devais entretenir les communications avec lui, ce qui me donna pas mal de besogne. MM. d'Obreskoff et Poltoratzky lui furent successivement envoyés, et je leur fournissais des escortes en leur indiquant leurs itinéraires, et ils arrivèrent heureusement à destination. De plus je couvrais le passage de l'Elbe à l'armée du Nord en la garantissant des inquiétudes que la garnison de Magdebourg pouvait lui donner, et en étant maître de tout le pays entre Magdebourg et la Saale, que j'éclairais et que je battais en tout sens, je privais le général Le Marrois des ressources de ce pays riche et abondant en vivres et en fourrages.

**Mouvements des armées alliées et de Napoléon.** — Les mouvements de l'armée du Nord et de celle de Silésie avaient eu lieu entre temps. L'armée du maréchal Blücher avait, en attendant, passé l'Elbe à Wartenburg et se dirigeait sur Halle.

Le prince royal de Suède passait à Aken et à Rosslau et s'établit entre la Mulde et la Saale.

L'armée de Blücher changea d'ordre de bataille et prit place à droite de celle du Nord et le prince royal de Suède, craignant une attaque de Napoléon, passa la Saale à Rothenburg, Winzingerode à Alsleben et Stedingk à Bernburg.

Napoléon fit alors cette pointe sur Wittenberg et Dessau qui fit croire qu'il se dirigeait sur Berlin, ce qui interrompit pour un moment notre communication avec cette capitale et avait presque décidé le prince royal de Suède, de même que le maréchal Blücher, à repasser l'Elbe. On dit que c'est ce dernier qui s'opposa de toutes ses forces et avec tous les arguments possibles à cette opération. Ce qui est certain, c'est qu'en nous maintenant sur la Saale, nous fûmes en mesure de prendre part aux glorieuses journées de Leipzig.

**Causes réelles du passage du prince royal sur la rive gauche de la Saale.** — Le passage sur la rive gauche de la Saale fut expliqué de différentes manières. En voici les vrais motifs, que j'ai eu l'occasion d'apprendre plus tard et *de source certaine*.

Un corps français avait passé l'Elbe à Wittenberg et vint détruire le pont de Rosslau. — C'était une avant-garde, — Napoléon avait l'intention de porter toute son armée de la rive gauche sur la rive droite de l'Elbe et de porter ainsi le théâtre de la guerre des provinces saxonnes, où il se trouvait presque cerné, dans celles du roi de Prusse, foyer de l'insurrection germanique.

Ce mouvement pouvait se faire. Une fois l'Elbe passée, les flancs et le front de Napoléon eussent été couverts, d'un côté, par Dresde, Torgau, Wittenberg, Magdebourg et Hambourg, de l'autre par Glogau, Custrin et Stettin. Maître selon les circonstances de débloquer les places fortes de la Vistule, de l'Oder et de l'Elbe, d'enlever Stralsund, dont la garnison était faible, d'insurger la Pologne qui n'atten-

dait qu'un signal et un chef, il aurait communiqué avec la France et la Hollande par la 32e division militaire et pouvait appeler à lui le corps d'armée du maréchal Davout et l'armée danoise.

Sa base était assurée et le nord de l'Allemagne ouvert à ses opérations militaires ; car le faible corps du général Walmoden, faisant partie de l'armée du prince royal de Suède, se voyant pris entre deux feux, aurait été forcé de mettre bas les armes.

Les ponts de l'Elbe à Jerkland, Boitzenburg entre Hambourg et Magdebourg fournissaient à Napoléon la facilité de détruire les établissements militaires depuis Berlin jusqu'à la Recknitz, de porter la guerre dans les pays de Hanovre, le duché de Brunswick, la Hesse électorale et d'encadrer par ses mouvements les alliés entre Dresde, les forteresses de l'Elbe et celles de l'Oder et de la Vistule et l'insurrection de la Pologne.

C'était là le grand plan stratégique que Napoléon avait conçu, pour lequel tout était préparé et dont le premier effort fut le passage de l'Elbe à Wittenberg par le corps du général Reynier couvert par celui de Ney.

Napoléon n'avait qu'à gagner une ou deux marches sur l'armée de Schwarzenberg en couvrant ses mouvements par un corps d'armée, et il portait ses masses principales sur l'armée du nord de l'Allemagne et celle de la Silésie qui, écrasées par la supériorité des forces, laissaient ouverts les chemins de Berlin, de Hambourg et de Varsovie.

Le prince royal (Bernadotte) avait deviné le plan de son adversaire, et, jugeant combien l'exécution en pouvait devenir fatale, il chercha à en paralyser les effets par la combinaison savante de ses mouvements.

D'une part; il était téméraire de disputer le passage de l'Elbe à Napoléon. Car on risquait, en cas d'échec, d'y être

jeté, puisqu'on n'avait sur les flancs ni places fortes, ni têtes de pont.

Repasser sur la rive droite de l'Elbe, c'était abandonner les fruits des victoires de Gross-Beeren et de Dennewitz; c'était même aventurer le sort de la campagne contre un ennemi audacieux et maître de toutes les places fortes.

Il fallait donc trouver un autre expédient, payer audace par audace, se jeter sur la ligne d'opérations de l'ennemi, au moment où il menacerait la nôtre, donner la main à l'armée de Bohême, concerter ses forces avec celles de l'armée de Silésie et déjouer ainsi le plan de l'adversaire.

*Ce but fut parfaitement rempli par le passage de la Saale*, manœuvre parfaitement calculée.

Cette manœuvre para le coup hardi de Napoléon, qui, ne pouvant plus tomber sur l'armée du nord de l'Allemagne, ni empêcher sa jonction avec celle de Silésie, renonça à son vaste plan, et perdit ainsi l'initiative des mouvements. Cette manœuvre amena après elle l'issue glorieuse de la campagne, les batailles de Leipzig.

Chacun en parle diversement; mais c'est aux généraux qui tiennent le sort des empires à deviner les projets de leurs adversaires et à chercher à les faire échouer.

Le prince royal connaissait la tactique de son ennemi. Sa haute intelligence sut démêler promptement ses pensées. Grâce aux dispositions qu'il sut prendre pour les faire échouer, il se trouva fort là où l'ennemi était faible. Et voilà tout l'art de la guerre. Car se trouver sur un point où l'ennemi ne vous attend point, c'est avoir préparé le succès, et c'est ce que fit Bernadotte.

**Mon frère Georges.** — Mon frère Georges, qui était aide de camp du général Korff, vint me voir de l'armée de Silésie avec Lentingshausen, aide de camp du général Benkendorf.

Je n'avais pas revu mon frère depuis Wilna, et je fus tout heureux de le revoir, jouissant d'une bonne santé et ayant pris part à tous les hauts faits de la Katzbach et de Wartenburg.

**Le maréchal Stedingk et l'affaire de Calbe.** — Le maréchal Stedingk, qui était venu à Bernburg, y établit son quartier général.

J'étais à dîner chez lui lorsqu'un officier de Cosaques vint m'annoncer qu'une forte colonne ennemie avait paru devant Calbe et, après avoir chassé nos Cosaques, s'en était emparée.

Le maréchal Stedingk parut un peu déconcerté, craignant pour sa droite, qui lui paraissait être menacée. Je lui proposai d'aller de suite avec mes deux régiments de Cosaques et mes deux escadrons de lanciers prussiens me jeter sur la route de Calbe à Magdebourg et de lui couper la retraite, pourvu toutefois qu'il voulût bien se décider à faire attaquer l'ennemi à Calbe et le forcer d'en sortir. Il approuva mon projet et, pour donner encore plus de poids à mon expédition, il ordonna au régiment de hussards de Mörner de suivre mon mouvement et le mit sous mes ordres.

A peine ce plan fut-il conçu et approuvé que déjà mes Cosaques étaient à cheval et je partis. Ce qui étonna extrêmement le maréchal, qui ne put concevoir qu'un clin d'œil et un mot dit à l'officier de Cosaques avaient suffi pour voir ces imperturbables cavaliers déjà en mouvement et en route.

Je donnai l'ordre aux hussards suédois de me suivre aussitôt qu'ils seraient prêts, et je partis avec mes Cosaques, accompagné de toute la bouillante jeunesse du maréchal Stedingk, qui avait demandé la permission d'être de cette expédition. J'avais laissé les bataillons du baron Platen et Boyé en position devant Bernburg, et comptant sur l'attaque

que le maréchal m'avait promise sur Calbe, je me dirigeai avec célérité sur Glote et Zentz.

Arrivé à ces endroits d'où je pouvais observer Calbe et les chemins qui mènent de Magdebourg à Calbe par Grossen-Salza et Schönebek et étant à cheval sur celui qui mène de Calbe à la grande route de Magdebourg, j'attendis avec impatience l'arrivée du régiment de Mörner et surtout l'attaque de Calbe. Mais rien de tout cela ne se fit.

Le maréchal avait changé d'avis aussitôt que j'étais parti. Il ne détacha pas sur Calbe et ne m'envoya point les hussards de Mörner. Un officier d'ordonnance du maréchal vint m'annoncer que le maréchal, ayant reçu du prince royal l'ordre de quitter Bernburg de suite, il me faisait savoir qu'il regrettait de m'avoir mis dans des embarras desquels il espérait que je saurais me tirer avec gloire. Et il partit avec son armée, me laissant seul sur le chemin de Magdebourg et coupé de mes communications avec Bernburg.

J'enrageais; mais il n'y avait point de remède à ce mal que celui de tirer son épingle du jeu, aussi honorablement que possible.

J'avais laissé un poste d'avertissement à München-Neuburg, sur le chemin de Calbe à Bernburg. J'envoyai l'ordre à l'officier qui le commandait d'avancer à Calbe, de le faire avec assurance et hardiesse, et de faire accroire à l'ennemi qu'il était l'avant-garde d'un corps plus considérable qui s'avançait de ce côté.

Je plaçai de mon côté mes deux escadrons de lanciers, sous les ordres du comte Schwerin en deuxième ligne, pour me servir de réserve, et je m'avançai sur Calbe avec mes Cosaques.

L'ennemi avait à peine aperçu ce mouvement offensif qu'il sortit de Calbe en colonne serrée, ayant 2 canons devant son front et 2 en queue. Il tâcha de regagner à tra-

vers champs le chemin de Magdebourg. Lorsque je m'aperçus de ce mouvement, je ne me sentis pas de joie; car il me prouvait que l'ennemi se battait pour son salut et sa retraite, et non pour me barrer le chemin de Bernburg.

Aussitôt je fis semblant de vouloir m'opposer à son passage, et je pris l'offensive.

Il me régala avec une bonne bordée de mitraille et une fusillade bien nourrie.

Je tournai sa gauche avec célérité et je détachai de suite du monde pour occuper Calbe, où je fis 50 prisonniers et un officier qui formaient l'arrière-garde et tous les chariots avec des réquisitions de toute espèce.

Le comte Schwerin me demanda la permission de charger la colonne; mais je m'y opposai, n'étant pas bien sûr de la réussite et n'ayant pas de canons pour ébranler cette colonne et rendre par là le succès plus probable. Je me bornai donc à la harceler et à la poursuivre pendant une dizaine de verstes, et puis je retournai à Bernburg, furieux du tour que le vieux maréchal m'avait joué.

Je m'en étais heureusement tiré; mais la journée aurait pu être brillante, si le maréchal Stedingk m'avait soutenu comme il me l'avait promis, et j'aurais pu lui garantir d'avance la destruction de cette colonne; car toute retraite lui était coupée, et le général qui la commandait aurait été forcé de mettre bas les armes.

Arrivé à Bernburg, je ne trouvai plus trace des Suédois. Ils avaient été joindre le prince royal à Rothenburg. Je n'eus donc même pas la satisfaction de faire observer au maréchal Stedingk, qu'il avait manqué un coup brillant et qu'il m'avait exposé sans but et sans raison.

Mes deux bataillons suédois étaient restés à ma disposition à Bernburg, et leurs commandants étaient furieux de ce que le maréchal ne leur avait pas permis de me soutenir.

Mon frère Georges, qui m'avait accompagné pendant toute cette expédition, rit beaucoup de la manière dont je recevais les personnes qui venaient me voir; car, au lieu de les régaler et de les bien soigner, je les exposais aux boulets. Mon frère se décida à faire faux bond à son général et à rester quelque temps avec moi, ce qui me fit grand plaisir.

**Ordres de Winzingerode.** — J'eus, en attendant, l'ordre du général Winzingerode de prendre le commandement de toutes les troupes et de l'artillerie qui se trouvaient réunies le long de la Saale, et il me réitéra l'ordre de bien défendre Bernburg et Calbe contre la garnison de Magdebourg, qui paraissait toujours avoir envie de faire une diversion, en faveur de la grande armée de Napoléon, qui se concentrait à Leipzig, après avoir échoué dans la pointe qu'elle avait faite sur Berlin.

Le quartier-général de Winzingerode était à Radegast, le 7 octobre, nouveau style.

Le 11 octobre, le général Hirschfeld eut ordre de m'envoyer encore 2 bataillons, 2 escadrons et 2 pièces de canon, pour être encore mieux en état de défendre avec plus de vigueur le passage de la Saale[1]. Je pris toutes mes mesures et je pris mes dispositions en conséquence.

Plus tard, j'eus ordre du prince royal[2] de ne plus m'oc-

1. *Ordre du jour du prince royal de Suède :*

*Au général de Bülow.*

Quartier-général de Zörbig, 10 octobre 1813.

« Son Altesse Royale vous ordonne d'envoyer au reçu du présent ordre 2 bataillons, 2 escadrons et 2 pièces de canon à Bernburg. Ils y seront sous les ordres du colonel de Löwenstern. »

2. *Ordre du jour du prince royal de Suède :*

*Au maréchal Stedingk.*

Rothenburg, 12 octobre 1813.

« Son Altesse Royale a reçu le rapport de Votre Excellence concer-

cuper de ce qui se passerait du côté de Dessau et de Köthen, mais de porter toute mon attention du côté de Magdebourg. Cette mesure me déchargea d'une lourde besogne; car, jusqu'à présent, j'avais été forcé de faire face de tous côtés, et de m'éclairer en cercle.

Le quartier-général du prince royal fut établi, le 15 octobre, à Köthen. Il donna un ordre du jour pour se préparer à la bataille de Leipzig. Il finit par dire dans cet ordre « que le général Hirschfeld et le colonel de Löwenstern sont tenus à défendre leurs postes à outrance, le premier à Aken, le second à Rosslau, pour assurer le mouvement offensif de l'armée du Nord ».

**Bataille de Leipzig. — Bal donné après la bataille à Bernburg.** — Les 16, 17, 18 et 19, on se battit à Leipzig. La garnison de Magdebourg fit une tentative pour me déloger. Mais je la reçus si bien qu'elle s'en retourna avec la perte de quelques prisonniers. Je la tins en respect pendant toute la durée de la bataille de Leipzig, ce qui me

nant la position de l'armée suédoise à Bernburg et dans les environs.

« Le prince ordonne que vous ne dispersiez pas trop votre cavalerie, attendu que vous devez vous tenir prêt à marcher.

« *Vous engagerez le colonel de Löwenstern à faire seul la besogne.* Les troupes que le général Puttlitz a laissées à Bernburg doivent y rester jusqu'à nouvel ordre, même après votre départ.

« Le colonel de Löwenstern, au lieu d'envoyer des partis sur Dessau, les enverra du côté de Magdebourg. »

*Ordre du jour du prince royal de Suède :*

*Au maréchal Stedingk.*

Sylbitz, 18 octobre 1813.

« Le prince royal ordonne que la cavalerie suédoise se porte demain, à six heures et demie du matin, en avant de la position occupée par l'armée suédoise.

« Le prince royal ordonne que 2 pièces de canon, 1 bataillon de la brigade Boyé et le reste du bataillon d'Engelbrekton soient envoyés sur-le-champ à Bernburg pour, conjointement avec les troupes prussiennes et russes, y être mis sous les ordres du colonel de Löwenstern. »

valut des éloges de la part du prince royal de Suède, qui voyant ses derrières bien assurés, put opérer avec d'autant plus de succès avec toutes ses forces disponibles et cueillir sa part des lauriers que les journées de Leipzig avaient réservées aux armées alliées.

Cette bataille est trop mémorable, ses relations trop connues pour que j'en donne les détails. Napoléon fut complètement défait et forcé à une prompte retraite.

Après la bataille, je donnai à la ville de Bernburg un bal qui me coûta 200 louis d'or et auquel j'avais invité les habitants de la ville et des environs.

Plusieurs des dames invitées habitaient des châteaux qui étaient occupés par les Français. Elles trouvèrent moyen d'arriver, et le général français, qui avait appris le but de leur voyage, me fit dire par ces dames qu'il savait que je donnais un bal en réjouissance de la victoire que nous venions de remporter et qu'il se donnerait le plaisir d'être de mes convives.

Je compris parfaitement ce qu'il voulait me faire entendre ; mais, ne voulant pas faire attention à ses menaces, j'allai toujours mon train. Comme la salle du bal était à l'extrémité de la ville et assez exposée, je doublai les gardes avancées. Je tins un bataillon sous les armes pendant la durée du bal, et je fis braquer deux pièces chargées à mitraille, à côté de la maison où le bal se donnait, pour être en état de bien recevoir mes convives, si en effet l'envie leur prenait d'être des nôtres.

Comme la musique pour le bal n'était pas complète et que celui qui en était chargé me dit que, dans un village occupé par l'ennemi, il y avait deux clarinettes et un hautbois, je détachai 200 chevaux pour déloger l'ennemi et je fis venir les trois musiciens qui, réunis à ceux que j'avais trouvés à Bernburg, me firent une musique tolérable.

Klitzing, que j'avais chargé de cette commission, s'en était acquitté à merveille, et cette farce n'eut heureusement rien de fâcheux, et nous en rimes tout à notre aise.

Ce bal devait avoir l'air, par les éléments qui le formaient, d'un plaisir bien forcé. Mais tout au contraire, on s'amusa parfaitement, et la joie de se voir délivré du joug des Français avait pénétré tout le monde d'un sentiment de bonheur, qui fit que les danses se prolongèrent jusqu'au lendemain matin.

Les officiers suédois, presque tous d'excellents danseurs, et les officiers prussiens contribuèrent beaucoup, à rendre ce bal très animé, et mon frère Georges, qui était un danseur déterminé sut par l'exemple qu'il donna les rendre tous infatigables.

Un bon souper et des vins à profusion rendirent cette fête agréable à tout le monde.

**Rescrit du prince royal de Suède.** — C'est à ce bal que je reçus du prince royal de Suède la décoration de l'Ordre du Glaive avec la lettre ci-jointe :

« MONSIEUR LE COLONEL DE LÖWENSTERN,

« Le zèle et la bravoure que vous avez déployés en toute occasion m'ont porté à vous nommer, au nom et de la part du roi, Chevalier de son Ordre militaire de l'Épée, en me réservant de vous envoyer au plus tôt la décoration de ce grade.

« En vous conférant, Monsieur le colonel de Löwenstern, cette marque de ma bienveillance particulière, je prie Dieu qu'il vous ait dans sa sainte et digne garde.

« CHARLES-JEAN.

« Quartier-général de Dessau. 4 octobre 1813. »

A peine les officiers suédois eurent-ils connaissance de cette lettre qu'ils m'entourèrent pour me féliciter et portèrent ma santé avec du vin de Champagne et des *hourrahs*.

Le général français n'arriva point comme il avait promis; et il fit bien; car je l'aurais reçu selon ses désirs. Je m'y étais préparé.

C'est ainsi que je tâchais de rendre la vie du bivouac aussi agréable que possible et d'amalgamer les fatigues de la guerre avec les jouissances de la société !

**Marche sur Eisleben.** — Quelques jours après, j'eus ordre de quitter Bernburg, point cessant d'être important après la bataille de Leipzig, et de me diriger sur Eisleben pour y attendre de nouveaux ordres. Le comte Woronzoff se dirigeait sur Cassel.

Après avoir réuni tout mon monde et donné des ordres aux Suédois de se réunir au corps du maréchal Stedingk et aux Prussiens à celui du général Hirschfeld, je fis mes adieux aux braves habitants de Bernburg et je me dirigeai par Alsleben et Gerbstaedt sur Eisleben.

**Klitzing. — Lettre du roi de Prusse.** — A moitié chemin d'Eisleben, je m'arrêtai dans un château qui appartenait à un beau-frère du lieutenant de Klitzing, qui était attaché à mon état-major. Il avait prévenu son beau-frère de mon arrivée. Celui-ci avait fait des frais pour me recevoir, et nous nous restaurâmes avec d'excellent vin de Bourgogne.

Le lieutenant de Klitzing était un excellent officier, rempli de zèle et d'intelligence. Lorsque j'eus l'ordre de renvoyer les Prussiens au général Hirschfeld, il me redemanda aussi M. de Klitzing. Ne voulant pas le perdre et me priver de ses services qui, en Allemagne surtout, m'étaient essentiels par

rapport à la langue, je pris le parti d'écrire à S. M. le roi de Prusse et de lui demander la faveur de garder cet officier auprès de moi. Sa Majesté eut la gracieuse bonté, en me répondant, de m'accorder ma demande.

Voici la lettre du roi :

« MONSIEUR LE COLONEL,

« Je vous laisse très volontiers le lieutenant de Klitzing pour le service de la guerre. J'ai fait connaître cette décision au général-lieutenant von Hirschfeld avec ordre de la communiquer au 6e régiment de cavalerie de landwehr de la Marche Electorale.

« FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

« Francfort-sur-le-Mein, 20 décembre 1813. »

**Eisleben. — Incident avec le bourguemestre.** — J'arrivai fort tard à Eisleben et j'y fis séjour, attendant des ordres du général en chef. Le lendemain, je fis une partie de chasse chez un *Oberamtmann*, grand-bailli des environs, et le soir quelques visites aux jolies femmes de la ville, et je me régalai de l'excellente musique qu'exécutèrent les mineurs.

Comme le bourgmestre m'avait logé à l'auberge, qu'on m'y servit de fort mauvais vin et qu'on me dit ne pas en avoir de meilleur, je fis venir ce bourguemestre en lui ordonnant de m'en faire donner d'autre. Il me répondit d'un ton très insolent qu'il n'y en avait pas de meilleur en ville. Alors je me fâchai et je le menaçai de ne pas lui permettre de retourner à la maison s'il ne me faisait pas avoir quelques bouteilles de bon vin. C'était la seule chose qui me restaurait et me faisait plaisir.

Apparemment ma figure, sur laquelle une feinte colère était peinte, lui fit peur. Car ses genoux se mirent à trembler, et j'eus réellement peur que la frayeur ne lui fit avoir une attaque d'apoplexie. Mais enfin il se remit et, un quart d'heure après, j'eus le meilleur vin que j'ai peut-être bu de ma vie. Je l'engageai à vider une couple de verres avec moi, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde. — C'est un triste et rude métier d'être à la tête d'une administration en temps de guerre. — Il faut avoir une tête bien organisée pour cela : car on est diablement turlupiné. Je les ai ménagés tant que j'ai pu ; mais j'ai toujours puni la mauvaise volonté.

**Marche sur Heiligenstadt. — Nordhausen et le commissaire suédois.** — J'eus le lendemain un courrier du général Winzingerode (le lieutenant Schilling) avec l'ordre de marche sur Heiligenstadt et de m'y mettre à la disposition du maréchal Stedingk.

Je partis de grand matin et je me dirigeai par Rossla, où j'eus le plaisir de voir le vieux comte de Stolberg, que j'avais déjà visité une fois, et j'arrivai assez tard à Nordhausen. — J'y restai la nuit. On me reçut avec joie et allégresse. On n'avait pas encore oublié mon apparition du printemps. La ville fut illuminée, et un bal de nuit fut improvisé par les habitants les plus marquants.

Un commissaire suédois y était et avait frappé la ville d'une contribution très forte en effets d'habillements, en vivres et en outre de 10.000 louis d'or. Les habitants exaspérés vinrent solliciter auprès de moi et me prièrent de les exempter de payer cette somme, en m'assurant qu'ils fourniraient volontiers les autres objets requis.

Je fis venir le commissaire suédois et le sommai de me communiquer ses ordres.

Il me pria de passer avec lui dans la pièce voisine pour me donner des explications suffisantes, et, lorsque nous fûmes seuls, il m'avoua qu'il n'avait pas d'ordre par écrit de frapper une contribution en argent, mais que le maréchal Stedingk l'avait chargé verbalement de demander 10.000 louis d'or et qu'il avait mis un escadron de hussards à sa disposition pour mieux appuyer sa demande.

Sur le refus que je lui fis de permettre cet acte arbitraire, il me proposa de partager cette somme et de prendre 5.000 louis d'or pour moi. Mais je lui manifestai si fermement ma manière de penser sur des matières de ce genre qu'il perdit l'envie de réitérer sa proposition. Et, en sortant de mon cabinet, j'annonçai, à la grande joie de la municipalité, qu'elle n'était pas tenue de payer les 10.000 louis d'or, et j'engageai M. le commissaire suèdois à quitter la ville de suite.

Il était furieux ; mais, comme j'étais le plus fort, il n'y avait pas à dire : Non ; et il partit.

La ville, reconnaissante de mon procédé, m'envoya une députation pour me remercier et me fit hommage d'un superbe fusil fait à Nordhausen même. Je ne pus refuser de l'accepter, et je crois que je pouvais le faire en toute conscience et en tout honneur.

Il est agréable, que la guerre, avec ses calamités, donne à l'homme de bien souvent l'occasion d'en faire sans que cela lui coûte davantage que de suivre les principes de l'honneur et de faire son devoir.

Je partis le lendemain de Nordhausen, et j'eus de la peine à traverser les rues, tant l'affluence était grande pour me remercier et me souhaiter prospérité et gloire.

Il n'y a rien de si adroit en ce monde que de faire ce qui est bien. La récompense vous suit sur-le-champ, car votre conscience, qui ne vous quitte jamais, vous en tient compte. 5.000 louis d'or ne sont assurément pas à dédaigner ; mais, si

l'on pense combien de larmes auraient été attachées à ce magot, l'envie de les posséder vous quitte bien vite.

J'avais engagé la musique des mineurs d'Eisleben à me suivre, moyennant un louis d'or que je leur payais par jour et en les défrayant, ce qui ne me coûtait rien, de sorte que j'eus pendant la route cette belle musique toujours à ma disposition.

**Ordre du prince royal de Suède.** — De Nordhausen, je me dirigeai sur Bodenrode, où j'eus un courrier du prince royal de Suède et l'ordre de venir de suite de ma personne à son quartier-général à Heiligenstadt.

Aussitôt arrivé, je me présentai au général Adlerkreuz, chef de l'État-major de l'armée du Nord, qui, avant de m'annoncer au Prince Royal, me remit l'ordre suivant :

ARMÉE COMBINÉE
DU NORD DE L'ALLEMAGNE.
N° 1198.

*Bureau*
*de l'État-major général.*

« Comme vous avez été mis avec vos Cosaques sous les ordres de S. Exc. le maréchal comte de Stedingk, Son Altesse Royale vous ordonne de faire avec vos troupes une expédition sur Göttingen, Hildesheim et Brunswick.

« Vous ferez dans chaque endroit des réquisitions pour le compte de l'armée suédoise pour 40.000 rations de viande, de pain et d'eau-de-vie, de 12.000 paires de souliers, de bas et de chemises, et de 20.000 aunes de drap bleu et gris et de la doublure en proportion.

« Vous ferez répandre le bruit que Son Altesse Royale se porte avec l'armée suédoise à Wesel en ne faisant que passer par Göttingen.

« Le prince désire également que vous interrompiez toute

communication entre Hambourg et le pays de Hanovre et que vous vous procuriez des nouvelles sûres des mouvements du maréchal prince d'Eckmühl.

« Son Altesse Royale a ordonné à son aide de camp, le capitaine aux gardes à cheval baron d'Adlerkreuz et au capitaine Pereyra de suivre vos mouvements pour lui donner des notices qu'ils pourront se procurer d'après les instructions dont ils sont munis, indépendamment des nouvelles que vous donneriez.

« Par ordre de Son Altesse Royale :

« ADLERKREUZ,
« Chef d'État-Major.

« Au quartier-général d'Heiligenstadt, 30 octobre 1813. »

**Je suis reçu par le prince royal de Suède.** — Aussitôt que j'en eus pris lecture, le général Adlerkreuz alla m'annoncer au prince royal, qui me fit aussitôt entrer dans son cabinet et me dit :

« — Je suis enchanté de vous voir, mon ami, entendez-vous, mon ami. Adieu, mon ami. »

C'est son habitude de terminer chaque phrase avec cet « Adieu, mon ami. » Comme j'étais prévenu, je n'en fus point embarrassé, et je ne le pris pas au mot.

Il continua : « Vous avez eu l'ordre que je viens de vous faire donner par le général Adlerkreuz, eh bien ! entendez-vous, mon ami. Adieu, mon ami, je vous charge d'une mission de confiance. Mon armée a besoin de se vêtir. Faites de votre mieux et distinguez-vous et dépêchez-vous. Mais ce que j'ai oublié de vous dire dans vos instructions, c'est que j'ai besoin d'un millier de chevaux. Vous occuperez de beaux pays. Je les connais d'ancienne date. Ménagez-les

tant que vous pourrez. Mais demandez avec fermeté que tout ce que je vous ordonne de requérir soit fourni sans délai.

« Si vos Cosaques ont besoin de chevaux et de drap, vous pourrez aussi en prendre pour eux.

« Le but militaire de votre expédition est celui d'induire le maréchal Davout en erreur sur la décision que je prendrai. Faites-lui accroire que je me dirige sur Wesel ou Brême, peut-être qu'il se décidera alors, pour ne pas perdre sa communication avec la Hollande, de m'abandonner Hambourg, ce qui me ferait grand plaisir. Entendez-vous, mon ami. Adieu, mon ami. »

Je ne bougeai pas. Il continua :

« Éclairez aussi le pays tant que vous pourrez et faites accroire à Davout par toutes sortes de statagèmes que je ne marche point sur Hambourg. »

Et puis avec ses doigts, qu'il tenait en forme de triangle, il m'indiqua sur la carte les points que j'avais à occuper et sur lesquels je devais porter toute mon attention.

Avant de me congédier, il me pria de me charger de son aide de camp, M. de Adlerkreuz, fils du général, et de l'initier dans l'art de la guerre des avant-postes. Il me fit l'honneur de me faire compliment sur la manière dont je m'étais acquitté de cet emploi et me fit celui de croire que je pouvais donner des leçons dans ce genre de guerre et me promit d'écrire à S. M. l'Empereur pour demander le grade de général pour moi, et puis il me permit de me retirer.

**Maréchal Stedingk.** — En sortant du cabinet du prince royal, je fus chez le maréchal Stedingk, qui me reçut très bien, mais ne me donna aucun ordre particulier. Il me fit déjeuner avec lui, me parla beaucoup de la bataille de Leipzig et me pria de passer chez son chef d'état-major, le

colonel Björnsterna, pour prendre une liste à qui et à quelles divisions je devais faire parvenir les chevaux de même que les autres objets de réquisition.

Je partis, accompagné de M. d'Adlerkreuz, aide de camp du prince royal, fils du général, et du capitaine Pereyra qui m'apporta encore cet ordre du prince :

« Son Altesse Royale désire que vous vous mettiez en marche à huit heures demain matin pour l'expédition qui vous a été ordonnée ce soir. »

« ADLERKREUZ.

(N° 1194.)

« Quartier général d'Heiligenstadt,
30 octobre 1813, dix heures du soir. »

**Göttingen. — Le prorecteur de l'université de Göttingen.** — J'avais, pour ne pas perdre de temps, envoyé un courrier à mon frère Georges, avec l'ordre de se mettre de suite en marche avec mon détachement et d'occuper de suite Göttingen. En attendant, je pris des chevaux de poste et je me dirigeai par le chemin le plus court sur cette ville.

Mon frère, qui y était arrivé avant moi, m'avait fait préparer un bon logement chez le professeur Hugo. Le soir, les étudiants me firent l'honneur de se réunir en masse sous mes fenêtres et me portèrent des vivats avec grand tumulte. J'en fis inviter quelques-uns à monter chez moi pour les remercier de leur attention et, pour leur donner une preuve de ma confiance et de mes égards, je leur confiai la garde et la sûreté de la ville pour le temps que j'y resterais. J'établis seulement quelques grand'gardes de Cosaques aux avenues de la ville et sur les places publiques. Ils furent enchantés de cette marque de confiance et s'en acquittèrent à merveille.

Le soir, au moment où j'étais à souper avec le professeur Hugo et quelques-uns de mes officiers, entra brusquement un homme affublé d'une pelisse à la hongroise et armé d'un grand sabre.

Il entra sans se faire annoncer et s'informa d'une manière très empressée en s'adressant au professeur Hugo, qui était le commandant des troupes russes. Lorsque celui-ci lui eut indiqué très poliment avec la main que c'était moi, il m'adressa la parole sans autre préambule et m'annonça qu'il avait des plaintes à me porter.

La figure, les manières, la véhémence de cet homme me déplurent et, sans me lever, je lui demandai, avant d'entrer en matière, de me dire d'abord qui il était.

Alors il haussa la voix en me répondant:

« — Monsieur, j'ai l'honneur d'être le prorecteur de l'Université. »

Je lui fis alors offrir une chaise, et je lui dis qu'il ne devait pas s'étonner ni m'en vouloir de n'avoir pu reconnaître le prorecteur de la fameuse Université de Göttingen dans un personnage comme lui et dans ce costume, que, d'après l'idée que je m'étais faite de cette dignité, après ce que m'avaient raconté mes compatriotes qui avaient étudié à Göttingen, je m'étais figuré tout à fait autre que tel que lui m'en donnait pour le moment l'image. Mais, puisqu'il s'annonçait comme tel, je voulais bien le croire, et puis il ne s'agissait pas, pour le moment, de juger le plus ou moins de dignité qu'il aurait pu déployer, mais de savoir en quoi consistait sa plainte et en quoi je pourrais lui être utile.

Mon ton ironique, mais ferme, l'avait consterné. Il me dit en balbutiant que les Cosaques venaient d'enlever un sabre à un des étudiants chargé de conduire une patrouille, et puis, reprenant son arrogance, il me dit qu'il ne répondait plus de la sécurité de la ville.

La moutarde, qui m'avait déjà monté au nez, commença alors à avoir son plein effet.

« — Eh bien, monsieur le prorecteur, lui dis-je ! Alors, allez vous coucher. Votre femme s'en trouvera peut-être bien, la ville pas plus mal, et moi je vous assure que je répondrai pour vous de la sécurité de la ville. Ce n'est pas de vous, monsieur le prorecteur, que j'apprendrai à tenir des villes en respect et à les préserver de tout désordre. Un sabre a été enlevé et le Cosaque a assurément tort ; mais je vous défie, avec toute votre sagesse et toute votre pétulance, de m'indiquer un moyen de vous faire rendre justice sur l'heure même, quoiqu'assurément j'en aie la meilleure volonté. La nuit est très obscure. Comment faire des recherches dans ce moment? Ce serait chose impossible. »

Et je continuai :

« Mais, comme je désire donner une preuve de ma considération à Messieurs les étudiants pour la conduite flatteuse qu'ils ont tenue vis-à-vis de moi et les sentiments patriotiques qu'ils ont si loyalement manifestés, je vous invite à les rassembler et à leur dire que je suis peiné de l'affront qu'un de mes Cosaques vient de leur faire, que demain je découvrirai le coupable et qu'en attendant je vous prie de remettre mon sabre à l'étudiant auquel on a pris le sien et qu'il me fasse le plaisir de le garder en souvenir de moi. »

M. le prorecteur, qui ne s'était pas attendu à une sortie si forte contre lui ni à un dénouement si flatteur pour les étudiants, en fut tout surpris et tout confus. Là-dessus, je l'invitai à boire une couple de verres de champagne et, le lendemain, lorsque je me mis à cheval pour parcourir la ville, tous les étudiants, qui étaient déjà rassemblés devant ma maison, me portèrent des vivats, et j'eus de la peine à passer dans les rues.

**Hildesheim. — Le prince-évêque. — Bal et incidents du souper. — Les commissaires anglais.** — Les hussards de Mörner étant arrivés à Göttingen, je quittai cette ville et je marchai par Nordheim et Einsbeck à Alfeld où je passai la nuit, pour me diriger sur Hildesheim que j'occupai et d'où j'envoyai de forts détachements, à droite à Brunswick, à gauche à Hanovre, avec ordre de prendre possession de ces villes.

Je commençai de suite mes opérations par rapport aux réquisitions. J'eus assez de peine et de travail pour les lever.

C'est toujours une commission désagréable et très odieuse. Enfin, après avoir convoqué les notables du pays, à qui je confiai la répartition des effets à requérir selon les localités, je parvins à rendre cette mesure moins odieuse.

On avait été tellement habitué à gagner les chefs français par des cadeaux que, lorsqu'on me présenta les chevaux que j'avais réquisitionnés, il y avait dans le nombre deux superbes chevaux noirs à courte queue qui m'étaient destinés.

Mais, comme je n'étais pas habitué à ce genre de pots de vin, je les fis de suite rejeter comme ne pouvant pas nous servir, et je ne pris et ne choisis que ceux qui réellement pouvaient faire le service de l'artillerie ou monter la cavalerie du prince royal. Ils furent très étonnés, mais me surent gré après, lorsqu'ils virent que je n'étais pas plus exigeant pour cela.

Je fis de suite remettre les chevaux au colonel suédois, comte de Tott, qui fut très content de sa remonte.

Je me fis annoncer au prince-évêque d'Hildesheim, qui me reçut aussitôt avec beaucoup de pompe et me fit inviter à dîner avec mon état-major. Nous fîmes très bonne chère et nous eûmes surtout occasion de voir que le proverbe : « Il boit comme un chanoine », était vrai. Car jamais je n'ai vu boire aussi sec que ces messieurs qui formaient la cour du prince-évêque.

Après le dîner, le prince-évêque vint me rendre ma visite accompagné de plusieurs chanoines, qui se tinrent constamment debout derrière sa chaise et lui écartèrent les pans de son habit lorsqu'il s'assit, ce qui était très plaisant à voir. Le prélat était un homme respectable, rempli de connaissances et de beaucoup d'urbanité.

Le soir, la ville nous donna un bal. Le prince royal avait mis le régiment des hussards de Mörner sous mes ordres pour donner plus de poids à ma mission, et le colonel comte de Tott, qui le commandait, vint me rejoindre à Hildesheim.

Des commissaires anglais étant arrivés pour prendre possession de ce pays pour l'électeur de Hanovre, je ne voulus pas m'opposer à cet acte quoique j'en eusse grande envie, parce que, dans mes instructions on n'avait pas fait mention de ce cas; et puis, comme c'était du ressort de la haute politique, je ne voulus pas m'en mêler, et je les laissai faire.

Le nouveau gouvernement fut proclamé à son de trompes par des hérauts, et le soir toute la ville fut illuminée.

Au bal, on avait placé à souper un des commissaires anglais à côté de la dame qui en faisait les honneurs et on avait réservé une place pour moi de l'autre côté de cette dame. Mais comme on ne m'avait pas prévenu qu'on allait souper et que tout le monde était déjà casé lorsqu'on vint me l'annoncer, j'en fus piqué, et je dis aux Messieurs qui faisaient les honneurs et qui m'invitaient à me mettre à la place réservée pour moi, que je n'avais pas l'habitude de souper, et lorsqu'ils insistèrent pour me faire accepter la place d'honneur qu'on m'avait reservée, je ne pus m'empêcher de leur dire avec un peu d'humeur :

« Permettez, Messieurs, que je fasse ce que je veux et ce qui me plaît. La force que j'ai en mains m'en a donné l'habitude, et comme il paraît que personne ne se gêne ici,

pourquoi voulez-vous que je sois le seul à me soumettre. »

Et de suite je me plaçai au bout de la table à côté d'une jolie femme avec laquelle je me mis à causer.

Ils sentirent la bévue qu'ils avaient faite en négligeant celui qui, pour le moment, tenait leur destinée en main. Je me plus à leur donner cette leçon. Car, avec le pouvoir, il n'y a jamais à plaisanter, et le commissaire anglais, avec toute son arrogance, était mal à son aise à sa place d'honneur.

Bientôt après, on but à la santé de l'empereur Alexandre, puis à celle du roi d'Angleterre et après à la mienne. Les officiers suédois se levèrent tous pour boire à ma santé, et, de suite après, ils quittèrent tous le souper et le bal, étant froissés de ce qu'on n'avait pas bu à la santé du prince royal.

Je ne pus m'empêcher d'épouser leur cause, et je quittai, moi aussi, le bal avec tous mes officiers. Ce qui fit une grande rumeur et une sensation désagréable et détruisit tout le plaisir qne les convives s'étaient promis.

Plusieurs de ces messieurs, entre autres MM. de Keller et Hammerstein, vinrent me prier en grâce de rester et engagèrent le corps d'officiers suédois à différer leur départ, en les assurant qu'on allait de suite réparer cette inadvertance. Mais je m'y opposai, ne pouvant pas permettre qu'on bût à la santé du prince royal après la mienne, ce qui aurait été tout à fait inconvenant.

Enfin nous partîmes, laissant la société dans la plus grande perplexité.

Le lendemain, une députation arriva chez moi pour faire des excuses sur leur inadvertance, et, naturellement, je ne donnai aucune suite à cette gaucherie ou manque de tact de leur part. Mais je leur fis sentir que, tous les honneurs qu'ils prodiguaient aux commissaires anglais, j'aurais pu les paralyser d'un mot, en leur interdisant leurs fonctions et

que je ne l'avais pas fait, parce que leur apparition avait paru faire plaisir aux habitants, mais que j'aurais cru que, dans un cas pareil, il aurait été prudent de leur part de ne pas choquer les dépositaires de la force momentanée et surtout de ne pas oublier d'honorer la source de ce pouvoir, qui était le prince royal de Suède.

Pour réparer tout cela, ils nous invitèrent à un grand dîner, et la meilleure harmonie y régna, et tout s'arrangea à merveille.

Je continuai, en attendant, de rassembler et de réunir mes réquisitions, et je ne négligeai point de pousser des détachements aussi loin que possible sur le chemin de Hambourg et de Brême.

Comme j'avais eu l'ordre du prince royal de saisir les postes aux lettres et de m'emparer de toutes celles qui étaient adressées aux ci-devant employés de marque du roi Jérôme, plusieurs tombèrent entre mes mains à l'adresse de Mme de Malchus, épouse du ci-devant Ministre des Finances du royaume de Westphalie.

Comme elles étaient de son mari, qui s'était sauvé avec Jérôme, je les ouvris pour les envoyer au prince royal. Ayant vu par leur contenu que M. de Malchus donnait des nouvelles de sa santé à sa femme et des détails de leurs aventures, je me fis annoncer chez Mme de Malchus pour lui donner connaissance de leur contenu et la tranquilliser sur l'état de santé de son mari.

Elle me reçut très gracieusement et me supplia de lui laisser ces lettres, ce que je fus forcé de lui refuser. Mais je lui permis de prendre copie, ce qu'elle fit en versant des torrents de larmes et en me remerciant de mon généreux procédé. Car j'aurais bien pu les expédier sans lui en donner connaissance. C'était une femme très aimable, qui avait joué un grand rôle à la cour de Cassel. On disait que M. de Malchus,

qui avait été créé comte par Jérôme, était un homme d'esprit et de talent ; mais on l'avait en horreur en Westphalie.

**Brunswick. — Avant-garde du corps de Woronzoff.** — Après plusieurs jours passés agréablement, mais très occupés, j'eus l'ordre de terminer toutes mes opérations et de marcher sur Brunswick pour faire l'avant-garde du corps du comte Woronzoff, qui devait investir Hambourg et occuper le Holstein.

Je marchai de suite sur Brunswick, où j'avais déjà un détachement et où je trouvai le comte Woronzoff. Il parut enchanté de m'avoir derechef sous ses ordres.

Le baron Adlerkreuz et le capitaine Pereyra me quittèrent pour retourner auprès du prince royal.

Le général Adlerkreuz m'écrivit la lettre suivante :

Mont-Brillant près de Hanovre, 9 novembre 1813.

« Monsieur le Baron,

« Son Altesse Royale m'a chargé d'avoir l'honneur de vous témoigner sa haute bienveillance de l'activité et du zèle que vous avez déployés dans la commission dont le prince vous avait chargé pour le service de l'armée suédoise.

« Je saisis cette occasion pour vous offrir les expressions de ma reconnaissance pour la bonté et les complaisances que vous avez eues pour mon fils, et je vous prie d'agréer les sentiments de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Baron,

« Votre très humble et très obéissant,

« Le baron d'Adlerkreuz. »

Lorsqu'on s'est donné beaucoup de peine pour bien remplir une tâche, on se sent déjà bien récompensé lorsqu'elle est reconnue ; car, après la récompense que vous donne votre propre conscience, on est encore bien aise de se voir apprécié.

Le comte Woronzoff m'ordonna de donner un peu de repos à mes troupes.

J'eus pendant ce temps la satisfaction de revoir le jeune Postels, à qui j'avais permis, avant la bataille de Lützen, de retourner dans ses foyers. Son père était professeur à Brunswick et me témoigna toute sa reconnaissance, de même que sa mère, une digne et brave femme, qui ne sut assez comment me témoigner sa reconnaissance d'avoir sauvé son fils d'un trépas certain. Car il avait été fait prisonnier, avait la fièvre, et ne pouvait presque plus bouger, lorsque je lui permis de rester à Naumburg et de tâcher de regagner sa patrie.

Ils me donnèrent un excellent déjeuner, et, après m'avoir fait entendre les fameuses cloches, qui vont toujours en augmentant jusqu'à vous étourdir et à vous rendre presque sourd, je revins chez moi pour me reposer un peu et me préparer pour le spectacle et le bal qu'on donnait en l'honneur du comte Woronzoff et d'un commissaire brunswickois, envoyé par le duc de Brunswick pour prendre possession du duché.

Ce commissaire était un M. Olffmann, qui fit afficher des proclamations et circuler des bêtises de tous les genres sans en prévenir le comte Woronzoff. Mais, par la même réflexion que celle qui avait agi sur moi à Hildesheim, le comte ne voulut point de chicanes et toléra les farces de M. Olffmann qui, au bal comme au spectacle, prit avec beaucoup d'arrogance le pas sur le modeste comte Woronzoff, qui en rit de bon cœur.

**Giffhorn. — Ülzen.** — Le général baron de Pahlen était chargé du commandement de notre cavalerie, et nous partîmes ensemble de Brunswick pour rejoindre nos détachements, qui étaient déjà partis la veille. Le général Pahlen rejoignit sa cavalerie à Giffhorn, et moi mes Cosaques, à Ülzen.

J'avais eu à Brunswick la jouissance de voir l'endroit, la maison, la chambre même dans laquelle mon père avait été élevé. Mon grand-père l'avait envoyé dès l'âge de neuf ans au fameux Institut Carolinum et l'avait mis sous la surveillance de l'abbé Jérusalem. Comme mon père m'avait souvent parlé de son séjour dans cette ville, toutes les particularités m'étaient connues, et je me fis montrer avec un vrai plaisir tout ce qui avait pu avoir rapport avec lui dans ce temps-là.

**Lüneburg.** — A Ülzen, j'eus l'ordre du comte Woronzoff de marcher sur Lüneburg, de l'occuper et de relever les postes du corps du général Wallmoden. Les agitations et les inquiétudes allaient donc recommencer. Heureusement j'avais mis à profit le peu de temps que j'avais pour prendre un peu de repos, et je me trouvais frais et dispos pour recommencer cette nouvelle campagne, qui, contre un gaillard aussi vigoureux que le maréchal Davout, et dans une saison déjà très avancée, n'allait pas nous offrir des roses à cueillir.

Le grand quartier-général des souverains était à Francfort-sur-le-Mein, celui du général Winzingerode à Brême et ses troupes dans de bons cantonnements. Il n'y avait que notre corps qui n'eût pas la jouissance de se reposer, ainsi que quelques détachements du corps de Winzingerode, qui eurent ordre de pénétrer en Hollande.

# SIXIÈME PARTIE

## DEVANT HAMBOURG — EN SCHLESWIG EN BELGIQUE — ENTRÉE EN FRANCE

**Rôle de l'armée du Nord.** — L'armée du Nord fut destinée, après la bataille de Leipzig, à purger le Nord de l'Allemagne, à chasser l'ennemi partout où elle le rencontrerait et à faire jouir les habitants de ce pays de la liberté si longtemps désirée.

Le comte Woronzoff, après avoir occupé Cassel, fut dirigé sur Hambourg et le Schleswig. Le général Tettenborn prit Brême et coupa ainsi la dernière communication du maréchal Davout avec la France.

Le prince royal, après avoir détaché les corps de Winzingerode et de Bülow pour faire la conquête de la Hollande, se dirigea avec les Suédois, les corps du comte Woronzoff et du comte Strogonoff sur l'Elbe, ayant pour objectif principal le Holstein et des vues personnelles sur le Danemark, pour y conquérir la Norvège.

Le 16 novembre, le prince royal quitta Hanovre, et, le 24 il passa l'Elbe à Boizenburg.

Ayant eu l'ordre d'occuper Lüneburg, j'y trouvai le comte Nostitz, du corps Wallmoden, qui y commandait. Son déta-

chement était formé de la légion allemande à la solde de la Russie et du corps de Lützow. Il vint me voir de suite pour régler la manière dont je relèverais ses postes, qui étaient placés depuis Winsen le long de l'Elbe jusqu'à Harburg. Il avait l'ordre de passer l'Elbe à Lüneburg et de rejoindre le corps Wallmoden, qui était destiné à agir contre les Danois et à les chasser du Holstein pendant que le comte Woronzoff investirait Hambourg jusqu'à l'arrivée de l'armée de Pologne sous les ordres du général Benningsen.

Après deux jours que j'avais passés à Lüneburg, le comte Woronzoff y arriva pour établir son quartier-général. Je poussai alors plus en avant et je m'établis à Bardvyk, ayant des postes à Hohndorf, Artenburg, Marschacht, Winsen et Harburg.

**A Winsen.** — L'ennemi ayant délogé plusieurs fois mes postes de Winsen, le comte Woronzoff, qui tenait à conserver ce point, me chargea provisoirement de sa défense et augmenta mon détachement d'un bataillon de grenadiers sous les ordres du lieutenant-colonel Fischer et de deux escadrons de dragons de Riga et de deux pièces de canon.

Il m'ordonna de défendre cette position et d'en imposer à l'ennemi d'une manière si solide qu'il perdît l'envie de revenir et de telle sorte qu'il pût, lui, y installer son quartier-général dès que le prince royal avec ses Suédois occuperait Lüneburg pour préparer son passage de l'Elbe.

Je partis de suite pour Winsen et, ayant fait la reconnaissance de la place et des environs, je m'aperçus bientôt qu'il n'y aurait que la ruse qui pourrait me donner une prépondérance sur l'ennemi qui, débouchant du Zollenspicker et de la Hoperschanze, pouvait faire avancer autant de monde qu'il lui plaisait et de l'artillerie de plus gros calibre que la mienne, tandis que je n'osais espérer sur aucun soutien.

Étant éloigné de plus de 20 verstes du corps du comte Woronzoff, si j'étais battu, l'ennemi aurait aisément pu me couper toute retraite. Il s'agissait donc de le bien recevoir du premier abord et de lui en imposer.

**Combat de Winsen.** — Je pris le parti de défendre la ville dans la ville même, d'en abandonner les approches et de prendre l'offensive si les circonstances le permettaient.

Je plaçai des vedettes et des gardes avancées pas loin de la Hoperschanze[1] et du Zollenspicker avec ordre de se retirer à l'approche de l'ennemi en escarmouchant et surtout de veiller à ce qu'aucun habitant ne puisse passer la chaîne des avant-postes et se glisser chez l'ennemi pour lui révéler que j'avais de l'infanterie et du canon à Winsen, car j'avais intérêt à lui faire croire que je n'avais que des Cosaques.

Cette infanterie, je l'avais placée en la déchargeant de ses havre-sacs dans les maisons qui bordent une digue par laquelle l'ennemi devait arriver.

Je plaçai une pièce de canon chargée à mitraille sous les portes de la ville bien couverte de paille, de sorte qu'elle avait l'air d'une baraque et deux compagnies de grenadiers avec une pièce de canon et les dragons en réserve sur la place et dans les rues adjacentes.

Défense avait été donnée aux artilleurs et aux grenadiers de se montrer et punition de mort pour celui qui oserait tirer avant que la pièce chargée à mitraille n'ait envoyé sa décharge, ce qui ne devait arriver que sur un ordre formel que je me réservais de donner.

A mes Cosaques j'avais ordonné de faire un grand détour, de passer la Lühe[2] à la nage et de tomber sur les derrières

1. Redoute de Hope sur la rive gauche de l'Elbe en face du Zollenspicker.
2. Petite rivière qui passe à Winsen.

de l'ennemi lorsqu'ils entendraient les premiers coups de canon.

Tout étant préparé de cette manière, j'attendis les événements.

Un pêcheur m'avait apporté d'excellentes huîtres de Cuxhaven, et, au moment où mon frère était à s'en régaler, car j'étais souffrant et n'avais aucun appétit, on vint m'annoncer que l'ennemi débouchait de la Hoperschanze.

Mon frère y courut, mais revint bientôt me rassurer. Il n'avait vu que 12 à 15 hommes. Il me conseilla de me coucher un peu, car j'avais une fièvre très forte et, en effet, je voulus profiter d'un moment de repos pour me refaire un peu.

J'avais pris du thé très chaud pour transpirer, et à peine la transpiration s'était-elle établie que mon frère, étant monté sur un belvédère, vint me dire qu'en effet une forte colonne ennemie se dirigeait sur Winsen. Ma fièvre, ma transpiration, tout fut oublié. Je sautai sur mon cheval et je courus à la rencontre de l'ennemi avec mon frère et quelques Cosaques pour reconnaître sa force.

Ses éclaireurs tiraillaient déjà avec mes postes avancés et marchaient avec assurance sur Winsen. Toujours rétrogradant, je réussis à les entraîner à ma suite et, eux, ne voyant ni infanterie, ni canons, pensant n'avoir à débusquer que quelques Cosaques, avancèrent en colonne serrée et tambours battants sur la digue. Il n'y avait à ce moment sur cette digue, que mon frère, mon aide de camp Sonin et moi, sur lesquels ils tirèrent force coups de fusil.

Quand ils furent bien à portée, nous tournâmes subitement bride, et je courus à la porte, ordonnant au lieutenant Ratmanoff, de l'artillerie, de faire feu de sa pièce. Elle avait été bien pointée. La mitraille fit son effet. Au même moment un feu roulant partant des maisons commença. Il fallait voir la dégringolade de l'ennemi pour en avoir une idée.

Je pris de suite l'offensive. Je fis avancer le lieutenant-colonel Filatjeff, très bon officier, avec la réserve, qui chargea l'ennemi à la baïonnette, tandis que ceux des grenadiers que j'avais cachés dans les maisons en sortaient pour former à leur tour la réserve.

Mes Cosaques, qui avaient en attendant passé la rivière, chargèrent les fuyards. Le lieutenant Ratmanoff plaça ses canons et mitrailla si bien l'ennemi qu'il ne put jamais se rallier. Des haies et des fossés favorisèrent la retraite des Français et empêchèrent les dragons de Riga de les sabrer; mais les braves grenadiers surent les trouver partout.

La colonne française entièrement débandée ne chercha son salut que dans la fuite. La plus grande partie passa par les armes et je ne fis que quelques centaines de prisonniers. Malheureusement j'eus à regretter la perte de mon aide de camp, le lieutenant des lanciers de Volhynie, Sonin, qui fut tué au moment où il venait d'exécuter une charge avec mon frère que j'avais envoyé pour exciter les Cosaques à ne pas s'effaroucher des balles, *qui ne tuent que les battus et ne font que siffler pour les vainqueurs.* Malheureusement, elles me démontrèrent le contraire. Quoique victorieux, Sonin fut tué raide. C'était un brave garçon et la joie que j'éprouvai d'avoir eu une si belle journée fut détruite par le chagrin d'avoir perdu un si brillant officier, un si excellent camarade.

Mon bon cheval gris, qui m'avait si bien servi à Bernburg, eut une chiquenaude au nez d'une balle; et dès ce moment, du cheval le plus courageux que j'ai eu, il devint très poltron, et j'eus de la peine à lui faire oublier cet affront.

Le comte Woronzoff, ayant entendu la canonnade, m'envoya un de ses aides de camp pour avoir de mes nouvelles. Il arriva au moment même où je faisais rassembler mes 350 prisonniers. Il repartit de suite pour faire son rapport

au comte, qui m'écrivit une lettre charmante et m'envoya plusieurs petites croix de Saint-Georges pour les distribuer aux plus braves et m'autorisa à faire une présentation pour des grades qu'il demanderait à S. M. l'Empereur.

Le premier début sur ce nouveau théâtre de la guerre avait été très heureux pour moi. Le prince royal en fit mention dans son bulletin et j'eus de S. M. l'Empereur la croix de Sainte-Anne ornée de diamants. Mon frère, fut avancé au grade de capitaine dans les hussards de la Garde et tous les officiers que j'avais recommandés furent récompensés[1].

Je m'étais extrêmement échauffé pendant cette affaire. J'étais déjà très souffrant. J'avais pris froid, de sorte que, la nuit, j'eus une fièvre très forte qui me fit beaucoup souffrir. Le comte Woronzoff, qui arriva le lendemain matin me

1. Aujourd'hui ministre de Sa Majesté le roi de Danemark à la cour de Vienne et ayant été trois ans en Russie comme ministre de Danemark (L.).

On trouve, en outre, dans les papiers de famille du général de Löwenstern, le billet suivant, que lui adressait, quelques jours après l'affaire de Winsen, le comte Woronzoff :

« Mon cher Colonel,

« La présentation pour Winsen est déjà sortie.
« Vous avez la deuxième Sainte-Anne en diamants.
« Votre frère est colonel.
« Ratmanoff, de l'artillerie, a la deuxième Sainte-Anne.
« Le sotnik Ratchkoff, troisième Sainte-Anne.
« Tout à vous.

« Michel. »

La promotion de Georges de Löwenstern au grade de capitaine dans les hussards de la Garde équivalait, en effet, à celle de colonel dans la ligne.

Le brevet définitif de cette croix ne fut envoyé à Löwenstern que le 14-26 mars 1830, ainsi qu'il ressort de l'examen des brevets contenus dans ses papiers personnels, que l'obligeance de son neveu, le baron de Löwenstern, m'a permis de consulter.

trouva presque délirant dans mon lit. Il m'enjoignit de partir de suite pour Lüneburg et de consulter un bon médecin. Il me fit mettre dans sa calèche, et je partis, accompagné de mon frère et du lieutenant Klitzing pour Lüneburg.

Le comte Woronzoff établit son quartier-général à Winsen. Le prince royal avait le sien à Lüneburg. J'y restai une couple de jours; le comte Woronzoff vint m'y voir plusieurs fois et me témoigna beaucoup d'intérêt.

Le prince royal, ayant l'intention de passer l'Elbe et d'occuper le Holstein, chargea le comte Woronzoff de faire son avant-garde, et le comte Strogonoff fut chargé de relever les postes qu'avait occupés le corps de Woronzoff.

Je n'étais pas encore en état de reprendre le commandement de mon détachement, et je restai à Lüneburg.

J'étais bien logé, et l'hôte de la maison nous avait parfaitement bien traités pendant tout le temps que nous occupions la ville en force. Mais, du moment que les dernières troupes l'avaient quittée, il changea totalement de conduite et nous traita avec insolence.

Mon frère se fâcha, et l'hôte nous ayant donné, au lieu du bon déjeuner qu'il nous faisait autrefois, du mauvais beurre et du pain détestable, etc., etc., mon frère le fit monter, le gronda et le força de manger lui-même ce beurre qu'il croyait assez bon pour nous.

Il n'en avait pas grande envie; mais deux Cosaques qui étaient là pour le rendre doux et docile en cas de résistance, lui en imposèrent, et il fut forcé d'avaler le beurre, non sans faire beaucoup de grimaces.

Après cette scène, la seule que je peux me reprocher vis-à-vis de mon hôte, mais qu'il avait provoquée et bien méritée, non pas pour ce mauvais déjeuner, car j'en ai fait beaucoup de pires dans ma vie, mais par la bassesse de sa conduite, nous cajolant lorsque nous étions les plus forts, et nous insultant

presque lorsque nous restâmes seuls avec quelques ordonnances, je montai à cheval et je quittai Lüneburg pour rejoindre le comte Woronzoff, que je trouvai à Schwarzenbeck [1].

**A l'avant-garde de Woronzoff.** — Il ne me donna que quelques heures de repos et me chargea de suite de son avant-garde, qui devait faire tout le tour de Hambourg et arriver jusqu'à Altona pour achever d'établir le blocus de la place.

Chemin faisant, je dînai chez le général baron de Pahlen, et aussitôt que j'eus rejoint mon détachement, voyant que, pendant mon absence, il était resté absolument inactif et qu'on ne savait rien de l'ennemi, je poussai encore la nuit même jusqu'à Kuddevörde.

L'ennemi avait rompu et brûlé tous les ponts sur la Bille [2], de sorte que je fus forcé de m'y arrêter pour me préparer un passage.

Il avait gelé et la neige tombait à gros flocons. J'eus assez de peine à établir un pont. Les matériaux manquaient totalement et je fis démolir une grange pour m'en procurer. Comme il ne me fallait pas un pont très solide pour passer avec mes Cosaques, j'eus assez vite franchi cet obstacle et je surpris à Pappendorf un piquet de chasseurs à cheval, composé d'un maréchal des logis et de 8 chasseurs, que je fis prisonniers.

De là je poussai sur Siek [3], où je m'établis pour la nuit, et je pris mon logement chez un respectable curé.

Le comte Woronzoff m'ayant envoyé l'ordre de pousser sur

1. Le corps du comte Woronzoff s'établit à Schwarzenbeck, le 3 décembre 1813.
2. Petite rivière qui se jette dans l'Elbe, à hauteur de Bergedorf.
3. A 20 ou 22 kilomètres nord-est de Hambourg.

la route de Wandsbeck[1] aussi loin que possible, je partis le lendemain matin, après avoir envoyé le lieutenant Klitzing avec 100 chevaux pour éclairer ma route.

**Combat de Rahlstedt et de Tohndorf. — Le général Vichery. — Combat de nuit. — Surprise d'un détachement du corps de Lützow.** — Il rencontra l'ennemi entre Rahlstedt[2] et Tohndorf et engagea un combat assez vif. Ayant entendu une forte fusillade, je courus à son secours, et je parvins à me maintenir contre des forces très supérieures jusqu'à la nuit tombante à Tohndorf.

Le général Vichery, qui commandait contre moi, n'avait pas déployé beaucoup d'obstination ou de vigueur dans cette journée, car il aurait pu me manger. Cette tiédeur était une raison de plus pour moi de me tenir sur mes gardes.

Je me repliai, par conséquent, dès qu'il commença à faire sombre, jusqu'à Rahlstedt, et j'établis mon bivouac sur une grande place devant la maison du curé, que j'occupais avec mon état-major.

J'avais envoyé de Siek un détachement sur Arensburg, qui revint le soir me rejoindre et me rapporter, de la part du comte de Schimmelmann, une corbeille avec d'excellent vin, de sorte que nous eûmes de quoi nous restaurer, et nous en avions grand besoin, car le temps était détestable, et nous avions été exposés toute la journée à ses rigueurs.

Mes avant-postes étaient placés bec à bec avec ceux de l'ennemi. On leur voyait le blanc des yeux.

Je donnai les ordres les plus sévères aux Cosaques de ne point quitter leurs chevaux et aux officiers de rester avec

1. Environ à 6 kilomètres nord-est de Hambourg.
2. A 12 kilomètres nord-est de Hambourg et à 6 kilomètres nord-est de Wandsbeck.

leur troupe. Mes chevaux à moi ne furent pas dessellés, et un était tout bridé devant ma porte.

Quoique je n'aie jamais trop craint les surprises de nuit par les Français, car ils ne les aiment pas et ils ont raison, vu que les résultats en sont toujours douteux et dépendent de trop de circonstances, malgré cela, je ne négligeai rien et je pris toujours toutes mes précautions, surtout lorsque je me trouvai si près de l'ennemi, et cela, dans une nuit obscure et sans fin, en raison de la saison déjà si avancée.

A dix heures du soir, un détachement de cavalerie du corps franc de Lützow arriva et me demanda s'il pouvait en toute sûreté faire desseller les chevaux et donner du repos aux hommes. Je ne le lui conseillai pas, vu que nous étions trop près de l'ennemi et qu'il ne devait pas compter sur une grande résistance de ma part, vu que si j'étais attaqué par des forces supérieures, je partirais avant qu'il puisse avoir le temps de seller ses chevaux et qu'alors il serait nécessairement pris.

Il ne voulut pas écouter mon conseil, risqua de faire desseller ses chevaux. Aussi fut-il pris dans la même nuit avec tout son monde.

Je me couchai assez tard avec mes officiers, comme toujours tout habillé, et de plus, par précaution, au rez-de-chaussée de la maison du curé. Je dormis très tranquillement jusqu'à près de trois heures du matin[1]. Alors je fus réveillé par un Cosaque, qui vint me faire le rapport que l'ennemi venait d'attaquer mes piquets. Je me levai de suite, quoique ne m'imaginant point que ce pût être une attaque sérieuse. Je crus plutôt que c'était une patrouille qui s'était heurtée contre mon piquet dans l'obscurité de la nuit, et je

1. Nuit du 5 au 6 décembre 1813.

ne donnai pas encore l'ordre à mon détachement de monter à cheval. Mais je fis lever tous mes officiers, et ils coururent chercher leurs chevaux.

Au moment où je me faisais donner une pipe de tabac, et où mon frère me versait un verre de rhum, un second Cosaque arriva ; mais, n'ayant déjà plus le temps de descendre de cheval, il cassa d'un coup de lance la vitre de la fenêtre en me criant que l'ennemi était déjà dans le village et que l'officier qui commandait ma grand'garde avait été tué.

Je n'eus alors que le temps de sortir de la maison, sans me donner celui de ceindre mon sabre, et, au moment où je voulus me mettre à cheval, un officier français, avec quelques chasseurs à cheval, qui avaient déjà pénétré jusque devant mon quartier-général, voulut me gratifier d'un bon coup de sabre. Heureusement, un sous-officier de Cosaques, Jelatinzoff, qui était d'ordonnance chez moi, le saisit avec sa lance sous le menton, le jeta à bas de son cheval et lui donna deux ou trois coups de lance qui l'achevèrent.

J'avais eu le temps, en attendant, de m'élancer sur mon cheval, et, avec mes Cosaques d'élite, je parvins à chasser l'ennemi du village et donnai à mon détachement le temps de monter à cheval et de se former.

A peine fus-je sorti du village que je reçus une décharge à bout portant, et je vis alors, à la lueur des coups de fusil, que j'avais des masses considérables devant moi, que les Danois étaient du nombre, ce que je reconnus à leurs uniformes rouges. Je m'aperçus alors, à n'en pas douter, que leurs intentions étaient sérieuses.

J'envoyai aussitôt l'ordre à mon détachement de se replier au plus vite sur la chaussée de Siek, par laquelle nous étions arrivés, la veille au soir. Et à peine avais-je eu le temps d'envoyer mon frère avec cet ordre que les habits

rouges me chargèrent avec impétuosité, me culbutèrent sans peine et me poursuivirent ventre à terre jusqu'à Siek, ce qui fait deux bonnes lieues d'Allemagne. C'était une véritable course au clocher.

J'eus plusieurs coups de sabre qui, heureusement, ne me firent aucun mal, mais coupèrent en deux un châle de cachemire que j'avais noué autour de mon col.

Les Danois montaient de bons chevaux et allaient un train du diable. Le chemin était glissant par le verglas et tous ceux des miens qui tombaient furent tués ou pris. Je perdis 3 officiers, qui furent sabrés. Cette course ne paraissait pas vouloir avoir de fin. Jamais deux lieues ne m'ont paru plus grandes et plus longues.

A une bonne demi-lieue de Siek, je rencontrai un piquet de hussards d'Izioume, qui, roulé et entraîné comme moi par le torrent, m'apprirent, toujours en courant et à ma grande joie, que le général Pahlen était à Siek avec deux régiments de cavalerie.

A cette nouvelle, qui me combla de joie, je commençai à respirer et je me réjouissais d'avance de la manière dont nous pourrions prendre notre revanche.

En effet, le général baron de Pahlen ayant entendu des coups de pistolet fit de suite sortir le régiment des hussards d'Izioume, sous les ordres du colonel comte d'Olonne, et lui-même n'eut que le temps de monter à cheval *en caleçon* et vint à ma rencontre avec les dragons de Riga en réserve.

Il commençait déjà à faire jour, et les Danois, voyant une troupe fraîche, s'arrêtèrent et se formèrent en bataille. Mais le général Pahlen les fit de suite attaquer par le brave colonel comte Thiemann, qui les culbuta et sabra le colonel danois Baudissin devant le front de son régiment. Et mes Cosaques, la rage dans le cœur, les poursuivirent de concert

avec les hussards d'Izioume par le même chemin par lequel ils étaient venus. Le carnage fut affreux : car les nôtres n'étaient pas disposés à faire grâce.

Je ramassai chemin faisant tous les prisonniers qu'ils m'avaient faits, et j'en fis plusieurs, tant Danois que Français. Le nombre total des prisonniers que nous prîmes était très considérable. Les chevaux des hussards, n'ayant pas couru deux lieues comme les miens, étaient par conséquent plus frais et plus en état de pousser l'ennemi jusqu'à extinction des feux. Les pauvres Danois, avec leurs gros chevaux et leur bravoure, furent les victimes de cette expédition.

**But que s'était proposé Davout.** — Le but du maréchal prince d'Eckmühl avait été de faire une grande reconnaissance et de donner en même temps aux Danois l'occasion de se frayer un chemin pour rejoindre l'armée danoise, et ces braves, ne consultant que leur valeur, coururent à une perte sûre et certaine, quoique, je l'avoue, ils m'aient fait passer un très mauvais moment. Et si l'infanterie française, qui avait été dépêchée pour me couper le chemin, ne s'était pas égarée dans la nuit, si elle était arrivée à temps entre Rahlstedt et Siek, il est probable que je n'aurais pas échappé à une mort certaine et que mon détachement aurait perdu l'impossible. Car, comme le terrain est hérissé et entouré de fossés et de haies et qu'il n'y avait d'autre retraite que la grande route, si elle avait été occupée par l'infanterie ennemie, j'aurais été perdu, et je ne sais trop comment j'aurais pu échapper.

Heureusement, la Providence me protégea, et l'infanterie ennemie n'arriva sur le point qui lui était assigné que pour m'envoyer une décharge de mousqueterie, qui ne me fit pas grand mal, et elle n'eut plus le temps de me barrer le chemin.

Deux officiers que le comte Woronzoff m'avait envoyés la

veille et qui n'avaient pas l'habitude du service des avant-postes furent victimes de cette affaire. L'un était un ci-devant officier du génie westphalien, entré depuis peu à notre service. Il fut sabré avant de pouvoir se mettre à cheval et l'autre fut fait prisonnier. C'était un M. Jacobson, capitaine des hussards de la Russie Blanche. Ce dernier fut repris par moi, mais le premier était déjà mort lorsque j'arrivai à Rahlstedt.

Je n'avais perdu que mon sabre et mon manteau, que je n'avais pas eu le temps de mettre, et la corbeille avec l'excellent vin du comte Schimmelmann, que mon brave chasseur Meyer avait absolument voulu sauver et qui faillit se faire prendre pour cela.

Mon frère, qui, dès le commencement de l'affaire, m'avait perdu de vue, crut que j'avais été tué ou pris. Et, pour s'en convaincre, il s'arrêta pendant la course et laissa passer tout le monde pour avoir de mes nouvelles. A sa grande joie, il me vit avec une dizaine de Cosaques faire l'arrière-garde et tâchant d'arrêter de temps en temps l'ennemi. Mais l'élan était si vigoureux qu'il n'y avait pas moyen, et comme mon frère montait un de mes chevaux, que je savais n'être pas aussi vigoureux et aussi vite que le mien, je le priai de tâcher de regagner derechef la tête de la colonne pour qu'il ne soit pas pris ou sabré. Il avait déjà reçu un couple de coups de sabre qui étaient heureusement tombés à plat et ne lui firent que des contusions.

Je m'arrêtai après le combat dans une auberge pour donner à mes Cosaques, dispersés de tous côtés, le temps de se rallier et pour ramasser mes chevaux de selle et de bât qui tous couraient à l'aventure. Car, au premier bruit, les Cosaques avaient détaché mes chevaux qui, par instinct, avaient suivi le gros de la troupe. On parvint avec beaucoup de peine à les rattraper, et je n'eus que mon brave chasseur Meyer qui

me manquait encore. Son cheval était avec ceux qu'on venait de rattraper. Je dus donc croire qu'il avait été tué ou pris. Mais quelle fut ma surprise, ma joie lorsque je le vis arriver le soir, mouillé comme un chat. Pour se sauver de la poursuite de l'ennemi, il s'était jeté à bas de son cheval et avait passé par des ravins et des canaux pour échapper, ce qui lui avait réussi. Son cheval avait rejoint les autres en ruant pour ne pas se laisser prendre. Ce qui fit grand plaisir à Meyer qui aimait beaucoup ce cheval que je lui avais donné.

Je profitai d'un moment de repos que j'eus dans cette auberge pour faire mon rapport au comte Woronzoff, qui était dans la plus grande inquiétude sur mon compte. Plusieurs Cosaques étaient arrivés tout essoufflés jusque chez lui et avaient annoncé que j'avais été abîmé avec tout mon détachement, qu'ils m'avaient vu sabré par l'ennemi et tout plein de contes de ce genre.

Le comte Woronzoff fut non seulement désabusé par mon rapport, mais il apprit par le général Pahlen le succès que nous venions de remporter.

Le prince royal donna au général Pahlen le cordon de l'Ordre de l'Épée, et j'eus un remerciement dans l'ordre du jour par l'Empereur. Le comte Thiemann eut l'ordre de l'Épée et le lieutenant-colonel Pantalejeff fut fait colonel.

Je n'eus pas trop à me féliciter de la manière dont j'avais été récompensé. Plus tard, j'eus le mot de l'énigme.

Au quartier-général, on se plaisait à l'idée que l'invulnérable, comme on m'appelait, s'était laissé prendre, et je ne voulus pas me donner la peine de les désabuser ; car je l'aurais pu faire très aisément en leur prouvant que je n'avais fait qu'exécuter les ordres du comte Woronzoff, qui m'avait prescrit de m'approcher aussi près que possible de l'ennemi, Son expression était même *de lui voir le blanc des yeux.*

Je l'avais fait. L'ennemi m'attaqua la nuit, me força par sa supériorité à une prompte retraite ; mais une retraite n'est pas encore une surprise. Cette brusque attaque de l'ennemi avait été bien couduite. Mais je n'avais été ni pris dans mon lit, ni surpris dans mon bivouac. Je fus forcé par le nombre. Voilà tout.

L'ennemi me poussa l'épée dans les reins, ce qui arrive parfois aux plus hardis et ordinairement aux plus braves. Il en fut puni. Voilà le résultat.

On ne fait pas de grandes dispositions par une nuit obscure et dans laquelle la neige tombait à gros flocons. J'avais fait ce que l'on fait toujours lorsque l'ennemi est le plus fort; on cède le terrain. Je l'avais fait ventre à terre parce que l'ennemi me poursuivait en carrière, et le terrain dans ce pays est tellement coupé par des haies et des canaux qu'il est impossible de faire autre chose que de courir le grand chemin.

Mais ce qui prouve avec évidence que je ne fus nullement surpris, c'est que je fus averti par mes piquets que l'ennemi les attaquait, ce que tous mes officiers peuvent certifier.

Je ne voulus pas ajouter foi à cette nouvelle, connaissant par une longue expérience la manière d'agir des Français, qui détestent les attaques de nuit. Mais, malgré cela, j'ordonnai de réveiller les Cosaques, et j'eus encore le temps de monter à cheval et de chasser la tête des assaillants du village. Assurément, si j'avais été loin de l'ennemi, j'aurais eu le temps d'éviter tout cela ; mais alors on n'aurait pas dû me donner l'ordre de *lui voir le blanc des yeux.*

Lorsque l'on est réellement surpris, on n'a le temps ni de se former, ni d'ordonner de prendre telle ou telle direction. J'avais une vingtaine de chariots avec des fourrages et des vivres. J'eus le temps de leur faire prendre un chemin de traverse, et je n'en perdis aucun. Si j'avais été surpris, rien de tout cela n'aurait été sauvé.

Enfin je connaissais par expérience quelle physionomie ont les véritables surprises. J'en avais exécuté plusieurs et avec succès. Mais, comme je déteste les explications, je les laissai clabauder au quartier-général, et je me contentai de l'intime conviction que je n'avais été ni surpris, ni défait, mais que j'avais été placé trop près de l'ennemi et par conséquent à leur merci de me faire autant de mal qu'il leur aurait plu s'ils s'y étaient pris avec plus d'adresse et s'ils ne m'avaient attaqué avec leur cavalerie que lorsqu'ils auraient été bien sûrs que leur infanterie m'avait barré le chemin. J'étais en l'air, sans aucun soutien. Il fallait donc ne pas rester si près de l'ennemi, ce qui aurait été le plus aisé, mais contraire à mes ordres, ou bien s'exposer à tous les événements, et c'est ce que je dus faire.

Le reproche qu'on peut adresser au général Pahlen, c'est de ne pas avoir fait éclairer le chemin devant lui, jusque chez moi. Il ignorait absolument que mon détachement était à 2 lieues en avant, et j'ignorais, moi, qu'il était derrière moi à Siek. Le chef d'état-major du comte Woronzoff aurait dû nous donner réciproquement connaissance des mouvements qu'il faisait faire à chacun de nous et nous employer solidairement.

Le général Pahlen ignorait totalement où je me trouvais et ne fut pas peu étonné lorsqu'il me vit arriver avec l'ennemi. Mais il déploya beaucoup de résolution et de courage, et, au lieu de se retirer, ce que beaucoup d'autres auraient fait à sa place, il alla à la rencontre de l'ennemi, le culbuta, le poursuivit, et tout l'honneur de la journée lui était dû à juste titre.

J'avais fait, la veille, plusieurs prisonniers, et 5 déserteurs avec leurs armes et leurs chevaux s'étaient encore présentés le soir même. Au moment de la débâcle, ils avaient pris les devants et traversèrent le village du général Pahlen

(Siek), ce qui fit croire à sa sentinelle que l'ennemi était dans ce village. Mais le fait est que l'ennemi n'est jamais arrivé jusqu'a Siek même et que ce sont ces 5 déserteurs qui le firent supposer au général Paheln. Il s'est souvent plu à raconter combien il avait été désagréablement surpris de voir l'ennemi dans le village pendant qu'il était encore sans culottes.

Je n'aime pas à troubler les gens dans leurs illusions, et je ne me suis jamais donné la peine de rectifier ce fait, ce qui m'était d'autant plus aisé que le comte d'Olonne et le colonel Thiemann avec les hussards d'Izioume me trouvèrent déjà descendu de cheval, lorsqu'ils sortirent de Siek pour aller à la rencontre de l'ennemi

Je me fis donner un cheval plus frais et je demande à tous ceux qui connaissent la guerre si j'aurais eu le temps de descendre de cheval et de causer avec ces Messieurs, si l'ennemi n'avait déjà été forcé de s'arrêter et de se former. Et ce n'est que lorsque je fus monté à cheval que j'engageai le colonel Thiemann à passer à la droite du grand chemin pour exécuter la belle charge dont j'ai parlé plus haut, pendant que mes Cosaques chargeaient l'ennemi par le grand chemin

**Rahlstedt. — Ordre de me porter sur Altona.** — Je m'établis la nuit à Rahlstedt et, le comte Woronzoff ayant renforcé le général Pahlen du 13e chasseurs, il s'établit derrière moi.

Connaissant à présent l'intention des Danois de se frayer un chemin, nous nous tinmes extrêmement sur nos gardes.

La nuit, j'eus l'ordre de traverser la position du général Pahlen et de gagner Altona. Je m'établis, à quatre heures du matin, à Brankfeldt, d'où je poussai jusqu'à Barembek et fis quelques prisonniers. Après avoir laissé un fort poste à

Brankfeldt, j'allais m'établir au château de Wellingsbuttel, appartenant au prince de Holstein-Beck.

Ce prince, parent de notre famille impériale et décoré des ordres de Russie, me reçut sur l'escalier du château et me demanda protection pour ses propriétés et des égards pour la princesse, qui était souffrante.

J'étais porté de cœur et d'âme à faire tout ce qui pouvait lui être agréable, et jamais je n'ai été reçu avec plus de cordialité que par ce digne et loyal prince. Un déjeuner excellent et un dîner splendide se succédèrent bientôt.

**Le prince de Holstein-Beck.** — Pendant le dîner je fus forcé de me lever de table quatre fois pour monter à cheval et repousser l'ennemi qui m'inquiétait de Brankfeldt. Chaque fois, en me levant de table, j'invitai le prince à ne pas se déranger, à ne pas faire desservir, lui promettant de ne pas le laisser déloger. En effet, je fus assez heureux pour pouvoir lui tenir parole.

Il s'était aperçu que je montais toujours à cheval sans sabre, et il m'en demanda la raison. Lorsque je lui eus avoué qu'on me l'avait pris la nuit précédente, il sortit et m'apporta un magnifique sabre qu'il me pria d'accepter. Je le fis avec plaisir et reconnaissance, et plus tard, s'étant aperçu que je boitais et que je marchais avec peine, il me demanda si je n'étais pas blessé.

J'eus presque honte de lui avouer que, pendant notre dégringolade de la nuit passée, ma selle m'avait blessé au derrière.

« — Ce n'est que cela, me dit-il en riant. Eh bien, je vais être votre chirurgien. »

Et il se fit apporter des drogues, des onguents, me força à me déshabiller et, faisant tenir une bougie par mon valet de chambre, se mit grandiosement à me cataplasmer le derrière.

Mon frère se pâmait de rire ; il prit de suite un crayon et fit un dessin charmant de cette scène, qui faisait réellement honneur à l'humanité de ce bon prince.

N'ayant pas pu avoir l'honneur d'être présenté à la princesse, je mis tout en œuvre pour que la plus grande tranquillité régnât dans le château.

**Affaire de Langenhorn. — Woronzoff et Sydenham chez Löwenstern.** — L'ennemi ayant paru du côté de Langenhorn[1], je fus forcé de quitter ce château hospitalier. Après un combat assez opiniâtre, je repoussai l'ennemi.

Au même moment, arriva le comte Woronzoff avec tout son état-major. Je pus lui présenter quelques prisonniers, et il fut enchanté de pouvoir donner au colonel anglais Sydenham, aide de camp de Wellington, qui venait d'arriver d'Espagne, un échantillon du savoir-faire des Cosaques et de lui montrer la manière dont ils se gardent vis-à-vis de l'ennemi.

Je demandai au comte une sauvegarde pour le duc de Holstein, ce qu'il m'accorda avec plaisir en me donnant l'ordre de me mettre de suite en marche pour m'approcher encore davantage d'Altona. Voyant l'inquiétude que mon départ donnait au duc, je lui proposai de quitter son château et de gagner un endroit où la duchesse pourrait jouir de plus de tranquillité, et je m'offris à lui donner une escorte jusqu'à Sigeburg.

Il accepta ma proposition avec reconnaissance, ne perdit pas un moment, fit charger ses effets sur 4 ou 5 fourgons et partit le lendemain matin. Il m'écrivit une lettre charmante, dans laquelle il me témoigna toute sa reconnaissance pour les bons procédés que j'avais eus pour lui, et moi je lui en eus assurément aussi une très grande pour le bon accueil

1. Environ 4 kilomètres ouest de Wellingsbüttel et 8 kilomètres nord de Hambourg.

qu'il m'avait fait, sans compter le bien que Son Altesse avait fait à mon postérieur, qu'il avait radicalement guéri.

**Niendorf. — Woronzoff et Sydenham descendent chez moi. — Incidents à table.** — Je traversai rapidement Langenhorn et je m'établis à Niendorf[1]. Comme le terrain est très coupé, le comte Woronzoff m'envoya un bataillon du 14e chasseurs et deux pièces de canon.

L'ennemi, venant de Lockstedt, voulut me déloger de Niendorf; mais je le reçus si bien qu'il en perdit l'envie. J'eus dans cette rencontre la douleur de perdre un officier excellent, qui fut percé d'une balle d'outre en outre. Plusieurs prisonniers que je fis ne purent me compenser cette perte.

Le comte Woronzoff, ayant entendu la canonnade, qui était assez vive, accourut avec le colonel Sydenham. Ils arrivèrent au moment où je venais de repousser l'ennemi.

Comme j'avais fait préparer un bon dîner, que je ne pus entamer qu'à sept heures du soir et que je savais que, dans mon menu, il y avait des huîtres et un excellent turbot, je proposai au comte Woronzoff et au colonel Sydenham de dîner chez moi, ce qu'ils acceptèrent avec plaisir.

« — Mais, sommes-nous en sûreté, me demanda le comte au moment de nous mettre à table; car nous sommes bien près de l'ennemi et entourés de haies et de jardins. »

Je lui répondis que je répondais sur ma tête que nous terminerions tranquillement notre dîner.

« — Soit, me dit-il, lui qui craint aucun danger. Allons dîner. »

Mais, au moment où je lui versais un verre d'excellent madère, un Cosaque entra tout essoufflé et me dit que l'ennemi était dans le village.

1. Niendorf, à environ 4 kilomètres sud-ouest de Langenhorn et à 8 kilomètres nord de Hambourg et d'Altona.

J'avoue que dans ce moment le sang se glaça dans mes veines. Car la responsabilité d'avoir exposé le général en chef à être pris se présenta de suite à mon esprit. Mais, faisant un effort sur moi-même et ne perdant point la tête, je priai le comte de ne pas bouger de table. Je l'assurai que le fait était impossible, et je voulus sortir pour le vérifier.

Le comte Woronzoff, en effet, resta calme et ne bougea pas. Mais, lorsque j'ouvris la porte pour sortir, un grenadier français armé d'un fusil à bayonnette frappa mon regard et celui de mes convives, qui se levèrent brusquement ne sachant à quoi s'en tenir. Mais, au même moment, je vis que le grenadier était accompagné de plusieurs Cosaques, et le soldat français, plus mort que vif, me cria: « Je suis un déserteur. »

Ah ! alors je respirai librement. Nous nous mîmes tous à rire, et les Cosaques m'ayant expliqué qu'ayant vu dans l'obscurité une bayonnette à travers les bosquets et les jardins, ils avaient cru que l'ennemi voulait nous surprendre. Ils étaient venus par conséquent m'en avertir ; mais bientôt d'autres ayant donné la chasse à ce Français, il s'était déclaré déserteur et les avait mis à leur aise, et nous de même.

Le comte Woronzoff dit en souriant au colonel Sydenham :

« Löwenstern avait raison de répondre sur sa tête de notre sûreté. Mais convenons que nous avons tous eu une belle frayeur. »

Et puis nous continuâmes à dîner et à boire avec beaucoup d'appétit.

La nuit étant devenue très sombre, je fis allumer des torches et escorter le comte Woronzoff avec sa suite jusqu'à son quartier général, et Sydenham, qui aimait les aventures, ne put assez se féliciter de s'être trouvé dans cette bagarre, qu'il se plaisait à raconter souvent. Il me pria de lui accorder mon amitié et répéta souvent au comte Woronzoff que

jamais il n'avait vu un homme se trouver dans une situation plus embarrassante et plus difficile et se déconcerter si peu. Intérieurement, je l'étais pas mal, je l'avoue franchement, et ayant surtout eu l'exemple d'une attaque de nuit tout récemment, je n'avais réellement pas trop de quoi être si rassuré. Mais, dans des circonstances pareilles, il faut souvent faire bonne mine à mauvais jeu.

En général, j'eus souvent occasion de remarquer combien nous sommes dans l'erreur sur ce qu'on appelle la force de caractère. Elle n'est absolument que conditionnelle, et, si l'homme voulait toujours se donner la peine de bien s'observer, il ne trouverait que de la faiblesse sous le masque de sa force. La raison, la présence d'esprit ressemblent à la poudre à canon. Il ne faut qu'une étincelle pour y mettre le feu. Cette étincelle, c'est la circonstance, et souvent la peur, qui vous donne l'air d'avoir une grande force de caractère et qui force l'admiration de ceux qui n'en ont pas eu à un si haut degré.

**Krasoffsky surpris à Niendorff.** — Le comte Woronzoff, ayant vu de ses propres yeux combien la position de Niendorff était scabreuse et peu tenable pour la cavalerie, détacha le général Krasoffsky avec sa brigade de chasseurs pour me relever. Il ne fut pas aussi heureux que moi ; car l'ennemi l'ayant attaqué le lendemain, il fut surpris, très maltraité et perdit beaucoup de monde.

**Affaire de Langenfeldt. — Prise d'un colonel de cuirassiers.** — Je m'étais dirigé en attendant sur Eidelstedt. D'Eidelstedt j'avais envoyé le lieutenant Klitzing jusqu'à Langenfeldt. Il avait été assez heureux de s'approcher en tapinois d'une vedette ennemie (un cuirassier) sans être aperçu. Le cuirassier fut pris avant d'avoir pu avertir les siens. J'arrivai au même moment avec mes Cosaques et j'entrai ventre à

terre à Langenfeldt, où je pris un colonel français qui y avait été envoyé par le maréchal Davout avec 100 cuirassiers pour nous reconnaître.

Il fut pris au moment même, où, isolé dans une auberge, il écrivait au maréchal un rapport dans lequel il *lui disait qu'on ignorait où étaient les Russes*. Comme je parvins à saisir tous ses papiers, j'eus les ordres que le maréchal Davout lui avait donnés par rapport à nous.

Il ne fut pas peu étonné de se voir pris au moment même où il écrivait à son maréchal qu'on n'entendait pas encore parler de nous. J'ai revu depuis le colonel à Paris, où il me combla de politesses, car je l'avais traité avec tous les égards dus au malheur.

Les cuirassiers s'étaient enfermés dans une grange en pierre, à deux pas de l'auberge où le colonel avait été pris, et firent de là un feu meurtrier sur mes Cosaques. Voyant que je perdrais beaucoup de monde et de temps en voulant forcer cette grange, qui était massive et en pierre, et entendant le son des tambours de l'infanterie française qui accourait au secours des cuirassiers, je leur fis grâce, et je me contentai de la prise du colonel.

Le comte Woronzoff envoya ce colonel au prince royal, qui reconnut en lui un officier qui avait servi autrefois sous ses ordres avec distinction. Il le traita fort bien et lui permit de retourner en France.

**Reconnaissance de l'Elbe et convention d'Altona.** — Le comte Woronzoff vint me voir à Lierupp pour aller de là reconnaître les bords l'Elbe à Blankenese et Dokenhüden et me donna des instructions pour entamer des négociations avec la ville d'Altona.

Après avoir reconnu les environs d'Altona et les bords de l'Elbe, le comte Woronzoff m'ordonna de m'établir soit à

Dokenhüden, soit à Blankenese. Ce que je fis aussitôt, et j'envoyai le lieutenant Klitzing, le soir même, habillé en bourgeois à Altona avec le beau-frère de M. Klünder pour lui servir de guide auprès du président comte de Blücher, qui était l'autorité suprême de cette ville, pour entamer des négociations.

Nous eûmes bientôt conclu un traité de neutralité et réglé une contribution de 100.000 écus à fournir en drap, toiles, cuirs, etc.

Le président Blücher avait réussi à conclure un traité semblable avec le prince d'Eckmühl.

Altona fut ainsi déclaré neutre par les parties belligérantes, ce qui fut un grand bonheur pour cette ville et fut de plus d'une grande utilité pour nous.

Le président Blücher vint me faire visite, et je fus enchanté de faire sa connaissance. C'était un brave et digne homme, et nous primes subitement toutes les mesures pour assurer la tranquillité et les communications de la ville d'Altona.

Je ne pus pas lui rendre sa visite, puisqu'il était interdit à tout militaire d'entrer dans la ville.

J'établis mes avant-postes de manière à ce que les communications avec le Holstein fussent ouvertes aux habitants d'Altona, mais à condition d'être munis de billets que je leur faisais délivrer. Je ne permis que l'entrée des vivres nécessaires à l'entretien des habitants, empêchant ainsi les spéculateurs d'en faire leur profit à notre détriment et au profit de la garnison de Hambourg. Je fis surveiller avec plus de sévérité encore les communications sur l'Elbe, et, laissant tout sortir, je ne permis à rien d'entrer dans Altona, car cela aurait donné trop de facilité à la cupidité pour profiter alors d'un libre passage pour approvisionner la ville de Hambourg.

Une particularité assez extraordinaire, et qui se trouve conservée dans une chronique d'Altona qu'on me communiqua, était que, lors du sac et de l'incendie d'Altona, il y a plus d'un siècle, par le maréchal suédois comte de Stenbock, ce fut un colonel suédois Löwenstern, qui fut envoyé par le maréchal pour frapper cette ville d'une contribution. Elle était si forte que la ville refusa de la payer, et ce fut alors qu'elle fut brûlée contre toutes les lois de l'humanité.

Il était assez extraordinaire qu'un siècle plus tard ce fût un colonel Löwenstern qui fut chargé de la même commission, avec la différence toutefois qu'il ne la brûla pas.

Le colonel suédois Löwenstern avait logé chez une dame Klünder, et le premier logement que je pris était, par un singulier effet du hasard, chez un petit-fils de cette dame, nommé lui aussi Klünder. Cette ressemblance de circonstances et de noms frappa beaucoup les habitants d'Altona, qui n'ont pas jusqu'à présent pu oublier la terrible catastrophe sur laquelle un siècle a passé cependant. Enfin, ce qu'il y avait de plus particulier encore, c'est que ma propre sœur avait épousé un comte de Stenbock, descendant du maréchal incendiaire.

Après avoir bien établi mes avant-postes, je m'installai à Dokenhüden pour être plus près d'Altona, et je pris logement dans la belle maison de campagne de M. Godefroy, le plus riche négociant de Hambourg. Le maître de la maison y était avec toute sa famille et avait abandonné Hambourg pour être à l'abri des mauvais traitements de Davout. J'y fus traité en prince, et mon frère Georges s'y établit avec moi.

**Les maisons de campagne de MM. Godefroy et Klünder. — Affaire contre la flottille de l'Elbe.** — Le maréchal Davout, après avoir occupé Hambourg, avait, par ses mesures sévères

et exigeantes, tellement exaspéré les habitants de cette ville que les plus riches et les plus aisés la quittèrent et se réfugièrent dans leurs maisons de campagne sur les bords de l'Elbe et qui se trouvaient, heureusement pour eux, sous la domination du roi de Danemark. Ils avaient emmené avec eux leurs familles et toutes leurs connaissances, de sorte que la bonne société de Hambourg se trouvait réunie à Dokenhüden et Blankenese.

Comme j'étais pour le moment l'arbitre de leurs destinées et que je répondais de leur tranquillité, ils me traitèrent avec beaucoup d'attention et d'amitié. J'eus surtout à me louer du bon vieux M. Godefroy, de la famille Klünder, du baron de Voght de Flottbek, de M. Parish, de M. Westphalen, et d'autres.

La famille Klünder eut surtout beaucoup d'amitié pour moi et mon frère. Nous fûmes toujours chez eux comme des amis de la maison. Le chef de la famille, un riche banquier de Hambourg, et sa femme, qui était douée de beaucoup d'esprit et très jolie en même temps, deux filles charmantes, dont l'aînée avait, fait la conquête de mon frère qui en devint sérieusement amoureux, une veuve Koërner avec ses filles et un frère de M^me^ Klünder formaient le fond de la société qui se réunissait tous les jours dans la jolie maison de campagne de M^me^ Klünder, à Blankenese.

M^me^ Westphalen, dont le mari était resté à Hambourg comme sénateur, était connue pour son esprit et son talent pour la poésie. Elle ne contribua pas peu à animer nos soirées par sa conversation intéressante et spirituelle. Et puis on dansa, on joua des proverbes et on ne se doutait presque pas que souvent, le matin et dans la journée, nous avions couru mille dangers et que souvent nous étions forcés de changer d'habits pour ne pas apporter dans la société l'odeur de la poudre à canon.

Un jour, M. Klünder pensa devenir la victime de sa curiosité. J'avais appris par mes émissaires qu'une flottille de canonnières sortirait de Hambourg pour me déloger de Blankenese et pour s'emparer des vaisseaux anglais et autres qui s'y trouvaient. J'avais de suite fait mon rapport au comte Woronzoff de cette nouvelle. Il ne voulut pas y ajouter foi et me répondit que ses émissaires ne lui annonçaient aucun mouvement de la part de l'ennemi. Cependant il m'envoya la nuit même un bataillon de chasseurs (du 13e régiment) sous les ordres du lieutenant-colonel Artzibascheff et un obusier. Et, en effet, il n'eut pas à regretter d'avoir cru à mes renseignements. Car, le lendemain matin, j'avais à peine eu le temps de faire mes dispositions que la flottille me fut signalée.

J'avais caché mon bataillon dans les maisons et jardins qui bordent le rivage et mon obusier à côté de l'orangerie de M. Schwarz, de manière qu'on ne pouvait rien voir de mes dispositions ; j'avais ordonné aux canonniers de se cacher soigneusement, et, pour bien observer les mouvements de l'ennemi sans être reconnu, mon frère avait mis un chapeau de femme en paille, un châle et un jupon et observait tout à son aise les mouvements de la flottille, qui même avec des lunettes d'approche ne pouvait point découvrir mes moyens de défense. Mon frère, grâce à son déguisement en femme, me donnait de cinq en cinq minutes des nouvelles.

Aussitôt que la première canonnière fut arrivée à ma portée et que la seconde l'eut suivie de près, je donnai le signal, et tout le bataillon exécuta une décharge générale pendant que l'obusier commençait son feu.

L'ennemi, qui ne s'attendait pas à entendre gronder le canon, parut être embarrassé, et, les coups de fusils empêchant les matelots de manœuvrer, je fis avancer ma pièce

le plus près possible du rivage et je continuai à tirer à fleur d'eau pour tâcher d'endommager un des bâtiments et de le faire couler.

L'ennemi, qui avait une artillerie de plus fort calibre que mon obusier, dirigea de 8 pièces de canon un feu bien nourri sur moi et ne ménagea pas la mitraille. Heureusement ses coups passèrent tous au-dessus de nos têtes ou tombèrent dans l'eau, de sorte que je n'eus, après une canonnade assez prolongée, que quelques chevaux de tués et une dizaine de blessés.

Les chaloupes-canonnières, voyant l'impossibilité de me déloger de ma position et remarquant que je faisais des préparatifs pour embarquer 2 compagnies de chasseurs chargées de les prendre à l'abordage, quittèrent la partie et s'en retournèrent. Je les escortai pendant tout le temps qu'elles furent à ma portée en leur lâchant toujours de bonnes bordées, et j'appris après, que le premier boulet avait emporté la jambe du commandant de l'escadrille, ce qui avait été très heureux pour moi et fut la cause du peu d'ensemble que j'avais remarqué dans leur attaque. Je n'avais pu comprendre comment avec 8 pièces de canon de plus gros calibre, j'avais pu leur résister avec un seul obusier, qui fut de plus démonté à la fin du combat, jusqu'au moment où le général Woronzoff, qui avait entendu la canonnade, arriva au galop avec tout son état-major.

L'affaire terminée, je vis mon pauvre Klünder sortir d'un fossé plus mort que vif.

« Que diable faisiez-vous-là? » fut ma question, et il m'avoua qu'il était venu par curiosité voir ce que je faisais et dans l'intention de me souhaiter le bonjour. Au même moment, un boulet de canon avait passé au-dessus de sa tête et l'avait tellement effrayé qu'il s'était jeté dans un fossé, et qu'y ayant trouvé quelques chasseurs qui s'y

étaient cachés aussi, il avait espéré être à l'abri de tout danger, étant en aussi bonne compagnie. Nous rîmes beaucoup de l'expérience qu'il venait de faire, et je l'invitai à déjeuner chez moi. Mon frère alla au galop tranquilliser sa famille sur son compte.

**Mauvaise humeur de Woronzoff.** — Le comte Woronzoff parut très satisfait de la manière dont je m'étais tiré d'affaire ; mais il ne me pardonna pas d'avoir eu raison et de ce que je paraissais mieux instruit et mieux servi par mes émissaires que lui, et comme il m'avait, lui aussi, demandé à déjeuner, je lui dis pendant le repas :

« — Eh bien, Monsieur le comte, vous ne doutez plus maintenant de la nouvelle que je vous ai donnée hier au soir de l'arrivée d'une flottille. »

Et lui, sans répondre à ma question, se tourna vers une belle gravure qui était suspendue dans l'appartement; il me dit, pour changer la conversation :

« — Voilà une belle gravure avant la lettre.

« — Oui, lui dis-je un peu piqué. Elle est très belle, mais vous ne l'auriez peut-être pas remarquée, il y a une heure de cela. »

Il ne répondit rien; mais, pour me prouver qu'il était piqué, il fit une belle relation au prince royal, mais sans me nommer et ne faisant mention que des troupes qui avaient combattu.

Le général Krasoffsky et le colonel Majeffsky, tous deux plus anciens que moi, étaient arrivés pendant l'affaire. Ils se plurent à me prôner auprès du comte, et, quoiqu'ayant partagé les dangers avec moi, ils n'en voulurent jamais rien prendre pour leur compte et m'en laissèrent toute la gloire. Mais le comte m'en voulait; il laissa tomber cette affaire dans l'oubli et manqua avec intention l'occasion de m'être utile.

Le comte Woronzoff est assurément l'un des hommes les plus distingués que je connaisse. On sert très agréablement sous ses ordres. Je n'ai eu sous ce rapport qu'à me louer de lui. Mais il n'aime pas qu'on ait une opinion différente de la sienne. Il a l'air très modeste et peu exigeant. Mais, malgré cet extérieur, il faut être entièrement soumis et dévoué à sa volonté. Avoir une autre opinion que la sienne lui est odieux, et si l'on a le malheur de voir les choses d'un point de vue différent du sien, on cesse dès ce moment de lui être agréable. Il ne lui faut pas des serviteurs zélés, mais des créatures. Comme je ne le serai jamais de personne et qu'il s'en aperçut, je cessai d'être son homme, et il commença à me traiter avec froideur.

Dans cette dernière circonstance, j'avais eu raison. Comme l'événement l'avait prouvé, il s'était trompé. Il aurait dû m'envoyer, au lieu d'un obusier, toute une batterie. Il le sentit fort bien; mais, au lieu d'en convenir, il me bouda et me priva de la récompense que j'avais méritée.

Peu habitué aux encouragements, mais toujours décidé à faire mon devoir pour ma propre satisfaction, je pris la chose comme j'en avais pris tant d'autres de ce genre. Je ne lui donnai aucune suite et ne m'adonnai point au ressentiment. Je continuai à servir avec le même dévouement, et je fis semblant de ne pas m'apercevoir de sa froideur. Avec un caractère loyal comme celui du comte Woronzoff, cette conduite ne pouvait pas manquer son effet.

**Mitchell, consul général d'Angleterre. — Départ pour le Schleswig.** — Le consul général anglais, qui habitait avec sa famille la jolie maison de campagne de Thornton, non loin d'Altona, et que le comte Woronzoff m'avait particulièrement recommandé pour toutes les affaires concernant le commerce, vint me voir souvent pour prendre des mesures relativement

aux navires anglais qui arrivaient à Blankenese et pour s'entendre en même temps avec moi sur les moyens d'y être à l'abri de toute insulte de la part de Davout.

Le comte Woronzoff m'écrivit à ce sujet la lettre suivante[1] :

« MON CHER COLONEL,

« Afin de mieux régler les affaires de Blankenese et d'empêcher les communications illicites avec Altona et Hambourg, je crois qu'il serait bon de dire à Kohl de venir conférer avec M. Mitchell sur les arrangements qu'il y aurait à faire, et de prescrire aux bateliers et pêcheurs de lui obéir en tout et de lui fournir la liste exacte de leurs noms et de leur nombre. Il faut laisser passer les pauvres gens qui sortent de Hambourg et qui ont des passeports ; mais, pour les jolies filles, il faut dire à celles que vous ne retenez pas pour votre usage qu'elles recevront des passeports à Penneberg[2].

« Le président de Blücher promet à peu près tout pour demain soir. Je lui ai accordé la journée pour s'arranger.

« WORONZOFF. »

M. Mitchell était un homme de beaucoup d'esprit et d'une activité prodigieuse. Il me prit en grande amitié ; je passai presque ma vie chez lui dans la société de sa charmante famille, et, ayant pris une grande confiance en moi personnellement, il écrivit en Angleterre que les expéditions de ce pays pouvaient se faire en toute sécurité, tant que je commanderais dans ces parages.

Il me déclara que les marchandises anglaises payeraient avec plaisir un droit de 3 0/0 et que nous partagerions ces bé-

1. En français dans l'original.
2. Penneberg, à environ 20 kilomètres nord-ouest de Hambourg.

néfices. Je ne demandai pas mieux, et il me fit le calcul que, si j'étais seulement trois mois sur place, il me garantissait 300.000 roubles de profit pour ma part. La perspective était belle et d'autant plus agréable qu'elle n'était pas vexatoire, mais entièrement de bon gré, puisque M. Mitchell en prenait toute la responsabilité.

Néanmoins je voulus en donner connaissance au comte Woronzoff, lorsque, à mon très grand regret, j'eus l'ordre de partir avec ma brigade pour le Schleswig pour faire l'avant-garde avec la cavalerie du général baron de Pahlen, qui commandait cette opération.

Cette belle source de richesse resta donc pour moi sans profit, et le consul Mitchell, n'ayant plus même la confiance dans le général prince Bagration qui vint me relever et faisait partie de l'armée du général Benningsen, contremanda toutes les expéditions de l'Angleterre.

Avant de partir, j'eus encore plusieurs attaques à essuyer de la part de l'ennemi. Le comte Woronzoff m'avait mis en mesure de les bien recevoir en me donnant à poste fixe deux pièces de canon et un bataillon de chasseurs. J'avais fait armer plusieurs bateaux que j'avais mis sous les ordres d'un bon marin de l'Elbe, le sieur Kohl, et j'interceptai par là toute communication sur cette ville.

Des chaloupes-canonnières sortaient de temps à autre de Hambourg pour ouvrir le passage ; mais elles furent toujours dignement reçues et repoussées.

**Les généraux Strogonoff, Wallmoden et Poncet.** — Le comte Strogonoff, qui était venu de Stade pour voir le comte Woronzoff, dont le quartier-général se trouvait établi à Penneberg, s'arrêta chez moi, me demanda à déjeuner et partit ensuite pour Penneberg. Bientôt il revint accompagné d'un aide de camp du roi d'Angleterre, et j'eus l'ordre

de lui faire passer l'Elbe sur des barques armées pour qu'il ne soit pas pris par l'ennemi.

Le comte Strogonoff, ayant oublié son sabre chez moi, me renvoya le lendemain son fidèle Albanais, musulman qui ne l'avait jamais quitté depuis qu'il l'avait fait prisonnier en Moldavie et à qui je le remis.

J'eus bientôt après aussi la visite du comte de Wallmoden et de son aide de camp M. de Kiel, allant au grand quartier-général à Francfort. Il se reposa quelques heures chez moi et, après s'être restauré, je lui fis aussi passer l'Elbe de la même manière et sans accident.

Le chef d'état-major de notre corps, le général Poncet qui faisait une cour assidue à l'une des filles de M. Godefroy — il l'épousa depuis — vint s'établir à Dokenhüden. J'eus l'ordre de quitter cette station et d'aller rejoindre le général Pahlen à Itzehoe, de faire une excursion dans le duché de Schleswig, de passer l'Eider et de former le blocus de Rendsburg.

C'est avec regret que je quittai ces environs. Une activité soutenue et une vie très agréable m'avaient rendu le séjour à Dokenhüden et à Blankenese délicieux. La société était charmante, la chère excellente et les vins exquis. De cette manière, on pourrait faire la guerre toute sa vie.

Les occasions de faire du bien se répétèrent à l'infini, surtout lorsque le maréchal Davout chassa avec cruauté plus de 30.000 habitants de Hambourg qui, tous sans moyens d'existence et sans abris, furent exposés à toutes les rigueurs de la saison. Je les fis loger momentanément dans les villages et je leur fournis les moyens de passer l'Elbe sans frais en leur délivrant des passeports et des feuilles de route pour Brême, Lübeck et Kiel.

**M. Godefroy.** — Le vieux Godefroy se distingua surtout par sa charité. Il n'y avait personne qui n'eut à se louer de

sa bienfaisance. Il fit distribuer à chaque individu, un verre d'eau-de-vie, un hareng, une tartine, une portion de viande et 20 sols. Quand on réfléchit que j'ai fait donner 30.000 passeports et que, par conséquent, il a fait rafraîchir et restaurer 30.000 personnes, son acte d'humanité devient, en raison même du nombre, encore plus méritoire et louable. M^lle^ Godefroy, jeune et intéressante personne, qui épousa depuis le général Poncet, distribuait elle-même les secours que son généreux père accordait aux malheureux.

Ce même M. Godefroy, si généreux, si bienfaisant en grand, était quelquefois à se disputer pour un hareng que mes Cosaques dérobaient dans sa cuisine, et il ne manqua jamais de venir me porter plainte pour ces bagatelles. Je me fis un devoir de lui faire toujours rendre justice de suite; mais je ne pus m'empêcher de le lui dire un jour à dîner et de lui demander comment il se faisait que lui, qui me traitait avec une si grande hospitalité, et même avec un luxe recherché, qui faisait tant de bien à ses malheureux compatriotes avec tant de prodigalité, fît souvent du bruit pour des bagatelles qui ne valaient souvent pas un liard.

« — Ah, Monsieur, je vous le dirai. D'abord, je suis ennemi juré du désordre. C'est avec de l'ordre que j'ai acquis une grande fortune. Je donne volontiers et souvent; mais je déteste le gaspillage et l'arbitraire; et pour vous en donner une preuve, j'ai une superbe maison à Hambourg, toute meublée et ayant une belle collection de tableaux; mais, comme le maréchal Davout en dispose, je vous la vends pour 50 marcs. Elle en vaut 150.000. »

Je pris la chose en plaisantant; mais, le soir, plusieurs de mes connaissances, auxquelles je racontai le fait, me dirent que j'avais eu tort de ne pas accepter le marché. Car il n'aurait pas retiré sa parole et que, le lendemain, il m'en aurait offert 100.000 pour annuler le marché; que pareille

chose lui était déjà arrivée lors de la première occupation de Hambourg et qu'il avait offert sa maison de la même manière à quelqu'un qui l'avait acceptée, et qu'il avait payé cher pour la ravoir.

Je n'avais pas eu l'intention de profiter de son premier mouvement, et il n'en fut plus question après.

La facilité que j'avais donnée aux habitants des environs de communiquer avec Altona cessa du moment que le prince Bagration prit le commandement. Il ne parlait ni l'allemand ni le français, et cette difficulté de pouvoir s'exprimer mit un grand obstacle à tout ce qui pouvait adoucir le sort des malheureux habitants.

Le baron de Voght de Flottbeck, un des plus riches propriétaires du pays, auquel j'avais fait délivrer des billets de passage de ce genre, m'écrivit :

« En remerciant M. le colonel baron de Löwenstern de la protection qu'il vient d'accorder d'une manière aussi gracieuse aux habitants de Flottbeck et des environs, et des billets de passage qu'il a eu la bonté de remettre pour moi à M. Simon, je le remercie en même temps, et j'apprends avec plaisir que mes paysans peuvent porter des pommes de terre à Altona, quand je les munis d'un des billets de passage que je dois à votre bonté. C'est un véritable plaisir pour moi de renouveler à M. le colonel l'assurance de tous mes respects.

« Le baron DE VOGHT.

« Flottbeck, 31 décembre 1813. »

J'avais fait délivrer aux plus riches et aux plus accrédités des habitants des billets avec des cachets pour pouvoir les donner et passer par mes avant-postes. Je les avais rendus responsables des abus qui auraient pu se commettre, et je

dois leur rendre la justice de dire, qu'il n'y eût pas l'exemple d'un abus quelconque, et je puis me flatter d'avoir laissé de véritables regrets dans ces environs par mon départ. J'avais fait tout ce que j'avais pu pour adoucir le sort des habitants qui, étant déjà assez malheureux de savoir leurs maisons pillées à Hambourg, voyaient brûler leurs plus belles propriétés dans les faubourgs et ne pouvaient même pas jouir d'un peu de repos dans leurs maisons de campagne qui étaient surchargées de logements militaires et encombrées par les familles qui avaient émigré de la ville.

Le général Poncet vint avec quelques bataillons de grenadiers s'établir à Dokenhüden, et je partis.

Le temps était détestable. Il faisait froid, il neigeait très fort et les chemins étaient impraticables.

Je m'arrêtai un jour à Ütersen, où était le quartier-général du comte Woronzoff. Je me logeai chez mon ami le colonel Winspear. J'y trouvai le colonel comte d'Olonne et d'autres amis que je n'avais pas vus depuis longtemps.

Le comte Woronzoff me reçut parfaitement bien. Nous fîmes des visites ensemble chez les Chanamps et d'autres dames de la ville. Nous dînâmes bien, nous jouâmes, et je perdis 200 louis d'or, ce qui ne me fut pas très agréable.

Je partis le lendemain pour rejoindre mon détachement à Itzehoe, où je trouvai le général Pahlen déjà devant moi avec les dragons de Riga et les hussards d'Izioume.

**Armistice avec les Danois.** — Nous partîmes le lendemain pour effectuer notre passage de l'Eider et pour investir Rendsburg. La marche fut très pénible et très fatigante. Un chasse-neige épouvantable avec 20 degrés de froid avait fait disparaître toute trace de chemin. Nous marchâmes du grand matin jusqu'à trois heures de la nuit, ayant fait seulement deux haltes pour nourrir nos chevaux. Heureusement,

le pont de l'Eider avait été rétabli, et nous pûmes le passer à huit heures du soir, et, comme je faisais l'avant-garde, je poussai encore jusqu'au village de Hohn, où j'arrivai à trois heures de la nuit, mort de fatigue et de froid. Je ne me rappelle pas avoir fait une marche plus pénible, même pendant la si rude campagne de 1812.

Les Danois auraient bien pu nous éviter cette fatigue en concluant l'armistice vingt-quatre heures plus tôt. Car, à peine arrivé à Hohn, j'eus la nouvelle que les hostilités contre les Danois devaient cesser[1]. J'en fus bien aise : car mes chevaux étaient abîmés, mes hommes exténués de fatigue et de froid, et moi de même.

**Hohn.** — Je m'étais logé chez un pasteur luthérien. Ce brave homme n'avait jamais vu de Cosaques et en fut fort effrayé. J'eus de la peine à le mettre à son aise. Il avait deux filles, bien faites, fort jolies. L'aînée soignait son ménage. Elle m'avait raccommodé avec une pièce le châle de cachemire dont je me servais comme ceinture, et je lui fis cadeau d'un double louis d'or. Elle ne savait trop ce que c'était, n'ayant jamais vu de l'or de sa vie. Car, dans ce pays, toute monnaie avait disparu, et on ne voyait que du papier, qui avait l'air de vieux chiffons, et une mauvaise monnaie de cuivre dont l'empreinte était si usée qu'elle ressemblait à des vieux boutons et qu'on appelait pour cela *knöpfe* (boutons).

Lorsque je lui eus expliqué que ce que je lui avais donné était de l'or, et que, pour cet or elle pourrait avoir la main pleine d'assignats ou de *Knöpfe*, ou s'acheter une jolie robe à Rendsburg, elle me sauta au col et m'embrassa de tout son cœur. Je lui dis en plaisantant que l'usage voulait

1. Armistice de Kiel, conclu le 15 décembre 1813, entre le prince royal de Suède et le prince Frédéric de Hesse-Cassel.

que, pour de l'or, on venait le soir seule prouver sa reconnaissance dans la chambre de celui qui avait fait le don. Elle n'y entendit pas malice et me dit :

« — Avec plaisir, je viendrai lorsque j'aurai couché tout le monde. »

Et en effet, elle tint parole. Je crus un moment qu'elle voulait se moquer de moi, ou, ce qui aurait été pis encore, qu'elle était une franche coquine. Mais je fus extrêmement surpris lorsque je m'aperçus, après qu'elle s'était prêtée à toutes mes caresses, qu'elle n'avait cessé d'être fille qu'au moment où elle sortit de mes bras.

Je rougissais d'avoir abusé de sa confiance et de son ignorance. Mais je n'avais pu croire qu'une jeune et belle fille de dix-huit à vingt ans puisse être ignorante et innocente à ce point, et lorsque je lui en témoignai mon étonnement, tout en la questionnant, elle me dit très ingénuement :

« — Mais qui voulez-vous qui nous apprenne des choses que nous ignorons? Nous ne voyons que les paysans des environs. Nous n'avons pas de voisins, nous allons très rarement en ville, de sorte que nous ignorons beaucoup de choses. De même que je n'avais jamais vu de l'or, de même jamais homme ne m'avait approché et ne m'avait dit que j'étais jolie. Vous me l'avez dit le premier, cela m'a fait plaisir. Je l'ai cru, y a-t-il donc si grand mal à cela? »

Je l'embrassai encore avec bien du plaisir et me promis bien de croire dorénavant à l'innocence du village et surtout de ne pas en abuser.

Avant d'avoir eu la nouvelle de l'armistice conclu entre le prince royal et le prince de Hesse, j'avais poussé mes avant-postes jusqu'à Rendsburg; mais la neige était si considérable qu'il n'y avait pas moyen d'établir des postes, et l'ennemi était tout aussi bien dans l'impossibilité de s'approcher de nous que nous-même de lui faire le moindre mal. Je me

contentai par conséquent d'établir un fort piquet sur le grand chemin, et je me tins tranquille à Hohn, occupé à instruire la jeune demoiselle, qui continuait à être docile à mes leçons et à y prendre goût.

Le général baron de Pahlen, étant mal logé dans le village qu'il occupait avec sa cavalerie, vint s'établir chez moi et m'annonça l'armistice. Nous eûmes donc quelques jours de repos et de tranquillité, ce qui nous fit le plus grand plaisir, car le froid était devenu excessif.

**Ordre de rejoindre Winzingerode à Liège.** — J'eus alors un courrier du comte Woronzoff, qui me porta une lettre de sa part et un ordre du général Winzingerode de venir le rejoindre sans délai à Liège.

Le prince Serge Wolkonsky m'écrivit la lettre suivante :

« Mon Colonel,

« D'après les ordres du général baron de Winzingerode, je m'empresse de vous écrire pour vous avertir que le général désirerait, si votre santé le permet, que vous vous rendiez sans délai à son quartier-général pour vous employer à des missions qui vous seront véritablement agréables et conformes à vos talents.

Agréez, etc., etc.

« Prince Serge Wolkonsky[1].

« Munster, 19/31 décembre 1813. »

1. On trouve dans les papiers particuliers du général de Löwenstern, en regard de la lettre ci-jointe, dont j'ai eu l'original entre mes mains grâce à l'extrême bienveillance du capitaine baron de Löwenstern, la note suivante relative au prince Serge Wolkonsky qui, pour des raisons que je n'ai pu parvenir à découvrir, s'acharna plus tard après le général et mit tout en œuvre pour le desservir en haut lieu.

« Winzingerode prodiguait souvent ses faveurs et faisait obtenir un avancement à des gens avec lesquels j'aurais rougi d'être comparé. Dans

Je fus très flatté de cette marque de confiance du général Winzingerode, et je m'en réjouis parce qu'elle me donna la perspective de faire la campagne de France d'une manière agréable et honorable. Mais j'eus en même temps que cet ordre une lettre du comte Woronzoff, qui me mit dans un cruel embarras. Il me témoigna ses regrets de devoir se priver de moi et de mes services et me proposa de me dire malade pour ne pas être obligé de partir. Voici la lettre :

« MON CHER COLONEL,

« Vous voyez par l'ordre que j'ai été obligé de vous transmettre que M. de Winzingerode vous veut une seconde fois prendre de chez moi, quoique en toute honnêteté, m'ayant déjà grugé par le nombre il n'aurait pas dû le faire par la qualité de ce qui est avec moi.

« Je conçois qu'il vous désire. Mais il n'a guère le droit de me prendre mes meilleurs camarades en m'envoyant des gens dont je ne sais que faire, comme le général Ryléjèff et Dennissoff, qui viennent de m'arriver de sa part.

« Si vous ne croyez pas que votre santé puisse, dans ce moment, supporter le voyage, marquez-le-moi. J'en ferai un prétexte pour vous garder, ce dont je serai enchanté.

« Tout à vous.

« M. WORONZOFF.

« Utersen, 27 décembre 1813/8 janvier 1814. »

le nombre se trouve celui par qui la lettre ci-jointe est signée et qui, tout en faisant les fonctions de son chef d'état-major, n'était capable que d'une seule chose, c'était d'organiser dans ses bureaux le désordre et la vénalité.

« Aussi, malgré une carrière rapide, il finit fort mal. Fortement compromis et très coupable dans les journées néfastes de décembre 1825, il fut jugé, dégradé de ses titres et de ses grades et envoyé pour la vie aux galères, ce qui s'exprime chez nous par la Sibérie. »

Cf. GÉNÉRAL-MAJOR FREIHERR VON HELLDORF, *Aus dem Leben des Kaiserlich-Russischen Generals der Infanterie Prinzen Eugen von Württemberg*, etc., pour les détails de la conspiration de décembre 1825.

1814. — Je me décidai avec regret à quitter le comte Woronzoff; mais mon parti fut bientôt pris, et je lui répondis que, quoique je serais très heureux de servir sous ses ordres, j'avais pour principe, auquel je ne dérogeais jamais, de ne pas refuser d'aller là où des ordres supérieurs m'appelaient et surtout de ne jamais choisir; que tant que son corps d'armée avait conservé son activité, j'aurais préféré rester avec lui; mais qu'à présent, que de longtemps, il n'aurait plus d'ennemis à combattre, je préférais voler au-devant des dangers et des ordres du général Winzingerode et me transporter au plus vite sur les lieux où une nouvelle activité et de nouvelles expériences m'attendaient.

**Départ pour la Belgique. — Péripéties du voyage.** — Je fis là-dessus mes paquets et je remis mon détachement au général Ryléjeff, qui avait été envoyé pour en prendre le commandement.

J'expédiai mes équipages et mes chevaux de selle avec mon valet de chambre et une escorte de 10 Cosaques avec mon brave sous-officier Jelatinzoff, pour gagner à grandes journées le Rhin et me rejoindre en France. Je n'eus pas alors le pressentiment que je ne les reverrai jamais, comme je le dirai plus loin.

Je pris quelques centaines de louis d'or dans ma poche, laissant tout mon avoir à la garde de mon fidèle Alexis, et je partis avec mon frère, mon brave chasseur Meyer et un Cosaque en prenant des chevaux de poste et, après avoir fait mes adieux au brave et excellent général Pahlen, dont je me séparais à regret, car nous avions toujours vécu en bons camarades.

Je m'arrêtais à Uetersen pendant quelques heures pour faire mes adieux au comte Woronzoff. Il me reçut assez froidement et parut piqué de ce que je l'abandonnais pour

les beaux yeux du général Winzingerode. Il me communiqua les raisons qu'il avait d'être mécontent de ce général et surtout du prince Wolkonsky. On lui avait pris ses braves et beaux bataillons de grenadiers, ce qu'il ne pouvait digérer. Comme tout cela ne me regardait nullement, je n'y fis pas grande attention, et puis, j'étais impatient de me mettre en route pour rejoindre au plus vite le quartier-général de Winzingerode, qui déjà avait passé le Rhin et était entré sur le territoire français.

Arrivé à Blankenese et Dokenhüden, je revis avec plaisir nos anciennes connaissances. Mon frère fit ses adieux à la jolie Bene : il avait le cœur gros, elle, un peu aussi. Je le consolai avec l'espoir de la revoir; mais je comptais sur le temps et l'éloignement, et je n'eus pas tort.

L'Elbe, par-dessus laquelle il fallait passer, était toute prise; mais cependant il y avait du danger à traverser. Je résolus, malgré cela, à passer à pied, guidé par de bons conducteurs. Je pris des chevaux sur l'autre rive et j'eus le bonheur de traverser l'Elbe sans accident, quoiqu'elle eût dans cet endroit la largeur d'une lieue d'Allemagne, et j'arrivai encore de bonne heure à Stade. Je ne fis que changer de chevaux, et, courant jour et nuit, j'arrivai à Brême.

En passant par Einsbeck, les habitants donnèrent, au moment même de notre arrivée, un bal en l'honneur de l'arrivée des commissaires anglais. On nous fit l'honneur de nous inviter. Nous ne pûmes refuser cette invitation, et nous assistâmes au bal dans nos habits de voyage. Mon frère dansa beaucoup et, après nous être amusés pendant quelques heures, nous continuâmes, la nuit, notre chemin.

A Brême, j'eus un excellent logement chez un riche négociant de la ville. J'y restai une nuit pour refaire mes forces. J'allai au spectacle, je bus d'excellent vin du Rhin et,

m'étant bien reposé, je courus encore jour et nuit jusqu'à Düsseldorf.

J'y trouvai le général Alexandre Benkendorff, le prince Wolkonsky et le général Léon Narischkine. Ils y étaient arrêtés par les glaces que charriait le Rhin et qui empêchaient tout passage.

Une partie de l'infanterie et l'avant-garde du général Tchernitcheff avaient déjà passé avec le quartier-général du baron de Winzingerode. Tout le reste de l'avant-garde avait été forcé d'attendre et de s'arrêter, ce qui était assez désagréable et aurait pu nous être funeste, si l'ennemi avait eu des forces considérables à nous opposer.

Le général Benkendorff et le prince Wolkonsky, ayant employé tous les moyens imaginables pour effectuer le passage, furent forcés d'y renoncer pour le moment. Je passai deux jours fort agréablement avec eux.

Düsseldorf est une grande ville qui fournit des ressources de tout genre, et nous en profitâmes.

Léon Narischkine avait emmené de Cassel une jeune et belle femme à laquelle Lantingshausen, l'aide de camp de Benkendorff, fit accroire que Narischkine l'épouserait aussitôt qu'elle aurait un enfant, et il me désigna comme celui qui avait un talent particulier pour en faire. Elle le crut si bien qu'elle me donna un rendez-vous pendant l'absence de son amant. J'ignore si je lui fis un enfant ; mais je sais que je m'en donnai toutes les peines.

Narischkine était très jaloux et la tenait presque sous les verroux ; mais les femmes savent si bien trouver des occasions et les faire naître lorsqu'elles le veulent bien que, pendant tout le temps que je passai à Düsseldorf, la fabrication de cet enfant tant désiré alla toujours son train.

Lantingshausen était un excellent garçon, brave militaire et d'une complaisance à toute épreuve. Il fut tué à la

bataille de Craonne. C'était bien dommage, car il aurait fait son chemin.

Jamais je n'ai vu à quelqu'un tant de talent d'entremetteur que chez lui. Il ne travaillait que rarement pour son compte, mais toujours pour ses amis. C'était sa passion, et surtout il se donnait beaucoup de mouvement pour son général, qui était Benkendorff et qui était homme à en profiter.

Le général Benkendorff s'étant aperçu qu'il n'y avait pas moyen, à cause des glaces, de tenter le passage à Düsseldorf, se décida à aller à Cologne et d'essayer d'y effectuer son passage.

Je le suivis en passant par Bonn[1], ne m'y arrêtant qu'un moment, et nous trouvâmes vis-à-vis de Cologne les mêmes difficultés. Tous les environs étaient encombrés de troupes qui ne pouvaient passer.

A la fin, à force de me remuer, je décidai, moyennant quelques louis d'or, un batelier à me passer sur une petite nacelle à travers les glaçons. Je laissai ma voiture à Deutz avec Meyer, et je risquai le passage avec mon frère et mon fidèle Cosaque.

Le Rhin était furieux ; les glaces charriaient d'une manière effroyable, et j'avoue que je n'étais pas très à mon aise. Les deux bateliers ramaient de toutes leurs forces et avec beaucoup d'adresse, tâchant d'éviter les gros glaçons qui nous auraient infailliblement englouti. Ils nous disaient, à mon frère et à moi, de nous tenir debout et de faire balancer continuellement le bateau pour ne pas donner aux glaçons la faculté de nous envelopper et de nous écraser, et mon Cosaque, avec une grande perche armée d'une pointe de fer, luttait de son côté contre la glace. Après trois heures de travail et un mouvement continuel qui nous avait mis en

1. Il y a là évidemment un *lapsus calami* puisque Bonn se trouve sur la rive gauche du Rhin, en amont de Cologne.

sueur, nous arrivâmes et pûmes aborder à un quart de lieue de Cologne. La peur de périr nous avait donné des forces surnaturelles ; mais, aussitôt débarqué, je n'eus plus la force de marcher jusqu'à la ville. Heureusement une charrette de paysan passa, et je la pris pour me transporter à l'hôtel de ville, où on me délivra un billet de logement.

**Cologne. — M. Mumm.** — Je l'eus chez le banquier Mumm, un des plus riches négociants de la ville, qui me reçut avec beaucoup de politesses et de prévenances. Sa femme était très bien, très aimable. Elle avait le meilleur ton possible et réunissait chez elle la société la plus choisie et la plus distinguée. On nous fit faire excellente chère, et du bon vin du Rhin nous rendit bientôt nos forces.

M. Mumm avait loué, l'année 1811, le mont Saint-Jean (Johannisberg) du maréchal Kellermann ; il avait fait un gain énorme par la récolte de cette année, connue sous le nom de récolte de la Comète. Je trouvai ses vins si bons que je lui en achetai pour 4.000 roubles, qu'il me promit d'expédier à la première occasion à Rotterdam et de là à Reval, à l'adresse de MM. Ohm et fils. Et en effet il me servit très bien et jusqu'à présent[1] j'ai encore de ce vin.

Ma voiture ne put passer le Rhin que trois jours plus tard, et Meyer avait eu la maladresse de laisser voler mon portemanteau, de sorte qu'il ne me resta d'habillements que ce que j'avais sur le dos.

Je m'amusai à Cologne ; j'allai au théâtre avec M^me^ Mumm et au concert, où je trouvai toute la belle société de Cologne réunie. Je visitai l'église du Dôme, monument gothique de la plus haute antiquité et d'une grande et imposante beauté. On m'y fit voir le fameux tombeau des trois Rois, que les

1. Löwenstern écrivit le manuscrit de ses *Mémoires* en 1827.

Français avaient si souvent convoité, mais qu'on avait toujours eu le talent de leur dérober. Il est d'une richesse extraordinaire, tout en or et parsemé de pierres précieuses.

Aussitôt que ma voiture fut arrivée, je partis et, laissant la forteresse de Juliers, qui était occupée par l'ennemi, à droite, et en prenant le chemin de Düren et d'Eschweiler, j'arrivai, le soir, à Aix-la-Chapelle. Je soupai gaiement avec le général Benkendorff et Wolkonsky, et après avoir vu ce qu'Aix-la-Chapelle possède de curieux, et y avoir pris un bon bain, je partis le lendemain matin pour arriver aussi rapidement que possible au quartier-général de Winzingerode, qui se trouvait à Liège.

**Liège. — Winzingerode. — Mes aventures.** — Quel beau pays que la Flandre, quelle fertilité, quelle population ! Les bords de la Meuse sont ravissants. Liège est une ville très considérable.

Le général Winzingerode me reçut avec beaucoup de bienveillance, de distinction et de bonté, me garda à dîner et me donna l'ordre de venir dans la journée chez lui pour me communiquer ses intentions sur moi.

Schœppingk, qui avait été nommé commandant *ad interim* de Liège, me fit donner un bon logement, dans lequel l'hôte me fit boire le meilleur vin de Bourgogne que j'eus goûté de ma vie. Les caves de Liège ont cela de particulier qu'elles améliorent le vin et surtout le bourgogne, de sorte que les gourmets envoient leurs vins à Liège pour y rester un ou deux mois, et puis les font revenir pour les savourer avec plus de délices.

Je fus dans la soirée chez le général Winzingerode ; mais il était resté plus tard qu'il n'avait voulu chez des anciennes connaissances qu'il avait dans ce pays ; car c'est à Liège qu'il avait commencé ses premières armes, du temps des

guerres de la Révolution, de sorte que je ne pus le voir, et il me fit dire de revenir le lendemain.

Je rencontrai dans son antichambre une jeune personne extrêmement jolie et gentille qui me paraissait être une solliciteuse. Je lui demandai ce qu'elle désirait, et elle me dit que son père qui avait une fabrique d'armes avait été emprisonné et qu'on voulait le fusiller parce qu'on lui reprochait d'avoir délivré des armes aux Français, et qu'il pouvait prouver qu'il n'avait cédé qu'à la force et aux circonstances et qu'il n'avait même pas été payé.

Je l'invitai à venir me raconter son affaire chez moi et que j'en parlerais le lendemain au général Winzingerode. Elle ne fit aucune difficulté de me suivre et, voyant l'intérêt que je mis à l'écouter, elle ne se refusa pas non plus à mes petites caresses, et, comme il commençait déjà à faire sombre dans les rues et qu'il pleuvait à verse, je lui proposai, en lui faisant peur des Cosaques, de ne plus retourner seule chez elle, mais de rester avec moi et que, le lendemain, nous irions ensemble chez le général Winzingerode.

Elle se décida après quelques hésitations. Je fis servir un bon souper et elle eut tout le loisir de me répéter son histoire, et moi je la compris si bien que, le lendemain, le général Winzingerode ordonna la délivrance de son père.

Je l'avais menée chez le général Winzingerode. Il la trouva très jolie et très spirituelle, et fit, je crois, ce que j'avais fait. Car il lui dit de venir chercher son père à huit heures chez lui, et j'appris que son père n'était arrivé qu'à onze heures, pour avoir le bonheur de recevoir sa liberté de la main de sa jolie fille, liberté qu'il devait à trois heures de conversation qu'elle avait eue avec le général en chef et un peu aussi aux leçons que je lui avais données la veille.

Ce sont de ces petites licences qu'on se permet en temps de guerre et qui, si elles ne sont pas absolument d'une mo-

ralité très pure, se font excuser par les circonstances et peut-être même aussi quelquefois par le bonheur et la félicité qui en résultent pour toute une famille.

Le général Winzingerode, qui avait appris par l'indiscrétion de la jeune personne, que j'avais reconnu le pays avant lui, me fit le lendemain un léger signe de menace en souriant; mais, comme il avait mérité la corde aussi bien que moi, il n'entra dans aucun détail.

**Je suis chargé d'une mission auprès du général de Bülow.** — Il me fit entrer dans son cabinet et me dit qu'il avait l'intention de m'envoyer auprès de lord Lyndham Graham, qui venait de débarquer avec son corps d'armée anglais, et auprès du général Bülow von Dennewitz, qui se trouvait en Hollande. Il m'ordonna de communiquer à ce général ses intentions sur les opérations qu'il projetait pour entrer en France. Je devais me concerter avec le général de Bülow sur les mesures à prendre pour faciliter son invasion en Picardie ou, plus proprement, dans les départements du Nord et de l'Aisne.

En même temps je devais prendre le commandement des deux régiments de Cosaques des frères Melnikoff, qu'il avait momentanément mis à la disposition du général de Bülow et les lui ramener.

Le général prussien lui avait refusé sous divers prétextes de les lui rendre, et le général Winzingerode, espérant que je réussirais mieux que ceux qu'il avait envoyés à cet effet et qui étaient revenus sans cette brigade, il m'enjoignit de traiter cette affaire avec délicatesse, mais de ne pas revenir sans ces régiments.

Il me donna un ordre par écrit concernant cette besogne pour que le colonel Melnikoff, l'aîné, qui était plus ancien que moi, ne puisse me faire aucune difficulté.

Cet ordre était conçu en ces termes[1] :

« Ordre au colonel baron Löwenstern de se rendre, au reçu de cet ordre, au quartier-général du général prussien de Bülow, de lui faire savoir qu'il doit prendre le commandement des régiments Melnikoff IV et Melnikoff V auxquels il fera connaître ma décision, et à la tête desquels il agira et opérera conformément à mes instructions.

« Aucune circonstance ne saurait vous empêcher d'exécuter mes ordres relatifs à ces deux régiments, que je place sous votre commandement.

« Lors de votre arrivée auprès de ces régiments, vous ferez connaître mes ordres à leurs chefs et vous vous conformerez en tout point à mes ordres ainsi qu'aux instructions verbales que je vous ai données.

« Le général de cavalerie, baron WINZINGERODE.

« Liège, 17/29 janvier 1814. » N° 107.

J'étais sûr que le colonel Melnikoff trouverait très mauvais d'être placé sous les ordres d'un colonel moins ancien, et je fis apercevoir au prince Wolkonsky que, pour éviter une pareille collision, il faudrait se dépêcher de me faire général, d'autant plus qu'on me confiait continuellement des détachements qui réclamaient ce grade. Il m'assura que le général Winzingerode lui en avait déjà parlé et que je le serai incessamment. Je fis semblant de le croire, mais, ayant été attrapé si souvent, j'avoue que je n'y ajoutai pas grande foi.

Le général Winzingerode me chargea encore de communiquer au général de Bülow un rapport qu'il venait de recevoir

1. En russe dans l'original.

du général Tchernitcheff et dans lequel ce général se plaignait du major Hellwig. Comme le général Tchernitcheff a joué un si grand rôle dans cette guerre, on sera curieux de lire un rapport de lui, écrit de sa propre main et adressé au général Winzingerode.

**Rapport du général Tchernitcheff :**

« MON GÉNÉRAL,

« Hier, vers les quatre heures du soir, j'ai entendu une assez forte canonnade sur ma droite. Le soir, j'ai reçu le rapport du capitaine Davidoff, que c'était le major prussien Hellwig qui, en dépit de mes représentations pour qu'il se concerte avec moi, avait attaqué l'ennemi à Louvain, et fut repoussé et mené tambour battant à une lieue près de Tirlemont. Cet ennemi n'est autre chose que les restes du corps du général Castex avec lequel je m'étais battu[1].

« Si le major Hellwig n'avait pas donné l'alarme à l'ennemi, j'aurais peut-être tenté de le surprendre à Louvain ; mais, maintenant qu'ils ont l'alarme, l'approche d'un corps plus considérable les ferait fuir et m'éloignerait trop pour un accessoire de l'objet principal que nous devons avoir en vue.

« Persuadé que l'ennemi n'osera pas faire des tentatives sur Tirlemont, et sachant ce point couvert par le major Hellwig et le général Narischkine, je me porte, comme l'ordonne Votre Excellence, sur Namur, dirigeant le prince Lapoukhine sur Dinant, et j'enjoins au colonel Wlassoff de ne point quitter Louvain et Tirlemont avant l'arrivée des Cosaques du général Narischkine.

1. Tchernitcheff fait allusion au combat qu'il avait livré, le 24 janvier, à quelques kilomètres en avant de Liège, au général Castex, qu'il avait rejeté sur Saint-Trond (Cf. COMMANDANT WEIL, *la Campagne de 1814*, t. 1. 302-304).

« D'après les renseignements que l'on me donne, Philippeville, Maubeuge, Valenciennes, Douai et Lille sont déclarées en état de siège, mais ne contiennent que de faibles garnisons, à l'exception de Lille, où se trouvent 3 à 4.000 hommes. A Maubeuge, il n'y en a que 200.

« Le poste que j'ai devant Givet rapporte que la garnison se monte à 12 ou 1.500 hommes, pour la plupart des conscrits. Elle a fait une sortie avant-hier et a rejeté mes postes. En cas d'un mouvement en avant de Namur, je prie Votre Excellence de me prescrire la direction que je dois prendre et de m'indiquer le point par lequel je dois tourner Givet.

« Je reçois à l'instant un rapport du colonel Wlassoff, qui me marque que l'ennemi, après avoir couché à une lieue de Tirlemont, s'est retiré en grande hâte sur Louvain.

« Je joins quelques lettres interceptées d'Anvers et qui parlent de notre affaire avec le général Castex. Votre Excellence rendra justice aux Cosaques lorsqu'Elle saura que 1.200 Prussiens se sont fait battre par ce même corps.

« Agréez, mon général, l'expression réitérée de mes sentiments les plus respectueux.

« A. TCHERNITCHEFF.

« Namur, 17/29 janvier 1814.

« P.-S. — Je supplie Votre Excellence de me renvoyer mon aide de camp Schœppingk.

« Je voudrais l'envoyer avec un fort parti dans la direction de Reims. »

J'ignore si ce rapport a fait plaisir au général prussien. J'étais chargé de le lui communiquer, et je le fis.

Comme je ne pouvais point emmener mon frère avec moi, je priai le général Benkendorff de se charger de lui ce qu'il fit avec plaisir, et nous ne nous revîmes qu'à Soissons.

**En route pour le quartier-général du général de Bülow.** — Je partis la nuit en chaise de poste par un temps horrible, et le vent était si fort que les chevaux n'avançaient qu'avec peine et que je fus forcé de m'arrêter quelques heures à Saint-Trond.

De Saint-Trond, j'allais à la recherche du général Narischkine, que je trouvais à Leau[1]. Il commandait les avant-postes. Après avoir déjeuné chez lui et pris les renseignements nécessaires pour ma sûreté et une escorte de 20 Cosaques, je partis pour aller à la recherche du général de Bülow, que je savais devoir trouver en Hollande et aux environs d'Anvers. Je n'osais pas me tenir trop près sur ma gauche, qui aurait été le chemin le plus court, de peur de tomber entre les mains de l'ennemi, et je fus forcé de prendre des chemins de traverse, qui, dans cette saison et dans ce pays, étaient presque impraticables.

J'arrivai avec beaucoup de peine à Diest, où je résolus de rester la nuit. Heureusement, un poste de 100 Cosaques y était établi, de sorte que je pus passer une nuit tranquille et en sécurité.

Le lendemain, je partis pour me diriger sur Turnhout, où j'appris que les Prussiens avaient été la veille. M'étant endormi en voiture sur la route, je m'éveillai heureusement à temps pour remarquer que le postillon avait quitté la direction que je lui avais donnée; et m'arrêtant, je vérifiai sur ma carte le chemin, et je m'aperçus qu'il me menait droit à l'ennemi, et qu'au lieu d'aller à Herenthals il me conduisait à Malines. Le grondant beaucoup, je lui ordonnai de rebrousser de suite le chemin, ce qu'il ne voulait point; alors je lui mis mon pistolet sous la gorge et je le forçai de retour-

1. Leau entre Saint-Trond et Louvain, à environ 7 kilomètres de Saint-Trond.

ner à Diest, où je lui fis donner par les Cosaques qui s'y trouvaient 100 coups de fouet. Je pris un autre postillon, qui m'amena sans accident à Turnhout où j'arrivai tard dans la nuit.

J'y trouvai le prince de Pukler Muskow et le prince de Reuss ; le premier était attaché au duc de Weimar et le second venait d'Espagne de chez le duc de Wellington. Ils étaient tous les deux aussi à la recherche du quartier-général prussien.

Nous partîmes le lendemain ensemble pour aller trouver le général de Bülow à Hoogstraeten. Nous ne l'y trouvâmes plus, et nous apprîmes qu'il s'était replié sur la chaussée de Turnhout à Anvers. Sur cet avis nous nous dirigeâmes par des chemins affreux sur Westmalle, où nous tombâmes sur la grande route. Enfin j'arrivai à Schilde, un grand et beau village. J'y trouvai le quartier-général établi. Le duc de Weimar y était depuis peu aussi et y avait de même établi son quartier-général.

Mais ni le général de Bülow, ni le duc n'y étaient de leurs personnes. Ils étaient allés assister à l'attaque des faubourgs d'Anvers.

Je me fis donner de suite un cheval de paysan, et je courus jusqu'à Deurne, où enfin je trouvai ces Messieurs, accompagnés d'un brillant état-major.

Le combat auquel je pris part était sanglant, mais sans résultat. Les Prussiens perdirent plus de 600 hommes. Une attaque générale avait été concertée avec les Anglais ; mais les mauvais chemins les avaient empêchés d'arriver à temps, et ils ne purent prendre part à cette journée de sorte qu'on put la regarder comme manquée.

Le général Wollzogen, avec lequel j'avais fait la campagne de 1812 et qui faisait fonction de chef d'état-major du grand-duc de Weimar, eut autant de plaisir de me revoir

que moi de l'embrasser. Il me présenta de suite au grand-duc, qui me reçut avec beaucoup de bonté.

**Bülow et le duc de Saxe-Weimar. — Rapport sur ma mission.** — Le combat étant terminé, le général de Bülow retourna à son quartier-général, et ce n'est qu'alors que j'eus le temps de lui communiquer le but de ma mission. D'après le rapport que je fis alors au général Winzingerode, on verra le résultat de mes démarches. Le voici :

« Mon Général,

« Je suis arrivé sans accident au quartier-général du général de Bülow à Schilde, au moment où il attaquait les ennemis pour les déloger des faubourgs de Deurne.

« Le combat fut chaud. L'ennemi fut repoussé jusqu'aux glacis d'Anvers; mais la mitraille, qui fut tirée en abondance de la place, ne permit point aux Prussiens de s'y établir. La perte des Prussiens est de 6 à 700 hommes, et, j'ose le dire, ce sacrifice d'hommes a été sans résultat. Les Anglais, sous sir Graham, qui avait pris la direction de Merxhem, arrivèrent trop tard et ne prirent point part aujourd'hui (*1er février*) au combat. Le grand-duc de Weimar était présent au combat, mais ne parut pas se mêler aux opérations.

« Après avoir remis les dépêches de Votre Excellence au général de Bülow, et après être entré en conversation avec lui, j'ai pu remarquer beaucoup de bonne volonté de sa part d'acquiescer aux désirs de Votre Excellence et de coopérer selon ses vœux. — L'attaque d'Anvers n'était, selon ce que j'ai pu entrevoir, que pour contenter les Anglais et plutôt une opération politique que militaire. Le général de Bülow ne demande pas mieux que de laisser aux Anglais le soin de se casser le nez devant Anvers et de se porter, lui avec ses forces,

sur Bruxelles et Mons. Il a même déjà fait un mouvement préparatoire en poussant une division jusqu'à Malines.

« Le grand-duc de Saxe-Weimar est aussi de cet avis; mais il veut qu'on attende l'arrivée des Saxons, de sorte que Votre Excellence ne doit pas s'attendre à voir que ce corps d'armée fasse de sitôt quelque chose en sa faveur.

« J'ai demandé au général de Bülow, selon les ordres de Votre Excellence, les deux régiments de Cosaques. Il ne me les a pas refusés ; mais c'est tout comme. Car ils sont très dispersés, et comme on concerte encore une attaque sur Anvers avec le général Graham, il ne veut pas s'en passer et m'a invité à rester encore quelques jours avec lui.

« Le duc de Weimar, auquel je ne me suis point adressé, ignorant absolument son autorité, m'a fait demander chez lui ce soir et m'a déclaré positivement qu'il ne me ferait pas donner les deux régiments de Cosaques. Toutes les remontrances que j'ai faites sous ce rapport ont été inutiles. J'ignore de quel droit Son Altesse s'arroge le pouvoir de les garder.

« J'ai communiqué à son chef d'état-major, le général de Wollzogen, l'ordre de Votre Excellence à ce sujet.

« Mais le grand-duc m'a fait dire qu'il prendrait toute responsabilité sur lui, non seulement vis-à-vis de vous, mon Général, mais même vis-à-vis de S. M. l'Empereur, et il me fit ordonner de rester à son quartier-général jusqu'à ce qu'il m'ait donné des dépêches pour Votre Excellence, étant, à ce qu'il dit, commandant en chef du corps de Bülow et du vôtre.

« Permettez-moi, mon général, de vous exposer les raisons que je suppose que le duc a pour ne point laisser partir ces deux régiments. D'abord il me paraît être en prétention, de ce que Votre Excellence ne s'est point adressée à lui directement pour les lui redemander. Puis il les a promis au

colonel de Geismar pour faire des excursions dans ce pays, et la cause principale, au moins, ce qu'il m'a fait entendre sans le comprendre, est qu'il manque de cavalerie.

« Le général Wollzogen soutient le duc dans cette idée, et quoique je travaille l'un particulièrement et l'Altesse officiellement, je ne suis pas encore parvenu à les faire en démordre.

« Me voilà donc dans le plus grand embarras, mon général!

« Si je n'avais à faire qu'au général de Bülow, mon parti serait bientôt pris, et j'enlèverais ces deux régiments à la barbe des Prussiens, ce qui ne serait pas difficile. Mais je ne crois pas devoir agir avec violence contre le duc, qui se dit commandant en chef des armées combinées et autorisé par S. M. l'Empereur.

« Malgré cela, je suis trop éloigné de Votre Excellence pour pouvoir attendre et recevoir ses instructions. Aussi je tâcherai de faire de mon mieux pour ne pas retourner sans les régiments, et je risquerai plutôt la disgrâce de M^gr^ le duc de Weimar que le mécontentement de Votre Excellence.

« Comme on médite une attaque sur Anvers, et qu'on va bombarder la ville, je me résigne encore pour vingt-quatre heures.

« La garnison d'Anvers est forte de 8.000 hommes. Le duc de Plaisance y commande. Mais aujourd'hui le bruit se répand que le fameux Carnot y est arrivé pour prendre le commandement.

« Gorcum demande à capituler et à ouvrir ses portes, si d'ici au 1^er^ mars, la ville n'est pas débloquée, de sorte que, le corps de Bülow se renforcera de la division qui était devant Gorcum. Le général de Bülow leur a fixé le 20 février au lieu du 1^er^ mars. Ce qui a été accepté.

« Le major Hellwig a poussé jusqu'à Bruxelles. Le général Borstell est à Malines et a ordre de pousser jusqu'à Mons. Aussitôt que les Saxons arriveront, ce qui ne peut pas durer longtemps, parce que le duc a envoyé l'ordre au général Lecoq d'être ici le 5 de ce mois, le général de Bülow se portera sur Bruxelles et Mons. Mais ce mouvement ne pourra avoir lieu que dans cinq ou six jours. Il laissera une division ici, une à Bruxelles, pour s'établir solidement dans le pays, de sorte qu'il n'entrera en France, pour le moment, qu'avec deux divisions.

« Ce qui a beaucoup retardé les opérations, c'est que d'abord les Saxons ont marché comme des écrevisses, ce qui fait qu'on est très mécontent du général Lecoq et puis que les Hollandais se sont armés avec si peu de chaleur qu'on n'a presque pas pu compter sur eux.

« J'ai trouvé ici le lieutenant comte Hendrikoff, des lanciers de Volhynie, que Votre Excellence avait attaché auprès du général de Bülow. Je me suis emparé de lui et je l'ai envoyé avec des ordres et des instructions auprès des colonels Melnikoff en leur prescrivant de tenir leurs régiments aussi rapprochés que possible et de se mettre en route aussitôt qu'ils auront un second ordre de ma part et de n'avoir égard à aucun autre ordre qui serait différent du mien[1].

1. L'ordre que portait le lieutenant Hendrikoff au colonel Melnikoff et dont le général de Löwenstern a conservé la minute dans ses archives particulières était conçu en ces termes :

« Mon cher Nicolaï Grégoritch,

« Je joins à l'ordre n° 106 qui vous est adressé pour le général de cavalerie, baron Winzingerode, la copie des instructions qu'il m'a données.

« Je pense que le général Borstell aura déjà dû vous faire savoir que vous ne vous trouviez plus sous ses ordres, et je vous prie, en conséquence,

« L'attaque des Anglais commence, le canon gronde, je me dépêche d'y assister et je m'empresserai d'avoir l'honneur d'en donner les détails à Votre Excellence. »

« Schilde, ce 2 février 1814.

« Le général Graham attaqua avec les Écossais qui, l'été comme l'hiver, sont sans culottes, le village de Merxhem, délogea l'ennemi et s'empara d'une batterie. Toute cette attaque fut menée avec beaucoup de précision et de courage. Aussitôt le général Graham fit établir une batterie de pièces de 24 et de mortiers, et on commença par bombarder la ville ou plutôt le grand bassin pour incendier la flotte. Mais ce bombardement n'eut aucun résultat. La place répondit avec succès au feu de ses batteries. On se canonna longtemps. Le spectacle était magnifique; mais le but ne fut pas rempli. Je me fis présenter pendant l'action au général Graham, qui m'engagea à rester avec lui, ce que j'acceptai avec plaisir.

« Le général de Bülow, de son côté, avait soutenu cette attaque; mais, ayant prévu le résultat d'avance, il n'y mit pas beaucoup de chaleur. Nos deux batteries que Votre Excellence lui a confiées agirent avec assez de succès, et le général de Bülow en fut très content.

« Retourné au quartier-général de Bülow, je recommençai ma négociation pour la remise des régiments. Le général de Bülow voulut s'en laver les mains; mais ayant décidé le général Boyen, son chef d'état-major en ma faveur, il se décida à en parler au duc. Je travaillai en attendant de mon mieux le

de réunir les deux régiments dans le plus bref délai possible et de me faire connaître le point où je vous trouverai, afin d'exécuter les ordres qui m'ont été donnés.

« LÖWENSTERN.

« 1/13 février 1814. »
(En russe dans l'original).

général Wollzogen, et je lui fis entrevoir la possibilité de les enlever en dépit du duc, ce qui serait assurément une extrémité à laquelle je ne me résoudrai qu'après avoir épuisé tous les moyens.

« Apparemment le général Wollzogen me crut capable de l'exécution de cette menace. Car il alla chez le duc, et, une demi-heure après, le duc m'ayant fait entrer et me proposant de fumer un cigare avec lui et me traitant à merveille, me fit délivrer l'ordre par lequel il me mit en possession des deux régiments Melnikoff.

« J'étais très heureux d'avoir réussi sans éclat, et je suis d'autant plus heureux que j'ai eu l'occasion de prouver de Votre Excellence que mon zèle à remplir ses ordres ne se démentira jamais.

« Comme les deux régiments sont loin d'ici, l'un à l'extrême droite pour observer l'Escaut, et l'autre chez le général Borstell, je me rends chez ce dernier, et je leur donnerai un point de ralliement en avant de Bruxelles, d'où je me dirigerai à marches forcées pour rejoindre Votre Excellence.

« Votre Excellence verra par l'ordre du duc de Saxe-Weimar ce que Son Altesse demande de moi. Je ne me refuserai point à ses désirs et je ferai du bruit tant qu'il voudra.

« J'ai l'honneur de joindre à mon rapport une lettre interceptée qui annonce l'arrivée de Carnot. Elle est intéressante sous bien des rapports.

« Le duc de Weimar va demain à Westmalle pour y établir son quartier-général. Le général prince d'Orange est au quartier-général de Bülow, de même que le jeune prince Radziwill.

« J'ai l'honneur d'envoyer ce rapport par un officier du régiment de Cosaques de Melnikoff V, que j'expédie en courrier

auprès de Votre Excellence et qu'elle voudra bien me renvoyer avec ses ordres à Bruxelles.

« J'ai l'honneur, etc.

« LÖWENSTERN[1].

« A Schilde, au quartier-général prussien, 2 février 1814.

« COPIE DE L'ORDRE DE S. A. LE DUC DE WEIMAR. »

« *Au colonel impérial russe, chevalier de différents ordres, baron de Löwenstern.*

« Ordre de vous rendre par le plus court chemin à Malines, de vous y présenter chez le général lieutenant prussien von Borstell qui, d'après les ordres qu'il a reçus du général-lieutenant von Bülow, vous remettra les deux régiments de Cosaques.

« Vous marcherez avec eux dans la direction de Bruxelles à Mons, autant que vous pourrez le faire, sans toutefois vous engager sérieusement.

Par ce mouvement pendant l'exécution duquel vous répandrez le bruit que vous appartenez aux troupes placées sous mon commandement immédiat et à celles sous les ordres du général-lieutenant von Borstell, vous faciliterez également les opérations du général baron de Winzingerode, que vous rejoindrez en vous rejetant à gauche, dès que les circonstances vous indiqueront que le moment en est venu.

« CHARLES-AUGUSTE.

« Schilde, 2 février 1814. » N° 13.

1. Cf., *Annexe II*, la première rédaction de ce rapport qui se trouve encore dans les papiers particuliers du général m'a paru tellement curieuse que je n'ai pu résister à la tentation de la mettre sous les yeux de mes lecteurs.

J'étais très content et bien heureux d'avoir réussi à enlever mes deux régiments, et je ne perdis pas une minute pour les mettre en mouvement.

**Prince Frédéric d'Orange.** — Pendant le premier combat devant Anvers, il m'arriva une aventure assez plaisante avec le jeune prince Frédéric d'Orange. Ayant appris qu'il se trouvait à la suite du général de Bülow et dans le nombre de ceux qui l'accompagnaient à cheval pendant l'action, je m'adressai à un jeune homme qui me paraissait très modeste et qui ne se mettait nullement en avant, en le priant de vouloir bien m'indiquer lequel de ces messieurs était le prince Frédéric d'Orange et que je serais très curieux de le voir.

« — Et pourquoi êtes-vous si curieux de le voir, me demanda-t-il.

« — C'est parce qu'on m'a dit que c'était un prince charmant et très brave.

« — Je vous remercie, me dit-il, des compliments. C'est moi-même qui le suis. »

Je me confondis en excuses, et je continuai à causer avec Son Altesse pendant toute la durée du combat.

Le jeune prince de Radziwill, son cousin, était aussi du nombre des officiers qui formaient l'état-major du général Bülow, ainsi que le baron Martens, que j'avais beaucoup connu autrefois à Vienne.

**Bülow et son état-major.** — Je dînai toujours chez le général de Bülow pendant tout le temps que je restai à son quartier-général. Il faisait très bonne chère et aimait les plaisirs de la table. Il était affable avec ses officiers, excellent général et très brave homme, et jouissait à juste titre d'une grande réputation.

Son chef d'état-major, le général Boyen, était un homme

du plus rare mérite, d'une modestie extrême et bien digne de la confiance que le général de Bülow lui accordait. Plus tard, il fut nommé ministre de la Guerre.

Le prince Pükler-Muskov, le prince de Reuss, le colonel Geismar et Martens m'avaient donné l'hospitalité sur la paille, que nous occupions très gaiement ensemble.

**Le duc d'Ursel. — Le général Borstell. — Alost. — Bruxelles.** — Après avoir été faire mes adieux au général Graham et avoir pris ses dépêches pour lord Castlereagh et celles du général de Bülow et du duc, je partis pour Malines, où je fus trouver le général Borstell, qui déjà avait envoyé ses ordres aux régiments de Cosaques.

Je leur avais donné pour point de ralliement Alost et aussitôt que j'appris qu'ils y étaient rassemblés, je les dirigeai sur Bruxelles, où je me rendis moi-même.

Le duc d'Ursel, qui était maire de la ville, vint à ma rencontre, me pria de ne pas laisser entrer mes Cosaques dans la ville, mais qu'il les ferait bien cantonner dans les villages des environs. Je le lui accordai avec plaisir, et il me fit donner pour moi et ma garde un excellent logement en ville dans un des plus beaux quartiers de la ville, qu'on nomme le Parc. Je fus logé chez une famille anglaise, nommée Jewenn, depuis longtemps établie dans cette ville.

J'eus l'ordre du général Winzingerode de rester à Bruxelles jusqu'à l'arrivée du général Borstell, et je n'en eus pas de regrets, parce que Bruxelles me donna l'avant-goût de Paris.

C'est une ville superbe : Les usages sont tous français. La grande noblesse y existe encore, et les beaux noms de Beaufort, d'Ursel, Liedekerke, de Latour, de d'Arenberg, de Mercy, de Trasigny, de Vilain XIV, etc., etc., y sont encore représentés.

La maîtresse de la maison où je demeurais était une femme de la plus grande beauté. Elle avait trois filles, qui, quoique très jolies, ne pouvaient se comparer à leur mère. Elle recevait chez elle la meilleure société de Bruxelles, et tout le monde fut curieux de voir le chef des Cosaques, et les visites ne discontinuaient pas un instant. Je me fis présenter à toutes ces dames, qui me firent de grandes politesses.

La comtesse de Liedekerke me fit inviter pour une soirée que j'acceptai avec grand plaisir. J'y fis la connaissance de la duchesse de Beaufort, femme très aimable, qui était fille du comte de Starhemberg, ambassadeur d'Autriche à Londres. Elle m'invita pour le lendemain chez elle.

La comtesse de Liedekerke avait deux filles très aimables, qui avaient beaucoup de talent pour la musique et charmèrent mes oreilles, qui depuis longtemps avaient été privées de ce genre de jouissance.

La comtesse Baillet de La Tour, dont j'avais connu le mari à Vienne, étant vice-président du Conseil Aulique, me fit aussi de grandes politesses.

Je ne sais par quelle fatalité on s'était mis en tête de m'appeler prince ; on me mit par là dans l'embarras de décliner mes noms et qualités à ceux que je connaissais plus particulièrement ; mais le plus grand nombre continua de me donner ce titre, ce qui me gênait extrêmement.

Comme les magasins sont très bien fournis à Bruxelles, je fis des emplettes pour quelques milliers de roubles, et comme j'avais prié M^me^ Jewenn de me choisir mes emplettes, le bruit de mes dépenses en nippes se répandit bientôt, et on me crut d'une richesse extraordinaire, ce qui augmenta encore la considération qu'on me portait. J'avais surtout acheté des dentelles superbes, qui se fabriquent à Bruxelles et sont connues sous le nom de point de Bruxelles.

**Ordre du général de Winzingerode.** — Je passai ainsi quelques jours délicieusement ; mais ces jours de fête ne durèrent pas. Le général Borstell arriva, et je fus forcé de décamper.

J'eus en outre un courrier du général Winzingerode, qui me fit écrire la lettre suivante par le prince Wolkonsky :

« MON COLONEL,

« Le général baron Winzingerode a reçu votre rapport de Bruxelles. Il me charge de vous dire de rassembler au plus vite vos régiments et de venir le rejoindre sans perdre de temps.

« Le général Maison s'étant retiré de Mons et de Hal, nous n'avons plus rien à faire avec lui, et cela nous éloignerait trop de notre but de suivre ses traces. Aussi le général me charge de vous dire que vous devez le rejoindre au plus vite avec les deux régiments de Melnikoff et que vous ne devez nullement vous embarrasser de votre droite.

« Il nous faut de grandes masses de cavalerie vers Soissons, et c'est là qu'il faut rassembler tout notre monde. Vous marcherez droit à Binche et de là à Beaumont, où vous trouverez le quartier-général ou du moins de ses nouvelles[1].

« WOLKONSKY.

« Binche, 26 janvier/7 février 1814. »

1. Cet ordre, dont l'original se trouve au nombre des pièces que le général de Löwenstern a léguées au capitaine baron de Löwenstern, son neveu, se termine par les lignes suivantes qu'on ne devait guère s'attendre à voir jointes à un ordre de mouvement :

« N'oubliez pas mes commissions à Bruxelles. Voyez les magasins et si vous trouvez quelque chose de bien joli en nacre de perles, vous me l'achèterez. Je compte sur votre goût.

« Tout à vous,

« Prince WOLKONSKY. »

**Marche pour rejoindre Winzingerode.** — Je partis donc de suite et je fis coucher mes régiments à Hal, et le lendemain je me dirigeai sur Mons, au lieu d'aller à Binche. J'écrivis au général Winzingerode pour me justifier d'avoir pris cette route, la lettre ci-jointe :

« Mon Général,

« Je viens d'arriver à Mons, et je marcherai demain sur Beaumont.

« J'ai pris la direction de Mons au lieu de celle de Binche, d'abord parce qu'il aurait fallu faire un détour pour arriver à Beaumont, puis parce que le chemin est infiniment meilleur, et finalement parce que j'avais appris que, Mons n'étant pas occupé, les Français y avaient reparu et donné des inquiétudes aux habitants[1], qui, d'après les avis que j'ai eus, sont parfaitement bien intentionnés pour nous et que l'ennemi, s'il y restait impunément, pourrait donner des inquiétudes à vos communications.

« Un détachement du général Borstell étant arrivé quelques heures après moi à Hal et me suivant de près à Mons, d'où j'ai chassé le détachement français, je pourrai à présent quitter Mons en toute sécurité. Un détachement prussien est à Ath et a poussé jusqu'à Tournay. On dit Maubeuge dans un très mauvais état de défense.

« Les nouvelles que je viens de recevoir de Bruxelles m'annoncent que le jeune prince d'Orange y a fait son entrée et a été reçu avec beaucoup d'allégresse et de joie. Le duc

1. Le général Penne avait, en effet, abandonné une première fois Mons dans la nuit du 4 au 5 février 1814. Mais le général Maison avait fait réoccuper cette ville par la cavalerie de Castex, qui y rentra le 5 au soir, n'y trouva personne et y resta jusque dans la nuit du 6 au 7 (Cf. Commandant Weil, *la Campagne de* 1814, t. II, p. 245).

d'Ursel et le duc d'Arenberg ont fait distribuer beaucoup d'argent pour faire crier : « Vive Orange ! » La maison d'Autriche a aussi beaucoup de partisans.

« J'ai l'honneur, etc.

« LÖWENSTERN.

« A Mons, 27 janvier/8 février 1814. »

**Mons**. — Après avoir forcé les Français à m'abandonner Mons, ce qui n'engagea aucun combat sérieux, j'envoyai 200 chevaux pour les escorter et les observer, et je m'arrêtai à la mairie pour faire distribuer de bons quartiers à mes pauvres Cosaques, exténués de fatigue et de froid, et les faire bien restaurer. Je pris les mesures de sûreté et me fis donner un logement qu'on m'enseigna chez un vieux rentier paralytique, mais qui aimait la bonne chère et surtout le bon vin et qui possédait une jeune et belle femme dont apparemment il n'usait pas. Il paraissait qu'elle était disposée à chercher des jouissances ailleurs. Car, dès le soir, je fus déjà si bien avancé dans ses bonnes grâces que, n'ayant pas de temps à perdre et n'ayant surtout personne devant moi, je la décidai à m'accorder un rendez-vous pour le soir, lorsque son mari serait couché, et qu'après quelques réflexions et scrupules, que je combattis par l'assurance d'une discrétion à toute épreuve, elle m'accorda, et nous ne nous séparâmes que le lendemain matin après mainte et mainte promesse de ne jamais nous oublier et toutes les balivernes d'usage. Je tins parole tant que je fus dans les Pays-Bas, c'est-à-dire à quelques mille pas de Mons : car c'est là que la frontière de la France commence.

Le comte d'Oxy, dont j'avais fait la connaissance à Bruxelles, vint me voir le lendemain pour me demander la permission de m'accompagner jusqu'au quartier-général de

Winzingerode. Il fut attaché plus tard à son état-major et fit la campagne avec nous.

Mons est une grande et belle ville, entourée de plaines fertiles. C'est un pays classique pour ceux qui étudient l'art de la guerre, et le champ de bataille de Jemmappes, où Dumouriez se couvrit de gloire, n'est éloigné de cette ville que d'une demi-heure.

Je partis de Mons après avoir bien déjeuné avec mon vieux paralytique qui, sans s'en douter, réparait les forces que sa chère moitié m'avait enlevées, et nous nous séparâmes tous très satisfaits les uns des autres.

**Je rejoins Winzingerode à Beaumont.** — J'arrivai aux environs de Beaumont, au moment où le général de Winzingerode débouchait avec le gros de sa cavalerie sur la chaussée qui conduit de Binche à Beaumont.

Lorsqu'il me vit, l'attendant déjà avec mes deux régiments en bataille, il se tourna vers le général Renny et le prince Wolkonsky.

« Eh bien, leur dit-il, vous voyez que j'ai su trouver mon homme pour tirer ces régiments des griffes des Prussiens. »

Et puis il continua :

« Je vous remercie, mon cher Löwenstern, vous avez surpassé mon attente, et je saurai faire valoir votre zèle et votre infatigable activité. Allez maintenant avec le général Renny pour faire donner de bons quartiers à vos Cosaques et venez dîner chez moi. »

Je trouvai, à mon très grand regret, tous les villages encombrés, de sorte que je fus forcé de placer mes régiments au bivouac. J'allai dîner chez le général Winzingerode et lui demandai des ordres pour l'avenir.

Lorsqu'il me manifesta son intention de me laisser à la tête de ma brigade, je le priai de m'en dispenser et lui fis

entrevoir l'inconvénient qu'il y avait pour moi d'avoir un officier plus ancien que moi sous mes ordres, un officier qui ne le méritait nullement ; car il avait toujours servi avec distinction. Il changea alors d'idée, approuva ma délicatesse et m'ordonna de rester auprès de sa personne jusqu'à ce qu'il ait trouvé d'autres moyens de m'utiliser.

Le colonel Melnikoff, auquel de bon gré j'avais promis de faire cette démarche, aussitôt que nous serions arrivés au quartier-général, vint me remercier, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

**Avesnes.** — Comme mes équipages n'étaient point encore arrivés, le général Winzingerode me fit donner un de ses chevaux de selle, de sorte que je pus l'accompagner à cheval pendant la marche que nous fîmes le lendemain jusqu'à Avesnes, place forte que le général Tchernitcheff avait prise après quelques coups de canon. Les habitants avaient ouvert les portes et Tchernitcheff y était entré sans grande difficulté. Il vint à la rencontre du général Winzingerode qui y établit son quartier-général, et il lui en remit les clefs.

Je me logeai avec le colonel Pankratieff, aide de camp de l'empereur, et un bon logement nous fit beaucoup de bien, car nous étions fatigués et par la rigueur de la saison et par une boue continuelle dans laquelle nos chevaux avaient peine à marcher en nous éclaboussant de pied en cap.

**Maubeuge. — Marche sur la Capelle.** — Le Général Léon Narischkine avait été détaché sur Maubeuge pour sommer cette forteresse de se rendre. Quelques coups de canons furent tirés de part et d'autre. Mais la place ne se rendit pas et ne voulut même pas recevoir de parlementaires.

Ces refus donnent toujours une bonne idée des comman-

dants. Car à quoi bon des pourparlers lorsqu'on a des canons pour se faire entendre.

Après avoir laissé un petit corps d'observation devant Maubeuge jusqu'à l'arrivée des Prussiens, nous marchâmes sur La Capelle, où nous restâmes la nuit. Nous fûmes encore parfaitement reçus par les habitants et,comme on avait saisi beaucoup de tabac de régie appartenant au gouvernement, le général Winzingerode en fit faire une distribution aux troupes, ce qui leur fit très grand plaisir. Et le lendemain on vit tout le monde avec de beaux cigares à la bouche.

**Winzingerode et le soldat russe.** — Personne ne sentait mieux le prix du tabac que le général en chef lui-même. Car je n'ai jamais vu un fumeur aussi déterminé que lui. Soit en route, soit à leur maison il fumait toujours. Son ordonnance, lorsqu'il était à cheval, ne faisait que lui présenter une pipe allumée dès que la sienne était terminée, et cette manœuvre se répétait constamment durant toute la marche. Il ôtait son chapeau avec beaucoup de grâce devant chaque soldat, ne disait jamais un mot à personne et allait toujours au pas ; il ne se mettait au galop que quelques moments avant de faire une halte. Il était excellent cavalier et avait bonne tournure à cheval. Le soldat ne l'aimait pas beaucoup, parce qu'il n'avait pas le don de lui parler, ce que le soldat russe aime et sait apprécier.

Je n'ai jamais connu de général qui ait mieux su gagner le cœur des soldats par quelques paroles dites à propos que le général Jermoloff. D'autres ont tâché de l'imiter ; mais leurs peines ont été inutiles. C'est un don de la nature qui n'est pas donné à tout le monde.

Napoléon le possédait ; mais chaque nation veut être traitée différemment, et le véritable génie sait saisir l'esprit et le caractère national. Vouloir traiter le Russe comme le

Français ou celui-ci comme les Allemands serait une gaucherie impardonnable. Un Français aurait été sensible à la politesse du général Winzingerode lorsqu'il ôtait son chapeau, au lieu que le soldat russe n'y faisait aucune attention et qu'il lui aurait été reconnaissant, s'il lui avait demandé quelquefois :

« As-tu bien mangé? Ton logement était-il bon? Ta maîtresse était-elle jolie? » ou quelque chose de ce genre.

On peut parfaitement bien réussir à mener des bataillons à l'exercice en temps de paix sans leur dire jamais un mot. Mais on n'électrise jamais les soldats en temps de guerre sans popularité. On ne leur fera pas faire des marches forcées et supporter toutes les privations avec joie, si on n'a pas le talent de leur parler dans leur sens et à leur portée et de les stimuler, pour ainsi dire, par quelques paroles qui ne coûtent rien et font souvent plus d'effet que tous les ordres du jour.

Le prince royal de Suède possédait ce talent, et quoique ne parlant pas le russe, il savait se faire traduire et parvint toujours à laisser une impression agréable à la troupe.

Nous partîmes de La Capelle pour nous diriger sur Laon[1]; mais comme c'est, pour ainsi dire, une nouvelle campagne qui commence, j'en formerai le contenu d'un nouveau chapitre et de la VII[e] partie.

1. L'avant-garde de Winzingerode, sous les ordres de Tchernitcheff, prit possession de Laon, le 12 février.

# SEPTIÈME PARTIE

## CAMPAGNE DE FRANCE

(1814)

**Winzingerode à Laon. — Marche sur Soissons.** — Le général Winzingerode, au lieu de suivre dans sa retraite le maréchal duc de Tarente, avait laissé reposer son armée jusqu'au 6 février. Il se remit en marche par Sombreffe et Binche, et de ce point il se dirigea, comme je l'ai déjà dit, par Beaumont et Solre sur Avesnes.

Une faible compagnie de vétérans composait la garnison d'Avesnes, qui fut prise le 9 février par l'avant-garde de Winzingerode commandée par le général aide de camp Tchernitcheff. C'était la seule des places qui, de ce côté, fermait la route de Paris.

Le 12, le général Winzingerode occupa sans résistance la belle position de Laon et médita de ces hauteurs la prise de Soissons, qui lui ouvrait la seule barrière qu'avait encore Paris du côté du Nord.

**Prise de Soissons.** — Le général Winzingerode crut devoir la tenter sans trop retarder sa jonction avec l'armée de Silésie, dont il ignorait tous les désastres. En conséquence, il partit de Laon, le 14 février, se réunit sous Soissons au général Tchernitcheff, et se dirigeant par la route de Laon sur le

faubourg de Saint-Waast, fit reconnaître dans une première attaque les moyens de l'escalader.

Le général Rusca, qui commandait à Soissons, fit à la hâte quelques dispositions ; mais l'impétuosité du général Tchernitcheff fut si grande, la valeur de ses troupes si bien conduite qu'il prit la ville d'assaut avant que l'ennemi ait eu le temps de se reconnaître.

C'était un très beau fait d'armes. Le général Winzingerode eut le cordon de Saint-Wladimir 1re classe, et Tchernitcheff fut fait général lieutenant.

Le général Rusca tomba frappé d'un coup mortel. Les généraux de brigade étaient occupés sur d'autres points. Aucun d'eux ne prit le commandement, et leurs mesures manquèrent d'ensemble et d'unité. Les généraux Danloup-Verdun et Berruyer se firent jour avec quelques gendarmes et s'échappèrent par la route de Compiègne. Le général Longchamps fut enveloppé avec les débris de l'infanterie par la cavalerie de Tchernitcheff et forcé de mettre bas les armes. Son artillerie et celle de la place restèrent en notre pouvoir.

Le glorieux exploit du général Tchernitcheff, quoique bien apprécié par S. M. l'Empereur, ne le fut pas assez pour ses contemporains, et ils avaient tort. Deux semaines plus tard, 80.000 hommes ne furent pas assez forts pour reprendre Soissons.

**Je suis envoyé à la recherche de Blücher avec la nouvelle de la prise de Soissons.** — Le général Winzingerode, qui se pavanait d'un si grand succès, mais auquel il avait si peu contribué, ayant eu des nouvelles des défaites de l'armée de Silésie, me fit venir et me donna l'ordre d'aller à la recherche du maréchal Blücher pour lui apporter la nouvelle de la prise de Soissons, apprendre au juste quels étaient les projets du

maréchal et sa position dans ce moment, et, enfin pour me concerter avec les généraux Gneisenau et Müffling sur les opérations ultérieures.

Le prince de Reuss, qui venait d'Espagne, où il avait servi sous Wellington et qui voulait rejoindre le grand quartier-général des souverains, me pria de lui permettre de m'accompagner, ce que je lui accordai volontiers.

Je pris une chaise de poste et 10 Cosaques pour escorte, et je partis pour aller à la recherche du maréchal Blücher dont nous ignorions absolument la direction, mais que je supposai avoir dépassé Épernay et en retraite sur Reims.

Comme plusieurs courriers avaient été ou pris ou massacrés par les paysans, je ne fus pas trop flatté de cette commission, et le général Winzingerode, en me la donnant, ne me dissimula pas tout ce qu'elle avait de périlleux. Mais devant nécessairement avoir des nouvelles du maréchal Blücher, il n'y avait pas à hésiter; le sacrifice d'un officier ne pouvait pas entrer en ligne de compte en présence d'intérêts aussi majeurs.

**Berry-au-Bac.** — J'avais regagné Laon pour prendre de là la route de Reims, sur laquelle seule se trouvaient des chevaux de poste. Arrivé au passage de l'Aisne à Berry-au-Bac, je fus dans un très grand danger.

En entrant dans le village, j'aperçus que mon postillon était tout effrayé et décontenancé et faisait mine de vouloir retourner sur ses pas. Il s'était aperçu avec effroi que tous les habitants du village s'étaient rassemblés armés de faucilles, de fourches, etc., et, comme je lui avais annoncé qu'au premier mouvement équivoque que je lui verrais faire, je lui brûlerais la cervelle, il se crut déjà plus mort que vif.

Réfléchissant qu'il était trop tard pour retourner et échapper au danger et que, dans tous les cas, il fallait passer

la rivière pour rejoindre le maréchal Blücher, je résolus de braver le danger, et j'ordonnai à mon postillon, qui était tout tremblant, d'avancer et de s'arrêter à la poste.

Mes Cosaques se serraient à côté de mon cabriolet, et nous arrivâmes à travers la foule, qui ne mit aucun obstacle à notre passage jusqu'à la poste, qui était à dix pas du pont que je devais traverser.

Je descendis aussitôt, et, au lieu de demander des chevaux, ce qui aurait manifesté de la précipitation, j'ordonnai au contraire de ne point les atteler encore, vu que j'avais encore des ordres à donner, et je fis mander le maire auprès de moi.

Il arriva, et, après l'avoir salué, je demandai de l'encre et du papier, et je dressai une réquisition en fourrages et en vivres pour 2.000 chevaux, que j'annonçai au maire devoir être prête pour le soir, vu que le corps de cavalerie ne manquerait pas d'arriver le soir même, et, sans faire semblant de faire la moindre attention aux armes des habitants, je me promenai au milieu d'eux, causant avec les uns et les autres, disant quelques galanteries aux paysannes et leur indiquant le moyen de plaire à la troupe sans donner cependant la jalousie à leurs amants, les engageant surtout de ne pas donner trop à boire à mes hommes; car le trop de vin et leurs charmes pourraient bien empêcher les chefs de parvenir à maintenir le bon ordre et la discipline que S. M. l'Empereur avait ordonnés à ses armées de maintenir avec le plus grand soin, et puis, me tournant vers quelques anciens militaires armés de fusils, je leur dis en leur frappant sur l'épaule :

« — Et vous, mes braves camarades, vous faites très bien d'être armés, car un village comme le vôtre ne doit pas se laisser imposer par quelques traînards ou maraudeurs, et je vous autorise à les arrêter toutes les fois qu'ils viendraient vous offenser ou vous maltraiter. »

Et puis, me tournant vers le maire, je lui dis sans faire semblant d'être impatient :

« — Faites atteler mes chevaux ; car je dois me presser d'arriver à Reims pour préparer les logements du quartier-général qui viendra s'y installer demain. »

Le calme avec lequel tout fut dit et le peu d'agitation que je montrai les abusa. Mes chevaux furent attelés, et je partis, salué par toute la foule.

Le prince de Reuss, que j'avais prié de se tenir tranquille dans le cabriolet, ne revint point de son étonnement et de l'agréable surprise de nous voir échapper à un si grand danger. Il rendit justice au sang-froid avec lequel j'avais fait tous ces contes, et je lui rendis la pareille pour sa bonne contenance. Mais il ne se doutait pas que mon cœur battait bien fort et que je ne commençai à respirer que lorsque j'eus traversé le pont. C'est alors seulement que je me sentis tout à fait hors de danger.

La perte de ma vie n'était pas la seule chose que j'avais à craindre, mais quelque chose de bien plus important, la prise de mes dépêches, et le fait de me voir frustré des moyens d'être utile à la grande cause ; car il nous fallait à tout prix des nouvelles de Blücher.

**Reims.** — Le lendemain, j'appris à Reims qu'un courrier venait d'être assassiné dans ce même village, dix à douze heures après mon passage, et le colonel comte de Saint-Priest, alors à notre service, fut arrêté par les paysans sur la route de Mézières et ne dut son salut qu'au nom français qu'il portait[1].

J'arrivai à Reims après avoir relayé quatre fois sans autre accident. Ma pauvre escorte, que je ne voulus pas abandon-

1. Aujourd'hui lieutenant-général au service de France et ministre à Berlin (L.).

ner à la merci des paysans, avait été forcée de trotter à côté de mon cabriolet, sans nourrir ses chevaux pendant cinq postes. Aussi fus-je très heureux de trouver à Reims le capitaine Schelling avec 200 Cosaques que le général Tchernitcheff y avait envoyés, et qui sut si bien en imposer à une population de 50.000 habitants qu'ils les tolérèrent pendant plusieurs jours. Heureusement pour lui, les corps de Sacken et d'York se replièrent sur Reims; car, sans cela les habitants de Reims auraient pu se lasser de voir cette poignée d'hommes et ils auraient infailliblement chassé ou anéanti ce petit détachement.

Le maire de Reims, M. Andrieux, royaliste dans l'âme, sut maintenir le peuple, qui avait pas mal envie de se défaire de cette troupe et qui céda aux exhortations de ce brave homme.

Je confiai mon escorte au capitaine Schelling, et, ayant trouvé à Reims le prince Alexis Stcherbatoff, du corps de Sacken, j'allai lui demander des renseignements sur le maréchal Blücher. Il ne put m'en donner de positifs et m'apprit seulement, à ma grande douleur, les défaites que venait d'essuyer l'armée de Silésie, dont son corps faisait partie. Il m'apprit la destruction du corps d'Alsoufieff, la prise de ce général et du général Poltarazky et enfin la déconfiture de toute l'armée à Champaubert et à Montmirail.

Je vis arriver successivement les débris du corps d'York et de Sacken. Je fus chez l'un et chez l'autre. Eux aussi, ils ne purent point m'indiquer où je pourrais trouver le maréchal Blücher. Je résolus donc de me diriger sur Épernay, espérant l'y rencontrer, car il n'avait pas d'autre route à prendre pour effectuer sa retraite que celles de Reims ou de Châlons.

**Les bois d'Épernay.** — En arrivant devant les bois d'Éper-

nay, je rencontrai les Prussiens, qui faisaient partie de l'arrière-garde, et encore en grand désordre et presque en débandade, et toutes mes questions sur Blücher restèrent sans résultat satisfaisant.

J'avançai donc toujours ; mais, en entrant dans les bois d'Épernay, je fus heureusement averti par quelques coups de fusil qu'on tira sur moi du danger dans lequel je me trouvais. Les paysans insurgés occupaient ce bois et tiraient à bout portant sur les traînards. Heureusement ils me firent aussi cet honneur, car autrement ils auraient pu me prendre en me barrant le passage.

Je rebroussai aussitôt chemin, n'ayant plus aucun doute que Blücher s'était dirigé sur Châlons. Je traversai donc rapidement Reims et je pris la grande route de Châlons-sur-Marne.

**Blücher à Châlons.** — Schelling m'avait fourni une escorte, et je laissai à Sillery, première poste de Reims, une sauvegarde en l'honneur de M^me^ de Genlis, qui y avait passé ses plus belles années, mais non sans y avoir goûté d'excellent vin de Sillery, que tous les gourmets savent apprécier.

J'arrivai à minuit à Châlons. Le maréchal dormait déjà. Je fis réveiller le général Müffling, qui me mena de suite chez le général Gneisenau, avec lequel j'eus une longue conférence et qui, après m'avoir donné tous les renseignements nécessaires et les instructions pour les opérations futures du général Winzingerode, me congédia, de sorte que je dus repartir la nuit même pour rejoindre mon général, que j'avais laissé à Soissons.

**Retour à Reims. — J'y retrouve Winzingerode. — Abandon de Soissons.** — Avant de partir de Reims, j'avais envoyé le capitaine Medem, avec un rapport détaillé des événements arrivés au

maréchal Blücher, près du général Winzingerode, de sorte que ce général en fût instruit à temps et pût prendre ses mesures en conséquence.

Il les prit en effet avec tant de précipitation qu'il abandonna Soissons sans rime ni raison, qu'il évacua sans motif cette glorieuse et précieuse conquête, qui fut aussitôt occupée par les Français.

Winzingerode se dirigea sur Reims pour faire sa jonction avec Blücher, qui réclamait son corps d'armée et avait grandement besoin de ce renfort.

Je revins à Reims dans la matinée, et je m'arrêtai chez le général Sacken pour prendre des ordres pour le général Winzingerode. Il m'apprit que le général était déjà en marche sur Reims. Je pris donc un moment de repos, ce que je fis dans la maison du maire de Reims, M. Andrieux, qui m'en fournit tous les moyens et me reçut à merveille.

Je dînai chez le général Sacken, et, après le dîner, je pris un cheval de Cosaque, et j'allai à la rencontre du général Winzingerode, que je rencontrai à 2 lieues de Reims. Il eut un moment de bonheur en me revoyant et le manifesta en des termes d'une bienveillance non douteuse. Il me remercia sur la manière dont je m'étais acquitté de ma commission ; il m'avoua qu'il avait eu de grandes inquiétudes sur mon compte et qu'il s'était reproché de m'avoir si fort exposé.

Le duc de Tarente, libre par la retraite de Sacken et d'York, venait de rentrer à Soissons et couvrait derechef Paris de ce côté.

Le général Winzingerode arriva à Reims avec tout son corps d'armée et s'y arrêta quelques jours.

L'armée de Silésie se réorganisa et je mis ce temps à profit pour me bien restaurer et m'amuser.

Reims est une belle et grande ville, industrielle, riche et très commerçante. Le théâtre est assez bon et les femmes

belles. La famille de M. Andrieux, composée de sa femme et de ses deux charmantes filles me permit de venir les voir tous les soirs. La comtesse de Hunolstein qui avait ses propriétés à Ay, était venue se réfugier avec ses deux filles dans cette maison. L'aînée épousa plus tard le comte de Bryas. C'était le fond de la société chez les Andrieux, auquel se joignirent alternativement toutes les jolies femmes de Reims.

**Nouvelle de la prise de mes équipages.** — Un soir, étant assis à côté de la cheminée et entretenant un bon feu tout en causant avec le comte de Hunolstein, mon frère Georges entra et me montra un article dans le *Journal de l'Empire*, dans lequel on faisait mention de la prise de mes équipages, de mes gens et de tous mes chevaux de selle.

J'avoue que cette nouvelle fut un coup terrible pour moi. Je lus et relus cet article que Napoléon avait fait insérer dans les journaux. Mon nom y était inscrit en grandes lettres. Il ne pouvait me rester aucun doute. Je perdis, outre 6 chevaux de trait, 14 chevaux de selle, 14.000 roubles en billets de banque et 2.000 louis d'or.

Le mensonge que Napoléon se permit était de me nommer général et de faire de mon valet de chambre, qu'on avait pris, mon aide de camp. Il ajouta que moi, je m'étais sauvé à la faveur de la nuit, tandis que j'étais à plus de 15 lieues de l'endroit où ce malheureux accident était arrivé. Il fit l'éloge de mes chevaux en disant que tous étaient supérieurement harnachés, ce qui en effet était vrai, et je puis dire en vérité que j'étais l'officier le mieux monté de l'armée.

Ce fut dans un village aux environs de Laon, nommé Mons-en-Laonnois, que ce malheur m'arriva. Mes gens y étaient arrivés le soir. Les habitants les avaient bien reçus. Les vins et les fourrages leur avaient été fournis en abondance, de sorte qu'ils résolurent d'y prendre un jour de repos. La

trahison avait suggéré aux habitants l'idée de les combler de prévenances. Des émissaires avaient été envoyés à La Fère pour informer le commandant de la présence de ce riche butin facile à prendre. A minuit, au moment où mes gens dormaient d'un profond sommeil, on sonna le tocsin. Les habitants entourèrent l'auberge dans laquelle mes équipages et mes chevaux étaient logés. Des artilleurs à cheval, sortis de La Fère, tombèrent sur l'escorte des Cosaques qui accompagnaient mes équipages et les taillèrent en pièces, et tout fut pris dans un clin d'œil.

Il n'y eut que mon fidèle Alexis et un petit Cosaque, Grégoire, qui se sauvèrent, et plus tard j'eus le plaisir de voir revenir mon brave sous-officier Jelatinzoff. Quoique blessé, il s'était caché dans les vignobles. Après bien des dangers, il s'était sauvé à travers bois et vint me rejoindre à Reims.

De l'officier le mieux monté de l'armée, je devins par ce désastre celui de toute l'armée qui ne l'était plus du tout. Ce qui surtout me fit une très grande peine, c'est que tous mes papiers et portefeuilles furent pris en même temps que mon journal depuis le commencement des hostilités en 1813. Toute ma correspondance militaire avec le comte Woronzoff et le général Winzingerode s'y trouvait. J'y perdis en outre un joli service de table en argent et d'autres effets précieux, de sorte que je puis sans exagération évaluer ma perte à 80.000 roubles.

J'en fis de suite un rapport au général Winzingerode qui envoya un détachement à Mons-en-Laonnois pour sauver peut-être encore quelques débris et donna l'ordre à l'officier qui commandait le détachement de brûler le village pour faire un exemple. Je fus assez heureux pour faire retirer cet ordre; ma perte ne pouvant pas m'être restituée, je ne voulus pas être la cause de la ruine de tant de malheureux, qui, pour la plupart, étaient innocents et n'avaient à la rigueur

fait que leur devoir, et ce que nos villageois avaient, tant de fois et avec tant de succès répété, fait eux-mêmes en Russie et dont encore jusqu'à présent on leur fait à juste titre une gloire et un mérite.

Mon premier soin fut de me remonter. J'achetai un beau cheval anglais au général Zagradtsky pour 2.500 roubles et un autre au général comte Orurk pour 2.000 roubles, noir comme du jais. Le comte Oxi m'en vendit un pour 600 roubles. Je ne manquais ni de crédit, ni d'argent, de sorte que mon écurie fut bientôt en bon état. Le colonel Rosen, qui revenait de Groningue, y avait fait une réquisition en chevaux pour le compte du gouvernement. Il me donna, avec la permission du général Winzingerode, 4 chevaux à mon choix pour remonter mes gens. Par un hasard extraordinaire, un petit fourgon attelé de deux beaux étalons avait été oublié par les Français dans le nombre de mes équipages. Le cocher de ce fourgon, un brave et bon Saxon, nommé Gottlieb, ne se déconcerta point et, attelant pendant la débâcle ses deux chevaux, il sortit du village sans que personne songeât à l'empêcher. C'était en effet un miracle, et je ne le conçois pas encore jusqu'à présent. Sur ce fourgon il y avait un peu de linge et des habits de rechange et ma batterie de cuisine. Par un heureux hasard, ma belle collection de cartes se trouvait aussi sur le fourgon ainsi que des provisions de bouche que mon cuisinier avait toujours en réserve, enfin, ce qui me fit surtout grand plaisir, un grand portefeuille avec ma correspondance, qui se trouva ainsi sauvée.

**La Fère.** — Le général Winzingerode avait en effet un grand reproche à se faire de ne pas avoir eu le soin de faire observer la place de La Fère, qui pouvait aisément inquiéter notre droite, et la garnison de La Fère, n'étant contenue

par personne, devait nécessairement, en faisant bien son service, tomber sur nos parcs et nos équipages et jeter le désordre et la terreur sur nos communications. Aussi sentit-il très bien la conséquence de cet oubli dont j'avais été la victime et il détacha le régiment de Pantéléjeff pour observer le chemin de La Fère. Le régiment y resta jusqu'à l'arrivée du général de Bülow, qui s'empara bientôt de cette place qui forma un des grands dépôts de l'artillerie et des munitions et est un des plus grands établissements d'artillerie de la France. Les moyens de défense n'avaient pas été préparés à temps, et sa position sur l'Oise, qui lui donnait tant de sûreté et de moyens de transports, nous rendit cette place très précieuse.

La conquête de La Fère, en assurant le flanc droit du général de Bülow, fit tomber entre ses mains plus de 100 pièces de canon et des magasins contenant un matériel de plus de 20 millions.

**Marche de Bülow et de Winzingerode sur Soissons.** — Après ce brillant coup de main, le maréchal Blücher ordonna au général de Bülow de se diriger sur l'Aisne et d'y opérer sa jonction avec le corps d'armée du général Winzingerode.

Celui-ci avait fait une marche sur Épernay et Châlons, et puis, retournant sur Reims, il se disposa à marcher derechef sur Soissons. Le maréchal Blücher, craignant pour ses communications et redoutant de perdre la base de ses opérations, renonça prudemment à la conquête de Paris, qu'un moment il avait cru pouvoir prendre par un *hourrah* et un *Vorwärts* général.

Il sentit qu'il était temps de se replier sur l'Aisne, afin d'opérer sa jonction avec Winzingerode et Bülow. Il marqua en conséquence la direction de ses troupes sur Soissons et commença son mouvement le 2 mars.

**Situation de l'armée de Silésie.** — La situation de l'armée de Silésie n'était rien moins que rassurante. Elle continuait ses mouvements vers l'Aisne en 2 colonnes par Oulchy-le-Château et par la grande route de Soissons. A la vérité, elle s'approchait des corps de Bülow et de Winzingerode ; mais ce dernier seulement était sur la rive gauche de l'Aisne, et le général Blücher, n'ayant aucun passage favorable assuré, pressé en queue par les maréchaux français, allait voir arriver sur son flanc gauche Napoléon dont l'avant-garde s'approchait de Rocourt. Il courrait risque d'être acculé à l'Aisne, les deux maréchaux l'attaquant de front, tandis que Napoléon déborderait son flanc.

*Blücher était aux abois*, lorsqu'un heureux événement, auquel j'eus le bonheur de contribuer, comme on le verra plus tard, lui ouvrit une voie de salut.

Le général Winzingerode et Bülow s'étaient portés, en exécution des ordres du maréchal Blücher[1], le 1er mars, l'un du côté de Reims et l'autre par l'autre rive de l'Aisne, de Laon, sur Soissons. De la prise de cette place dépendait non seulement leur jonction avec l'armée de Silésie, mais surtout le salut de cette dernière.

Ce fut alors qu'on vit avec douleur, mais trop tard, combien

1. Comme je l'ai fait remarquer à propos du rapport de Löwenstern sur la capitulation de Soissons, que j'avais déjà publié en 1894 dans ma *Campagne de* 1814 (t. III, 29-62) et que j'avais emprunté à l'ouvrage de Bernhardi (*Annexe* 19), *Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Kaiserlichen russischen Generals von der Infanterie Grafen von Toll*, il résulte d'une lettre écrite par Winzingerode, le 3 mars, à trois heures du matin, que ce général n'avait reçu *directement* aucune nouvelle de Blücher. Il avait seulement appris indirectement que l'armée de Silésie se retirait par Oulchy, et personne ne lui avait donné d'ordres se référant à Soissons. Le major von Brünneck était le dernier officier prussien avec lequel il avait communiqué, et cet officier lui avait été envoyé par Blücher, le 28 février. Mais, en revanche, Winzingerode, sa lettre à Blücher du 3 mars, à trois heures du matin, en fait foi, avait eu connaissance de la retraite de l'armée de Silésie et, comme Bülow, il avait remarqué que la canonnade s'était rapprochée d'eux pendant la journée du 2 mars.

l'abandon de Soissons avait été précipité et regrettable.

Le général Winzingerode avait fait préparer à Reims et dans les environs des échelles qu'on transporta à la suite de son corps d'armée pour escalader Soissons, dans le cas où cette ville refuserait de capituler.

La place se trouvait à peu près dans le même état qu'à l'époque où elle tomba au pouvoir de Tchernitcheff. La garnison était même moins forte ; mais elle se composait de soldats endurcis et aguerris, la légion de la Vistule ; l'artillerie, plus nombreuse, était mieux servie. Le général Moreau avait été nommé commandant supérieur.

**Löwenstern envoyé en parlementaire fait capituler Soissons.** — Nous couchâmes la nuit à Fismes et arrivâmes, vers les quatre heures du soir, devant Soissons.

Le général Winzingerode s'établit sur la route de Reims à côté d'un cimetière. L'investissement fut de suite formé par le comte Woronzoff.

Mais, avant de commencer à agir, le général Winzingerode trouva bon de m'envoyer en parlementaire pour sommer, selon l'usage, le commandant de se rendre.

Le général de Bülow, de l'autre côté de l'Aisne, fit les mêmes démonstrations. Son parlementaire ne fut pas reçu, et moi je ne fus pas plus heureux.

J'eus néanmoins l'avantage d'arriver jusqu'à l'extrémité des faubourgs de Reims et de causer un moment avec le colonel Kosinsky, commandant la légion de la Vistule, qui formait la garnison de Soissons. Le colonel me déclara positivement que non seulement le commandant ne se déciderait jamais à capituler, mais qu'il ne consentirait même pas à entrer en pourparlers avec qui que ce fût, et il m'enjoignit par suite de quitter les avant-postes au plus vite : car sans cela il ferait tirer sur moi.

J'eus, malgré cette menace, le temps de lui faire observer qu'ils avaient deux corps d'armée devant eux, formant un total de 60.000 hommes, et je lui fis entendre l'extravagance de leur opiniâtreté à vouloir se défendre contre des forces aussi supérieures. Je mis de l'intention à lui dire tout cela très haut pour que la garde l'entendît, comptant bien que ces paroles se répandraient plus tard dans la garnison, et qu'elles ne pouvaient manquer de faire leur effet sur son moral et la décourager.

Le colonel, se doutant de ma ruse, fit mettre : *Armes en joue*, et je n'eus que le temps de le saluer en disant : « A demain. »

« *Au plaisir de vous voir*, me répondit-il », et je repartis rejoindre au grand galop le général Winzingerode, qui déjà attendait avec grande impatience.

Lorsqu'il fut instruit du refus formel du commandant, il donna les ordres pour l'attaque des faubourgs.

Le comte Woronzoff, qui avait déjà tout préparé, fit jouer ses batteries et attaqua avec ses chasseurs les faubourgs qui furent pris et repris. Le feu des remparts, bien nourri et bien dirigé, dura jusqu'à la nuit tombante. Nous nous établîmes tant bien que mal dans ce faubourg, que nous abandonnâmes cependant à la nuit.

Pendant que j'étais à causer avec le général Winzingerode, une balle vint me frapper, troua mon manteau et mon uniforme et resta entre ma chemise et ma peau, sans me faire le moindre mal, et une chose assez remarquable et que je sus le lendemain, c'est qu'à peu près à la même heure, le colonel Kosinsky, avec lequel j'avais causé quelques minutes avant, comme je viens de le raconter plus haut, avait été touché de la même manière.

La nuit était très sombre; le général Winzingerode ordonna d'abandonner les faubourgs et établit sa chaîne

d'avant-postes à leur proximité et son quartier général dans un village, pas loin de la grande route de Reims.

J'étais harassé de fatigue, et je me couchai dès que j'eus réussi à trouver quelques bottes de paille. Mais mon repos ne fut pas de longue durée : car, à une heure de la nuit, un aide de camp du général Winzingerode vint me chercher.

J'y fus de suite et j'y trouvai tous les généraux de marque; Winzingerode, Woronzoff, Benkendorff, Orurk, et Renny tenaient un conseil de guerre.

On venait de recevoir du maréchal Blücher la nouvelle qu'il était vivement pressé par l'ennemi, qu'il fallait s'emparer de Soissons coûte que coûte, parce qu'il n'avait d'autre salut à espérer que le pont de Soissons pour passer l'Aisne et opérer sa jonction avec Bülow; que, par conséquent, il fallait prendre la ville d'assaut, s'il n'y avait pas d'autre moyen de s'en emparer.

Le conseil décida par conséquent qu'il fallait, avant d'en venir à cette extrémité, envoyer encore un parlementaire, et, en cas de refus, attaquer la place sans perdre de temps.

Le choix du parlementaire étant tombé sur moi sur la proposition du comte Woronzoff, je fus chargé de cette commission aussi difficile que désagréable.

Le général Winzingerode, après m'avoir comblé d'éloges et dit les choses les plus flatteuses, comme cela se pratique en pareille circonstance, me mit au fait de tout le périlleux de la situation de Blücher, me donna pleins pouvoirs de conclure une capitulation comme je l'entendrais et surtout de terminer cette négociation aussi vite que possible et *avant le lever du soleil.*

Sur la remarque que je lui fis qu'on pourrait bien ne pas me recevoir la nuit, ce qui était d'autant plus probable que j'avais été refusé au grand jour, le général Winzingerode et le comte Woronzoff surtout me firent tant de compliments

sur mes talents et mon intelligence et terminèrent en me disant que le *salut de l'armée de Blücher* et la vie de plusieurs milliers de soldats que coûterait l'assaut étaient entre mes mains et que je devais tout tenter pour être reçu par le commandant et le séduire par tous les moyens possibles pour faire capituler la place.

J'eus beau leur répéter que, n'ayant pas été reçu le jour, il n'y avait aucune probabilité de pouvoir entrer la nuit, on me cajòla, on m'exhorta si fort que je partis sans avoir cependant le moindre espoir que ma confiance dans ma bonne étoile.

La nuit était sombre et pluvieuse. Je me fis accompagner de mon brave *Ouriadnik*[1], Jélatinzoff et d'un trompette que je pris chez le comte Orurk.

Après avoir essuyé maint et maint coup de fusil des postes avancés de l'ennemi, qui, après le *Qui Vive* d'usage, ne firent aucune attention à mon trompette que je fis constamment sonner, et qui tiraient toujours cependant, je tombai heureusement sur une garde avancée, commandée par un officier.

Cet officier, ayant reconnu en moi un parlementaire, me reçut avec cordialité et politesse et me fit des excuses pour ses soldats qui avaient tiré sur moi et donna pour excuse la grande obscurité, qui en effet était telle qu'on ne voyait pas la main devant soi.

Lorsque je lui eus manifesté le désir d'être introduit auprès du général Moreau et que je lui eus montré la lettre dont j'étais le porteur, il me témoigna ses regrets de ne pouvoir accéder à mes désirs, refusa de recevoir la lettre, ayant les ordres les plus sévères de ne pas recevoir de parlementaire.

Ce jeune officier était de la figure la plus douce et la plus belle, d'une taille très élevée, et joignait à cela des manières

1. Sous-officier Cosaque.

très agréables. Il était Polonais et le fils d'un apothicaire de Varsovie.

Je suis fâché d'avoir oublié son nom ; car je me plais à rendre justice à sa loyauté et à son urbanité.

Sur son refus formel, je n'avais autre chose à faire que de rebrousser chemin.

Cependant, n'en ayant aucune envie et espérant dans de telles circonstances toujours quelque chose du hasard, qui souvent m'avait mieux servi que les projets les mieux combinés, l'idée vague me vint de lui dire au hasard, dans l'intention de gagner du temps, et calculant sur son extrême urbanité :

« — Eh bien Monsieur, puisque vos ordres sont si précis, « je dois m'y conformer ; mais, en loyal camarade, vous ne « pouvez pas me refuser de me donner une goutte d'eau-de- « vie et une petite place à côté de votre feu. Il fait bien « froid et j'ai besoin de me réchauffer un peu. »

Et l'ayant dit, je tirai un double napoléon d'or de ma poche, en le priant de m'envoyer en ville à la première auberge et de faire chercher des liqueurs et du vin, et j'ajoutai encore une pièce de 5 francs pour le voltigeur qui aurait la peine d'y aller.

L'officier, séduit par la bonhomie avec laquelle je disais tout cela et d'un caractère doux et obligeant, dépêcha un voltigeur pour chercher ces provisions.

Je calculai en attendant que le soldat, en entrant dans la ville, jaserait, qu'on le questionnerait et qu'on le conduirait probablement au poste de la place, que celle-ci en ferait son rapport au commandant, et que celui-ci, en apprenant mon apparition aux avant-postes, tiendrait peut-être à savoir indirectement de quoi il s'agissait, et que peut-être alors le hasard me protégerait assez pour me faire réussir.

Cette ruse me réussit mieux que je n'aurais osé l'espé-

rer. Mon voltigeur revint, après une bonne heure d'absence, avec ses bouteilles desquelles nous bûmes une partie, et je distribuai le reste à la troupe.

On pourra bien s'imaginer que je ne me dépêchai pas de boire ma portion. Je bourrai lentement ma pipe ; je fumai sans me dépêcher ; je me chauffai ; j'offris à boire à l'officier, aux soldats, pour les tenir en bonne humeur. Nous causâmes beaucoup sur des choses indifférentes, sur Varsovie, ses parents, etc. ; mais rien ne venait changer ma position.

Désespéré, j'allais quitter la partie, lorsque je vis arriver un officier, qui fit semblant de faire une ronde, mais que je reconnus à son uniforme pour être un aide de camp.

« C'est bien, me dis-je. Voilà que la comédie commence. »

Cet officier but un verre de liqueur avec nous, et dans la conversation que j'eus avec lui et le jeune Polonais, je lui fis entrevoir le désespéré de leur situation, et il est possible que je fis naître en eux la conviction d'une défense inutile, car l'aide de camp, me voyant faire semblant de partir, se leva spontanément en me priant de différer encore mon départ, me disant qu'il se dépêcherait de retourner en ville pour faire part au commandant de ma mission.

Mon cœur tressaillit de joie à cette apostrophe. Je ne me fis pas prier deux fois. Je restai et l'aide de camp partit chargé de ma lettre.

Il revint bientôt et m'annonça que le général Moreau consentait à me recevoir et qu'il l'avait chargé de m'introduire dans la ville, sauf à me soumettre aux usages de la guerre d'avoir les yeux bandés.

Je me soumis volontiers à tout ce qu'il désirait, et nous entrâmes dans la place, accompagnés de quelques gendarmes qui dirigeaient mon cheval. Car je ne voyais goutte, et le bandeau avait été bien appliqué.

Lorsqu'on baissa le pont-levis pour me faire entrer dans la place, je ne doutai presque plus de la réussite de ma commission.

Je fus bientôt introduit dans le cabinet du général Moreau, et déjà j'y trouvai tout le conseil de défense réuni. Le général Moreau était un homme de quarante à cinquante ans, possédant des manières très polies et beaucoup d'urbanité.

Après avoir lu plusieurs fois la lettre du général Winzingerode et mes pleins pouvoirs, il commença d'abord à me parler de l'impossibilité de capituler, ayant l'honneur de commander une garnison forte et bien aguerrie, et une place dont les remparts étaient bien garnis.

« Je n'en disconviens pas, lui répondis-je et, si nous n'avions que le quintuple de votre garnison pour vous attaquer, je trouve, général, que vous auriez raison de ne pas vouloir entendre parler d'une capitulation, et votre belle défense d'hier prouve que vous êtes aussi habile qu'intrépide (avec les Français les compliments font toujours leur effet). Mais, comme la place est cernée et sera attaquée par deux corps d'armée, il y aurait non de la témérité, car elle va bien aux militaires, mais de l'extravagance et même de la barbarie, à sacrifier une belle et brave garnison et le salut d'habitants paisibles et inoffensifs à une perte certaine. — La place sera prise d'assaut, n'en doutez pas, mon général. Tout est préparé pour cela, et du moment que je sortirai de votre cabinet, vous aurez tous cessé d'exister, ce dont j'aurai moi, en mon particulier, d'autant plus de regrets que les circonstances m'ont fourni l'occasion de faire la connaissance personnelle de tant de braves gens. »

Voyant de l'hésitation dans les yeux de ces messieurs, je continuai :

« Général, réfléchissez bien qu'un assaut n'est pas à comparer à une bataille rangée. On fait des prisonniers dans

une bataille, on n'en fait point lorsqu'on escalade une ville. Tout doit alors passer au fil de l'épée, et comme il faut un stimulant aux soldats, le pillage leur est promis et permis. C'est une suite cruelle, mais indispensable d'un fait d'armes de ce genre. Je sais, général, que vous et tous ces messieurs vous avez bravé plus d'une fois la mort, que vous ne la craignez pas ; mais je sais aussi que sacrifier sa vie sans fruit ni résultat et que le salut d'une ville avec ses nombreux habitants sont aussi des raisons qu'un brave militaire doit savoir apprécier et prendre en considération. »

Après ce petit discours, je remarquai que ces messieurs commençaient à se regarder réciproquement. Il y avait de l'irrésolution sur toutes les figures, excepté sur celle du colonel Kosinsky. Il était évidemment d'avis qu'on devait se défendre à outrance, et j'avoue qu'intérieurement je ne pouvais me défendre d'estimer cet homme. Heureusement pour moi, on vint dans ce moment l'appeler pour assister à la relève des postes ; car, seul, il aurait été capable de me gâter toute mon affaire.

Comme je voulais profiter de son absence, je tirai ma montre, et je donnai à ces messieurs dix minutes de réflexion.

Je sortis du cabinet, leur laissant ce laps de temps pour discuter la matière.

Les dix minutes écoulées, je rentrai, et, alors, le général Moreau, m'ayant pris un moment à part, me confia « qu'il était tout disposé à capituler, appréciant parfaitement les raisons que j'avais alléguées et qui étaient prépondérantes, mais que je ne pouvais pas ignorer quel était le caractère de Napoléon, et que, si je ne lui accordais pas une capitulation honorable, il préférerait plutôt s'ensevelir sous les murs de la ville ».

Une fois que je fus assez heureux d'avoir cet aveu, je

marchai bien vite en besogne, et, dans un quart d'heure, les articles furent dressés.

J'accordai à la garnison libre sortie avec armes et bagages en lui indiquant le chemin de Villers-Cotterets pour retraite et en lui laissant deux pièces de canon. Le général Moreau insista pour en avoir six, ce qui n'est pas usité.

Je fis semblant de faire des difficultés pour ne pas trop faire voir mon empressement de lui accorder tout ce qu'il aurait pu désirer. Mais, à la fin, je cédai à ses instances et j'accordai au général Moreau, comme marque de ma considération particulière, les 6 pièces de canon, lui faisant bien sentir que je prenais cette marque d'estime et de complaisance envers lui entièrement sous ma responsabilité, n'étant nullement autorisé à le faire.

Pendant qu'on dressait un double de la capitulation, on vint annoncer au général Moreau qu'un parlementaire prussien s'était présenté à la porte de Laon. J'invitai le général Moreau à lui permettre l'entrée pour l'instruire de la capitulation et donner de suite connaissance au général de Bülow de ce que je venais de conclure. J'avais de plus pour but principal d'empêcher le général de Bülow de commencer de son côté les hostilités.

C'était le major Martens, aide de camp du général de Bülow, que je reconnus avec plaisir dans le parlementaire prussien. Je ne m'imaginai pas alors que j'aurais plus tard à regretter de l'avoir fait participer à cet acte. Car il eut la présomption et le peu de délicatesse de s'en approprier tout le mérite, et son nom fut prôné chez les Prussiens et dans tous les journaux et écrits militaires de ce temps-là. Et comme, dans notre armée, on écrit très peu, on ne fit aucune mention de la part réelle que j'en avais eue. Mais continuons.

Je communiquai de suite à M. Martens tout ce que

j'avais conclu et je l'engageai à en donner de suite connaissance au général de Bülow, et pour ne point rencontrer d'obstacles dans l'exécution de la capitulation en ce qui regardait les Prussiens, j'engageai le major Martens à la signer de concert avec moi.

C'était une courtoisie mal placée de ma part, et c'est sur cette signature que le major Martens basa le mérite qu'il se donna aux yeux du général de Bülow et de son armée.

Le colonel Pankratïeff, aide de camp de l'Empereur, accompagnait la major Martens. Je le chargeai de veiller à l'exécution de la capitulation, et je partis avec l'aide de camp du général Moreau pour rejoindre le général Winzingerode, lui faire mon rapport et faire ratifier la capitulation.

Arrivé au quartier-général, tout le monde était à attendre mon retour avec impatience et anxiété, et lorsque j'annonçai au général Winzingerode, en le félicitant, que la place lui serait remise dans une heure, il me sauta au col et m'embrassa de même que le comte Woronzoff, et ainsi de suite toutes les personnes qui entouraient le général en chef. Ils me dirent alors les choses les plus flatteuses.

Lorsque je dis au général Winzingerode que j'avais outrepassé mes pouvoirs et que j'avais accordé 6 pièces de canon au général Moreau, le comte Woronzoff ne lui donna pas le temps de dire son opinion et s'écria :

« Mais vous n'aviez qu'à lui en donner 6 des nôtres encore pour le décider à nous livrer la place, ce n'est que du bronze, tandis que, par votre persévérance et votre présence d'esprit vous avez sauvé la vie à plusieurs milliers de braves gens.

« Le comte Woronzoff prit de suite une brigade de chasseurs et se mit en marche pour occuper la porte de Reims et son bastion, ce que j'avais stipulé dans un des articles, de même que le général de Bülow devait occuper la porte de Laon et le pont de l'Aisne. »

En attendant, le colonel Pankratieff pressa le général Moreau de faire ses préparatifs pour sortir de la ville et réussit à merveille.

J'accompagnai le comte Woronzoff jusqu'à la porte de Reims, qu'il occupa de suite ; et, au moment même de cette opération, les coups de canon qui annonçaient le combat de l'arrière-garde de Blücher se firent entendre. Le général Moreau les entendit, pâlit et me serrant le bras, me dit :

« Je suis perdu. Vous m'avez trompé. L'armée de Blücher est en pleine retraite. Je l'entends, Napoléon l'aurait noyée dans l'Aisne, si je n'avais pas capitulé. Il me fera fusiller, je le sens. Il n'y a plus de salut pour moi. Napoléon ne me pardonnera jamais d'avoir livré la place dans un moment si urgent. »

J'eus de la peine de voir le général dans cet état, quoique je sois bien loin de vouloir le justifier. Il aurait pu avoir une belle page dans l'histoire et ne fut pas assez frappé de l'importance de Soissons et des ressources qu'elle offrait pour arrêter et anéantir l'armée de Blücher. Il ne songea qu'à sauver la garnison et crut faire une chose aussi honorable qu'utile en rendant la place pour se réserver la faculté de rejoindre l'armée avec ses troupes.

A peine la garnison fut-elle hors des faubourgs jusqu'où je devais l'accompagner, que les têtes de colonnes de l'armée de Silésie y arrivèrent dans un assez grand désordre.

*Qu'eût fait le maréchal Blücher s'il eût trouvé la place fermée et défendue par un commandant déterminé à tout srcrifier ?*

Tous les historiens militaires ont su apprécier cette reddition de Soissons. Pour moi, elle n'eut aucun résultat. J'étais le souffre-douleur ; on pouvait hacher du bois sur mon dos, cela ne faisait du mal qu'à moi.

Le maréchal Blücher cependant en sentit si bien la con-

séquence qu'à peine arrivé à Soissons il me fit mander auprès de lui et me témoigna sa satisfaction avec des marques bien prononcées de sa bienveillance en me promettant d'écrire au roi pour lui demander pour moi la croix de l'Aigle Noir.

Le général Winzingerode de son côté, écrivit à S. M. l'Empereur et fit mention de moi d'une manière très honorable en me recommandant tout particulièrement à la bienveillance de Sa Majesté.

Le comte Woronzoff surtout fut enchanté de la réussite de ma mission; car c'était lui qui m'avait proposé au conseil de guerre, en disant que, si quelqu'un était capable de réussir dans cette affaire, ce serait moi. Heureusement, il ne s'était pas trompé, et, comme c'était aussi lui qui commandait toute notre infanterie, c'était lui qui aurait eu toute la besogne en cas de non-réussite de ma part, et c'était lui qui aurait dû donner l'assaut et, dans des expéditions de ce genre, on ne peut jamais répondre des résultats, comme le prouva trop malheureusement l'assaut donné à Rontschouk pendant la guerre de Turquie.

**Napoléon et la capitulation de Soissons.** — Napoléon s'apprêtait à tourner Blücher, et Marmont et Mortier avaient ordre de le pousser de front lorsqu'il apprit la reddition de Soisson. Il devint furieux, et son indignation et sa colère furent partagées par toute l'armée française. Elle accusa le général Moreau de lui avoir ravi le fruit de huit jours de fatigue, de l'avoir privée du résultat des combats qui allaient faire succomber l'armée de Silésie sous ses coups.

Napoléon traduisit de suite le coupable devant un conseil de guerre. Il allait être fusillé; mais notre entrée à Paris lui ouvrit les portes de sa prison et lui rendit la liberté. Je l'ai revu depuis à Paris, où il me remercia non pas pour la capi-

tulation de Soissons (il en eut et aura toujours des regrets), mais pour l'avoir dirigé sur Villers-Cotterets et Paris ; c'est ce qui le sauva.

**Dispositions prises par Blücher.** — Le maréchal Blücher, sauvé du péril par sa jonction fortuite avec les généraux Bülow et Winzingerode, fit prendre la droite aux Prussiens, réserva la gauche aux Russes et détermina l'emplacement que l'armée devait occuper entre la Lette et l'Aisne.

Des militaires expérimentés ont généralement conclu que, si la reddition de Soissons n'avait pas eu lieu et n'avait pas tiré Blücher de ce mauvais pas, il se serait trouvé dans la même situation où il se vit près de Lübeck, en 1806.

Les Prussiens n'en conviendront jamais ; mais les événements ont l'Europe pour juge.

Ayant couru toute la nuit et ayant travaillé de corps et d'esprit, je me sentis si fatigué que le général Winzingerode m'accorda quelques heures de repos. Je pris un bon logement en ville, et le colonel Pankratieff se chargea de toute la besogne de l'évacuation.

Le général baron de Pahlen ayant traversé la ville avec sa cavalerie, vint se loger chez moi, pour se restaurer un peu. Bientôt mon frère Georges et son général, le général Korff, arrivèrent aussi, et puis le comte Paul Pahlen et le général Borosdine et plusieurs autres. Tous me demandèrent à dîner et des matelas pour se reposer un peu. Ils étaient exténués de fatigue, ayant eu depuis plusieurs jours les maréchaux français sur leurs épaules.

Le général Sacken ayant occupé la ville militairement, je fus chez lui, et il me fit de grands compliments sur la reddition de Soissons.

L'armée, en attendant, continuait de défiler par la ville sans interruption ; je résolus de rester la nuit dans Soissons,

quoique le corps Winzingerode eût déjà passé. J'étais si fatigué que je n'en pouvais plus.

**Fismes. — Braisnes.** — Le lendemain, je partis avec le général baron Pahlen et nous longeâmes l'Aisne pour arriver auprès du général Tchernitcheff, qui pouvait nous donner des nouvelles de l'endroit où se trouvait le général Winzingerode. Nous arrivâmes auprès de lui au moment d'une belle charge que fit le colonel comte Benkendorff sur un détachement des chasseurs à cheval de la Garde. C'était un des escadrons de service de Napoléon, qui avait été détaché pour faire une reconnaissance de Fismes à Braisnes. Napoléon le suivait de bien près. On ne le sut que trop tard.

**Je rejoins Winzingerode à Bray.** — Ayant appris que le général Winzingerode se trouvait à Bray, nous nous dépêchâmes de l'y rejoindre, et nous arrivâmes à la nuit tombante. Nous y trouvâmes encore le quartier-général, qui se préparait à faire une marche de nuit. Bien m'avait pris de me reposer et de me restaurer à Soissons ; car les fatigues allaient recommencer de plus belle.

Le général baron Pahlen courut à toute bride rejoindre sa brigade qui, pendant son absence, avait eu un engagement très vif avec l'ennemi au-delà de Berry-au-Bac et dans lequel le prince Gagarine fut fait prisonnier.

**Résolutions prises par Napoléon.** — En attendant, tout avait changé de face pour les Français depuis la prise de Soissons.

Au lieu de marcher à une victoire assurée contre une armée arrêtée par une rivière, ils avaient eux-mêmes à la franchir devant des forces très considérables et trois fois plus nombreuses que les leurs.

Napoléon, dont le plan était déjoué par un événement

aussi inattendu, demeura un jour entier dans l'incertitude et laissa percer son embarras par la nature des opérations divergentes et hardies qu'il entreprit.

Soissons était occupé par le général Rudzewitch, et Napoléon ordonna aux maréchaux Mortier et Marmont de s'en emparer de vive force. Il détacha le général Corbineau, son aide de camp, sur Reims; il ordonna au général Grouchy de s'emparer de Braisnes. En même temps, plusieurs divisions avaient filé le long de la rive gauche de l'Aisne et étaient venues s'établir sur les hauteurs de Berry-au-Bac et de Corbeny.

**Mouvement de Blücher sur Craonne. — Bataille de Craonne.** — Le maréchal Blücher, présumant d'après ce mouvement que l'intention de Napoléon était de manœuvrer sur son flanc gauche, dirigea ses bagages vers Laon et donna l'ordre de s'établir sur le plateau de Craonne.

Le général Winzingerode avait exécuté son mouvement la nuit et se trouva, le lendemain de grand matin, établi sur le plateau.

Nous vîmes alors défiler toute l'armée française devant nous sur la chaussée de Reims. Napoléon nous avait prévenus à Corbeny. Woronzoff voulut l'en chasser, mais ne le put.

C'était à sept heures du matin que Napoléon reconnut notre position, qui s'étendait entre les deux ravins de Foulon et d'Ailles, ayant sur son front la ferme de Heurtebise et le village de Saint-Martin.

L'infanterie du corps de Winzingerode était placée sur trois lignes en colonnes serrées par bataillon ; celle de Sacken entre Bray et l'Ange-Gardien. Langeron, Kleist et York manœuvraient entre la Lette et le chemin de Bruyères pour revenir se rabattre sur le chemin de Reims, en soutien de la cavalerie de Winzingerode, qui eut ordre de filer avec

10.000 chevaux et 60 pièces d'artillerie à cheval par Chevregny afin de prévenir les Français dans cette direction, de donner au corps de Bülow le temps d'arriver à Laon, enfin de tourner la droite de Napoléon dans le cas où il se déciderait, le lendemain, à attaquer la position de Craonne et de la prendre à dos.

Le comte Woronzoff, qui commandait toute l'infanterie du corps de Winzingerode, avait placé 36 pièces de canon sur son front et une batterie de 12 sur chacun des ravins de Vauclerc et d'Oulches. Il occupait les fermes d'Heurtebise et des Roches comme postes d'avertissement.

L'attaque de Napoléon commença le soir et fut exécutée par quelques bataillons de la Vieille Garde. Le comte Woronzoff les reçut dignement. L'affaire fut chaude. Les 13e et 14e régiments de chasseurs et les bataillons de grenadiers se battirent fort bien, et la fusillade dura jusque bien avant dans la nuit.

Le comte Woronzoff était partout et, quoique souffrant extrêmement du pied par suite d'une chute de cheval qu'il avait faite, il se doublait pour ainsi dire, pour être toujours là où sa présence était nécessaire, encourageant les troupes et donnant des ordres avec le plus grand sang-froid et un calme admirable. C'était la première fois qu'il commandait en chef contre Napoléon. Cette idée, loin de l'intimider, le ravissait, et toute la gloire des deux journées de Craonne et de la résistance héroïque qu'il fit lui revient sans partage. Aussi eut-il le cordon de Saint-Georges de deuxième classe pour cette belle affaire.

**Marche de nuit de Winzingerode.** — A la nuit tombante, je le quittai pour aller rejoindre le général Winzingerode, qui marcha toute la nuit avec sa nombreuse cavalerie, et je l'atteignis à Chevregny.

Les chemins étaient affreux et, pendant que le général Winzingerode accordait à sa cavalerie quelques heures de repos, il ordonna au général Tchernitcheff de pousser en avant jusqu'à la chaussée de Laon à Reims.

Les difficultés que rencontra le général Winzingerode en chemin, les défilés qu'il avait à passer et dans lesquels il fallait faire descendre les pièces avec des cordes, arrêtèrent extrêmement sa marche qui, du reste, malgré les difficultés du terrain, aurait pu s'accomplir, si le général Winzingerode avait déployé plus d'énergie et de résolution. Ayant été témoin oculaire, j'ai pu voir un tâtonnement et des hésitations inconcevables, qui auraient mérité une enquête sévère et un jugement militaire. C'était le cas ou jamais.

Le maréchal Blücher fut instruit de ce retard et, voyant que le mouvement prescrit au général Winzingerode était manqué, il ordonna à celui-ci de s'arrêter, et craignant de compromettre les corps de Sacken et de Woronzoff, en les laissant seuls aux prises avec l'ennemi, il leur enjoignit de se replier au plus vite.

Au reçu de cet ordre, le baron de Sacken prit la route de Laon avec son infanterie et mit sa cavalerie à la disposition du comte Woronzoff. Il n'obtempéra toutefois qu'à regret aux ordres du maréchal Blücher et en différa même l'exécution, convaincu qu'il courait moins de risques en restant qu'en battant en retraite.

De son côté, le comte Woronzoff, après avoir fait des prodiges de valeur, commença aussi sa retraite et, ne craignant que pour sa droite, il arrêta son mouvement à hauteur de Cerny, afin de donner à la cavalerie du général Sacken le temps d'appuyer celle du général Benkendorff, qui allait se trouver seule aux prises avec toute la cavalerie française.

Cette précaution n'était pas inutile : car, quelques instants après, les hussards de Pavlograd, chargés successive-

ment par les divisions Excelmans, Laferrière et une brigade polonaise, auraient été fort malmenés, s'ils n'avaient été recueillis par les hussards et les dragons de Wassiltchikoff, dont les charges vigoureuses et habiles arrêtèrent à leur tour l'impétuosité de l'ennemi. C'est dans ces charges que le général-lieutenant Lanskoï et le général Ouchakoff furent mortellement blessés, de même que l'aide de camp de Benkendorff, le capitaine des hussards de la garde, Lantingshausen. Tous les trois moururent de leurs blessures.

Le comte Woronzoff avait continué sa retraite en bon ordre, sous la protection de sa formidable artillerie. La nuit surprit l'armée française entre Filain et Ostel, où elle bivouaqua. Le comte Woronzoff, après avoir fait une halte de quatre heures à Chavignon, se retira sur Laon.

**Blücher et Winzingerode.** — La cavalerie du général Winzingerode n'arriva à Festieux que dans la nuit. Le projet du maréchal de la faire opérer sur les derrières et le flanc droit de l'ennemi avait complètement échoué.

Blücher en fit des reproches amers au général Winzingerode, que celui-ci refuta par des arguments qui, selon moi, n'étaient pas de nature à le justifier entièrement.

J'étais présent à ce colloque. Blücher haussa les épaules et se rendit à Laon.

Je me rappelle que, pendant la marche de Winzingerode, je fus désolé de la lenteur avec laquelle il l'exécuta. Les chemins étaient mauvais, il est vrai, les défilés difficiles. Mais si on avait toujours marché, au lieu de s'arrêter plusieurs heures à Chevregny et si on avait fait manger les chevaux pendant que l'artillerie passait le défilé, il n'y a pas de doute que le général Winzingerode eût pu arriver à temps pour exécuter une des plus belles combinaisons de la campagne.

La terreur se serait répandue sur les derrières de Napoléon. On l'aurait écrasé et on aurait évité au comte Woronzoff et au général Sacken le mouvement rétrograde imposé par les retards et la lenteur du général Winzingerode.

La contenance que le général Winzingerode tint vis-à-vis du maréchal Blücher, lorsque celui-ci arriva lui-même à Festieux pour presser sa marche et que le premier lui représenta comme inexécutable, nous porta tous à croire que des raisons majeures de politique l'avaient empêché de coopérer vigoureusement pour anéantir Napoléon et que des considérations, dont lui seul avait le secret, avaient plus de part au manque d'ensemble et à ces résultats défavorables que les difficultés du passage par les défilés de Chevregny et de Festieux. Nous qui étions témoin de ses hésitations, comme je l'ai dit, et de ses lenteurs, et qui le vîmes malgré cela si calme, nous ne pûmes nous imaginer que c'était de l'incapacité, et nous dûmes croire que des raisons majeures l'avaient poussé à agir de la sorte[1].

Quoique le champ de bataille restât aux Français, on ne saurait nier que le corps de Woronzoff n'eût acquis beau-

1. Il m'a semblé curieux de rapprocher des lignes que Löwenstern consacre à la critique de la conduite de Winzingerode, les phrases suivantes que j'extrais d'une lettre particulière que le comte Woronzoff adressait à Löwenstern, de Tiflis, où il était lieutenant de l'empereur, le 19 février 1852.

« Pour en venir à présent à l'extrait intéressant que vous voulez bien m'envoyer de vos *Mémoires* sur les circonstances de la journée de Craonne, tout ce que je puis en dire, c'est que vous êtes trop partial pour moi dans les détails que vous donnez sur ces moments si intéressants. Mais j'ai lu avec le plus vif intérêt des détails portant le cachet de la vérité la plus exacte sur ce qui s'est passé chez Blücher, et entre lui et cet incompréhensible Winzingerode, pour lequel la partialité de l'empereur Alexandre a été deux fois fatale, la première à Lützen, la seconde le jour de Craonne. Vous avez parfaitement raison de dire que, même après le grand coup manqué par Winzingerode, Blücher aurait pu réparer la faute et peut-être écraser Napoléon. Du reste, comme vous l'ajoutez très justement, tout cela a peut-être été pour le mieux. Car rien ne pouvait être plus heureux et plus magnifique que la chose comme elle s'est passée, grâce à la marche sur Paris... »

coup de gloire dans cette journée. Aussi S. M. l'Empereur décerna-t-il la croix de Saint-Georges de deuxième classe au brave et habile comte Woronzoff[1].

Nous eûmes à regretter, outre les braves généraux Lanskoï et Ouchakoff, les généraux prince Chovansky, Laptieff, Gleboff, Masloff et Swarikine, qui tous furent blessés.

Le lieutenant général comte de Strogonoff, quoique plus ancien que le comte Woronzoff, lui avait cédé de bon gré le commandement. Il avait eu le malheur de perdre au commencement de la bataille son fils unique, qui fut tué d'un boulet de canon[2]. Ce coup terrible l'accabla tellement qu'il n'eut plus la force de s'occuper d'autre chose que de sa douleur et, quoique n'ayant pas quitté le combat, il n'y fut que simple spectateur. Toute l'armée partagea sa douleur et ne put s'empêcher de déplorer le sort de ce malheureux jeune homme, qui, seul rejeton de cette famille illustre, unique héritier d'une fortune immense, venait de terminer une carrière dans laquelle il avait déjà acquis quelque gloire.

Presque tous les aides de camp et officiers d'ordonnance du comte Woronzoff avaient été tués ou blessés. Je perdis dans ce nombre plusieurs anciens et bons camarades.

**Blücher concentre son armée à Laon.** — Le maréchal Blücher, qui ne pouvait se dissimuler l'insuccès total de son plan d'attaque, fit hâter les dispositions nécessaires pour réunir son armée et recevoir une seconde bataille sous les murs de Laon.

1. Voir *Annexe III* (*Lettre inédite de Woronzoff*).

2. Pendant que les troupes russes en retraite se reformaient à Cerny, les régiments de Woronzoff rendirent, sous le feu même des batteries françaises, les derniers honneurs au fils du général Strogonoff, jeune officier de vingt-deux ans, qui venait d'être tué aux côtés du général Wassiltchikoff et qu'on enterra à Cerny (Rapport de Woronzoff). Cf. Commandant Weil, *la Campagne de* 1814, t. III, 183.

Je fus envoyé dans la nuit par le général Winzingerode pour éclairer la route de Laon. Je trouvai le colonel Blücher aux prises avec l'ennemi. Le général Narischkine accourut à son secours et, après quelques prisonniers de la Vieille Garde qu'on fit, tout devint tranquille. Nous nous établîmes dans un hameau, et je partageai mon lit de paille avec Léon Narischkhine et Blücher. J'eus bien du plaisir de retrouver ce dernier, que je n'avais pas revu depuis l'ouverture de la campagne de 1813, où il s'était trouvé sous mes ordres.

En revenant le lendemain auprès du général Winzingerode, je trouvai déjà tout son corps d'armée en position devant Laon, un peu en arrière de la chaussée de Crépy. Il avait pris son quartier-général dans un village dans lequel se trouvait un hôpital civil et un établissement d'aliénés. Nous nous logeâmes dans cet établissement et, quoique entourés de fous, nous n'y fîmes pas grande attention, tant il est vrai que la guerre rend l'homme insensible aux maux d'autrui.

**Bataille de Laon.** — Les dispositions étant données par le maréchal Blücher, les préparatifs pour accepter la bataille se firent avec promptitude et précision.

L'entourage du général Winzingerode profita d'un moment de repos, que la troupe ne partagea point, pour se rafraîchir et se restaurer. De bonnes provisions, utilisées par l'excellent cuisinier de Winzingerode, du très bon vin, un feu énorme nous firent passer notre soirée et une partie de la nuit comme au sein de la paix.

Je gagnai le soir avant la bataille 10.000 roubles pour moi et de moitié, avec le prince Wolkonsky, 400 louis d'or avec 20 louis d'or qu'il m'avait confiés et que je fis valoir pour nous deux. Ce gain remit mon portefeuille derechef en bon état. Il en avait besoin : il avait été presque totalement épuisé par l'achat de mes chevaux.

Le lendemain, à quatre heures du matin, nous étions tous sur pied, accompagnant le général Winzingerode, qui donna la dernière main aux dispositions prises la veille.

Soissons avait été encore abandonné, cette fois-ci par le général Rudzewitch, qui vint se joindre à nous. Le corps français qui l'observait y entra sans obstacle.

Le 9 mars, à sept heures du matin, le maréchal Ney déboucha avec son infanterie de Chivy et fut suivi de bien près par le reste de l'armée française.

Le brouillard était épais. Il avait neigé toute la nuit.

Ney avait profité de ce brouillard pour diriger une colonne sur le village de Semilly, situé au pied du plateau de Laon. Après une fusillade très vive, il s'empara de ce village.

L'armée française se déploya à cheval sur la route, la droite appuyée à Leuilly et la gauche au tertre de Clacy.

Vers les onze heures, le brouillard s'étant dissipé, le maréchal Blücher résolut de prendre l'offensive. Il dirigea la division du prince Chowansky, soutenue par une brigade de cavalerie du corps Winzingerode, sur le chemin d'Anizy et fit vivement attaquer Semilly par l'infanterie du comte Woronzoff et Ardon par le corps Bülow. Cette double attaque réussit.

Les Français, après plusieurs efforts inutiles, se replièrent en désordre. Une charge assez vigoureuse des chasseurs à cheval de la Garde de Napoléon arrêta la tête de nos colonnes, qui se dépêchaient d'arriver sur la chaussée. Une autre charge de la cavalerie française sur la gauche de la route fit tourner les chances et força les Prussiens à se retirer sous Laon.

Le maréchal Blücher ne considéra ce qui se passait sur la droite et sur son centre que comme de simples démonstrations. Il était loin de penser que Napoléon songeait sincère-

ment à l'attaquer par la route de Soissons, lorsqu'il avait la possibilité de manœuvrer par celle de Reims. Aussi toutes ses sollicitudes se tournèrent de ce côté.

Napoléon, convaincu que la position de Laon était inattaquable de front marquait son impatience par des tentatives partielles et sanglantes, qu'il renouvelait tour à tour sur Ardon et Semilly et attendait avec inquiétude l'arrivée de Marmont.

Le maréchal Blücher se confirma dans l'opinion que les efforts de Napoléon allaient se porter sur la route de Reims afin de lui couper celle de Marle. Pour déjouer cette nouvelle combinaison, il fit appuyer le général Winzingerode au plateau de Laon et détacha sur la route de Guise l'infanterie du comte de Langeron et celle du baron de Sacken en deuxième ligne des Prussiens, auxquels il ordonna de prendre l'offensive aussitôt que les corps russes seraient à même de les soutenir.

Napoléon, de son côté, s'aperçut d'une partie de ces mouvements, crut que son adversaire remettait la bataille au lendemain, et on dit qu'il n'en fut pas fâché, espérant sans doute avoir dans la nuit des nouvelles du duc de Raguse.

Mais tandis que les Français se disposaient à prendre quelques heures de repos, le général York faisait ses dispositions pour culbuter Marmont. L'attaque fut très heureuse : Non seulement l'ennemi abandonna son artillerie, qui se trouvait en position, mais il perdit encore celle de son parc de réserve. Le prince Guillaume de Prusse se distingua particulièrement dans cette attaque. Notre cavalerie légère fut infatigable. Elle fit un hurrah jusqu'à Corbeny et Craonne, d'où elle laissa les Français se retirer sur Berry-au-Bac.

La perte en morts et blessés fut peu considérable dans cette affaire, mais nous primes 2.500 prisonniers, 40 bouches à feu et 130 caissons.

Le général Winzingerode passa la nuit à Semilly et Ardon, Bülow à Laon, Langeron à Chambry, l'infanterie d'York et de Kleist sur le champ de bataille d'Athies et toute leur cavalerie à Festieux.

Le maréchal Blücher, ne doutant pas qu'après l'échec qu'avait essuyé le duc de Raguse, l'armée française se retirât au plus vite sur Soissons, donna l'ordre aux corps d'York et de Kleist et à celui du baron Sacken de marcher par la chaussée sur Berry-au-Bac afin d'ouvrir une communication avec le comte de Saint-Priest, qui se rapprochait de Reims. Il prescrivit au comte de Langeron de jeter un pont à Maizy et de se porter sur le plateau de Craonne pour prévenir l'ennemi sur ce point, et déjà la cavalerie du général Korff était entrée à Bruyères, où elle ramassait quelques prisonniers, lorsqu'elle fut rappelée à Laon.

Le 10 mars, le comte Woronzoff n'occupait plus le petit tertre en avant de Semilly. Le corps de Bülow occupait encore le plateau de Laon.

Mais l'armée française, au lieu de battre en retraite, comme nous nous l'étions imaginés, prit les armes à l'aube du jour en avant de ses bivouacs. A peine les Français furent-ils formés que le maréchal Blücher prit l'initiative en dirigeant sur Clacy le comte Woronzoff et fit défendre le chemin de Mons-en-Laonnois par les dragons du général Balk.

La première attaque du comte Woronzoff ayant échoué, le comte en fit exécuter une seconde par le général Laptieff qui n'obtint pas plus de succès. Celle-ci fut suivie de cinq autres également infructueuses et dans lesquelles le général Wouitch perdit beaucoup de monde.

Nous pûmes très distinctement observer Napoléon, qui était établi sur un petit tertre à la droite de Clacy. Il était descendu de cheval, entouré d'un nombreux état-major. De là il voyait parfaitement tous nos mouvements et donnait ses ordres.

Il crut un moment que Blücher, poussé à bout par sa persévérance, abandonnait la ville et qu'il serait possible de la prendre de vive force. Il fit par conséquent avancer deux colonnes d'attaque. L'une arriva en effet jusqu'au pied de la montagne de Semilly. Mais aussitôt que les Prussiens la virent à portée, ils démasquèrent une batterie qui foudroya les tirailleurs éparpillés sur le flanc des mamelons. Au même moment, un bataillon descendit en colonne à la rencontre de celui qui tenait la chaussée, et en un clin d'œil cette attaque fut repoussée, et Napoléon, voyant l'impossibilité d'enlever Laon de vive force, résolut de battre en retraite.

Il marqua sa retraite sur Soissons. Toutefois on continua à se canonner jusqu'à la nuit, et c'est alors seulement que l'armée ennemie commença à repasser le défilé d'Étouvelles, laissant des postes avancés sur la ligne jusqu'à l'aube du jour.

Notre victoire étant décidée, nous n'eûmes qu'à nous féliciter et à nous réjouir de l'avoir remportée. Notre perte consistait en 4.000 tués et blessés. Les Français en eurent autant. C'était peu, eu égard à l'importance des opérations entreprises.

Entre l'Ange-Gardien et la Malmaison, les Cosaques enlevèrent une cinquantaine de voitures et délivrèrent tous nos prisonniers.

Le 11 mars, au jour, toute l'armée française était en pleine retraite sur Soissons par le chemin d'Anizy et par la grande route.

Le maréchal Blücher sembla vouloir faire un pont d'or à Napoléon et ne le poursuivit que mollement.

Tel fut le résultat du mouvement offensif de Napoléon au-delà de l'Aisne.

Il eut un demi-succès sans fruit à Craonne et vint se casser le nez devant Laon.

Le grand coup qu'il espérait porter à l'armée de Silésie était manqué par la reddition de Soissons, et les manœuvres au-delà de l'Aisne ne pouvaient réparer le malheur.

Je n'eus pas de commandement à la bataille de Laon, ni à la journée de Craonne. Je fus simple spectateur des événements et, n'exposant pas ma vie, je pus jouir d'autant mieux du beau spectacle qu'offre une bataille que je n'avais aucune responsabilité, et le bon cheval que j'avais entre les jambes me porta gaiement dans les endroits qui offraient quelque intérêt à ma curiosité et à ma pétulance naturelle.

Le général Winzingerode se tint, la plus grande partie de la journée du 9, sur un tertre d'où il put tout voir. Quelques boulets de canon vinrent nous visiter; mais nous n'y fîmes guère attention. Je fus étonné de le voir si calme et si tranquille et si peu en mouvement. Je ne me rappelle pas l'avoir vu à cheval un seul moment, excepté pour arriver et se retirer. Sa manière de se conduire dans toute cette journée était tout à fait pacifique et indifférente.

Je le régalai d'une bouteille de liqueur des Indes, que mes amis de Hambourg m'avaient donnée ;cette liqueur bienfaisante nous fit plaisir à tous, et Woronzoff, Tchernitcheff, Wolkonsky, Renny et d'autres la trouvèrent excellente.

Il neigeait à gros flocons et il faisait très froid. Comme personne n'avait mangé, un pâté que j'avais eu soin de me procurer leur fit grand plaisir aussi. Et l'ennui de voir travailler les autres toute la journée sans y prendre une part active, chose à laquelle je n'étais pas habitué, me fit trouver cette journée d'une longueur éternelle. Aussi dis-je au prince Wolkonsky, qui était le rédacteur des relations et tenait la liste des bienfaits et des grâces, que, cette fois-ci, on n'oublierait pas de me recommander. Car, ayant été dans une inactivité complète pendant toute la durée de la bataille et partageant ce sort avec tout l'entourage du général Winzin-

gerode, j'espérais que cette égalité de situation me proté gerait suffisamment pour ne pas être oublié. Il se mordit les lèvres et fit semblant de rire; mais, au fond, il se fâcha, et le fait est que j'eus ce que j'avais mérité, c'est-à-dire rien.

**Napoléon à Soissons.** — Les pertes et les désastres des dernières journées ayant pour ainsi dire détruit la petite armée française, Napoléon employa les premiers moments de son retour à Soissons à l'y réorganiser.

Décidé à se porter sur l'Aube, Napoléon voulut avant tout mettre le poste de Soissons en mesure de résister à une attaque de vive force. Il avait prescrit au ministre de la Guerre de n'en confier le commandement qu'à un officier qui eût encore sa fortune à faire, et le choix du ministre s'était arrêté sur le lieutenant-colonel Gérard[1], de la Vieille

1. Gérard n'était que chef de bataillon, non pas de la Vieille Garde, mais du 32e de ligne, jeune, brave, très énergique, officier de la Légion d'honneur. Il s'était fait remarquer par son courage et son intelligence dans maintes occasions, mais surtout à Polotsk, Nogent-sur-Seine et Mormant.

Ce fut le 22 mars que Napoléon, après avoir reconnu l'état de la place donna ses dernières instructions au commandant Gérard et lui accorda sur sa demande 40 bouches à feu et 3.000 hommes de toutes armes, dont 1.500 environ de la Garde (détachements de grenadiers et chasseurs de la Vieille Garde, un bataillon de voltigeurs, le 11e de la Jeune Garde, un bataillon du 14e tirailleurs de la Jeune Garde), et quelques pelotons des lanciers rouges et éclaireurs de la garde.

Comme je l'ai fait remarquer (*Campagne de* 1814, t. IV, p. 283), par une singulière ironie du sort, on chanta à Soissons, le jour de Pâques, le dimanche 10 avril 1814. au moment où la chute de l'empereur était déjà consommée, le dernier *Domine Salvum fac Imperatorem* qui retentit, en 1814, sous les voûtes d'une cathédrale française.

Ce fut le 14 avril dans l'après-midi que le général Daboville, porteur des actes du gouvernement provisoire, apporta à Gérard l'ordre de cesser « le scandale d'une résistance qui afflige les cœurs vraiment français ».

Le 15, après avoir reçu les actes officiels de l'abdication de Napoléon, Gérard remit au général Daboville, à dix heures et demie du soir, son adhésion et celle de toute la garnison au nouveau gouvernement, et le 22 il passa avec le général de Borstell une convention, portant qu'*un pont serait établi à* 100 *toises au-dessous du pont de pierre et sous le canon de la place pour le passage des troupes alliées* qui n'entrèrent pas dans la place. Promu colonel peu de temps après, Gérard défendit encore Soissons avec la même énergie et le même succès en 1815.

Garde, connu dans l'armée pour des traits d'une bravoure peu commune.

Napoléon visita avec ce jeune officier, qui venait d'arriver, la place, lui traça ses instructions, arrêta les travaux à faire, les classa suivant leur ordre d'urgence et ordonna qu'on s'en occupât de suite.

**Reprise de Reims par Napoléon.** — Il paraît même qu'il eut l'intention d'accorder quelques jours de repos à ses troupes derrière l'Aisne, pendant qu'on travaillerait à Soissons. Mais il en fut détourné par l'annonce d'un nouvel échec, qui le força de remettre ses troupes en mouvement sans leur laisser le temps de reprendre haleine.

Le comte de Saint-Priest, qui s'était rendu à Vitry par les Ardennes, jugea n'avoir pas d'expédition plus aisée ni plus utile à faire que de reprendre Reims afin de rouvrir la communication entre l'armée combinée du Nord et de Silésie et celle du prince de Schwarzenberg. Il se mit donc aussitôt en marche, et, le 12 mars, après un combat qui ne dura pas longtemps, il s'empara de la ville.

Maître de Reims, on devait croire que le comte de Saint-Priest chercherait à rétablir au plus vite sa communication avec Blücher en se portant vivement sur Berry-au-Bac ; mais il resta dans une incompréhensible inactivité et dans une sécurité que rien ne peut excuser. Il cantonna ses troupes dans la ville et aux environs ; il se contenta de se faire couvrir par de fortes patrouilles, qui allèrent jusqu'à Fismes.

Napoléon, dont les revers redoublaient l'activité, résolut alors de reprendre de vive force et à la barbe d'une armée victorieuse une ville dont la possession lui était de la plus grande importance. En conséquence, il ordonna à son armée de marcher de Fismes à Reims.

Les résultats de cette manœuvre furent très désastreux

pour nous. Le comte de Saint-Priest fut chassé de Reims, son corps dispersé et détruit et lui-même mortellement blessé.

Ce ne fut qu'à la bonne contenance des généraux Bistrom et Emanuel et du colonel Skobeleff que les débris du corps Saint-Priest durent leur salut et aux bons chevaux de notre artillerie, qui, sans escorte, fila sur la route de Réthel et se sauva de cette déconfiture. 11 pièces furent néanmoins prises par l'ennemi, et toute la Landwehr prussienne fut forcée de mettre bas les armes.

A une heure du matin, Napoléon entrait à Reims.

Nous regrettâmes beaucoup la perte du comte de Saint-Priest, qui mourut de ses blessures.

C'était un jeune homme d'un grand mérite et qui joignait à un caractère aimable et doux des talents supérieurs. Il avait négligé les précautions que la prudence aurait dû lui prescrire ; mais, ayant appris notre victoire à Laon, il crut n'avoir rien à craindre d'une armée battue. Il se trompa. Napoléon seul était capable d'une entreprise aussi hardie, à laquelle personne ne pouvait s'attendre.

Les débris du corps de Saint-Priest furent poursuivis sur la route de Berry-au-Bac et recueillis par le corps d'York.

**Blücher se concentre de nouveau à Laon.** — La nouvelle de cette défaite étant parvenue au maréchal Blücher lui fit présumer que Napoléon, après avoir reçu des renforts, allait déboucher une seconde fois de Berry-au-Bac sur son flanc gauche. Il s'empressa donc d'ordonner derechef la concentration de ses forces à Laon.

Nous eûmes à Laon quelques jours de repos, que je mis à profit pour bien me reposer et refaire mes forces. Je passai une partie de la journée dans un bon lit, et l'autre, soit chez le prince Wolkonsky, soit chez le comte Woronzoff.

Chez l'un et chez l'autre on jouait beaucoup, et je gagnai au krebs beaucoup d'argent. Tout l'or de ces messieurs, comme celui des généraux Wassiltchikoff et Borosdine et du général prince Alexis Stcherbatoff passa dans ma poche.

Pendant ce repos momentané, des bruits de paix se répandirent; mais bientôt les mouvements recommencèrent et tout espoir de paix s'évanouit. Malgré l'épuisement de ses ressources, Napoléon n'en paraissait pas moins redoutable, et sa seule présence équivalait à 50.000 hommes. L'idée seule de sa présence faisait naître des hésitations dans tout ce que les chefs entreprenaient.

**Marche de Winzingerode et de Tchernitcheff sur Reims. — Mon rôle lors de la reprise de la ville.** — Après quelques jours, le maréchal Blücher ordonna de rétablir le pont de Berry-au-Bac et prescrivit au général Winzingerode de s'emparer de Reims. Le général Tchernitcheff, commandant l'avant-garde, s'empara en effet de la ville, mais, n'y ayant laissé qu'un régiment de Cosaques, ce petit corps en fut chassé par les dragons du maréchal Mortier qui, ayant fait volte-face, les culbutèrent et en prirent un certain nombre.

J'étais auprès du général Winzingerode lorsqu'il reçut le rapport du général Tchernitcheff qui lui mandait qu'il était maître de la ville. Winzingerode, y courant lui-même au grand galop, ne fut pas peu surpris lorsqu'il apprit par un feu bien nourri que l'ennemi l'occupait encore. Il se fâcha sérieusement contre le général Tchernitcheff et crut un moment que la nouvelle qu'il lui avait donnée était une fanfaronnade de sa part; mais bientôt il apprit par le général Tchernitcheff lui-même l'événement qui venait d'avoir lieu.

Surpris de ce brusque retour de l'ennemi, le général Woronzoff forma ses colonnes et se prépara à reprendre Reims de vive force. Mais, comme nous n'avions que de la cavale-

rie et de l'artillerie volante, on se contenta, jusqu'à l'arrivée de notre infanterie, de canonner la ville et de parlementer Mais, tant que l'ennemi ne vit point paraître de l'infanterie, il ne voulut pas entendre parler ni de capitulation, ni de retraite. Il avait barricadé les portes, et une canonnade très vive s'engagea sur les deux rives de la Vesle et aux portes de Laon et de Rethel.

Le général Belliard, qui commandait à Reims, voyant qu'il aurait tout le corps de Winzingerode sur les bras et qu'il allait être bientôt cerné de tous les côtés, sentit qu'il fallait faire bonne mine à mauvais jeu, et, pour nous tromper, il nous canonna jusqu'à la chute du jour.

Le général Winzingerode, surpris d'une résistance si opiniâtre, supposa Reims gardé par une forte garnison et ne crut pouvoir s'en rendre maître que par une escalade. Il arrêta la marche de ses colonnes et ramassa toutes les échelles des villages environnants.

Le major Borck, ayant été envoyé en parlementaire, ne fut pas reçu. Un officier de l'état-major, suédois d'origine, fut tué pour avoir voulu s'approcher d'une sentinelle et entrer en pourparlers.

J'avais fait le tour de l'enceinte du côté de la belle promenade avec cet officier et, quelques moments après, il fut tué.

Je m'aperçus, lors de ma tournée, que tous les postes français n'étaient composés que de dragons. Je n'avais pas remarqué un seul fantassin.

Je courus aussitôt communiquer mon observation au général Winzingerode en lui proposant de me donner 2 pièces de canon et que je me chargeais d'aller enfoncer la porte de Laon, pourvu qu'il me fasse soutenir par un bataillon de chasseurs pour pouvoir l'occuper de suite. Mes instances furent si pressantes, mes arguments lui parurent si clairs qu'il me

donna 2 pièces et chargea le général Krasoffsky de me soutenir avec le 14e régiment de chasseurs.

Je fis avancer les pièces à bout portant, ne me souciant pas des coups de carabine qu'on me tirait du haut de la muraille, et après que l'officier les eût bien pointées, le feu commença. Au cinquième coup, la porte fut brisée. Une vingtaine de chasseurs avec des haches me suivirent, et bientôt je fus maître de la porte. Ce qui me désolait, c'est que je la trouvai palissadée à l'intérieur, et que de plus, à la hâte, on avait creusé un fossé profond. J'étais bien maître de la porte, mais non de l'entrée.

Mais, avec de l'ardeur et un peu d'intelligence, on surmonte tous les obstacles. Je parvins à déplacer quelques piquets de palissades et à me glisser entre eux, de sorte que j'étais dans l'enceinte de la ville. Mais j'y étais seul. Les chasseurs avec leur havresac ne purent passer aussi aisément. Car moi-même, tout mince et maigre que je suis, j'eus de la peine à passer.

Les chasseurs, en attendant, canardaient tous ceux qui voulaient s'approcher pour me prendre. A la fin, des coups de bêche firent tomber les palissades; des planches furent mises sur le fossé et une compagnie passa et se plaça en bataille déjà dans l'intérieur de la ville.

L'ennemi renonça alors à toute résistance et se retira. — N'ayant point de cavalerie à portée, nous ne pûmes le poursuivre. J'avançai cependant avec mes chasseurs.

Le long de la rue qui mène à la municipalité, je rencontrai alors quatre personnes avec des flambeaux ; je reconnus aussitôt le maire de la ville, M. Andrieux.

Je fus enchanté de cette rencontre, et, l'ayant conduit jusqu'aux palissades de la porte, je le remis entre les mains du général Krasoffsky et, lui ayant demandé comment se portait son intéressante famille, qui m'avait témoigné tant d'amitié lors de mon premier séjour à Reims, il me dit que

ces dames se tenaient toutes cachées dans l'une des caves et avaient une peur extrême.

Je m'acheminai, sans réfléchir sur le danger que je pouvais courir encore, jusque chez ces dames. C'était une grande étourderie : car rien ne me donnait encore la certitude que la ville fût totalement abandonnée par l'ennemi, et le général Krasoffsky ne voulut pas même hasarder de faire avancer une compagnie de plus sur la place de la Municipalité, qui n'est pas très éloignée de la porte.

Enfin j'arrivai heureusement et sans accident jusqu'à la maison d'Andrieux. Je fus longtemps à heurter avant qu'on ne m'ouvrit. A la fin, une vieille portière parut et ne voulut absolument pas m'ouvrir. Je me fis connaître pour une bonne connaissance de la maison, en nommant M^lle^ Clémentine et M^lle^ Louise, qui étaient les charmantes filles de la maison. J'ajoutai que je venais pour les assurer que tout danger avait cessé et qu'elles n'avaient qu'à reparaître au grand jour. La portière alors m'ayant reconnu ne tarda pas d'ouvrir la porte et me conduisit à la cave, où je trouvai toute la famille réunie. Leur joie fut extrême, lorsqu'elles m'aperçurent, et tout le monde de venir m'embrasser.

On fit aussitôt sauter les bouchons de quelques bouteilles de vin de Champagne, dont la cave était remplie, et les dames se mirent à décrire et à raconter leur peur, leurs angoisses, leurs craintes et puis leur joie en me voyant. Elles m'engagèrent à boire encore et à me réjouir avec elles d'être sauvées d'un si grand danger. En effet les boulets et obus que nous avions lancés avec profusion leur avaient fait une belle peur, et l'idée qu'on livrerait un assaut leur avait fait dresser les cheveux.

Après les avoir fait sortir de la cave et les avoir installées dans leurs appartements, je quittai cette charmante famille pour aller encore rassurer une jeune et intéressante femme

nommée de Meaupou, chez laquelle j'avais demeuré précédemment.

J'arrivai avec beaucoup de peine jusqu'à sa maison, car la nuit était sombre, et pas une lanterne ne brûlait.

Je frappe à la porte; on n'ouvrit pas. Mais le mari, bourru et mal élevé si jamais il en fut, mit la tête à la fenêtre en demandant qui j'étais. Je lui répondis : ami! et lui déclinai mon nom.

La-dessus il me demande si j'avais un billet de logement. Je fus si indigné de cette question qui, dans un moment où nous venions de prendre la ville de vive force, me parut si mal placée que je ne pus m'empêcher de lui répondre que : « lorsqu'on enfonçait les portes d'une ville à coups de canon, on savait se passer de billet de logement ; que d'ailleurs j'étais venu pour rassurer Madame son épouse sur le sort de la ville et d'elle-même, et que j'étais fâché pour lui, pour lequel, assurément, je ne me serais pas exposé à traverser toute la ville, la nuit, qu'il ne sentit pas la générosité de mon procédé qu'assurément sa femme saurait apprécier ».

M^me^ de Meaupou arriva dans ce moment à sa fenêtre en profond négligé, engagea son mari à me faire ouvrir et me pria de monter. Elle me remercia beaucoup et me pria d'accepter un logement chez eux. Mais j'étais si indigné des procédés de M. de Meaupou que je refusai malgré toutes ses instances, et j'allai réveiller le bon et brave David Gadiot, qui avait été aide de camp du général Kléber, et je pris un logement chez lui. Mais, pour punir M. de Meaupou, j'installai chez lui mes gens, mes chevaux et mes Cosaques d'ordonnance, qu'il fut forcé de défrayer pendant tout le temps que nous occupâmes Reims.

Le bon Gadiot me recut à bras ouverts et ne put assez me remercier d'avoir pensé à lui dans cette nuit désastreuse et dans cette bagarre.

**M. de Meaupou.** — Mais il faut que je revienne encore une fois à M. de Meaupou pour donner une idée de son éducation.

Un jour, après le dîner, lorsque je demeurai chez lui, la conversation roula sur l'ancienne éducation en France et sur celle d'aujourd'hui. La jeune et jolie M^me^ de Meaupou était parisienne et issue d'une famille noble. Elle avait épousé ce jeune homme, qui était ce qu'on appelait un nouveau riche. Son père avait acheté pendant la Terreur des biens nationaux et avait négligé de donner à son fils une éducation analogue à celle de sa femme.

La jeune femme, très bien élevée, plaidait dans cette causerie, la cause de l'ancienne, et le mari, celle de la nouvelle éducation, qui était, à ce qu'il disait, plus franche et n'imposait de la gêne à personne. Et, comme nous étions placés à côté d'un bon feu de cheminée, il appuyait pendant cette discussion ses pieds sur la corniche de la cheminée, ce qui lui donnait peut-être une position agréable pour lui, mais tout à fait indécente. J'appuyai fortement les arguments de sa femme et, pour le convaincre par un exemple de la préférence qu'on devait accorder à l'urbanité et à la politesse de l'ancien régime, je lui dis :

« Supposons, Monsieur, que je sois élevé dans vos « principes et que, ne voulant pas me gêner ni plus ni moins « que vous, je misse, moi aussi, les pieds sur cette cor- « niche, comme vous, quel rôle jouerait alors Madame votre « épouse. »

Et, dans ce même moment, je posai mes pieds sur la corniche pour lui prouver combien cette attitude était peu décente et peu convenable.

Sans dire mot, il retira ses pieds, moi, comme de raison, les miens. Sa femme eut grande envie de rire, mais se contraignit pour ne pas fâcher davantage son cher époux, qui enrageait et devint rouge comme un coq. L'oncle de ma-

dame, M. de Courcelles, se pâmait de rire et ne cessait de répéter à son neveu :

« Eh bien ! Mon ami, que pensez-vous des Cosaques ? Ils savent donner d'excellentes leçons. Faites-en votre profit. »

Le général Tchernitcheff, qui avait appris que je logeais chez une jolie et aimable femme, vint lui faire visite. Mais il lui parla tant de lui-même, de ses succès à la guerre et de ceux qu'il avait eus à Paris, qu'il n'eut pas le temps d'en avoir auprès de cette femme intéressante.

C'était lors de notre première occupation de Reims que j'avais été logé chez cette aimable femme.

Ayant trouvé la maison de M. Andrieux trop surchargée, je me fis donner un autre logement et on me désigna la maison de M. David Gadiot. Mais, au moment de l'occuper, M. Gadiot m'annonça que sa femme était sur le point d'accoucher et me pria, avec les larmes aux yeux, de le faire exempter pour l'instant de tout logement militaire. Je n'hésitai naturellement pas un moment à faire tout ce qui pouvait lui être agréable. J'écrivis mon nom en grosses lettres sur sa porte et j'allai me faire délivrer un autre billet. C'est alors qu'on me donna la maison de M. de Meaupou.

M. Gadiot fut si reconnaissant de mon procédé qu'il vint me voir tous les jours et m'engagea à venir déjeuner chez lui avec mes amis, quand bon nous semblerait. Ce que j'acceptai volontiers, et le comte Nostitz, mon frère Georges, le colonel Schubert et moi, nous allâmes tous les matins chez ce brave homme, qui nous reçut avec beaucoup de cordialité, et comme il était un des plus riches marchands de vin, il nous traita avec des vins exquis, nous initia dans tous les secrets de la manipulation du vin de Champagne mousseux, de la tisane de Champagne et des vins gris et blancs non mousseux. Ayant été aide de camp de Kléber dans les guerres de la Révolution, il nous donna en même temps des détails

très intéressants sur ces guerres et sur ce général si fameux, qui fut assassiné en Égypte.

M. de Meaupou était furieux d'avoir mes gens et mes chevaux à loger et à nourrir. Il vint plusieurs fois me porter des plaintes sur leurs exigences. Ces gaillards se doutaient que je lui en voulais et que je ne le ménagerais point. Je n'y fis aucune attention, je l'avoue, et je lui donnai pour toute réponse :

« Mais, Monsieur, de qui vous plaignez-vous? Ils sont chez vous par billet de logement. M. Gadiot m'a reçu par amitié et vous voyez qu'il ne se plaint pas de mes exigences. »

Ce sont ces petites exigences qu'on se permet en temps de guerre, et je confesse que j'avais de la rancune contre ce M. de Meaupou, d'abord parce qu'il avait manqué à un procédé généreux de ma part, et puis parce qu'il était le mari d'une jolie femme qu'il ne rendait pas heureuse.

J'avais véritablement couru des dangers en allant la nuit chez lui; car, dans la rue même où se trouvait sa maison, il y avait encore des dragons ennemis, et je fis beaucoup de bruit avec mon sabre sur les pierres pour leur faire croire que nous étions plusieurs.

Je m'étais extrêmement échauffé, marchant très vite; la nuit était froide et, le lendemain, j'eus une forte fièvre qui ne m'empêcha pas cependant d'aller chez le général de Winzingerode.

J'appris que nous resterions deux ou trois jours à Reims pour avoir des nouvelles de la Grande Armée, et, après avoir dîné chez Léon Narischkine, où je revis sa belle de Düsseldorf, sans renouveler connaissance, j'allai me coucher pour profiter de ce moment de repos et me débarrasser de ma fièvre.

Elle me tourmenta si horriblement que mes amis et mon

médecin me conseillèrent de ne pas quitter mon lit et de rester quelque temps à me soigner. M. et Mme Gadiot me prodiguèrent tous les soins imaginables, et je fus deux jours sans sortir de mon lit.

**Marche de Winzingerode sur Châlons.** — Mes amis, qui vinrent me voir continuellement, cessèrent tout d'un coup de paraître. J'eus des inquiétudes, et j'envoyai mon valet de chambre chez le prince Wolkonsky pour apprendre quelque chose de positif sur ses mouvements. Il revint bien vite m'annoncer que le quartier-général et tout le corps étaient partis, qu'il n'y avait plus en ville que les équipages du général Winzingérode, mais déjà attelés pour partir.

Ne pouvant rien concevoir à ce prompt départ et à l'oubli dans lequel mes amis m'avaient laissé, j'ordonnai de suite à mes gens d'atteler et quoique encore faible et souffrant, je me mis à cheval et suivis la route de Châlons, que le corps Winzingerode avait prise. J'avais quatre postes à faire et, comme j'étais très faible, j'eus beaucoup de peine à atteindre Châlons. Aussi n'y arrivai-je qu'à minuit et ne pus avoir aucune nouvelle du corps du général Winzingerode. J'obtins de plus, avec beaucoup de peine, un logement dont j'avais bien besoin.

L'armée de Silésie était campée autour de la ville et cantonnée dans Châlons et aux environs. Le quartier-général du maréchal Blücher s'y trouvait. Comme j'avais des fourrages avec moi, mes chevaux eurent de quoi se refaire, et deux vieilles demoiselles, chez qui je logeais, me donnèrent un bon bouillon et, pour la nuit, du thé de tilleul, qui me fit transpirer et me fit beaucoup de bien. Ce qui leur fut bien désagréable et ce que je ne fis qu'à regret, ce fut de placer mes chevaux dans une salle qui était au rez-de-chaussée. Mais, comme il n'y avait ni écurie, ni remise, je n'avais pas le choix. La guerre excuse tout.

**Je pars pour Bergères. — Marche sur Paris.** — Le lendemain 25 mars, à quatre heures du matin, je fus sur pied. Personne ne sut me dire quel chemin Winzingerode avait pris.

J'appris seulement qu'il avait été détaché avec 10.000 chevaux et que le comte Woronzoff, laissé à Châlons avec toute son infanterie, avait ordre de se diriger sur Bergères et que toute l'armée marchait sur Paris.

Cette nouvelle me fit une sensation si agréable que je sentis toutes mes forces me revenir et, voulant gagner Bergères, avant que les troupes y arrivassent, pour être sûr d'avoir un bon logement, je ne m'arrêtai pas un instant et je me dirigeai sur la grande route qui y mène, abandonnant Winzingerode avec sa cavalerie, que je ne savais plus où trouver.

**Fère-Champenoise.** — Mais je ne m'attendais nullement à trouver l'ennemi sur cette route, d'autant plus que je venais de dépasser la voiture du maréchal Blücher dans laquelle il dormait, sans escorte et sans être précédé de personne. A peine avais-je fait une lieue et demie que je vis 3 ou 4 chasseurs à cheval ennemis venir à ma rencontre.

Je m'arrêtai pour bien me convaincre si c'était réellement l'ennemi ; mais les Cosaques, que j'avais avec moi, les ayant de suite reconnus pour tels, s'élancèrent à leur rencontre et les poursuivirent assez longtemps. Ils en prirent un dont le cheval s'était abattu, et j'appris de ce prisonnier qu'il faisait partie d'une colonne de 7 à 8.000 hommes escortant un grand convoi destiné à rejoindre l'armée de Napoléon, et qu'ils avaient couché à Étoges[1].

1. Cf. commandant Weil, *la Campagne de* 1814, t. IV, p. 19; — et *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften herausgegeben vom Grossen General-Stabe*, 1884, IV, 132; — *Tagebuch des Generals der Kavallerie Grafen von Nostitz : Die Feldzüge* 1813 *und* 1814.

J'en informai de suite le général Müffling, que j'avais aussi dépassé en chemin, et il arriva aussitôt au grand galop pour se convaincre lui-même de la marche de l'ennemi, que nous vîmes bientôt filer en colonne, ayant un grand train à sa suite.

Aussitôt qu'il en fut bien persuadé, il envoya au général Korff l'ordre d'avancer avec sa division de dragons et de couper le chemin à cette colonne, qui se dirigeait sur Vatry, où elle espérait faire sa jonction avec le corps des maréchaux Mortier et Marmont, qui y avaient passé la nuit.

La cavalerie de Korff, qui formait la tête des colonnes de l'armée de Silésie, arriva bientôt et courut à travers champs pour intercepter le chemin que prenait la colonne ennemie.

Lorsqu'elle l'eut atteinte, elle l'attaqua de suite, mais sans résultat.

Le général Korff n'avait que 4 pièces d'artillerie volante, qui ne purent agir que faiblement, et ses charges furent toutes repoussées par l'intrépidité de l'infanterie française qui avait formé plusieurs carrés et laissa approcher les dragons à bout portant et fit alors seulement un feu roulant si bien entretenu que nos dragons ne purent l'entamer.

Le général Pacthod, qui commandait cette colonne, repoussa ainsi de pied ferme, durant une heure et demie, cette cavalerie. Et, apparemment, ces attaques ne lui parurent pas dangereuses, car il ne fit aucun mouvement pour se retirer sur Fère-Champenoise, qui était la route que les maréchaux avaient prise. Il avait massé son convoi derrière un carré considérable et appuyé sa droite à un village[1].

Mais bientôt le nombre de nos troupes s'accroissant d'heure

2. Löwenstern veut parler ici du village de Villeseneux, auquel Pacthod appuya en effet sa droite.

en heure, il ne lui resta plus que la ressource de gagner Fère-Champenoise à travers champs. Le convoi, dans cette marche, fut pris et pillé. Sa retraite se fit en échiquier, chaque régiment formant un carré, et 16 pièces de canon, placées dans les intervalles sur le front et les flancs de ces carrés, résistèrent à notre cavalerie par un feu sagement dirigé.

Le général Pacthod espérait gagner Fère-Champenoise, lorsque le comte Paul Pahlen vint s'établir sur ses derrières avec 2 régiments de chasseurs à cheval et le plaça dans l'alternative de se faire jour ou de se rendre.

Un carré ennemi se forma en colonne d'attaque, se jeta sur les régiments du comte Pahlen et les força à rétrograder. Mais ce succès ne fut que de courte durée. Le comte Pahlen profita d'un moment où l'ennemi s'était débandé, se jeta dessus, l'enfonça et le sabra.

Le général Pacthod, voyant l'impossibilité de gagner Fère-Champenoise, précipita alors sa marche vers les marais de Saint-Gond.

La division de hussards du général Wassiltchikoff arriva sur ces entrefaites. Elle fit plusieurs charges qui ne réussirent point. Le carré, car ce n'en était plus qu'un à présent, écarta continuellement par un feu roulant les efforts de la cavalerie, qui s'épuisa en vaines charges contre cette intrépide infanterie.

Dans une des charges que les hussards d'Alexandria et de la Russie Blanche venaient d'exécuter et que le général Wassiltchikoff m'avait chargé de conduire, mon cheval s'emporta et m'emmena sous les bayonnettes de l'ennemi. Je ne comprends pas comment j'ai pu échapper, car on tirait sur moi à bout portant.

Au moment où ces charges s'exécutaient et se répétaient à l'infini, nous vîmes tout à coup, sur les hauteurs qui domi-

naient ces plaines immenses, un groupe de cavalerie. Ayant entendu une forte canonnade dès le matin dans la direction de Sommesous, nous dûmes croire que c'était de la cavalerie ennemie qui arrivait pour dégager cette colonne, et bientôt même une batterie de 12 pièces ouvrit de la hauteur un feu terrible contre nous. Dans un clin d'œil, elle nous avait balayés de la plaine et donné à la malheureuse colonne ennemie le temps de respirer. Notre cavalerie se mit hors de portée de cette batterie.

Je ne sais quel pressentiment me fit supposer que ce feu si bien dirigé sur nous et que ces groupes que nous vîmes devaient faire partie de notre grande armée. J'avais rencontré le matin une patrouille autrichienne, qui me fit présumer que Schwarzenberg ne devait pas être loin de nous.

Je communiquai mon idée aux généraux Korff et Wassiltchikoff, et je m'offris pour aller éclairer cette troupe et vérifier le fait. En y allant bon train, je rencontrai bientôt Michel Orloff et Nikita Wolkonsky, tous deux aides de camp de l'Empereur, qui, dans les mêmes intentions, avaient été détachés par l'Empereur. Ils m'apprirent, à ma grande joie, que c'était l'Empereur en personne qui était sur ces hauteurs. Ils retournèrent vite auprès de Sa Majesté pour faire leur rapport et faire cesser le feu, et moi je retournai auprès du général Wassiltchikoff pour lui donner connaissance de la présence de l'Empereur.

Dès que nos troupes apprirent que leur souverain était près d'elles, leur ardeur, qui avait été un peu calmée par des charges répétées et infructueuses, reprit de nouvelles forces.

Le colonel Markoff, qui, avec ses pièces, nous avait si maltraités, descendit des hauteurs par ordre de l'Empereur avec sa batterie et commença un feu d'enfer sur la colonne de Pacthod, qui, sans tirer un coup de fusil, dirigeait toujours sa marche vers les marais de Saint-Gond.

Deux pièces de canon du général Korff s'étaient placées dans la direction que la colonne ennemie devait prendre et, quoiqu'elles tirassent avec de la mitraille, la colonne ennemie marcha dessus et les força de quitter leur position.

Mais bientôt l'Empereur arriva lui-même, suivi du maréchal Schwarzenberg et du maréchal Wrede. Un enthousiasme général se communiqua aux chefs et aux troupes. Les chasseurs à cheval de Siéversk, commandés par le colonel Denisoff, les hussards d'Alexandria par le colonel Lissoffsky furent les premiers qui entamèrent la colonne du général Pacthod. Les autres régiments arrivèrent et chargèrent successivement.

La colonne fut entièrement dispersée et sabrée. Pas un homme n'échappa.

Les généraux Pacthod, Amey, Thévenet, Jamin, Delort et Bouté, furent pris et présentés à l'empereur Alexandre, qui ne put s'empêcher de donner à leur valeur des paroles de consolation.

Le colonel Rapatel, aide de camp de l'Empereur, fut tué dans cette bagarre à côte de l'Empereur. Il avait été aide de camp de Moreau.

Les corps de Marmont et de Mortier avaient essuyé, dans la même journée, une défaite complète. Le comte Pierre Pahlen et la cavalerie de la Garde s'étaient couverts de gloire. 60 bouches à feu et 350 caissons furent pris dans ce double combat.

Nous n'avions que de la cavalerie dans ces deux combats, et elle avait fait ses preuves. Trois corps ennemis étaient presque anéantis, dont un, celui de Pacthod, était pris sans qu'il échappât un homme.

Après ces brillants succès, qui assuraient plus que jamais nos projets sur la capitale, l'armée occupa la plaine de Fère-Champenoise, où fut établi le quartier-général des souverains.

J'étais fatigué comme un chien ; mais la fièvre m'avait quitté, et je m'établis avec mon frère Georges et le colonel Schubert au village de Bannes, chez une bonne paysanne. Les généraux Korff et Wassiltchikoff avaient, eux aussi, établi leur quartier-général dans ce village.

J'avais pris un cheval superbe à un officier français, C'était une jument de race arabe, assurément la plus belle bête qu'on puisse voir. Elle m'a longtemps servi après, et je ne me rappelle pas avoir monté un cheval plus agréable.

Elle courait dans la plaine après avoir jeté son cavalier à bas, et deux Cosaques de la Garde et moi nous lui donnâmes la chasse pendant longtemps. Je montais heureusement mon cheval anglais, qui était très vite, mais qu'on ne pouvait pas arrêter promptement et qui ne suivit pas les mouvements du cheval fugitif d'après mon désir, lorsque le hasard me permit d'accrocher avec mon sabre les rênes qui flottaient. Je parvins alors à arrêter mon cheval, et j'emmenai ma bonne prise, au grand dépit des Cosaques, qui en furent furieux.

La journée de Fère-Champenoise était une des plus brillantes de la campagne. Seule, la cavalerie russe avait eu la gloire de ce double combat. L'ennemi s'était battu en désespéré, et le général Pacthod eut les suffrages de toute l'armée pour la manière héroïque dont il s'était conduit. Notre cavalerie avait fait des charges réitérées, qui ne réussirent pas d'abord ; mais la présence de l'Empereur l'électrisa à un tel point que rien ne put l'arrêter, et, à la fin, elle entra dans les carrés comme dans du fromage.

Le maréchal Wrede, qui se trouvait dans la suite de l'Empereur, se mit à la tête d'un de nos régiments de chasseurs à cheval et, le sabre à la main, chargea avec les nôtres comme un simple cavalier.

Cette journée résolut le problème si longtemps disputé que l'infanterie, si elle n'est pas protégée par le terrain, ne

peut pas à la longue résister à une bonne et nombreuse cavalerie. La nôtre, quoiqu'on l'eût épuisée inconsidérément par des charges mal combinées et mal conduites, parvint malgré cela à entamer les carrés ennemis et à les exterminer. Les cuirassiers, qui essentiellement sont plus propres à enfoncer des masses, ne prirent guère part au combat que livra le général Pacthod. Ils seraient probablement parvenus plus tôt à un résultat satisfaisant. Quelques escadrons de chevaliers-gardes parurent à la fin du combat, mais ne chargèrent point. Ils avaient déjà eu leur part à l'affaire du même jour contre les maréchaux Marmont et Mortier. Après que le comte Pahlen eut défait ces deux corps, les maréchaux se retirèrent par Fère-Champenoise d'abord sur Allemant, puis sur Sezanne, où ils comptaient être recueillis par le général Compans et d'où ils continuèrent leur marche précipitée jusqu'à Meaux et à Paris.

Ayant eu une part assez active dans cette journée, je n'osais cependant pas espérer d'être mis sur la liste des personnes qui seraient récompensées; car, n'y ayant assisté que comme volontaire, je n'avais l'appui d'aucun chef à réclamer.

Le soir même de la bataille, le général Borosdine me conseilla bien de m'adresser au général Wassiltchikoff à cet effet; car, après avoir assisté à toutes les charges que fit le général Korff, je m'étais transporté à la rencontre du général Wassiltchikoff pour le mettre au fait des affaires, et je restai auprès de lui jusqu'à la fin du combat. Mais, n'ayant jamais fortement cru aux récompenses et m'estimant déjà très heureux d'avoir assisté à cette journée mémorable, je ne fis aucune démarche et par conséquent personne n'en fit pour moi.

Mon frère Georges, qui avait aussi heureusement échappé à cette boucherie, se félicita avec moi d'avoir été témoin de cette belle affaire, la seule où la cavalerie fut seule en

jeu avec l'infanterie et où elle remporta un succès si glorieux.

L'Empereur Alexandre courut les plus grands dangers. Il s'exposa comme un simple houzard, et ce qu'il y avait de vraiment beau, c'est que l'humanité en fut le seul motif. C'est sa présence, ce sont ses exhortations qui parvinrent à calmer la rage de nos cavaliers rendus furieux par la résistance opiniâtre des Français et disposés à ne faire quartier à personne.

Alexandre sauva au péril de sa propre vie celle de plusieurs milliers de braves. Les généraux français blessés furent placés dans ses propres voitures, et, après qu'on leur eut donné tous les soins, ils furent envoyés à Reims, et le régiment de grenadiers de Tauride et les cuirassiers de Starodouboff escortèrent les prisonniers qu'on avait faits dans cette glorieuse journée de Fère-Champenoise.

**Je rejoins Woronzoff à Vieux-Maisons et je reste avec lui.** — Le lendemain, je me dirigeai sur Étoges et puis sur Montmirail et Vieux-Maisons, et je rejoignis le comte Woronzoff, qui fut bien fâché de ne pas avoir pris part avec son infanterie au combat de Fère-Champenoise. Le major prussien Steinecker, qui était attaché au général Benkendorff et suivait Winzingerode, l'avait perdu comme moi de vue. Nous résolûmes de faire cause commune et de rester avec le comte Woronzoff jusqu'au moment où les circonstances nous permettraient de rejoindre le général en chef.

**Marche sur Meaux.** — Nous marchâmes avec le comte Woronzoff par la Ferté-sous-Jouarre jusqu'à la Marne, absolument comme en temps de paix et n'entendîmes pas même parler d'un ennemi. Nous dînâmes chez le comte Woronzoff et passâmes la soirée très gaiement chez lui.

Arrivé à Bussières, je pris les devants pour passer la Marne à Trilport, où je m'attendais à devoir rencontrer certains obstacles. Mais la veille déjà, un combat avait eu lieu entre les Français et le général Emanuel. Il était parvenu à forcer le passage, et on venait de terminer un pont de bateaux lorsque j'arrivai.

Les Français avaient fait sauter le beau pont de pierre et, à une heure du matin, ils firent aussi sauter un magasin de poudre à Meaux. La détonation fut si forte qu'elle nous donna une jolie peur, et le dégât qu'elle fit à Meaux fut considérable.

J'eus beaucoup de peine à passer le pont, qu'on avait construit à la hâte, et j'arrivai à Meaux où je rencontrai notre intendant Giers, qui me donna l'agréable nouvelle qu'il venait de voir mon frère Édouard, aide de camp du comte Pahlen, et qu'il se portait à merveille. Cette nouvelle me fit le plus grand plaisir, car, depuis la bataille de Bautzen, je ne savais pas ce qu'il était devenu.

J'y rencontrai aussi le général Ilowaisky XII, que je n'avais pas vu depuis la même époque. Je le trouvai chamarré de croix et de cordons qu'il avait bien mérités : car ce jeune général est un des meilleurs que les Cosaques possèdent.

Je m'arrêtai à Meaux devant un restaurant pour manger quelque chose. Mais l'hôte n'avait plus rien à m'offrir. Les Français avaient vidé son garde-manger, et ce qui lui restait encore, les Russes venaient de le consommer.

Mais, comme j'avais bien faim et que je manifestai l'intention de bien payer, — et en effet je lui donnai un napoléon d'or pour me procurer du pain et une bouteille de vin, — son zèle de me servir se développa, et il m'apporta deux douzaines d'huîtres et des truffes cuites au vin de Champagne avec d'excellent beurre frais. Voyant cet appareil de gour-

mandise, je me dépêchai bien vite d'avaler tout cela pour ne pas être forcé de le partager avec le torrent qui entrait successivement dans la ville.

Après ce bon repas, je fus à la Municipalité pour me faire délivrer un billet de logement, et j'en eus un chez un marchand de suif, ce qui n'était pas très beau, vu que l'odeur du suif était insupportable. Mais, fatigué comme je l'étais, je me couchai de bonne heure et je m'endormis bien vite.

Le lendemain, de bonne heure, je fus sur pied pour apprendre les directions que les différents corps avaient pu prendre, et j'allai voir le palais archiépiscopal, qu'avait jadis habité le célèbre Bossuet. J'y admirai la rampe par laquelle cet archevêque de Meaux se faisait monter ou descendre de son palais et qui sert encore d'escalier.

**Marche sur Claye avec la cavalerie de Pahlen.** — J'appris que nos colonnes se dirigeaient sur Claye. Je me mis de suite à cheval pour les rejoindre. — Aux environs du cabaret de Bel-Air, je rencontrai l'Empereur et son brillant état-major. Sa Majesté marchait par les champs, à gauche de la chaussée sur laquelle s'avançait la cavalerie du comte Pierre de Pahlen.

Sûr d'y trouver mon frère et le comte Pahlen que j'aime de tout mon cœur, je piquai des deux et j'eus bientôt gagné la tête de la colonne, où j'eus le plaisir d'embrasser d'abord le comte Pahlen et, quelques minutes après, mon frère Édouard et le baron Théodore Budberg, mon parent et ami.

On ne se fait pas une idée du plaisir qu'on ressent à revoir ses parents et ses amis, après des événements aussi périlleux que ceux que nous venions de traverser. Je n'avais pas revu le comte de Pahlen depuis ses brillantes affaires de la campagne de 1813. Aussi me proposa-t-il de rester avec lui, et comme je n'avais aucun commandement, j'acceptai avec

plaisir sa proposition, et nous continuâmes notre marche jusqu'à Ville-Parisis, où l'armée fit une halte pour préparer les dispositions nécessaires, afin de chasser l'ennemi du bois de Bondy qu'il paraissait vouloir défendre.

**Marche sur Bondy et Pantin. — Le buveur d'encre.** — A la suite des dispositions de l'Empereur, le comte de Pahlen eut l'ordre de quitter la grande route et de tourner le bois de Bondy à gauche avec sa cavalerie et les divisions d'infanterie des généraux Helfreich et Roth.

Nous côtoyâmes la fôret en passant près de Courtry et de Montfermeil et la traversâmes à Livry, qui fut pillé par les Cosaques. Le comte de Pahlen, y étant arrivé au moment du pillage, fit chasser et châtier les pillards par son escorte.

Entre autres il y avait un chasseur qui demanda grâce pour des bouteilles qu'il emportait et qu'on voulait lui briser, en nous assurant que c'était du si bon vin. Mais le comte Pahlen, furieux de voir piller le château, ordonna aux Cosaques de les casser à coups de lance, et nous vîmes alors à notre grand étonnement que c'était de l'encre, ce que ce pauvre diable avait trouvé si bon. Sa bouche et ses lèvres en étaient toutes noires. Nous nous étions imaginés que c'était pour avoir mordu dans les cartouches ; mais nous fumes détrompés par le liquide qui sortait des bouteilles et dont il avait trouvé le goût si bon.

L'ennemi, se voyant débordé par nous, tandis que d'autres corps attaquaient le bois de Bondy de front, se retira sur Pantin.

Le comte Pahlen continua à balayer la chaussée jusqu'à Noisy-le-Sec et, comme il commençait déjà à faire sombre, la fussillade cessa, et j'allai avec le comte sur la chaussée où le prince de Schwarzenberg l'avait fait demander pour lui donner des ordres pour le lendemain.

Nous restâmes sans bouger près d'une heure et demie sur la chaussée à attendre l'arrivée du général Ouvaroff, qui s'était avancé jusqu'à Pantin pour reconnaître les intentions de l'ennemi.

**Noisy-le-Sec. — Romainville.** — Le corps de Rajeffsky avait pris ses bivouacs et son logement à Noisy-le-Sec et l'avait tellement encombré que j'eus de la peine à traverser le village. La foule et la presse étaient si grandes qu'un moment je crus que tout cela ne se débrouillerait jamais et que j'aurais les pieds et les jambes rompus. Mon cheval était très fringant et très impatient. Il donnait des coups de pied à droite et à gauche et m'empêchait par ses défenses d'être foulé ; mais je passai une heure dans cette maudite bagarre sans avoir pu ni avancer ni rétrograder. A la fin, je parvins à gagner le logement du comte Pahlen, où je trouvai mon frère Édouard déjà très convenablement établi. Mes gens avaient eu le soin de me trouver un bon logement et d'excellentes écuries, de sorte que je me trouvai très bien installé aux portes de Paris.

Au moment de souper, le général Pahlen fut forcé encore d'aller chez le général Rajeffsky, qui lui donna l'ordre d'envoyer encore dans la nuit la division du général Helfreich s'emparer de Romainville.

Ce pauvre Helfreich était au désespoir, car, à peine sa division, qui avait marché et combattu toute la journée, était-elle parvenue à établir des feux et à faire cuire sa soupe qu'elle fut forcée de se remettre en marche. Ce mouvement était néanmoins de la plus grande urgence, et l'ennemi fit une faute très grave de ne pas avoir occupé ce point si important.

Le général Kretoff et d'autres vinrent encore le soir chez le comte Pahlen, et nous causâmes encore bien avant dans

la nuit sur les événements du jour et sur ceux qui devaient avoir lieu le lendemain aux portes de Paris. Personne de nous ne doutait que nous ne gagnerions la bataille, qui devait se livrer sous Paris même, cette bataille qui nous ouvrirait les portes de cette ville superbe, qui avait dicté des lois à tout le continent et qui en recevait à présent à son tour.

Je trouvais un bon lit dans mon logement. Les matelas français sont délicieux. J'avais des fourrages en abondance pour mes chevaux et, quant aux fruits, ils sont magnifiques.

Je dormis tout d'un somme jusqu'au lendemain matin, où je me rendis de bonne heure chez le comte Pahlen.

Je m'aperçus que tout le monde cherchait à se procurer des mouchoirs de batiste, de toile ou de mousseline pour se les nouer en guise d'écharpe sur le bras droit. Les souverains avaient donné à toute l'armée l'ordre de s'en décorer pour servir à se reconnaître. Car les armées coalisées, formées de tant de couleurs, avaient besoin d'un signe général. On s'entretue quelquefois dans la mêlée faute d'un signe général de ralliement, comme cela était arrivé malheureusement au colonel Campbell (Anglais), qui avait eu quelques coups de lance de nos Cosaques.

Les Français s'imaginèrent que c'était la couleur des Bourbons que nous avions adoptée ; mais c'était une grande erreur. Car personne n'y pensait. Nos soldats s'emparèrent de tous les draps de lits qu'ils purent se procurer et parvinrent bien vite à se servir de ce signe, que toute l'armée coalisée adopta.

**Bataille de Paris. — Combat de Romainville. — Charonne. — Barrière du Trône.** — Le comte Pahlen partit bientôt avec sa cavalerie et se dirigea sur le beau village de Montreuil. Il l'occupa en appuyant sa droite sur Romainville. Ce village fut attaqué de bon matin par l'ennemi, qui s'aperçut de la

faute grave qu'il avait commise en l'abandonnant la veille et fit tous ses efforts pour s'en emparer.

Le général Helfreich eut un dur combat à essuyer; mais il s'en tira avec gloire.

L'empereur Alexandre, le roi de Prusse et le prince de Schwarzenberg se rendirent de grand matin sur le champ de bataille.

Le général en chef Barclay de Tolly, qui commandait l'attaque du centre fit successivement avancer les réserves et nos gardes, et parvint à se maintenir à Pantin et à Romainville qu'il se borna à garder jusqu'à l'arrivée du maréchal Blücher, qui se dirigea par Saint-Denis sur Montmartre.

Le comte Pahlen, après avoir chassé l'ennemi de Montreuil, occupa les hauteurs de Charonne et fit descendre quelques régiments de cavalerie dans la plaine pour intercepter le chemin de la Barrière du Trône à Vincennes.

Je ne le quittai pas du tout de la journée, et, étant descendus de cheval, nous nous reposâmes sur sa *bourka* après avoir bu un verre d'eau-de-vie numéro 0 que son père lui avait envoyé d'Ekau, et nous contemplâmes avec un sentiment de gloire et tout à notre aise cette immense cité, qui se présentait à nos yeux dans toute son étendue par un temps magnifique.

L'idée de nous trouver enfin devant cette ville superbe, qui allait devenir le plus grand et le plus éclatant souvenir de notre vie, et de combattre encore pour la conquérir, était d'un genre si nouveau et si intéressant que nous ne pûmes pas nous rendre compte de nos sentiments, et, quoique le succès de nos armes ne pût être douteux, nous ne pouvions pas nous dissimuler que nous avions une population de 6 à 700.000 habitants devant nous et une armée qui, quoiqu'inférieure en nombre, se battait pour ses foyers et ses intérêts les plus chers, et que, si nous ne prenions pas la ca-

pitale aujourd'hui, demain probablement ce serait trop tard. Car il y avait tout à parier que Napoléon accourrait avec son armée pour le secourir et le défendre à outrance.

Nous sentions qu'en ce moment toutes nos actions devaient fixer les yeux de l'ennemi surpris et que chacun de nos moindres mouvements serait historique.

A notre retour, avec quelle considération presque respectueuse, avec quel enthousiasme, allions-nous être reçus par nos femmes, nos compatriotes et nos frères! Nous serions, le reste de notre vie, des êtres à part, qu'ils ne regarderaient qu'avec étonnement, qu'ils n'écouteraient qu'avec une curieuse admiration. Cette miraculeuse conquête nous environnerait d'une auréole de gloire! Dans cet instant, dangers, souffrances tout fut oublié. Pouvait-on acheter trop cher le superbe bonheur de pouvoir dire toute sa vie : « J'étais de l'armée devant Paris! »

Pendant que nous étions à faire toutes ces réflexions, nous vîmes un grand train d'artillerie sortir de la barrière du Trône et se placer en batterie sur la chaussée de Vincennes. Le feu commença de suite, et un boulet étant venu frapper entre le comte Pahlen et moi, nous changeâmes bien vite de place, et je ne pus m'empêcher de lui dire que ce serait une grande gaucherie de nous faire tuer aujourd'hui, étant si près du but de tant de combats sanglants et du foyer de toutes les jouissances. Le comte Pahlen ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

**Charge sur la chaussée de Vincennes.** — Dans ce moment, le comte Pahlen, ayant remarqué que le corps du prince royal de Wurtemberg, qui arrivait de Neuilly-sur-Marne, commençait à couronner les hauteurs de Nogent-sur-Marne, ordonna de masquer Vincennes au moment où le prince royal descendait de Fontenay.

Le régiment de lanciers de Tchougouïeff, qui fut très maltraité par le feu de la batterie établie sur la chaussée, eut ordre de la prendre. Le brave major Joumoff, qui commandait ce régiment, l'attaqua hardiment, et elle fut prise en un clin d'œil. Les braves lanciers, culbutant tout ce qu'il y avait devant eux, sabrèrent les canonniers et s'emparèrent de toutes les pièces. Les gendarmes français, qui les flanquaient à droite, se replièrent, ne pouvant résister à ce choc vigoureux, et, rien ne les soutenant, ils firent volte-face et se retirèrent derrière la barrière, où la garde nationale arrêta la poursuite de nos lanciers.

L'encombrement des pièces et des caissons, la frayeur des chevaux, l'inexpérience des conducteurs jetèrent le plus grand désordre dans cette colonne. Plusieurs élèves de l'École Polytechnique furent pris, et, lorsqu'on nous les amena, il y en eut deux qui me prièrent de leur donner des lettres pour la Russie en les recommandant pour donner des leçons de mathématiques. Nous ne pûmes nous empêcher de sourire et de les plaindre. Le comte Pahlen eut tous les égards pour eux. Quelques jours après, ils furent rendus à leurs parents par le gouverneur de Paris, le baron de Sacken.

Ce furent les premières pièces d'artillerie qui furent prises dans cette journée. Le comte Pahlen envoya de suite un de ses aides de camp pour en donner connaissance à S. M. l'Empereur. 14 pièces furent emmenées ; les autres restèrent dans l'avenue faute de chevaux, et la garde nationale, qui gardait la barrière du Trône, forma un détachement et sauva ces pièces pour les Français.

Après ce succès, la cavalerie du général comte de Pahlen, ayant rétabli la communication avec le corps de Rajeffsky, il y eut un moment de relâche, que nous mîmes à profit pour accepter un dîner que le général Rüdinger, qui commandait

les hussards de Grodno, fit préparer sur la butte de Charonne.

Un paon rôti en fut la pièce principale, et d'excellents fruits, que mes Cosaques avaient déterrés à Montreuil, formèrent notre dessert.

Le village de Montreuil est connu pour fournir les meilleurs fruits aux gourmands de Paris.

C'était la première fois de ma vie que je mangeais du paon, et je le trouvai excellent.

Au moment où nous étions à jouir de notre dîner sur le gazon, arriva le général Kameneff, qui nous fit éclater de rire par un *hurrah* trois fois répété qu'il adressa au comte Pahlen. Celui-ci ne sut ce que cela voulait dire, surtout lorsque ce général lui annonça que c'était lui qui venait de prendre les 14 pièces de canon dont je viens de parler plus haut.

Avec son sang-froid imperturbable, le général Pahlen lui dit :

« Nous ne vivons plus dans un temps où on en impose par des *hurrahs*. J'ai vu toute l'action. Je connais celui qui a pris les pièces et je saurai lui rendre justice et le faire valoir. »

Et en effet le major Joumoff eut la croix de Saint-Georges, et le général Kameneff, qui voulait s'en approprier le mérite, n'eut pour lui que le ridicule. Mais avec tout autre homme que le comte Pahlen, il serait peut-être parvenu à s'approprier cette gloire ; mais, comme nous avions vu cette charge comme sur notre main, il ne pouvait même pas exister l'ombre d'un doute sur celui qui l'avait exécutée, et le général Kameneff fut bafoué par nous tous. Il se retira furieux, écumant de rage ; mais, comme il commandait la brigade dont faisaient partie les lanciers de Tchougouïeff, il intrigua plus tard au quartier-général, se fit donner le cordon de Sainte-Anne, et depuis j'ai lu, à mon grand éton-

nement, que, dans toutes les relations de cette campagne, on attribua le mérite de cette charge à Kameneff, qui n'y avait pas plus pris part que moi ; et voilà comment on écrit l'histoire[1].

**Affaire du Pré-Saint-Gervais.** — Pendant cet intervalle, le général en chef Barclay de Tolly conçut l'idée de prendre à revers le Pré-Saint-Gervais, en même temps que le prince Eugène de Wurtemberg attaquerait ce village de front. Le général Jermoloff devait prendre en flanc Belleville et à revers la position du Pré-Saint-Gervais, pendant que le général Paskévitch attaquerait en même temps Ménilmontant, soutenu à sa gauche par la cavalerie du comte de Pahlen.

Ces attaques effectuées avec vigueur ne furent arrêtées qu'un instant. L'ennemi résista partout avec courage ; mais il fut enfin forcé de céder partout. La cavalerie ennemie se replia sur les barrières de Paris, et nos troupes pénétrèrent dans le village de Ménilmontant. Le comte de Pahlen, de son côté, força les détachements qui lui disputaient les faubourgs de Montreuil et de Fontarabie à se replier sur les barrières. Notre cavalerie couronna les hauteurs de Mont-Louis et de Ménilmontant, et le général d'artillerie de Löwenstern lança des obus jusque dans les rues mêmes de Paris.

Le prince Eugène de Wurtemberg attaqua de front le village du Pré-Saint-Gervais et s'y établit ; le général Jermo-

1. Je regrette d'autant plus de n'avoir pas eu, en 1894, les *Mémoires* authentiques de Löwenstern à ma disposition, de n'avoir pu consulter à ce moment que l'ouvrage de Smit (*Denkwürdigkeiten eines Livländers*) et le *Journal* de Barclay de Tolly, que grâce aux souvenirs du général de Löwenstern j'aurais pu éviter l'erreur que j'ai commise avec la plupart des auteurs qui ont étudié en détail *la Campagne de* 1814 en attribuant au général Kameneff tout le mérite de la charge des ulhans de Tchougouieff sur les pièces du major Evain servies par les élèves de l'Ecole polytechnique.

loff, poussant dans la direction de Belleville, détacha une colonne et de nombreux tirailleurs dans la gorge entre les buttes Chaumont et de Beauregard. Ses tirailleurs pénétrèrent dans Belleville. Son artillerie se plaça sur les hauteurs de Chaumont et s'apprêta aussi à lancer des obus dans Paris.

**Marmont envoie un parlementaire.** — C'est dans ce moment critique que le duc de Raguse se décida à envoyer un parlementaire pour demander une suspension d'armes.

Le généralissime qui, des hauteurs en avant de Belleville, observait les progrès des attaques de Barclay de Tolly, accorda une suspension d'armes de deux heures, sous condition que le maréchal Marmont achèverait de céder les hauteurs et se bornerait à couvrir et à défendre l'enceinte de Paris et se concerterait avec son collègue, le maréchal Mortier, pour traiter d'une convention[1].

Mais, tandis que la grande armée alliée attaquait et tournait les hauteurs ci-dessus mentionnées, le corps du comte de Langeron chassait d'Aubervilliers sur la Chapelle les tirailleurs ennemis, après avoir laissé devant Saint-Denis un corps d'observation, et le général Rudzevitch eut ordre d'envoyer le général Emanuel par la route de la Révolte sur le bois de Boulogne.

La Villette fut en même temps attaquée par le comte Woronzoff et les 13e et 14e régiment de chasseurs s'y établirent. On s'était battu avec acharnement dans la grande rue; mais à la fin, le duc de Trévise, voyant l'inutilité du

1. L'indication fournie par Löwenstern prouve que nous ne nous trompions point en élevant dans notre *Campagne de* 1814 (t. IV, p. 194), des doutes sur la véracité des déclarations de Marmont qui prétendit dans sa lettre à l'empereur « qu'il ne se décida à capituler qu'après s'être concerté avec le duc de Trévise ».

combat, rappela ses troupes et marqua sa retraite sur les barrières.

La Villette et la Chapelle furent de suite occupées par le comte Woronzoff, et le mouvement décisif du comte de Langeron sur Monmartre eut un plein succès.

Le duc de Trévise eut toutes les peines du monde à contenir en avant des barrières les corps victorieux de Kleist, York et Woronzoff, et c'est dans ce moment que le duc de Trévise reçut la première communication de son collègue[1].

N'ayant point été autorisé à capituler, il fit en vain chercher le roi Joseph, qui déjà depuis longtemps avait disparu[1].

**Le général Dejean arrive à Paris.** — Sur ces entrefaites, arriva le général Dejean, aide de camp de Napoléon. Ce dernier l'avait expédié avec des instructions verbales pour les maréchaux, instructions qui n'étaient plus de nature à être exécutées après une bataille perdue sous les murs de Paris. Le général Lapointe fut néanmoins expédié avec une dépêche confidentielle au prince de Schwarzenberg ; mais cette démarche n'eut aucun résultat.

L'empereur Alexandre et le roi de Prusse, qui n'avaient pas quitté le champ de bataille, observaient avec calme les progrès de l'armée de Silésie, et ils leur parurent tels qu'ils regardèrent la position des maréchaux comme désespérée. Ils envoyèrent par conséquent le colonel Michel Orloff, aide de camp de l'Empereur, sommer, au nom des souverains, les maréchaux de mettre bas les armes.

Le maréchal Mortier, choqué d'une telle sommation, répondit que les alliés, pour être au pied de Montmartre, n'avaient pas encore Paris, et que l'armée s'ensevelirait sous ses ruines plutôt que de souscrire à une capitulation hon-

1. Cf. note 1 de la page précédente.

teuse ; qu'au reste, quand il ne pourrait plus défendre la capitale, il saurait encore où et comment effectuer sa retraite devant et malgré l'ennemi.

Mais, dans ce moment, le duc de Raguse avait conclu la suspension d'armes. Le duc de Trévise en reçut l'avis, adhéra à la trêve, et se réunit à son collègue pour traiter d'une convention digne de leur glorieuse résistance.

**Pourparlers pour la capitulation.** — Ils se rendirent en conséquence à la Villette où se trouvaient déjà, de la part des alliés, le comte de Nesselrode, le colonel Orloff, le comte de Paar, aide de camp du prince de Schwarzenberg, et le capitaine Petersen, délégué du commissaire anglais. En même temps, des aides de camp et des officiers d'état-major couraient, précédés de trompettes, annoncer à toute la ligne la suspension d'armes et donner l'ordre de faire cesser toutes les hostilités.

Les hauteurs de Montmartre devaient être remises aux alliés comme une conséquence de la clause qui, dans la suspension d'armes, donnait pour ligne aux maréchaux l'enceinte même de Paris. Un aide de camp de l'empereur fut envoyé au comte de Langeron pour l'en informer ; mais, soit que ce général fût jaloux de remplir avant la fin de la journée la tâche qui lui avait été assignée, soit que l'éloignement n'eût pas permis de lui donner assez tôt connaissance de la trêve, il continua l'attaque, établit une batterie sur Montmartre et jeta dans Paris des obus qui tombèrent au milieu des promeneurs et des badauds des boulevards intérieurs, et fusilla du haut des maisons du faubourg tous ceux qui se présentaient dans les rues, lorsque le son de la trompette fit cesser les hostilités.

Enfin elles avaient cessé sur toute la ligne lorsqu'un incident les fit renouveler à la barrière de Clichy. Nos tirailleurs,

établis dans une maison voisine, firent un mouvement qui parut offensif aux gardes nationales postées dans un bâtiment extérieur, et le feu recommença tout d'un coup sans que, ni d'une part, ni de l'autre, l'on sût s'il provenait d'un malentendu ou si l'armistice était rompu.

Le comte de Langeron avait envoyé de suite un parlementaire au duc de Conegliano (Moncey), qui était accouru au bruit de la mousqueterie, et on convint des moyens destinés à prévenir toute reprise inutile des hostilités.

Pendant ces incidents, les maréchaux ducs de Trévise et de Raguse discutaient à la Villette les clauses de la capitulation.

Après d'assez vifs débats, on convint que l'armée française se retirerait avec son matériel et aurait la nuit toute entière pour cette évacuation, que les troupes alliées entreraient à six heures du matin et ne pourraient recommencer les hostilités qu'à neuf heures.

L'empereur de Russie et le roi de Prusse s'étaient portés pendant ces pourparlers sur les buttes Chaumont et contemplaient Paris qui était à leurs pieds et savouraient avec une vive satisfaction ce prix immense de la victoire.

J'arrivai au moment même, et je vis l'Empereur, modeste comme toujours, mais rayonnant d'une joie concentrée. Le roi de Prusse se tenait aux côtés de Sa Majesté de même que le prince de Schwarzenberg et Barclay de Tolly qui venait d'être fait maréchal.

Ce fut un des moments les plus délicieux de ma vie. J'étais descendu de cheval pour m'approcher le plus près possible des souverains, qui étaient à pied aussi; l'Empereur était affable et aimable comme toujours. Il causa beaucoup avec Schwarzenberg et Barclay et avec tous ceux qui l'entouraient. Il fit observer au roi de Prusse des dames qui se promenaient dans les rues de Paris, louant la beauté des

unes et faisant valoir la grâce des autres. Le peuple de Paris, pour qui tout est spectacle, se porta en foule sur les anciens boulevards et regardait avec une avide curiosité les souverains et les hauteurs éclairées par les feux de bivouacs, qui commençaient à s'établir.

Je bénissais la Providence de m'avoir permis de jouir de ce beau spectacle et de notre triomphe, et je ne pus me lasser de rester sur les Buttes-Chaumont, même jusque bien avant dans la nuit. J'avais perdu le comte Pahlen de vue, avec lequel j'étais arrivé près de l'Empereur, et, comme il était trop tard pour le chercher, je traversai rapidement Belleville, qu'on pillait d'une manière horrible à ce moment et je fis enfoncer les portes d'une jolie maison de campagne où je m'établis.

La maison était inhabitée. Quelques boulets l'avaient traversée et les glaces étaient presque toutes brisées. Du reste elle était très bien meublée et rien n'y manquait, et on s'apercevait que les habitants venaient de la quitter. Mes Cosaques établirent bientôt un excellent feu de cheminée, me trouvèrent de bons matelas et me firent un lit devant la cheminée. Des confitures, du vin et toute espèce de provisions furent découvertes, et l'abondance régna. Après un bon repas, mes cosaques s'établirent dans le jardin et je me couchai triomphalement devant un bon feu après avoir ordonné de barricader toutes les portes et de fermer les volets pour ne pas être pris au dépourvu par les pillards, qui assurément ne manqueraient pas de venir rôder la nuit.

Mon imagination ne cessa de me travailler, et l'idée d'entrer le lendemain dans Paris agitait tellement mon sang que je ne pus pas m'endormir.

Tout d'un coup j'entendis des gémissements qui cessèrent bientôt après. J'y portai toute mon attention; j'en eus des inquiétudes; mais je restai couché, lorsqu'un cri aigu me

fit lever en sursaut. Je pris mon sabre et j'allai à la recherche de ce bruit sinistre qui, par ses lamentations, me fit bientôt découvrir une armoire vide dans laquelle un soldat français se tenait caché. Il avait le pied fracassé d'un boulet, et les habitants avant leur fuite l'avaient accueilli, et, ne pouvant l'emmener, l'avaient caché. Le bruit que nous avions fait en entrant lui avait donné la force de se traîner jusqu'à cette armoire dans laquelle il se tint tranquille jusqu'au moment où tout le devint aussi chez nous. Mais alors, ne pouvant plus résister à la douleur, il commença à pousser des gémissements qui me firent aller à sa découverte.

Je le fis sortir de sa retraite et, ne pouvant lui donner d'autres soins que ceux que j'avais à ma disposition, je tâchai de le tranquilliser pour sa vie, à laquelle nous n'en voulions nullement, et je le fis coucher sur un des matelas que je trouvai sous ma main, et je lui donnai des confitures et du vin, qui le restaurèrent un peu. J'ignore ce qu'il est devenu le lendemain ; car, ayant quitté à quatre heures du matin cette habitation, je n'eus plus occasion de m'en occuper.

Impatient de savoir ce qu'on ferait dans la matinée, je me mis à la recherche du corps du comte Woronzoff. J'espérais y trouver mes équipages, que je n'avais pas revus depuis Reims.

Je trouvai l'Empereur et le roi de Prusse établis à Bondy. Le maréchal Barclay était à Romainville et toute l'armée, au bivouac en avant de Pantin et sur les hauteurs de Belleville, Ménilmontant et Mont-Louis, celle de Silésie, sur Montmartre et aux environs, les corps du prince royal de Wurtemberg et de Gyulay, à Saint-Maur et Charenton. Les troupes du général Emanuel occupaient les Ternes et la Porte-Maillot, et ses coureurs trouvèrent leur gîte à Auteuil et au bois de Boulogne.

Je ne trouvai ni le comte Woronzoff ni mes équipages et,

pour ne pas perdre de temps et rien de tout ce qui pourrait se passer dans cette journée mémorable, je m'établis au bivouac du régiment des cuirassiers de S. M. l'Empereur, commandé par mon cousin le général Charles Budberg.

Son bivouac se trouvait placé en ligne parallèle avec la chaussée de Pantin, par où tous ceux qui se rendaient de Paris au quartier-général des souverains devaient passer. C'était dans ce moment la position la plus importante pour moi, qui suis curieux de tout.

A deux heures du matin, la capitulation avait été signée par le colonel Fabvier et Denys[1] au nom des maréchaux et par le colonel Michel Orloff et le comte Paar au nom des alliés.

**La députation de Paris à Pantin.** —. Le préfet et une députation du Conseil municipal et quelques officiers de la garde nationale partirent avec les commissaires des alliés dans des voitures de luxe réservées au Conseil municipal et destinées à augmenter la pompe des cérémonies publiques dans les jours de gloire et de puissance. Elles étaient blanches avec les armoiries impériales, et richement dorées.

Le cortège traversa en silence les ruines des Maisonnettes et de Pantin ; les feux des bivouacs éclairaient cette file de voitures blanchâtres. Le cortège arriva à trois heures du matin au quartier-général des souverains alliés. Tout y dormait du sommeil du vainqueur.

Le comte de Nesselrode ne se fit pourtant pas attendre. Les députés annoncèrent l'objet de leur venue et demandèrent une audience de l'Empereur, que le ministre leur donna l'espoir d'obtenir à son lever.

En attendant, le prince de Schwarzenberg envoya le comte Apraxin, accompagné de l'adjudant-commandant de la

1. Colonel Denys de Damrémont.

garde nationale Tourton, pour régler la remise des barrières.

Ces mesures préliminaires venaient à peine d'être réglées que le quartier-général de l'Empereur se remplit de ses généraux et des principaux chefs de l'armée alliée. Ils firent avec politesse et urbanité l'éloge de la conduite de l'armée française dans la bataille de la veille. Le grand-duc Constantin parla avec chaleur de la division Pacthod, qui, avec ses carrés, soutint dans les plaines de Fére-Champenoise le choc de notre cavalerie avec tant de courage et d'intrépidité.

Bientôt après, la députation fut admise à l'audience de l'empereur Alexandre. Le monarque, comme s'il eût voulu l'encourager, prit d'abord la parole et dit avec beaucoup de bienveillance qu'il n'était pas l'ennemi des Français et qu'il n'avait en France qu'un seul ennemi, un homme qu'il avait admiré et longtemps aimé, mais qui, dévoré d'ambition et plein de mauvaise foi, était venu l'attaquer au milieu de ses États et l'avait obligé à chercher le gage de sa sûreté ultérieure dans la libération de l'Europe ; que son obstination l'avait obligé à le poursuivre et à le combattre au cœur même de la France, mais qu'il n'y faisait la guerre qu'à cet homme, d'autant mieux désigné qu'il ne le nommait pas.

Puis, faisant allusion à la proclamation du prince de Schwarzenberg, il ajouta : « que ses sentiments et ceux de ses alliés, déjà connus en France, le seraient bientôt dans Paris même, que leurs intentions étaient de régler avec les magistrats et les plus notables habitants tout ce qui serait utile à la capitale, qu'ils ne voulaient ni conquérir la France, ni y dominer, mais apprendre et appuyer ce qu'elle-même jugerait convenable et le plus utile à son bonheur ; qu'ils n'attendaient pour s'en occuper que de connaître par le vœu de Paris, centre de l'opinion, le vœu probable de toute la France. »

L'Empereur promit avec grâce la conservation des Musées, des monuments, des établissements publics et de toutes les institutions civiles.

Les députés remercièrent l'Empereur de ses sentiments envers la France et de ses dispositions en faveur de la capitale et insistèrent sur le maintien de la Garde Nationale, comme étant l'institution la plus propre à maintenir l'ordre dans ce mélange de soldats de toute l'Europe avec une population étrangère à leurs mœurs et à leurs langues, vive, irritable, incapable de souffrir l'outrage et de calculer les suites de la résistance.

L'Empereur, se tournant alors vers le chef d'État-major de la Garde Nationale, lui demanda s'il pouvait répondre et compter sur sa Garde Nationale. Ce dernier répondit qu'il pouvait compter sur elle pour tout ce que pouvaient faire des gens d'honneur.

L'Empereur répondit qu'il ne voulait rien de plus et ne demandait pas d'autres garanties.

Sa Majesté nomma le général Sacken, gouverneur de Paris, loua ses belles qualités, « espérant que la capitale rencontrerait en lui le dépositaire sage et bienveillant d'une autorité toute protectrice ».

La députation se hâta de porter à Paris ces assurances consolantes. Le cortège traversa une seconde fois le champ de bataille.

Le soleil brillait d'un vif éclat. L'ordre avait été donné aux troupes de se tenir prêtes à huit heures du matin et d'être en grande tenue pour faire leur entrée à Paris. Mais bientôt un contre-ordre arriva et les troupes eurent celui de faire la soupe. Nous fûmes tous un peu consternés de cette mesure et ne sûmes à qui l'attribuer. Nous apprîmes un peu plus tard que les intérêts de Paris se réglaient encore à Bondy et que le sort de la France serait seulement agité à Paris.

L'impératrice Marie-Louise et son fils le roi de Rome étaient partis pour Blois. Le roi Joseph, de même. Il ne restait à Paris personne qui eût titre ou qualité pour plaider la cause de Napoléon, de sorte que tout concourait à écarter les propositions en sa faveur.

L'écharpe blanche autour du bras, qui avait été mise pour se reconnaître dans la mêlée, étonna les députés. Ils crurent voir, eux aussi, en elle cet ancien signe de ralliement des Français et communiquèrent le fait à leurs commettants.

Je ne quittai pas la chaussée de Pantin. Après avoir quitté Bondy, mes regards tendus et curieux étaient partout. Je vis le cortège des députés retourner au pas à Paris. Ils paraissaient plus tranquilles et plus rassurés que lorsqu'ils allaient au quartier-général.

Je vis aussi le duc de Vicence (Caulaincourt), envoyé par Napoléon. Il était à cheval. En retournant, il était accompagné d'un aide de camp de l'Empereur[1] et avait l'air triste et songeur. Il ne paraissait pas content du résultat de sa mission.

**Remise des barrières aux alliés.** — En attendant, les barrières avaient été remises à nos troupes avec ordre et dans les règles. Les habitants les plus curieux franchirent les barrières et vinrent nous voir dans nos bivouacs. Mais nos gens avaient les ordres les plus sévères de ne pas quitter leurs rangs et surtout de ne pas dépasser les barrières. Des gendarmes et des Cosaques étaient placés partout et tout le monde était dans l'attente des événements.

Bientôt des aides de camp parcoururent les bivouacs et

1. Probablement Flahault, que l'Empereur avait expédié de la cour de France le 30 mars, un peu après onze heures du soir à Paris avec l'ordre de rejoindre Marmont et de lui prescrire de rompre les pourparlers et de continuer la lutte (Cf. commandant Weil, *Campagne de* 1814, t. IV, 219-220).

donnèrent l'ordre de se tenir prêts, de se former en colonne et d'attendre l'arrivée de l'empereur de Russie et du roi de Prusse, qui ne tardèrent pas d'arriver.

**Entrée des souverains à Paris.** — Je me plaçai à la barrière, où un monde infini affluait. Le commandant du quartier-général s'y était placé pour ne laisser passer personne.

Beaucoup de généraux, des princes mêmes, entre autres le prince royal de Wurtemberg, étaient du nombre des personnages qui attendaient l'arrivée de l'Empereur à la barrière.

Enfin il arriva, accompagné du roi de Prusse, du prince de Schwarzenberg, du maréchal Barclay de Tolly, du maréchal Blücher, et suivi d'un nombreux état-major. Sa Majesté était précédée d'un détachement de Cosaques de la garde de la Mer Noire, tous des hommes superbes et qui se signalaient par leur beau costume. Des colonnes d'infanterie avec des musiques excellentes, suivies par l'artillerie et la plus belle cavalerie qu'on puisse rêver, suivaient l'Empereur.

Ce superbe cortège traversa la porte Saint-Martin et se dirigea par les boulevards des Italiens et de la Madeleine et la place Louis XV vers les Champs-Élysées.

Lorsque les souverains parurent sur les boulevards, les mouchoirs commencent à s'agiter aux fenêtres. Partout les cris de : *Vive l'Empereur Alexandre*, *Vive notre libérateur !* se faisaient entendre. Quelques cris de : *Vivent les Bourbons !* furent poussés par-ci, par-là. Mais les spectateurs remarquèrent avec surprise l'écharpe blanche des alliés.

L'empereur Alexandre était superbe. Il portait le petit uniforme des chevaliers-gardes et montait un cheval gris. La suite était formée de plus de 1.000 officiers généraux, princes, etc... La presse qu'occasionnait cette colonne d'un genre tout particulier était quelquefois si grande que

ceux qui étaient au milieu risquaient d'être écrasés. Je me tins toujours aux ailes, d'abord pour mieux voir, et aussi pour ne pas être trop bousculé.

Dans la foule je reconnus, à ma grande joie, mon ami le comte Hyppolyte de Modène, royaliste dans l'âme et habitant Paris ; il avait été un des premiers qui avait mis la cocarde blanche. Il était en frac et à cheval et suivit cette marche triomphale. Après nous être embrassés de bon cœur, il m'indiqua son logement, et la foule nous sépara sans que j'eusse pu réussir à le rejoindre.

**Revue aux Champs-Élysées.** — L'Empereur et le roi de Prusse s'arrêtèrent enfin aux Champs-Élysées et firent défiler leurs troupes, ce qui se prolongea jusqu'à cinq heures de l'après-midi.

La foule était immense. Toute la population de Paris était accourue pour voir ce beau spectacle.

Les Françaises, très curieuses et très courageuses, se rapprochèrent bientôt de nous, et, lorsqu'elles entendirent que nous parlions français, elles nous accablèrent de questions.

Une de ces dames fort bien mise et très jolie ne pouvant voir l'Empereur, je lui proposai de se mettre devant moi à cheval, ce qu'elle accepta de suite, et pendant tout le temps de la parade, elle se tint cramponnée devant moi sur mon cheval. D'autres réclamèrent la même faveur auprès de mes voisins, et voilà tout à coup une dizaine de femmes à cheval. L'Empereur le remarqua et en souriant le fit observer au roi de Prusse.

Lorsque tout fut terminé, les souverains s'acheminèrent vers l'hôtel du prince de Talleyrand où l'empereur Alexandre prit son quartier-général et où le comte Nesselrode l'attendait. Le monarque s'y rendit à pied au milieu d'une foule immense.

**Le Rocher de Cancale.** — Mon frère Georges, le major prussien Steinecker et moi, nous eûmes bien envie de faire un bon dîner, et nous résolûmes, avant de retourner au camp, d'aller faire un bon dîner au Rocher de Cancale.

Un jeune homme à cheval, à qui j'avais procuré une bonne place pendant la revue, s'offrit de fort bonne grâce à nous y conduire. C'était un des jeunes gens qui avaient arboré la cocarde blanche dès notre entrée. Nous traversâmes rapidement la place Louis XV ou de la Révolution, côtoyâmes le jardin des Tuileries et passâmes la place Vendôme. Bien que nous nous dépêchâmes, j'eus le temps d'admirer la belle colonne que Napoléon y avait fait ériger.

Arrivé dans des quartiers plus éloignés, je vis que notre conducteur se débarrassait de sa cocarde blanche et l'empochait. Et lorsque je lui demandai le motif de cette opération, il me répondit qu'il ne serait pas prudent de porter cette cocarde dans ces quartiers, qui à peine se doutaient de notre entrée et que cette cocarde pourrait nous faire avoir de mauvaises affaires.

Je le laissai agir et nous arrivâmes au Rocher de Cancale tant désiré[1]. Je demandai le meilleur dîner possible; le Clos-Vougeot, le Champagne d'Ay ne furent pas ménagés, et le contraste de notre situation de la veille, étant dans le bivouac et dans la boue, avec celle dans laquelle nous nous trouvions dans ce moment, où toutes les jouissances d'Épicure nous furent offertes, nous fit presque avouer que nous faisions un beau rêve.

Nous n'avions personne pour tenir nos chevaux. Une pièce de 5 francs nous trouva bientôt des gamins dans la rue qui nous rendirent ce service. Nous fûmes les seuls officiers étrangers qui avions choisi ce jour-là le Rocher de

1. Le Rocher de Cancale était alors situé cour Mandar, aujourd'hui rue Mandar.

Cancale. La foule innombrable des autres s'était précipitée sur les restaurateurs du Palais Royal.

Notre conducteur, qui dîna avec nous, s'était, dans le principe, offert à faire les honneurs du dîner; mais, voyant que nous tranchions dans le grand et que notre appétit n'était pas en proportion avec sa bourse ou sa volonté, il perdit toute sa bonne humeur et l'appétit qu'il avait manifesté. Je m'aperçus de son embarras et, voulant le mettre à son aise et nous de même, je le prévins que nous n'accepterions pas pour cette fois la politesse qu'il avait l'intention de nous faire, que cela serait pour une autre fois et qu'aujourd'hui j'aurais le plaisir de le régaler. Alors il se dérida; sa bonne humeur lui revint et il mangea pour deux.

Mon frère, Steinecker et moi, nous bûmes et mangeâmes tant que nous pûmes. Les huîtres et l'excellent poisson de mer ne furent pas ménagés, et comme j'étais le seul qui avait une bourse bien garnie, je fus forcé de payer pour tout le monde. J'en fus quitte pour 150 francs. C'était bien débuter pour le premier dîner fait à Paris.

Les têtes bien échauffées, nous nous mîmes à la fin à cheval et le quidam officieux s'offrit à nous trouver un logement. Il commençait déjà à faire sombre, et nous doutâmes pouvoir retrouver notre bivouac. Nous acceptâmes son offre obligeante; mais nous fûmes refusés partout. Pas un hôtel garni ne voulut nous recevoir, non parce que les logements manquaient, mais les hôtes craignaient de recevoir des militaires, qui peut-être ne les payeraient pas.

**La colonne Vendôme.** — Toujours en cherchant à nous loger, nous traversâmes la place Vendôme, et nous aperçûmes une foule immense de peuple qui s'était attroupée devant la colonne triomphale, en criant : *A bas le Tyran ! A bas l'Usurpateur !*

Les plus intrépides et les plus violents étaient montés au sommet de la colonne et essayaient d'en arracher la statue colossale de Napoléon, la frappaient, attachaient à son cou une corde dont les bouts furent jetés au peuple, qui se mit à irer de toutes ses forces en poussant des cris horribles. Mais leur fureur, leurs cris et leurs efforts furent inutiles. La statue resta inébranlable.

C'était une scène qui rappelait celles de la Révolution, et j'en frémis ; car cette foule, une fois déchaînée, pouvait se porter à tous les excès.

Je me mêlai à la foule. Je parlai aux uns, je parlai aux autres, et je dis à un groupe qui commençait à m'entourer qu'ils avaient tort de se donner tant de peine et que l'empereur Alexandre verrait assurément de mauvais œil que le peuple se permît des actes de ce genre et que, probablement, la statue disparaîtrait demain, mais par ses ordres.

L'opinion que je venais d'émettre courut de bouche en bouche ; le peuple commença à se calmer, et bientôt un détachement du régiment des gardes Semenoffsky arriva, se plaça sans faire aucune démonstration autour de la colonne, et la foule se dispersa sans manifester le moindre mécontentement.

Ce qu'il y avait de plaisant, c'est qu'en la voyant d'en bas la statue avait l'air de tenir la corde dans sa main et de mener le peuple, ce qui fit dire à un plaisant :

« — *Voyez ce gaillard, il nous tient encore d'une main ferme.* »

En attendant, nous étions toujours sans gîte. Il commençait à pleuvoir et à faire sombre, et notre situation devint toujours plus désagréable. L'idée de rester à la belle étoile au milieu de Paris n'était pas trop plaisante. Notre officieux conducteur avait profité de la bagarre pour nous abandonner. Heureusement un jeune homme, ayant entendu que nous

parlions français, s'approcha de moi et me dit : « Monsieur, si vous voulez un logement et le payer, je vous en indiquerai un. »

J'aurais pu l'embrasser de joie et nous le suivîmes sans hésiter. Il nous mena dans la rue Neuve-des-Augustins, et après nous être arrêtés un moment devant une porte cochère, nous vîmes arriver le concierge de l'hôtel, qui nous demanda si nous voulions bien payer d'avance le prix qu'il demandait :

« Assurément, lui répondis-je, » et il fixa le prix à 30 francs par jour.

J'acceptai et je payai de suite pour trois jours. Dès ce moment, tous les soins et toutes les attentions nous furent prodigués.

# HUITIÈME PARTIE

## PARIS. — ESSONNES

**Hôtel de Richelieu.** — C'était le grand hôtel de Richelieu qui nous reçut dans ses bras.

Que de souvenirs s'attachent à la demeure de ce fameux maréchal de Richelieu[1]. Il ne se serait jamais douté que des officiers ennemis de sa patrie y logeraient une fois à 30 francs par jour. Cet hôtel avait été vendu pendant la Révolution comme bien d'émigré ; il était devenu un hôtel garni.

De bons lits nous furent préparés, et, heureux de nous trouver devant un gai feu de cheminée, nous passâmes une soirée charmante à l'idée seule de coucher dans Paris. Un garçon d'écurie eut soin de nos chevaux, et nous ne bougeâmes plus de notre hôtel ce soir, étant trop heureux de pouvoir nous reposer après une journée aussi fatigante que mémorable et qui nous avait procuré tant de sensations de joie, de plaisir, de gloire et de surprise.

1. L'Hôtel de Richelieu, alors hôtel pour voyageurs, était situé rue Neuve-Saint-Augustin, n° 30. (Ce renseignement, comme tous ceux relatifs aux restaurants et hôtels de Paris cités par Löwenstern, m'a été fourni par mon savant et excellent ami F. Bournon, directeur de la *Correspondance historique et archéologique*, qui s'est mis à ma disposition avec sa bonne grâce habituelle.)

La nuit, nous eûmes un moment d'inquiétude de nous être logés dans un quartier éloigné de toute troupe, et l'idée nous vint qu'une Saint-Barthélemy pourrait avoir lieu. Au milieu d'une population immense dans laquelle les napoléonistes se trouvaient en grand nombre, on aurait pu parvenir à exciter le peuple à nous massacrer isolément dans nos lits. Heureusement ces appréhensions ne se réalisèrent point, et fatigués comme nous l'étions, nous nous endormîmes profondément, et nous nous réveillâmes le lendemain frais et dispos pour courir la ville et l'admirer.

Comme je manquai de linge et d'habits propres, il fallut bien finir par déterrer mes équipages. Moyennant 20 francs je décidai un homme à aller trouver mes gens au camp. Je lui désignai la maison de campagne où je les avais laissés, et j'écrivis un billet à mon chasseur Meyer, en lui ordonnant de se faire conduire par ce commissionnaire jusqu'à mon hôtel.

En effet, cet homme eut tant d'intelligence qu'il trouva mes gens et me les amena. Mes Cosaques arrivèrent aussi, et voilà la cour du grand hôtel de Richelieu transformée en bivouac. Le vieux maréchal aurait fait une vilaine grimace, si pareille chose fût arrivée de son vivant. Comme je menais une meute de chasse avec moi, mes chiens y furent, eux aussi, établis.

**Palais Royal. — Mon frère Édouard.** — Le Palais Royal fut la première chose que j'étais curieux de voir, et je m'y transportai. Je fus ébloui de la richesse et de l'élégance des magasins et des boutiques. Un bon déjeuner chez Véry nous donna la force et la gaiété nécessaires pour jouir de tout ce que notre curiosité était avide de voir. Nous dînâmes chez les Frères Provençaux et fûmes le soir au Vaudeville.

Le lendemain, même genre de vie. Nous commandâmes

un dîner chez Robert, hôtel Grange-Batelière [1]. Le général de Löwenstern, le comte de Modène, mon frère Georges et Steinecker en furent les convives. Le dîner était exquis et assurément le meilleur que j'ai fait de ma vie. Pendant que nous étions en train de sabler d'excellent vin de Champagne bien frappé à la glace, on vint nous annoncer un officier de hussards qui voulait à toute force entrer.

« Eh bien ! qu'il entre, » fut notre réponse. Et quelle fut ma surprise en reconnaissant dans cet officier de hussards mon frère Édouard. Il avait été envoyé au prince de Schwarzenberg par le comte de Pahlen qui, avec l'avant-garde, s'était dirigé sur Fontainebleau, et, après avoir remis ses dépêches, se doutant que j'étais à Paris, il avait eu grande envie de me voir. Mais, ne sachant comment me déterrer dans cette ville immense, et comme c'était l'heure du dîner, il eut l'heureuse idée de demander qu'on lui indiquât le meilleur restaurateur. On lui avait nommé Véry [2], Beauvilliers [3], les Frères Provençaux.

« — Non, dit-il, nommez-moi ce qu'il y a de mieux dans ce genre. »

« — Eh bien, lui dit un homme très bien mis qui passait dans ce moment et avait entendu le colloque, allez chez Robert ; c'est assurément ce qu'il y a de mieux dans Paris. »

« — Eh bien ! soit, répondit-il, ayez la complaisance de m'y conduire. »

Arrivé à l'hôtel, il demanda au Suisse s'il n'y avait pas des officiers russes qui dînaient dans la maison. Il se fit conduire au salon que nous occupions, et sa joie fut égale à la nôtre lorsqu'il nous trouva, et nous ne pûmes nous empêcher

1. Hôtel de la Grange-Batelière, tenu en 1813 par Pajol et avant par Rose, rue Pinon, n° 2 (rue Drouot). C'est aujourd'hui la mairie du IX° arrondissement.

2. Restaurant Véry au Palais-Royal, galerie de Pierre, n° 35.

3. Restaurant Beauvilliers, rue de Richelieu, n° 26.

d'admirer le tact et l'esprit avec lequel il avait agi pour nous déterrer.

Le hasard y était assurément pour beaucoup; mais son raisonnement était très juste. Il se disait :

« C'est l'heure du dîner. Je connais les goûts de mes frères. Ils dîneront certainement là où on fait la meilleure chère, et la dépense ne les arrêtera pas. Ne perdons donc pas de temps et cherchons-les là où on mange le mieux. »

Et le résultat prouva que sa logique était bonne.

Si déjà nous avions été joyeux, son apparition doubla notre bonne humeur, et nous prolongeâmes ce dîner jusqu'à huit heures du soir. Nous en fûmes quittes pour 240 francs, dont le général de Löwenstern paya une moitié et moi l'autre.

**Théâtre Français. — Talma. — L'incident des vers en l'honneur des Bourbons.** — Le soir nous allâmes au Théâtre-Français et nous fûmes assez heureux pour trouver une loge au troisième. Je vis Talma et M^lle^ Duchesnois! Quels talents!

Lorsque la première pièce fut finie, plusieurs jeunes Français, que nous avions reconnus dans une loge voisine de la nôtre, et au nombre desquels était le comte de Modène, Montmaur et La Rochefoucauld, vinrent nous trouver pour nous prier de permettre qu'ils puissent, en se tenant un peu cachés, jeter un papier sur la scène aussitôt que la toile pour la seconde pièce se lèverait[1].

Nous ne voulûmes pas de suite acquiescer à leur demande; mais de jeunes et jolies dames, qui étaient de la société de ces messieurs, nous firent par des signes et par des gestes de la tête des prières si gracieuses que nous risquâmes le coup, en les priant toutefois de sortir de notre loge aussi-

1. Représentation du 2 avril 1814. Le programme se composait d'*Iphigénie en Aulide* et des *Fausses infidélités*.

tôt que le coup aurait été exécuté. Car, voyant le gouverneur de Paris, le général Sacken, vis-à-vis de nous dans sa loge, nous ne voulions pas nous compromettre.

En effet, aussitôt que la toile fut levée, le papier fut lancé. Il tomba au milieu de la scène. Personne ne s'était aperçu d'où il venait. Tout à coup et spontanément, le parterre et les galeries se mirent à crier : « Lisez! Lisez! »

Un acteur s'approcha : « Non, non, s'écria-t-on de toutes parts. Talma! Talma! »

Il se fit attendre. Il n'arrivait point. Le tapage devint alors effroyable. L'acteur revint une seconde fois pour ramasser le billet.

« Laissez, laissez, n'y touchez pas. Talma! Talma! »

C'étaient des cris à faire trembler la salle.

Enfin Talma parut et fut reçu par de grands applaudissements : « Lisez! Lisez! » fut le cri général. Talma hésita un moment lorsqu'il eut déroulé le papier et jeté un coup d'œil sur son contenu[1]. Alors les cris redoublèrent. A la fin, il commença et lut très bien des vers en l'honneur du roi Louis XVIII et des Bourbons...

C'était la première fois qu'on osait prononcer ce nom en public, les applaudissements furent généraux ; mais il se fit entendre aussi des coups de sifflets. Alors on redemanda avec fureur la lecture ; personne ne s'y opposa, et Talma, ayant repris toute sa contenance, lut avec feu et âme, et les applaudissements furent si forts que je crus que toute la salle s'écroulerait. Le général Sacken se tint tranquille dans sa loge et ne s'opposa à aucun des mouvements du public.

1. Stances de Briffaut sur *le Retour des Bourbons*. Ces stances n'ont pu être retrouvées jusqu'ici. Renseignements communiqués par M. Monval, archiviste-bibliothécaire de la Comédie-Française.

Cf. Régnier, *Souvenirs et Études de Théâtre*, Paris, Ollendorff, p. 224 et suivantes. Régnier, alors âgé de 7 ans, a été témoin oculaire de ce fait.

Après cette scène, qui avait pris naissance dans notre loge, ces messieurs se dispersèrent dans la salle pour soutenir les applaudissements et commencèrent à crier : *A bas l'Aigle.*

Un grand aigle doré décorait l'avant-scène. Alors des cris : *A bas l'Aigle!* se firent entendre de toutes parts. *Des fleurs de lys! Des fleurs de lys!* furent le refrain. Le tumulte dura jusqu'au moment où un acteur parut et, après maintes révérences, assura le public qu'il n'y avait rien de préparé pour ôter l'aigle dans ce moment, mais que le lendemain il n'existerait plus. De fréquents applaudissements se firent alors entendre. La seconde pièce commença et fut terminée sans interruption.

Modène, Montmaur et toute leur société furent enchantés de la réussite de leur projet. Ils vinrent nous remercier et nous invitèrent à venir prendre avec ces dames des glaces au café de Foy après le spectacle. Je ne manquai pas de de m'y rendre, et je fis la connaissance de la comtesse de Montmaur et de trois autres personnes charmantes, qui m'accablèrent de questions sur l'empereur Alexandre, sur ses intentions à l'égard des Bourbons et sur cent mille autres choses.

Ces dames remarquèrent que j'avais une ceinture de sabre qui était ornée de l'aigle de Napoléon.

« Oh quelle horreur ! s'écrièrent-elles. Vous portez les armes de ce monstre infâme. »

Je leur expliquai par quelle circonstance j'étais en possession de cette ceinture et que je n'y attachai aucune idée.

« A la bonne heure, me dirent-elles, mais promettez-nous de ne plus porter cette ceinture aux aigles. »

L'esprit de parti est une chose terrible, et les moindres bagatelles deviennent des crimes aux yeux des personnes prévenues.

**L'Opéra.** — Un jour, je fus à l'Opéra, et, à côté de moi au balcon, était assis un homme de bonne mine, en frac, qu'à ses moustaches je reconnus pour un militaire. Quoique voisins, nous ne nous parlions pas. Tout à coup le duc de Berry parut dans une loge vis-à-vis de nous, et le public se mit à frapper des mains et à crier : *Vive le duc de Berry!*

« F...tre, s'écria mon voisin, je vais l'applaudir aussi. Je ne le fais que parce que le gredin a un faux air de Napoléon. »

Et, en effet, dans le premier moment, le duc de Berry vêtu de l'uniforme de la garde nationale rappelait Napoléon...

Je me mis alors à causer avec ce voisin, et lui ayant demandé d'où il venait, il me dit : « de Fontainebleau », et, que le matin il avait été témoin des adieux de Napoléon à ses généraux et à sa Garde. Ayant regardé les fleurs de lys qui remplaçaient l'aigle, il se frotta les moustaches et me dit :

« Je vous prie de me dire de quoi ces fleurs de lys ont l'air. J'aime qu'il y ait de la grandeur dans les armes. »

Une autre fois, me trouvant dans une loge avec des dames, elles me demandèrent après qu'on eut chanté des vers en l'honneur des Bourbons :

« Dites-nous, je vous prie, qu'est-ce que c'est que ces Bourbons dont on nous vante tant les vertus. Jamais nous n'en avons entendu parler. »

Et je fus forcé en souriant de leur raconter l'histoire de leurs rois.

Toute la génération d'aujourd'hui connaissait à peine cette dynastie et par conséquent n'y tenait nullement, ce qui prouve assez que l'opinion générale n'était nullement en faveur de ces princes, et cela rien que par le seul motif qu'on ne les connaissait pas. Les partis étaient malgré cela

en présence et avaient des chefs. Ils allaient se prononcer, et les vœux publics allaient peut-être se manifester par des scènes de discorde et de violence. Car la question n'était décidée ni dans la forme ni dans le fond.

**La conférence des souverains.** — Lors d'un conseil que les souverains tinrent avec le prince de Schwarzenberg, le comte de Nesselrode, le général Pozzo di Borgo et le prince de Liechtenstein, et auquel assistèrent le prince de Talleyrand et le duc de Dalberg et au cours duquel on introduisit le baron Louis et l'archevêque de Malines, ce fut alors qu'on traita pour la première fois sur l'état de la France et la situation des esprits.

Dans cette conférence, les souverains exprimèrent les mêmes sentiments envers la France, le même désir de connaître ses vœux que l'empereur Alexandre avait manifestés à la députation de Paris. La paix avec Napoléon, la Régence, le retour des Bourbons y furent agités tour à tour. La discussion persuada les souverains et les plénipotentiaires d'Autriche que la paix et la stabilité en Europe seraient impossibles, tant que Napoléon resterait empereur ou régent sous le nom de l'impératrice; qu'il fallait rappeler les Bourbons avec une constitution qui garantirait tous les intérêts et qu'à cette condition les délégués français déclareraient que le Sénat, le Corps législatif et le Conseil municipal se prononceraient ; que leurs vœux entraîneraient certainement celui du peuple et de l'armée, mais que cette déclaration, devant avoir lieu sans retard et sans retour, exigeait avant tout que les monarques alliés s'engageraient à ne plus traiter avec Napoléon, ni avec sa famille et à laisser la France libre de choisir son gouvernement.

Les souverains et le prince de Schwarzenberg, au nom de l'empereur d'Autriche, acquiescèrent à cette demande. Une

proclamation fut rédigée et signée par l'empereur Alexandre au nom de ses alliés et contresignée par le comte de Nesselrode[1].

Dans cette pièce remarquable, ils déclaraient :

« Qu'ils ne traiteraient plus avec Napoléon Bonaparte, ni avec aucun membre de sa famille, qu'ils respecteraient l'intégrité de la France telle qu'elle a existé sous ses anciens rois légitimes, qu'ils pourront même faire plus parce qu'ils professent toujours le principe, que, pour le bonheur de l'Europe, il faut que la France soit grande et forte, qu'ils garantiront la constitution que la nation française se donnera, qu'ils invitent à cet effet le Sénat à désigner un gouvernement provisoire qui puisse pourvoir aux besoins de l'administration et préparer la constitution qui conviendra au peuple français. »

Cette proclamation fut à l'instant imprimée, publiée et répandue dans Paris, et toutes les mesures furent prises pour l'exécution des mesures qu'elle indiquait.

**Caulaincourt à Paris.** — La chose était consommée, lorsque le duc de Vicence arriva une seconde fois à Paris avec de nouvelles propositions de Napoléon. Le ministre plaida en vain la cause de son maître. Il n'était plus temps, et il partit le lendemain assez tard pour être témoin de ces grands événements et en rendre compte à Napoléon.

**Le général Dessolles. — Le Gouvernement provisoire.** — Le général Dessolles prit le commandement de la garde nationale. Son nom était honorablement connu. Il avait été chef d'état-major de Moreau. Placé plusieurs fois par Napoléon dans l'alternative de lui déplaire ou de s'humilier, il se montra moins jaloux de la faveur du souverain que de sa propre dignité. Tous ces titres lui donnaient des droits à la

1. Proclamation du 31 mars 1814, trois heures après-midi.

confiance de ses frères d'armes et de ses concitoyens. Il désigna le général Ricard pour le seconder dans le commandement. L'accession de ces deux officiers généraux entraîna beaucoup de militaires par les motifs qui les avaient eux-mêmes décidés, le désir d'arracher leur pays au double joug de Napoléon et de l'étranger et d'abréger la douloureuse et dangereuse agonie d'une autorité expirante.

Le Gouvernement provisoire, une fois installé, prit encore d'autres mesures d'importance; mais, ce qui l'occupa surtout, ce fut la préparation des actes qui devaient signaler la journée du lendemain.

**La déclaration de déchéance.** — Ce fut le 3 avril qu'il déclara Napoléon Bonaparte déchu de son trône, le droit d'hérédité aboli dans sa famille, le peuple français et l'armée déliés envers lui du serment de fidélité.

Tous ces décrets furent de suite publiés et affichés, et, ce qui est étonnant, c'est que les Parisiens les lurent sans grande surprise. Il est vrai que des pamphlets, criés dans les rues, attaquaient réciproquement et Napoléon et le Gouvernement provisoire. Des groupes massés aux pieds des monuments encourageaient ceux qui s'efforçaient de faire disparaître les signes ou les images du pouvoir de Napoléon, et leurs efforts réussirent en effet à en dégrader quelques-uns.

**Les maréchaux à Paris.** — Tout concourait au dénouement de ce drame politique lorsqu'un incident vint suspendre la marche de l'action et remettre en question ce dénouement même. Ce fut l'arrivée du maréchal Ney, du maréchal Macdonald et de Caulaincourt.

Les propositions qu'ils apportaient au nom de Napoléon, les considérations qu'ils firent valoir à l'appui jetèrent l'indécision dans l'esprit des souverains.

**La marche de Napoléon sur Paris. — Fontainebleau. — La Cour de France.** — Mais, avant d'aller plus loin, voyons ce qui s'était passé à Fontainebleau, où Napoléon était arrivé à marches forcées.

Rompu de lassitude, il se jeta à Fontainebleau dans une voiture, suivi seulement du prince de Neufchatel et du duc de Vicence et précédé d'un seul courrier. Au moment où ce dernier descendait à la Cour de France, le général Belliard y arriva avec la cavalerie, et le courrier annonça au général que l'Empereur le suivait de très près. En effet, sa voiture ne tarda pas à apparaître. Surpris de se voir tout à coup au milieu de ses troupes, il la fait arrêter et s'informe de ce que cela peut être.

« — C'est le général Belliard, Sire, dit le courrier. »

Aussitôt la portière s'ouvre ; l'Empereur saute à terre et, prenant la main du général Belliard, il l'emmène sur la grande route.

« — Eh bien, Belliard, qu'est-ce que cela? Comment êtes-vous ici avec votre cavalerie ? Où est l'ennemi.

« — Aux portes de Paris, Sire.

« — Et l'armée?

« — Elle me suit.

« — Et qui garde la capitale.

« — La garde parisienne?

« — Que sont devenus ma femme et mon fils? Où est Mortier ? Où est Marmont?

« — L'impératrice et le roi de Rome sont partis avant-hier pour Rambouillet, et de là, je pense, pour Orléans. Les maréchaux sont sans doute encore à Paris pour terminer leurs arrangements. »

Alors le général Belliard continua à raconter à Napoléon, avec précaution et rapidité, les opérations de l'armée, et à lui rendre succinctement compte de la bataille de Paris.

Le prince de Neufchâtel et le duc de Vicence arrivèrent sur ces entrefaites.

« — Eh bien, Messieurs, vous entendez ce que dit Belliard, Allons! Je veux aller à Paris? Partons; Caulaincourt, faites avancer ma voiture. »

Pendant ce colloque, on avait fait quelques centaines de pas. Le général Belliard représenta à Napoléon qu'il ne pouvait pas aller plus loin, qu'il n'y avait plus de troupes à Paris.

« — C'est égal, dit-il, j'y trouverai la garde nationale. L'armée me rejoindra demain ou après-demain, et je rétablirai les affaires.

« — Mais je répète à Votre Majesté qu'elle ne peut aller à Paris. La garde nationale garde les barrières, et quoique les alliés ne doivent y entrer qu'à sept heures, il serait possible qu'ils eussent passé outre et que Votre Majesté rencontrât aux portes ou sur les boulevards des postes russes ou prussiens.

« — N'importe, je veux y aller. Ma voiture. Suivez-moi avec votre cavalerie.

« — Mais, Sire, Votre Majesté s'expose à se faire prendre et à faire saccager Paris. Plus de 120.000 hommes occupent les hauteurs environnantes. D'ailleurs, j'en suis sorti en vertu d'une convention et ne peux y rentrer.

« — Quelle est cette convention? Qui l'a conclue?

« — Je ne la connais pas, Sire; seulement le duc de Trévise m'a prévenu qu'elle existait et que je devais me rendre à Fontainebleau.

« — Que fait Joseph? Où est le ministre de la Guerre?

« — Je l'ignore, Sire. Nous n'avons reçu aucun ordre ni de l'un ni de l'autre de toute la journée. Chaque maréchal agissait pour son compte. On ne les a pas vus à l'armée, du moins, au corps du duc de Trévise.

« — Allons, il faut partir pour Paris. Partons ! Où je ne suis pas, on ne fait que des sottises. »

Le prince de Neufchâtel et Caulaincourt se réunirent au comte Belliard pour dissuader l'Empereur. Il ne cessait de demander sa voiture. Le duc de Vicence l'annonçait, mais elle n'arrivait pas. Napoléon, dans son dépit, marchait à pas inégaux et précipités, questionnant de nouveau sur les points déjà éclaircis.

« — Il fallait, Messieurs, tenir plus longtemps et tâcher d'attendre l'armée. Il fallait soulever Paris qui ne doit pas aimer les Russes, mettre en action la garde nationale qui est bonne et lui confier la défense des fortifications que le ministre a dû faire élever et hérisser d'artillerie. Elle les aurait sûrement bien gardées, tandis que les troupes de lignes auraient combattu en avant sur les hauteurs et dans la plaine.

« — Je vous répète, Sire, qu'on a fait aujourd'hui plus qu'il n'était possible. L'armée entière, forte de 15 à 18.000 hommes, a résisté jusqu'à 4 heures et à plus de 100.000 hommes, espérant que Votre Majesté allait venir de moment en moment. Le bruit s'en était répandu dans Paris, et ayant percé jusqu'à l'armée, elle a redoublé d'ardeur et forcé les ennemis à tourner la ville par la plaine de Neuilly et le bois de Boulogne. La garde nationale s'est aussi bien montrée, soit en tirailleurs, soit en défendant les méchants tambours qui couvraient les barrières.

« — C'est étonnant! Combien aviez-vous de cavalerie de votre côté?

« — Quinze cents chevaux, Sire, y compris la brigade d'Autencourt.

« — Mais Montmartre fortifié et garni de gros canons devait faire une vigoureuse résistance ?

« — Assurément, Sire. L'ennemi l'a cru comme Votre Majesté et s'en est approché avec beaucoup de circonspec-

tion. Il n'en était cependant rien. Il n'y avait que 7 pièces de 6.

« — Qu'a-t-on fait de mon artillerie? Je devais avoir plus de 200 pièces à Paris et des munitions pour les alimenter un mois.

« — La vérité, Sire, est que nous n'avions à opposer à l'ennemi que des pièces de campagne, dont encore, à deux heures, il fallut ralentir l'action faute de munitions.

« — Allons, je vois que tout le monde a perdu la tête. Voilà pourtant ce que c'est que d'employer des hommes qui n'ont ni sens commun, ni énergie. Eh bien! Joseph s'imagine cependant être en état de conduire une armée, et le routinier Clarke a tout l'orgueil d'un bon ministre. Mais l'un n'est qu'un c.....on, et l'autre, un J... F..... ou un traître, car je commence à croire ce que m'en disait Savary. »

La conversation continua sur ce ton lorsqu'on rencontra non loin de la Cour de France une colonne d'infanterie.

« — Quelles sont ces troupes, demanda l'Empereur?

« — C'est le corps du duc de Trévise, répondit le général Curial.

« — Faites-le appeler.

« — Il est encore à Paris. »

**Napoléon retourne à Fontainebleau et concentre son armée à Essonnes.** — Alors, sur les représentations réitérées et pressantes du prince de Neufchâtel, du duc de Vicence et du comte Belliard, Napoléon se décida à retourner à la Cour de France, où il soupa, et il repartit ensuite pour Fontainebleau, après avoir ordonné que toutes les troupes prissent position aux environs d'Essonnes. En effet, à fur et à mesure qu'elles arrivaient de Paris, elles furent placées sur les hauteurs de Longjumeau, derrière la petite rivière d'Essonnes.

Ainsi le 19/31 mars, les débris de cette armée, dont les efforts n'avaient pu sauver la capitale, se pressèrent encore autour de lui. En un jour ou deux, tout pouvait être réuni. Paris pouvait être reconquis. Des ressources immenses restaient encore pour prolonger la guerre en se jetant à fortes journées sur les armées du Midi, tandis que les provinces de l'Est se seraient insurgées sur les derrières des alliés.

Un prince d'un caractère inflexible aurait pu, sinon sauver son trône, du moins sortir avec gloire de cette lutte. Napoléon, qui accusa son frère de manquer d'énergie, ne montra pas plus de fermeté que lui dans une circonstance si décisive. Il perdit en tentatives et en négociations un temps qu'il aurait dû employer à transporter le théâtre de la guerre dans de nouvelles contrées, loin de sa capitale.

Napoléon détacha le duc de Vicence auprès de l'empereur Alexandre avec des propositions qu'il croyait propres à le désarmer. Mais, ainsi que je l'ai dit déjà, les souverains alliés s'étaient engagés à ne plus traiter avec lui.

Immédiatement après son retour à Fontainebleau, Napoléon donna ses premiers soins à la réorganisation de l'armée. La matinée du lendemain fut employée à la discussion d'un nouveau plan de campagne.

Napoléon ne se montra qu'à la parade de la garde montante. Il fut salué par des acclamations. Sa figure était impassible, comme dans ses jours de gloire et de prospérité.

Le duc de Vicence revint de Paris dans l'après-midi. Rien ne transpira de sa mission ; mais le mystère même en décela le peu de succès.

**Revue de la Garde impériale. — Mouvement sur Essonnes.** — Le 3 avril, l'armée devait manœuvrer sur Paris, d'après le plan adopté. Il y eut, ce jour, une revue de toutes les troupes de la Garde dans la cour du Cheval-Blanc ; Napoléon, après

avoir parcouru tous les rangs, se plaça au milieu de la cour et donna l'ordre d'y réunir les plus anciens officiers, sous-officiers et soldats ; on forma un cercle autour de lui, il fit commander : *Attention!* par un ban et leur parla en ces termes :

« Soldats ! l'ennemi nous a dérobé sa marche et s'est rendu maître de Paris. Il faut l'en chasser. D'indignes Français, des émigrés auxquels nous avions pardonné, ont arboré la cocarde blanche et se sont joints à nos ennemis. Les lâches ! Ils recevront la peine de ce nouvel attentat.

« Jurons de vaincre ou de mourir et de faire respecter cette cocarde tricolore qui, depuis vingt ans, nous trouva dans le chemin de la gloire et de l'honneur. »

Les officiers et les troupes prononcèrent à l'envi ce serment.

Après cette courte harangue, l'infanterie défila au pas accéléré et fit place à la cavalerie, qui salua l'Empereur par les acclamations d'usage aux jours de péril, de cérémonie ou de bataille.

Vers six heures, toute la garde se mit en mouvement sur Essonnes. Obligée de filer par la route qui traverse la forêt de Fontainebleau, sa marche se prolongea fort avant dans la nuit, qu'éclairait un beau clair de lune. Un profond silence régnait dans les colonnes. On n'entendait qu'un cliquetis de sabres et de bayonnettes. D'autres réflexions préoccupaient ces soldats échappés à tant de batailles. L'esprit frappé du serment qu'ils avaient prêté le matin et des souvenirs de vingt ans de victoires, ils s'apprêtaient dans un recueillement héroïque à terminer leur carrière devant les murs ou sous les décombres de Paris.

**Mesures prises par les alliés. — Mouvements de leurs troupes.** — De notre côté, malgré la révolution qui s'était opérée à

Paris, les souverains avaient jugé nécessaire de se porter en avant.

L'armée de Silésie, dont le maréchal Barclay de Tolly venait de prendre le commandement, s'était placée dès le 2 avril sur la route d'Orléans à Palaiseau, Chilly et Longjumeau et poussa ses avant-postes jusqu'à Montlhéry et Arpajon.

Il ne resta à Paris que les gardes et les réserves, et le corps de Bülow fut rappelé de Soissons.

Bientôt le prince de Schwarzenberg, craignant que Napoléon ne fît un mouvement sur son flanc gauche et ne tournât les alliés devant Paris, donna l'ordre à la grande armée de se tenir prête à être formée au premier signal sur deux lignes entre le parc de Morangis et Juvisy et à celle de Silésie sur les hauteurs de Longjumeau. Versailles fut occupée par un détachement.

Nos grenadiers quittèrent Paris et vinrent se former en troisième ligne.

**Je rejoins le corps Woronzoff.** — C'est dans ce moment que je vis la nécessité de quitter Paris et d'aller rejoindre le corps Woronzoff, que je trouvai établi dans un château[1] qui avait appartenu jadis au cardinal Mazarin. Mes Cosaques avaient pris un logement pour moi dans une jolie maison de campagne, qui n'était pas habitée, mais dans laquelle je trouvai des provisions, des fourrages et d'excellents lits.

Je fus de suite chez le comte Woronzoff, que je trouvai comme toujours entouré de beaucoup de monde. Tous me demandèrent des nouvelles de Paris et brûlaient d'impatience d'y retourner. Le général Sabaneïeff, chef de l'État-

1. Woronzoff s'établit avec son corps un peu en arrière de celui de Langeron à Chilly-Mazarin et à Morangis.

major de l'armée, y était, et je fus témoin de l'animosité du comte Woronzoff contre le général Tchernitcheff.

Pendant que nous étions à dîner, un aide de camp de ce dernier arriva avec une dépêche. Le comte Woronzoff dit au général Sabanéïeff en la lisant :

« — Cela ne vaut pas la peine que vous la lisiez. Car, du moment qu'elle est écrite par le général Tchernitcheff, soyez sûr qu'elle ne peut contenir que des mensonges et des fanfaronnades. »

Il est plus que probable que l'aide de camp qui entendit ces propos les rapporta à son général et que l'inimitié qui existait déjà ne s'en accrut que davantage.

**Projet de retraite sur Meaux et les pourparlers avec Marmont.** — Nous continuâmes à nous amuser dans ce charmant endroit, à visiter nos camarades dans leurs cantonnements et leurs bivouacs, à faire bombance, et surtout à nous réjouir d'avoir Paris derrière nous et l'espoir d'y retourner bientôt, lorsque nous apprîmes, à notre très grand regret, qu'il s'agissait d'abandonner Paris et de prendre position à Meaux pour ne pas accepter une bataille sous les murs de Paris. On disait même que le maréchal Barclay allait recevoir l'ordre d'exécuter son mouvement rétrograde, lorsque le prince de Schwarzenberg fit suspendre l'envoi de cet ordre en rendant compte aux souverains de ses pourparlers avec le duc de Raguse (Marmont).

**La convention d'Essonnes et la défection de Marmont.** — Le duc de Raguse, séduit par les conseils que ses amis lui avaient donnés et invité par le gouvernement provisoire à embrasser la cause de la nation, crut Napoléon fort ébranlé. Il fut charmé et flatté de voir que c'était à lui que l'on avait adressé les premières propositions de rapprochement entre

l'armée et le Gouvernement provisoire, et il se crut destiné à terminer la révolution.

La négociation marcha rapidement et fut bientôt conclue. *En vertu de ses bases, le duc de Raguse arrêta avec le prince de Schwarzenberg une convention militaire aux termes de laquelle ses troupes devaient quitter la position d'Essonnes et se retirer par Versailles sur un point au-delà du théâtre des hostilités*[1].

Le maréchal agissait de concert avec le général Souham, et successivement presque tous ses généraux furent mis dans le secret, excepté les généraux Chastel et Lucotte, dont les dispositions n'avaient pas paru favorables.

Le prince de Schwarzenberg donna aussitôt connaissance à l'empereur Alexandre de la convention qu'il venait de passer avec le maréchal Marmont *et expédia aux troupes l'ordre de se tenir prêtes à protéger son passage, en cas que Napoléon voulût s'y opposer.*

Deux régiments de cavalerie bavaroise furent désignés pour exécuter un mouvement parrallèle à celui de la colonne française jusqu'à Fresnes, d'où deux autres régiments de notre réserve devaient les relever jusqu'à Versailles[1].

**Les maréchaux porteurs de l'abdication conditionnelle de Napoléon.** — Pendant qu'on passait cette convention qu'on ignorait à Fontainebleau, Napoléon avait signé une abdication conditionnelle et chargé les maréchaux Ney, Macdonald et Marmont d'aller avec le duc de Vicence la porter à l'empereur Alexandre.

Ney, Macdonald et le duc de Vicence partirent aussitôt et, en passant à Essonnes, entrèrent chez Marmont pour lui annoncer que l'empereur l'avait désigné comme l'un des

1. Cf. commandant Weil, *la Campagne de 1814*, t. IV, p. 265-266, 274-278.

quatre commissaires chargés de négocier son abdication en faveur du roi de Rome sous la régence de l'impératrice.

Le duc de Raguse, qui ne s'attendait point à cette nouvelle marque de confiance de Napoléon, ne put déguiser son embarras à ses collègues, et il leur confia qu'il était en pourparlers avec le prince de Schwarzenberg.

Le duc de Vicence, lui ayant fait remarquer que son union à eux, après ce qui venait de se passer, donnerait encore plus de poids à leur démarche, le maréchal duc de Raguse se décida à monter en voiture avec le duc de Tarente après avoir laissé au général Souham le commandement de son corps d'armée et en lui donnant l'instruction de ne faire aucun mouvement jusqu'à son prochain retour.

**Les maréchaux à Chevilly. — Les confidences du prince royal de Wurtemberg.** — Arrivés à Chevilly, les maréchaux descendirent chez le prince de Schwarzenberg auquel ils se crurent obligés de faire part de l'objet de leur mission. Le duc de Raguse refusa de paraître avec eux; il resta dans la voiture.

En sortant de chez le généralissime, le duc de Tarente fit une visite au prince royal de Wurtemberg, lequel lui apprit dans la conversation que *le duc de Raguse allait quitter Napoléon*. Le duc de Tarente réfléchissait à cette communication en regagnant sa voiture, où il croyait retrouver son collègue, lorsque ses gens lui dirent que celui-ci venait d'en descendre pour se rendre chez le prince de Schwarzenberg.

Le duc de Tarente, soupçonnant alors les choses beaucoup plus avancées que son collègue ne l'avait confessé, ne put s'empêcher, lorsque Marmont fut de retour, de lui témoigner sa surprise de ce qu'ayant fait des difficultés pour se présenter avec eux chez le prince de Schwarzenberg, il s'y fut rendu en leur absence, et il lui rapporta ce que le *prince*

*royal de Wurtemberg venait de lui dire ; mais le duc de Raguse lui assura à nouveau que rien n'était conclu*, et l'entretien cessa.

Immédiatement après le départ des commissaires, le bruit courut dans les camps que Napoléon avait abdiqué ; mais personne ne voulut y ajouter foi.

Napoléon, après l'issue d'un dîner, aurait dit :

« On veut me faire abdiquer en faveur du roi de Rome. Je le ferai puisqu'on le désire. Cependant ce n'est pas l'intérêt de la France. Mon fils est un enfant. Ma femme est excellente. On n'en peut trouver de meilleure. Mais elle n'entend rien aux affaires. Vous aurez donc une régence autrichienne de douze à quinze ans et vous verrez M. de Schwarzenberg vice-empereur des Français. D'ailleurs, il faut raisonner. Si cela entrait dans les vues de l'Autriche, croit-on que les autres puissances consentiront jamais à ce que mon fils règne tant que je vivrai? Non, certainement; car elles auront trop peur de me voir arracher le timon des affaires des mains de ma femme. Aussi je n'attends rien de bon de la démarche des maréchaux. »

**Le corps de Marmont en marche sur Versailles.** — Peu d'heures après le départ du duc de Raguse d'Essonnes, Napoléon précipita, sans le savoir, l'exécution de la convention que le maréchal avait signée, en faisant appeler le général Souham pour lui expliquer lui-même les motifs qui l'obligeaient à révoquer les ordres relatifs à la marche sur Paris. Cet ordre donnant lieu au général Souham de penser que Napoléon avait dû être instruit du traité particulier du duc de Raguse, il assembla dans la nuit les officiers généraux dépositaires du secret, et ils résolurent d'une voix unanime d'exécuter sur-le-champ le traité, de se rendre à Versailles sans attendre des instructions ultérieures du maréchal.

Le 5 avril, à quatre heures du matin, toutes les troupes du corps d'armée levèrent leur bivouac et se mirent en mouvement. La cavalerie du général Bordesoulle formait la tête de colonne. Tout cheminait en silence et avec ordre, comme s'il était agi de nous surprendre. Les troupes crurent en effet qu'on les conduisait à une affaire sérieuse ; mais bientôt les officiers et les soldats eurent des doutes. Plusieurs centaines de lanciers polonais s'enfuirent à toute bride à Fontainebleau. Les murmures éclatèrent dans tous les rangs, et les efforts des généraux pour rétablir la confiance furent inutiles. Ce fut avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à contenir et à conduire la colonne jusqu'à Versailles.

Cependant Napoléon, ne voyant pas arriver le général Souham, lui dépêcha, vers les trois heures du matin, un second courrier, qui revint en toute hâte annoncer que le 6e corps avait disparu.

Napoléon, dans son inquiétude, manda le général Belliard et lui recommanda de faire couvrir sur-le-champ la route de Fontainebleau par quelques escadrons de cavalerie.

Le général Belliard, ne comprenant pas le motif de cet ordre, attendit que l'empereur le lui expliquât, lorsque sa douleur éclata par des exclamations.

« Qui aurait pu croire à un pareil trait de Marmont ! Un homme avec lequel j'ai partagé mon pain — que j'ai tiré de l'obscurité — dont j'ai fait la fortune et la réputation. »

Puis il ajouta après un instant de silence :

« Voilà le sort des souverains, M. le général Belliard, c'est de faire des ingrats. Ah ! sûrement, le corps de Marmont ne sait pas où on le mène. — C'est un mal irréparable. — Montez néanmoins de suite à cheval pour voir les choses par vous-même et revenez au plus tôt me rendre compte des mesures que vous aurez prises. »

Le général Belliard partit à l'instant ; mais, lorsqu'il

arriva à Essonnes, le duc de Trévise avait déjà garni la la ligne.

Cette défection était mémorable et décisive et donna un coup mortel à l'autorité de Bonaparte.

**Les maréchaux chez l'empereur Alexandre** — Le duc de Vicence, Ney et Macdonald obtinrent, le soir, une audience de l'empereur Alexandre. Le caractère des commissaires de Napoléon leur valut, de la part de l'Empereur, une réception obligeante dont ils profitèrent pour exposer les dispositions de Napoléon et les vœux de l'armée. Ces ouvertures étaient d'un très grand poids, et, ébranlé par ces considérations, l'empereur Alexandre résolut de prendre conseil de ses alliés et du Gouvernement provisoire, et, sans donner aux plénipotentiaires des promesses positives, il les ajourna au lendemain en les assurant qu'il était personnellement disposé à accepter les vœux de l'armée.

Ces expressions parurent aux maréchaux d'un si heureux augure qu'ils dépêchèrent un courrier à Fontainebleau pour annoncer à Napoléon l'ouverture favorable de la négociation et leur espoir de la terminer le lendemain à sa satisfaction.

Cette nouvelle, qui remplit de joie le quartier-général impérial, n'arracha pas Napoléon à sa rêverie. Il fut soucieux toute la journée. Un secret pressentiment semblait l'avertir que la négociation échouerait. Et il ne se trompa pas.

Dans un conseil tenu dans la nuit du 5 avril chez l'empereur Alexandre et auquel furent appelés les membres du Gouvernement provisoire et le nouveau commandant de la Garde nationale, le général Dessolles, l'empereur Alexandre, fit agiter les deux grandes questions de la Régence et de la Restauration.

Le général Dessolles parla en faveur de la Restauration. Son discours fut éloquent et toucha l'Empereur. Il entrevit toutes les conséquences d'un pas rétrograde dans une révolution déjà si avancée en faveur des Bourbons.

En effet, le lendemain matin, les commissaires de Napoléon, s'étant rendus auprès de Sa Majesté pour conclure l'arrangement qu'ils s'étaient flattés d'obtenir, trouvèrent l'empereur Alexandre dans des dispositions bien différentes de celles de la veille.

Surpris par ce changement, le maréchal Ney reproduisit avec véhémence les arguments qui avaient failli triompher la veille à la première audience, lorsqu'un aide de camp vint annoncer au monarque, en lui remettant une dépêche, *que le corps du duc de Raguse était passé.*

Le duc de Vicence, qui comprenait le russe, s'écria d'une voix basse et concentrée : « Mauvaise nouvelle ! »

Effectivement, l'empereur Alexandre, après avoir pris lecture de la dépêche, dit aux commissaires :

« Messieurs, vous faites valoir beaucoup la volonté de l'armée ! Mais la connaissez-vous bien ? Savez-vous ce qui se passe au camp ? *Savez-vous que le corps du duc de Raguse s'est rangé tout entier du côté des alliés?* Prenez et lisez ? »

Et il leur remit le billet du prince de Schwarzenberg.

Les maréchaux furent atterrés de cette nouvelle, à laquelle ils étaient loin d'avoir préparé Napoléon. Cette catastrophe décida le gain de la cause de la Restauration et celle de la Régence fut perdue sans retour.

**L'armistice et l'abdication absolue.** — Les commissaires partirent, et le maréchal Ney et le duc de Vicence s'arrêtèrent à Chailly pour conclure avec le prince de Schwarzenberg un armistice nécessaire pendant le reste des négo-

ciations. Macdonald se chargea d'annoncer à Napoléon l'issue de leur mission auprès des souverains alliés.

Le maréchal arriva vers les onze heures du soir et eut une longue conférence avec Napoléon. En sortant de son cabinet et pour satisfaire la juste impatience des autres maréchaux, il leur en fit le récit exact et succinct en présence de la foule d'officiers généraux qui remplissaient le salon des aides de camp de service.

La nuit et la réflexion confirmèrent Napoléon dans la résolution qu'il avait manifestée au maréchal Macdonald d'entamer des négociations sur la base de l'abdication absolue. Il rédigea en conséquence ses instructions et les remit à ses plénipotentiaires avec ses pouvoirs, le 7 au matin. A son lever, il annonça officiellement l'objet de la nouvelle mission des maréchaux, et ce fut bientôt la nouvelle du quartier général et de l'armée.

Dès ce moment, chacun se crut maître d'abandonner le chef qu'entraineraient les événements et de l'imiter en faisant son traité particulier. Les généraux, que leurs parents et amis pressaient depuis plusieurs jours de venir à Paris, s'y rendirent ou ne restèrent auprès de Napoléon que par respect humain ou pour lui donner une dernière marque d'attachement.

Mais en même temps Napoléon ordonna avec son ton habituel d'autorité la revue du 2e et du 7e corps. Le maréchal duc de Reggio (Oudinot) reçut cet ordre avec quelque surprise après l'annonce officielle d'une abdication. Il obéit cependant en prenant toutes les précautions que sa prudence lui suggéra pour éviter un éclat inutile.

Les deux corps arrivèrent à midi dans la cour du Cheval-Blanc. Ces vieilles bandes semblaient ne se ressouvenir, dans le malheur de Napoléon, que de sa gloire passée et le reçurent avec les cris accoutumés. Ce signe non équi-

voque de leur dévouement, leur air martial et déterminé déridèrent un moment le front de Napoléon. Il les compta et redevint sérieux.

Immédiatement après la parade, il fit appeler le duc de Reggio dans son cabinet et lui demanda s'il pouvait être certain du dévouement de son corps d'armée.

« Non, Sire, répondit le maréchal, Votre Majesté a abdiqué. »

« — Oui, mais sous condition. »

« Il est vrai, Sire ; mais les soldats ne connaissent pas ces restrictions politiques. »

Napoléon réfléchit un instant et dit :

« Eh bien, donc, attendons des nouvelles de Paris. »

A Paris, les maréchaux Ney et Macdonald et le duc de Vicence reprirent auprès des souverains leurs négociations sur la base de l'abdication absolue. Ils n'étaient plus les plénipotentiaires de l'Empereur déchu, mais d'un nouveau souverain d'une principauté qu'il s'agissait de désigner. Napoléon avait choisi l'île d'Elbe. Elle lui fut accordée.

L'abdication pure et simple de Napoléon était connue à Paris depuis le 7 avril au soir. Et, dans la soirée du 8, on savait que sa condition future avait été réglée selon ses désirs. Enfin, le 11, le traité ayant été signé, le duc de Tarente et les autres commissaires le lui apportèrent pour être ratifié. Napoléon en entendit la lecture sans sourciller et dicta alors au duc de Bassano son abdication en ces termes :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à sa promesse et à son serment, déclare qu'il renonce pour lui et ses descendants aux trônes de France, et d'Italie, parce qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire pour le bonheur de la France. »

Après avoir signé cet acte, Napoléon parut soulagé d'un lourd fardeau, et s'entretint familièrement et en simple citoyen avec les officiers de sa cour des suites de sa résolution, comme si elle lui était étrangère :

« Maintenant que tout est terminé, dit-il, puisque je ne puis rester, ce qui vous convient le mieux, c'est la famille des Bourbons, car elle ralliera tous les partis. Le roi reçoit la France telle qu'on voudra la lui donner. Moi, je ne pouvais la garder autre qu'elle était lorsque je l'eus prise. Le roi a de l'esprit et des moyens. Il est âgé et souffrant et ne voudra pas, je pense, attacher son nom à un mauvais règne. S'il fait bien, il se mettra dans mon lit, et en changeant seulement les draps, car il est bon. — Le roi aura beaucoup à faire avec le faubourg Saint-Germain. S'il veut régner longtemps, qu'il le tienne dans un état de blocus. Il est vrai qu'alors il n'en sera pas plus aimé que moi. »

Il se promenait lentement en tenant ce discours. Tout à coup il s'arrêta et, regardant fixement les officiers généraux qui formaient cercle autour de lui, il ajouta :

« Messieurs, dès que je ne reste plus avec vous et que vous avez un autre Gouvernement, il faut vous y attacher franchement et le servir aussi bien que vous m'avez servi. Je vous y engage et vous l'ordonne même. Ainsi ceux qui désirent aller à Paris sont libres de s'y rendre. »

Conformément à cette autorisation, le prince de Neufchâtel crut devoir ne plus différer à envoyer l'adhésion de l'armée. Il écrivit :

« L'armée, essentiellement obéissante, n'a pas délibéré. Elle a manifesté son adhésion quand son devoir le lui a permis. Fidèle à son serment, elle sera fidèle au prince que la nation française appellera au trône de ses ancêtres. »

Dès lors Napoléon ne s occupa plus que de son dé-

part, qui fut retardé jusqu'au 20 à cause d'une indisposition.

Il fit ses adieux à ses gardes, embrassa les aigles et le général Petit pour tous les officiers et grenadiers, et traversa rapidement la France pour arriver à l'île d'Elbe.

Le comte Schouvaloff, aide de camp général de l'empereur Alexandre, l'accompagna de la part de Sa Majesté l'empereur de Russie. Ses adieux et son voyage ont été tant de fois décrits que je m'en dispense.

**Retour et séjour à Paris. — Mes dépenses.** — L'armistice qui avait été conclu, le départ de Napoléon, la dissolution de son armée nous donnèrent libre champ d'aller chercher à Paris les délassements dont nous avions besoin. Dès que le corps de Marmont fut passé, je demandai la permission de retourner à Paris, et je me démis de toutes mes fonctions.

J'allai derechef occuper mon ancien appartement. Mes frères vinrent se loger avec moi. Mes chevaux, mes gens, ma meute me devinrent extrêmement à charge, il fallait les entretenir avec de l'argent comptant, et je vis bientôt le fond de ma bourse.

Je résolus de me défaire de ma meute et, un beau matin, je fis lâcher dans les rues un fourgon avec ses deux chevaux qui ne valaient pas grand'chose et toute la meute dedans. Les prendra qui voudra, me dis-je; et en effet la police s'en était emparée. Elle le fit publier; mais je me gardai bien de me présenter et de les réclamer. Dieu seul sait ce qu'ils sont devenus.

Me voilà donc débarrassé de ce fardeau; mais j'avais encore 10 Cosaques avec leurs chevaux, 5 chevaux de selle et 2 de voiture qu'il fallait nourrir. Je le fis pourtant encore pendant quinze jours ; mais, ne pouvant résister à cette trop grosse dépense, je les expédiai avec mon valet de chambre Alexis à Saint-Quentin, où était le quartier-général du comte

Pahlen et où ils vécurent de réquisitions, et je ne gardai auprès de moi que mon fidèle chasseur Meyer. Débarrassé de toutes ces superfluités, je m'occupai à trouver de l'argent pour pouvoir passer le temps que je me proposai de rester à Paris aussi agréablement que possible.

Je rencontrai heureusement à l'Opéra le banquier Bethmann, de Francfort. Comme je le connaissais, je m'adressai à lui et lui ayant montré des lettres de Berlin des frères Beneke et C^ie^, qui constataient que j'avais des fonds chez eux, il me donna un billet pour MM. Perregaux et Laffitte, qui de suite eurent la complaisance de me donner 10.000 francs.

Ma bourse remplie, je me donnai toutes les jouissances et j'en procurai à mes frères. Les restaurateurs, les théâtres, les femmes, les curiosités, tout fut vu, et il n'y eut sorte de festin que nous ne fîmes. Mais bientôt les 10.000 francs furent épuisés. A Paris, l'argent va vite.

Bethmann étant parti, il fallait donc chercher d'autres ressources. Un Juif de Breslau se présenta. Il eut confiance en moi et me donna 15.000 francs payables à Berlin en assignation de la banque de Russie. J'eus la sottise de ne pas quitter mon logement, qui me coûtait toujours 30 francs par jour ; la table me coûtait seule 20 francs et avec mes frères 60, le spectacle 15 et avec mes frères 45, les glaces chez Tortoni le soir et cent autres petites dépenses faisaient monter mon budget journalier à 150 ou 200 francs.

Une jolie femme, la maîtresse d'un général français absent, faisait aussi de jolies brèches à ma bourse, de sorte que les 15.000 francs se virent, eux aussi, bientôt réduits à peu de chose. Il est vrai que j'avais fait aussi de jolies emplettes, une calèche de chez Gros-Jean, carrossier célèbre, qui me coûta 4.000 francs, et d'autres objets qui n'étaient pas perdus.

Enfin j'eus le bonheur de rencontrer M. Bethmann, qui

était revenu de Francfort, chez son beau-frère, le marquis de Flavigny, et les premiers 10.000 francs lui ayant été exactement payés, il me fit encore un crédit de 10.000 francs auprès de Perregaux et Laffitte.

Les ayant touchés, je fis enfin, après un séjour de trois mois et demi, mes préparatifs de voyage, et mon intention était d'aller à Londres, où les souverains se disposaient à se rendre.

**Barclay de Tolly. — Winzingerode. — Bernadotte.**— Pendant mon séjour à Paris, j'allai souvent dîner chez le maréchal Barclay de Tolly, qui occupait dans le faubourg Saint-Germain le bel hôtel de Madame mère (Lœtitia Bonaparte)[1]. Le maréchal me reçut toujours avec bienveillance et bonté.

Je fis avec lui et la maréchale plusieurs courses. Ils m'invitèrent entre autres à les accompagner dans les magasins pour faire des emplettes, me supposant, je ne sais pourquoi, du goût pour les diriger dans leurs achats. Il est vrai que ces dignes gens n'en avaient pas beaucoup, et souvent leurs choix tombaient sur des colifichets dont je n'aurais pas voulu, même si on me les avait donnés pour rien.

Je leur fis l'emplette d'un surtout de table magnifique pour la valeur de 6.000 francs. Ils s'effrayèrent du prix; mais lorsque je leur en eus fait montrer du prix de 20.000 et de 50.000 francs, ils résolurent d'acheter celui que je leur avais proposé.

Le maréchal, qui était l'homme le plus poli qu'on puisse voir, manquait malgré cela de tact et avait en général peu l'usage du grand monde, quoiqu'il représentât très bien, ce qui était plutôt produit par son extérieur vénérable; mais

1. L'hôtel de Madame Mère était situé rue Saint-Dominique, n° 88 (hôtel de Brienne).

des blessures graves l'empêchaient d'être très mobile et lui donnaient une tenue qui remplaçait les grâces naturelles qui lui manquaient.

Comme il avait beaucoup de bonté pour moi, je pris très souvent la liberté de lui rappeler lorsqu'il fallait rendre une visite à tel maréchal de France ou à tel grand dignitaire, ou faire quelque autre démarche de ce genre, ce qu'il reçut toujours parfaitement bien et toujours en me remerciant et en m'encourageant à lui rappeler ces choses-là, en me disant :

« Je n'ai pas la tête à tout cela. J'ai besoin d'un bon directeur dans tous ces devoirs de société. »

La maréchale me sut aussi gré de mes attentions, et je fus forcé de revenir souvent, ce qui ne m'arrangea pas toujours, car j'avais d'autres ressources et d'autres jouissances à Paris.

Un jour que le général Winzingerode sortait du cabinet du maréchal, il me trouva dans le salon et me demanda en me prenant amicalement par l'oreille :

« Eh bien! Est-ce que vos oreilles n'ont pas bourdonné? »

« — Non, lui dis-je. »

« — Eh bien, vos oreilles ont tort. Car, dans ce moment, je viens de parler de vous au maréchal en vous recommandant fortement, et le maréchal m'a dit qu'il demanderait pour vous le grade de général à S. M. l'empereur. Vous pouvez hardiment vous faire faire l'uniforme. »

Je le remerciai, je fis des cabrioles et j'entrai dans le cabinet de la maréchale pour lui annoncer les bonnes intentions de son mari, sachant qu'elle s'y intéressait.

« Eh bien, vous voyez, me dit-elle, combien mon mari est bon et juste et n'oublie jamais ceux qui ont bien servi et lui sont attachés comme vous. »

Je dînai ce jour-là chez le maréchal. Il revint de chez

l'Empereur. Il ne me dit rien — je n'osai le questionner. — A dîner, il demanda du vin de Champagne, et il dit à la maréchale, et aux autres convives :

« — Buvons à la santé du nouveau général. »

Les yeux se tournent vers moi. Je rougis. Je m'imaginai que cette santé allait s'adresser à moi. Dans ce moment, un valet de chambre présenta deux épaulettes de général — au colonel Biélogradsky, commissaire en chef des hôpitaux, et on but à sa santé.

Mon sang se glaça dans mes veines. — Je ne dis mot, je bus à la santé du nouveau général. Je fixai un moment le maréchal, qui évita de me regarder !

Le dîner fini, je pris du café avec assez de sang-froid, et, sans dire mot au maréchal ni à la maréchale, qui paraissait bouder son époux, je fis avancer ma voiture, et je partis, trop heureux de ne m'être pas donné le ridicule de commander mon uniforme et de n'avoir dit mot à qui que ce soit.

J'en parlai néanmoins quelques jours après à la maréchale, qui m'exhorta à en parler à son mari. Mais j'étais trop fier pour mendier une grâce que je savais me revenir de droit et, me doutant bien que le coup venait de plus haut, je me résignai comme je l'avais déjà fait plusieurs fois.

Sur ces entrefaites, le Prince royal de Suède (Bernadotte) arriva à Paris. Je fus de suite lui faire ma cour. J'entrai en voiture dans la cour de son hôtel. Une compagnie des gardes Preobrajensky montait la garde chez lui, et je la vis prendre les armes à mon approche, les présenter et battre la caisse.

J'en étais tout confus, voyant bien qu'on s'était trompé sur ma personne ; mais quelle fut ma surprise, lorsqu'en descendant de voiture je m'aperçus que le Prince royal me suivait.

Je m'arrêtai sur l'escalier, et, lui ayant fait une profonde

révérence, je lui fis place pour qu'il puisse passer. — Il eut la bonté de me reconnaître et, me prenant très gracieusement par la main, il me fit monter l'escalier, et, sans me lâcher, me fit traverser la salle d'audience et plusieurs pièces qui étaient pleines de généraux de toutes les couleurs et m'entraîna dans son cabinet.

« — Je suis bien aise de vous voir, me dit-il alors de la manière la plus gracieuse. Qui aurait dit que nous nous reverrions dans Paris ? Concevez-vous quelque chose à tout cela ? »

Je lui répondis, devant bien lui dire quelque chose, que tout paraissait avoir été fait par un coup de baguette.

« — Non, me répondit-il, pas par un coup de baguette, mais à force de sottises ! Enfin, voilà la guerre finie et vous n'êtes pas général ! Il faut que vous le soyez. J'en parlerai à l'Empereur. »

Je remerciai Son Altesse Royale.

« — Non, me dit-il, ce n'est pas un service que je veux vous rendre, mais bien un très essentiel à votre maître. Il faut faire connaître aux souverains les sujets qui sont dignes de leurs attentions. Je vous ai vu à l'œuvre et je sais rendre justice à votre mérite ! » Et puis il termina comme toujours : « Entendez-vous, mon ami ? Adieu, mon ami ! » C'est son refrain continuel.

Je fus très satisfait de cet accueil gracieux auquel je n'avais aucun droit de m'attendre. Je traversai rapidement la salle d'audience, et je retournai à la maison enchanté de ma réception et des espérances que j'avais derechef le droit de concevoir.

Encore vaines illusions. Rien ne se fit, et c'était encore la vieille musique !

Ce qu'il y avait d'étonnant dans le guignon qui ne se lassait pas de me poursuivre, c'est que j'avais toujours les plus

fortes et les plus grandes protections pour moi. D'autres firent leur chemin n'étant connus par personne, tandis que je ne parvins pas à faire ma carrière parce que je l'étais trop. Il suffisait que mes protecteurs me nommassent pour être refusés. C'était devenu une habitude.

Ce qui contribua aussi à faire échouer la demande du prince royal en ma faveur, c'était qu'on n'était pas content de lui. Il avait, à ce que prétendaient les souverains, mis de la tiédeur dans ses dernières opérations, et on ne voulut pas comprendre que le principal motif qui le retint aux portes de l'ancienne France lui était commandé par des intérêts et des raisons politiques d'ordre majeur. Mais cela déplut aux souverains alliés, et son séjour prolongé à Liège avec ses Suédois fut le point de départ de l'improbation avec laquelle ils apprécièrent la conduite du prince. Si Bernadotte avait pu demander pour moi le grade de général lors de l'entrevue d'Abo, il n'y a pas de doute qu'on ne lui aurait pas refusé. — C'est l'à propos qui donne le bonheur. — Les agréments de Paris me firent, sinon oublier, du moins supporter ces désagréments.

**L'entrée du comte d'Artois à Paris.** — Le comte d'Artois, Monsieur, étant arrivé aux environs de Paris, toutes les autorités allèrent à sa rencontre à Bondy. Des détachements furent organisés pour former la garde du prince. Le comte de Modène était au nombre des jeunes gens qui lui fournirent une garde à cheval. Je lui prêtai volontiers un beau cheval pour caracoler dans la suite du prince.

Le comte d'Artois fit son entrée dans la capitale, le 7 avril ; les étrangers me parurent point à cette cérémonie.

La garde nationale seule bordait les rues, formait une haie et le cortège. Le concours du peuple était immense et la joie éclatait sur tous les visages. Dès lors on put juger que

la cause des Bourbons était gagnée dans tous les cœurs

J'étais placé sur un balcon d'une maison du boulevard des Italiens d'où je pus tout voir. Je m'amusai de la vivacité des dames françaises, de leurs reparties promptes et spirituelles et de leur joie de revoir enfin un Bourbon.

Les femmes, en France, ont toujours été portées pour cette dynastie.

Bientôt la réponse de Monsieur au gouvernement provisoire fut répandue dans le public. Il lui avait dit : « Plus de division ; la paix et la France ! Je la revois et rien n'est changé si ce n'est qu'il y a un Français de plus ? »

Le comte d'Artois était en uniforme de la garde nationale. Il montait un cheval blanc et saluait gravement à droite et à gauche avec un sourire charmant.

La cérémonie religieuse, à jamais mémorable, eut lieu sur la place Louis XV ; jamais on n'a vu rien de plus imposant.

L'empereur Alexandre, à la tête de ses gardes, était, comme toujours, superbe. Les troupes en grande tenue bordaient les boulevards jusqu'à la place de la Bastille ; d'autres étaient formées en colonne sur la place même. Les jardins des Tuileries, les Champs-Élysées, les boulevards étaient remplis d'une foule immense. Le temps était magnifique et la cérémonie fut digne du sujet.

La mémoire du malheureux Louis XVI eut une réparation unique, bien digne de ce martyr de la Révolution.

Les maréchaux Ney, Marmont, Oudinot, Mortier accompagnaient l'empereur Alexandre suivis d'une foule d'officiers français qui se confondirent avec nous. Chez les uns, on remarquait un dépit mal caché ; chez d'autres, une véritable satisfaction.

**L'empereur d'Autriche à Paris.** — Bientôt, après une autre parade eut lieu pour l'entrée de l'empereur d'Autriche. Tous

les souverains et princes allèrent à sa rencontre jusqu'à la barrière. Cette réception fut encore très imposante, quoique le bon empereur François n'impose pas trop par sa tournure et son extérieur; mais tous ceux qui l'environnaient l'entourèrent d'un tel éclat qu'il rejaillissait sur lui.

**Ma rencontre avec le général Moreau.** — Un hasard me fit rencontrer aux Tuileries le général Moreau, auquel j'avais fait signer la capitulation de Soissons. Il l'avait échappée belle, à ce qu'il m'assura. Napoléon avait donné ordre de le fusiller. Heureusement pour lui, nous primes Paris, et il fut délivré. Il m'invita à venir dîner chez lui, et, m'ayant présenté à sa femme qui était très aimable, il me communiqua sa justification qu'il avait rédigée dans l'intention de la présenter aux maréchaux. Il me pria de lui certifier que sa défense, la veille de la capitulation, avait été belle et qu'il avait eu réellement deux corps d'armée à combattre.

Je fis avec plaisir tout ce qu'il me demandait, quoique intimement je n'étais pas tout à fait de son opinion. Ayant de bons remparts et une bonne garnison, il aurait pu se défendre encore vingt-quatre heures et c'était tout ce qu'il fallait. Il a laissé échapper une très belle occasion de s'immortaliser et a déchiré la plus belle page de son histoire pour en ajouter une qui est loin de lui faire honneur.

Mais ayant une fois déjà influencé ce général pour son malheur, je ne voulus pas par un refus influer encore une fois indirectement sur son sort à l'avenir, et je fis tout ce qu'il désirait. La capitulation de Soissons était d'une très grande importance pour nous dans le moment même. Mais, après coup, le plus ou moins de résistance que le commandant aurait pu faire ou celle qu'il désirait avoir fait nous devenait chose indifférente. Nous avions assez de gloire sans en avoir besoin au détriment d'un autre.

**Visite des monuments, palais et musées.** — Versailles, Saint-Cloud, le Jardin des Plantes furent successivement visités par moi. Le Musée du Louvre avec toutes ses richesses me revoyait souvent dans son enceinte. La Vénus de Médicis, l'Apollon du Belvédère, la Diane, la statue colossale de Napoléon par Canova qui y était encore et que Wellington eut un peu plus tard; les Raphaël, Corrège, Titien, Potter, etc., me charmèrent continuellement.

J'y rencontrai un jour M^me^ de Vinches, une créole que j'avais beaucoup connue à Saint-Pétersbourg. Femme d'infiniment d'esprit, elle me reçut chez elle et me fit faire des connaissances très agréables.

**Le dîner offert au général Winzingerode.** — Les dîners, les déjeuners se succédaient avec rapidité. Un jour, plusieurs officiers de l'état-major de Winzingerode s'étaient réunis pour offrir un splendide dîner à leur digne chef. Robert fut choisi pour le fournir. Le général Winzingerode fut invité par moi, qui étais du nombre, et acceptant, il fixa le jour. Robert fut prié de ne rien ménager et d'arranger le meilleur dîner possible.

Ce jour arriva. Robert nous avait donné ses plus beaux salons. Enfin le général Winzingerode arriva ; mais quel fut notre étonnement lorsque nous le vîmes descendre de voiture et être reçu par le comte Woronzoff qui, malheureusement pour nous, l'avait aussi engagé à dîner le même jour et par une fatalité aussi chez Robert. Le général Winzingerode s'imaginant que c'était un et le même dîner, l'avait accepté, et le comte Woronzoff, qui avait l'entresol, le reçut avant nous, et nous en étions pour nos frais. Mais, comme c'était nullement notre intention, je descendis chez le comte Woronzoff et, après lui avoir raconté ce quiproquo, j'invitai le comte et tous les siens à être des nôtres. Il fut assez ai-

mable pour ne pas vouloir nous désobliger, d'autant plus que le général Winzingerode paraissait le désirer, et Robert, qui fut appelé, amalgama nos deux dîners, demanda pour cela une demi-heure en nous assurant que nous serions contents.

En effet, tout le monde étant passé dans nos salons, nous fîmes un dîner délicieux, et nous nous séparâmes tous les têtes bien échauffées par le vin exquis qu'on n'avait pas épargné.

Le même jour, Schwarzenberg donna un dîner dans le même endroit à Castlereagh, au prince de Metternich et au comte de Nesselrode. Leur salon était tout à côté du nôtre, et ils firent presque autant de bruit que nous.

**Comtesse d'Hunolstein.** — La comtesse d'Hunolstein étant arrivée à Paris, je fus chez elle. Elle donna des soirées auxquelles je fus invité et où je rencontrai une partie du faubourg Saint-Germain, la princesse de Beauvau, et d'autres. Le comte d'Hunolstein venait de recevoir le grand cordon de Saint-Louis, ce qui fit grand plaisir à toute la famille. Je ne m'amusai pas trop dans ces sociétés, dans lesquelles on ne parlait que de l'ancien temps sans jamais rendre justice au bien que la Révolution avait fait, et déjà on commençait à y critiquer les actes des princes et même du roi, qui ne leur montrait pas assez de reconnaissance d'avoir émigré.

**Louis XVIII à Paris.** — L'évacuation prochaine de la France par les alliés, le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe, le retour de la paix et de la tranquillité dans toutes les parties du royaume décidèrent Louis XVIII à venir s'asseoir sur le trône de ses aïeux. Il quitta sa retraite de Hartwell, et, après avoir fait son entrée à Londres en souverain, il s'em-

barqua, le 24 avril, à Douvres, et prit terre le même jour à Calais.

Le lieutenant-général comte Maison s'y était rendu en toute hâte de Lille avec son état-major et une députation de l'armée du Nord. Il le reçut à son débarquement. Le roi l'accueillit avec des paroles pleines de sentiment et de bonté.

Sa Majesté séjourna à Calais et arriva le 29 à Compiègne. La plupart des maréchaux l'y attendaient et le prince de Neufchâtel, en sa qualité de major-général, le complimenta : « Vos armées, Sire, lui dit-il, dont les maréchaux sont aujourd'hui l'organe, s'estiment heureuses d'être appelées par leur dévouement et leur fidélité à seconder vos vues pour la grandeur et la prospérité de la France. »

Ce fut à Saint-Ouen que le Sénat et les députations des différents corps de l'État furent admis à lui présenter leurs hommages. Le prince de Bénévent (Talleyrand), organe du Sénat, appela l'attention du monarque dans un discours ferme et respectueux sur le besoin qu'avait la France d'une constitution sage et libérale.

Le roi fut gardé par la garde parisienne conjointement avec des détachements tirés de la Vieille Garde.

Le 4 mai, au matin, ces détachements se formèrent sur la route de Saint-Denis, où les uns restèrent en bataille sur le passage du roi et où les autres prirent place dans le cortège. La garde nationale à cheval se forma vis-à-vis le château de Saint-Ouen. Elle se composait en grande partie de gentilshommes accourus des provinces et de ceux de Paris. Elle avait été de suite admise à faire, dans les appartements, le service de gardes du corps.

Le départ du roi de Saint-Ouen fut annoncé par les salves d'une nombreuse artillerie et par le son bruyant de toutes les cloches de la capitale. Son cortège, qui se développa

depuis la barrière de Saint-Denis jusqu'à la Métropole, et de ce point jusqu'au château des Tuileries, mêlait quelque chose de triomphant au caractère de la cérémonie. — Nos troupes ne parurent nulle part. L'empereur Alexandre et les autres souverains avaient eu la délicatesse d'ordonner aux officiers mêmes de s'abstenir de se montrer, ce jour-là, en uniforme.

J'avais demandé au général Sacken, gouverneur de Paris, la permission de l'accompagner. Le général me l'accorda volontiers, d'autant plus que je montais un très beau cheval, que je fis caracoler et faire des lançades, ce qui attira plus d'une fois l'attention de la foule sur nous. Le général Sacken fut le seul qui avait été autorisé par l'empereur à assister en grande tenue à cette cérémonie et chargé d'accompagner le roi et de veiller au maintien de l'ordre.

La garde nationale bordait la haie. Toutes les maisons étaient tapissées, ornées de fleurs, pavoisées de drapeaux à fleurs de lys. Les balcons, les croisées les plus élevées étaient occupées par une multitude immense. Le général Sacken, qui avait rapidement parcouru les rues que le roi devait traverser, fut reçu aux cris de : « Vive le Gouverneur de Paris ! Vive le général Sacken » Il retourna tout aussi rapidement à la barrière de Saint-Denis pour être là au moment où le roi arriverait.

Enfin il parut dans un char ouvert traîné par huit chevaux blancs. A côté du roi était la duchesse d'Angoulême, et sur le devant le prince de Condé et son fils le duc de Bourbon. M. le comte d'Artois était à cheval à gauche de la calèche, le duc de Berry à la portière de droite. Les princes, les maréchaux suivaient la voiture à cheval.

Le jeune Moncey, fils du maréchal, se distingua particulièrement par l'élégance de son costume et de sa tournure et par la beauté de son cheval gris de fer.

Les autorités civiles reçurent le roi à la barrière. Plusieurs

centaines de demoiselles, vêtues en blanc, lui présentèrent des bouquets de fleurs de lys.

Partout les cris de : *Vive le roi !* se firent entendre. Que de souvenirs !

L'aspect du roi semblait confondre tous les partis, et la joie paraissait être commune à tous.

Le cortège s'avança lentement jusqu'à la métropole. — A la porte de la cathédrale, le roi fut reçu par le clergé. Il se plaça sous un dais et traversa la basilique pour se rendre devant l'autel.

On avait construit des tribunes en amphithéâtre, qui toutes étaient remplies de dames richement habillées. On n'entrait dans l'église qu'avec des permis.

J'étais descendu de cheval et j'accompagnais le général Sacken, qui assista à la cérémonie. Mais à peine fus-je entré que l'air humide et froid de l'édifice, qui était en contraste avec l'air chaud de l'atmosphère que je venais de quitter, opéra si subitement sur moi que je sentis mes forces et mes sens m'abandonner. Une sueur froide m'accabla : tous les objets tournèrent rapidement autour de moi. Je n'eus que le temps de me jeter dans les bras de deux grenadiers et, sans leur charitable secours, je serais tombé sur le marbre. Ces braves gens me firent sortir de l'église et me déposèrent dans un café à proximité de Notre-Dame. L'hôtesse du café me prodigua tous les soins ; on m'ôta ma cravate, on me submergea de vinaigre, et je repris bientôt mes sens.

Il y avait foule dans le café ; ce qui m'étonna, c'est qu'en arrachant ma cravate, on m'avait ôté ma croix de Sainte-Anne, richement garnie de diamants, et on l'avait déposée sur une table. Or, personne dans cette foule n'avait eu l'idée de se l'approprier pas plus qu'une bourse remplie de napoléons d'or que j'avais dans ma poche et qui n'avait tenté personne, quoique l'on aurait pu m'enlever ces objets très aisément.

Apparemment, tous les filous, dont Paris ne manque pas, se tenaient ailleurs et, heureusement pour moi, il n'y avait que d'honnêtes femmes et des gens d'honneur dans ce café.

Après m'être bien rétabli et restauré avec une bavaroise, je ne me hasardai plus à rentrer dans l'église pour y rester debout. Mais je gagnai une des galeries ou loges, où je fus assez heureux de trouver une place que me fit avoir le comte de Rastignac, que je connaissais beaucoup. Il y était avec des dames de sa connaissance, qui m'amusèrent beaucoup par leur gaieté et, étant bien assis, je vis tout à mon aise cette imposante cérémonie.

Lorsque je m'aperçus que le général Sacken sortit pour gagner les devants, je l'imitai, et nous nous rendîmes aux Tuileries. Partout nous rencontrâmes la même foule, la même curiosité, le même enthousiasme.

Nous entrâmes dans l'intérieur du château des Tuileries, où nous aperçûmes une garde des Cent-Suisses, déjà uniformée en rouge et prête à recevoir le roi.

J'avoue que cette troupe ne me plut pas. C'était un ramassis de petits hommes qui n'avaient l'air de rien, et leur uniforme rouge fit un mauvais effet sur le peuple qui ne se rappelait plus les gardes-suisses d'autrefois que pour les avoir impitoyablement massacrés.

J'entendis dans la foule des raisonnements qui n'étaient pas trop en leur faveur.

« — Diantre, disaient les uns, ce sont des Anglais. Il faut les jeter dans la Seine. Ils retrouveront la Tamise après avoir déjeuné à Rouen. »

D'autres disaient : « Ah! ce sont les Suisses qui sont ressuscités... Envoyons-les se faire f... re. »

D'autres encore :

« — Bah! ce ne sont pas des Suisses, ce sont des marmousets français à qui on a mis des torchons rouges sur le

derrière. Il faut croire que nous manquions de drap blanc. »

Aussi, au lieu de s'occuper de l'arrivée du roi, ces Suisses occupaient toute l'attention. Mais, comme un rien fait changer ce peuple léger et badaud, quelqu'un leur fit remarquer un aérostat qui voguait dans les airs et, toute leur attention se porta aussitôt en l'air. Et, en effet, au moment où le roi passait le Pont-Neuf, M^me^ Blanchard fit une ascension et plusieurs petits ballons furent lâchés au même moment. Ce spectacle était très imposant et parfaitement bien imaginé et calculé.

Le roi arriva enfin dans la cour des Tuileries aux acclamations les plus vives et les plus bruyantes. Il descendit au grand escalier et en monta lentement les degrés. Là je le perdis de vue.

Bientôt il reparut au balcon, salua gracieusement le peuple et, après y être resté quelques minutes, il se retira dans ses appartements, et moi je me mis à cheval pour aller faire un bon dîner chez Beauvilliers.

**Dîner chez Beauvilliers. — Tivoli. — Le roi de Prusse chez Ruggieri.** — Nous nous étions donné rendez-vous avec plusieurs amis chez ce fameux restaurateur pour y faire un dîner exquis. Au nombre des convives étaient le comte Pierre Pahlen et les généraux Tschitscherine, Kretoff et Patschkoff. Le comte Pahlen reçut l'invitation à dîner en frac chez l'empereur Alexandre au moment de nous mettre à table. L'invitation lui était parvenue trop tard, et il ne put s'y rendre, et nous continuâmes gaiement notre dîner.

Le soir, la bande joyeuse alla au spectacle, et pour bien terminer la journée nous allâmes au jardin de Tivoli, où il y avait bal et feu d'artifice ; et, après avoir encore parcouru les rues de Paris pour voir l'illumination, qui était superbe et dans laquelle l'hôtel du prince de Neufchâtel, qu'occupait l'em-

pereur d'Autriche, était un des plus magnifiquement éclairés, nous entrâmes chez Ruggieri[1], qui ressemble beaucoup à Tivoli[1] et où il y avait aussi bal et feu d'artifice.

A Tivoli, nous nous attachâmes à plusieurs dames de moyenne vertu, qui ne nous dédaignèrent pas pour les accompagner dans leurs promenades.

Le comte Pahlen, qui s'était absenté de notre société avec sa dame, revint nous rejoindre au grand bassin. Nous trouvâmes quelques feuilles mortes sur ses habits, ce qui donna lieu à des conjectures et à des plaisanteries que les autres dames affectèrent de ne pas vouloir approfondir

Chez Ruggieri, nous rencontrâmes le roi de Prusse, qui, étant dans le plus grand incognito, ne faisait pas mieux que nous ; il cherchait, je crois, aussi des feuilles mortes. Nous fîmes semblant de ne pas le reconnaître, ce qui l'arrangea beaucoup et le mit à son aise.

**Revue des gardes russe et prussienne.** — L'empereur Alexandre donna un spectacle militaire au roi de France. Une grande revue fut ordonnée. Tout le corps des gardes russe et prussienne fut mis en mouvement et défila devant le roi, qui s'était placé avec toute sa cour au rez-de-chaussée du pavillon de Flore.

L'Empereur arriva à la tête de sa garde, se plaça à côté du roi et vit avec une satisfaction visible ses belles troupes défiler devant tant de souverains. Leur tenue était superbe et la gloire qu'elles venaient d'acquérir leur donnait une assurance difficile à décrire. Pendant tout le temps que les troupes défilèrent, on joua l'air : *Vive Henri IV !* ce qui parut faire beaucoup de plaisir au roi.

1. Les jardins Tivoli étaient alors rue de Clichy, à gauche en montant, du côté de la rue de Londres actuelle. — Les jardins Ruggieri étaient alors incorporés dans les jardins Tivoli.

Je m'étais derechef attaché à la suite du gouverneur de Paris, et j'eus par là occasion de me placer le mieux du monde, et, en aidant à faire la police, je procurai de bonnes places aux dames de ma connaissance. J'y rencontrai le jeune prince de Talleyrand-Périgord, duc de Dino, qui avait été prisonnier chez nous et auquel j'avais eu occasion de rendre des services alors. Il m'engagea beaucoup à venir le voir, et nous partîmes ensemble après la revue.

**Wellington.** — Le duc de Wellington, qui était arrivé de Bordeaux, parut pour la première fois à cette revue, sans que personne fût informé de son arrivée. Il était en frac et je le reconnus d'après ses portraits. J'en avertis de suite le général Sacken qui, après avoir pris des informations, donna connaissance de son apparition à S. M. l'Empereur. L'Empereur envoya immédiatement un aide de camp général pour le complimenter et lui faire assigner une bonne place pour voir la revue. J'étais enchanté d'avoir vu ce grand homme, qui parut très satisfait de la bonne tenue de nos troupes.

**L'évacuation et le traité de Paris.** — L'adhésion de l'armée française aux actes du Gouvernement provisoire et l'arrivée du roi mirent de toutes parts fin aux hostilités. Il importait surtout de nous voir quitter le territoire français, et la première pensée du roi fut de conclure une convention avec les souverains alliés pour accélérer le départ de leurs armées et mettre un terme aux réquisitions et au régime militaire de leurs généraux.

En exécution de cette convention, le prince de Schwarzenberg ayant déposé le titre de généralissime, les grandes armées alliées furent dissoutes, et chaque nation se disposa à quitter la France.

Notre armée eut ordre de se diriger en cinq colonnes vers

le Rhin, qu'elles repassèrent à Coblentz, Mannheim, Fort-Louis et Cologne. Une division de la garde devait se rendre à Cherbourg pour s'embarquer sur une escadre russe.

Les négociations pour la paix se poursuivirent en attendant avec chaleur.

Le roi était placé dans une position toute particulière vis-à-vis des souverains auxquels il était redevable de sa couronne. Aussi la paix fut telle qu'ils la dictèrent. Enfin, le 30 mai, un traité de paix en 33 articles communs aux quatre parties contractantes et de quelques articles secrets pour chacune d'elles fut signé par le prince de Bénévent (Talleyrand). Castlereagh, le prince Razoumoffsky et le comte de Nesselrode, le prince de Hardenberg et le prince de Metternich.

La paix fut proclamée le 1er juin et les souverains quittèrent dès le lendemain la capitale pour se rendre en Angleterre.

Les troupes les suivirent après avoir remis tous les postes qu'elles y avaient conservés jusqu'alors; le général Sacken cessa ses fonctions de gouverneur de Paris. Le don d'une épée et une espèce de fête militaire lui exprimèrent l'estime qu'inspirait sa conduite et la reconnaissance de la ville de Paris.

**Je quitte Paris.** — Comme il n'y avait plus de possibilité de rester plus longtemps à Paris, j'allai demander au maréchal Barclay la permission d'aller aux eaux de Carlsbad. J'avais grand besoin de prendre ces eaux, et j'avais en outre promis au comte de Pahlen de venir l'y joindre. Je renonçai donc au voyage de Londres et je quittai Paris, non sans regret.

# APPENDICE

C'est par les phrases qui précèdent que se terminent les sept cahiers dont se compose le manuscrit original des *Mémoires du général de Löwenstern*, devenu par héritage la propriété de son neveu, le capitaine de cavalerie autrichienne, baron de Löwenstern [1].

Outre ces sept cahiers, il en existait encore quatre ou cinq autres renfermant le récit des événements auxquels le général avait été mêlé depuis son départ de Paris en 1814 jusqu'à l'époque de sa mise à la retraite. Il est permis de croire, tant d'après les indications contenues dans sa correspondance avec son frère Georges que d'après les dires du capitaine baron de Löwenstern, que ces derniers cahiers ont été gardés par l'empereur Nicolas, qui, ayant entendu parler des

1. A sa belle-sœur Adélaïde de Löwenstern :

« Saint-Pétersbourg, 12-24 août 1852.

« J'aurais bien voulu charger le major Harxhausen (*) de l'épée d'or et de mes *Mémoires*. Mais le paquet serait devenu trop grand. Ce sera donc pour une autre fois que je vous ferai cet envoi.

« ... J'ai parlé aux Autrichiens ici présents d'un jeune officier de leur cavalerie qui porte mon nom et qui est mon neveu (**). Il me faut continuer à frapper à toutes les portes, même sans espoir de succès. On s'habitue cependant au nom, et un jour, il se peut qu'on se le rappelle. Rien n'est plus faux que de se taire.

« L. »

(*) Officier danois envoyé en Russie pour apporter 2 pièces de canon retrouvées dans la mer Baltique.

Par une lettre postérieure en date des 8-20 décembre 1852, Löwenstern informa sa belle-sœur qu'il remettait à son intention ces objets à son vieil et grand ami, le baron de Stieglitz.

(**) Il s'agit du capitaine baron de Löwenstern, le possesseur actuel des *Mémoires*, qui venait de faire campagne en Hongrie.

*Mémoires de Löwenstern*, en avait demandé communication au général « et se les était réservés[1]. »

J'aurais donc dû passer sous silence les dernières années de la carrière militaire et de la vie de Löwenstern, si intéressante et si accidentée jusqu'au bout, si son neveu et héritier n'avait eu la gracieuseté, dont je ne saurais trop le remercier, de m'autoriser à prendre connaissance et copie de tous les papiers que lui a légués le général, de sa correspondance privée, enfin d'une espèce de livre d'or dans lequel il avait placé un certain nombre de brevets, de rapports, de pièces officielles et de documents grâce auxquels, tout en continuant à lui laisser la parole, et en me servant plus particulièrement d'une longue lettre (194 pages de petit format), et qui est presque une espèce de Mémoire que le général de Löwenstern acheva de rédiger le 12 octobre 1842, il m'a été possible de présenter au lecteur un résumé fait par le général lui-même.

1. Expressions dont Löwenstern se sert dans une lettre à son frère Georges en date du 20 décembre 1846, citée dans l'*Avant-Propos*.

## 1815-1858

**Départ pour l'armée.** — Une grande distribution de récompenses avait eu lieu à la suite de la campagne de 1814. Le comte Pahlen, que je n'avais pas quitté d'un instant pendant la bataille de Paris, eut le cordon de Saint-Georges de deuxième classe. Moi seul je n'eus rien.

J'avais cessé de m'en étonner, et, la guerre finie, je pensais à la retraite, et de Carlsbad, j'étais allé voir mon vieux et digne père, bien décidé à ne plus courir les chances d'une carrière quelconque.

Mais Napoléon débarqua en France ; la guerre générale s'alluma de nouveau pendant qu'avec mes deux frères Georges et Edouard nous jouissions paisiblement du bonheur d'être auprès de notre vénérable père dans ses vastes domaines d'Esthonie. Dès que cette nouvelle, qui étonna l'Europe, nous arriva, nous primes des chevaux de poste pour nous rendre à l'armée.

Mon frère Georges alla voir en passant sa belle fiancée, la jeune comtesse Adélaïde de Schimmelmann, à Dresde, et Édouard rejoignit son général, le comte Pierre de Pahlen, dont il était l'aide de camp.

Quant à moi, je rejoignis le quartier-général à Bamberg. Là, le prince Barclay de Tolly m'apprit qu'enfin l'Empereur m'avait gratifié du grade de colonel et que j'étais désigné pour commander le beau régiment des hussards

d'Akhtyr, qui devait passer le Rhin à Mannheim et faire partie de l'avant-garde du corps bavarois sous les ordres du feld-maréchal prince de Wrede[1].

C'était donc parce qu'on croyait derechef avoir besoin de moi qu'on avait cru nécessaire de me rendre un grade que j'avais déjà eu trois ans avant?

**Saarbrück.** — Mais je ne raisonnai sur rien. J'étais content d'être employé; je passai le Rhin à Mannheim[2]. J'entrai des premiers en France en passant la Sarre à Saarbruck, où les Bavarois forcèrent le passage après un premier combat[3].

**Sarrelouis** — Je fus de suite chargé par le prince de Wrede de bloquer étroitement Sarrelouis et de faire la guerre aux corps francs, qui commençaient à s'organiser en France, et qui, si le désastre de Waterloo n'était pas arrrivé, seraient parvenus à nous rendre la vie dure.

La grande armée s'échelonnant sur le corps d'armée du prince de Wrede, je fus relevé devant Sarrelouis par le corps Doktoroff.

On me donna l'ordre de forcer le passage de la Moselle, que j'effectuai à Pont-à-Mousson et de me diriger sur Thionville. C'était mon sort de toujours ouvrir la marche. De là, je devais traverser la Meuse, m'y établir à cheval et mettre le blocus devant Verdun.

**Verdun.** — Je fis mieux. J'eus bientôt établi des intelligences dans la place même et appris que le commandant, le général Dumolard était bien disposé à arborer les couleurs

1. IV[e] corps de l'armée du Haut-Rhin.
2. 18 juin 1815.
3. 23 juin 1815.

de Louis XVIII et à faire sa soumission. Le parti bonapartiste, et à sa tête le général Duclos, qui commandait les troupes, étaient enragés pour le parti de la défense à outrance.

Pour en imposer à ces tricolores, il fallait leur montrer plus de forces que je n'en avais à ma disposition. J'écrivis par conséquent au maréchal prince Barclay de Tolly, et j'insistai sur l'envoi d'une brigade d'infanterie et de batteries d'artillerie, non pas pour les exposer, mais seulement pour les montrer. Le maréchal, qui continuait à m'accorder toute sa confiance, m'octroya de suite ce renfort commandé par le général Wouitch.

Je pus dès lors entrer en négociations régulières avec le général Dumolard et le conseil de défense. Les yeux bandés pour la forme, je fus conduit aux casemates et, après trois heures de discussion vigoureuse, la convention fut signée. Le drapeau blanc fut arboré au grand ébahissement de tous les tricolores qui ne s'y attendaient pas, se mutinèrent et voulurent se venger sur moi. — Grâce à l'énergie d'une escouade de gendarmes, et au courage du général Dumolard, je pus me sauver et gagner, éclaboussé de boue, d'ordures et de pierres, la porte de sortie de la place. Mais le pavillon blanc ne fut pas amené, et la convention eut son plein effet.

Le maréchal fut très satisfait de ce succès, qui fut le premier de ce genre obtenu dans cette nouvelle guerre et me le témoigna par une attestation[1]. Et ce fut tout. — Mais

1. L'attestation (en russe) du général Wouitch est, en effet, si bizarre que je ne puis résister à la tentation d'en donner la traduction :

ATTESTATION

N° 650

« Le colonel baron de Löwenstern, chargé par moi, en exécution des ordres du général en chef, de bloquer Verdun, a, d'après mes instructions,

ce qui me fit sourire lorsque je reçus cette attestation, ce fut qu'elle était signée par le général Wouitch, que j'avais réclamé comme montre, comme un décor de théâtre, qui n'avait pas tiré un coup de fusil, puisqu'il était arrivé la veille de la sommation, qu'il repartit le lendemain, tandis que j'avais tout préparé à la sourdine pendant quinze jours d'un blocus vigoureux.

Mais telle est heureusement la force de la hiérarchie militaire qu'on s'y soumet sans murmurer. Un petit sourire malin est cependant impossible à réprimer. D'ailleurs le but était rempli, la marche de l'aile droite de la grande armée désormais assurée, et je n'avais pas d'autre ambition que d'y avoir contribué.

**Soissons.** — Malgré le désastre de Waterloo, quelques places fortes tenaient encore pour Napoléon et le drapeau tricolore. Soissons était du nombre sous son jeune commandant, le colonel de la Vieille Garde, Gérard, homme d'un grand caractère et d'une rare intrépidité, que Napoléon avait choisi lui-même pour défendre cette place qui, dans la campagne précédente, lui avait joué un si mauvais tour. Le colonel Gérard ne voulut entendre parler d'aucune espèce d'ac-

entamé des négociations avec le général Dumolard, gouverneur de cette place. Grâce aux raisons qu'il lui a présentées, il a décidé le gouverneur à reconnaître que la place de Verdun appartenait à S. M. le roi Louis XVIII, bien que la garnison et les habitants eussent tout fait pour s'y opposer.

« En raison du service rendu par le colonel de Löwenstern et de l'habileté dont il a fait preuve dans le commandement de la cavalerie placée sous ses ordres, j'ai cru de mon devoir de lui délivrer cette attestation et de la transmettre au général en chef.

« 1er juillet 1815, village de Dierre-sur-Meuse.

« *Le général-major commandant la 3e brigade de la 24e division, chargé d'observer Verdun.*

« WOUITCH. »

commodement. Tous ceux, tant Russes que Prussiens, qui en avaient été chargés, avaient échoué.

Le maréchal Barclay de Tolly pensa à moi et me fit appeler à son quartier général. On me fit force cajoleries et plaisanteries; on me donna un corps volant et je fus envoyé devant Soissons [1].

Je rencontrai des obstacles inouïs et une volonté ferme et décidée. Je ne me décourageai cependant pas, et, après trois semaines de négociations et de correspondances sans fin, le drapeau blanc fut arboré, et l'empereur Alexandre, pour me récompenser, me nomma commandant supérieur de Soissons, que j'occupai militairement. Je ne conservai ce commandement que huit jours.

Et voilà tout ce qui en résulta pour moi, car la place de Vitry-le-François, ayant été reconnue plus importante pour la position de notre armée, me fut confiée par l'Empereur.

Soissons était à nous, et j'avais acquis, dans le colonel Gérard qui y commandait, un ami.

Il y avait donc quelque mérite dans l'homme audacieux et fluet que j'étais, qui réussissait toujours là ou d'autres échouèrent.

Il est vrai que ces choses-là ne se passent pas comme on boit un verre d'eau et qu'il y avait des dangers à courir; car à Soissons même, au moment des discussions, je l'échappai belle.

La laborieuse négociation devait se terminer par un dîner à l'hôtel de la préfecture, auquel le général Ouschakoff était convié avec moi. Le maréchal de camp comte de Grundler était arrivé de Paris de la part du ministre de la Guerre français pour donner à la convention toute son autorité.

Au moment du dîner, et lorsque je portai un toast à la

1. Voir *Annexe IV*.

santé du roi Louis XVIII, un coup de canon d'alarme se fit entendre. Toute la garnison s'était mise en pleine révolte. Le colonel Gérard, qui s'était précipité pour voir de quoi il s'agissait, fut descendu de force de son cheval et mis aux arrêts forcés sur le rempart. Le général Ouschakoff et moi nous fûmes exposés pendant six heures aux plus grands dangers. Les caves furent défoncées par la soldatesque qui, ivre-morte criait à tue-tête : à la trahison! et que Soissons avait été vendu aux Russes.

Heureusement pour nous, une compagnie de la Veille Garde conserva toute sa vigueur et sa discipline. Réunie et conduite par ses officiers, elle me prit au milieu d'elle et me dit : « Vous êtes avec nous sous la sauvegarde de l'honneur français : car vous êtes arrivés ici en pleine confiance, et on ne vous fera de mal qu'en passant par dessus nos corps. »

A minuit, toute la garnison ivre-morte se coucha. Le lendemain, tout était calme. Le pavillon blanc flottait sur les remparts, et je pris possession de la place selon la convention. La situation avait été un moment fort grave. Heureusement tout avait bien fini, et c'était un feu de paille qui avait manqué faire sauter un magasin à poudre.

**Vitry-le-François.** — Cependant bientôt l'idée d'une grande revue prit naissance. Un camp de 250.000 hommes devait être formé dans les plaines de la Champagne. Il fallait appuyer ce camp sur une place forte et amener les approvisionnements d'un rassemblement aussi considérable de troupes.

Vitry-le-François fut choisi pour arriver à ce but, et je reçus un courrier porteur de l'ordre de me rendre à Vitry, et d'en prendre le commandement. L'histoire parle et parlera du camp de Vertus.

1. Voir *Annexe V*.

Deux cent cinquante mille hommes et 60.000 chevaux mangèrent; mais on a oublié celui qui, à force de travail et de peine, contribua à pourvoir aux besoins de cette masse d'hommes et de chevaux.

De suite après, toutes les armées s'ébranlèrent.

Il fallait aussi pourvoir à leurs besoins. Les habitants paraissaient devoir être écrasés, et ils souffrirent : il n'y a pas de doute[1]. Je fus cependant assez heureux de les soulager dans leurs malheurs, et j'ose en avoir la conviction. Car j'eus de la part des habitants une magnifique épée en or avec une lettre signée des autorités compétentes, que je léguerai à mon fils, comme un souvenir précieux et comme une leçon, qu'on peut encore dans des moments de calamité gagner les affections mêmes de ses ennemis[2].

Je préservai d'une ruine complète une institution de bienfaisance, l'hôpital établi depuis une suite de siècles par des âmes charitables. Pendant tout le temps de mon commandement elle a continué à soulager 800 individus et à les occuper. Les directeurs de cet établissement crurent devoir m'honorer en faisant faire mon buste et en le plaçant dans la salle de réception parmi les bienfaiteurs de ce magnifique établissement. Procès-verbal fut fait de cette solennité, et un duplicata me fut remis par une députation.

Ce sont des souvenirs qui font du bien au cœur et que je place dans le nombre des compensations.

**Löwenstern et les Prussiens.** — Mais je m'étais aliéné la bienveillance des Prussiens qui, avides de tout, avaient enlevé tout le mobilier de cet établissement.

1. Voir *Annexe VI.*

2. Lorsque Löwenstern écrivait ces lignes, son fils, officier de marine, vivait encore, et c'était à lui qu'il comptait naturellement laisser ses *Mémoires* et ses papiers.

A peine l'eus-je appris que j'envoyai 100 Cosaques à leur poursuite, et je leur repris tout de vive force, et jusqu'à la dernière cuiller d'argent et à la moindre serviette tout fut rendu à cet établissement[1].

Je suis forcé de parler de moi. Je le fais à contre-cœur. Mais les faits existent. Dois-je les taire, surtout lorsque je parle à des amis qui me manifestent de l'intérêt.

Les armées s'étant à la fin retirées, j'eus un moment de repos, et je l'employai à suivre mes inclinations pour les relations sociales.

La danse, des visites dans les châteaux des environs se répétèrent; alors j'eus occasion de remarquer combien il y en a encore dans l'intérieur de la France de loyauté, d'urbanité et d'hospitalité.

Je passai ainsi deux mois le plus agréablement possible, ne regrettant nullement de ne pas être à Paris, où on n'apprend à connaître que la France ambitieuse, corrompue et avide d'intérêts et d'égoïsme.

Ce repos fut momentanément interrompu par l'annonce que j'eus du prince Wolkonsky de l'arrivée de l'Empereur, qui, venant de Bruxelles, devait coucher la nuit à Vitry.

**L'empereur Alexandre à Vitry. — Alexandre Ier et Löwenstern.** — Je préparai tout en conséquence. L'Empereur avait expressément ordonné qu'on lui préparât son logement chez le vicomte de Duplessis, dans la maison qu'il avait occupée lors de la campagne de 1814[2].

1. Voir *Annexe VII.*
2.

« Paris, le 10/22 septembre 1815.

« Mon cher Colonel,

« S. M. l'empereur arrive à Vitry le 19 septembre/1er octobre et désire loger dans la même maison qu'il a occupée l'année passée. Aussi vous aurez la bonté de la tenir prête pour ce temps-là.

« Le prince Pierre Wolkonsky, qui l'accompagne, désire occuper une

Sa Majesté arriva et fut reçue avec joie et allégresse. La garde nationale la reçut aux portes de la ville, de même que les autorités que je lui présentai.

Ma place me mit suffisamment en évidence ; mais je remarquai, à mon très grand chagrin, que l'Empereur évitait de me regarder, même en me donnant des ordres.

Dès que j'eus acquis la conviction que ma présence et ma figure lui étaient désagréables, mon parti fut bientôt pris.

Lorsque l'Empereur fut couché, après avoir pris tous les soins pour que son repos ne pût être troublé, je revins chez moi et j'écrivis de suite à l'Empereur lui-même une lettre dans laquelle je lui disais le chagrin que j'éprouvais d'avoir encouru sa disgrâce et que, m'étant aperçu que mes services dévoués et fidèles n'avaient pas eu le bonheur d'attirer sur moi un regard bienveillant de sa part, je le suppliai de me permettre de me retirer définitivement du service, n'osant plus espérer, à présent que la guerre était terminée, de vaincre par de nouveaux services et par le sacrifice de ma vie l'antipathie qu'il paraissait avoir pour moi.

Je remis cette lettre au prince Wolkonsky par l'entremise du comte Woronzoff, qui approuva ma résolution, et je me couchai aussi tranquillement qu'après un jour de bataille.

Le lendemain devait être un jour décisif pour moi. Il le fut en effet.

Le lendemain, de grand matin, j'étais à mon poste dans l'avant-salon du cabinet de l'Empereur. Le prince Wolkonsky m'avait déjà dit qu'il avait remis ma lettre.

chambre dans la même maison, s'il est possible, ou un autre logement tout près.

« J'espère, en outre, avoir le plaisir de vous voir à Vitry, le 14/26 au matin, et suis en attendant

« Votre dévoué,

« Woronzoff. »

J'attendis avec émotion le réveil du Maître et les résultats de ma lettre.

Mon parti était pris. J'étais tout à fait résigné.

Le prince Wolkonsky me demanda mon rapport du matin, pour le remettre à Sa Majesté, s'informa de ce qu'il y avait à soumettre à l'Empereur par rapport aux personnes qui désiraient lui être présentées.

Elles étaient déjà là ; je lui en remis la liste, mais en le prévenant que plusieurs d'entre elles avaient l'intention de lui adresser des discours.

Le prince Wolkonsky entra dans le cabinet de l'Empereur, en ressortit bientôt en me disant que l'Empereur daignerait recevoir les personnes désignées, mais que Sa Majesté me priait de lui épargner les discours.

C'était une question délicate ; car les Français aiment à parler et à se faire valoir. Cependant il fallait obéir, et je parvins à leur faire comprendre les intentions de l'Empereur et, pour les consoler de leur peine, je leur demandai de me confier les minutes de leurs discours en leur faisant entendre que Sa Majesté, en les lisant, apprendrait encore mieux tout ce qu'ils avaient l'intention de lui dire d'affectueux.

Le prince Wolkonsky porta ces discours à l'empereur, et je les vis porter et placer dans une des poches de sa calèche, et plus tard on les trouva à un quart de lieue de la ville sur la grande route, probablement après avoir été lus, ce que je fis de mon mieux pour en convaincre les orateurs, qui s'attendaient tous à avoir des bagues ou même des décorations.

Cependant le préfet, M. de Coucy, eut, sur la demande que j'en avais faite, pour les soins qu'il avait donnés à nos troupes, la croix de Sainte-Anne en diamants, ce qui fit venir l'eau à la bouche de tous les orateurs et à d'autres prétendants.

L'empereur sortit de son cabinet, et aussitôt je lui présentai les personnes désignées d'avance. Sa Majesté était gracieuse et bienveillante comme toujours. Vis-à-vis de moi rien n'était changé.

Même abord froid, mais moins sévère.

L'empereur passa en revue la compagnie de grenadiers qui formait la garde d'honneur et témoigna sa haute satisfaction.

Puis Sa Majesté alla faire une visite à Mme la vicomtesse de Duplessis qui, accompagnée de sa fille, belle et séduisante personne, l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier.

Là, je fus chargé par le prince Wolkonsky de remettre, de la part de l'Empereur, mais après son départ, un écrin en diamants magnifiques pour ces dames, et puis l'empereur, leur ayant baisé les mains, se mit en calèche, et fouette cocher!

Le comte Woronzoff, avec une nombreuse suite, se tenait à cheval à côté de la portière de Sa Majesté, et moi, comme commandant supérieur de la place, je le précédais de quelques pas.

Nous traversâmes la ville au pas. L'affluence du peuple était grande. Les cris de : Vive Alexandre! se firent entendre avec enthousiasme.

L'empereur était rayonnant.

A la sortie de la place, l'empereur fit arrêter la calèche, embrassa le comte Woronzoff après lui avoir dit quelques mots et repartit.

Je continuai encore ma route de quelques toises pour m'arrêter, selon le règlement, à l'extrémité des glacis.

Là, j'arrêtai mon cheval ; je mis la main au chapeau pour laisser passer l'empereur, me disant à moi-même que mon paquet était fait.

L'empereur m'ayant salué, et se rappelant probablement

ma lettre, se leva spontanément de son siège et cria d'une voix forte aux postillons qui, selon leur habitude, avaient déjà commencé de claquer avec leurs fouets, de s'arrêter. Ce qui fut fait.

Alors Sa Majesté me fit signe de la main de m'approcher. Ma belle jument arabe[1] fit une lançade, et j'étais à la portière. La jument trépignait des quatre pieds; ses narines étaient gonflées. L'Empereur la caressa de la main et tâcha de la calmer. Puis, ayant réussi à la rendre docile, il me prit par le bas du bras, le serra affectueusement et me dit :

« *Vous avez tort de croire que j'ai quelque chose contre vous. Au contraire, je n'ai qu'à vous remercier des services distingués que vous m'avez rendus et j'espère que vous m'en rendrez encore. J'ai un compte à régler avec vous et je suis tout disposé à le terminer. Dites-moi donc ce que vous désirez.* »

Je m'attendais si peu à cet heureux événement que je ne pus articuler autre chose que de dire :

« — Sire, dans ce moment, je n'ai plus rien à désirer. Ma seule ambition a été de m'attirer un regard de bienveillance de Votre Majesté; je viens de l'obtenir; mon cœur n'a jamais compris d'autres désirs. »

« — *Je vous en remercie*, répondit l'Empereur, *mais ce n'est pas assez.* »

Je m'inclinai profondément, mais je ne demandai rien. J'étais presque ému. Toute parole me serait restée dans le gosier.

L'Empereur, ayant probablement remarqué mon émotion, ajouta :

« — *Enfin nous nous sommes expliqués, et votre carrière sera dorénavant mon affaire.* Vous n'y perdrez rien. »

1. Celle que Löwenstern avait prise à Fère-Champenoise et qui provenait du général Pacthod.

Et là-dessus, l'Empereur, en me serrant le bras, se servit d'un proverbe russe qui dit :

« — Qui se rappellera le passé aura l'œil crevé. »

« *D'ailleurs*, ajouta-t-il, *vous devez vous consoler avec ce brave maréchal de Barclay de Tolly. L'opinion a été un moment aussi contre ce digne homme, et voyez comme il est revenu sur l'eau. Enfin je vous suis bien aise de m'être expliqué avec vous. Promettez-moi d'oublier les chagrins que vous avez eus.* »

Après ces gracieuses paroles, Sa Majesté me serra encore le bras. Je m'inclinai profondément. Les fouets claquèrent et l'Empereur continua sa route.

Le comte Woronzoff et sa nombreuse suite avaient vu ce colloque. Tout le monde fut curieux d'apprendre ce que l'Empereur avait pu me dire. L'ayant appris, tout le monde me complimenta.

J'étais heureux, et j'avais oublié tout ce qui m'était arrivé de malheureux et je me promis bien de continuer à servir avec zèle et dévouement.

Si les souverains savaient combien un mot d'eux est puissant et capable de refaire le moral des hommes, ils useraient plus souvent de ce moyen dans leur propre intérêt.

**Corps d'occupation de France.** — Bientôt arriva un courrier avec la nouvelle que l'Empereur m'avait désigné pour faire partie du corps d'armée d'occupation qui devait rester en France sous les ordres du duc de Wellington.

C'était encore un emploi qu'on me donnait ; mais ce n'était pas redresser le mal qu'on m'avait fait. Cependant le comte Woronzoff me rassura, me donna des espérances, et ma philosophie fit le reste. — J'attendis.

Le passage des armées russe, prussienne et bavaroise eut lieu. La ville et le pays furent accablés. Je maintins

l'ordre autant que possible : je protégeai les habitants. Je refusai aux Prussiens et aux Bavarois le séjour dans la place qui m'était confiée, ce qui me valut de leur part des plaintes qu'ils portèrent contre moi, et que leurs souverains respectifs firent arriver à la connaissance de l'Empereur, qui ne put pas me blâmer, car j'avais tenu une conduite ferme et énergique. Mais, par politique, Sa Majesté n'osa pas me louer non plus, et ma conduite ferme vis-à-vis des armées alliées, mais pillardes, qui sauva ces contrées accablées de tous les fardeaux de la guerre, me valut la haine des Prussiens et des Bavarois, mais aussi, par contre, des témoignages de reconnaissance des habitants exprimés par une épée d'honneur et par beaucoup de bruit et les éloges qu'on fit de moi dans les journaux de Paris[1].

**Charlemont.** — Le traité de Paris ayant eu lieu et les positions de l'armée d'occupation fixées, le duc de Wellington me nomma commandant supérieur de la seule place armée qui était mise à sa disposition. C'était Charlemont, le Gibraltar de la France, et les deux Givet et le mont d'Haurs situé sur la Meuse[2].

Je m'y rendis de suite, et je trouvai Charlemont occupé par les Français sous les ordres du lieutenant-général comte de Bourke[3] et les Givet par les Prussiens.

Il fallait en faire sortir les uns et les autres. Personne n'en avait envie.

1. Voir *Annexe VIII.*

2. Givet-Saint-Hilaire et le fort de Charlemont sur la rive gauche de la Meuse; Givet-Notre-Dame et le Mont-d'Haurs sur la rive droite.

Les Prussiens occupèrent les deux Givet, le 11 septembre 1815, en vertu d'une convention passée entre le prince Auguste de Prusse et le général Bourke.

3. Voir *Annexe IX.*

Le comte de Bourke[1], quoique n'ayant pas encore fait sa soumission, était néanmoins plus traitable que les Prussiens, *qui regardaient chaque ville française comme une vache à traire* — ce qui n'était nullement mon affaire.

Car devant rester, d'après le traité, cinq années dans ce pays, je ne voulais pas le recevoir, *éprouvé par les exigences des Prussiens, qui surpassaient les bornes* ordinaires qu'on peut malheureusement se permettre en temps de guerre.

Le comte Woronzoff[2] est encore là pour dire comment je m'y pris pour les expulser des deux Givet, et le comte de Bourke l'ayant appris et vu de son rocher de Charlemont en fut si satisfait qu'il signa de suite une convention avec moi et, quatre jours après, le pavillon russe flotta sur les remparts de Charlemont, qui n'avait jamais été occupé par des troupes étrangères[3].

Une place imprenable avec un matériel de 15 millions me fut ainsi remise[4], et lorsqu'après le traité d'Aix-la-Chapelle[5] j'eus derechef l'ordre de la remettre aux autorités françaises les procès-verbaux de remise constatèrent qu'il n'y avait de soustrait à ce riche mobilier que 12 seaux en cuir qu'on avait employés à chercher de l'eau lors d'une incendie[6].

Les commissaires français eurent la loyauté de ne pas en

1. Né à Lorient le 12 août 1772, mort à Lorient en septembre 1847.

2. Le document auquel nous empruntons ces pages est daté, comme nous avons eu soin de le faire remarquer, du 12/24 octobre 1842.

3. Après le départ du général Pirch I[er] et la dissolution du II[e] corps d'armée prussien (15 novembre 1815), Charlemont avait été bloqué par le 1[er] régiment de landwerh rhénane.

4. Traité d'Aix-la-Chapelle, novembre 1818.

5. Voir *Annexe X*, note de Löwenstern, lettre de Woronzoff et ordre du jour de Wellington.

6. Au moment de la remise des places de Givet et de Charlemont entre les mains des Français et du commandant provisoire, le baron Flayelle de

vouloir faire mention ; mais j'insistai : car j'avais l'amour-propre de croire que c'était le plus grand éloge qu'on pût faire de ma consciencieuse surveillance.

Le roi de France me gratifia de la croix d'officier de la Légion d'honneur[1] et les habitants, d'une épée en or avec

Bourdonchamp, colonel directeur des fortifications, Löwenstern reçut de lui l'attestation suivante :

REMISE CONSTATÉE PAR PROCÈS-VERBAL DU 23 OCTOBRE 1818.

Givet, 2 novembre 1818.

*A Monsieur le baron de Löwenstern, colonel de cavalerie, commandant supérieur des troupes russes à Givet et à Charlemont.*

« MONSIEUR LE COMMANDANT,

« J'ai l'honneur de vous remercier de la remise que vous venez de me faire en ma qualité de commandant provisoire (*) de toutes les clefs des portes d'entrée des places de Givet et de Charlemont.

« Il m'est d'autant plus agréable de les avoir reçues de vous, Monsieur le baron, qu'elles ne pouvaient être auprès de meilleures mains que les vôtres pour la garde de ces places. Vous avez conservé au roi et à la France ce précieux dépôt avec toute la justice et un zèle infatigable. Mon gouvernement n'est pas sans le connaitre, et je me persuade qu'il ne tardera pas à vous en témoigner toute sa satisfaction.

« Je vous prie d'agréer les assurances de la plus parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

« Monsieur le Commandant,
« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« FLAYELLE. »

1. Il est assez curieux de remarquer que, bien que Löwenstern eût reçu la croix d'officier de la Légion d'honneur en 1809, avant de quitter l'état-major de Napoléon Ier, on lui expédia à cette époque (1818) un nouveau brevet signé par le maréchal duc de Tarente.

(*) Lowenstern ajoute la note curieuse que voici à propos du personnage qui remplaça le commandant provisoire :

« Un émigré fut nommé plus tard gouverneur de ces places. C'était ce qu'on appelait un voltigeur de Louis XV, qui assista à la première parade en bas de soie et en escarpins. Aussi n'y resta-t-il pas longtemps. Le faubourg Saint-Germain lui manquait. Il y retourna. Il n'aurait pas dû le quitter. »

une lettre qui fera plaisir à mon fils lorsqu'il sera en âge de la comprendre [1].

**Givet. — Enlèvement de céréales aux Pays-Bas.** — Dans l'intervalle, l'année 1816 avait été très calamiteuse pour la France. La récolte des céréales avait été nulle; la France risquait de mourir de faim, et l'armée d'occupation composée de 250.000 hommes avec elle. Les grandes compagnies chargées de fournitures pour l'armée succombèrent; les faillites de plusieurs millions se succédèrent. Les blés manquaient partout; les contrats s'annulèrent par les banqueroutes et l'impossibilité de se procurer les grains. Les expédients momentanés furent bientôt épuisés; les arrivages de la Baltique n'eurent pas le temps d'arriver, et les quelques cargaisons, qui étaient arrivées à Anvers et à Rotterdam, furent arrêtées sur l'Escaut et la Meuse par un embargo que le Gouvernement des Pays-Bas se crut dans la nécessité de mettre sur les arrivages de grains du Nord pour se précautionner eux-mêmes contre les menaces de la famine.

C'était au moment de cet embarras que je reçus l'ordre de placer momentanément des garnisons chez les habitants de la ville et des communes environnantes et que les manutentionnaires se trouvèrent dans l'impossibilité de fournir les rations de pain pour les casernes.

J'eus cependant le courage de ne pas exécuter cet ordre, dont il était question dans la pièce qu'on lira plus loin et j'évitai par là aux habitants une véritable calamité. J'assumai sur ma tête une grande responsabilité que je justifiai, cependant par une mesure plus hardie encore en faisant enlever nuitamment à Dinant-sur-Meuse (Pays-Bas) 3.000 sacs

1. Pour la lettre du Conseil municipal de Givet et l'épée d'or offerte à Löwenstern, voir *Annexe X*.

de grains sur lesquels l'embargo devait être mis le lendemain de grand matin.

Entre temps j'avais rédigé et expédié le rapport suivant :

LE COMMANDANT SUPÉRIEUR DES PLACES DES DEUX GIVET, LE MONT D'HAURS ET DE CHARLEMONT

*A Monsieur le commissaire des Guerres, chevalier de Dognan*

« MONSIEUR,

« Je viens d'avoir l'honneur de recevoir votre lettre du 12/24 décembre n° 44, et je m'empresse de vous communiquer que M. le Maire vient de m'informer que le service de vivres-pain pour la garnison russe est assuré jusqu'au 27 décembre et que les marchés d'urgence qui viennent d'être faits l'assurent également pour huit jours, sans compter ce qui pourra être envoyé par M. le Préfet, de sorte que *la mesure si désagréable que j'ai cru de mon devoir de prendre, aussi pénible pour les troupes sous mes ordres que pour les habitants desdites villes et des communes avoisinantes*, RESTERA SANS EFFET. La garnison continuera à occuper les casernes, et j'ai autorisé M. le maire à rassurer les habitants pour qu'ils puissent continuer à vaquer avec tranquillité à leurs occupations.

« Pour ce qui concerne l'approvisionnement de siège de Charlemont, je ne puis le mettre à votre disposition sans un ordre exprès de Monseigneur le duc de Wellington. Des instructions précises sur cet objet, que je ferai valoir auprès de votre gouvernement, seront suffisantes pour vous con-

vaincre, Monsieur, que ma volonté n'est pour rien dans cette question, qui paraît vous être d'un intérêt majeur.

« J'ai l'honneur, etc., etc.

« Le baron DE LÖWENSTERN.

« Givet, 12/24 décembre 1816. »

« *P. S.* — Une mesure extraordinaire que je viens de prendre pour assurer le service des vivres-pain vous sera communiquée par M. de Launay, associé de la Maison Boubé, de Paris. Cette mesure est dans ce moment en pleine exécution, et ce ne sera qu'après qu'elle aura réussi que je vous en communiquerai les détails. Votre obligeante entremise vous pouvant compromettre sans m'être utile, j'ai cru devoir ménager votre responsabilité, en m'offrant seul en holocauste pour le bien de vos administrés et de ma garnison. »

Ayant en effet appris par mes agents la décision relative à l'embargo prise à Bruxelles, je n'hésitai pas une minute. Je fis partir 300 fourgons d'artillerie des parcs de réserve ; j'ordonnai de placer en plus dans chaque fourgon un soldat sans armes, et je les fis filer vers Dinant. Toute la nuit fut employée à charger les voitures. Les habitants dormaient d'un profond sommeil. La garde douanière fut momentanément arrêtée, les grains enlevés sans bruit ni tapage, et, à l'aube du jour, toute trace de cet enlèvement nocturne avait disparu.

Le transport fut reçu aux Givet et à Charlemont avec allégresse. Les habitants et la garnison ne risquaient plus de mourir de faim !

Le Gouvernement des Pays-Bas se plaignit amèrement de cet enlèvement. Cependant c'était un fait accompli, et je me

justifiai d'abord par l'urgence et puis de ne pas avoir employé des soldats armés. La diplomatie s'agita cependant et me fit octroyer une réprimande, qui avait toute la douceur d'un remerciement.

Le duc de Wellington et le comte Woronzoff, devant me blâmer par écrit, me témoignèrent leur haute satisfaction de vive voix. Ce coup de tête haute plaisait au duc de Wellington qui disait : « que le commandant de Charlemont avait gagné la tête là où d'autres la perdaient, ce qui était d'autant plus louable qu'il n'avait nullement compromis ses chefs et qu'il avait pris toute la responsabilité sur lui. »

Dans la vie habituelle, on doit être doux et accommodant; dans les cas extraordinaires, il faut être résolu, énergique et ne pas craindre la responsabilité. C'est le rocher sur lequel tant de gens font naufrage et la pierre de touche des caractères résolus.

Les semaines, les mois et même les années se passèrent promptement pendant tout le temps de notre séjour en France.

Une fois le calme et le bien-être revenus dans les villes soumises à mon commandement, je m'occupai à rendre ce séjour aussi agréable que possible.

On s'amusait à Givet; c'était l'avis de tout le monde, et le comte Woronzoff y crut si fort qu'il venait souvent me voir de Maubeuge et m'envoya des troupeaux d'Anglais et même son digne père.

M^me^ Chevet, de Paris, me fournit royalement par la diligence des provisions excellentes, et le cuisinier de M. Paul Démidoff[1], qu'il avait eu l'obligeance de me céder momentanément, fit le reste.

1. A propos du nom de Démidoff cité ici par Löwenstern, il m'a semblé curieux de relever le passage suivant que j'extrais d'une lettre du général : « Madame la princesse Mathilde, alors princesse Démidoff, a lu ces *Mémoires* et les a trouvés intéressants », écrit-il, le 6 juin 1843, à son frère Georges.

La curiosité des Anglais envoyés par le comte Woronzoff était si grande de voir le Gibraltar de la France qu'il m'est souvent arrivé de donner deux dîners par jour, sans compter les déjeuners, de sorte que l'artiste Bernard, soutenu par mon cuisinier slave, mais de bonne école, avait de la besogne sur les bras et que ma bourse s'en ressentit joliment.

Tous les deux mois j'allais à Paris. Enfin je passai mon temps le plus agréablement possible, et j'avais complètement oublié que j'avais encore ma carrière à faire et que d'en haut on me l'avait promis.

C'était une grande légèreté de caractère, j'en conviens, de ne pas m'occuper de moi et de mon avenir; mais comme je n'avais jamais été léger dans l'exécution de mon devoir, je m'imaginais et cela à tort, que d'autres s'occupaient de mon avenir. On était content de moi et on m'oublia. Heureusement que je n'y pense plus et que j'ai fermé mon livre d'ambition depuis longtemps.

**Départ de l'armée d'occupation** (1818-1819). — Le départ de l'armée d'occupation ayant été fixé au Congrès d'Aix-la-Chapelle, toute l'armée s'ébranla. Le comte Woronzoff partit avec son corps d'armée et retourna en Russie. Mais on était convenu de laisser tous nos dépôts, hôpitaux et effets militaires, comme laboratoires, etc. etc. en France jusqu'au printemps prochain, de les réunir sur un point et de les diriger par la Meuse et l'Escaut, soit sur Anvers, Rotterdam ou Amsterdam, au choix de celui qui serait chargé du commandement en chef de cette expédition et qui, en outre, serait chargé de la liquidation avec le gouvernement français et des frais à faire pour le passage par les Pays-Bas.

L'empereur ordonna d'Aix-la-Chapelle que ce fût moi qui en serais chargé.

Me voilà donc derechef avec de la besogne par-dessus les épaules.

Le comte de Woronzoff, enchanté de cette décision, m'écrivit pour me l'annoncer et profiter des bonnes dispositions de l'empereur pour lui rappeler que le grade de général me revenait de droit, et d'autant plus que, par la place que j'avais occupée pendant le temps de l'occupation, j'avais pris, par ordre du duc de Wellington, toutes les prérogatives d'un général et que j'avais relevé un lieutenant-général français, le comte de Bourcke.

L'empereur y consentit, mais me fit écrire officiellement par le comte de Woronzoff qu'il ne me l'accorderait définitivement que lorsque j'aurais terminé la commission dont j'étais chargé dans le moment. Il donna pour prétexte de ce retard qu'il ne voulait pas donner occasion aux journaux de dire qu'un officier général russe continuait à séjourner en France avec à peu près 4.000 hommes, qui composaient les dépôts confiés à ma surveillance.

C'était donc une raison politique qui me frustrait d'un avancement que je croyais avoir mérité de toutes les manières.

Je me soumis sans murmurer à cette décision supérieure. Je fis ma besogne, et avec d'autant plus de plaisir que j'avais à traiter directement avec le comte Pozzo di Borgo pour les affaires relatives à la France, et avec le général de Phüll, notre ministre à Bruxelles, pour celles relatives aux Pays-Bas [1].

Le premier y mit tout l'esprit qu'il possédait si éminem-

1. Chargé du commandement de ces dépôts, Löwenstern établit son quartier-général à Maubeuge où il resta du mois d'octobre 1818 jusqu'au mois de juin 1819.

Parlant dans une des notes autographes, que j'ai retrouvées dans ses papiers privés, des difficultés que présentaient les embarquements de ces troupes, difficultés dont il serait aisé de fournir les preuves, grâce aux documents officiels qu'il a eu le soin de conserver, Löwenstern obligé,

ment, et nous nous entendîmes bien vite. Toutes mes réclamations auprès du ministère français eurent toujours, grâce à son entremise, un succès complet, et ses rapports à l'empereur étaient toujours en ma faveur.

Je ne peux pas en dire autant du général de Phüll. C'était un Allemand lent et méthodique, grand théoricien, mais incapable de faire mouvoir trois hommes, craignant la responsabilité pour lui-même comme pour les autres. Enfin je marchais avec lui comme dans du sable, et, exaspéré, j'en parlai un jour au comte Pozzo di Borgo, qui me dit :

« — Soyez sur vos gardes avec M. de Phüll. Il écrit et envoie tout à la cour, et même jusqu'à ses propres fautes d'orthographe. »

Et en effet, j'appris bientôt que, mécontent de ce que je prolongeais mon séjour à Paris et que je négligeais de venir travailler avec lui à Bruxelles, il s'en plaignait au comte de Nesselrode, au prince Wolkonsky et à M. de Kankrine.

J'eus de la part de ces autorités ordre de me justifier, et, grâce à Dieu, j'eus la gloire de sortir victorieux de cette lutte. Et il eut l'ordre de me laisser faire, mais de ne pas me refuser son assistance partout où je la réclamerais auprès du ministère des Pays-Bas.

**Amsterdam.** — J'avais choisi Amsterdam pour le point central de réunion de tous mes dépôts que j'avais la peine de ramasser sur toute la surface de la France. Un crédit d'un demi-million de roubles m'avait été ouvert sur la maison Rothschild. Muni d'une pièce aussi intéressante, je ne pouvais manquer d'être bien reçu à Amsterdam où l'argent est tout.

comme il l'a dit, de rendre compte de ses opérations à Pozzo di Borgo et à Phüll, les caractérise en quelques mots d'une façon frappante :

« Le comte Pozzo di Borgo y mit toujours tout le coulant et l'obligeance d'un homme supérieur, le général Phüll toute la lenteur et tout le pédantisme d'un savant allemand. »

Le roi des Pays-Bas me fit l'honneur de me donner un splendide dîner à Bruxelles, et le prince d'Orange et Madame la grande-duchesse Anne me comblèrent d'attentions[1].

J'avais loué à Amsterdam trois grands vaisseaux. L'embarquement se fit après quinze jours que j'y avais passés.

La ville d'Amsterdam, satisfaite de l'ordre et de la discipline que j'avais maintenus, donna un grand dîner à tout mon monde et m'honora d'une lettre de satisfaction signée par le bourgmestre.

Le prince d'Orange m'écrivit au nom du roi et me remercia en m'annonçant qu'il écrirait dans le même sens à l'empereur.

Le gouverneur, comte de Limburg-Styrum m'écrivit une lettre pareille, et en même temps je reçus de France une lettre du duc de Richelieu, une du préfet de Lille, M. de Rémusat, une de celui des Ardennes, le comte de la Salle, une de l'intendant général, le baron de Tinant et une du duc de Sainte-Croix (le prince de Santa Croce) commandant à Maubeuge, qui tous me remercièrent[2].

Le comte Pozzo di Borgo m'écrivit en même temps en me remerciant et m'annonça qu'il en avait écrit à l'empereur. Même le général de Phüll me fit amende honorable.

1. Ce fut après y avoir été autorisé par le roi des Pays-Bas lui-même, qui l'avait reçu en audience particulière, que, sans cependant compromettre le général de Phüll, ministre de Russie à Bruxelles, et dans le but apparent de faciliter et d'accélérer le règlement des questions de passage et de transport des troupes de dépôt russes à travers les Pays-Bas, Löwenstern obtint la faveur de correspondre directement avec les généraux néerlandais qui commandèrent successivement le VI[e] commandement général, dont le quartier-général était à Namur.

On trouve à ce sujet, dans ses Archives particulières, un certain nombre de lettres signées par le lieutenant général baron Jindal et datées du 20 janvier 1819 et des 1[er] février et 22 février 1819.

2. Cf., *Annexe XI*, lettres du lieutenant-général marquis de Jumilhac, du maire de Maubeuge, du comte de Rémusat, préfet du Nord.

Muni de toutes ces pièces, je crus pouvoir hardiment me présenter à Saint-Pétersbourg et réclamer l'exécution de la promesse qui m'avait été officiellement annoncée.

J'avais encore un argument à faire valoir en ma faveur, qui était celui de ne pas avoir dépensé les 500.000 roubles et de rapporter encore 220.000 roubles, que j'avais économisés.

Enfin, fort de ma conduite et de ma conscience, je m'embarquai, je partis et je ne m'arrêtai que trois jours à Copenhague, après une navigation des plus périlleuses; car j'étais resté quarante-deux jours en route pour une traversée qui ordinairement se fait en dix ou douze jours.

Je débarquai à Riga, et je n'avais eu qu'un seul mort, grâce aux soins de mon médecin en chef, Arendt, bien secondé par tous les employés de la faculté de médecine.

**Riga et Alexandre Ier. — Wolkonsky et Woronzoff.** — Au moment de mon embarquement, l'Empereur arriva pour passer en revue le Ier corps d'armée.

Sa Majesté me fit de suite demander, entra dans les plus grands détails de l'expédition et me remercia.

Toute la troupe dorée, qui avait été témoin de cette réception, me complimenta et me dit que mon affaire était bâclée. Je le crus aussi!!!

Je fus chez le prince Wolkonsky, qui me dit que probablement l'Empereur lui demanderait ce qu'il faudrait faire pour moi, et il ajouta :

« — Probablement l'Empereur voudra vous donner un régiments de hussards qui est vacant dans ce moment. »

A cette proposition le sang me monta à la tête, et je lui dis :

« — Comment, mon prince, peut-on me proposer un régiment à moi qui en ai commandé plusieurs pendant toute

la durée de la guerre et qui viens même de me démettre d'un commandement de plus de 4.000 hommes et d'un matériel immense.

« — Eh bien! Que voulez-vous donc? me dit-il avec humeur.

« — Ce que je veux, c'est que Sa Majesté me change ces épaulettes, et j'ai le droit de le vouloir par la promesse que Sa Majesté m'a faite, en autorisant le comte de Woronzoff à me l'annoncer. »

« — Ah! c'est le comte Woronzoff qui vous l'a promis. »

Il n'ajouta plus rien, et j'appris plus tard que le prince Wolkonsky et le comte de Woronzoff étaient brouillés, et que le premier était bien aise de faire quelque chose qui pouvait être désagréable au second. J'en fus la victime.

Le prince ne rappela pas à l'Empereur que j'avais sa promesse ; au contraire, il soumit à l'Empereur qu'il fallait m'ordonner de me rendre à Saint-Pétersbourg pour faire préalablement le contrôle de mes opérations, qu'il m'avait demandé un compte rendu et qu'avant de l'avoir on ne pouvait pas me récompenser.

Je partis donc pour Saint-Pétersbourg.

Je fis tout ce qu'on m'avait demandé.

J'eus une quittance de toutes choses. Toutes mes pièces passèrent par le contrôle du Ministère de la Guerre et eurent l'honneur d'être à tout jamais enterrées dans les Archives de ce Ministère.

Fort de tous ces succès, je revins à la charge. Mais on ne m'écouta pas, et mes amis me disaient : « Tant que Wolkonsky et Woronzoff seront brouillés, vous n'aurez rien. »

En effet ils avaient raison. Le pot de terre ne peut lutter contre le pot de fer.

**Löwenstern, conseiller d'État actuel.** — Fatigué de tout cela,

je me décidai à quitter la carrière militaire avec l'intention de ne jamais y penser et de n'y plus rentrer, et avec d'autant plus de calme que la paix générale paraissait devoir durer éternellement et je n'avais un goût pour ce métier qu'autant que la poudre à canon le rendait intéressant.

Je demandai donc à entrer dans la carrière civile et on eut la grâce de m'en ouvrir les portes avec le grade de conseiller d'État actuel en me plaçant au Ministère de l'Intérieur avec l'expectative de la première place vacante de gouverneur.

Mais, soit que ces places ne me convenaient pas, ou que je ne convenais pas à ces places, je n'entrai point en activité.

Je m'étais retiré à la campagne; je plantais mes choux et des milliers d'arbres; enfin je m'étais fait cultivateur et je vivais paisiblement et sans avenir.

Je fus réveillé de ce repos par la nouvelle de l'arrivée de l'empereur Alexandre dans ma ville natale, à Reval. Personne ne se doutait alors que ce serait son dernier voyage.

**L'empereur Alexandre à Reval (1825).** — Toute la noblesse accourut pour recevoir cet Empereur chéri.

Je ne restai pas en arrière, et la noblesse me nomma un des commissaires pour préparer sa réception et les fêtes qu'on lui donnerait.

Sa Majesté arriva rayonnant de joie et de satisfaction de se voir entourée par une population qui l'adorait.

Le lendemain de son arrivée, je lui fus présenté avec les autres gentilshommes.

J'étais en uniforme du pays, ce qui parut frapper l'Empereur. Il me demanda pourquoi j'avais quitté le service militaire, ayant servi avec tant de distinction.

Je répondis que : « *des circonstances indépendantes de ma volonté m'avaient forcé de quitter une carrière que j'avais toujours aimée* ».

« — *Il faut rentrer dans cette carrière, je le désire et je vous en ouvrirai le chemin à votre choix. Et je crois que je suis assez fort pour que nous puissions nous arranger. Dites-moi franchement ce que vous voulez, ou, mieux encore, dites au général Diebitsch ce que vous désirez que je fasse pour vous*[1]. »

Là-dessus Sa Majesté me serra la main. Je fis une profonde révérence, et la présentation continua.

Tous mes compatriotes me félicitèrent. On crut à ces gracieuses paroles. Moi seul, je continuai à douter ; car je savais par expérience ce dont ma mauvaise étoile était capable.

Quelques heures après, je fus chez le général Diebitsch qui me répéta ce que l'Empereur m'avait dit et ajouta :

« — Votre affaire est faite. L'Empereur m'a ordonné de vous dire qu'il savait trop bien vous apprécier pour vous permettre de rester dans la position dans laquelle vous vous trouvez et qu'il ne veut plus vous voir dans l'uniforme civil que vous portez. Sa Majesté veut absolument que vous rentriez dans la carrière militaire. »

Et il ajouta :

« Venez à Saint-Pétersbourg et nous réglerons tout cela. »

L'Empereur partit, et, ayant réglé mes affaires domestiques, je partis, moi aussi, pour Saint-Pétersbourg.

**Mort d'Alexandre Ier. — Nicolas Ier.** — L'Empereur n'y était plus. Il avait pris le chemin de Taganrog — et tout le monde sait ce qui arriva. — La Russie le pleure encore.

1. On se rappellera que Löwenstern a déjà fait allusion à cet épisode au cours de ces *Mémoires* (Voir t. I, p. 366 et 367). Nous avons reproduit textuellement ce passage, afin qu'on puisse mieux apprécier la sincérité et la loyauté avec lesquelles Löwenstern rend compte même des choses qui lui tenaient le plus à cœur.

Je n'avais donc plus d'espoir. Le seul homme qui, à force de préventions, avait abîmé ma carrière, parut, au déclin de sa vie, revenir franchement, et je suis intimement persuadé qu'il en avait l'intention. Car il le prouva par un don de 50.000 roubles qu'il me fit pour m'aider à arranger mes affaires domestiques, et il l'avait trop positivement manifesté au général Diebitsch, qui m'en donna l'espérance et même l'assurance. — Eh bien ! ma mauvaise étoile prévalut, et l'Empereur mourut.

Le souverain qui monta sur le trône n'avait aucun compte à régler avec moi. Mes antécédents lui étaient inconnus. Je n'avais donc aucun droit à lui demander quelque chose.

Je me retirai derechef dans mes pénates et je continuai à vivre tranquillement, lorsque je fus encore tiré de ma léthargie par un office du comte de Benkendorff, qui m'écrivit par ordre de Sa Majesté en me proposant de rentrer au service militaire et que Sa Majesté m'en ouvrait toutes les portes[1].

**Löwenstern rentre au service militaire (1826-1834). — Dernières années de service.** — J'acceptai, mais déjà sans plaisir. Je n'avais plus aucune confiance dans aucune démonstration. Cependant, j'acceptai et l'empereur me nomma commandant de ma ville natale avec le grade de général.

Je n'avais donc plus rien à désirer et on était venu au-devant de toutes mes prétentions.

Cependant la guerre de Perse ayant éclaté[2] et celle de Turquie devenant probable, me sentant encore du sang dans les veines, je demandai à être employé activement, sacri-

1. Voir pour la campagne de Turquie *Annexe XII.*

2. Guerre de Perse de 1827 contre Feilt-Ali-Schah, terminée par le traité de Tourkmantchaï (1828).

fiant volontiers une place honorable, mais paisible, aux fatigues et chances de la guerre.

L'empereur m'accorda de suite ma demande, et je fus placé à la seconde armée.

Mais bientôt après le comte de Witt, général en chef des colonies militaires[1], me réclama, et S. M. l'empereur lui accorda sa demande et me fit l'honneur de me dire, lorsque je lui fus présenté pour le remercier :

« — J'espère que vous ferez aussi bien dans les colonies que vous l'avez fait partout. »

Je partis pour me rendre à mon poste comme général commandant une brigade de lanciers et chef d'un arrondissement colonisé. Les travaux des colonies militaires parlaient agréablement à mon imagination, car c'était sous l'inspiration et la direction du génie du comte de Witt un nouveau monde à créer.

1. Les colonies militaires russes datent du règne de l'empereur Alexandre I^er^. Elles furent imaginées par le général comte Araktchéjeff, qui eût voulu étendre son système à toute l'armée. Elles ne survécurent que peu de temps à la disgrâce d'Araktchéjeff et ne furent organisées que dans les gouvernements de Novogorod, Kherson, Kharkow et Ekatérinoslaw. L'armée colonisée correspondait, dans son organisation générale, à celle de l'armée et comprenait de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, des sapeurs et des pionniers. Elle devait se composer de toute la population mâle de ces districts et comprendre deux parties, l'une *mobile*, toujours disponible, l'autre immobile, formée par les chefs de famille, les invalides et les hommes âgés de plus de quarante-cinq ans. Dans les villages de ces districts, Araktchéjeff établissait des soldats. S'ils n'étaient pas mariés, on leur faisait épouser les filles des paysans. Dans tous les cas, leurs fils étaient astreints au service militaire. Toutes les régions attribuées aux colonies militaires étaient, par suite, soumises au régime militaire.

Par un ukase en date du 26 avril 1818 on forma un premier régiment aux environs du lac Ilmen. En 1822, on avait organisé toute une division et, quelque temps après, on disposa, de cette façon, de 60.000 hommes et de 30.000 chevaux vivant sur une population de 400.000 paysans. Mais la rigueur de ce régime, qui froissait les habitudes et les coutumes des paysans russes, provoqua de nombreuses insurrections qui furent réprimées avec rigueur, mais qui finirent par décider le tzar à renoncer au système imaginé par Araktchéjeff.

J'y serais volontiers resté toute ma vie, si on l'avait voulu ; mais le sort en décida autrement[1].

Cependant tout ce qui s'est passé depuis est encore si rapproché de nous que je m'abstiens d'en faire mention[1].

J'ajouterai seulement que je pris une part active à la guerre de Turquie[2] et que je fus employé cinq années de suite, sur la demande du comte de Kisseleff, dans l'administration des principautés.

J'eus ma part des calamités qui sont les compagnes inséparables de tous ceux qui vont dans ce pays, comme la peste, le choléra de 1831, et les fièvres morbides[3].

**Mise à la retraite.** — Après avoir rempli pendant plus de quatre ans les fonctions de commandant des troupes de Roumanie et celles de vice-président pendant notre occupation des provinces danubiennes, occupation qui se termina par l'élection des Hospodars, que je fus chargé d'expédier à Constantinople pour y recevoir leur investiture par le sultan, ma santé, entièrement délabrée, me força de demander un congé pour la refaire en Italie, et de cesser mes fonctions, le 29 août 1834.

Après une année d'absence, je revins à Saint-Pétersbourg et, au lieu d'être pourvu d'un emploi, je fus compris dans la liste des généraux renvoyés en congé. On appelait cela une mesure générale. Cependant, grâce à l'entremise du Ministre de la Guerre, j'obtins un semblant de satisfaction. Je pris ma retraite avec tous les honneurs de la guerre, c'est-à-dire avec le droit de porter l'uniforme et l'attribution, comme pension, d'un domaine, d'une ferme, dont les revenus m'étaient alloués pour douze ans[4].

1. Löwenstern écrivait ces lignes en 1842.
2. Voir *Annexe XII.*
3. Voir aux *Annexes XII et XIII.*
4. Voir *Annexe XIII.*

Löwenstern avait du reste protesté contre la mesure dont il était l'objet en adressant au Ministre la lettre suivante dont il eut le soin de garder copie et qu'il est d'autant plus intéressant de reproduire qu'elle donne de précieuses indications sur les fonctions qu'il avait remplies en Valachie.

Saint-Pétersbourg, 29 décembre 1835.

« MONSIEUR LE MINISTRE,

« Une fièvre ardente m'a tourmenté ici depuis le jour où j'ai eu l'honneur de vous voir. Il m'a donc été impossible de me rappeler à votre souvenir; mais j'ai trouvé dans votre cœur de la résonnance pour les maux d'autrui et cette conviction m'a fait du bien.

« Je suis un vieux et franc soldat qui ne connaît pas les détours. Je voudrais rechercher les voies de protection et de faveur que je serais encore assez maladroit pour les manquer; mais je sais parler à un homme de cœur et d'honneur, et je lui dirai sans préambule que le congé sec qui m'attend, m'humilie, me désespère et me tue! Pourquoi me confondre avec des généraux du club anglais de Moscou qui ne faisaient rien depuis quinze ou vingt ans, tandis que j'ai passé les dernières dix années de mon service à servir Sa Majesté dans des pays de peste, de fièvre et de choléra, sans parler de la guerre en Turquie, que j'ai faite tout comme les autres.

« Je me retrouve momentanément sans emploi; mais ce n'est pas de mon gré. Dès mon arrivée, j'ai demandé de l'emploi. Ce n'est pas moi qui ai quitté celui que j'avais, ce sont les circontances qui l'ont fait.

« Après de longues années de services honorables, des

blessures et quelque gloire acquise au service, je ne suis donc plus bon à rien !

« J'ai toujours été très heureux dans toutes mes expéditions militaires. Plus elles paraissaient téméraires, mieux elles me réussissaient. Eh bien ! il faudrait me garder comme on garde les vieux chiens dans les meutes pour attaquer les loups.

« Croyez-moi, mon général, je vaux encore ma ration de soldat.

« Et puis mes malheurs, mes contrariétés m'ont démontré que mon caractère était fait : car jamais je ne murmure, jamais je ne fronde, et là où je suis, je sers d'exemple aux autres par ma résignation, mon obéissance passive à toute épreuve, seule base de tout ordre possible.

« J'ignore, mon général, en quoi vous pourrez m'être utile.

« Je ne vous demande pas par conséquent de faire telle démarche ou telle autre, cela aurait l'air de l'intrigue que j'abhorre.

« Mais je sais, ou au moins je crois que S. M. l'empereur n'est pas informé ni de ma position, ni de mes antécédents, et voilà pourquoi je n'ai qu'à réclamer la grande aumône des rois ou plutôt le tribut que Dieu leur impose envers les malheureux. — C'est la justice. L'empereur est mon seul et unique législateur sur cette terre. J'en appelle à lui.

« Pardon, mon général, de la franchise de mon langage. la fièvre m'a mis entre le ciel et la terre et, arrivé à cette étape, on ment rarement. Croyez donc avec certitude aux sentiments les plus distingués et les plus respectueux. »

« BARON DE LÖWENSTERN. »

*Au ministre de la guerre.*

Après avoir su m'escamoter à tous ces maux, me voilà depuis huit ans à l'hôtel Demuth, à ne plus penser

chercheur de matériaux les y découvrira pour raconter à mes arrière-petits-neveux combien nous étions peu civilisés alors, car nous n'avions pas encore découvert le secret de diriger un aérostat, et nous étions encore obligés de nous servir de la vapeur et des railways pour arriver en six jours de Saint-Pétersbourg à Paris et à Londres.

« Saint-Pétersbourg, 1852. »

Il m'aurait été facile de multiplier mes emprunts et mes citations, de reproduire ici des extraits fort curieux des lettres que Löwenstern écrivit et reçut avant et pendant la guerre de Crimée, de consigner ses appréciations sur la chute du Gouvernement de Juillet, sur la seconde République, sur le second Empire, de mettre en lumière l'intérêt bien naturel avec lequel le vétéran des guerres du commencement du XIX^e^ siècle suivit pas à pas les opérations de la Baltique et de la mer Noire, le bombardement de Bomarsund et les péripéties du siège de Sébastopol. Mais, craignant d'abuser de la patience de mes lecteurs, j'ai préféré terminer sur une note plus gaie en me bornant à enregistrer pour finir quelques jugements que le général porte lui-même sur son caractère, et la description qu'il fait dans deux lettres adressées à son frère et à sa belle-sœur du genre de vie qu'il menait à Saint-Pétersbourg, à l'âge respectable de soixante-dix-sept ans.

« ... J'ai aussi mon genre d'égoïsme : J'aime l'indépendance par-dessus tout, et cependant j'ai eu la maladresse de la sacrifier en signant par-devant notaire l'acte de prendre sous ma responsabilité des chagrins dans l'avenir.

« Mon existence matrimoniale aurait pu devenir un mélodrame. Aujourd'hui, heureusement, j'en ai fait un vaudeville. Si j'avais eu plus d'esprit de conduite, plus de raison, je

l'aurais compris d'abord, et j'aurais noué le commencement de ma vie à la fin de mon existence sans entr'actes qui n'ont amusé personne et moi personnellement pas du tout.

« 1/13 décembre 1852. »

« ... Je me suis arrangé un genre de vie qui me convient à moi et que mes amis ont accepté. Je me lève à dix heures : je déjeune un quart d'heure après : je fume une demi-douzaine de cigares; je lis les journaux, je barbouille du papier, ne sortant pas de ma robe de chambre, que des *amies* obligeantes me *fournissent annuellement*, qui, par parenthèse, sont très élégantes ; je reçois tout le monde sans exception, ce qui dégénère parfois en véritable raout, et alors on échange des idées, *si on en a;* on se raconte les nouvelles, on fume, et, comme dit le spirituel Boufflers en parlant de l'Allemagne : « Et on crache, ce qui fait toujours plaisir. »

« A cinq heures, je m'habille et je sors pour dîner en ville ; à huit heures, je vais à l'Opéra Italien entendre Lablache, Ronconi, Mario et la Grisi, ou admirer la belle Plessis au Théâtre-Français, souvent aussi faire ma sieste au Théâtre-Russe. A dix heures et demie, je vais en soirée. Je joue au whist ; je gagne, selon mes mauvaises habitudes ; je gagne ordinairement parce que je combine les coups de carte, comme je combine la vie et, si les atouts me manquent, je ne me gendarme pas contre le sort. Après le jeu, je m'adoucis l'humeur en causant avec les femmes de préférence aux hommes. Dans mes matinées, j'avais épuisé avec eux toutes les matières sérieuses, et puis les femmes m'en savent gré et, malgré mes cheveux gris, elles m'accueillent avec une certaine satisfaction; car j'ai trouvé le secret de ne pas leur paraître banal en ne causant pas avec toutes.

« A une ou deux heures de la nuit, je rentre chez moi, et ce qui se passe alors sur mon oreiller ne regarde personne. C'est là que je donne rendez-vous à mes chagrins, que je récapitule ma vie[1], et, en additionnant l'ensemble, je me trouve encore très heureux d'être sorti du brouhaha du monde, me trouvant sur pied *comme quelqu'un* sans être devenu *quelque chose.*

« 5/17 novembre 1852. »

1. Voir, *Annexe XV*, la lettre que Löwenstern écrivit le 12 mai 1847 au prince Eugène de Wurtemberg, à Carlsruhe.

# ANNEXES

## ANNEXE I

(Page 12)

### Composition du corps Winzingerode

IIe Corps d'infanterie :

| | | Hommes. |
|---|---|---|
| 3e Division | 8 bataillons | 2.500 |
| 4e — | 8 — | |
| 4 Compagnies d'artillerie | | 400 |
| 2 Régiments de Cosaques de l'avant-garde du général Miloradovitch. | | |

Corps du général Toutchkoff :

| | | |
|---|---|---|
| Bataillons de réserve des 9e, 12e, 15e, 18e et 26e Divisions | 20 bataillons | 5.961 |
| Bataillons de conscrits de différentes divisions | 4 — | |
| 75e Équipage de la Marine. | | |
| Uhlans Tartares | 8 escadrons | 1.582 |
| Escadrons de réserve | 12 — | |
| Cosaques du Don | | 1.123 |
| 2 Compagnies d'artillerie | | 315 |

Détachement du général-major Lanskoï :

| | | |
|---|---|---|
| Régiment de hussards d'Alexandria | 8 escadrons | 1.527 |
| Régiment de la Russie Blanche | 8 — | |
| Régiment de chasseurs à cheval de Livonie | 4 — | |
| 3e Régiment de Cosaques de l'Oural | | 1.812 |
| 1er et 3e Régiments de Cosaques du Don | | |

DÉTACHEMENT DU COLONEL DAVIDOFF :

| | |
|---|---|
| Régiment de Cosaques Popoff XIII et 1er Régiment de cosaques du Bug, plus un détachement mixte de hussards et de Cosaques..... | 554 |

Total général : 40 bataillons, 40 escadrons, 6 compagnies d'artillerie, 9 régiments de Cosaques, plus 4 détachements de Cosaques, en tout environ 16.000 hommes avec 69 bouches à feu.

(D'après Bogdanovitch et Davidoff.)

D'après les chiffres donnés par Plotho, t. I., Annexes 49-50, l'effectif total du corps de Winzingerode n'aurait été que de 9.600 hommes.

---

## ANNEXE II

(PAGE 297)

MISSION AUPRÈS DU GÉNÉRAL DE BÜLOW

*Le colonel de Löwenstern au général de Winzingerode*

(Copie.)

« MON GÉNÉRAL,

« Après bien des détours que j'ai été obligé de faire, j'ai enfin trouvé le général de Bülow au moment même où il était arrivé à déloger l'ennemi du village de Deuren (Deurne) pour faciliter au général anglais Graham la prise du village de Merxen (Merxhem), afin de pouvoir placer ses pièces de siège pour bombarder Anvers et brûler la flotte s'il était possible.

« Le bombardement a eu lieu; mais la flotte n'a pas été brûlée, au grand désappointement des Anglais.

« J'ai demandé au général de Bülow, selon les ordres de Votre Excellence, les deux régiments de Cosaques que vous lui avez prêtés. Il ne me les a pas positivement refusés; mais comme ils sont dispersés le long de l'Escaut, et comme il a concerté un plan d'attaque avec le général Graham sur Anvers, il ne les mettra, à ce qu'il m'a promis, à ma disposition, que le 25 janvier/6 février, et alors il me faudra encore au moins vingt-quatre heures pour les rassembler; de sorte que je ne pourrai guère opérer conformément aux ordres de Votre Excellence qu'à partir du 27 janvier/8 février.

« Le duc de Weimar, que j'ai trouvé au quartier général de Bülow, et qui s'intitule commandant en chef, par ordre impérial, du corps d'armée de Votre Excellence et de celui de Bülow, me refusa catégoriquement les deux régiments. J'eus beau lui opposer mes raisons. Il ne voulut rien entendre, de sorte que je me trouvai dans le plus grand embarras du monde.

« Je fis semblant de vouloir partir sans les Cosaques, mais Son Altesse Sérénissime ne voulut pas me le permettre non plus, en me disant qu'il prenait toute responsabilité sur lui et que je devais absolument être témoin de la prise d'Anvers et au moins la voir brûler.

« Sur quoi je lui répondis que j'étais blasé sur les incendies, après avoir vu brûler Smolensk et Moscou. Voyant, à la fin, que j'étais bien décidé à partir, et comme j'avais mis son chef d'état-major, le général Wollzogen, dans mes intérêts, Son Altesse Sérénissime s'est décidée à permettre qu'on me délivrât les deux régiments, mais sous la condition que je m'annoncerais partout comme l'avant-garde du général de Bülow et de son armée, ce que, naturellement, je n'ai point refusé.

« Le général de Bülow est fort disposé à faire un mouvement en faveur des opérations de Votre Excellence et, à cet égard, il a déjà poussé son avant-garde sur Malines et Bruxelles, et il n'attend que l'armée saxonne pour se porter en masse sur Mons. Le retard des Saxons et l'organisation si lente des Hollandais sont, à ce qu'il dit, les raisons qui l'ont retenu jusqu'à présent. Puis il a été forcé de céder par *politique* aux instances des Anglais pour cerner Anvers.

« La position du corps d'armée du général de Bülow est, en ce moment-ci : 2 divisions devant Anvers ; 1 division à Gorcum ; 1 détachement à Herzogenbusch (Bois-le-Duc) et à Bommelswaard, l'avant-garde, sous le général Borstell, à Malines et à Bruxelles, le détachement du major Hellwig au-delà de Bruxelles.

« La division qui est devant Gorcum sera bientôt à la disposition du général de Bülow, vu que cette ville demande à capituler.

« La garnison d'Anvers est forte de 7 à 8.000 hommes. L'ex-directeur Carnot en a pris le commandement, comme Votre Excellence verra par une lettre interceptée que j'ai l'honneur de lui envoyer.

« Le général Maison a pris une position à Halle (Hal). Votre Excellence doit être persuadée que je mettrai toute l'activité possible pour répondre à la confiance dont Elle m'honore.

« Agréez, mon Général, mes respectueux sentiments de considération et d'estime parfaite.

« LÖWENSTERN.

« Au quartier général prussien. Schilde, le 2 février 1814. »

Lŏwenstern ajoute en note de ce brouillon : « Le brouillon de cette lettre, très peu correcte sous tous les rapports, est cependant curieux, parce qu'elle fut écrite sous ma dictée par un officier de Cosaques qui avait appris le français au bivouac et sans maître. Le dictionnaire, la grammaire et la conversation avec les bourgeois chez lesquels les hasards de la guerre le firent loger furent ses seuls instructeurs, et je me fis un plaisir de l'utiliser en l'instruisant. »

---

## ANNEXE III

(Page 341)

### Lettre inédite du général Woronzoff au général de Lŏwenstern a propos de la bataille de Craonne et de la campagne de 1814

Odessa, le 27 septembre 1835.

« Pardon, mon cher Général, si je ne vous ai pas répondu plus tôt à votre bonne lettre du 8 août ; son objet avait été déjà en partie rempli quand je l'ai reçue, comme vous l'aurez appris du général Danilewsky lui-même. Aujourd'hui, je réponds à une seconde lettre qu'il a bien voulu m'écrire, et je lui donne tous les détails qui sont en mon pouvoir sur le sujet sur lequel il a désiré avoir des informations.

« Je suis bien fâché, et j'ai souvent été fâché, d'avoir gardé si peu de matériaux et d'avoir fait si peu de notes sur les différentes guerres dans lesquelles je me suis trouvé. Mais je n'en ai jamais eu l'habitude, et bientôt après les grands événements de 1814, me trouvant à Paris au centre des plaisirs et des distractions, assez jeune encore et, à la seule exception de l'année 1808, ayant fait continuellement la guerre depuis 1803, j'étais bien aise de m'amuser après douze campagnes, et j'avais tout autre chose en tête que d'écrire des récits d'opérations.

« J'ai vu bientôt après et, je l'espère, sans trop d'orgueil, qu'on avait traité trop légèrement chez nous l'affaire de Craonne et notre part à l'attaque de Paris. Mais revenir sur cela après coup et vouloir prouver que j'avais fait quelque chose de plus que ce qu'on m'accordait aurait porté un caractère de suffisance et de personnalité qui me répugnaient beaucoup trop pour en avoir même la pensée.

« J'étais bien aise de voir que nos ennemis ont fait connaître dans leurs récits au moins l'affaire de Craonne d'une manière plus avantageuse que nos alliés et nous-mêmes. Mais je suis bien plus

content encore à présent de ce qu'une plume nationale et habile s'est chargée d'éclairer et de simplifier les faits et de prouver qu'il y avait cependant des Russes, et non pas à la queue, mais même à la tête des Prussiens dans ces mémorables journées.

« Je suis fâché de ne pouvoir être plus utile au général Danilewsky, mais, ainsi que je le lui ai dit à lui-même, je peux au moins assurer que ce que je lui ai envoyé est exact, et qu'il n'y a pas un seul fait qui ne soit la vérité même.

« Je n'ai pu trouver dans mes papiers le plan de Zwetkoff ou celui de Batty, du champ de bataille de Craonne; mais j'en ai envoyé une copie à Jomini, et je chercherai encore, et dès que je le trouverai, je l'enverrai au général Danilewsky.

« Pour en revenir aux Prussiens, leur jactance est vraiment insupportable. Je reconnais librement leur mérite à Lützen, à Gross-Beeren, à Dennewitz, et ensemble avec les nôtres à la Katzbach; mais dans tout le reste de la guerre, et surtout en France, les miracles, s'il y en a eu, n'ont pas été de leur côté, et c'est la fermeté et l'expérience de notre infanterie, ce sont les vieilles bandes formées par les guerres de Turquie, de Prusse, de Suède et de l'année 1812 qui ont donné tous les coups de collier, soutenu tous les chocs et décidé la question.

« Je suis enchanté de l'espérance de vous revoir au printemps..., et ce sera une fête pour moi de vous réitérer de bouche l'assurance de la véritable estime et de l'amitié cordiale que je vous ai vouées depuis si longtemps et pour toute la vie.

« Woronzoff. »

---

## ANNEXE IV

(Page 447)

### La reddition de Soissons en 1815

J'ai cru intéressant d'emprunter à l'espèce de livre d'or que le général de Löwenstern a eu l'heureuse idée de constituer, pendant les loisirs que lui créa la retraite, les pièces suivantes, qui permettent de se rendre un compte exact des péripéties par lesquelles avaient passé ces négociations.

« Par un ordre numéro 1938 en date de Meaux, 22 juillet 1815, le général d'infanterie baron Sacken, commandant le V^e^ corps d'ar-

mée, me fit savoir « qu'en vertu d'un ordre, numéro 597, le feld-maréchal prince Barclay de Tolly me prescrivait de me charger des négociations relatives à la reddition de Soissons, négociations que je lui semblais apte à mener plus rapidement et mieux que tout autre à bonne fin. Il me faisait connaître que le feld-maréchal avait informé, par un ordre numéro 589 en date du même jour (20 juillet), le général Ouschakoff des dispositions qu'il venait de prendre ».

« J'avais eu tort de quitter le blocus de Soissons par susceptibilité et dans un moment important; mais j'étais fatigué de travailler toujours pour les autres, et je voulus prouver que la besogne n'était pas aussi facile que l'on se l'imaginait.

« Le succès que je venais d'obtenir par la soumission de Verdun avait fait venir l'eau à la bouche aux jeunes présomptueux, et il leur fallait quelques échecs pour leur faire comprendre qu'il y avait cependant un peu de mérite et de savoir-faire pour réussir.

« Ce n'était pas la première fois que j'avais été heureux à Soissons. En 1814, j'avais fait signer au général Moreau une capitulation que, militairement, on peut appeler honorable, et qui sauva alors l'armée du maréchal Blücher poursuivie l'épée dans les reins par Bonaparte, et qui, sans la reddition si opportune de Soissons, aurait été noyée dans l'Aisne. Soissons, ouvrant ses portes à l'armée de Blücher, lui fournit un beau pont en pierre, et Napoléon vit tous ses beaux plans de destruction de l'armée de Silésie détruits par cette capitulation que j'avais adroitement négociée pendant la nuit. Aussi Napoléon avait-il ordonné de juger le général Moreau dans les vingt-quatre heures et de le fusiller. Cet ordre ne put être exécuté parce que nous occupâmes Paris et, de plus, j'avais eu la précaution de diriger Moreau et sa garnison, par un grand détour, sur Paris.

« Le 6 août 1815, le feld-maréchal prince Barclay de Tolly me faisait adresser de Melun, par le général de service, général-major Oldekopp [1], un ordre m'enjoignant de me rendre au plus vite à son quartier-général à Melun.

« La commission dont le maréchal était si pressé de me charger était de me rendre, sans perdre une minute, devant Soissons et de réparer les bévues que le général Ouschakoff y avait commises et qui retardaient la reddition de cette place dont nous avions grand besoin pour donner une assiette solide à la position de notre armée.

« Comme je l'ai dit, j'avais, dans le commencement de cette campagne, été chargé du blocus de Soissons. J'étais entré en négociations verbales et épistolaires avec le colonel Gérard qui y commandait, et les affaires avançaient d'un pas rapide, lorsque le général Ouschakoff, jeune et élégant général de la Garde, y fut envoyé pour récolter

1. Ordre, numéro 1144, de la deuxième section de son état-major général.

mes peines et la gloire, s'il y en avait toutefois, d'avoir fait faire la soumission de cette place.

« Je m'en étais fâché alors ; j'avais quitté mon poste sous prétexte de maladie et j'avais laissé le général Ouschakoff voler de ses propres ailes. Le résultat fut que ce jeune général embrouilla tout, que le colonel français se regimba et que force fut au maréchal Barclay de me faire appeler pour me charger derechef de cette affaire, et qu'il envoya au général Ouschakoff l'ordre de me laisser faire et de ne plus s'en mêler.

« Trois jours après mon arrivée, les Russes entraient dans Soissons. »

---

## ANNEXE V

(Page 448)

### Lettre inédite du colonel Gérard

J'ai eu la bonne fortune de retrouver, dans les papiers du général de Löwenstern, l'original de la lettre par laquelle le colonel Gérard invitait Löwenstern à cette dernière conférence, qui faillit leur être fatale à tous deux.

Place de Soissons
mise en état de siège.

Soissons, le 15 avril 1815.

*A M. le colonel baron de Löwenstern au service de Sa Majesté l'empereur de Russie*

« La lettre du Ministre de la Guerre à M. le maréchal Barclay de Tolly me prescrivant des dispositions différentes de celles ordonnées par la lettre qui m'a été adressée directement par Son Excellence, je suis dans la nécessité d'envoyer un officier à Paris pour demander au ministre toutes les explications nécessaires. Ce n'est qu'au retour de cet officier que je pourrai avoir l'honneur d'entrer en arrangement pour la mission dont vous êtes chargé.

« J'espère que ce léger retard ne me privera pas du plaisir de vous recevoir ainsi que M. le général Ouschakoff, auquel je vous prie de faire part également de ce que j'ai eu l'honneur de vous annoncer.

« Demain à deux ou trois heures de l'après-midi, j'aurai une ordonnance qui vous attendra en avant de la ville et un officier à la porte pour vous accompagner avec M. le général jusque chez moi.

« Recevez, Monsieur le colonel, je vous en prie, la nouvelle assurance de mes sentiments très distingués.

« *Le colonel, commandant supérieur,*

« GÉRARD. »

---

## ANNEXE VI

(PAGE 449)

### RAVITAILLEMENT DE VITRY-LE-FRANÇOIS (1815)

On retrouve dans les papiers privés de Löwenstern la note suivante, dans laquelle il insiste sur les difficultés contre lesquelles il eut à lutter à Vitry-le-François et sur les efforts couronnés de succès qu'il fit pour ménager les populations.

NOTE DE LA MAIN DU GÉNÉRAL DE LÖWENSTERN

« La ville de Vitry-le-François, département de la Marne, se rendit par capitulation en 1815 au lieutenant-général baron de Diebitsch (plus tard feld-maréchal comte de Diebitsch-Zabalkansky).

« Le général français, du nom de Baron, qui avait été adjudant-général dans l'armée du célèbre Moreau et y avait perdu un bras, commandait dans cette place et signa la capitulation.

« Le colonel baron Waldemar de Löwenstern fut désigné par le maréchal prince Barclay de Tolly pour commander dans ladite place pour les Russes. Elle était importante par sa position sur la Marne et le devint d'autant plus encore par le célèbre camp dans les plaines de Vertus, où 180.000 Russes réunis dans un seul camp étonnèrent l'Europe autant par leur nombre que par leur tenue parfaite, malgré l'immensité du terrain qu'ils avaient parcouru pour arriver jusqu'aux portes de Paris.

« Ce camp avait besoin d'une place d'armes pour rendre solide sa communication avec la base d'opérations et pour assurer les approvisionnements de ce camp monstrueux.

« Le moment était difficile. Il fallait subvenir par la Marne et la Seine à tous les besoins et les embarras qu'une si grande agglomération devait entraîner, réunir les approvisionnements à Vitry, les faire transporter au camp de Vertus, acheter, requérir et en même temps faire peser aussi peu que possible ce fardeau sur les pauvres habitants inoffensifs qui, pour surcroît de charges et d'embarras avaient encore à subir le passage de cette armée russe après la levée du camp et en outre celui de deux corps d'armée prussiens et d'un corps d'armée bavarois.

« Löwenstern se tira de tous ces embarras de la manière la plus satisfaisante et pour l'armée et pour les habitants, ce qui lui valut de la part des habitants une *épée en or*, ainsi que le prouvent les documents ci-joints. »

Ces documents, que nous reproduisons ci-dessous, ont été tous conservés par le général de Löwenstern et figurent dans son livre d'or.

---

## ANNEXE VII

(Page 450)

Les Prussiens, l'hôpital de Vitry-le-François et Löwenstern.

« En 1815, au moment de prendre le commandement de la ville de Vitry-le-François et la trouvant dans un désordre systématiquement organisé par un siège qui venait d'être terminé et par l'occupation momentanée des Prussiens, une députation des plus notables habitants se présenta chez Löwenstern pour témoigner leur désespoir de la spoliation totale d'un établissement de bienfaisance (l'hôpital) riche par des dotations pieuses qui dataient de plusieurs siècles. Les Prussiens venaient d'enlever tout le mobilier, linge, vaisselle, lits et vins. Les infirmes, les femmes, les enfants, les vieillards couchaient sur la paille et n'avaient pas de quoi manger à leurs repas.

« Löwenstern, à peine installé, en fut indigné, n'hésita pas une minute, fit mettre de suite 100 Cosaques à cheval, leur ordonna de courir après ce transport, composé de 30 chariots attelés à 4 chevaux et de leur faire rebrousser chemin de vive force. Tout fut exécuté à merveille ; les Prussiens s'en plaignirent; mais les effets furent remis à l'hospice, ce qui combla toute la ville de joie, et en reconnaissance on plaça le portrait de Löwenstern parmi le nombre des bienfaiteurs de cette Institution dans la grande salle de réception, et le procès-verbal de cet acte lui fut présenté par une députation.

« *A Monsieur le baron de Löwenstern, colonel au service de Russie et commandant supérieur de la place de Vitry-le-François pour Sa Majesté l'Empereur de Russie,*

« *Les Membres composant l'administration de l'Hôpital Général de Vitry.*

« MONSIEUR LE COMMANDANT,

« L'administration de l'hôpital civil, au moment de votre départ, acquitte une dette sacrée en vous témoignant les regrets qu'Elle a de vous perdre.

« Vos vertus, votre humanité, vos soins paternels pour un établissement consacré au soulagement des pauvres, la protection constante dont il a joui ne sortiront jamais de notre mémoire.

« Dans les malheurs irréparables des circonstances, notre sort et celui de l'hôpital n'a pas cessé d'être heureux.

« Nous avons l'honneur de vous remercier de votre protection constante et des marques de bonté que vous avez bien voulu nous prodiguer.

« Vous nous quittez, *votre image nous reste, nous l'avons placée avec celles des bienfaiteurs de la maison.*

« Nous sommes avec un profond respect, Monsieur le commandant, vos très humbles et très obéissants serviteurs.

« *Les administrateurs de l'Hôpital Général de Vitry-le-François.*

« JACOBI DE FRIMONT, LENOBLE, BARBIER, MAUGNIS.

« Vitry-le-François, le 18 décembre 1815. »

## ANNEXE VIII

(Page 456)

### L'Adresse du Conseil municipal et l'épée d'honneur de Vitry-le-François

Vitry-le-François, le 18 décembre 1815.

Les Maire, Adjoints et Membres du Conseil Municipal de Vitry-le-François

*A Monsieur le colonel baron de Löwenstern, commandant de la place de ladite ville*

« Monsieur le Baron,

« Nous avons reçu votre lettre de ce jour qui nous apprend que vous êtes appelé à un autre commandement et que vous quittez de suite celui de cette ville.

« Permettez-nous, Monsieur le Baron, de vous exprimer, à notre tour, des adieux et des regrets aussi sincères que les vôtres.

« La ville de Vitry n'a pu être totalement affranchie des maux de la guerre, mais elle a supporté avantageusement ceux qui devaient nécessairement peser sur elle.

« C'est à vous, Monsieur le Baron, à la sagesse de votre gouvernement, à la modération de vos ordres, à la noblesse de vos sentiments, à la fermeté de votre caractère, à la loyauté de vos actions, à l'estime et à la confiance dont vous nous avez honorés que nous avons dû la tranquillité et la sûreté des personnes et des propriétés, que les habitants n'ont fourni que ce que le besoin du soldat commandait et que la discipline la plus exacte a été maintenue.

« Aussi, Monsieur le Baron, avez-vous été témoin de l'ordre, de l'union et de l'harmonie qui ont régné constamment dans cette ville. Ce bien, plus précieux encore dans les circonstances difficiles, est votre ouvrage. Il a été pour vous la plus douce récompense. Il parle plus éloquemment que les éloges que nous vous adressons.

« Nous garderons fidèlement le souvenir de votre commandement, nous l'unirons à celui du général Wassiltchikoff, et nous demeurerons convaincus que les principes de l'auguste Souverain qui a sauvé la France en lui rendant son roi sont ceux de sa nation

tout entière et notamment de ceux qu'il choisit pour l'exécution de ses hautes volontés.

« Daignez, Monsieur le Baron, agréer l'hommage de notre reconnaissance et de notre considération distinguées.

*Les Membres du Conseil municipal,*
*Le Président du Conseil,*
(Signature illisible.)

*Le Secrétaire du Conseil,*
LE PICART D'ABANCOURT. »

DEPARTEMENT DE LA MARNE
VITRY-LE-FRANÇOIS

Vitry-le-François, le 10 janvier 1816.

LES MAIRE, ADJOINTS ET MEMBRES DU CONSEIL MUNICIPAL
DE LA VILLE DE VITRY-LE-FRANÇOIS

*A Monsieur le colonel baron de Löwenstern,*
*ex-commandant de ladite ville, actuellement à Givet*

« MONSIEUR LE BARON,

« Il ne suffit point à la reconnaissance dont vous avez pénétré les autorités et les habitants de cette ville et à l'estime qu'ils vous portent de vous avoir transmis l'expression de ces sentiments par notre lettre du 18 décembre dernier.

« Les services que vous nous avez rendus appellent un témoignage plus sensible et plus durable.

« Permettez qu'au nom de la Ville nous vous fassions l'hommage d'une épée dont la simplicité vous prouvera que nous voulons moins être appréciés par le luxe que par le cœur. Placée dans vos mains, elle servira toujours à l'honneur d'un guerrier valeureux, à la défense de son auguste Souverain, à la gloire et à la prospérité de ses États.

« Elle perpétuera le souvenir de votre commandement sage, éclairé, protecteur, et de l'harmonie qui régnait entre les autorités locales et la vôtre. Elle témoignera enfin que le sentiment d'amitié et de considération qui unit les monarques de France et de Russie est partagé par les deux nations.

« Agréez, Monsieur le Baron, l'assurance de notre respectueux attachement.

*Le Président du Conseil Municipal,*
(Signature illisible.)

Maubeuge, 12/24 janvier 1816.

« MON CHER COLONEL,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite et la copie de celle qui vous a été adressée par la Ville de Vitry.

« Il est bien flatteur pour vous d'avoir mérité l'estime et la reconnaissance de ses habitants et d'avoir reçu un témoignage aussi honorable, et vous êtes pleinement autorisé de le recevoir.

« Agréez les assurances de la parfaite estime avec laquelle je suis

« *Votre tout dévoué serviteur*,

« C. M. WORONZOFF. »

---

## ANNEXE IX

(PAGE 156)

### ENVOI DE LÖWENSTERN A GIVET ET A CHARLEMONT

Pour établir plus complètement et prouver la véracité de son dire, Löwenstern avait conservé dans ses papiers personnels la lettre même par laquelle, sur l'ordre de Wellington, Woronzoff l'appela au commandement de Givet et de Charlemont, lettre qu'il avait fait précéder de la courte annotation que voici :

« Je commandais Vitry-le-François lorsque je reçus cette lettre. Vingt-quatre heures après, j'étais sur la route de Charlemont. »

Nancy, 4/16 décembre 1815.

« MON CHER COLONEL,

« Je vous demande pardon de vous avoir nommé à un poste sans vous avoir consulté ; mais c'est que je n'avais pas de temps à perdre. — Les ordres du duc de Wellington étaient précis et pressés. — Il fallait lui annoncer tout de suite la nomination d'un officier distingué pour commander dans la seule place importante que nous aurons et j'ai cru ne pouvoir mieux choisir.

« Vous me ferez une faveur personnelle en vous rendant immédiatement à la légère à Charlemont. Les commissaires anglais y

sont déjà. Les officiers qui doivent former votre état-major vous rejoindront incessamment. Je vous en enverrai dont vous serez content.

« Remettez au nouveau commandant de Vitry ce que vous avez su. Pour la poudre française, je veux la leur laisser, d'autant plus que nous en avons eu une quantité immense qui nous arrive de Bavière. Si cependant on en manquait à Charlemont, ce serait une bonne raison à dire qu'on vous en fournisse, que l'abandon fait par nous de ce qui est à Vitry.

« Tout à vous,

« M. Woronzoff. »

« P. S. — Si vous trouviez des difficultés à aller le chemin droit avec du *Vorspann* (chevaux de renfort), je vous ferai rembourser les frais pour aller en poste avec deux chevaux. »

---

## ANNEXE X

(Pages 457 et 459)

### Givet-Charlemont

### Note de Löwenstern

« Cette lettre fut écrite à la suite d'une farce que j'avais jouée aux Prussiens en leur escamotant les deux Givet et en terminant avec le lieutenant-général comte de Bourke la reddition de Charlemont que le prince Auguste de Prusse avait assiégée sans la réduire (1816).

Paris, le 2/14 janvier 1816.

« Mon cher Colonel.

« Je viens de recevoir votre lettre du 2 de janvier, et je m'empresse de vous assurer que je n'ai jamais songé un moment à séparer le commandement de Givet de celui de Charlemont.

« L'ordre précis du duc de Wellington de nommer un commandement à Givet a nécessité une nomination provisoire ; mais alors même j'ai déjà dit au duc que je désirerais que vous ayez ces deux places.

« Il y a consenti, et c'est pour cela que Lohmann n'a pas été nommé dans son ordre du jour. A présent, je lui demanderai de mettre dans l'ordre du jour que vous êtes commandant de ces deux places.

« Je vous remercie infiniment pour ce que vous avez fait à Givet, lorsque les Prussiens ont voulu y rentrer. Vous avez rendu par là un grand service à notre corps et au gouvernement français. Nos intérêts ici sont absolument communs avec ceux de la France.

« La volonté de l'Empereur et l'intérêt de la Russie demandent que ce pays, qui a déjà tant souffert, se ressente aussi peu que possible du séjour des troupes alliées. Je suis bien sûr que tout ce qui est du ressort de votre commandement se ressentira de ce principe et qu'après le devoir de veiller à ce que le soldat reçoive exactement tout ce qui lui est fixé par le traité de Paris, votre premier soin sera de protéger l'habitant de manière à ce qu'aucun excès ou demande illégale de notre part ne puisse être faite impunément. Je compte partir dans trois jours pour Maubeuge et j'aurai bien du plaisir à venir vous trouver à Charlemont.

« Tout à vous.

« M. Woronzoff ».

« P. S. — Je vous embrasse de tout mon cœur mon digne colonel, et vous aurez demain de mes nouvelles au sujet des rapports qu'il faut adresser à Wellington et aux autres. J'irai chez leurs aides de camp.

« Tout à votre service.

« D. Narischkine ».

« L'ordre du jour du duc de Wellington ayant omis de désigner Löwenstern pour la nomination de commandant d'armes des deux Givet et n'ayant fait mention que de Charlemont, il en était résulté une grande confusion dans l'autorité, qui devait nécessairement être réunie dans la même main parce que l'autorité civile résidait à Givet et que le système de défense était soudé pour les trois villes sur une seule et unique base. — L'état-major du duc de Wellington avait commis une erreur. Löwenstern réclama et fut de suite satisfait, et le commandant de Givet en fut pour ses frais d'installation et beaucoup de mauvaise humeur.

Le 20 janvier 1816, l'état-major de Wellington expédiait en effet à Löwenstern l'ordre suivant.

N° 8 Paris, le 20 janvier 1816.

ORDRE DU JOUR

« M. le colonel de Löwenstern, du corps d'armée russe, nommé commandant d'armes dans la place de Charlemont dans l'ordre du jour du 20 décembre dernier, est nommé commandant d'armes aussi dans la place de Givet.

« *Signé :* G. MURRAY.

« Lieutenant-général, chef d'état-major général de l'armée alliée d'occupation. »

Pour copie conforme :
D. NARISCHKINE.

GIVET-CHARLEMONT. — NOTE DE LÖWENSTERN

D'après une convention signée à Paris il fut décidé qu'une armée de 250.000 hommes occuperait la France pendant cinq ans. La place de Charlemont avec les deux Givet et le mont d'Haurs fut attribuée au contingent russe, commandé par le comte Woronzoff (aujourd'hui prince et lieutenant de l'Empereur au Caucase).

Le maréchal duc de Wellington avait été choisi par les Souverains pour commander l'armée d'occupation. Il désigna le colonel baron de Löwenstern comme chef supérieur de Charlemont et des Givets sises sur la Meuse et touchant à la frontière des Pays-Bas.

Cependant, avant d'entrer en possession de ce commandement, il fallait déloger la garnison française qui, commandée par le lieutenant-général comte de Bourke, avait soutenu glorieusement un siège de plusieurs mois contre le prince Auguste de Prusse.

Löwenstern arriva et eut une entrevue dans les casemates de Charlemont avec le comte de Bourke. Deux jours après, une convention fut convenue et signée, et le baron de Löwenstern mis en possession de ces places importantes. Charlemont, qu'on appelle le Gibraltar de la France, fut remis dans un état de défense complet avec un grand approvisionnement de siège. Les deux Givets et le mont d'Haurs étaient désarmés.

La garnison russe, forte de 7.000 hommes, de plusieurs batteries de campagne et de deux parcs d'artillerie de réserve traînés par plus de 1.000 chevaux, donnaient aux habitants des charges et des embarras qui devinrent d'autant plus pénibles que l'année 1816 menaça toute la France d'une famine générale.

Löwenstern mit tous ses soins à subvenir aux besoins des troupes sous ses ordres et à soulager les habitants de la ville et des environs.

Il eut le bonheur de réussir et, après trois ans de séjour dans ces villes, les habitants lui décernèrent une épée en or, comme le certifient les pièces ci-dessous.

Givet, 24 septembre 1818.

LE MAIRE DES VILLES DE GIVET ET DE CHARLEMONT,
CHEVALIER DE SAINT-LOUIS

*A Monsieur le baron de Löwenstern, colonel, commandant d'arme desdites villes*

« MONSIEUR LE COMMANDANT,

« J'ai l'honneur de vous envoyer copie de mon placet au roi relativement au désir des habitants de ces villes d'obtenir de Sa Majesté l'autorisation d'avoir celui de vous offrir une épée en reconnaissance des services que vous leur avez rendus.

« Sa Majesté comblera nos désirs en accueillant cette demande et surtout les miens, ce dont je vous prie d'être bien persuadé ainsi que de la plus haute considération avec laquelle

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur le commandant,

« *Votre très humble et très obéissant serviteur.*

« GÉRARD. »

*Au Roi*

« SIRE,

« Le maire des villes de Givet et de Charlemont, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, prend la respectueuse liberté d'exposer à Votre Majesté que M. le baron de Löwenstern, colonel, commandant d'armes desdites villes pour Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies pendant le temps de l'occupation, a rempli les fonctions de cette place en digne représentant de son Auguste Souverain.

« Investi du commandement dans des moments difficiles, le commandant a fait cesser pour nous les malheurs de la guerre. Il a diminué autant qu'il était en son pouvoir le fardeau des charges militaires et par la fermeté de son caractère autant que par l'influence des qualités sociales dont est doué cet admirable officier il a concilié ses devoirs avec les égards que méritait une ville ruinée par un blocus de six mois.

« Si M. le commandant de Givet a su faire estimer dans sa personne

un peuple destiné à devenir notre ami, il s'est aussi montré l'appréciateur de vos vertus, Sire, et il a participé à l'allégresse de nos fêtes publiques avec des sentiments vraiment français.

« Aussi le maire soussigné ne craint pas de dire à Votre Majesté, Sire, que le vœu général de ses administrés est de vous supplier d'accorder aux habitants des villes de Givet et de Charlemont l'autorisation voulue par votre ordonnance du 10 juillet 1816 d'offrir une épée à M. le baron de Löwenstern en témoignage de leur estime et de leur reconnaissance.

« *Signé :* GÉRARD. »

EXTRAIT DU REGISTRE DES DÉLIBÉRATIONS DU CONSEIL MUNICIPAL DE LA VILLE DE GIVET

OBJET.
Une épée à M. le baron de Löwenstern.

*Séance du* 12 *octobre* 1818, *dix heures du matin.*

« Le Conseil municipal des villes de Givet et de Charlemont assemblé sous la présidence de M. Gérard, maire d'icelles et chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, convoqué d'après l'autorisation de M. le comte de la Salle, préfet de ce département en date du 3 courant à l'effet de délibérer sur la demande présentée à S. M. le roi de France par ledit M. le maire pour en obtenir la permission, en exécution de son Ordonnance du 10 juillet 1816, d'offrir au nom de ces villes une épée à M. le baron de Löwenstern, colonel, commandant d'armes sur lesdites villes pour S. M. l'empereur de Russie en reconnaissance de sa conduite et de la discipline qu'il y a maintenue :

« Le Conseil adoptant les motifs mentionnés en la demande de M. le Maire déclare s'unir à lui pour obtenir la permission demandée.

« Fait et délibéré en Mairie, les jours, mois et ans énoncés. »

(*Suivent les signatures.*)

# ANNEXE XI

(PAGE 466)

LETTRES DU GÉNÉRAL COMMANDANT LA 16e DIVISION MILITAIRE, DU MAIRE DE MAUBEUGE ET DU PRÉFET DU NORD

Lille, le 2 mai 1819.

*A Monsieur le baron de Löwenstern, commandant le dépôt russe à Maubeuge.*

« MONSIEUR LE BARON,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 28 avril pour me témoigner combien vous avez eu à vous louer des mesures prises par les autorités militaires françaises pour maintenir avec les troupes de votre nation la plus parfaite intelligence et en rendant justice aux soins qu'ont donnés à cet effet M. le prince de Santa Croce et MM. les officiers de la garnison de Maubeuge. Je m'empresse de vous féliciter vous-même sur l'exacte discipline que vous avez su maintenir dans vos troupes et sur les sages mesures que vous avez prises pour prévenir toute espèce de rixe avec les habitants.

« Je vous prie de croire que vous me trouverez toujours disposé à employer tous mes efforts pour assurer aux troupes de votre souverain les bons traitements et les égards qu'on doit à ses alliés, et ce sera toujours avec un nouveau plaisir que je trouverai une occasion de vous en donner l'assurance aussi bien que des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Baron.

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« *Le lieutenant-général commandant la 16e division militaire.*

« Mis DE JUMILHAC. »

---

Le 28 avril 1819, M. Martin, maire de Maubeuge, avait adressé à Löwenstern la lettre suivante :

« Le maire de Maubeuge se fait un plaisir autant qu'un devoir de déclarer :

« Que pendant les cinq mois que les dépôts russes restés en France

ont occupé Maubeuge, il n'est parvenu à sa connaissance aucune plainte contre les officiers et les militaires qui en font partie;

« Que MM. les officiers se sont toujours parfaitement conduits avec la garnison française et les habitants de la ville ; que ceux-ci n'ont aucune réclamation à leur faire;

« Que les diverses dégradations que les soldats ont pu faire dans les casernes ont été payées;

« En un mot qu'on ne peut donner que le témoignage le plus honorable sur la conduite et la loyauté des militaires dudit dépôt.

« En foi de quoi j'ai délivré le présent.

« MARTIN.

« Maubeuge, le 28 avril 1819. »

---

Lille, le 30 avril 1819.

PRÉFECTURE DU NORD
N° 45.

« MONSIEUR LE COMMANDANT,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 28 de ce mois. Si j'ai à me féliciter de l'excellent accord qui a constamment régné entre les troupes de S. M. l'Empereur de Russie et les habitants du département du Nord, je sais combien MM. les chefs de ces troupes ont concouru à cet heureux résultat.

« Permettez-moi, Monsieur le Commandant, de vous témoigner la satisfaction que m'a fait particulièrement éprouver la bonne intelligence que vous avez maintenue entre mes administrés et les dépôts confiés à vos soins, et recevez, je vous prie, l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

« Monsieur le Baron,
« Votre très humble et très obéissant serviteur,
« *Le Préfet du Nord*,
« C^te^ DE RÉMUSAT. »

---

*A M. le Baron de Löwenstern commandant le dépôt russe à Maubeuge.*

A ces témoignages il nous aurait encore été possible de joindre deux lettres des plus flatteuses, en date d'Amsterdam, 13 mai et 6 juin 1819 adressées à Löwenstern par le lieutenant-général comte de Limburg-Styrum, gouverneur-général d'Amsterdam, ainsi qu'une lettre du prince de Santa Croce en date de Maubeuge, le 4 mai 1819

## ANNEXE XII

(Page 471)

CAMPAGNE DE TURQUIE

J'ai cru devoir extraire des papiers privés de Löwenstern pour la reproduire ici la note qu'il rédigea à propos des événements des 4 et 5 août 1829, à la date du 4 décembre 1829, aussitôt après la réception du certificat ci-dessous du général-lieutenant Stegemann.

« Les Turcs ayant traversé le Danube vis-à-vis de Nicopol cernèrent Turno et saccagèrent une partie de la petite Valachie. Le lieutenant-général de Stegemann fut envoyé pour les chasser. On m'adjoignit à lui pour le disposer à mettre plus de vivacité dans son mouvement.

« Parti en courrier de Giurgewo, je rejoignis le corps de Stegemann pendant la nuit. Je le décidai à lever de suite son camp, à marcher pendant toute la nuit et à tomber à l'aube du jour sur le camp turc.

« Je me chargeai en personne de la conduite de la cavalerie et d'une compagnie d'artillerie à cheval du Don et je tombai à l'improviste, le matin, sur le camp turc. J'en fis un grand carnage. Beaucoup d'entre eux se noyèrent dans le Danube, et je balayai la petite Valachie de ces barbares.

« Le général Stegemann arriva avec son infanterie lorsque la besogne était faite.

« Le maréchal Diebitsch fut très satisfait de ce fait d'armes et me proposa pour le cordon de Sainte-Anne.

« En attendant, le général Stegemann me fit tenir le certificat suivant :

« Le général-major baron Löwenstern, lors du mouvement exécuté par les troupes placées sous mes ordres dans la forteresse de Turno afin de chasser les Turcs, qui venant de Nicopol, avaient passé sur la rive gauche du Danube, le 4 et le 5 août, a brillamment conduit mon avant-garde et toute la cavalerie. En foi de quoi je lui ai délivré la présente attestation.

« 4 décembre 1829.

« *Le général-lieutenant commandant la 4e division d'infanterie, etc., etc.*

« Stegemann. »

## ANNEXE XIII

(PAGE 473)

### LÖWENSTERN EN VALACHIE ET EN MOLDAVIE

S'il est malheureusement impossible de reconstituer en détail à l'aide des documents restés entre les mains de son neveu les événements militaires auxquels Löwenstern prit part pendant les campagnes de 1827, 1828 et 1829 et le rôle considérable qu'il joua au point de vue tant administratif que politique pendant le séjour assez long qu'il fit en Roumanie (1829-1834), on trouve cependant dans ses papiers quelques indications qui prouvent qu'il ne cessa de bien mériter de son souverain et de donner des preuves incessantes de son activité et de son intelligence.

C'est ainsi qu'on peut établir, grâce à un rapport du général de Löwenstern adressé au général aide de camp comte Kisseleff, commandant l'aile droite de l'armée, que, par un ordre numéro 227 du général commandant la 3e division de uhlans (général-major Stalipyne I), il a été par ordre de Sa Majesté affecté au 4e corps de cavalerie de réserve placé à ce moment sous les ordres du comte Kisseleff (pièce numéro 1 expédiée, le 10 juin 1829, du camp de Giurgewo).

On trouve ensuite une pièce (lettre numéro 140 de Bucharest, 30 décembre 1829) par laquelle le général aide de camp Kisseleff, président du Divan des Principautés de Moldavie et de Valachie envoie au général-major baron de Löwenstern la médaille commémorative de la guerre de Turquie (1828-1829), qui vient de lui être adressée pour lui par le feld-maréchal comte Diebitsch-Zabalkansky.

Un peu plus tard, en juin 1831, Löwenstern raconte qu'un grand incendie ayant menacé la ville de Bucharest d'une ruine totale (les villes d'Orient, écrit-il à ce propos, brûlent comme de l'amadou) : « J'eus, dit-il, le bonheur de la sauver en partie par des mesures énergiques qui ne sont pas dans les mœurs des habitants du pays, mais qui sont dans mon caractère, qui a toujours eu horreur des demi-mesures. »

Un peu moins d'un an après cet incendie, l'empereur Nicolas accordait à Löwenstern, par brevet du 5 mars 1832, l'Ordre de Saint-Stanislas de 1re classe, « ordre, dit-il, qui venait d'être assimilé aux ordres russes après la révolution de Pologne », et Löwenstern, ayant été un des premiers chevaliers de 1er classe qui furent compris dans le nombre des chevaliers jouissant de la pension de 500 roubles qui

y était attachée, fut nommé membre du Chapitre de l'Ordre qui se réunissait tous les ans pour la nomination des nouveaux chevaliers.

Le 1er décembre 1832, le comte Kisseleff, président plénipotentiaire des Divans de Valachie et de Moldavie et commandant supérieur des troupes stationnées dans ces principautés déléguait, par un ordre numéro 2046, ses pouvoirs civils à Löwenstern qui exerçait déjà le commandement supérieur des troupes stationnées à Bucharest et aux environs de cette ville.

Löwenstern fait remarquer à ce propos que le prince Alexandre Ghika qui devint à peu près à la même époque hospodar (prince régnant de Valachie) avait été pendant tout ce temps sous ses ordres directs.

« Le prince Ghika, écrit-il, avait en effet rempli les fonctions de *spathar*, c'est-à-dire de chef de la milice valaque, qui avait été formée sous nos yeux, par nos ordres et instruite par nos officiers. Et tel est l'instinct militaire du peuple valaque qu'un an après la formation de ces milices elles pouvaient entrer en ligne et soutenir la comparaison avec nos meilleures troupes. »

Un peu moins de deux ans plus tard, un ukase de l'empereur Nicolas au Ministre des Finances, en date du 22 juin 1834, accordait à Löwenstern, « en récompense de ses brillants services et de son zèle infatigable une dotation de 1.000 roubles argent (3.500 roubles papier), pour une durée de douze ans en équivalent d'un domaine qui lui avait été accordé pour ses services distingués dans les provinces danubiennes ». Les revenus de ce domaine lui avaient été concédés pour douze ans par lettre officielle du comte Kisseleff, ministre des Domaines, en date du 26 mai 1834.

« Après l'expiration de ces douze années, l'Empereur, écrit encore Löwenstern, eut la grâce de prolonger ce terme de six ans, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1853. » Et il ajoute : « probablement jusqu'à ma mort, car la générosité de l'Empereur, vis-à-vis de ses vieux serviteurs, n'a pas de bornes ».

---

## ANNEXE XIV

(Page 476)

### LÖWENSTERN ET GÉDÉONOFF

A en juger par une lettre que le général de Löwenstern écrivait à son frère Georges, le 1er janvier 1842, il faut croire, d'après

l'anecdote que nous ne pouvons résister à la tentation d'extraire de cette lettre, que le général n'avait pas encore réussi à corriger son caractère.

Depuis cinq ans, comme il le lui raconte, il avait son entrée dans la loge de son cousin Gédéonoff, directeur des Menus-Plaisirs et des théâtres impériaux, qu'il compare, « en raison de son attitude vis-à-vis des artistes, à Saturne, qui mangeait ses enfants, parce que Gédéonoff s'appliquait à déprécier le personnel des théâtres ». Ce fut ainsi que Löwenstern, grand admirateur de la Taglioni, eut avec son cousin une affaire assez vive à propos de cette artiste, après un dîner chez le comte Woronzoff. Le général avait fait l'éloge de la Taglioni en disant qu'on la verrait avec plaisir cinquante fois, alors qu'on pourrait tout au plus s'intéresser aux autres pendant dix soirées.

A ces mots, Gédéonoff sauta de sa chaise et s'écria :

« Oui, vous allez la voir cinquante fois, parce que vous la voyez gratis dans ma loge. »

Löwenstern invita aussitôt Gédéonoff à sortir avec lui du salon pour s'expliquer. Mais, au moment où Gédéonoff soulevait la portière, le général, ne pouvant plus se contenir, lui allongea un coup de pied dans le bas des reins en lui disant :

« Voilà l'explication que je donne à un lâche. »

Le comte Woronzoff, intervenant alors et s'adressant aux deux cousins : « Messieurs, vous oubliez que ma femme est là, que vous êtes dans un salon ; de grâce, modérez-vous. »

Löwenstern s'excusa auprès de Woronzoff et, rentré chez lui, il écrivit de suite au comte pour lui renouveler ses excuses, et à Gédéonoff pour l'informer qu'il resterait chez lui le soir jusqu'à minuit, et le lendemain jusqu'à trois heures, pour se tenir à sa disposition.

Il y reçut, en effet, la visite de M. L. d'Obreskoff, son beau-frère, qui était aussi parent de Gédéonoff.

« — Que faire ? lui demanda d'Obreskoff. »

« — J'attends. Je l'ai châtié comme il le méritait, et n'ai plus qu'à attendre. »

« — Mais il ne voudra jamais se battre. »

« — Tant pis pour lui, répliqua Löwenstern, s'il ne sent pas la nécessité d'une saignée, pour dégourdir son derrière contusionné. »

Sur ces mots, d'Obreskoff retourna chez Gédéonoff pour savoir ce qu'il comptait faire.

« — Que dit Löwenstern ? lui demanda celui-ci. »

« — Il ne dit rien, il vous attend. »

« -- Mais alors, il veut donc que j'arrive chez lui avec des pistolets ? »

« — Dame, je crois que c'est là ce qu'il pense que vous devriez faire. »

Au lieu de cela, Gédéonoff chargea d'Obreskoff d'aller en son nom faire des excuses au général, qui se contenta de lui répondre :

« — Puisque Gédéonoff se reconnaît coupable pour tout ce qui concerne le commencement de cette scandaleuse scène, et que vous me faites des excuses et me témoignez des regrets, je ne peux que regretter d'avoir été forcé de lui donner des résultats aussi désagréables pour lui. — Soit ! que la chose en reste là. »

On fit partout bon accueil au général, qui écrivit à nouveau au comte Woronzoff. Quelques jours plus tard, Löwenstern revit au théâtre Woronzoff, qu'il fit appeler hors de sa loge, et lui dit :

« — Je viens, mon cher ami, vous répéter de vive voix ce que je vous ai déjà écrit. Ce sont des excuses et des regrets que je viens vous répéter et qui sortent du fond de mon cœur. »

« — N'en parlons plus, répliqua Woronzoff, oublions tout et entrez dans la loge de ma femme pour qu'elle puisse vous serrer la main. Vous n'avez pas idée combien elle vous plaignait : car elle sentait, vous connaissant bien, tout ce qui se passait dans votre cœur. »

Le général entra donc dans la loge, où la comtesse Woronzoff le reçut à merveille.

Il restait encore au général des inquiétudes sur la façon dont les Souverains prendraient la chose : mais il ne tarda pas à être rassuré par l'accueil gracieux que l'impératrice lui fit peu après. Mais ce qui le surprit le plus, ce fut la lettre que Gédéonoff lui écrivit pour le prier de revenir dans sa loge, offre que le général se garda bien d'accepter.

A quelque temps de là, il y eut un grand bal masqué au théâtre. Gédéonoff y alla naturellement. A peine entré, un masque lui demanda :

« — Est-il vrai que tu as reçu un nouveau *Stern ?* (plaque). »

Étonnement de Gédéonoff.

« — Eh bien ! quoi ! reprend le masque, tu sais bien, le *Löwenstern*. »

Un autre masque l'interpella en lui disant :

« — Va donc faire coudre le pan de ton habit. Ce sera prudent. »

Et enfin un troisième, de le prendre par le bras et de l'obliger à se tenir debout en s'écriant :

« — Prends garde de t'asseoir. Tu risques encore de te faire mal. L'endroit est encore sensible. »

## ANNEXE XV

(PAGE 480)

Saint-Pétersbourg, 12 mai 1847.

« *Au prince Eugène de Wurtemberg, à Carlsruhe*

« MONSEIGNEUR,

« Je m'empresse de témoigner à Votre Altesse Royale ma plus vive reconnaissance pour l'accueil flatteur et l'attention qu'Elle a daigné faire à mes notes. Le crayon, dont Elle s'est servie, ne sera certainement pas effacé. Je conserverai ses judicieuses remarques scrupuleusement dans le même portefeuille dans lequel je sauve déjà de l'oubli une très gracieuse lettre de sa part avec les certificats d'un épisode de la campagne de 1813 où, sous les yeux de Votre Altesse Royale, j'eus le bonheur de mériter son suffrage.

« Me regardant déjà comme enseveli et en poussière, je prie Votre Altesse de disposer entièrement des matériaux que j'ai eu le bonheur de mettre sous ses yeux, et que la traduction qu'Elle a bien voulu ordonner rend beaucoup mieux que l'original n'a su l'exprimer.

« Ma plume est trop tranchante, je le sais, et souvent frivole. C'est que je n'ai jamais pris au sérieux tout ce qui se fait dans ce bas monde, et cela parce que le sort n'a jamais daigné prendre le mien au sérieux ! J'ai été bafoué de toutes les manières dans ma carrière. Ma vengeance est aujourd'hui de me servir de la monnaie qui a pour effigie : *la Vérité*, et je ne ménage ni les vivants ni les morts.

« Dans mes *Mémoires*, je traite la guerre comme la politique, les salons dorés comme la maison rustique, les dames élégantes et la grisette, l'anecdote et le commérage avec une teinte de légèreté et de frivolité qui cependant n'exclut pas, pour celui qui veut y voir du sérieux, quelques points d'appui solides qui n'échapperont pas aux yeux attentifs. Il n'y aura pas de mal qu'après un certain laps de temps on sache, lorsque, nous tous, nous aurons cessé d'exister, qu'il y avait une opinion alors qui se manifestait différemment sur des matières que des historiographes, soldés ou non, avaient pour

mission et pour tendance de faire passer pour la seule véritable. Rien de ce qui est écrit ne se perd.

(*To schto napissano perom, tovo ne vyroubit toporom.*
Ce que la plume a écrit ne saurait être détruit par la hache).

« J'ai l'honneur de vous restituer, Monseigneur, vos manuscrits, en vous remerciant encore une fois de tout mon cœur du gracieux souvenir que Votre Altesse Royale a daigné me conserver, et de vous prier d'agréer mes sentiments du plus profond respect.

« Baron W. de Löwenstern. »

---

## ANNEXE XVI

(page 480)

RÉSUMÉ DES ÉTATS DE SERVICE DU GÉNÉRAL-MAJOR BARON DE LÖWENSTERN

1794. Sergent au régiment de la garde Séménoffsky.
1794 (Décembre). Maréchal des logis dans la garde à cheval.
1795 (1er Janvier). Capitaine aux chevau-légers de l'Ukraine.
1796. Capitaine aux cuirassiers de Numsen.
1798. Chef d'escadron au régiment de cuirassiers de Woïnoff, devenu en 1801 régiment de dragons de Starodouboff.
1804. Démissionnaire.
1812. Rentré au service comme major et aide de camp de Barclay de Tolly. Lieutenant-colonel, aide de camp de Koutouzoff, après la Moskowa. Colonel.
1812. Rétrogradé major (à Wilna).
1813. Lieutenant-colonel.
1815. Colonel aux hussards d'Akhity.
1819. Sorti du service militaire et nommé conseiller d'État.
1826. Rentré au service et promu général-major.
1834. Mis à la retraite.

Campagnes : de Suisse (de 1809 au quartier-général de Napoléon Ier) de 1812, 1813, 1814, 1815 contre la France de 1827-1829 contre la Turquie.

# INDEX ALPHABÉTIQUE


## A

**Abo,** 428.
**Adlerkreuz** (général suédois, chef d'état-major de l'armée du Nord de l'Allemagne, baron d'), 224, 225, 227, 234, 235.
**Adlerkreuz** (capitaine aux gardes à cheval suédoises, baron d'), 225, 226, 227, 234.
**Aigle Noir** (L', auberge à Berlin), 167, 333.
**Ailles** (et ravin d'), 336.
**Aisne** (rivière et département de l'), *285*, 312, 320, 321, 322, 324, 331, 332, 335, 336, 346. 347, 349, 488.
**Aix-la-Chapelle,** 283, 457, 463.
**Aken** (ou **Acken**), 192, 198, 202, 207, 209, 210, 217.
**Albanais,** 270.
**Alexandre Ier** (empereur de Russie), 1, 2, 6, 7, 8, 9, 29, 31, 44, 49, 59, 61, 75, 77, 83, 85, 88, 100, 113, 122, 131, 135, 178, 179, 180, 182, 184, 191, 204, 205, 226, 227, 232, 242, 251, 292, 293, 305, 310, 312, 331, 333, 340, 341, 363, 364, 365, 367, 369, 370, 373, 375, 379, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 392, 400, 402, 403, 409, 413, 417, 418, 422, 425, 426, 427, 429, 434, 437, 438, 439, 443, 447, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 463, 464, 467, 468, 469, 470, 471, note 472, 494, 497, 499, 500, 502, 504.
**Alexandre II** (empereur de Russie), 477.
**Alexandroff** (officier de Cosaques), 72, 185.
**Alexis** (valet de chambre de Löwenstern), 4, 6, 10, 278, 318, 422.
**Alfeld,** 230.
**Allemagne. — Allemands,** 20, 105, 125, 211, 221, 237, 248, 279, 307, 465, 479.
**Allemant,** 366.
**Allstadt,** 23, 24, 128.
**Alost,** 299.
**Alsleben,** 209, 210, 220.
**Alsoufieff** (général russe), 314.
**Altenburg,** 53.
**Altona,** 244, 254, 256, 260, 261, 262, 267, 268, 272.
**Alvenstadt,** 197.
**Amey** (général), 364.
**Amsterdam,** 463, 465, 466, 512.
**Andrieux** (maire de Reims), 314, 316, 317, 353, 354, 357, 358.
**Andrieux** (Mlles, filles du maire de Reims), 354.
**Ange-Gardien** (L'), 336, 346.
**Angleterre. — Anglais,** 135, 136, 231, 232, 233, 264, 267, 268, 269, 290, 291, 292, 295, 436, 437, 440, 484, 485.
**Angoulême** (duchesse d'), 434.
**Anhalt** (princesse d'), 187.
**Anisy,** 343, 346.
**Anne** (grande-duchesse de Russie), 466.

**Anstetten** (baron d', homme d'Etat russe), 144.
**Anvers**, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 298, 459, 463, 484, 485.
**Apolda**, 32, 33, 35.
**Apollendorf**, 186, 189.
**Apollon du Belvédère**, 431.
**Apraxin** (comte), 384.
**Araktchéjeff** (comte), 1, note 472.
**Ardennes** (Les et départements des), 349, 468.
**Ardon**, 343, 344, 345.
**Arenberg** (duc d'), 299, 300, 303.
**Arendt** (médecin militaire russe), 467.
**Arensburg**, 245.
**Armada-Brunn**, 103.
**Armée alliée** (grande), 43, 44, 51, 56, 57, 60, 75, 83, 84, 108, 131, 177, 183, 184, 186, 208, 211, 218, 349, 358, 360, 363, 365, 370, 372, 383, 411, 444.
**Armée française** (grande), 16, 35, 43, 49, 63, 77, 83, 96, 105, 107, 142. 143, 148. 149, 153, 169, 177, 205, 216, 333, 336, 343, 345, 346, 349, 350, 360, 379, 381, 385, 419, 420, 421, 422, 439.
**Armée danoise**, 211, 238.
**Armée de Bohême**, 212.
**Armée de Pologne**, 238.
**Armée de Silésie**, 131, 157, 208, 209, 211, 212, 213, 218, 309, 310, 314, 316, 321, 325, 332, 333, 336, 343, 346, 347, 349, 359, 361, 379, 383, 411, 488.
**Armée du Haut-Rhin** (alliée), note 444.
**Armée du Nord** (française), 433.
**Armée du Nord de l'Allemagne**, 131, 135, 136, 150, 182, 190, 196, 205, 208, 209, 211, 212, 217, 218, 224, 225, 235, 237, 349.
**Armée prussienne**, 132, 139, 331.
**Armée russe**, 91, 108, 128, 130, 131, 132, 208, 341, 411, 439, 455.
**Arpajon**, 411.
**Arrighi** (duc de Padoue), 144.
**Artenburg**, 238.
**Artern**, 31.
**Artillerie** (russe), 40.
**Artois** (comte d', — Monsieur), 428, 429, 434.
**Artzibascheff** ( lieutenant - colonel russe), 264.
**Ascheraleben**, 197.
**Ath**, 302.
**Athies**, 345.
**Aube** (l', rivière), 348.
**Aubervilliers**, 378.
**Auerstaedt** (et bataille d'), 31, 32, note 35.
**Augursburg**, 51.
**Augustin** (rue Neuve-Saint-), note 395.
**Augustins** (rue Neuve des), 393.
**Augustusburg**, 55, 56.
**Autencourt** (général d'), 407.
**Auteuil**, 383.
**Autriche. — Autrichiens**, 131, 132. 133, 135, 300, 303, 402, 403, 415, 429, note 441.
**Auvray** (d', général, chef d'état-major de Wittgenstein), 96.
**Avesnes**, 305, 309.
**Aÿ**, 317, 390.

## B

**Bade. — Badois**, 36, 40, 42.
**Bagration** (général russe, prince), 269, 272.
**Balachoff** (général russe, ministre de la police), 1.
**Baillet de Latour** (comte et comtesse), 299, 300.
**Balathier** (général italien), 78.
**Balk** (général russe), 345.
**Baltique** (mer), note 441, 478.
**Bamberg**, 443.
**Bannes**, 365.
**Barbier** (administrateur de l'hôpital de Vitry-le-François), 492.
**Barby**, 197.
**Barclay de Tolly** (général, puis feld-maréchal, prince), 8, 9, 77, 78, 79, 81, 83, 84, 108, 129, 131, 181, 373, 377, 378, 382, 383, 388, 411, 412, 424, 425, 426, 440, 443, 445, 447, 455, 488, 489, 490, 509.

**Barclay de Tolly** (maréchale, princesse), 425, 426.
**Bardvyk**, 238.
**Barembek**, *254*.
**Barnenkoff** (major russe), 40, 52, 76, 139. 152, 153, 163, 164, 167, 170, 177.
**Baron** (général), 490.
**Baruth**, 146, 147, 150, 152, note 166.
**Bassano** (duc de), 420.
**Bastille** (place de la), 429.
**Batty** (carte dressée par), 487.
**Baudissin** (colonel danois), 248.
**Bautzen**, 14, 61, 66, 67, note 68, 77, 78, 79, 81, 86, 88, 131, 134, 137, note 144, 368.
**Bavière. — Bavarois**, 20, 35, 444, 455, 456, 496.
**Beaufort** (duc et duchesse de), *299*, 300.
**Beaumont**, 301, 302, 304, 309.
**Beaumont** (général), note 66.
**Beauregard**, 378.
**Beauvau** (princesse de). 432.
**Beauvilliers** (restaurant). 397, 437.
**Beker** (lieutenant-colonel russe),194.
**Bel-Air** (cabaret de), 369.
**Belgern**, 16.
**Belitz**, 138, 139, note 140, 141, 142, 143, 144, 147, 150, 164. 165, 167.
**Belleville**, 377, 378, 382, 383.
**Belliard** (général comte), 352, 405, 406, 407, 408, 416.
**Belzig**, 145, 146, 147.
**Beneke et C^e^** (banquiers à Berlin), 177, 423.
**Bénévent** (prince de). Voir TALLEYRAND.
**Benkendorf** (général russe), 187, 212, 213, 280, 281, 283, 288, 324, 335, 338, 339, 367, 471.
**Benkendorf** (village), 19.
**Benningsen** (général russe), 238, 269.
**Berg** (général russe), 49.
**Bergedorf**, note 244.
**Bergères**, 360.
**Berkenbrück**, note 166.
**Berlin**, 14, 68, 70, 96, 108, 120, 135, 136, 138, 139, 141, 142, 147, 163, 164, 166, 167, 168, 169, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 190, 209, 210, 211, 216, 423.
**Bernadotte, prince royal de Suède**, 131, 135, 136, 142, 147, 150, 163, 171, 177, 179, 180. 182, 183, 86, 187, 188, 189, 194, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 216, 217, 218, 219, 220, 224, 225, 227, 231, 232, 233, 234, 235, 237, 238, 243, 251, 260, note 274, 275, 307, 426, 427, 428.
**Bernard** (cuisinier), 463.
**Bernardy** (aide de camp du général Laplane), 127.
**Bernburg**, 194, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 213. 214, 215, 216, 217, 218, 220, 241, 242.
**Bernsdorf**, note 63.
**Berruyer** (général), 310.
**Berry** (duc de), 401, 434.
**Berry au Bac**, 311, 312, 335, 336, 344, 349, 350, 351.
**Berthier** (prince de Neufchâtel, major général), 108, 144, 152, 405, 406, 407, 408, 421, 433, 437.
**Bertrand** (général comte), note 67.
**Bessières** (maréchal, duc d'Istrie), 41, 42.
**Bethmann** (banquier de Francfort), 423.
**Bibikoff** (officier russe), 111, 112.
**Beuthen**, 105, 111, 112, 113, 115, 116, 123.
**Biaz**, 190.
**Biebra**, 31.
**Bielen**, 24, 25.
**Bielinsky** (comte), 5.
**Biélogradsky** (général russe), 426.
**Biezyne** (château de), 5.
**Bille** (la, rivière), 244.
**Binche**, 301, 302, 304, 309.
**Bischoffswerda**, 61, 63.
**Bistrom** (général russe), 1, 9, 350.
**Björnsterna** (colonel suédois, chef-d'état-major du maréchal Stedingk), 227.
**Blanchard** (M^me^, aéronaute), 437.
**Blankenese**, 260, 261, 263, 264, 268, 270, 279.

**Blois**, 387.
**Blücher** (général de cavalerie, puis feld-maréchal), 17, 28, 44, 90, 153, 209, 210, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 320, 321, 324, 325, 331, 332, 333, 334, 336, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 349, 350, 351, 359, 360, 388, 483.
**Blücher** (major, puis colonel prussien, fils du maréchal), 32, 33, 36, note 37, 38, 39, 40, 53, 54, 56, 62, 63, 64, 65, 66, 71, 73, 74, 76, 81, 84, 131, 157, 342, 373.
**Blücher** (président d'Altona, comte de), 261, 268.
**Bober** (la, rivière), 100.
**Bober** (la petite, rivière), 100.
**Böitzenburg**, 211.
**Bodenrode**, 214.
**Bodmer** (propriétaire d'une fabrique), 69, 70.
**Bohême**, 177, 186.
**Bois-le-Duc**, 485.
**Boizenburg**, 237.
**Bomarsund**, 478.
**Bommelswaard**, 485.
**Bondy** (et bois de), 370, 383, 386, 387, 428.
**Bonn**, 281.
**Borck** (major suédois), 352.
**Bordeaux**, 156, 439.
**Bordesoulle** (général), 416.
**Borosdine** (général russe), 334, 351, 366.
**Borstell** (général prussien), 106, 294. 296, 297, 299, 300, 301, 302, note 348, 485.
**Bossuet**, 369.
**Boubé et C^ie^** (maisons), 461.
**Bouffiers** (M. de), 479.
**Boulogne** (bois de), 378, 383, 406.
**Bourbon** (duc de), 439.
**Bourbons** (les), 372, 388, 399, 400, 401, 402, 418, 421, 429.
**Bourgogne** (et vin de), 220, 221, 283.
**Bourke** (lieutenant-général, comte de), 456, 457, 464, 498.
**Bouté** (général), 364.
**Boyé** (lieutenant-colonel suédois), 208, 214, note 217, 218.
**Boyen** (de, général prussien), 295, 298, 299.
**Braisnes**, 333, 336.
**Brandenburg**, 139, 145, note 166.
**Brankfeldt**, 254, 255.
**Bray**, 335, 336.
**Breitenfeld**, 208, 209.
**Breitenhayn**, 185.
**Breitingen**, 51.
**Brême**, note 204, note 205, 226, 233, 236, 237, 270, 279.
**Brenier** (général), note 35.
**Breslau**, 9, 12, 423.
**Brienne** (hôtel de), note 424.
**Brifaut** (stances de), note 399.
**Brillant** (cheval du haras de Merseburg), 19.
**Brück**, 146.
**Brunswick** (et duché de), 197, 211, 224, 230, 234, 235, 236.
**Bruxelles**, 292, 294, 296, 297, 299, 300, 301, 302, 303, 450, 461, 464, 465, 466, 485.
**Bruyères**, 336, 345.
**Bruyères** (général, comte de), 89.
**Bryas** (comte de), 317.
**Bubna** (comte, général autrichien), 104.
**Bucharest**, 504, 505.
**Budberg** (baron de, lieutenant russe), 168, 169, 170.
**Budberg** (baron Charles de, colonel, puis général, commandant le régiment des cuirassiers de l'empereur), 2, 384.
**Budberg** (baron Théodore de, officier russe), 369.
**Bülow** (de, général prussien), 96, 106, 131, 165, 206, 207, note 216. 217, 237, 285, 286, 287, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 320, 321, 322, 324, 330, 331, 334, 337, 343, 345, 411, 484, 485.
**Bunzlau**, 13, 100.
**Bussières**, 368.
**Buttelstedt**, 32, 33, 35.
**Buxhövden** (comte, capitaine russe), 40, 47, 52, 55, 64. 75.

## C

**Calais,** 433.
**Calbe,** 197, 198, 213, 214, 215, 216.
**Camburg,** 32, 35, 37.
**Campbell** (colonel, anglais), 372.
**Canova** (sculpteur), 431.
**Carlowitz** (colonel saxon), 16.
**Carlsbad,** 440, 443.
**Carnot** (général), 293, 296, 485.
**Carolath,** 105, 109, 112, 113, 114, 115, 116, 121, 123.
**Carolinum (Institut à Brunswick),** 238.
**Carlsruhe,** note 480, 508.
**Cassel,** 185, 196, 197, 220, 233, 234, 237, 280.
**Castex** (général), 287, 288. Note 302.
**Castlereagh** (lord), 299, 432, 440.
**Catherine II** (impératrice de Russie), 187.
**Caucase** (Le), 448.
**Caulaincourt** (général, duc de Vicence), 387, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 413, 414, 417, 418, 420.
**Cerny,** 338, note 341.
**Chailly,** 418.
**Châlons-sur-Marne,** 314, 315, 320, 359, 360.
**Chambry,** 345.
**Champagne** (et vin de), 220, 229, 230, 354, 357, 368, 390, 397, 426.
**Champaubert** (et combat de), 314.
**Champs-Elysées** (avenue des), 388. 389, 429.
**Chanamps** (famille habitant Utersen), 273.
**Chapelle** (La), 378, 379.
**Charlemont,** 456, 457, 460, 461, 462, 495, 496, 497, 498, 499, 500.
**Charles-Jean** (Voir **Bernadotte**).
**Charlottenburg,** 147.
**Charonne,** 373, 376.
**4e Régiment de chasseurs** (russes), 93.
**13e Régiment de chasseurs** (russes), 254, 264, 337.
**14e Régiment de chasseurs** (russes), 257, 337, 353.
**20e Régiment de chasseurs** (russes), 93.
**Chasseurs à cheval de la Garde impériale,** 148.
**Chasseurs rouges de la Garde impériale française,** 43, 335, 343.
**Chasseurs de la Vieille Garde russe** (régiment de), 1, 9.
**Chasseurs à cheval de Livonie** (régiment de), 483.
**Chasseurs à cheval de Siéversk** (régiment de), 364.
**Chastel** (général), 413.
**Chaumont** (buttes), 378, 381, 382.
**Chavignon,** 339.
**Chemnitz,** 50, 51, 70.
**Cherbourg,** 440.
**Cheval Blanc** (Cour du — Fontainebleau), 409, 419.
**Chevaliers-gardes** (régiment des), 365, 388.
**Chevau-légers de la garde** (régiment de), 73.
**Chevau-légers de l'Ukraine** (régiment de), 509.
**Chevet** (Mme), 462.
**Chevilly,** 414.
**Chevregny,** 337, 339, 340.
**Chilly,** 411.
**Chivy,** 343.
**Chovansky** (prince, général russe), 341, 343.
**Chrapovitzky** (chef d'état-major du général Lanskoï), 39.
**Clacy,** 343, 345.
**Clarke** (duc de Feltre, ministre de la guerre), 406, 408.
**Claye,** 369.
**Clichy** (barrière de), 380.
**Clichy** (rue de), note 438.
**Clos-Vougeot,** 390.
**Coblentz** (Coblence), 406.
**Cologne,** 281, 282, 440.
**Colonies militaires russes,** 472.
**Commerau,** 81.
**Compans** (général), 366.
**Compiègne,** 310, 433, 448.
**Condé** (prince de), 439.
**Conseil Antique,** 300.
**Conseil municipal de Paris,** 384, 402.
**Constantin** (grand-duc), 385.
**Corbeny,** 336, 344.

**Corbineau** (général), 336.
**2e Corps d'armée** (français), 419.
**3e Corps d'armée** (français), note 35, note 36, 83.
**4e Corps d'armée** (français), note 67.
**5e Corps d'armée** (français), 83.
**6e Corps d'armée** (français), note 66.
**7e Corps d'armée** (français), 419.
**1er Corps d'armée** (russe), 467.
**2e Corps d'armée** (russe), 88.
**5e Corps d'armée** (russe), 487.
**4e Corps de cavalerie de réserve** (russe), 504.
**4e Corps d'infanterie** (russe), 483.
**Corps législatif**, 402.
**Corrège** (Le), 431.
**Cosaques**, 13, 15, 17, 21, 25, 26, 29, 33, 34, 36, 39, 41, 43, 46, 47, 48, 51, 55, 57, 58, 59, 62, 64, 65, 66, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 76, 79, 80, 84, 85, 87, 92, 94, 100, 104, 106, 109, 110, 111, 121, 124, 127, 143, 146, 147, 148, 150, 151, 152, 155, 158, 159, 160, 161, 164, 165, 168, 184, 190, 195, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 205, 207, 213, 214, 224, 226, 227, 228, 229, 236, 239, 240, 241, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 250, 251, 252, 254, 256, 257, 258, 259, 260, 271, 274, 278, 281, 285, 287, 288, 289, 290, 299, 300, 303, 304, 311, 312, 314, 318, 346, 351, 355, 357, 358, 360, 365, 368, 370, 372, 376, 382, 387, 396, 411, 422, 450, 476, 477, 483, 484, 485, 486.
**Cosaques de la garde de la Mer Noire** (régiment), 388.
**Cosaques de Grekoff XXI** (régiment de), 15, note 18, 51, 52.
**Cosaques d'Ilowaisky XII** (régiment de), 15, 18, 25, 42, 43, 47, 52.
**Cosaques de Kouteinikoff IV** (régiment de), 52
**Cosaques de l'Oural**, 483.
**Cosaques de Melnikoff IV** (régiment de), 286, 292, 296, 297, 299, 301.
**Cosaques de Melnikoff V** (régiment de), 286, 292, 296, 297, 299, 301,
**Cosaques de Popoff XIII** (régiment de), 18, 25, 43, 52, 109, 149, 153, 158, 159, 166, 199, 200, 484.
**Cosaques de Pultava**, (régiment de) 109.
**Cosaques de Rebrejeff** (régiment de), 109, 139, 153, 159, note 166.
**Cosaques du Bug**, 107, 484.
**Cosaques du Don**, 483.
**Coste** (major), 126.
**Coswig**, note 63, 68, 183, 184, 185, 187, 189, 190.
**Coucy** (M. de, préfet de la Marne), 452.
**Courcelles** (M. de), 357.
**Cour de France** (La), 405, 408.
**Courtry**, 370.
**Cracovie**, 10.
**Cramerborn**, 137, 138.
**Craonne** (bataille de), note 15, 281, 336, 337, note 340, 344, 345, 346, 347, 486, 487.
**Crépy en Valois**, 342.
**Crimée** (guerre de), 478.
**Cuirassiers de Numsen** (régiment de), 509.
**Cuirassiers de l'empereur** (régiment de), 384.
**Cuirassiers de Starodouboff** (régiment de), 367.
**Cuirassiers de Woïnoff** (régiment de), 509.
**Cuirassiers Saxons** (régiments de), 10, 73.
**Cuirassiers Westphaliens** (régiment de), 73.
**Cunersdorf**, 138.
**Cunnertwalde**, 61.
**Curial** (général), 408.
**Custrin**, 210.
**Cuxhaven**, 240.
**Czentoschau**, 10.

## D

**Daboville** (général), note 348.
**Dahme**, 146, 158.
**Dalberg** (duc de), 402.
**Danemark. — Danois**, 237, 238, note 242, 247, 248, 249, 254, 255, 263 274.

**Danilewsky** (général et écrivain militaire russe), 487.
**Danloup-Verdun** (général), 310.
**Danube** (le fleuve), 503.
**Davidoff** (colonel russe), 11, 14, 484.
**Davydoff** (capitaine russe), 287.
**Davout** (maréchal, prince d'Eckmühl, duc d'Auerstedt), 14, 22, 211, 225, 226, 236, 237, 237, 249, 260, 261, 262, 268, 270, 271.
**Dejean** (général), 379.
**Delort** (général), 364.
**Deluvet** (capitaine du génie), 126.
**Demidoff** (Paul), 462.
**Demuth** (hôtel, à Saint-Pétersbourg), 475.
**Denkhof** (place du, Berlin), 167.
**Dennewitz** (et bataille de), 182, 188, 211, 212, 487.
**Dennissoff** (colonel russe), 277, 361.
**Denys de Danrimont** (colonel), 384.
**Dessau,** 144, 205, 209, 210, 217, 219, 220.
**Dessolles** (général), 403, 417, 418.
**Deurne,** 290, 291, 484.
**Deutz,** 281.
**Diane** (statue de), 431.
**Diebitsch-Zabalkansky** (général, puis feld-maréchal russe, comte), 470, 471, 490, 503, 504.
**Dierre-sur-Meuse,** note 446.
**Diest,** 289, 290.
**Dinant,** 287, 288, 459, 461.
**Dino** (duc de), 434.
**Dittersdorf,** 55.
**16e Division militaire,** 501.
**32e Division militaire,** 210, 211.
**1re Division de la Jeune Garde,** 118, 122.
**8e Division d'infanterie** (française), note 35.
**9e Division d'infanterie** (française), note 35.
**10e Division d'infanterie** (française), note 35.
**11e Division d'infanterie** (française), note 35.
**14e Division d'infanterie** (française), note 144.
**39e Division d'infanterie** (française), note 35,
**1re Division de grenadiers russes,** note 78.
**3e Division d'infanterie** (russe), 483.
**4e Division d'infanterie** (russe), 483, 503.
**9e Division d'infanterie russe,** note 78, 483.
**12e Division d'infanterie** (russe), 483.
**15e Division d'infanterie** (russe), 483.
**18e Division d'infanterie** (russe), 483.
**26e Division d'infanterie** (russe), 483.
**3e Division de Uhlans,** note 204-205, 504.
**Dobrilugk,** 73, 152, 155.
**Dognan** (chevalier de, commissaire des guerres), 460.
**Dokenhüden,** 260, 261, 262, 263, 270, 273, 279.
**Doktoroff** (général russe), 444.
**Dombroffsky** (général), 139, 142, 144.
**Don** (Le, fleuve), 143, 503.
**Dornburg,** 32, 33, 35, 37.
**Douai,** 288.
**Douvres,** 483.
**Dragons de Riga** (régiment de), 238, 241, 248, 273.
**Dragons de Starodouboff** (régiment de), 509.
**Dresde,** 13, 14, 15, 50, 51, 57, 59, 61, 62, 63, 65, 67, 68, 69, 70, 115, 144, 147, 152, 153, 210, 443.
**Dresde** (Ville-Neuve), 14.
**Drexke** (major prussien), 35.
**Düben,** 208.
**Duchesnois** (Mlle), 398.
**Duclos** (général), 445.
**Duderstadt,** 29.
**Dumolard** (général), 444, 445.
**Dumonceau** (général de division), 144.
**Dumouriez** (général), 304.
**Dumoustier** (général, comte), 133.
**Duplessis** (vicomte de), 450.
**Duplessis** (vicomtesse de), 453.
**Düren,** 283.
**Duroc** (duc de Frioul, grand-maréchal du palais), 89.
**Düsseldorf,** 280, 281.

## E

**Eckhradtsberg,** 31, note 35, 37, 38,
**Echmühl** (prince d'), voir **Davout.**
**Ecole polytchnique,** 375.
**Ecossais** (Highlanders), 295.
**Egypte,** 358.
**Ehrenberg,** 51, 54.
**Eidelstedt,** 259.
**Eider** (L', rivière), 270, 273, 274.
**Einsbeck,** 230, 279.
**Eisendorf,** 68.
**Eisleben,** 20, 23, note 34, 220, 221, 224.
**Ekaterinoslaw,** note 472.
**Elbe** (fleuve), 14, 15, 16, 18, 26, 34, 51, 57, 59, 60, 61, 63, 64, 68, 133, 135, 141, 177, 182, 183, 185, 189, 190, 192, 193, 194, 196, 198, 209, 210, 211, 237, 238, 239, note 240, 243, note 244, 260, 261, 263, 269, 270, 279.
**Elbe** (Ile d'), 420, 422, 432.
**Elbrich,** 23, 30.
**Elster** (rivière), 73.
**Elsterwerda,** 66, 71, 72, 73.
**Emanuel** (général russe), 350, 368, 378, 383.
**Empire** (second), 478.
**Engelbrekton** (bataillon d', suédois, note 217-218.
**Engelhardt** (major prussien), 39.
**Epernay,** 311, 314, 315, 320.
**75e Equipage de la marine** (russe), 483.
**Erfurth,** 30, 32, 35.
**Escaut** (L', fleuve), 296, 459, 463, 484.
**Espagne. — Espagnols,** 69, 104, 129, 256, 290, 311.
**Essonnes** (et rivière d'), 408, 410, 413, 415, 417.
**Eschweiler,** 283.
**Esthonie,** 443.
**Etoges,** 360, 367.
**Etouvelles** (et défilé d'), 346.
**Etzdorf,** 51.
**Eugène de Beauharnais** (prince, vice-roi d'Italie), 16, 23, 30, 32, note 43, 44, 45, 46, 47, 48, 68.
**Eulenburg,** 144.
**Europe,** 133, 136, 148, 208, 334, 385, 386, 402, 403, 420, 443, 490.
**Evain** (major), note 377.
**Excelmans** (général, comte), 339.

## F

**Fabvier** (colonel), 384.
**Feith-Ali-Schah** (schah de Perse), note 471.
**Femersleben,** 197.
**Fère-Champenoise,** 361, 362, 364, 365, 366, 367, 385, note 434.
**Ferté-sous-Jouarre** (La), 367.
**Festieux,** 339, 340, 345.
**Figner** (colonel russe), 80, 81, 84, 96, 100, 101, 102, 103, 106, 107, 129.
**Filain,** 339.
**Filatieff** (lieutenant-colonel) russe, 241.
**Fischer** (lieutenant-colonel) russe, 238.
**Fismes,** 322, 335, 349.
**Flahault** (général, comte de), 133.
**Flavigny** (marquis de), 424.
**Flayelle de Bourdonchamp** (colonel), note 457, note 458.
**Flore** (pavillon de), 437.
**Flossgraben** (le, ruisseau), 43, 45, 46, 72, 73.
**Flottbeck,** 272.
**Fontainebleau,** 397, 401, 405, 406, 408, 409, 413, 416, 417.
**Fontanelli** (général italien, comte), note 78.
**Fontarabie,** 377.
**Fontenay-sous-Bois,** 374.
**Fontenillat** (colonel), 108.
**Fort-Louis,** 440.
**Foulon** (ravin de), 336.
**Foy** (café), 400.
**France. — Français,** 12, 13, 16, 19, 21, 22, 30, 40, 43, 45, 49, 53, 54, 56, 63, 65, 69, 70, 101, 102, 103, 104, 106, 110, 112, 116, 117, 125, 133, 135, 139, 144, 155, 156, 167, 194, 201, 211, 218, 219, 220, 237, 241,

246, 249, 252, 258, 260, 277, 278, 283, 284, 285, 294, 302, 303, 307, 320, 328, 335, 337, 340, 343, 344, 345, 356, 367, 368, 372, 375, 385, 386, 387, 389, 398, 402, 403, 415, 420, 421, 422, 425, 428, 429, 432, 433, 438, 439, 443, 444, 450, 456, 459, 463, 465, 466, 487, 497, 498, 499, 509.

**Francfort-sur-le-Mein,** 71, 141, notes 204-205, 221, 236, 237, 290, 423, 424.

**Francfort-sur-l'Oder,** 137, 138.

**François Ier** (empereur d'Autriche), 402, 403, 429, 430, 438.

**Frankenhausen,** 22.

**Fraunstadt (Fraustadt),** 109, 110, 115 116, 119, 121, 126, 127, 128, 130, 137.

**Frédéric-Auguste Ier** (roi de Saxe), 23, 31, 68, 128.

**Frédéric-Guillaume III** (roi de Prusse), 9, 12, 16, 17, 22, 36, 44, 59, 60, 61, 77, 85, 112, 114, 120, 121, 131, 135, 140, 171, 210, 221, 373, 379, 381, 388, 389, 438.

**Freiwillige Jäger** (chasseurs volontaires prussiens), 45, 63, 67, 112.

**Frères Moraves,** 108.

**Frères Provençaux** (restaurant des), 396, 397.

**Fresnes,** 413.

**Freyberg,** 33, 35, 37, 50, 51, 54, 55, 56.

**Freystadt,** 105, 106, 107, 108.

**Friedrichsfeld,** 4.

**Frohburg,** 50, 52, 53.

**Frose,** 197.

## G

**Gablenz** (général saxon), 10.

**Gadiot** (David), 355, 357, 358, 359.

**Gadiot** (Mme), 357, 359.

**Gagarine** (prince, officier russe), 335.

**Gaillardo** (cheval des haras, du roi de Saxe), 128.

**Gallyzyn** (prince Waldemar), 60, 61.

**Garde (Jeune),** 45, 111, 118, 122, note 348.

**Garde** (Vieille), 433, 446, 448.

**Garde impériale,** 111, 337, 342, 348, 401, 409, 422.

**Garde nationale,** 375, 385, 386, 403, 405, 406, 407, 417, 428, 433, 434.

**Gardes du corps** (prussiens), 33, 37.

**Gardes prussiennes,** 131.

**Gardes à cheval** (russe) (régiment des), 509.

**Garde impériale russe et gardes russes,** 48, 68, 131.

**Garde royale italienne,** 47.

**Gattersleben,** 199.

**Gaudern,** 138.

**Gédéonoff** (directeur des théâtres impériaux), 505, 506, 507.

**Geikingk** (colonel westphalien), 28.

**Geismar** (colonel russe), 293, 299.

**Geitthayn,** 52.

**Gendarmes,** 151, 158, 375, 387, 445.

**Genlis** (Mme de), 315.

**Gera,** 34.

**Gérard** (lieutenant-colonel, puis colonel), 348, 349, 446, 447, 448, 488, 489, 490.

**Gérard** (maire de Givet), 499, 500.

**Gerbstaedt,** 20, 220.

**Gersdorf,** 87.

**Ghika** (prince Alexandre, hospodar de Valachie), 505.

**Gibraltar,** 456, 463, 498.

**Giers** (intendant de l'armée russe), 11, 368.

**Giffhorn,** 236.

**Giganta** (jument des haras du roi de Saxe), 129.

**Gigante** (cheval des haras du roi de Saxe), 128.

**Girard** (général), note 35.

**Giurgewo,** 503, 504.

**Givet,** 288, 456, 457, 460, 461, 462.

**Givet Notre-Dame,** note 457.

**Givet Saint-Hilaire,** note 456.

**Gleboff,** (général russe), 341.

**Glogau,** 96, 105, 109, 112, 116, 125, 127, 137, 210.

**Glossen,** 86.

**Glote,** 213, 214.

**Gneisenau** (général prussien), 311, 315.

**Godefroy** (M., négociant de Hambourg), 262, 263, 270, 271.
**Godefroy** (Mlle), 271.
**Gohlis**, 31, 34.
**Goldberg**, 95, 97, 100.
**Goltzoff** (Goltzow), 145.
**Goreum**, 293, 485.
**Görlitz**, 13, 85. 90.
**Görschen (Gross-)**, 44, 45, 46.
**Görschen (Klein-)**, 44, 45, 46.
**Gorsky** (lieutenant russe), 41.
**Gotha** 16, 30.
**Göttingen** (et Université de), 224, 225, 227, 228, 229, 230.
**Gottlieb** (cocher saxon), 319.
**Gouvernement de Juillet**, 478.
**Gouvernement provisoire**, 403, 404, 412, 413, 417.
**Graditz** (haras royal de), 15.
**Grafendorf**, 149.
**Graham** (général anglais), 285, 291, 292, 295, 299, 484.
**Grange-Batelière** (hôtel de la), 397.
**Grégoire** (cosaque), 318.
**Grenadiers de la Garde**, 445.
**Grenadiers à cheval de la Garde**, 87.
**Grenadiers de la Garde Saxonne**, 153, 158, 169.
**Grenadiers de Tauride** (régiment de), 367.
**Grisi** (Mme, cantatrice italienne), 479.
**Gröeben**, 42.
**Groningue**, 319.
**Gros-Jean** (carrossier), 423.
**Gross-Beeren** (et bataille de), 165, 175, 181, 211, 212, 487.
**Grossendorf**, 55.
**Grossenhayn**, 15, 61, 62, notes 63, 66, notes 67, 68, 69, 71.
**Grossen-Salza**, 197, 214.
**Grouchy** (général de), 336.
**Grumbach**, 57.
**Grundler** (maréchal de camp, comte), 447.
**Grüne-Berg**, 50.
**Guben**, 106, 144.
**Guhlen**, 120.
**Guilleminot** (général de division), note 114.
**Guise**, 344.
**Gyulay** (feldzurgmeister, comte), 383.

## H

**Hal**, 301, 302, 485.
**Halberstadt**, 197, 198.
**Halle**, 18, 19, 20, 21, 22, 34, 209, 210.
**Hambourg**, 108, 210, 211, 225, 226, 233, 234, 237, 238, 244, note 245, note 256, 261, 262, 263, 264, 268, 269, 270, 271, 273, 347.
**Hammerstein** (général de), 73.
**Hammerstein** (de), 28.
**Hammerstein** (de, d'Hildesheim), 232.
**Hanau** (bataille de), note 78.
**Hanovre** (et électeur de), 211. 225. 230, 231, 234, 237.
**Harburg**, 238.
**Hardenberg** (prince de, ministre prussien), 440.
**Hartwell**, 432.
**Harxhausen** (major danois), note 441.
**Harz** (le), 28, 29.
**Harzgebirge**, 26. 28.
**Hassenhausen**, 36, 37, 38.
**Haugwitz** (comte de), 106.
**Haynichen**, 54.
**Hayn-Wald**, 100.
**Helbra**, 31.
**Heiligenberg**, 100.
**Heiligenstadt**, 30, 222, 224, 225, 227.
**Heinichendorf**, note 166.
**Heister** (général prussien), 107.
**Helfreich** (capitaine russe), 64, 66, 71, 75.
**Helfreich** (général russe), 92, 370, 371, 373.
**Hellwig** (major prussien, chef de partisans), 74, 76, 146, 287, 294, 485.
**Hendrikoff** (lieutenant russe, comte), 294.
**Henig** (intendant du château de Rosenberg), 194.
**Hennersdorf**, 92, 93, 94.
**Henri IV** (vive, chant national), 438.
**Herenthals**, 289.
**Herzberg**, 15. 28, 141, 152, 158.
**Herzogenbusch**, 485.
**Herzogswalde**, 51. 56, 57

**Hesse-Cassel** (prince Frédéric de), note 274, 275.
**Hesse-Electorale**, 211.
**Heurtebise** (ferme), 336, 337.
**Hildesheim**, 224, 230, 231, 235, 236.
**Hildesheim** (prince, évêque d'), 230, 231.
**Hirschfeld**, 56.
**Hirschfeldt** (général-lieutenant prussien), 166, 206, 208, 209, 216, 220, 221.
**Hochkirch**, 34, 85.
**Hohenthurm**, 207.
**Hohenzollern** (princesse de), 138.
**Hohn**, 274, 276.
**Hohndorf**, 238.
**Hollande. — Hollandais**, 76, 101, 210, 211, 226, 236, 237, 285, 289, 294, 485.
**Holstein**, 234, 237, 238, 243, 261.
**Holstein-Beck** (prince de), 255, 256, 257.
**Holstein-Beck** (princesse de), 256.
**Hongrie**, 485.
**Hoogstraeten**, 290.
**Hoperschanze** (la redoute de Hope), 238, 239, 240.
**Hospodars**, 473, 505.
**Hoyerswerda**, note 67, 73, 74, 76.
**Hugo** (professeur de l'Université de Göttingen), 227, 228.
**Hunolstein** (comte d'), 317, 432.
**Hunolstein** (comtesse d'), 317, 432.
**10e Régiment de hussards**, note 36, 40.
**Hussards d'Akhtyr** (régiment de), 444, 509.
**Hussards d'Alexandria** (régiment de), 34, 64, 362, 364, 483.
**Hussards de Grodno** (régiment de), 376.
**Hussards de la Garde** (régiment de, russe), 242, 339.
**Hussards de la Russie Blanche** (prince d'Orange, régiment de), 41, 250, 362, 483.
**Hussards d'Ixioume** (régiment de), 248, 249, 254, 273.
**Hussards de Mörner** (régiment de, suédois), 213, 214, 230, 231.
**Hussards de Pavlograd** (régiment de), 338.
**Hussards de Summ** (régiment de), 82.

I

**Iena**, 33, 34, 35, 37.
**Ilmen** (lac, note 472).
**Ilowaisky** (général russe), 18, 22, 24, 29, 30, 31, 37, 41, 43, 48, 49, 50, 54, 59, 61, 66, 67, 76, 79, 150.
**Ilowaisky IV** (général russe), 76, 368.
**Infanterie légère** (7e régiment d'), 144.
**Italie. — Italiens**, 68, 76, 101, 104, 129, 420, 472.
**Italiens** (boulevard des), 388.
**Itzehoe**, 270, 373.

J

**Jacobi de Frimont** (administrateur de l'hôpital de Vitry-le-François, 492.
**Jacobsen** (capitaine russe), 250.
**Jamin** (général), 364.
**Jardin des Plantes** (Paris), 431.
**Jelatinzoff** (Ouriadnek, sous-officier cosaque), 247, 278, 318, 325.
**Jemmappes**, 304.
**Jerkland** (Ferkland), 211.
**Jermoloff** (général russe), 84, 306, 377.
**Jérôme Bonaparte** (roi de Westphalie), 233, 234.
**Jérusalem** (abbé), 236.
**Jessen**, 149.
**Jewenn** (famille anglaise de Bruxelles), 299, 300, 301.
**Jindal** (lieutenant-général néerlandais), note 465.
**Johannisberg** (vin de), 282.
**Johnsdorf**, 77.
**Jomini** (général), 487.
**Joseph Bonaparte**, 379, 387, 406, 408.
**Joumoff** (major russe), 375, 376.
**Jouzoff** (général russe), 78.
**Juifs**, 2, 423.

**Juliers**, 283.
**Jumilhac** (lieutenant-général marquis de), note 466, 501.
**Jusseffovitch** (général russe), 90. 92, 93, 94, 95, 96, 97.
**Jüterbock**, note 78, 139, 146, 147, 149, 150, 158, 159, note 166, 189.
**Juvisy**, 411.

## K

**Kaissaroff** (général russe), 100.
**Kaititz**, 63.
**Kalisch** (bataille de), 10, 11.
**Kalitcheff** (de, capitaine russe), 125.
**Kalkreuth** (comte de), 106.
**Kalmouks**, 72, 190.
**Kalouga**, 130.
**Kameneff** (général russe), 376, 377.
**Kankrine** (de, homme d'Etat russe), 465.
**Katzbach** (bataille de la), 213, 487.
**Keller** (de), 232.
**Kellermann** (maréchal, duc de Valing), 282.
**Kesselsdorf**, 57, 59.
**Kharkow**, note 472.
**Kherson**, note 472.
**Kiel**, 270.
**Kiel** (de, aide de camp du général Wallmoden), 270, note 274.
**Kirgener** (général), 89.
**Kisseleff** (comte de, général russe), 473, 504, 506.
**Kléber** (général), 353, 357.
**Kleist** (général-lieutenant prussien von), 17, 44, 131, 133, 336, 345, 379.
**Klitzing** (de, lieutenant prussien), 195, 203, 218, 220, 221, 243, 245, 259, 261.
**Klix**, 81.
**Klünder** (M., banquier de Hambourg), 261, 262, 263, 264.
**Klünder** (M^me^), 263, 265.
**Knorring** (général russe), 10, 34, 86.
**Köben**, 109.
**Kobylin**, 11.
**Kochstadt**, 20.
**Kodawa**, 10.
**Körner** (M^me^ veuve), 263.
**Kohl** (batelier de l'Elbe), 268, 269.
**Kollo**, 10.
**Königabrück**, note 67.
**Königswartha**, note 67, 73, 75, 76, 77, 78, note 79, 80, 82.
**Könneritz** (von, grand écuyer du roi de Saxe), 129.
**Konovnizyn** (général russe), 46.
**Konyn**, 10.
**Köpenik**, 138.
**Korff** (général russe), 51, 52, 85, 86, 212, 213, 334, 345, 361, 363, 366.
**Kösen** (et défilé de), 32, 33, 34, note 35, 36, 37, 38, 120.
**Kosinsky** (colonel commandant la légion de la Vistule), 323, 329.
**Kosvig**, 63.
**Köthen**, 217.
**Koudachoff** (prince, colonel russe), 177, 186.
**Koutouzoff** (feld-maréchal, prince), 1, 6, 7, 10.
**Krakau**, 67.
**Kramine** (colonel russe), 108.
**Krasnoïé**, 6.
**Krasoffsky** (général russe), 259, 266, 353, 354.
**Kreckwitz**, 81, 84.
**Kretoff** (général russe), 371, 437.
**Krinky**, 1.
**Krolkwitz**, 113, 120, 121, 123.
**Kuddevörde**, *244*.
**Kutno**, 10.

## L

**Lablache** (chanteur, artiste de l'Opéra), 479.
**Laboissière** (général), note 36.
**La Capelle**, 306, 307.
**Lætitia Bonaparte** (M^me^ Mère), 424.
**La Fère**, 318, 319, 320.
**Laferrière** (général), 339.
**Laffitte** (banquier), 423, 424.
**Lahn**, 97, 100.
**Lanciers de Tchougouïeff** (régiment de), 375, note 377.

**Lanciers de Volhynie** (régiment de), 241, 294.
**Lanciers polonais**, 43, 87, 158, 416.
**Lanciers polonais** (4e régiment de), 142-143.
**Lanciers rouges de la Garde**, 67, 87, 89.
**Lanciers Tartares** (régiment de), 92.
**Landsberg**, 208.
**Landskrone**, 90.
**Landwehr prussienne**, 350.
**Landwehr Rhénane** (1er régiment de), note 457.
**Langenfeldt**, 259, 260.
**Langenhorn**, 256, 257.
**Langeron** (comte de, général russe), 131, 336, 344, 345, 373, 379, 380, 381.
**Lanskoï** (général-lieutenant, russe), 10, 12, 13, 15, 16, 18, 19, 23, 24, 28, 29, 30, 31, 32, 33, note 34, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 49, 50, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 60, 61, 62, note 63, 66, 67, 70, 75, 79, 81, 95, 109, 130, 137, 339, 341, 483.
**Lantingshausen** ou **Lentingshausen** (capitaine russe, aide de camp de Benkendorf), 212, 213, 280, 339.
**Lanusse** (général), 198, 199, 200, 202, 203, 204.
**Laon**, 307, 309, 311, 317, 321, 330, 331, 336, 337, 338, 339, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 350.
**Laon** (Porte de, à Reims), 352.
**Laplane** (général), 125, 126, 127.
**Lapointe** (général), 379.
**Lapoukhine** (officier russe, prince), 176, 181, 287, 288.
**Laptieff** (général russe), 341, 345.
**La Rochefoucauld** (de), 398.
**La Roche-Starkenfels** (de, major prussien), 22, 32, 33, 37.
**Latchinoff** (colonel russe), 190, 191, 192, 193.
**La Tour Maubourg** (général, comte de), 25, 72, 73, 87.
**Lauban**, 90, 91, 92, 94.
**Laucha**, 33, 35.
**Lauchstedt**, 22.
**Launay** (de, associé de la maison Boubé), 461.
**Lauriston** (général, comte de), 44, note 68, 76, 77, 78, 79.
**Leau**, 289.
**Lecoq** (général saxon), 16, 294, 295.
**Légion allemande**, 238.
**Légion d'honneur** (ordre de la), 155, 458.
**Légion de la Vengeance**, 129.
**Légion de la Vistule**, 322.
**Légion hispano-italienne**, 129.
**Leipzig**, 13, 16, 17, 18, 19, 30, 31, 40, 44, 46, 63, 64, 76, note 78, 135, 141, 144, 162, 208, 210, 212, 216, 217, 218, 227, 237.
**Le Marrois** (général de division, comte), 198, 199, 202, 209.
**Lengenberg (Lerchenberg)**, 124, 127.
**Lenoble** (administrateur de l'hôpital de Vitry-le-François), 492.
**Lenz**, 62.
**Leopoldshayn**, 90, 91, 92.
**Le Picart d'Abancourt** (secrétaire du Conseil municipal de Vitry-le-François), 494.
**Lestoc** (de, général prussien, gouverneur général de Berlin), 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175.
**Lette** (La, rivière), 334, 336.
**Leuilly**, 343.
**Lichtenau** (Madame de), 138.
**Liebenthal**, 97, 100.
**Liebenwerda**, 67.
**Liechtenstein** (prince de), 402.
**Liedekerke** (comte et comtesse de), 299, 300.
**Liège**, 276, 283, 284, 286, 287, 428.
**Liegnitz**, 133.
**Lierupp**, 260.
**Lilienkranz (ou Lilienkron)**, aide de camp de Bernadotte), 187, 188.
**Lille**, 288, 463, 466, 501, 502
**Limburg-Styrum** (comte de), lieutenant-général néerlandais), 466, 502.
**Lindenau**, 65.
**Lissa**, 109, 127, 130.
**Lissanevitch** (général russe), 85, 86.
**Lissoffsky** (colonel russe), 364.
**Livonie**, 8.
**Livry**, 370.
**Löbau**, 85, 87.

**Lockstedt,** 257.
**Löesau,** 41, 402.
**Lohmann** (officier russe), 497.
**Lomatsch,** 17.
**Londres,** 300, 424, 432, 440, 478.
**Londres** (rue de, Paris), note 431.
**Longchamps** (général), 310.
**Longjumeau,** 408, 411.
**Lorences** (général de division, comte de), 144.
**Lorenz** (sous-officier prussien), 114, 115, 116, 117, 118.
**Lorenzkirchen,** 18.
**Lorient,** note 457.
**Louis XV** (place), 388, 390, 429.
**Louis XVI** (roi de France), 429.
**Louis XVIII** (roi de France), 399, 400, 421, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 440, 445, note 446, 448, 458.
**Louis-Ferdinand** (prince de Prusse), 25.
**Louis** (baron), 402.
**Louvain,** 287, 288, note 289.
**Louvre** (musée du), 431.
**Löwenberg,** 95, 97, 100.
**Löwenhelm** (comte, officier suédois), 177.
**Löwenstern** (Adélaïde, baronne de), note 441.
**Löwenstern** (général russe, baron de), 377, 390, 397, 398.
**Löwenstern** (Edouard de, officier russe), 82, 368, 369, 371, 397, 398, 443.
**Löwenstern** (Georges de), 212, 213, 215, 216, 219, 227, 242, 250, 256, 262, 264, 266, 279, 288, 317, 334, 357, 365, 366, 397, 441, note 442, 443, 505.
**Löwenstern** (colonel suédois), 262.
**Lübeck,** 270, 334.
**Luckau,** 144, 146, 152.
**Lückenwalde,** 147, 165, note 166.
**Lucotte** (général), 413.
**Lühe** (La, rivière), 240.
**Lüneburg,** 236, 237, 238, 239, 243, 244.
**Lusace,** 13, 70.
**Lütherbrunnen,** 189.
**Lützen,** 42, 43, 44, 45, 47, 70, 93, 120, 128, 131, 134, 235, 340, 487.
**Lützow,** (corps de), 238, 246.

**M**

**Macdonald** (maréchal, duc de Tarente), note 68, 309, 316, 404, 413, 414, 415, 417, 419, 420, note 453.
**Madatoff** (prince, général russe), 10, 11, 12, 13, 60.
**Madeleine** (boulevard de la), 388.
**Magdala,** 35.
**Magdebourg,** 135, 194, 195, 196, 197, 198, 204, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 216, 217.
**Maison** (général, comte), 301, note 302, 433, 485.
**Maisonnettes** (Les), 384.
**Maizy,** 345.
**Majeffsky** (colonel russe), 266.
**Makenrode,** 29.
**Malchus** (comte de, ministre des finances du royaume de Westphalie), 233, 234.
**Malchus** (Madame de), 233, 234.
**Malines,** 289, 292, 294, 297, 299, 300, 485.
**Malines** (archevêque de Pradt), 402.
**Malmaison** (La), 346.
**Malschwitz,** 115.
**Mandar** (rue), note 390.
**Mannheim,** 440, 444.
**Manteuffel** (comte), 130.
**Manteuffel** comtesse), 130.
**Marchand** (général), note 35.
**Marche électorale** (6e régiment de cavalerie de landwehr de la), 221
**Marengo** (bataille de), 132.
**Marie-Louise** (impératrice), 387, 402, 405, 415.
**Marie-Pavlowna** (grande-duchesse de Weimar), 23.
**Mario** (célèbre ténor italien), 479.
**Mark-Rannstedt,** 45.
**Marle,** 344.
**Marmont** (maréchal, duc de Raguse), 68, 333, 336, 344, 345, 361, 364, 366, 378, 380, 381, 405, 412, 413, 414, 415, 416, 418, 422, 429.
**Marne** (La, rivière), 367, 368, 490, 491.
**Marschacht,** 238.
**Martelli (Martel)** (général italien), 78,

**Martens** (baron, major prussien), 298, 299, 330, 331.
**Martin** (chef d'état-major du général Laplane), 126.
**Martin** (maire de Maubeuge), 501, 502.
**Marzahne,** 145.
**Masloff** (général russe), 341.
**Massenbach** (général prussien), 25.
**Mathieu** (aubergiste à Berlin), 167, 168, 170.
**Mathilde Bonaparte** (princesse), note 462.
**Maubeuge,** 288, 302, 304, 305, 306, note 464, 466, 495, 497, 501, 502.
**Maugnis** (administrateur de l'hôpital de Vitry-le-François), 492.
**Mayence,** note 35.
**Mazarin** (cardinal), 411.
**Meaupou** (M. de), 355, 356, 357, 358.
**Meaupou** (Mme de), 355, 356, 357, 358.
**Meaux,** 366, 368, 369, 412, 487.
**Medem** (capitaine russe), 315.
**Meissen,** note 17, 62, 65, 68.
**Mekeleff** (major russe), 190.
**Melnikoff IV** (colonel cosaque), 285, 286, 294, 305.
**Melnikoff V** (colonel cosaque), 285, 294.
**Melun,** 486, 488.
**Ménilmontant,** 377, 383.
**Meroy-Argenteau** (comte de), 299, 300.
**Meretch,** 1.
**Merseburg,** 18, 19, 33, 34, note 35, 43, 46, note 47, 128, 129.
**Merxhem,** 291, 295, 484.
**Metternich** (prince de), 432, 440.
**Meuse** (La, fleuve), 283, 444, 456, 459, 468.
**Meyer** (garde forestier), 24, 25, 250, 251, 278, 281, 282, 396, 423.
**Méxières,** 313.
**Milkel,** 79, 81.
**Miloradovitch** (général, comte), 7, 48, 52, 53, 54, 55, 56, 61, 63, 81, 83, 84, 87, 483.
**Mitchell** (Conseil général d'Angleterre à Hambourg), 268, 269.
**Mittewalde,** 150.
**Mitweyda,** 53.
**Modène** (comte Hippolyte de), 389, 397, 398, 400, 428.
**Moelsen,** 50.
**Moldavie,** 270, 504, 505.
**Moncey** (maréchal, duc de Conegliano), 381.
**Moncey** (fils du maréchal), 434.
**Mons,** 292, 294, 297, 301, 302, 303, 304, 485.
**Mons-en-Laonnois,** 317, 318, 345.
**Mont Brillant** (près de Hanovre), 234.
**Mont d'Haurs,** 456, 460, 498.
**Montfermeil,** 370.
**Montlhéry,** 411.
**Mont-Louis,** 377, 383.
**Montmartre,** 373, 379, 380, 383, 407.
**Montmaur** (comte de), 398, 400.
**Montmaur** (comtesse de), 400.
**Montmirail** (et combat de), 314.
**Montreuil,** 373, 373, 376, 377.
**Morangis** (et parc de), 411.
**Moreau** (général), 136, 138, 403, 490.
**Moreau** (général), 322, 325, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 364, 430, 488.
**Moritzburg,** 60, 63, 65, note 66, 68, 71.
**Mormant,** note 348.
**Mortier** (maréchal, duc de Trévise), 112, 115, 121, 123, 333, 336, 351, 361, 364, 366, 378, 379, 380, 381, 405, 408, 417, 429.
**Moscou,** 123, 485.
**Moscou** (club anglais de), 474.
**Moselle** (La, et département de), 444.
**Moskowa** (bataille de la), 509.
**Mouton-Duvernet** (général-baron), 111, 112, 113, 115, 118, 120, 121, 122, 124, 127.
**Mücheln,** 33, 35, 37.
**Müffling** (général prussien), 311, 315, 361.
**Mühlberg,** 15, 18.
**Mulde** (La, rivière), 53, 192, 209, 210.
**Mülken (Gross),** 51, 54.
**Mumm** (banquier de Cologne), 282, 283.
**Mumm** (Madame), 282, 283.
**Münchenberg,** 138.
**München-Neuburg,** 214.

**Munster**, 276.
**Murray** (lieutenant-général anglais), 498.

N

**Namur**, 257, 288, note 466.
**Nancy**, 495.
**Napoléon Ier**, 16, 35, 43, 44, 46, 48, 61, 63, 67, 68, 70, 77, 83, 89, 90, 104, 111, 123, 130, 131, 133, 134, 135, 141, 147, 148, 152, 153, 190, 194, 209, 210, 211, 216, 218, 306, 317, 321, 329, 335, 336, 337, 339, 340, 343, 344, 345, 346, 348, 349, 350, 351, 360, 374, 379, 387, 390, 392, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 430, 431, 432, 443, 446, 488, 509.
**Narischkine** (D.), 497, 498.
**Narischkine** (Léon, colonel russe), 11, 12, 31, 60, 130, 176, 178, 181, 205, 280, 281, 287, 288, 289, 305, 342, 358.
**Natzmer** (major prussien, aide de camp du roi de Prusse), 16, 17.
**Naumburg**, 22, 30, 32, 34, note 35, 37, 38, 39, 40, 49, 235.
**Neisse** (La, rivière), 90.
**Nemersdorf**, 85.
**Nesselrode** (comte), 1, 9, 380, 384, 389, 402, 403, 432, 446, 465.
**Neudorf**, 68, 101, 103.
**Neufchâtel** (prince de), voir **Berthier**.
**Neuilly-sur-Marne**, 374.
**Neuilly-sur-Seine**, 407.
**Neukirchen**, 51, 56.
**Neumarkt** (et armistice de), 108, 112, 114, 121, 122, 133.
**Neundorf**, 139.
**Neu-Salza**, 108.
**Neustadt**, 105.
**Ney** (maréchal, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa), 30, 31, 32, 39, 40, 44, 45, 68, 76, 77, 78, 81, 187, 188, 189, 211, 343, 404, 413, 417, 418, 420, 429.
**Nichny** (Nijny), **Novgorod**, 8.
**Nicolas Ier** (empereur de Russie), notes 41, 441, 471, 472, 475, 477, 504, 505.
**Nicopol**, 503.
**Niemeck**, 146, note 166.
**Niémen** (rivière), 1.
**Niemeyer** (recteur de l'Université de Halle), 20.
**Niendorf**, 257, 259.
**Nikitin** (général russe), 95.
**Nogent-sur-Marne**, 374.
**Nogent-sur-Seine**, note 348.
**Nogine** (général russe, commandant de Berlin), 169, 170, 175.
**Noire** (Mer), 478.
**Noisy-le-Sec**, 370, 371.
**Nord** (département du), 285, 501, 502.
**Nordhausen**, 23, 24, 25, 29, 30, 31, 32, 222, 223, 224.
**Nordheim**, 230.
**Norvège**, 136, 237.
**Nössen**, 51, 56.
**Nostitz** (comte de), 138, 357.
**Nostix** (général saxon), 10, 237.
**Notre-Dame** (cathédrale Paris), 434, 435, 436.
**Novgorod**, note 472.

O

**Obreskoff** (d', officier russe), 202, 209, 506, 507.
**Obringen**, 35.
**Ochs** (général westphalien), 197.
**Oder** (fleuve), 10, 11, 12, 96, 105, 107, 108, 111, 112, 113, 114, 116, 122, 124, 132, 139, 210, 211.
**Odessa**, 486.
**Ohm et fils** (banquiers), 282.
**Ohna**, 139, 149.
**Oise** (L', rivière), 320.
**Okolshy** (colonel du 4e régiment de lanciers polonais), 142, 143.
**Okrile**, 63, note 63.
**Oldekopp** (général-major russe), 488.
**Ollfmann** (commissaire brunswickois), 235, 236.

**Ollschau,** 17.
**Olonne** (colonel russe, comte de), 176, 248, 254, 273.
**Opéra** (théâtre de l'), 401, 423.
**Opéra italien** (Saint-Pétersbourg), 479.
**Orange** (prince Frédéric d'), 296, 297, 298, 302, 303, 466.
**Ordre militaire du Glaive** (de l'Epée, ordre suédois), 204, 205, 219, 251.
**Ordre pour le Mérite** (ordre prussien), 60, 171.
**Orléans,** 405, 411.
**Orloff** (comte Alexis), 90.
**Orloff** (comte Michel, colonel russe), 11, 99, 100, 133, 363, 379, 380, 384.
**Orloff-Denissoff** (colonel russe), 34.
**Ortelsburg** (bois et ville d'), 2, 4, 5.
**Ortrandt,** 67.
**Orurk** (général russe, comte), 147, 149, note 166, 178, 182, 319, 324, 325.
**Ostel,** 339.
**Ostrovno,** 11.
**Ottendorf,** 55.
**Ottenleben,** 197.
**Ouchakoff** (général russe), 339, 341.
**Oudinot** (maréchal, duc de Reggio), 106, 144, 147, 149, 152, 153, 155, 156, 163, 165, 419, 420, 429.
**Oulches,** 337.
**Oulchy-le-Château,** 321.
**Ouschakoff** (général russe), 447, 448, 488, 489.
**Ouvaroff** (général russe), 371.
**Oxy** (comte d'), 303, 319.

## P

**Paar** (comte, colonel autrichien), 380, 384.
**Pacthod** (général de division), 144, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 385. Note, 454.
**Pahlen** (général russe, baron), 176, 189, 192, 236, 244, 248, 251, 252, 253, 254, 269, 270, 273, 276, 278, 334, 335.
**Pahlen** (comte, général russe), 82, 362.
**Pahlen** (Pierre, comte, général russe), 88, 89, 90, 91, 92, 94, 95, 364, 366, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 382, 397, 433, 437, 438, 440, 443.
**Palais-Royal** (le), 391, 396.
**Pabouseau,** 411.
**Pankratieff** (colonel, aide de camp de Koutouzoff, puis de l'empereur), 7, 176, 305, 331, 332, 334.
**Pantalejeff** (colonel russe), 251.
**Pantchoulitcheff** (général russe), 86.
**Pantélejeff** (régiment de), 320.
**Pantin,** 370, 371, 373, 383, 384, 387.
**Pappendorf,** 244.
**Paris,** 82, 128, 162, 260, 299, 309, 316, 320, 333, 334, 357, 360, 366, 371, 372, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 384, 385, 386, 387, 389, 391, 392, 395, 397, 399, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 415, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 432, 433, 436, 437, 439, 440, 441, 443, 447, 450, 456, 461, 463, 465, 478, 488, 489, 490, 496, 497, 498.
**Parish** (Mr), 263.
**Paschkoff** (général russe), 137.
**Paschkoff** (officier russe), 176.
**Paskévitch** (général russe), 377.
**Paulucci** (général russe, marquis), 8.
**Pays-Bas** (les), 303, 459, 461, 463, 464, 465, 466, 498.
**Pegau,** 48, 49.
**Pelet** (général de division, comte), note 144.
**Penig,** 50, 51, 53.
**Penne** (général), note, 302.
**Penneberg,** 268, 269.
**Pereyra** (capitaine suédois), 225, 234.
**Perleritz,** 184.
**Perregaux** (banquier), 423, 424.
**Perse,** 471.
**Persianoff** (officier cosaque), 155.
**Petersen** (capitaine anglais), 380.
**Peterson** (chambellan de l'empereur de Russie), 9.
**Petri** (garde du corps, prussien), 36, 39, 120.

**Peyri** (général italien), 78.
**Pforte** (Mr de, chanoine), 19.
**Philippeville,** 288.
**Philippon** (général de division), 144.
**Phüll** (général de, ministre de Russie à Bruxelles), 464, 465, 466.
**Picardie,** 285.
**Pirch I** (de, général prussien). Note 456.
**Pirna,** 59.
**Plaisance** (général, duc de), 293.
**Platen** (lieutenant-colonel suédois), 208, 213, 214.
**Pleisse** (La, rivière), 51.
**Plessis** (Mme, de la Comédie-Française), 479.
**Plotho,** 39, 40.
**Plotzk,** 5, 6, 7, 8, 9.
**Pologne-Polonais,** 101, 130, 139, 188, 210, 211, 238, 326, 327, 339.
**Polotzk.** Note 348.
**Poltaratzky** (général russe), 314.
**Poltoratzky** (officier russe), 209.
**Poncet** (général russe), 193, 270, 271, 273.
**Poniatowsky** (maréchal, prince), 10.
**Pont-à-Mousson,** 444.
**Pont-Neuf** (Paris), 437.
**Popoff** (lieutenant-colonel russe), 90, 166, 199.
**Porte-Maillot** (La), 383.
**Postels** (fait prisonnier à Lutzen, fils d'un professeur de Brunswick), 235.
**Potozky** (comte Stanislas, officier russe), 31.
**Potsdam,** 140, 147, 163, 164, 177.
**Pozzo di Borgo** (comte), 402, 464, 465, 466.
**Prague** (et Congrès de), 131, 135.
**Praisdorf,** 51.
**Prendel** (colonel (russe), 11, 13, 23, 33, 34, 66, 73, 76, 109, 159, 160, 161. Note 166.
**Préobrajensky** (régiment de la Garde russe), 426.
**Pré-Saint-Gervais,** 377.
**Pretsch,** 144.
**Primkenau,** 103, 105.
**Prittwitz** (capitaine prussien), 64, 66.
**Prorecteur de l'Université de Göttingen,** 229.
**Prusse, Prussiens,** 2, 12, 28. Note 34, 36, 39, 44, 45, 59, 60, 61, 72, 77, 85, 112, 114, 120, 131, 132, 133, 135, 136, 140, 171, 173, 189, 198, 208, 210, note 217, 218, 219, 220, 221, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 305, 315, 330, 331, 334, 343, 344, 379, 381, 388, 389, 438, 447, 449, 455, 456, 457, 487, 491, 496, 497.
**Prusse** (prince Auguste de), note 456, 496, 498.
**Prusse** (Guillaume, prince de), 344.
**Pukler-Muskow** (prince de), 290, 299.
**Pulsnitz** (la, rivière), note 67.
**Puttlitz** (général), note 217.

## Q

**Quedlinburg,** 198.
**Queiss** (la, rivière), 95.
**Querfurth,** 22. Note 35.

## R

**Raabsen,** 126.
**Rachwitz (Unter-),** 47.
**Radeberg,** 68.
**Radegast,** 216.
**Radionoff** (général russe), 76.
**Radziwill** (prince), 298, 299.
**Raglovitch** (général de division, bavarois), 144.
**Raguse** (duc de). Voir **Marmont.**
**Rahlstedt,** 245, 249, 250, 254.
**Rajëffsky** (général russe), 86, 371, 375.
**Rapatel** (colonel russe), 354.
**Raphael,** 431.
**Rastignac** (comte de), 436.
**Ratchkoff** (Sotnik, lieutenant de Cosaques), note 242.
**Ratmanoff** (lieutenant d'artillerie russe), 241. Note 252.
**Rawicz,** 11, 12.
**Razoumoffsky** (prince), 440.
**Recknitz** (la, rivière), 211.

**Régence** (la), 417, 418.
**Reggio** (duc de). Voir **Oudinot.**
**Régis,** 51, 52.
**Régnier** (de la Comédie-Française), note 399.
**Reichenbach,** 85, 86, 87, 88, 120, 131.
**Reims,** 288, 311, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 320, 321, 322, 324, 332, 336, 338, 344, 349, 350, 351, 352, 353, 355, 357, 358, 359, 367, 383.
**Reiswitz** (lieutenant prussien), 64.
**Rémusat** (comte de, préfet du Nord), 502.
**Rendsburg,** 270, 273, 274, 275.
**Renny** (général, chef d'état-major de Winzingerode), 127, 130, 178, 181, 304, 324, 347.
**République** (seconde), 478.
**Restauration** (la), 417, 418.
**Rethel** (porte de, à Reims), 352.
**Rethel,** 350.
**Reuss** (prince de), 290, 299, 311, 313.
**Reuter** (lieutenant-colonel russe), 102, 103, 104.
**Reval,** 177, 282, 469.
**Révolte** (route de la), 378.
**Révolution** (et place de la), 390, 392, 395, 429, 432.
**Reynier** (général, comte de), 10, 11, 14, 211.
**Rhin** (et vin du), 29, 278, 279, 280, 281, 282, 440, 444.
**Ricard** (général), 404.
**Richelieu** (duc de), 466.
**Richelieu** (hôtel de), 395, 396.
**Richelieu** (maréchal de), 395, 396.
**Richter** (colonel russe), 9.
**Riga,** 467.
**Rippach** (la, rivière), 41, 42.
**Rittersdorf,** 51.
**Rjeffsky** (officier russe), 176, 179.
**Robert** (restaurant), 397, 398, 431, 432.
**Rocher de Cancale** (restaurant), 390, 391.
**Roches** (les, ferme), 337.
**Rochlitz,** 51, 52.
**Rocourt,** 321.
**Rohrbeck,** 149.
**Roken,** 42.
**Romainville,** 371, 372, 373, 383.
**Rome** (roi de), 387, 405, 414, 415.
**Ronconi** (chanteur italien), 479.
**Rosen** (colonel russe), 319.
**Rosenberg** (château de), 194.
**Rosenfeld,** 17.
**Rosla,** 24, 33, 222.
**Rosslau,** 202, 209, 210, 217.
**Roth** (général russe), 370.
**Rothenburg,** 197, 198, 199, 209, 210, 215. Note 216, 217.
**Rothschild** (de, banquiers), 465.
**Rotterdam,** 282, 454, 463.
**Rouen,** 436.
**Roumanie,** 473, 504.
**Roussel** (général), 106, 107, 109.
**Routschouk,** 333.
**Rüdingèr** (général russe), 375.
**Rudzewitch** (général russe), 336, 343, 378.
**Ruggieri** (jardins, Paris), 438.
**Ruheland,** 73, 74, 75.
**Rusca** (général), 310.
**Russie, Russes,** 12, 21, 43, 69, 70. Note 78, 82, 83, 101, 105, 127, 131, 132, 133, 135, 136, 197. Note 217, 218, 238. Note 242, 255, 260, 307, 334, 368, 375, 381, 407, 422, 447, 448, 463, 470, 476, 487, 490, 497, 499, 500, 502.
**Ryléjëff** (général russe), 183, 277, 278.

## S

**Saale** (rivière), 21, 32, 33, 34, 38, 43, 192, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 203, 204, 209, 210, 212, 216.
**Saalfeld,** 25.
**Saarbrück,** 444.
**Saarmund,** 138, 150.
**Sabanéïeff** (général russe), 411, 412.
**Sacken** (baron, général russe), 131, 314, 316, 334, 336, 338, 340, 344, 345, 386, 399, 434, 436, 439, 440, 487.
**Sagan** (et duché de), 28.
**Sagan** (princesse de), 138.
**Saint-André (San-Andrea)** (général italien), 78.

**Saint-André** (ordre de), 78.
**Saint-Barthélemy**, 396.
**Saint-Cloud**, 431.
**Saint-Denis** (et barrière), 373, 378, 433, 434.
**Saint-Dominique** (rue), note, 428.
**Saint-Georges** (ordre de), 11, 36, 120, 204, 285, *242*, 337, 341, 376, 443.
**Saint-Germain** (faubourg), 421, 424, 432. Note 458.
**Saint-Gond** (marais de), 362, 363.
**Saint-Louis** (ordre de), 432, 499, 500.
**Saint-Martin**, 336.
**Saint-Martin** (porte), 388.
**Saint-Pétersbourg**, note 41, 177, 431, 441, 467, 468, 470, 471, 473, 474, 478, 508.
**Saint-Pétersbourg** (hôtel de, Berlin), 138.
**Saint-Priest** (comte de, général russe), 62, 85, 91, 313, 345, 349, 350.
**Saint-Quentin**, 422.
**Saint-Stanislas** (ordre de), 504, 505.
**Saint-Trond**, note 287-288, 289.
**Saint-Waast** (faubourg de, à Soissons), 310.
**Saint-Wladimir** (ordre de), 310.
**Sainte-Anne** (ordre de), 242, 376, 433, 535, 452, 503.
**Sainte-Croix** (général de), 466, 501, 502.
**Salle** (comte de la, préfet des Ardennes), 466.
**Salzegemünde**, 20.
**Sans-Souci** (château de), 140.
**Santa Croce** (prince de), Voir **Sainte-Croix**.
**Sarre** (la rivière), 444.
**Sarrelouis**, 444.
**Savary** (général, duc de Rovigo), 408.
**Saxe. Saxons**, 13, 15, 16, 23, 31, 68, 70, 88, 92, 128, 138, 139, 141, 153. 210, 292, 294, 319, 485.
**Saxe-Weimar** (duc de), 485.
**Schäffer** (de, chasseur volontaire prussien), 68.
**Schafstedt**, 37.
**Schakoffskoï** (général-lieutenant russe, prince), 11.
**Scharnhorst** (général prussien), 44.
**Scharzfeld**, 29.
**Schilde**, 290, 291, 295, 297, 435.
**Schilling** ou **Schelling** (officier russe), 222, 314, 315.
**Schimmelmann** (comte de), 245, 250.
**Schimmelmann** (comtesse Adélaïde de), 443.
**Schippingk** (officier russe) (voir **Schöpping**).
**Schleswig**, *237*, 269, 270.
**Schönau**, 97.
**Schönburg** (prince de), 52.
**Schönebek**, 197, 214.
**Schönwalde**, 146, 151, 158.
**Schöpping** (officier russe ou **Schœpingk**), 187, 283, 288.
**Schouwaloff** (comte, général russe), 133, 422.
**Schubert** (colonel russe), 357, 365.
**Schubert** (général russe), note 477.
**Schulpforte**, 36.
**Schuren** (colline près de Nordhausen), 25.
**Schwarz** (M.), 264.
**Schwarze Elster**, 149, 150.
**Schwarzenbeck**, 244.
**Schwarzenberg** ( feld - maréchal, prince de), 131, 211, 349, 363, 364, 370, 373, 379, 380, 381, 384, 385, 388, 397, 402, 411, 412, 413, 414, 415, 418, 432, 439.
**Schwarze-Wasser** (rivière), note 67,
**Schweidnitz**, 93, 100, 130, 135.
**Schweinitz**, 146, 149, 150, 151, 158.
**Schwendorf**, 35.
**Schwerin** (comte, officier prussien), 208, 214, 215.
**Sébastiani** (général, comte), 105.
**Sébastopol**, 478.
**Seine** (la, fleuve), 438, 491.
**Semenoffsky** (régiment de la garde russe), 392, 509.
**Sémery** (colonel, baron), 123, 432.
**Semilly**, 343, 344, 345, 346.
**Sénat**, 402, 403.
**Senftenberg**, 73, 74, 75.
**Seyda**, 189.
**Sézanne**, 366.
**Sibérie**, 2.
**Siebenlehn**, 55, 56.

**Siek**, 244, 245, 247, 248, 249, 253, 254.
**Sigeburg**, 256.
**Silésie**, 12, 13, 114, 117, 131, 153, 211.
**Sillery** (et vin de), 315.
**Simon** (M^r^), 272.
**Sipiaguin** (chef d'état-major de Miloradovitch), 52.
**Skobeleff** (colonel russe), 356.
**Smilkendorf**, 187.
**Smolensk**, 82, 130, 485.
**Soissons**, 288, 289, 301, 309, 310, 316, 320, 321, 322, 324, 332, 333, 334, 335, 336, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 411, 430, 446, 447, 448, 487, 488, 489.
**Solre le Château**, 309.
**Sombreffe**, 309.
**Sommesous**, 363.
**Sonnenwalde**, 152, 153, 155, 156, 157.
**Sonin** (officier russe, aide de camp de Lövenstern), 201, 240, 241.
**Souham** (général). note 35, 38, 40, 413, 414, 415, 416.
**Sprée** (la, rivière), 79, 81, 138.
**Spremberg**, 75, 76.
**Sprottau**, 105.
**Staal** (général russe), 190, 192.
**Stade**, 269, 279.
**Stalipyne** (général russe), 504.
**Starhemberg** (comte de, ambassadeur d'Autriche à Londres), 300,
**Starsiedel**, 44, 46.
**Stcherbatoff** (général russe, prince), 77, 314, 351.
**Stedingk** (feld-maréchal suédois), 131, 207, 208, 209, 210, 213, 214, 215, note 216, 217, 220, 222, 223, 224, 226, 227.
**Stegemann** (général russe), 503.
**Steinau**, 11, 12.
**Steinecker** (major prussien), 367, 390, 391, 392.
**Stenbock** (maréchal suédois, comte de), 262.
**Stenbock** (comte de, beau-frère de Löwenstern), 262.
**Stettin**, 210.
**Stolberg** (comte de), 24, 222.
**Stolpen**, 61.
**Stössen**, note 36, 40.
**Stralsund**, 210.
**Strassfurth**, 197.
**Strogonoff** (comte, général russe), 144; 145, 237, 243, 269, 270, 341.
**Suchtelen** (général russe), 121, 177.
**Suède. — Suédois**, 131, 132, 135, 136, 142, 163, 171, 177, 182, 183, 190, 194, 204, 205, 207, 208, 209, 210, 215, note 217, 218, 219, 220, 222, 224, 232, 233, 234, 235, 237, 238, 307, 426, 487.
**Suède** (prince royal de). Voir **Bernadotte.**
**Suisse**, 509.
**Cent-Suisses** (les), 436, 437.
**Sulima** (général-major russe), note 78.
**Sulza**, 38.
**Swarikine** (général russe), 341.
**Sydenham** (colonel anglais, aide de camp de Wellington), 256, 257, 258.
**Sydow** (lieutenant prussien), 37.
**Sylbitz**, 207, note 217, 218.

## T

**Taganrog**, 470.
**Taglioni** (danseuse), 506.
**Talizyn** (général russe), 52.
**Talleyrand** (prince de), 389, 402, 433, 440.
**Talleyrand-Périgord** (prince de), 439.
**Talma**, 398, 399.
**Tamise** (la), 436.
**Tarente** (duc de). Voir **Macdonald.**
**Tartares**, 72.
**Tauenzien** (général prussien), 131, 165, 189, 206, 207, 208, 209.
**Tchernitcheff** (général russe), 124, 150, 161, 163, 164, 165, 166, 167, 182, 183, 184, 195, 186, 187, 189, 192, 193, 194, 185, 196, 197, 209, 280, 287, 288, 305, note 307, 309, 310, 314, 322, 335, 338, 347, 351, 357, 411, 477.
**Tchetchmsky** (colonel russe), 162.

**Teltoff**, 138.
**Ternes** (les), 383.
**Teste** (général de division), 144,
**Tettenborn** (général russe), 237.
**Tettenborn** (village), 29.
**Teuchern**, 50.
**Teufelswinkel**, note 63.
**Théâtre français** (Comédie française), 398, note 399.
**Théâtre français** ( Saint - Pétersbourg), 479.
**Théâtre russe** (Saint-Pétersbourg). 479.
**Thévenet** (général), 364.
**Thielemann** ( général - lieutenant saxon, baron), 15, 16, 17, 63.
**Thiemann** (colonel russe, comte), 248, 254.
**Thionville**, 444.
**Thorn**, 77, 202.
**Thornton** (ministre anglais), 121.
**Thornton** (maison de campagne près de Hambourg), 267, 268.
**Thümen** (général prussien), 139.
**Tiesenhausen** (comte de, beau-frère de Lövenstern), 177.
**Tiflis**, 340.
**Tilleuls** (sous les), Berlin, 138.
**Tilsitt**, 132.
**Tirailleurs de la Jeune Garde** (14e bataillon de), note 348.
**Tirlemont**, 287, 288.
**Tinant** (baron de, intendant général), 466.
**Titien** (le), 431.
**Tivoli** (Jardins), 437, 438,
**Tohndorf**, 245.
**Toll** (comte de, général russe), 63, note 66.
**Torgau**, 15, 16, 17, 18, 63, 64, 67, 68 73, 100, 135, 144, 149, 158, 189, 210.
**Tornau**, 50.
**Tott** (colonel suédois, comte), 230, 231.
**Tourkmantchaï** (traité de), note 471.
**Tournay**, 302.
**Tourton** (adjudant-commandant de la Garde nationale), 385.
**Toutchkoff** (général russe), 483.
**Trachenberg** (Convention et entrevue de), 131, 135.
**Trahand** (?), 68.
**Trasigny** (de), 299, 300.
**Trebbin**, 149, 150.
**Treuenbrietzen**, 138, 139, 144, 146, 147, 150, 177, 178.
**Trévise** (duc de). Voir **Mortier**.
**Trilport**, 368.
**Trône** (barrière du), 373, 374, 375.
**Trotschendorf**, 92, 93.
**Troubetz-Koï** (prince), 42, 43.
**Tschernitz-Wald**, 81.
**Tschitscherine** (général russe). 437.
**Tschoppau** (la, rivière), 54.
**Tschopitz**, 126, 127.
**Tuileries** (Les), 390, 429, 430, 434, 436, 437.
**Turnhout**, 289, 290.
**Turno**, 503.
**Turquie** (guerre de) et **Turcs**, 333 471, 473, 474, 487, 503, 504, 509.
**Tyrol-Tyroliens**, note 162.

## U

**Uhlans Tartares**, 483.
**Ulzen**, 236.
**Unruhstadt**, 137.
**Unstruth** (rivière), 31, note 35.
**Unterstedt**, 35.
**Ursel** (duc d', maire de Bruxelles), 299, 300, 303.
**Utersen** (ou **Uetersen**), 273, 277, 278.

## V

**Valachie**, 503, 504, 505.
**Valenciennes**, 288.
**Valentini** (lieutenant-colonel prussien), 133.
**Vandamme** (général de division, comte), 144.
**Varsovie**, 82, 83, 202, 211, 326, 327.
**Vatry**, 361.
**Vauclerc** (et ravin de), 337.
**Vaudeville** (théâtre du), 396.
**Vendome** (place), 390, 391.

**Vénus** (de Milo), 431.
**Verdun,** 441, note 445, note 446, 488.
**Versailles,** 411, 413, 416, 431.
**Vertus,** 448, 490, 491.
**Véry** (restaurant), 396, 397.
**Vesle** (la, rivière), 352.
**Vicence** (duc de), voir **Caulaincourt.**
**Vichery** (général), 245.
**Victor** (maréchal, duc de Bellune), 103, 105, 144.
**Vienne,** 9, 132, note 242, 298, 300.
**Vieux-Maisons,** 367.
**Vilain XIV,** 299, 300.
**Ville-Parisis,** 370.
**Villers-Cotterets,** 330, 334.
**Villeseneux,** note 361.
**Villette** (la), 378, 379, 380, 381.
**Vincennes,** 373, 374.
**Vinches** (M^me^ de), 431.
**Vistule** (fleuve), 5, 10, 130, 131, 132, 210, 211.
**Vitry-le-François,** 349, 448, 450, 451, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496.
**Voght de Flottbeck** (baron de), 263, 273.
**Volontaires de Tver** (régiment de), 199.
**Voltigeurs de la Jeune Garde** (11^e^ bataillon de), note 348.

## W

**Waldheim,** 18, 51, 54.
**Walmoden** (général-lieutenant), 212, 236, 237, 238, 270.
**Walpole** (lord), 9.
**Wamsdorf,** 68.
**Wandsbeck,** 245.
**Wartenburg,** note 78, 209, 210, 213.
**Wartha,** 77.
**Wassiltchikoff** (général russe), 97, 339, 341, 351, 362, 363, 365, 366, 493.
**Waterloo,** 444, 446.
**Wedel** (général commandant la place de Beuthen), 115, 116.
**Weichselburg,** 50, 51, 52, 54.
**Weimar** (et grand-duc de), 23, 30, 32, 33, 34, 35, 128, 290, 291, 292, 293, 295, 296, 485.
**Weimar** (Charles-Auguste, grand-duc de), voir **Weimar.**
**Weissenberg,** 85.
**Weissenfels,** 22, 30, 34, 35, note 36, 38, 39, 40, 41, 50.
**Weissensee,** 31, 32.
**Wellingabuttel** (château de), 255, note 256.
**Wellington** (duc de), 256, 290, 291, 311, 431, 439, 455, 457, 460, 462, 464, 495, 497, 498.
**Wendelstein,** 31, 128, 129.
**Wesel,** 224, 225, 226.
**Westmalle,** 290, 296.
**Westphalen** (M.), 263.
**Westphalen** (Madame), 263.
**Westphalie. — Westphaliens,** 24, 66, 198, 233, 234, 250.
**Wide,** 36, 39.
**Wiehe,** 31.
**Wilna,** 83, 213, 509.
**Wilsdruff,** 51, 56, 59.
**Windmühlen-Berg,** 81.
**Winkler** (négociant de Liepzig), 40.
**Winsen,** 238, 339, 240, 241, 242, 243.
**Winspear** (colonel), 273.
**Winxendorf,** 67.
**Winzingerode** (général, baron de), 7, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 23, 31, 32, 33, 34, 35, 37, 42, 44, 50, 51, 53, 95, 109, 113, 120, 122, 123, 128, 130, 131, 135, 138, 139, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 150, 162, 163, 164, 165, 166, 173, 174, 175, 176, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 185, 189, 190, 191, 192, note 204, 205, 206, 207, 209, 210, 216, 222, 236, 237, 276, 277, 278, 279, 280, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 291, 294, 297, 299, 300, 301, 302, 304, 305, 306, note 307, 309, 310, 311, 315, 316, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 328, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 342, 343, 344, 345, 347, 348, 351, 352, 358, 359, 360, 367, 425, 431, 432, 483, 484.
**Witt** (comte de, général russe), 10, 31, 42, 43, 201, 472.
**Wittenbach** (ruisseau), 40.

**Wittenberg**, 17, 141, 144, 145, 149, 150, 151, 158, 182, 183, 184, 185, 186, 189, 209, 210, 211.
**Wittgenstein** (général, comte), 7, 14, 15, 17, 42, 43, 44, 45, 46, 49, 51, 75, 76, 83, 86, 96, 99, 100, 131, 138.
**Wittichenau**, 75.
**Wittoffsky** (capitaine prussien), 39, 74.
**Wlasoff** (colonel russe), 287, 288.
**Wolfenbüttel**, 197, 198.
**Wolfersdorf** (de, aide de camp du général Thielemann), 16.
**Wolkonsky** (Nikita, aide de camp de l'empereur de Russie), 363.
**Wolkonsky** (prince Pierre), 1, 7, 8, 12, 450, 451, 452, 453, 465, 467, 468.
**Wolkonsky** (prince Serge), 130, 163, 173, 174, 176, 178, 181, 182, 191, 276, 278, 280, 283, 286, 293, 301, 304, 342, 347, 350, 359.
**Wollzogen** (général prussien), 290, 291, 292, 296.
**Wörlitz**, 144.
**Woronzoff** (général-lieutenant russe, comte), 13, 96, 131, 162, 181, 182, 185, 189, 191, 193, 195, 196, 201, 202, 204, 205, 206, 207, 220, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 241, 242, 243, 244, 245, 249, 250, 251, 253, 254, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 273, 276, 277, 278, 318, 322, 323, 324, 331, 332, 333, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 343, 345, 347, 350, 352, 360, 367, 378, 379, 383, 411, 412, 431, 432, 451, 452, 453, 455, 457, 462, 463, 464, 468, 486, 487, 495, 496, 497, 498, 506, 507.
**Woronzoff** (comtesse), 507.
**Wouitch** (général russe), 345, 445, 446.
**Wrede** (prince de, feld-maréchal bavarois), 364, 365, 444.
**Würschen**, 84.
**Wurtemberg-Wurtembergeois**, 84.
**Würtemberg** (prince Eugène de, général russe), 46, 53, 54, 56, 87, 88, 91, 92, 93, 94, 377, 388, note 480, 508.
**Wurtemberg** (prince royal de), 374, 383, 414, 415.
**Wyhra** (La, rivière), 52.

## Y

**York** (général-lieutenant prussien), 12, 77, 78, 84, 131, 314, 316, 336, 344, 345, 350.

## Z

**Zagradtsky** (général russe), 319.
**Zahna**, 146, 189.
**Zduny**, 11.
**Zeitz**, 33, 34, 35, 49, 50.
**Zentz**, 213, 214.
**Zerbst**, note 63, 150, 189, 191.
**Ziethen** (général prussien), 44.
**Zollenspicker** (le), 238, 239.
**Zörbig**, 206, 207, note 216, 217.
**Zullichau**, 109, 137.
**Zwetkoff** (carte de), 487.

# TABLE DES MATIÈRES

## QUATRIÈME PARTIE

(1813)

**Lûtzen — Bautzen — Jusqu'à l'Armistice**


| | Pages. |
|---|---|
| 1813 | 1 |
| Passage du Niémen | 1 |
| Entrée en Prusse | 2 |
| Je tombe malade | 4 |
| Comte Bielinsky | 5 |
| Plotzk. — Rentrée en grâce et affectation au corps Winzingerode | 7 |
| Général marquis Paulucci | 8 |
| Général Barclay de Tolly | 8 |
| Comte Nesselrode | 9 |
| Bataille de Kalisch | 10 |
| Marche jusqu'à l'Oder. — Quartier général de Rawicz | 11 |
| Passage de l'Oder | 12 |
| La Prusse alliée à la Russie. — Marche par la Silésie | 12 |
| Colonel Prendel | 13 |
| Entrée en Lusace | 13 |
| Bautzen. — Davidoff | 14 |
| Löwenstern détaché sur Torgau | 14 |
| Coups de main heureux | 15 |
| Pourparlers avec les Saxons | 15 |
| Natzmer | 16 |
| Pointe sur Leipzig | 18 |
| Pointe sur Merseburg | 19 |
| Marche sur Halle | 19 |
| Weissenfels. — Naumburg | 22 |
| Querfurth | 22 |
| Allstadt. — Pointe sur Nordhausen | 23 |
| Surprise et capture d'un régiment westphalien | 24 |

Pages.

Je m'établis à Ellrich ..... 26
Marche sur Herzberg. — Surprise de cette ville ..... 28
Je reviens sur Nordhausen ..... 29
Nordhausen. — Le général Lanskoï ..... 30
Départ de Nordhausen et jonction avec le corps Winzingerode ..... 31
Défense du défilé de Kösen ..... 32
Plotho ..... 40
Combat de Weissenfels. — Mort du maréchal Bessières ..... 41
Lœsau ..... 42
Bataille de Lützen ..... 44
A l'arrière-garde ..... 49
Zeitz ..... 50
Ordre de retraite sur Frohburg ..... 50
Weichselburg ..... 51
Combat d'Ehrenberg ..... 54
Hirschfeld ..... 56
Herzgoswalde ..... 57
Retraite sur Kesselsdorf ..... 57
Passage de l'Elbe ..... 59
Moritzburg ..... 60
Continuation de la retraite ..... 63
Lenz ..... 62
Nouveau détachement sur les derrières de l'ennemi ..... 62
Tentative de passage de l'Elbe ..... 63
Attaque de nuit de Lindenau. — Retraite sur Grossenhayn ..... 65
Ordre d'observer Torgau ..... 67
Nouvelles de Dresde ..... 67
La fabrique de Grossenhayn. — État de l'esprit public en Saxe ..... 68
Affaires de Grossenhayn et d'Elsterwerda ..... 70
Alexandroff ..... 72
Retraite sur Elsterwerda et Ruheland ..... 72
Affaire de Ruheland ..... 73
Retraite sur Hoyerswerda. — Hellwig surpris à Senftenberg ..... 74
Lanskoï. — Affaire d'Hoyerswerda ..... 75
Barclay de Tolly. — Affaire de Königswartha ..... 77
Je suis attaqué par Lauriston ..... 78
Combat de Milkel. — Figner ..... 79
Bautzen ..... 81
Ordres de Barclay de Tolly ..... 81
Mon frère Édouard ..... 82
Ordre de battre en retraite ..... 84
Combat de Reichenbach. — Hourrah des Cosaques de Löwenstern ..... 86
La lettre du prince Eugène de Wurtemberg ..... 87
Comte Pierre Pahlen. — Mort de Duroc ..... 88
La mission d'Orloff ..... 90
Ordre de Pahlen. — Le comte Pahlen ..... 90
Composition du détachement de Löwenstern. — Ordres ..... 92
Le prince Eugène de Wurtemberg et le général Jusseffovitch — Combat de Hennersdorf ..... 92

Pages.
Rapport du prince Eugène de Wurtemberg..... 93
Jalousie de Jusseffovitch..... 94
Combat en avant de Lauban..... 94
Je quitte le général Jusseffovitch et je vais avec Pahlen..... 95
Envoi en partisan sur les derrières des Français..... 96
Ordres donnés à Löwenstern et à Figner..... 96
Marche sur Liebenthal..... 97
Devoirs des partisans..... 97
Jonction avec Figner..... 100
Prise de deux compagnies d'artillerie — Cruauté de Figner..... 100
Un déserteur russe..... 102
Barbarie de Figner..... 103
Grand nombre des prisonniers..... 104
Primkenau..... 105
Marche sur Neustadt et Freystadt. — Mouvements de Sébastiani..... 105
Parlementaire envoyé par le général Roussel..... 106
Notification de l'armistice..... 108
Départ de Freystadt..... 108
Je suis chargé de surveiller les blocus de Glogau et la ligne de démarcation..... 109
Correspondance avec les généraux Mouton-Duvernet et Laplane..... 110
Lettre du grand-écuyer du roi de Saxe..... 128
Figner et sa légion italienne..... 129
L'armistice et la réorganisation de l'armée..... 130
L'entrevue de Trachenberg..... 131
Conséquences de l'armistice pour Napoléon..... 131

## CINQUIÈME PARTIE

### Campagne d'automne de 1813

Le plan de campagne. — On se prépare à la reprise des hostilités... 135
Bernadotte..... 135
Ordres donnés à Löwenstern. — Marche sur Francfort-sur-l'Oder.... 137
Le général Lanskoï..... 137
Francfort-sur-l'Oder..... 138
Le général Moreau..... 138
Ordre de me rendre d'urgence à Treuenbritzen..... 138
Potsdam. — Affaire avec le commandant prussien..... 140
Je reçois une députation des négociants de Berlin..... 141
Correspondance avec le colonel Okolsky..... 142
Inspection de ma brigade. — Rapport sur les mouvements français. 143
Ordres de Winzingerode..... 144
Reprise des hostilités..... 145
Ordre de marcher sur Jüterbock..... 146
Je suis chargé d'opérer sur les derrières de l'ennemi..... 146

Pages.

Prise d'un courrier de Berthier ..... 152
Prise d'un grand convoi et d'une caisse de l'armée ..... 153
Prise de la malle de France. — Les croix de la Légion d'honneur .... 155
Le service de table du maréchal Oudinot ..... 156
Je quitte Sonnenwalde ..... 157
Stratagème auquel j'ai recours en marche de Schönwalde à Jüterbock 158
La frayeur du colonel Prendel. — Ruse inutile de Prendel ..... 159
J'envoie mes fourgons à Potsdam et de là à Berlin ..... 163
Bataille de Gross-Beeren ..... 165
Berlin. — L'histoire tragi-comique des fourgons ..... 166
M. Mathieu ..... 167
Le général de Lestoc ..... 170
Retour à l'armée. — Audience chez le prince royal de Suède ..... 176
Scène orageuse avec Winzingerode ..... 178
Mon envoi au corps Woronzoff ..... 182
Coswig. — Tchernitcheff. — Ordres ..... 183
Ordre de suspendre mon mouvement et de revenir devant Wittenberg. — Le prince Koudachoff ..... 186
Tchernitcheff ..... 186
Combat devant Wittenberg. — Prise des blockhaus français ..... 186
La princesse d'Anhalt ..... 187
Maréchal Ney ..... 187
Bataille de Dennewitz ..... 188
Rôle du corps Tchernitcheff ..... 189
Je reste devant Wittenberg ..... 189
Je rejoins Woronzoff. — Affaire avec le colonel Latchinoff ..... 190
Je dîne chez Winzingerode. — Nouvelle mission ..... 191
Deuxième querelle avec le colonel Latchinoff ..... 192
Passage de l'Elbe. — Marche vers la Saale ..... 193
Tchernitcheff a ordre de rebrousser chemin. — Je me décide à rester seul sur la Saale ..... 194
Ordres de Woronzoff. — Je reste quand même sur la Saale ..... 196
Marhe sur Calbe et Halberstadt ..... 197
Bernberg. — Le général le Marrois ..... 198
Général Lanusse. — Combat de Bernburg ..... 199
Croix du Glaive. — Croix de Saint-Georges et ordre du jour du prince royal ..... 204
Importance et conséquences de la prise de Bernburg ..... 205
Mouvements des armées alliées et de Napoléon ..... 209
Causes réelles du passage du prince royal sur la rive gauche de la Saale ..... 210
Mon frère Georges ..... 212
Le maréchal Stedingk et l'affaire de Calbe ..... 212
Ordres de Winzingerode ..... 216
Bataille de Leipzig. — Bal donné après la bataille à Bernburg ..... 217
Rescrit du prince royal de Suède ..... 219
Marche sur Eisleben ..... 220
Klitzing. — Lettre du roi de Prusse ..... 220
Eisleben. — Incident avec le bourgmestre ..... 221

Pages.
Marche sur Heiligenstadt. — Nordhausen et le commissaire suédois.. 222
Ordre du prince royal de Suède..... 224
Je suis reçu par le prince royal de Suède..... 225
Maréchal Stedingk..... 226
Göttingen. — Le prorecteur de l'Université de Göttingen..... 227
Hildesheim. — Le prince-évêque. — Bal et incidents du souper..... 230
Brunswick. — Avant-garde du corps Woronzoff..... 234
Giffhorn. — Ulzen..... 236
Lüneburg..... 236

## SIXIÈME PARTIE

### Devant Hambourg — En Schleswig — En Belgique — Entrée en France

Rôle de l'armée du nord..... 237
A Winsen..... 228
Combat de Winsen..... 239
A l'avant-garde de Woronzoff..... 244
Combat de Rahlstedt et de Tohndorf. — Le général Vichery. — Combat de nuit. — Surprise d'un détachement du corps de Lützow. 245
But que s'était proposé Davout..... 246
Rahlstedt. — Ordre de me porter sur Altona..... 254
Le prince de Holstein-Beck..... 255
Affaire de Langenhorn. — Woronzoff et Sydenham chez Löwenstern.. 256
Niendorf. — Woronzoff et Sydenham dînent chez moi. — Incident à table..... 257
Krasoffsky surpris à Niendorf..... 259
Affaire de Langenfeldt. — Prise d'un colonel de cuirassiers..... 259
Reconnaissance de l'Elbe et convention d'Altona..... 260
Les maisons de campagne de MM. Godefroy et Klünder — Affaire contre la flottille de l'Elbe..... 262
Mauvaise humeur de Woronzoff..... 266
Mitchell, consul général d'Angleterre. — Départ pour le Schleswig... 267
Les généraux Strogonoff, Wallmoden et Poncet..... 269
M. Godefroy..... 270
Armistice avec les Danois..... 273
Hohn..... 274
Ordre de rejoindre Winzingerode à Liège..... 276
Départ pour la Belgique. — Péripéties du voyage..... 278
Cologne. — M. Munim..... 282
Liège. — Winzingerode. — Mes aventures..... 283
Je suis chargé d'une mission auprès du général de Bülow..... 285
Rapport du général Tchernitcheff..... 287
En route pour le quartier général de Bülow..... 289

Pages
Bülow et le duc de Saxe-Weimar. — Rapport sur ma mission..... 291
Prince Frédéric d'Orange..... 298
Bülow et son état-major..... 298
Le duc d'Ursel. — Le général Borstell. — Alost. — Bruxelles..... 299
Ordre du général Winzingerode..... 301
Marche pour rejoindre Winzingerode..... 302
Mons..... 303
Je rejoins Winzingerode à Beaumont..... 304
Avesnes..... 305
Maubeuge. — Marche sur la Cappelle..... 305
Winzingerode et le soldat russe..... 306

## SEPTIÈME PARTIE

### Campagne de France

(1814)

Winzingerode à Laon. — Marche sur Soissons..... 309
Prise de Soissons..... 309
Je suis envoyé à la recherche de Blücher avec la nouvelle de la prise de Soissons..... 310
Berry-au-Bac..... 311
Reims..... 313
Les bois d'Épernay..... 314
Blücher à Châlons..... 315
Retour à Reims. — J'y retrouve Winzingerode. — Abandon de Soissons. 315
Nouvelle de la prise de mes équipages..... 317
La Fère..... 319
Marche de Bülow et de Winzingerode sur Soissons..... 320
Situation de l'armée de Silésie..... 321
Löwenstern envoyé en parlementaire fait capituler Soissons..... 322
Napoléon et la capitulation de Soissons..... 333
Dispositions prises par Blücher..... 334
Fismes. — Braisnes..... 335
Je rejoins Winzingerode à Bray..... 335
Résolutions prises par Napoléon..... 335
Mouvement de Blücher sur Craonne. — Bataille de Craonne..... 336
Marche de nuit de Winzingerode..... 337
Blücher et Winzingerode..... 339
Blücher concentre son armée à Laon..... 341
Bataille de Laon..... 342
Napoléon à Soissons..... 348
Reprise de Reims par Napoléon..... 349
Blücher se concentre de nouveau à Laon..... 350

Pages.
Marche de Winzingerode et de Tchernitcheff sur Reims. — Mon rôle lors de la reprise de la ville ... 351
M. de Meaupou ... 356
Marche de Winzingerode sur Châlons ... 359
Je pars pour Bergères. — Marche sur Paris ... 360
Fère-Champenoise ... 360
Je rejoins Woronzoff à Vieux-Maisons et je reste avec lui ... 367
Marche sur Meaux ... 367
Marche sur Claye avec la cavalerie de Pahlen ... 369
Marche sur Bondy et Pantin. — Le buveur d'encre ... 370
Noisy-le-Sec. — Romainville ... 371
Bataille de Paris. — Combat de Romainville. — Charonne. — Barrière du Trône ... 372
Charge sur la chaussée de Vincennes ... 374
Affaire du Pré-Saint-Gervais ... 377
Marmont envoie un parlementaire ... 378
Le général Dejean arrive à Paris ... 379
Pourparlers pour la capitulation ... 380
La députation de Paris à Pantin ... 384
Remise des barrières aux alliés ... 387
Entrée des souverains à Paris ... 388
Revue aux Champs-Elysées ... 389
Le Rocher de Cancale ... 390
La colonne Vendôme ... 391

## HUITIÈME PARTIE

### Paris-Essonnes

Hôtel de Richelieu ... 395
Palais royal. — Mon frère Édouard ... 396
Théâtre français. — Talma. — L'incident des vers en l'honneur des Bourbons ... 398
L Opéra ... 401
La conférence des Souverains ... 402
Caulaincourt à Paris ... 403
Le général Dessolles. — Le gouvernement provisoire ... 403
La déclaration de déchéance ... 404
Les maréchaux à Paris ... 404
La marche de Napoléon sur Paris. — Fontainebleau. — La Cour de France ... 405
Napoléon retourne à Fontainebleau et concentre son armée à Essonnes. 408
Revue de la Garde Imperiale. — Mouvement sur Essonnes ... 409
Mesures prises par les alliés. — Mouvements de leurs troupes ... 410
Je rejoins le corps Woronzoff ... 411
Projet de retraite sur Meaux et les pourparlers avec Marmont ... 412

Pages.
La convention d'Essonnes et la défection de Marmont..... 412
Les maréchaux porteurs de l'abdication conditionnelle de Napoléon. 413
Les maréchaux à Chevilly. — Les confidences du prince royal de Wurtemberg..... 414
Le corps de Marmont en marche sur Versailles..... 415
Les maréchaux de l'empereur Alexandre..... 417
L'armistice et l'abdication absolue..... 418
Retour et séjour à Paris. — Mes dépenses..... 422
Barclay de Tolly, Winzingerode, Bernadotte..... 424
L'entrée du comte d'Artois à Paris..... 428
L'empereur d'Autriche à Paris..... 429
Ma rencontre avec le général Moreau..... 430
Visite des monuments, palais et musées..... 431
Le dîner offert au général Winzingerode..... 431
Comtesse d'Hunolstein..... 432
Louis XVIII à Paris..... 432
Dîner chez Beauvilliers. — Tivoli. — Le roi de Prusse chez Ruggieri. 437
Revue des gardes russe et prussienne..... 438
Wellington..... 439
L'évacuation et le traité de Paris..... 439
Je quitte Paris..... 440

## APPENDICE

## (1815-1858)

Départ pour l'armée..... 443
Saarbrück..... 444
Sarrelouis..... 444
Verdun..... 444
Soissons..... 446
Vitry-le-François..... 448
Löwenstern et les Prussiens..... 449
L'empereur Alexandre à Vitry. — Alexandre Ier et Löwenstern..... 450
Corps d'occupation de France..... 455
Charlemont..... 456
Givet. — Enlèvement de céréales aux Pays-Bas..... 459
Départ de l'armée d'occupation (1818-1819)..... 463
Amsterdam..... 465
Riga et Alexandre Ier. — Wolkonsky et Woronzoff..... 467
Löwenstern, conseiller d'État actuel..... 468
L'empereur Alexandre à Reval (1825)..... 469
Mort d'Alexandre Ier. — Nicolas Ier..... 470
Löwenstern rentre au service militaire (1826-1834). — Dernières années de service..... 471
Mise à la retraite..... 473
Dernières années de Löwenstern..... 476

## ANNEXES

Pages.

I. — Composition du corps Winzingerode ..... 483
II. — Mission auprès du général de Bülow ..... 484
III. — Lettre inédite du général Woronzoff au général de Löwenstern à propos de la bataille de Craonne et de la campagne de 1814 ..... 486
IV. — La reddition de Soissons en 1815 ..... 487
V. — Lettre inédite du colonel Gérard ..... 489
VI. — Ravitaillement de Vitry-le-François (1815) ..... 490
VII. — Les Prussiens, l'hopital de Vitry-le-François et Löwenstern . 491
VIII. — L'adresse du Conseil municipal et l'épée d'honneur de Vitry-le-François ..... 493
IX. — Envoi de Löwenstern à Givet et à Charlemont ..... 495
X. — Givet — Charlemont ..... 496
XI. — Lettres du général commandant la 16e division militaire, du maire de Maubeuge et du préfet du Nord ..... 501
XII. — Campagne de Turquie (1827-1828) ..... 503
XIII. — Löwenstern en Valachie et en Moldavie ..... 504
XIII. — Löwenstern et Gédéonoff ..... 505
XIV. — Lettre au prince Eugène de Wurtemberg ..... 508
XV. — Résumé des états de service du général-major baron de Löwenstern ..... 509

## INDEX ALPHABÉTIQUE

TOURS. — IMP. DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA.

# ERRATA ET ADDENDA

**Errata** à *ajouter à ceux du* TOME I.

Page 77, 9e ligne, au lieu « *d'Andréjesffsky* » lire « **Andréjeffsky** ».

Page 77, 16e ligne, au lieu de « *Tchougoneiff* » lire « **Tchougouïeff** ».

Page 88, 11e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *Koutousoff* » lire « **Koutouzoff** ».

Page 93, note, dernière ligne, au lieu de « *Seidet* » lire « **Seidel** ».

Page 129, 8e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *Schöppigk* » lire « **Schöppingk** »,

Page 131, 3e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *Neuseidel* » lire « **Neusiedel** ».

Page 158, 13e ligne, au lieu de « *Metschersky* » lire « **Metchersky** ».

Page 171, 8e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *Loschky* » lire « **Loschsky** ».

Page 218, 7e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *Baclay* » lire « **Barclay** ».

Page 243. Titre courant, au lieu de « *Löwenstirn* » lire « **Löwenstern** ».

Page 338. Titre courant, au lieu de « *Karpento* » lire « **Karpenko** ».

## TOME II

Page 17, 3e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *Naztmer* » lire « **Natzmer** ».

Page 24, 7e ligne à partir du bas de la page, après « *nuit* » ajouter « , ».

Page 77, 7e ligne. au lieu de « *Johansdorff* » lire « **Johndorff** ».

Page 90, 5e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *par* » lire « **dans** ».

Page 107, 2e ligne à partir du bas de la page et

Page 108, 9e ligne, après « *coups de* » ajouter « **plat de** ».

Page 127, 10e ligne, au lieu de « *ou(* » lire « **(ou** ».

Page 145, 12e ligne, au lieu de « *mettra* » lire « **mettrai** ».

Page 166, note, 14e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *Niemaeck* » lire « **Niemeck** ».

Page 177, 9e ligne, au lieu de « *méme* » lire « **mêmes** ».

Page 195, titre courant, supprimer « **seul** ».

Page 219, 13e ligne, après « *déterminé* » ajouter « , ».

Page 221, 9e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *bourgmestre* » ire « **bourguemestre** ».

Page 256, 5e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *ileu* » lire « **il en** ».

Page 257, 5e ligne à partir du bas de la page, après « *qui* » ajouter « **ne** ».

Page 333, 14e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *Routschonk* » lire « **Routschouk** ».

Page 467, 16e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *Embarquement* » lire « **débarquement** ».

Page 469, titre courant, au lieu de « *Riga* » lire « **Reval** ».

Page 471, note 2, 1re ligne, au lieu de « *Feill* » lire « **Feith** ».

Page 489, 14e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *Avril* » lire « **Août** »

Page 511, 1re colonne, 10e ligne, supprimer « 333 ».

Page 527, 1re colonne, avant « *ordre militaire du Glaive* » ajouter « **Ordre de l'Aigle Noir** » « *Ordre prussien* » 333.

Page 527, 2e colonne, 8e ligne, au lieu de « *Palouseau* » lire « **Palaiseau** ».

Page 538, dernière ligne, au lieu de « *bourgmestre* » lire « **bourguemestre** ».